

Sainte Catherine de Sienne

Catherine Moitessier Flavigny (comtesse de)

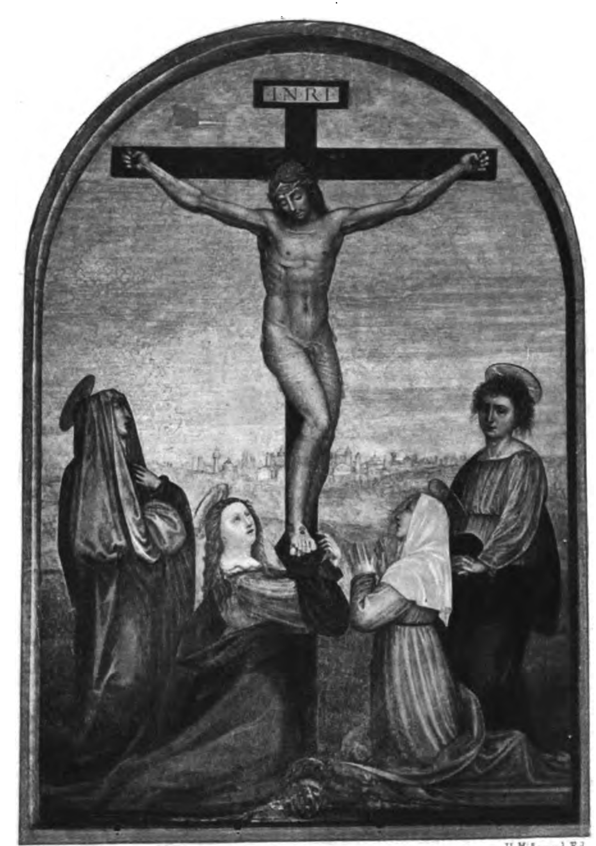
SAINTE CATHERINE

DE SIENNE

DU MÊME AUTEUR

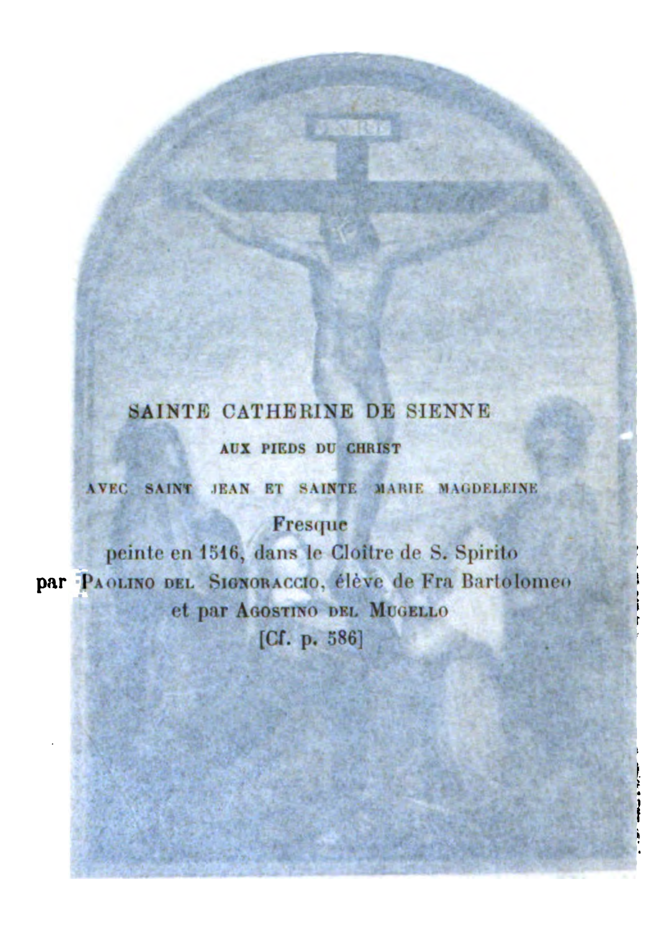
Sainte Brigitte de Suède, sa vie, ses révélations, son œuvre, 1 volume in-8°. . . . . **4** »

Le Bienheureux Pierre Fourier, 1 volume in 8°. . . . . **7** »



H. Mignard Ed.

Imp. Ch. Wittmann



SAINTE CATHERINE DE SIENNE

AUX PIEDS DU CHRIST

AVEC SAINT JEAN ET SAINTE MARIE MAGDELEINE

Fresque

peinte en 1516, dans le Cloître de S. Spirito

par Paolino del Signoraccio, élève de Fra Bartolomeo

et par Agostino del Mugello

[Cf. p. 586]

COMTESSE DE FLAVIGNY

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE

PRÉCÉDÉE DES APPROBATIONS DE L'ORDRE

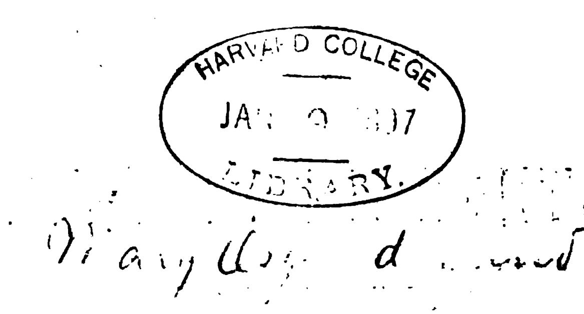
ET DE CELLE DE

S. G. Mgr COLLET, ARCHEVÊQUE DE TOURS



PARIS
LIBRAIRIE H. MIGNARD
26, RUE SAINT-SULPICE, 26

1895


HARVARD COLLEGE
LIBRARY.

APPROBATION

J'ai lu par ordre de mes supérieurs la *Vie de sainte Catherine* par Sœur Vincent Ferrier de Flavigny, Tertiaire de Saint-Dominique et membre de la Fraternité du Couvent de Saint-Jacques de Paris, et je la juge non seulement irréprochable au point de vue de la foi, mais encore offrant de hauts et salutaires enseignements. Le lecteur y trouvera plus d'une source d'intérêt : dans le texte, une vie de sainte admirable, très bien comprise et très bien rendue; dans les notes, une érudition complète qui donne à chaque événement une base incontestable; enfin la splendide figure de la Tertiaire, mise en relief avec un rare talent, et présentée comme vivante aux membres du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, dont elle est la patronne.

Paris, le 15 juin 1894.

A. VILLARD, des FF. Prêcheurs,

In Sacr. Theol. Mag.

LETTRE

DU

RÉVÉRENDISSIME MAITRE GÉNÉRAL

MADAME,

Vous ne pouviez m'offrir rien de plus agréable que votre *Vie de sainte Catherine de Sienne*, et je vous prie d'agréer l'expression de ma religieuse gratitude. De hautes approbations ont, avant la mienne, signalé le mérite de cet ouvrage, et le public lui a fait un accueil bienveillant. La troisième édition[1] que vous lui présentez recevra auprès du lecteur, je l'espère, la même faveur que ses aînées ; et les corrections nombreuses et les perfections dont vous l'avez enrichie assureront son succès.

1. Les premières éditions de ce livre avaient surtout pour objet d'apporter des documents inédits à l'histoire de sainte Catherine ; l'édition de 1895 est un livre nouveau, dédié aux tertiaires. (**Note de l'éditeur.**)

La grande figure de la vierge de Sienne a résisté aux injures ou aux oublis du temps, et son étude s'imposait à un siècle qui se donne la mission de refaire l'histoire. Du reste, sa vie empruntait aux épreuves récentes de l'Eglise un renouveau d'actualité, et offrait, à une époque troublée comme la nôtre, des enseignements à méditer et des exemples à suivre. Vous l'avez compris, Madame, et vous vous êtes généreusement consacrée à cette tâche, sans consulter les exigences d'une santé délicate. Mais que de fatigues, que de labeurs, que de veilles ont dû vous demander tant de recherches et d'investigations ! Vous n'avez voulu négliger aucun des traits pouvant révéler la Sainte ; et, après avoir déroulé les fils complexes de sa vie, vous avez cherché à en reconstituer la trame, et vous avez réussi. La simplicité de la méthode, la précision de la pensée et la correction de la forme, inondent vos récits d'une douce lumière ; l'ordre et la mesure leur impriment le mouvement et la vie ; l'unité, la variété en soutiennent ou ravivent l'intérêt. Quel plaisir, en vous suivant, de voir Catherine défendre les intérêts des hommes du peuple ou refréner leurs convoitises ; soutenir les droits des grands ou répri-

mer leurs ambitions, encourager les vertus des clercs ou réprimander leurs vices ; et enfin conseiller le Souverain Pontife lui-même ou le prémunir contre ses propres défaillances ! Mais ce n'est encore qu'une partie de son rôle : la source d'où procède cette puissance échappe à notre regard, et pour la découvrir vous ne craignez pas de nous faire entrevoir les mystérieux abimes d'où elle jaillit.

Les visions, les extases de notre Sainte sont des faits, et ces faits commandent la conscience d'un historien fidèle. Vous ne vous êtes pas dérobée, Madame, aux obligations de ce devoir, et vous n'avez rien caché, rien dissimulé des mystères intimes de la grâce. On dirait même que ce sujet a pour vous un attrait spécial, et votre nouvelle édition accuse un véritable progrès dans la connaissance et l'expression des manifestations divines. Aussi j'admire la sûreté de votre main, et je me demande si, du ciel, votre sœur ne l'aurait point parfois dirigée.

Fidèle à votre méthode, vous rapportez et narrez les événements, vous les replacez dans leur cadre naturel, et de leur enchainement historique ressort aussitôt leur ordonnance logique. Sans effort nous admirons les vertus

de la vierge et de la religieuse, nous écoutons les enseignements de l'apôtre, et, témoins de ses luttes, nous partageons les craintes ou les espérances du profond politique. La raison captivée s'abandonne aux charmes des harmonies divines et suit, sans trop s'offenser, les phases progressives des visions surnaturelles. Puis le récit s'anime, le souffle qui l'échauffe nous entraine, et soudain nous apparaissent les scènes du Thabor et du Calvaire: Dieu lui-même se révèle et, dans une secrète épouvante, nous contemplons le Christ Jésus sous les traits de la Sainte. L'union de la créature et du Créateur est enfin consommée et la vie nous a livré le secret de sa fécondité : c'est la lumière et l'amour, disons avec Paul : la folie de la Croix.

Vous n'avez donc pas rougi des excès de notre Sainte, Madame, et avec ses triomphes, vous avez montré ses abaissements : j'en suis heureux, car ses infirmités la rapprochent de nous et font mieux comprendre à tous la leçon qui se dégage de son histoire. Sans doute votre style, toujours simple, clair et concis, ne s'attarde pas à des réflexions ou digressions morales qui souvent surchargent le récit et fatiguent l'attention; mais les rapprochements

naissent d'eux-mêmes et les applications pratiques se présentent en foule à l'esprit. Grâce à vous, Madame, notre modèle vit, parle, agit sous nos yeux ; et, pour nous prémunir contre les présomptions ou les désespérances du siècle, nous n'avons qu'à le suivre ou à le copier. Vous avez fait une belle et bonne œuvre, et, au nom des Frères et des Sœurs de sainte Catherine de Sienne, je vous dis encore une fois merci.

Daignez, je vous prie, Madame, agréer le témoignage de ma vive satisfaction et recevoir, comme gage de bienveillance spéciale, ma bénédiction paternelle.

Fr. André Frühwirth,
Maître général.

Rome, 3 *décembre* 1894.

LETTRE

DU

T. R. P. PRIEUR DU COUVENT DE SAINT-JACQUES

DIRECTEUR DE LA FRATERNITÉ

9 décembre 1894.

MADAME,

Il me tarde de voir paraître la nouvelle édition de votre *Vie de sainte Catherine de Sienne*. C'est sous un jour nouveau que vous avez voulu nous la montrer, et la pleine approbation du Révérendissime Maître général de l'Ordre me dit assez que vous y avez réussi.

Je vous en adresse, Madame, mes respectueuses félicitations, et je me réjouis que l'illustre Protectrice de notre Tiers-Ordre ait trouvé dans la Fraternité de Saint-Jacques, pour comprendre toute son âme et la faire revivre, un cœur et une plume dignes d'elle.

FR. R. MONPEURT,
des Fr. Prêcheurs.

LETTRE

DU

ÉVÉRENDISSIME MAITRE GÉNÉRAL

PUBLIÉE EN TÊTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Rome, le 4 avril 1880.

MADAME LA COMTESSE,

Le témoignage flatteur que l'on me rend du livre dont vous m'annoncez la publication en l'honneur de sainte Catherine de Sienne, à l'occasion du cinquième centenaire de sa bienheureuse mort, me procure le plaisir de vous en adresser mes sincères félicitations. Cet ouvrage, fruit de vos pieuses recherches, vient à propos rappeler en France les grandes choses que le Seigneur a faites par sa servante en des jours mauvais comme ceux où l'Église se trouve actuellement.

Vous concourez ainsi pour votre bonne part, Madame la Comtesse, aux vues de la divine Providence qui nous invite à imiter et à invoquer avec une ferveur nouvelle l'héroïne du Saint-Siège pour le triomphe de la cause qu'elle a saintement soutenue, et dont

elle a naguère été proclamée la Patronne par N. S. P. le Pape Pie IX, de vénérable mémoire. Méritant si bien vous-même, et de cette cause et de sa Patronne, vous pouvez compter et pour vous et pour votre œuvre sur la bénédiction d'en haut, dont je désire que la mienne soit le premier gage.

Veuillez agréer, Madame la Comtesse, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués en N.-S. J.-C.

FR. JOSEPH-MARIE LARROCA,

Maître général des FF. Prêcheurs.

APPROBATION

DE MGR COLLET

ARCHEVÊQUE DE TOURS

DONNÉE A LA PREMIÈRE ÉDITION

ARCHEVÊCHÉ DE TOURS

MADAME LA COMTESSE,

J'ai fait examiner votre Vie de sainte Catherine de Sienne, *et le compte très avantageux qui m'a été rendu au sujet de ce livre m'a porté à vouloir le lire moi-même, ce qui me permet de joindre à l'approbation que vous m'avez demandée mes plus sincères félicitations.*

En effet, bien que sainte Catherine de Sienne, non moins illustre par ses vertus que par le rôle considérable qu'elle a joué dans l'histoire de l'Église, eût déjà trouvé de consciencieux historiens, on ne peut qu'applaudir à la très heureuse inspiration que vous avez eue, Madame la Comtesse, de donner, une fois

de plus, sa Vie aux lecteurs chrétiens. Ils y trouveront, sous une forme rajeunie, mieux faite pour les intéresser et pour leur plaire, toute la substance des documents du moyen âge ; tandis que les travaux plus modernes, ayant eu surtout et presque exclusivement pour objet le rôle politique de Catherine, laissent à votre ouvrage le bénéfice de sa fraîcheur et de sa nouveauté. Sans négliger, en effet, le côté historique d'une si merveilleuse existence, vous vous êtes particulièrement attachée à montrer dans la fille du pauvre teinturier Benincasa, la vierge chrétienne et la sainte. Mille détails charmants qu'un écrivain rationaliste eût volontiers négligés comme appartenant à la légende, ont été recueillis par la foi et la piété de l'auteur dans toute leur naïveté, et enchâssés avec art dans un récit où la sûreté de l'érudition le dispute à l'élégance du style. C'est un des mérites de l'ouvrage dû à votre plume, Madame la Comtesse, d'avoir laissé la céleste vierge de Sienne se mouvoir librement dans une atmosphère surnaturelle, et de n'avoir point sacrifié aux exigences d'une époque incrédule quelques-uns des plus beaux rayons dont est entouré le front de la Sainte. Il convient en outre de signaler dans cet ouvrage une autre qualité bien rare : l'auteur y disparaît devant l'héroïne ; il raconte sans se mettre en scène, se résigne à un rôle impersonnel et se cache derrière le

tableau. C'est à la fois faire preuve de modestie et de goût : moins le peintre se fait visible, plus on tombe volontiers sous le charme du portrait.

En résumé, cette nouvelle Vie de sainte Catherine de Sienne, digne en tous points des éloges dont j'ai cru devoir accompagner mon approbation, aura le double mérite d'édifier et de plaire, et sera accueillie avec faveur par toutes les âmes qui ne sont insensibles ni aux délicatesses de l'art, ni aux beautés de la vertu.

Agréez, Madame la Comtesse, l'hommage de mes plus respectueux sentiments.

† CHARLES, archevêque de Tours.

Tours, 12 mars 1880.

ÉVÊCHÉ
DE CHARTRES

Chartres, le 25 janvier 1895

MADAME LA COMTESSE,

Sainte Catherine de Sienne, *Sainte Brigitte*, le *Bienheureux Pierre Fourier !* Quels noms auxquels le vôtre demeure attaché ! Vous avez écrit ces trois volumes, et laissez-moi vous dire que nous devons vous en être profondément reconnaissants. Vous devez en être vous-même bien heureuse ; ils vous assurent une place à part dans l'hagiographie contemporaine.

Sainte Catherine de Sienne, dont vous nous donnez en ce moment moins une réedition qu'une transformation, tant vous y avez ajouté, offrait, ainsi du reste que *Sainte Brigitte*, de spéciales et grandes difficultés ; mais les hauteurs mystiques, où il est si facile de s'égarer et même de ne pas atteindre, ont pour vous visiblement des attraits et ne vous causent ni illusions, ni vertiges ; vous y êtes à l'aise, satisfaite d'y entrainer avec vous, sinon la foule, du moins les âmes d'élite. Au surplus, en ce qui touche *Sainte Catherine de Sienne*, les

plus grandes autorités dominicaines vous protègent et répondent que vous n'avez pas fait fausse route. Les paroles suivantes de Bossuet par lesquelles vous expliquez vos propres sentiments sur le mysticisme chrétien, montrent à quelles sources vous avez puisé les connaissances spéciales qui vous étaient nécessaires pour aborder l'étude de tels sujets.

« Disons avec Bossuet : « Je m'arrête ici un « moment pour prier les gens du monde de ne « pas traiter ces états de visions ou de rêve- « ries ; doutent-ils que Dieu, qui est admirable « dans toutes ses œuvres et singulièrement « admirable dans ses saints, n'ait des moyens « particuliers, inconnus au monde, de se com- « muniquer à ses amis, de les tenir sous sa « main, de leur faire sentir sa douce souve- « raineté ? Qu'ils craignent donc, en précipi- « tant leur jugement, d'encourir le juste re- « proche que fait l'apôtre saint Jude à ceux « qui *blasphèment ce qu'ils ignorent.* »

Vous aviez à peindre une âme extraordinaire, favorisée des grâces les plus étonnantes de Dieu, et mêlée aux plus grands événements de son temps. Pour bannir de vos récits « la légende » ainsi que vous l'affirmez, et ne nous présenter que l'histoire, comme il le fallait, rien ne vous a coûté en fait d'études ou de re-

cherches : on est presque effrayé de la somme de lectures dont témoignent les documents consultés par vous, et avec une conscience et un sens critique qui vous concilient singulièrement la confiance des lecteurs sérieux : théologie mystique, mémoires, biographies, imprimés, manuscrits, actes de canonisation, vous avez tout ramassé et fouillé.

Et ce n'est pas tout ; ceci ne constitue, si je puis ainsi dire, que les préliminaires du travail : il restait la mise en œuvre, la question d'art, le choix, la composition, le style ; sans quoi on n'a qu'un amas de matériaux et non pas un monument ; vous nous avez donné un monument.

Et la voilà, cette jeune et incomparable Sainte, élevée si haut dans toutes les sublimités de la grâce, et si mêlée cependant à la vie contemporaine ; les pieds sur la terre, la tête dans les cieux.

D'une telle lecture, si l'attrait est évidemment très grand, du moins, je le répète, pour les âmes d'élite, quels peuvent être les fruits ? Vous le dites avec raison, non pas l'imitation, cela n'est pas en tout imitable, du moins servilement : mais il y a une autre manière d'imiter : « Imiter une sainte, ce n'est pas chercher à reproduire ses œuvres ; la forme, les conditions de la vie fussent-elles les mêmes, il

y aurait encore les différences essentielles de nature et de grâce qui rendraient un tel effort déraisonnable et stérile. » Mais d'un grand idéal contemplé, il peut et il doit s'ensuivre pour une âme généreuse une impulsion de nature à la faire monter elle-même dans la beauté morale et chrétienne plus haut qu'elle ne l'eût fait sans cette vision.

Tel sera, Madame la Comtesse, l'effet produit par votre livre. En terminant, permettez que je vous pose une question : Est-ce donc agenouillée aussi, vous, comme Fra Bartolomeo, que vous peignez sur fond d'or vos saints et vos saintes ?

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mon profond et religieux respect.

† Fr. *Évêque de Chartres.*

SAINTE CATHERINE

DE SIENNE

DU TIERS-ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

CHAPITRE I

1347-1363

JEUNESSE DE CATHERINE.

Nata nel bel paese di Toscana,
Nella nobil città ch' a l'Arbia a piedi.
CANZ. A S. CATERINA DI M. CINUZZI.

Sienne. — La famille Benincasa. — Naissance de Catherine. — Peste de 1348. — Première vision de Catherine. — Elle cherche un désert pour vivre dans la solitude, reçoit de Dieu des grâces extraordinaires et se lie par un vœu. — Sa dévotion envers saint Dominique. — Ses austérités. — Les Benincasa pendant la révolution de 1355. — On songe à marier Catherine. — Influence de sa sœur Bonaventure. — Repentir de Catherine. — Son premier confesseur le P. Thomas della Fonte. — Les mauvais traitements qu'elle endure. — Elle déclare sa résolution d'être toute à Dieu. — Son séjour aux bains de Vignone. — Sa maladie.

Entre la mer et les Apennins, presque au centre de la Toscane, s'étendent les vallées fertiles où l'Arbie et ses affluents promènent leurs cours capricieux. De toutes parts les cyprès dessinent leur noir

profil sur le ciel et font paraître plus lointaines encore les montagnes couvertes de chênes verts, de châtaigniers et d'oliviers, qui se succèdent et semblent se perdre dans la lumière voilée de l'horizon. C'est environnée de ce paysage, fièrement campée sur trois collines, que se dresse la vieille cité de Sienne. De sa masse harmonieuse de briques dorées par le soleil, au-dessus d'une forêt de tours, s'élance la cathédrale. A l'ombre de l'antique édifice sont groupées les demeures des nobles ; solides, crénelées, souvent réunies par un arceau de pierre sous lequel se précipitent des rues aux pentes abruptes, elles portent la trace de plus d'un combat. Près des antiques remparts et des portes fortifiées qui défendent la ville, dans les quartiers populaires, les maisons sont espacées, égayées par de riants jardins ; c'est là qu'il faut chercher le mouvement, car le commerce est prospère, surtout celui de la laine, auquel s'emploie une corporation active et puissante, héritière du secret des Milanais, qui ont enrichi Sienne de cette industrie. Les demeures des artisans sont situées sur le versant du coteau occidental, autour des eaux limpides de Fontebranda, connues dans l'Italie entière depuis que Dante les a célébrées. Un portail élevé dont les créneaux soutiennent des fleurs et de luxuriants feuillages, abrite sous ses ogives la claire fontaine ; dans le long bassin qu'elle alimente les ouvriers lavent et foulent les toisons ; dans les ateliers voisins ils préparent des couleurs et ils teignent la laine.

Au milieu du XIVe siècle, un des plus renommés parmi ces ateliers appartenait à Jacques Benincasa,

homme probe, intelligent, et très estimé dans la classe moyenne du peuple, dont il faisait partie[1]. La fortune de cet artisan était l'œuvre de ses mains. Orphelin dès l'enfance, il échappait aux tristesses de l'isolement par le travail, puis, très jeune encore,

1. Nous n'entrerons pas dans de grands détails sur la généalogie des Benincasa ; nul n'y songea avant la canonisation de la fille du teinturier. [BIBLIOGRAPHIE I, XXIII.] Très nombreux en Toscane, sans être alliés entre eux, les Benincasa restèrent obscurs, et rien ne nous prouve la communauté d'origine de Catherine avec les Borghese, non plus que sa descendance du Français Tiezzo ou Teuzzo qu'on veut leur donner pour souche. Le livre de Biccherna de 1233, perdu aujourd'hui, mentionnait, assure-t-on, un Benincasa, fils de Tiezzo et frère de Bencivenne, auteur des Borghese. Comme les Borghese, déclare Gigli, les Benincasa portaient un dragon dans leurs armes, et à l'appui de cette assertion on nous montre une figure informe sur le tombeau du père de la Sainte ; la présence du dragon dans les armes des Benincasa peut provenir de la *Consorteria* qui se pratiquait au moyen âge en Italie ; les Borghese obtinrent du pape Urbain VIII que les leçons de l'Office de Catherine, qui admettaient la parenté, ne seraient point inserées dans le Bréviaire romain, et la Congrégation des Rites n'aurait pas rendu sans raison un pareil arrêt. Mais lorsqu'en 1869 M. Latazzi, archiviste de la famille Borghese de Rome, réédita la Vie de sainte Catherine par Nicolas Borghese [BIBLIOGRAPHIE, C. XXVII], il dit dans l'épître dédicatoire adressée à la princesse Hélène : *Credo non v'abbia cosa della quale possa prendere maggiore interesse quanto la vita d'una santa parente.* De nos jours, le comte Borghesi de Sienne ne croit ni descendre de Tiezzo, ni être le parent de sainte Catherine. Il nous semble que cette question n'a pas d'importance. Si nous la traitions, nous n'oublierions pas que le poète Ugolin Verini fait descendre les Benincasa de Romulus en personne.

Sans nous arrêter à relever les erreurs des auteurs modernes, qui citent des livres de Balia au XIIIe siècle, tandis que la Balia ne devint une magistrature régulière que beaucoup plus tard, nous renvoyons aux sources où nous avons nous-même puisé :

il épousait *Lapa*[1] Piacenti, fille d'un poète siennois de quelque renom. Loin d'affaiblir son bonheur, les années y ajoutaient la force de la confiance, et vingt-deux enfants étaient nés de cette union sans que Jacques et Lapa, qui avaient l'âme dégagée des intérêts terrestres, se fussent lassés de remercier Dieu d'une bénédiction si abondante. Ils furent donc traités selon la mesure des bontés divines.

Le 25 mars 1347, alors que Sienne fêtait le premier jour de l'année[2] et que la chrétienté réunie

Bibliothèque communale de Sienne : Cod. D. VII, 12, f. 12-104. — T. I, 8, f. 1. — B. VII, 12, f. 253, 259. — C. V, 3, f. 12-124. — C. IV, 27, f. 21-25. — C. IV, 16, f. 94. — T. III, 7, f. 243-247. — E. IX, 4, f. 206. — T. III, 6, f. 305. **Echard**, II, 823. **Diario sanese de Gigli**, Lucca, 1723, I, 162 ; II, 112.

Le *Libro della Corona*. *C.* 43, *T. Archivio delle Riforme di Siena*, dit clairement que Jacques Benincasa était du *popolo parvo*. Cette classe intermédiaire nommée *popolo minore* tenait le milieu entre le *popolo maggiore* et le *popolo minuto* ou *basso*, adonné aux arts vils, qui gouverna l'Etat en 1368.

Le grand-père maternel de Catherine, Puccio di Piacente ou Piagente, est fort connu en Italie [**Urgugieri Pompe sanesi**, I, tit. 18]. **Crescimbeni**, dans son **Istoria della Volgar Poesia** (26-27) et dans ses **Comentarj** (60), parle beaucoup de ce poète et cite de lui quelques vers gracieux.

1. Diminutif de Jacqueline.

2. A Sienne, Pise, etc., l'année commençait le jour de l'Annonciation, selon l'usage établi par Denys le Petit. Ce calcul nommé calcul pisan précédait de neuf mois et sept jours notre année julienne. A Florence, l'année commençait également le 25 mars, mais c'était 12 mois plus tard qu'à Pise. Rome et Milan commençaient l'année à Noël ; Venise le 1er janvier pour l'année ordinaire ; l'année légale s'ouvrait le 1er mars. On conçoit les difficultés que ces différents styles apportent dans notre chronologie, d'autant plus qu'aucun pays ne suit exactement la

au pied des autels célébrait l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem, Lapa donna le jour à une enfant destinée à être la gloire de sa patrie et l'honneur de l'Eglise. On l'appela Catherine[1] en souvenir de la martyre d'Alexandrie, très vénérée dans toute la Toscane. A peine fut-elle purifiée par les eaux du baptême, qu'elle eut une mission céleste à remplir, celle de consoler ses parents de la mort d'une sœur jumelle retournée aussitôt à Dieu. Les Benincasa avaient pleuré la perte de plusieurs nouveau-nés ; ils se serrèrent autour du berceau qui leur cachait des tombes et rivalisèrent de tendresse pour le petit être, qui rien qu'en se laissant aimer donnait déjà tant de bonheur. Jacques redoubla de travail, afin d'accroître son bien avec ses charges. Lapa prodigua ses soins à sa fille, le premier enfant que sa santé lui permit d'allaiter. Quant aux frères et aux sœurs de Catherine, ils la regardaient comme la joie de la maison. C'étaient : Benincasa, l'aîné de la famille, établi depuis peu avec deux associés dans l'atelier paternel[2] ; Barthélemy, resté avec ses

règle qui lui est propre. Il est facile, en relevant l'indiction, de prouver que les Chroniques Siennoises publiées par Muratori, ou même les Actes publics de Sienne, suivent parfois le calcul florentin. Nous nous sommes efforcés de fixer avec toute la précision possible les dates même les moins importantes ; mais Muratori lui-même reconnaît que nul ne peut éviter de lourdes erreurs.

1. Les philologues renoncent maintenant à faire dériver ce nom d'une racine hébraïque, syriaque ou grecque ; l'origine en est inconnue.

2. L'acte de location de cet atelier, passé entre Pierre fils d'André, Benincasa fils de Jacques, Jean fils de Martin et le syndic de l'Université de la laine, le 17 octobre 1346, est con-

parents auxquels il avait donné une belle-fille dévouée en épousant Lisa, de la noble et riche famille des Colombini ; Nicole, mariée à Palmiero della Fonte ; Magdeleine, à Barthélemy Vannini ; Bonaventure, fiancée à Nicolas Tegliacci ; enfin Etienne, qui n'était heureux qu'auprès de sa sœur.

Catherine ne marchait point encore, quand de cruels malheurs frappèrent sa patrie. Une horrible peste apportée d'outre-mer par des galères génoises sembla n'avoir épargné Sienne pendant l'hiver que pour s'abattre sur elle avec plus de violence au printemps de 1348 : « Les hommes et les femmes mouraient presque subitement ; l'aine et le petit doigt enflaient et, parlant encore, on expirait. C'était à peine si le père restait à regarder son enfant. Le frère fuyait son frère, la femme son mari... Il mourut tant de monde dans les mois de mai, de juin, de juillet et d'août, qu'on ne trouvait plus personne qui consentît à enterrer. Ni parents, ni amis, ni prêtres, ni moines, n'accompagnaient les morts pour lesquels on ne disait point d'office... Moi-même, écrit un contemporain, Agnolo di Tura, j'enterrai mes cinq enfants de mes propres mains dans une seule fosse. »

Chacun supporta cette épreuve selon la nature de ses sentiments. Ceux qui espéraient se préserver du fléau fuyaient la ville, ou s'enfermaient dans leurs

servé aux archives de Sienne. Il a été publié plusieurs fois [BIBLIOGRAPHIE I, XV]. M. l'abbé Toti : **La Casa di S. Caterina**, 12, 13 [BIBLIOGRAPHIE I, XXIV], indique que Jacques faisait cet arrangement parce qu'il était *plutôt pauvre*, opinion contredite par nombre de documents.

maisons afin d'échapper au mauvais air et aux douloureux spectacles ; d'autres, croyant à la fin du monde, voulaient achever leur vie dans l'ivresse de toutes les voluptés et s'abandonnaient à de honteux excès ; d'autres enfin, soumis à la volonté de Dieu, aidaient les Ordres religieux à secourir les malades. De ce nombre furent les Benincasa. Pourtant, lorsqu'au mois d'octobre le fléau s'arrêta après avoir moissonné les quatre cinquièmes de la population, la famille put se réunir tout entière autour de son chef, célébrer le mariage de Bonaventure, et s'associer à ceux qui faisaient bâtir en ex voto, sur la grande place de Sienne, la chapelle del Campo [1].

La peste avait emporté les deux associés de Benincasa, et malgré la grande aisance de son père, le jeune artisan se vit dans de sérieuses difficultés. On lui réclamait, à tort, plus de quarante florins d'or ; un jugement des *Consuls de la marchandise* fut rendu contre lui [2] : c'était la ruine. Tous dans la maison s'élevaient contre les juges, quand Jacques imposa silence à sa femme, dont la voix dominait les autres : « Tais-toi, ma chère, dit-il ; tais-toi, Dieu te bénira, il révèlera la fraude, et prendra notre défense. » Peu après, en effet, la vérité fut découverte comme par miracle, et les Benincasa jouirent en paix du fruit de leurs labeurs.

1. Muratori, XV, 123-124. — Storia di Siena di Malavolti, *Venetiis*, 1599, VI, 108. — Boccacio, Introduz. del Decamerone.

2. Orig. aux Archives de Sienne, fasc. XII, n° 113.

Catherine était trop jeune pour que sa gaicté fût assombrie par ces épreuves, et les voisins disputaient à ses parents le bonheur de la posséder. Ses premières paroles furent pour Dieu et la Vierge : Je vous salue, Marie, disait-elle en répétant les mots prononcés par sa mère, et miracle inouï, la prière de l'enfant attirait les anges qui entourent leur Reine. Visibles aux regards de Catherine, ils s'approchaient ; si elle récitait la Salutation angélique en gravissant les marches de l'escalier, ils la prenaient sur leurs ailes[1]. Lapa ne voyait qu'une course folle : elle accourait ; mais Catherine ne tombait point, et frappée de son indéfinissable

1. Disons avec Bossuet : « Je m'arrête ici un moment pour prier les gens du monde de ne point traiter ces états de visions et de rêveries ; doutent-ils que Dieu, qui est admirable dans toutes ses œuvres et singulièrement admirable dans ses saints, n'ait des moyens particuliers, inconnus au monde, de se communiquer à ses amis, de les tenir sous sa main, de leur faire, sentir sa douce souveraineté ? Qu'ils craignent donc en précipitant leur jugement d'encourir le juste reproche que fait l'apôtre saint Jude à ceux qui *blasphèment ce qu'ils ignorent.* » (**Introduction sur les Etats d'oraison**, l. VIII.) Ceci posé, avertissons le lecteur qu'il a sous les yeux l'histoire de la Sainte, et non une thèse doctrinale traitant de ce que la raison laissée à ses seules forces serait impuissante à comprendre dans cette existence extraordinaire. L'enseignement de l'Eglise, très complet sur Catherine, puisque les faits les plus étranges de sa vie sont mentionnés par la Bulle de Canonisation, [BIBLIOGRAPHIE G, III,] nous couvre sans réserve ; la théologie d'ailleurs donne l'explication des phénomènes surnaturels. Quant aux documents historiques, nous indiquons les sources par un renvoi à notre bibliographie, la plus complète qu'on ait publiée. Dans la vie de Catherine, aucune place n'est laissée à la légende ; ainsi que nous l'expliquons ch. XXI, on ne traiterait pas aujourd'hui de légende le travail critique du B. Raymond. [BIBLIOGRAPHIE C.]

regard et de son radieux sourire, sa mère retournait toute pensive aux travaux du ménage.

Un soir d'été, Catherine était alors dans sa sixième année, on l'envoya avec son frère Etienne porter un message à Bonaventure. Au retour, les enfants, subissant le charme de l'heure où tout dans la nature semble se recueillir, gagnaient à pas lents la maison paternelle. Ils traversaient l'étroit vallon [1] qui sépare la cathédrale du couvent des Frères Prêcheurs ; Etienne montrait à sa sœur l'église Saint-Dominique, dont les hautes tours et la vaste nef de briques se détachaient en silhouette sombre sur l'horizon rouge encore des derniers feux du soleil. Tout à coup Catherine s'arrêta les yeux fixés au ciel. Les passants la regardaient avec surprise ; les bestiaux, descendant à l'abreuvoir, allaient et venaient autour d'elle, et l'enfant, toujours immobile, semblait ne rien voir, ne rien entendre. Etienne avait continué sa marche ; il était déjà loin, quand, impatienté du silence de Catherine, il se retourna et l'aperçut ainsi au milieu du chemin [2]. « Que fais-tu ? Viens ! » lui cria-t-il en courant à elle et en lui prenant les deux mains. Comme si elle s'éveillait d'un songe, l'enfant abaissa les yeux sur lui, puis elle les releva au ciel et fondit en larmes : — « Ah ! si tu voyais ce que j'ai vu, tu ne m'aurais pas troublée. »

Sur une sorte de couche nuptiale ornée comme le

1. Vallepiatta.

2. Une pierre commémorative, une épigraphe, une fresque peinte au XVIIIe siècle par Nasini et récemment refaite par Maffei, indiquent l'endroit même où Catherine s'arrêta.

trône des rois [1], au milieu de nuées flottantes, pres de l'église des Frères Prêcheurs, Catherine contemplait le Christ. A ses côtés se tenaient les Apôtres, Jean, Pierre et Paul, suivis de quelques hommes habillés de blanc [2]. Le Seigneur Jésus était revêtu d'ornements pontificaux et couronné de la tiare au double diadème [3] de pape et de monarque. Il souriait ; sa main s'étendait sur Catherine pour la bénir, quand à la voix d'Etienne tout avait disparu.

L'avenir de l'enfant était-il dévoilé à ses yeux? Se voyait-elle déjà appuyée sur l'Ordre de saint Dominique? Entendait-elle saint Jean l'exhorter à la contemplation du Verbe, à l'intelligence de cette pensée créatrice et providentielle qui réserve ses plus intimes secrets aux vierges? Saint Paul venait-il l'animer à l'apostolat? Pressentait-elle que, victime volontaire, elle se sacrifierait jusqu'à la mort pour l'Eglise, pour le Pontife-Roi Vicaire du Christ et successeur de saint Pierre? Toute joyeuse du sourire de Jésus, écoutait-elle le Rédempteur l'inviter à la mystique union qu'il forme avec les âmes appelées à la gloire d'enfanter des générations d'élus? Comment refuser à Catherine au moins une connaissance confuse de cette destinée future quand ses larmes coulent, elle-même le dit, non point sur le spectacle évanoui, mais sur l'infidélité de son regard un instant détourné du Christ! D'ailleurs, à

1. Cf. **Cant.** III, 7, 9.
2. **Alcuni Miracoli,** 3. [BIBLIOGRAPHIE I, IV.]
3. Urbain V n'avait point encore ajouté à la tiare la troisième couronne.

partir de ce jour, toute la vie de l'enfant se modifie. Ce ne sont pas seulement les leçons des hommes qui développent les forces de son intelligence comme celles de son cœur. L'Esprit-Saint l'instruit directement; par infusion il lui révèle l'histoire des Pères du désert[1], des saints, en particulier la vie du bienheureux Dominique, afin qu'elle connaisse ceux dont elle est appelée à imiter les vertus[2]. Et cette petite fille du peuple se consacre tout entière à la prière et à la mortification ; elle retranche sur sa nourriture, elle cherche l'isolement pour s'humilier de ses fautes, prendre la discipline et s'exciter à l'amour des souffrances ; le charme extrême de sa parole attire ses compagnes ; elles suivent son exemple ; ces toutes jeunes enfants forment une sorte de communauté unie pour les prières et même pour les austérités.

Mais la naïve supérieure sentait comme un invincible besoin de solitude ; un matin elle partit à la recherche d'un désert. Par habitude, elle prit le chemin qu'elle connaissait le mieux, celui qui conduisait chez sa sœur Bonaventure et dépassa l'ancienne porte Saint-Ansano, comprise dans une enceinte intérieure de la ville. A peine sortie des murs, elle se trouva au milieu des chênes verts qui enveloppaient Sienne de leurs épais ombrages. Les

1. Dans son Dialogue et dans ses lettres [BIBLIOGRAPHIE A], Catherine parle des Pères de l'Eglise en personne parfaitement instruite de ce qui les concerne.

2. **Legenda Beatæ Katarinæ de Senis, auctore B. Raymundo,** I, 2. L'édition que nous citons est celle de Cologne, 1553. [BIBLIOGRAPHIE C, 1°.]

rayons du soleil levant étaient encore trop faibles pour pénétrer ces bois touffus ; la nature à peine éveillée gardait le silence et respirait la paix, de sorte qu'ayant aperçu dans le vague du jour naissant une grotte creusée sous le rocher, Catherine crut avoir découvert la Thébaïde et se mit en prières[1].

Elle venait d'y entrer lorsqu'elle se sentit soulevée de terre. Avertie déjà de la puissance du démon sur la nature, elle fut plus effrayée que joyeuse. Ce prodige n'était-il point un artifice diabolique pour la détourner de son dessein ? Le divin Maître, auquel elle confia ses craintes, y répondit par une lumière sur ses véritables devoirs, et lorsqu'elle redescendit sur la terre, elle était décidée à retourner dans la maison paternelle. Elle quitta donc la grotte ; mais, éblouie par la clarté du jour, épuisée par un long jeûne, elle ne put retrouver son chemin et s'égara dans les bois. Seule dans ce lieu inconnu, à qui demander secours, sinon à Celui qui avait coutume d'exaucer sa prière ? Elle s'adressa au Christ, et les anges l'emportèrent jusqu'aux portes de la ville. Lapa, la croyant chez Bonaventure, ne lui fit aucune question, et Catherine put conserver mystérieusement dans son cœur les grâces de sa première extase, comme elle avait conservé celles de sa première vision. Ces termes[2] ne sont point trop forts

1. La porte Saint-Ansano était située où s'élève aujourd'hui l'église de Saint-Sébastien. Un ancien dessin de Sienne que M. l'abbé Toti a bien voulu nous communiquer ne laisse aucun doute à cet égard. La grotte où Catherine resta en prières était dans la région qu'on nomme *Contrada della Selva*.

2. Transporté aux choses spirituelles, le mot *vision* signifie

pour désigner les dons accordés à l'enfant. N'avait-elle pas joui d'une vue surnaturelle du Christ et des Apôtres? Ne venait-elle pas d'être attirée vers le ciel par l'Esprit-Saint, qui suspendait en ce petit être toute action directe des sens? Recueillie sous les lumières exceptionnelles dont elle était favorisée, Catherine écouta la vocation de l'Amour et elle sentit que la seule réponse à cet Amour est le don entier de soi. Sans comprendre encore la nature des sacrifices que les saints offrent à Dieu, elle n'en trouva aucun trop douloureux, et le divin Maître laissant l'amour devancer la raison, dicta lui-même à sa servante cette prière, qu'à peine âgée de sept ans elle fit à Marie : « O très bénite et très sainte Vierge, qui la première entre toutes les femmes avez voué votre virginité à Dieu et, par sa grâce, êtes devenue la mère de son Fils, je vous supplie très humblement de ne point regarder mes méfaits et ma misère. Je suis une pauvre créature, mais je vous prie de me faire la grâce de me donner comme époux votre très cher enfant, Jésus-Christ, car de tout mon cœur je l'aime et le désire. Je vous promets et lui promets aussi que jamais je ne prendrai d'autre époux et que je lui garderai ma virginité. »

Après avoir prononcé son vœu, Catherine mena une vie encore plus mortifiée que par le passé ; elle

une grâce par laquelle Dieu manifeste lui-même un objet de connaissance. Par *extase* on entend cette élévation surnaturelle de l'âme vers les biens célestes dont l'Esprit-Saint est le principe, et qui s'accomplit en dehors des sens : *cum abstractione a sensibus*, dit saint Thomas, 2da 2dæ, q. CLXXV, art. 1.

se châtiait rudement elle-même de la moindre faute et ne mangeait plus jamais de viande, ayant pour complices de cette privation son frère Etienne et le chat du logis. En même temps elle redoublait son culte envers les saints dont l'apostolat avait gagné un grand nombre d'hommes au Seigneur.

Dans son mouvement vers Dieu, cette jeune âme se sentait entraînée par l'âme ardente de saint Dominique. Sous la chaire de la cathédrale où l'apôtre de la Vérité avait jadis prêché, l'enfant s'adressait à lui avec cette confiance dont les chrétiens attachés aux saints connaissent la douceur pour l'avoir éprouvée.

Le voisinage du couvent fondé par le bienheureux Dominique, sur le plateau de Camporeggi[1], non loin de la maison des Benincasa, entretenait cette dévotion. Catherine voyait l'activité des Frères Prêcheurs, elle concevait la cause et le but des efforts dont elle était le témoin attentif. Quand les religieux, indifférents à la rigueur des saisons et oublieux de toute fatigue, partaient au premier appel pour remplir les devoirs du ministère sacré, son enthousiasme allait jusqu'à lui faire baiser la trace de leurs pas. Elle rêvait même d'imiter certaines saintes, de déguiser son sexe afin d'entrer dans un couvent de Dominicains. N'était-ce pas, pour elle, le seul moyen d'aller en de lointains pays évangéliser les âmes, d'étendre le règne de l'Eglise, qu'elle

1. On nomme ainsi le sommet d'une colline de Sienne, parce que les Allemands y campèrent en 1186 avec un royal capitaine.

aimait sans la connaître, comme aiment les enfants, par les traditions de la famille qui souvent sont la racine des plus fortes amours ? Mais ces rêves d'une imagination ardente ne détournaient pas Catherine de ses devoirs et ne l'empêchaient pas d'être pour ses proches un exemple vivant.

Un matin elle fut envoyée par sa mère à la paroisse. Il s'agissait de demander au curé une messe votive de saint Antoine. L'enfant obtint ce qu'elle souhaitait, puis elle resta à l'église jusqu'à la fin de l'office. Quand elle rentra au logis, elle trouva sa mère inquiète de son absence et fut accueillie par un dicton en usage dans le peuple de Sienne: Maudites soient les langues qui ont assuré que tu ne reviendrais point ! Catherine se tut. Quelques instants après, entraînant sa mère à l'écart, elle lui dit, avec une humble gravité : « Dame mère, je vous prie de ne maudire personne à cause de mes fautes. Punissez-moi ou frappez-moi, si vous le voulez ; mais vous n'avez point le droit de maudire autrui. Quand je vous l'entends faire, ce m'est une trop grande peine. » Touchée d'une pareille réflexion, surprise de tant de sagesse chez une enfant de dix ans, Lapa instruisit son mari de ce trait de leur fille, et tous deux remercièrent Dieu [1].

Pendant que la paix régnait sous le toit des Benincasa, des révolutions bouleversaient la ville. Sienne était l'une des plus turbulentes de ces

1. **B. Raymundus**, I, 1, 2. — **P. Caffarini. Libellus de Supplemento Legendae**, I, 1. [Bibliographie C, III×××.] — **P. Carapelli Corso Cronotastico.** [Bibliographie C, XLI, XLII, XLIII.]

républiques nées au moyen âge, quand, à la faveur de querelles entre le Saint-Siège et l'empire d'Allemagne, les communes toscanes s'émancipèrent. Ville impériale, elle ne laissait qu'une autorité fictive à son suzerain. D'abord elle avait secoué le joug forgé par les chefs barbares, ses maîtres après la chute de l'Empire romain, et déjà Rome regardait comme une colonie indocile l'antique cité fondée par les Etrusques. Guelfe, puis Gibeline, renfermant les deux partis dans ses murs et ballottée de l'un à l'autre, en guerre contre Pise, contre Florence surtout, rivale de ces États pour la supériorité militaire, commerciale, artistique et littéraire, la république siennoise, en proie comme ses émules à des dissensions intestines, s'épuisait à inventer des formes de gouvernement, éphémères au point qu'elles disparaissaient avec le mois où elles avaient paru. Non contente de passer du régime municipal simple à l'adjonction de consuls qui parfois furent des étrangers, non contente ensuite d'exclure de toute participation à l'autorité les anciennes familles consulaires, et de faire du gouvernement une représentation élective des arts et métiers, Sienne laissait encore les classes de la démocratie [1] s'armer les unes contre les autres. La Seigneurie des *Neuf,* alors au pouvoir, appartenait depuis soixante-dix ans au même parti [2] : au *popolo maggiore*, c'est-à-dire à la classe la plus

1. Familièrement désignées sous les noms de *popolo grasso* et de *popolo magro*.

2. Tout plébéien était éligible à la charge de *governatore e difensore del comune e popolo di Siena ;* mais le parti au pou-

élevée du peuple. D'un côté elle se voyait combattue par la plèbe qui croyait exercer un droit en réclamant sa part d'autorité, et de l'autre par les nobles, prêts à s'allier à tout ce qui voulait renverser les Neuf. Le passage à Sienne de son suzerain l'empereur d'Allemagne, qui, après avoir reçu à Milan la couronne des rois d'Italie et à Pise le serment de fidélité des républiques toscanes, se rendait à Rome pour être sacré, fit éclater la lutte. « Homme pratique et moderne [1], » Charles IV se souciait assez peu de voir se diminuer en ses mains le plus grand pouvoir laïque de ce monde ; il traversait l'empire et l'Italie, « plumant et débitant l'aigle impériale » afin de grossir son trésor. La révolution de Sienne où il fut successivement auxiliaire maître et vaincu lui valut quelques ducats. Cependant la Seigneurie des Neuf avait dû céder la place à une magistrature composée de douze membres, tous sortis du petit peuple ou *popolo minuto*. Le collège de gentilshommes qu'on y adjoignit reconnut que la démocratie s'était fait la part du lion. Au fort de ces désordres on pilla les palais, on brûla les ateliers, et Jacques ne dut la sécurité qu'à sa communauté d'opinions avec la nouvelle Seigneurie, qui comptait parmi ses membres des parents de Nicolas Tegliacci [2], le mari de Bonaventure.

voir avait su garder une entière influence sur le scrutin par lequel la Seigneurie était renouvelée tous les deux mois.

1. Geschichte Kaiser Karls IV, von Dr E. Werunsky, II, 2; IX, 476.

2. Le premier Capitaine du peuple (1er mai 1355) fut Ser Sozzo Tegliacci.

Les Benincasa furent peu après les témoins impuissants des fautes et des excès de leur propre parti. Tant que leurs adversaires avaient eu en main le pouvoir, ils se consolaient des fautes par la critique, des excès par le mépris ; maintenant leurs amis allaient de révolutions en révolutions, et ils se dirent qu'ils n'étaient vraiment malheureux que depuis qu'ils se sentaient responsables de leur malheur [1]. Catherine, trop détachée d'elle-même pour n'être pas accoutumée à lire sur le visage de ceux qu'elle aimait, s'aperçut du découragement de son père et de ses frères.

Mieux que tous peut-être, grâce à son commerce avec Dieu, elle comprenait les devoirs du citoyen, et tandis que la plupart des Siennois, plus occupés d'eux-mêmes que du bien général, usaient leurs forces dans de vaines intrigues, elle agissait près de Dieu. Par la prière, par la pénitence, elle attirait sur Sienne la miséricorde céleste.

Catherine avait passé son enfance dans une telle union avec Jésus-Christ, elle se sentait si complètement à lui seul, qu'elle éprouva une pénible surprise quand, au moment où commençait sa treizième année, ses parents lui parlèrent de se marier. L'heure ne lui semblait pas venue de révéler le vœu qui la liait à son divin Époux : elle se contenta donc de se tenir dans la retraite et de chercher à plaire plus à Dieu qu'aux hommes. Mais, si elle résistait aux efforts que faisait sa famille pour lui donner

1. **Malavolti**. VI, II, 108-117. — **Siena e il suo territorio, 1862, in-8°, 25.**

des habitudes conformes aux goûts de la jeunesse, il lui devenait difficile de vivre selon son attrait; suivant l'usage du pays, elle ne devait plus sortir seule, et toutes ses pratiques étaient contrôlées. Une lutte sourde, où l'on craignit de la voir victorieuse, s'engagea entre elle et le monde qui l'entourait. Lapa réclama le secours de Bonaventure ; la jeune fille pourrait-elle se soustraire au don de persuasion de sa sœur favorite quand on avait vu Nicolas Tegliacci, dont l'atelier retentissait sans cesse de libres propos et de folles chansons, changer lui-même de langage et imposer silence à ses amis sous l'influence de cette pure et ravissante femme ? Le combat ne fut pas long. « Quel péché y a-t-il à se laisser parer des mains de sa sœur pour ne point contrister une mère raisonnable et chrétienne? » disait Bonaventure, qui prenait la frêle enfant, l'emprisonnait dans un vêtement de couleur harmonieuse fait pour dessiner le contour de ses bras et de sa taille, et lui attachait sur les épaules la tunique romaine, dont les draperies prêtent au maintien une chaste dignité. Des fards de Florence préparés avec art rehaussaient l'éclat du teint de la jeune fille ; ses paupières noircies donnaient de la vivacité à son regard, et ses blonds cheveux, teints de reflets d'or, ondulaient autour de sa tête, petite et irréprochable de forme comme celle d'une statue grecque. Elle était si belle, que Bonaventure, songeant avec complaisance à l'état prospère du commerce des Benincasa, voyait déjà les Siennois se disputer la main de Catherine.

Catherine se gardait pourtant de paraître à sa

fenêtre ou sur le seuil de sa porte, à l'exemple de ses voisines ; elle se montrait même peu à sa famille, craignant la rencontre des apprentis de son père, et la vue d'un homme la faisait fuir avec une telle rapidité qu'on la croyait enlevée par les anges comme aux jours de son enfance. Ce ne fut pas assez pour Notre-Seigneur ; il fit comprendre à la jeune fille combien il trouvait ses nouvelles occupations indignes d'elle et de lui.

La nuit tombait. Retirée dans sa cellule, Catherine priait à genoux devant son crucifix, quand elle fut distraite par de frivoles désirs de parure, vaines pensées que le signe de la croix sembla d'abord chasser, puis qui revinrent la troubler. Par l'imagination, elle se voyait dans les fêtes du monde sous les riches habits des jeunes épouses, et ses rêves lui plaisaient tellement que, tout effrayée, elle invoqua le secours de son immortel Époux. Une douce vision la consola : la Vierge Marie tirait du côté entr'ouvert de son Fils la robe nuptiale des élus dont elle revêtait Catherine pour l'éternité [1].

Le Dieu jaloux ne permit pas qu'on lui disputât davantage ce cœur où il prétendait régner seul. Un matin du mois d'août, tandis que dans la belle campagne de Sienne la nature entière saluait le soleil levant, la mort vint subitement enlever Bonaventure, qui, éblouissante de santé et dejeunesse, attendait les joies de la maternité [2]. Le coup était imprévu. Dieu éclaira Catherine pendant une extase, et

1. B. Raym. I, 2 ; III, 6. — Suppl. I, 1.
2. Nec. Con. S. Dom. 1362.

lui dit que pour avoir voulu la détourner de sa vocation, Bonaventure endurait les peines du purgatoire. Le soin de cette chère âme domina la cruelle douleur de la séparation. Fléchir la justice divine devint l'unique souci de la jeune fille. Ses prières montèrent à Jésus-Christ et son sang jaillit sous les coups redoublés de la discipline, jusqu'au jour où Bonaventure purifiée lui apparut dans la gloire des élus.

Alors Catherine pleura ses propres défaillances. Aimée par Jésus-Christ dès sa tendre enfance, n'avait-elle pas abandonné son Maître comme le jeune homme de l'Évangile, qui, appelé par le Sauveur, retourna vers les biens de la terre et ne le suivit pas? Séparée de tous par sa consécration volontaire à Dieu, ne s'était-elle pas reprise pour se donner aux créatures? La foi lui rendait présent le lien qui l'enchaînait au Tout-Puissant, elle voyait son infidélité aux lumières éclatantes dont elle jouissait, de sorte qu'elle osait à peine s'adresser directement à Notre-Seigneur. Sainte Magdeleine devint son modèle et sa médiatrice : « Dès que vous avez vu votre péché, disait-elle à la grande pénitente, vous vous en êtes détournée par un acte de vertu ; sans souci d'être honorée ou injuriée, vous avez cherché Celui qui seul pouvait vous faire miséricorde ; humblement prosternée aux pieds de Jésus, pleine d'amour, de douleur, vous avez entendu cette douce parole : Marie, va en paix et ne pèche plus. Quand donc moi aussi serai-je consolée [1] ? »

1. Lettera 166.

A cette pensée, de nouvelles larmes coulaient sur l'ancienne faute; derechef elle demandait l'absolution de ses infidélités déjà pardonnées et étonnait son confesseur en se croyant digne des peines de l'enfer parce qu'elle avait préféré sa sœur à Jésus-Christ.

Ce confesseur était un homme d'une grande piété ; on le nommait Thomas della Fonte, et le mariage de son parent Palmiero avec Nicole, une des sœurs aînées de Catherine, l'avait depuis longtemps allié à la famille Benincasa. L'amitié resserrait encore les liens créés par la parenté, et au moment où la mort de Bonaventure affligeait ses parents, leur jeune ami, devenu prêtre du Seigneur et religieux de Saint-Dominique, les consolait. Le zèle du P. Thomas, son inépuisable charité attirèrent Catherine. Bien qu'il n'eût guère plus de vingt-cinq ans, la jeune fille s'ouvrit à lui de ses visions et de ses extases devenues assez fréquentes. Peu accoutumé à la haute perfection, parce qu'il n'avait encore dirigé que des âmes ordinaires, le P. Thomas crut bien faire en ramenant sa pénitente à une vie pratique et toute donnée à l'activité extérieure. Il alla même jusqu'à lui dire d'épouser un cousin des Benincasa qui demandait sa main. Lapa réclamait cette satisfaction après le chagrin causé par la mort de Bonaventure, chagrin que Nicolas Tegliacci rendait plus poignant encore en songeant déjà à se remarier. Catherine n'invoqua pas son éloignement pour un lien dont elle voyait en ce moment même la fragilité : elle avait un meilleur

argument, son vœu, qu'elle révéla au P. Thomas.

Comprenant qu'il y avait sur cette âme une direction supérieure à la sienne, le religieux, après avoir mûrement réfléchi, et peut-être pour éprouver l'esprit de sacrifice de la pénitente, lui conseilla de couper sa longue chevelure. Catherine fit tomber avec joie à ses pieds cette auréole dorée, car dépouiller son corps, c'était l'orner pour l'heure glorieuse de la résurrection ; mais, afin de ne point affliger sa mère par la vue d'un tel changement, elle s'enveloppa la tête du voile blanc des matrones. Comme elle dédaignait toute parure, ses parents crurent qu'une recherche de mortification la portait à cacher ses cheveux. Le jour même, un incident fortuit leur révéla la vérité. Lapa causait avec une cousine du mariage de sa fille; Catherine l'entendit, et ne voulant pas encourager ces espérances, elle déclara avec fermeté qu'elle ne se marierait jamais. « Si je te mets la main dans les cheveux, je t'en arracherai plus de sept, » s'écria Lapa, employant une menace familière aux Siennois. — « Prenez-les, si vous le pouvez, ma mère, » dit la jeune fille qui ôta son voile. Le chagrin de Lapa fut bruyant, toute la maison accourut; la tête rasée de Catherine fit éclater en reproches Jacques Benincasa et ses fils : « Méchante, criaient-ils, crois-tu donc échapper ainsi au fiancé que tu redoutes? Que tu le veuilles ou non, tes cheveux repousseront, et si tu ne te maries pas, ta vie sera telle que tu désireras la mort. »

En effet, la pauvre fille ne connut plus un instant de repos. La servante chargée des plus rudes tra-

vaux du ménage venait de tomber malade : on obligea Catherine à prendre sa place. Préparer la nourriture, laver le linge, raccommoder les vêtements, porter au grenier sur ses épaules la charge que les bêtes de somme déposaient à la porte du logis, tels étaient les travaux qui se partageaient sa journée. Mais les membres de sa famille lui représentaient le Christ, la mère de Dieu et les apôtres, et elle les servait volontiers ; leurs affronts, les paroles blessantes qu'ils lui adressaient sans cesse, ne parvenaient pas jusqu'à son cœur. Elle s'était fait au plus secret de l'âme un refuge, qu'à l'exemple des auteurs mystiques elle nommait la *cellule intérieure* [1], où elle vivait seule dans la présence perpétuelle de Dieu. Cette retraite intime, dont elle ne sortit plus, lui était d'autant plus douce qu'elle n'en avait pas d'autre qui fût inviolable. Dans l'espoir de couper court à ses austérités et à ses oraisons, on lui avait ôté sa chambre ; ses frères mariés emportaient toujours avec eux la clef de leurs portes, et l'unique refuge de ses pénitences était le logis d'Étienne, où elle pénétrait furtivement tandis que celui-ci travaillait à l'atelier. Elle y était souvent surprise. Une fois, son père la trouva à genoux, absorbée dans une fervente prière ; sur sa tête descendait une colombe blanche qui s'en-

1. *Cum adoraveris, intra in cubiculum tuum*, dit saint Matthieu (VI, 6). Le bienheureux Albert le Grand [**De adhærendo Deo Libellus I**] ajoute : « Id est, cordis tui interna : et *clauso* ostio, scilicet sensuum tuorum, inibi corde puro, et conscientia bona et fide non ficta, *ora Patrem tuum* in spiritu et veritate *in abscon̄so.* »

vola et disparut. « Quel est cet oiseau? » dit-il. Catherine se releva tout étonnée, elle n'avait pas vu la colombe [1].

Jacques commençait à être vaincu par tant de constance ; il crut ce symbole de l'Esprit-Saint un avertissement du ciel et obligea ses fils à ne plus mettre de raideur dans leurs rapports avec Catherine. Celle-ci ne comprenait rien à ce qui se passait et attendait que le divin Maître manifestât sa volonté ; mais un secret penchant l'inclinait à postuler l'habit des Sœurs de la Pénitence, assez nombreuses à Sienne.

Les Sœurs de la Pénitence pouvaient se dire les plus anciennes Dominicaines. Leur règle était celle qu'avant la fondation de son Ordre, saint Dominique imposait aux dames qu'avait groupées sa direction ; celle qu'il donnait aussi à la *Milice de Jésus-Christ*, quand pour défendre la liberté, les ministres et les possessions de l'Eglise, il appela les hommes à combattre, les femmes à seconder leurs époux par la prière et le sacrifice des biens terrestres ; sans imposer les vœux monastiques, elle dirigeait vers la perfection religieuse, constituait dans un mode d'existence définitif, obligeait à un vêtement distinct, à la récitation quotidienne de l'Office, à la coulpe, à des jeûnes, à des veilles, enfin au don de soi-même pour Dieu et l'Eglise. Chaque Frère, chaque Sœur gardait

1. Cette anecdote est racontée avec beaucoup de détails nouveaux par l'auteur d'**Alcuni Miracoli**, mais il est seul à la rapporter ainsi, et nous avons préféré la version commune.

son état, sa condition propre; on restait à son foyer dans les charges, les travaux, que voulaient la naissance, la richesse ou l'indigence, les devoirs envers la patrie et la famille [1]. Des vierges, des veuves se groupaient parfois en congrégation, finissaient par se cloîtrer et prononçaient des vœux. Pourtant la plupart de ceux qu'on nomma Tertiaires parce que leur Ordre était le moins élevé comme forme de vie, le troisième de la famille dominicaine, se bornèrent, selon la règle [2], à s'unir en Fraternités sous la direction d'un Prieur ou d'une Prieure et l'autorité d'un Frère Prêcheur délégué par le Maître général [3].

Ces Tertiaires poursuivaient, à l'ombre des couvents du premier Ordre, les œuvres de pénitence et de zèle, objet de leur vocation. Animée du souffle de son fondateur qui fortifiait sa forme de vie, approuvée par Honoré III, Grégoire IX, Honoré IV, Innocent IV, Alexandre IV et Jean XXII [4], la nou-

1. **Historia Tertii Ordinis Prædicatorum a Th. Caffarino de Senis et Magistro Bartholomeo composita.** Apud **Flaminium Cornelium Eccl. Ven. illustr.** Venetiis, 1749, Déc. XI, I, 1.

2. La tradition la transmit et le septième Maître Général Munion de Zamora la rédigea en 1285. Elle est insérée dans les constitutions des Frères Prêcheurs (Const. III).

3. Les Bollandistes ne connaissant pas de documents plus anciens que la Vie de sainte Catherine par le B. Raymond ont répandu sur l'origine et les temps primitifs du Tiers-Ordre quelques erreurs généralement accréditées et reproduites. Les documents sur lesquels nous nous appuyons sont : **Mamachi Annales O. P. An. 1209** ; 230, 255 — **P. Caffarini. Hist. Tertii Ord.** — **S. Antonini. III. Thr. Tit.** 23 C 32. — **Lettere di Santa Caterina** [**Bibliographie A.** + 9].

4. **Bull. O. P.** I, Const. 9, 19, 25, 49, 83 et 302; III, 11. Const. 216.

velle famille, qu'on appelait tantôt la *Milice du Christ*, tantôt l'*Ordre de la Pénitence*, s'étendait surtout sous ce dernier nom depuis que l'Église triomphait des hérétiques, car elle se recrutait bien plus encore parmi les femmes que parmi les hommes. Les Sœurs de la Pénitence florissaient non seulement en France, en Italie et en Allemagne, mais jusqu'en Russie et à Constantinople. De la bouche des Frères Prêcheurs Catherine entendait l'histoire des bienheureuses Aimée et Benoîte, revêtues de l'habit du Tiers-Ordre par saint Dominique lui-même [1] ; ils racontaient les vertus des Sœurs qui, soit sur le trône, soit en leurs demeures, soit recluses au fond d'ermitages, avaient mérité les gloires de la béatification [2]. Dejà les Tertiaires massées autour de Camporeggi voyaient l'Eglise couronner l'une d'elles, Néra Tolomei [3].

L'inspiration du Saint-Esprit poussait la jeune Siennoise dans le milieu où Dieu voulait que son âme s'épanouît, et une vision vint l'éclairer. Pendant son sommeil elle contempla tous les fondateurs d'Ordres et s'entendit engager par eux à entrer dans une religion, afin de mieux servir le Seigneur. Saint Dominique se distinguait grâce au lis enflammé qui brûlait toujours dans sa main sans jamais se consumer. Il s'avança vers Catherine, la nomma sa très douce fille, l'exhorta au cou-

1. **Relation de la Sœur Cécile in App. Monum. Col.** 253, 288. — **Mamachi An. 1209,** 252.
2. **Br. O. P.** 18 Mart. 13 Apr. 23 Jul. 29 Oct. — **Année Dominicaine in-4°. [Bibliographie C,** XVII.] 9 Avril.
3. **Bzovius in Annal. 10.**

rage, et lui montrant son habit [1], il promit que, malgré tous les obstacles, elle en serait revêtue. Au réveil, Catherine rassembla sa famille et fit connaître le vœu par lequel, dès l'enfance, elle s'était donnée à Dieu. Ce vœu, elle le renouvelait avec la pleine responsabilité de ses actes. Si ses parents voulaient ne plus songer à la marier, elle serait heureuse de rester près d'eux et de continuer à les servir ; « sinon, ajoutait-elle, comme il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, je me pourvoirai autrement : j'ai un époux riche et puissant, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ne me laissera manquer de rien. »

L'effet causé par ces paroles fut d'autant plus profond que la jeune fille était d'ordinaire plus soumise. Les larmes de tous lui répondirent, car chacun se sentait secrètement coupable d'avoir en quelque sorte lutté contre Dieu. Son père lui promit solennellement de ne plus entraver sa liberté et de l'abandonner aux inspirations de l'Esprit-Saint ; se tournant vers sa femme et ses enfants,

1. Les soldats de la Milice de Jésus-Christ et leurs femmes portaient un manteau noir et des vêtements blancs attachés sur la poitrine par une croix noire ; une miniature remontant à 1347 confirme les documents et prouve que la croix rouge adoptée par certains Tertiaires fut une concession particulière. Plus tard on accorda le scapulaire aux Tertiaires, et de nos jours on a donné aussi aux Sœurs le voile noir du second Ordre. La majorité des membres du Tiers-Ordre séculier portait l'habit au moyen age ; d'autres en cachaient les principales parties sous leurs vêtements ordinaires ; maintenant il est rare que les Frères et les Sœurs de la Pénitence soient autorisés à revêtir l'habit complet avant l'heure de la mort. Cf. Bull. O. P. II. Const. 36. — Mamachi An. 1209, 233. — Caffarini Hist. T. O. 52.

il leur dit : « Laissez-la servir son époux et l'implorer pour nous : devons-nous donc nous plaindre, si, au lieu de s'allier à un homme, notre famille s'allie à Dieu[1] ? »

A partir de ce jour, Catherine vit la surveillance cesser ou du moins se ralentir, et rendue à la solitude de sa chambre, elle célébra son triomphe par les mortifications qui domptent l'orgueil de la chair. A l'exemple de saint Dominique, elle prenait la discipline trois fois par jour ; la première était pour le salut de son âme ; la seconde à l'intention des vivants ; la troisième à celle des morts. Ces disciplines duraient environ une heure et demie chacune, et le plus souvent Catherine teignait de son sang la chaîne qui la frappait. Un dur cilice lui enveloppait le corps ; mais le soin qu'elle avait de la propreté extérieure, image, disait-elle, de la pureté intérieure, lui fit changer ce cilice contre une ceinture garnie de pointes acérées. Tous ses vêtements, sans exception, étaient en étoffe grossière ; une simple planche formait son lit ; elle s'y agenouillait pour prier, s'y asseyait pour méditer, et s'y étendait tout habillée, quand elle consentait à dormir quelques instants. Un peu d'herbe cuite à l'eau, de vieilles croûtes de pain arrosées des larmes qu'elle versait sans cesse en mangeant, faisaient sa seule nourriture, et encore ne prenait-elle ce maigre repas qu'à de longs intervalles. Lapa se montrait inconsolable d'un tel mode de vivre, car, malgré le désir si formellement exprimé de

1. B. Raym. I, 5.

son mari, elle n'avait pas renoncé à son projet de mariage.

Catherine s'appliquait pourtant, avec un soin jaloux, à cacher les mortifications qu'elle pratiquait, demandant à Dieu, s'il le fallait, de véritables miracles pour épargner un chagrin à sa mère [1]. Mais Lapa l'espionnait de nouveau. Lorsque, écoutant à la porte, elle lui entendait prendre la discipline, elle faisait retentir la maison de gémissements au point que les voisins venaient lui demander le sujet de ses peines. La nuit, elle entrait chez sa fille, l'obligeait à quitter la planche sur laquelle elle priait et à partager son lit. Catherine glissait alors une bûche sous les draps. C'était déjouer toute intervention. Lapa le comprit et voyant que la force avait échoué, que la tendresse maternelle était restée impuissante, elle essaya la ruse.

Non loin de Sienne, sur la rive droite de l'Orcia, jaillissent les eaux de Vignone, auxquelles les Toscans attribuent de grandes vertus. Lapa résolut d'y passer les derniers beaux jours de l'automne avec sa fille : elle espérait beaucoup des distractions de ce lieu où chacun cherchait le plaisir en même temps que la santé. Mais Catherine trouvait partout son Dieu. Insensible aux vains amusements par lesquels on prétendait l'arracher à l'attrait de l'éternel amour, elle vécut à Vignone comme elle vivait à Sienne, et y inventa même de nouvelles austérités. Autour d'une chapelle

1. Suppl. Mss. II, 4.

ronde dédiée à la martyre d'Alexandrie, sainte Catherine *della Rota*, comme l'appellent les Italiens, étaient situées les piscines dans lesquelles coulait la source. Catherine désira ne se baigner qu'après le départ de tout le monde, et afin de crucifier sa chair, elle se plaça chaque jour près de la prise d'eau bouillante. La pensée des peines du purgatoire et de l'enfer la portait à cette cruelle pénitence qu'elle priait Dieu d'accepter comme expiation de ses péchés ; en retour le Seigneur lui révélait [1] le fruit de cette souffrance volontaire. Lapa sut bientôt la manière dont sa fille usait des eaux et la ramena à Sienne, s'avouant qu'elle n'avait rien gagné.

Il semblait même que le voyage eût hâté une crise désormais inévitable. Catherine, qui plusieurs fois déjà avait sollicité l'autorisation de prendre l'habit du Tiers-Ordre, réclama cette faveur avec des instances qu'on ne put repousser. Lapa aurait voulu trouver d'autres délais, non par esprit de révolte envers la Providence, mais par manque de courage. Bien qu'élevée dans les doctrines et fidèle aux pratiques de la foi chrétienne, elle jugeait les biens du ciel et ceux de la terre d'un jugement tout humain : or, si la règle du Tiers-Ordre n'obligeait pas aux trois vœux de religion et n'éloignait pas Catherine du toit des Benincasa, elle lui donnait, avec une famille spirituelle, des auxiliaires pour résister au mariage. Voir Catherine passer sa

1. La révélation divine est la manifestation de ce qui dépasse notre connaissance ordinaire.

jeunesse sans autre époux que Jésus-Christ, sans autre maternité que la génération des âmes pour la vie éternelle, était au-dessus des forces de Lapa. Il lui fallut pourtant aller chez les Sœurs de la Pénitence, nommées par les Siennois *Mantellate* à cause de leur cape noire. Avec le secret espoir de n'être point exaucée, Lapa leur demanda pour sa fille l'habit de saint Dominique.

Ces pieuses femmes connaissaient Catherine par le témoignage de sa tante [1], qui depuis longtemps faisait partie de leur Fraternité. Elles eussent reçu la jeune fille avec joie si elles avaient vécu en communauté [2] ; mais elles rappelèrent à Lapa que, fidèles à la règle primitive de saint Dominique, elles restaient dans le monde, « et se faisaient

1. Agnès Benincasa, qui avait épousé Chele di Duccio. Son portrait fut peint à fresque sur les murs du couvent des Dominicains avec cette inscription : *Beata Agnes Benincasa.*

2. Ainsi que nous l'avons dit (p. 26), les Tertiaires qui désiraient ne point rester sans défense au milieu d'une société troublée par d'incessantes guerres ou qui voulaient ajouter les trois grands vœux à la pratique de la Règle se mirent en communauté. C'était un terme moyen entre l'austérité du second Ordre et la douceur du troisième. Dès le XIIIe siècle l'Italie vit s'élever de couvents de Tertiaires. De nos jours cette branche de la famille dominicaine est florissante sur toute la surface de la terre et se donne à chacune des œuvres de zèle pratiquées par Catherine, y compris le soin des lépreux. En France, elle rend de grands services dans les refuges, les hôpitaux et les écoles. Il y a aussi parmi nous un Tiers-Ordre régulier d'hommes fondé par le P. Lacordaire pour l'éducation des jeunes gens ; le collège d'Arcueil, les écoles préparatoires de Lacordaire et de Laplace, sont connus à Paris, non moins que les collèges de Sorrèze, d'Arcachon et d'Oullins dans le midi de la France ; les fondations de ce Tiers-Ordre enseignant s'étendent jusqu'en Amérique.

dans quelque réduit de la maison paternelle ou conjugale un sanctuaire mystérieux, plein de l'Epoux invisible qu'elles aimaient uniquement[1]. » Aucune promesse incompatible avec les devoirs de filles, d'épouses ou de mères, ne les liait ; elles ne subissaient d'autre autorité que celle de leur Prieure, d'autre contrôle que celui du Frère Prêcheur chargé de maintenir l'observance de la règle. Dans ces conditions, pouvait-on donner l'habit[2] à une enfant de quinze ans ? Les Sœurs ne le croyaient pas, et Lapa fut facilement de leur avis.

Pourtant Catherine, loin de se décourager, renouvelait sa requête, quand elle tomba dangereusement malade de la petite vérole. Inquiète, émue, Lapa ne quitta plus le chevet de son enfant. La mort semblait venir. Comment lui disputer sa proie? « Ma douce mère, dit une nuit Catherine, si vous voulez que je guérisse, il faut que j'aie l'habit des Sœurs ; si je n'ai cet habit, Dieu et saint Dominique qui m'ont appelée à leur service feront tant que vous ne m'aurez ni revêtue de celui-là, ni revêtue d'aucun autre. » Etait-ce une prophétie ? Lapa le craignit, et, dès le lever du soleil, elle courut à l'église Saint-Dominique afin d'attendre

1. P. Lacordaire, Vie de saint Dominique, ch. XVI.
2. Une note du Registro delle Suore Mantellate state in Siena nel secolo XIV [Mss. à la Bib. Com. de Sienne, cod. T. Impr. à Turin par Vercellino, 1864, II, 8] ferait supposer que seules les veuves portaient l'habit. Ce registre où Catherine est inscrite dans le Tiers-Ordre dès 1352, ne saurait inspirer confiance. Sur la liste, une *Lysa Soror Katerine* porte certains auteurs à supposer que la Sainte avait une sœur Tertiaire ; il s'agit d'une Lysa Enghecti, puisque son nom suit celui de Katerina Enghecti.

les Sœurs près de la chapelle où elles avaient coutume de se réunir. Cette fois elle plaida mieux sans doute la cause de sa fille, car les Tertiaires promirent de l'admettre dans leur Fraternité, si elle n'était pas d'une beauté qui attirât trop les regards des hommes. « Venez et voyez, » répondit Lapa entraînant trois ou quatre des principales Professes auprès de Catherine. Les ravages de la petite vérole rendaient la pauvre enfant méconnaissable ; les Sœurs ne purent donc pas juger de sa beauté[1], qui d'ailleurs était sanctifiée par le rayonnement de son âme sur ses traits ; mais elles furent saisies d'admiration en l'écoutant parler des choses de Dieu. Qu'importait la jeunesse si le jugement était formé, la conscience éclairée, et le cœur donné sans retour ? Grâce au rapport de ces vénérables Sœurs[2], Catherine fut reçue dans le Tiers-Ordre à l'unanimité des suffrages, et elle obtint sur l'heure de Jésus-Christ les forces qu'elle sollicitait de lui pour les consacrer à son service.

1. Donnant un sens exagéré aux paroles du B. Raymond : *speciositas naturaliter in ea non inerat excessive*, certains auteurs ont conclu que « Catherine avait perdu sa beauté. » Par l'étude comparée des documents anciens, on voit au contraire qu'elle joignait à la finesse et à la régularité de traits si habituelles aux Siennoises, un charme de physionomie et d'attitude, une majesté et une grâce que tous remarquaient.

2. A l'exemple des couvents dominicains, les Fraternités sont gouvernées par un Conseil de douze membres qui se réunit sous la présidence du Père Maître et de la Prieure.

CHAPITRE II

1363-1365

CATHERINE ENTRE DANS LE TIERS-ORDRE.

Al signor fu dedicata
Spregio il mondo co'suoi inganni.
SER. RAZZI. LAUDE DI S. CATERINA.

Catherine reçoit l'habit dominicain. — Sa retraite dans la prière et le silence. — Tentations. — Visions.

Un dimanche de l'année 1363 [1], vers la fin de l'hiver, Catherine, conduite par ses parents, monta jusqu'à l'église des Frères Prêcheurs. Les voûtes ogivales dont la chapelle *delle Volte* porte le nom

1. 1362, selon la manière de compter à Sienne. Cette date est de tradition ; le récit du B. Raymond démontre que la Sainte fit partie du Tiers-Ordre dès l'adolescence ; dans la déposition du P. Caffarini au Procès de Venise, nous lisons que lorsqu'il prit lui-même l'habit en 1364, Catherine le portait depuis longtemps. Le P. **Carapelli**, dans le **Corso Cronotastico**, assigne sans preuves la date de 1366, que M. **Grottanelli** adopte au cours des notes savantes dont il a enrichi la **Leggenda Minore**. [BIBLIOGRAPHIE C, II, 1°.] C'est également sans pièces à l'appui que l'**abbé Fleury** (xx, 260) parle de l'année 1367, et que le **P. Tantucci** [BIBLIOGRAPHIE H, XIII], suivi par la Révérende Mère Drane [BIBLIOGRAPHIE D, XV], dit que Catherine n'entra dans le Tiers-Ordre qu'à dix-sept ans. Une erreur de traduction a établi que la Sainte fut la première vierge admise par les Tertiaires ; tel n'est pas le sens de *prima excellens virgo*, et le chronotaxis du couvent de Camporeggi nous signale nombre de jeunes filles.

retentissaient du chant des psaumes, et dans cet étroit sanctuaire, qui s'élève à l'entrée de l'église et la domine de la hauteur de plusieurs marches, toutes se Sœurs de la Pénitence, réunies autour de leur Père-Maître, attendaient Catherine. En ce jour, elle devait recevoir l'habit.

Debout devant l'autel, le Dominicain dit à la postulante : « Que demandez-vous ? — La miséricorde de Dieu et la vôtre, » répondit la jeune fille. On récita les prières du cérémonial, et cette enfant exceptionnellement éclairée par l'éternelle Vérité reçut la ceinture, le voile blanc, la tunique blanche et le manteau noir[1] des Tertiaires. Mieux encore que les Sœurs réunies pour l'accueillir, elle comprit que porter à l'abri de l'amour maternel étendu sur l'Ordre par Marie cette livrée de servante humble, soumise et volontaire, c'était laver son âme dans le sang du Christ, contenir les penchants rebelles de la nature déchue sous le joug de la charité, puis marcher sans défaillance, progresser et parvenir au terme

1. Les lois somptuaires de la République obligeaient toutes les femmes, sauf les courtisanes, les pauvresses et les enfants, à porter dans la rue un manteau destiné à cacher leurs robes et leurs ceintures éclatantes. C'était un signe d'honnêteté repoussé des orgueilleuses et des coquettes. Cf. **C. Falletti-Fossati. Costumi Senesi. Siena, 1882, I,** 136-136 .La fidélité à se couvrir du manteau valut sans doute aux Tertiaires siennoises leur nom de *Mantellate* ; ce manteau fournit à la Sainte une jolie image : *Mantellare l'anima per l'affetto delle virtù.* Cf. **Lettera** 212. Un ancien bas-relief représentant Catherine (**Année dominicaine**, in-8° [BIBLIOGRAPHIE, I, XXXIII], n° d'avril 1890) complète les documents fournis par les peintures des Dominicains et donne le costume exact de la Sainte.

parfait de sa vocation [1]. Sauf par les couleurs mystiques : le noir emblème de mortification, le blanc symbole d'innocence, le costume du Tiers-Ordre différait peu de la robe accoutumée de Catherine. Pour elle ce fut « le vêtement royal de la charité [2] », la barrière visible qui la séparait du monde et aussi le signe d'une existence nouvelle, riche en activité intérieure et extérieure. « Voici que tu es entrée en religion, se dit-elle ; la vie du monde a passé, la vie religieuse commence. Tu dois te conformer à la règle ; ta robe blanche te montre qu'il faut te revêtir d'une pureté extrême, ton manteau noir t'indique clairement que tu es morte au monde. Examine tes actes, tu marches par la voie étroite où s'engagent peu d'âmes. »

Dès ce premier jour de vie dominicaine [3], l'oraison de la novice se tourna, par la vertu même de sa vocation, vers la recherche de la Vérité, qu'elle vit manifestée en l'amour divin. Fidèle à l'esprit apostolique de l'Ordre où chacun poursuit sa propre sanctification par celle d'autrui, Catherine invoqua sur le monde coupable la miséricorde du Christ, et le soir même de sa prise d'habit, il lui envoya une vision pleine de sens comme le sont les paraboles de l'Evangile.

Au milieu de belles campagnes s'élevait un arbre vigoureux ; cet arbre était si haut qu'on n'en voyait pas la cime ; ses racines s'enfonçaient profondément dans le sol et d'admirables fruits faisaient courber

1. Cérémonial de la prise d'habit.
2. Lettera 181. Cfr. Ps. CIII. (Heb. CIV), 6.
3. Dialogo, XLIV [BIBLIOGRAPHIE A, 14°].

ses rameaux ; mais il était entouré de ronces touffues. Non loin de là, au penchant d'un coteau, des épis de blé s'inclinaient sur le grand chemin ; bien que lourds et dorés, ils étaient vides. Les hommes allaient et venaient dans ce paysage ; la plupart d'entre eux semblaient attirés par les fruits du grand arbre : ils s'avançaient pour les saisir, puis effrayés par les épines, ils reculaient et cherchaient dans les épis une nourriture trompeuse qui les laissait mourir de faim. D'autres plus hardis traversaient les ronces ; bientôt découragés par la hauteur de l'arbre, ils rejoignaient dans le champ de blé ceux qui s'y étaient rendus tout d'abord ; quelques hommes enfin atteignaient les fruits et se rassasiaient si complètement qu'il ne leur était plus jamais nécessaire d'avoir recours à d'autres aliments.

Le Saint-Esprit expliqua à Catherine que l'arbre dont elle ne voyait ni les racines ni le sommet représentait le Verbe incarné. Les racines profondément enfoncées dans la terre signifiaient l'union incompréhensible de la nature divine avec la nature humaine. Les fruits étaient les enseignements de Dieu, le champ de blé l'image du monde. Les hommes qui renoncent aux fruits de l'arbre par crainte des épines sont les sensuels. Parfois, connaissant à temps la vanité du monde, ils font un effort de volonté et traversent les épines. Ceux qui au delà des épines défaillent à la vue de la hauteur de l'arbre, ce sont les âmes qui, après s'être données à Dieu, l'abandonnent et perdent ainsi le salaire de leurs premiers labeurs. Enfin les victorieux, qui se nourrissent des fruits de l'arbre, ce sont les fidèles

de la vérité. « Je suis le Dieu immuable, disait le divin Maître à son écolière, et je ne me détourne jamais des hommes ; je leur montre la vérité en me rendant visible à leurs yeux. Je leur ai prouvé que sans moi tout est amer; mais perdus dans les ténèbres de l'amour désordonné des créatures, ils ne me connaissent pas et ne se connaissent pas eux-mêmes. Vois combien sont fous ceux qui meurent de faim plutôt que de traverser quelques épines; ils ne peuvent pourtant pas fuir les peines, car dans cette vie nul n'est exempt de croix. Seuls ceux qui portent leur croix n'en sentent pas le fardeau [1]. »

Catherine résolut de porter sa croix avec la vaillance joyeuse qu'entraîne la libre consécration de soi au Seigneur. Désormais elle agit comme si elle avait prononcé les trois vœux de religion, dont le Tiers-Ordre demande l'esprit.

Toute l'année du noviciat fut pour la jeune fille un temps de recueillement profond. Fidèle au silence conseillé sans cesse par les saintes Écritures, elle ne parlait à des personnes étrangères que sur l'ordre absolu de son confesseur, et jamais elle ne sortait, excepté pour aller à l'église [2]. La règle, les secours qu'elle offre, les pénitences qu'elle ordonne, le type qu'elle impose à ceux dont elle gouverne la vie, tel était le sujet des réflexions de la novice. Avec « ces larmes de charité qui contraignent la miséricorde divine à se tourner vers nous, avec ce désir

1. Suppl. Mss, I, 1. — Dial. XLIV.
2. *Tribus annis continue silentium tenuit*, nous dit le B. Raymond, I, 9. D'après les autres documents, il est impossible de donner à ces paroles un sens absolu.

du cœur qui enchaîne la volonté du Tout-Puissant et la lie à nos prières [1] », Catherine récitait les soixante-dix-sept *Pater* et les soixante-dix-sept *Ave* qui pour les Tertiaires illettrés remplacent l'office.

Les quinze années écoulées de sa vie se déroulaient devant elle. Se retraçant le sourire que le Seigneur Jésus lui avait adressé, elle méditait les enseignements de sa première vision. Les leçons reçues sous la grotte, au cours de sa première extase, étaient gravées dans sa mémoire. Elle invoquait le Père de son Ordre, qui du sein de la gloire l'avait appelée à le suivre. De nouveau elle contemplait l'arbre de vie, chargé de fruits. A chaque grâce elle avait répondu avec une pleine docilité, écartant l'obstacle, marchant toujours plus vite jusqu'à l'extrême limite où Dieu éclairait la voie vers lui. De sa vision il restait à Catherine le dégoût des biens terrestres, l'austérité, l'horreur du péché. Sa première extase la portait au sacrifice exprimé par son vœu de virginité. Le lis enflammé qu'elle avait vu aux mains de saint Dominique illuminait sa jeune intelligence. Les yeux fixés sur le monde étendu au pied de l'arbre, elle y découvrait son champ de travail; elle concevait qu'il faut chercher les fruits divins non seulement pour soi, mais pour en nourrir autrui. On ne sert point Dieu si l'on n'est pas utile au prochain, pensait-elle. Cependant elle discernait qu'avant d'agir au dehors on doit se gouverner, échapper à l'amour désordonné de soi-même qui, pareil à un nuage, obscurcit l'esprit et pèse sur la volonté. Cet égoïsme

1. Dialogo XIII.

qu'elle nommait l'*amor proprio*, elle le combattait en méditant sur la création, sur la rédemption, et en considérant ses propres péchés. Après avoir vu comment Dieu la tirait du néant et lui conservait l'être; après avoir pénétré son cœur de l'amour gratuit du Christ qui lui rendait la vie de la grâce, elle se disait que, depuis son baptême, ses péchés avaient mérité la damnation, et elle s'abîmait dans la pensée de l'incompréhensible bonté divine [1]. Une préparation intérieure, elle le sentait, est nécessaire à l'apostolat, et secondant de toutes ses forces l'action divine, la jeune vierge se préparait [2].

Au terme de l'année du noviciat, Catherine était l'image vivante de la règle dont elle allait faire profession. « L'honneur et la gloire de Dieu, le salut et la conversion des âmes » formaient l'objet de sa contemplation et de ses prières, en attendant qu'elle pût exercer une action directe au milieu du monde par sa parole et ses œuvres. Sa « mortification de corps et d'esprit » devenait héroïque: « Sans haine de sa sensualité, de ses passions, de son orgueil, point de perfection, » disait-elle. Les « actes de miséricorde envers les pauvres et les malades » occupaient ses désirs avant qu'il lui fût ordonné d'en remplir ses journées. Sa volonté tendait uniquement à « persévérer dans l'Ordre, » à chercher la perfection sous cette forme à la fois semblable et toujours variée qu'une règle identique donne aux âmes différentes appelées à la pratiquer chacune

1. **Relazione d'una Dottrina.** [BIBLIOGRAPHIE I, I.]
2. **Dial.** VII, VIII.

« selon ses forces et moyens, » selon la mesure des grâces reçues et la générosité à se livrer au souverain Amour.

Les saints de la famille dominicaine triomphante reconnurent une émule en Catherine quand, environnée des Sœurs de la Pénitence et guidée par la maîtresse des novices, elle s'agenouilla devant le Dieu qui recevait sa foi, pour promettre au Père-Maître de vivre conformément à la règle et aux statuts du Tiers-Ordre de saint Dominique « jusqu'à la mort[1]. »

Extérieurement la vie de la professe fut ce qu'avait été la vie de la novice. Silencieuse, Catherine rentra dans la petite chambre d'où elle était sortie en silence. Placée au-dessus de l'atelier, cette chambre s'adossait d'un côté à la colline de Camporeggi; de l'autre la fenêtre souvent fermée donnait sur une cour intérieure et sur la rue des Teinturiers[2]. Près du chemin qui gravissait le coteau où s'élève l'église des Frères Prêcheurs, une sorte d'œil-de-

1. Cérémonial de la Profession.

2. Il est difficile, dit M. l'abbé Toti (Cf. p. 6) dans les notes dont il accompagne les dessins et les plans de M. Busiri (8, 9) de se figurer la maison; cependant on comprend qu'elle était plus haute que large et à trois étages. Au rez-de-chaussée se trouvaient la teinturerie et une autre pièce bâties sur la cave. A l'étage supérieur, de niveau avec la cellule de la Sainte, les chambres à coucher; plus haut la cuisine. Du côté de Camporeggi, la teinturerie était en sous-sol. On y entrait par la rue opposée. Entre la maison des Benincasa et les autres, sur la chambre attenante à la teinturerie, restait une sorte de passage où était la cellule de la Sainte. Cette cellule donnait sur une petite cour ouverte qui aboutissait rue des Teinturiers. « La base de la maison ressemblait donc à un gamma majuscule. »

bœuf s'ouvrait au premier appel. Par là Catherine donnait aux pauvres sa propre nourriture et le pain qu'elle sollicitait de ses parents à leur intention. Près du banc de briques où elle s'étendait pour dormir, on voyait de naïves peintures du Rédempteur, de la Vierge Mère et des Saints devant lesquelles plusieurs lampes brûlaient nuit et jour. Sur le mur on lisait ces mots du Psalmiste, pleins d'espoir en l'éternel réveil : *Illumina oculos meos ne unquam obdormiam in morte.* Grâce à un effort de volonté qui lui fut longtemps pénible, la Tertiaire veillait presque toute la nuit, méditant souvent cette parole ; quand le second coup de Matines appelait les Dominicains au chœur, elle disait à Dieu dans toute la confiance de sa foi : « Jusqu'à présent, Seigneur, mes frères se sont reposés ; j'ai prié pour eux, et j'ai eu soin de vos louanges ; les voilà maintenant qui se lèvent, je vais dormir un peu. »

Son sommeil était de courte durée ; la jeune fille, quelque absorbée qu'elle fût par la méditation des vérités éternelles, n'avait garde de se soustraire à la loi du travail ; jamais elle ne restait oisive, et c'était après avoir longtemps manié l'aiguille ou le fuseau qu'elle allait s'entretenir avec Jésus-Christ dans la solitude de son jardin ; ce jardin en terrasse, situé au-dessus de la cellule de Catherine, était dominé par la colline de Camporeggi et isolé de la rue par la maison. Là, au milieu des fleurs qu'elle aimait plus que tout dans la nature, la jeune fille chantait des cantiques vibrants d'amour et faisait des bouquets qu'elle envoyait à ses amis en souvenir de ses prières pour eux. On remarqua que les lis,

les roses et les violettes, qui déjà étaient des symboles pour d'autres mystiques de la famille dominicaine[1], formaient souvent ces gerbes parfumées. De la création Catherine montait au Créateur; il lui suffisait d'apercevoir un instant la campagne dorée des derniers rayons du soleil pour entendre la symphonie que l'univers chante à Dieu. C'était alors une satisfaction si complète de l'âme, un repos si heureux des sens qu'elle se croyait, disait-elle, entrée dans les joies de la résurrection. Mais la Sainte cherchait surtout Dieu en elle-même ; ce miroir de l'âme qui reflète la divinité, Catherine le voulait sans tache. « Seigneur, répétait à l'éternelle Vérité la Vierge inspirée du Saint-Esprit, comment serai-je parfaitement pure? » Et une voix perceptible non seulement à son esprit mais à son oreille lui répondait : « Si tu veux être pure au point que rien ne puisse scandaliser ton esprit, sois-moi unie par l'amour... Je suis le feu qui purifie. Puis ne juge point les créatures dont les péchés ne doivent exciter que la compassion ; ne vois sur toi et sur elles que ma volonté, et ne juge pas cette volonté. »

1. On sait le goût particulier du Bienheureux Henri Seuse ou Suso pour ces fleurs; la Bienheureuse Mechtilde dit au Christ Epoux:

> Empfang, o Herr, deine Braut,...
> Biet' ihr die Lilien keuscher Minne,...
> Biet' ihr der Andacht rothe Rosen,...
> Geh' ihr entgegen mit Violen.

Sans doute, Catherine s'arrêtait plutôt à cette interprétation qu'à celle généralement connue : Illic confessorum violæ, lilia virginum, rosæ martyrum.

Disciple attentive du Maître unique, elle sentit son âme se dilater, s'ouvrir, déborder sous l'action surabondante de la grâce. Réellement présent en elle, le Maître manifestait cette présence, soit à son esprit, soit à son imagination, soit même à ses yeux [1], et il la façonnait au type de l'Ordre où elle était entrée. A la Dominicaine, l'éternelle Vérité enseignait la « science » qui avait fait de saint Dominique « une lumière et une colonne de l'Église ; » à cette femme, membre de la milice de Jésus-Christ, elle révélait que le Christ médiateur entre Dieu et l'homme ne se concevrait pas sans l'Église.

La contemplative s'appliqua aussitôt à pratiquer l'enseignement divin. Sa volonté devint un médiateur entre sa raison et la partie sensible de son être qu'elle entraîna vers Dieu par l'union au Verbe incarné, puis, victime volontaire, elle s'offrit en holocauste pour la sainte Église épouse mystique du Seigneur Jésus. Son sacrifice d'elle-même prit avec celui du Rédempteur une union qui portait le caractère apostolique de son Ordre. Pleurer, se mortifier, prier, elle le faisait depuis son enfance. Maintenant ses larmes ne coulaient plus seulement sur ses propres péchés, elles tombaient sur ceux des hommes indifférents au salut qu'apporte le sang du Christ, et l'on remarqua que parfois elles se teignaient de sang. Comme témoignage d'expiation, Catherine faisait tomber ces larmes sur les quelques aliments qu'elle prenait

1. Les visions sont intellectuelles, imaginaires ou corporelles, selon qu'elles s'adressent à l'intelligence, à l'imagination ou aux sens extérieurs.

chaque jour avec une répugnance croissante. Ses pénitences n'étaient plus pour elle seule ; jointes à celles des Frères Prêcheurs, elles allaient enrichir le trésor de l'Église. Le lien de cette âme avec Dieu, lien plus intime encore que l'union de l'âme avec le corps, semblait changer les lois de l'existence et rendre immatériel l'être de Catherine. Mais plus le corps se faisait frêle et transparent, mieux l'âme rayonnait vivante et vigoureuse, dépensant dans la contemplation de la vérité une intelligence et une activité surhumaines [1].

Le Maître présent en l'Eucharistie attirait Catherine à lui avec une indicible force, et ses stations dans l'église témoin de sa profession étaient d'autant plus longues qu'elle y recevait de fréquents témoignages des préférences célestes. Parfois saint Dominique lui apparaissait pour l'éclairer ou l'instruire, puis, comme un ami dévoué, il protégeait son retour à la maison paternelle. D'autres jours c'était Notre-Seigneur lui-même qu'elle voyait : il la conduisait au ciel en esprit, l'associait un instant à la joie des élus, et quand elle se plaignait de retomber sur la terre, il la consolait par une douce bénédiction.

Un matin, à l'heure où les religieux ayant tous célébré, l'église était déserte, Catherine, restée en prière au fond de la chapelle *delle Volte*, s'entendit implorer par un mendiant. Elle n'avait pas d'argent et, s'excusant auprès du pauvre, elle le pria de la suivre chez ses parents où elle l'assisterait de son mieux. « Je ne puis pas attendre, reprit cet homme:

1. Dial. XIX, CLVIII. — Lett. 3.

donnez-moi tout de suite. » Comment le secourir, puisqu'elle n'avait rien ? Ses yeux tombèrent alors sur un cordon pendu à sa ceinture, appelé *Pater noster* parce que les nœuds dont il est garni servent à compter les Pater de l'Office. Une petite croix d'argent y était attachée. Catherine l'arracha et la donna au pauvre qui se retira satisfait. La nuit suivante, Notre-Seigneur vint dans la cellule de sa servante, tenant à la main la croix d'argent ; cette croix rayonnait de lumières plus brillantes que les feux des pierres précieuses. « Ma fille, dit le Maître, reconnais-tu ta croix ? — Oui, mon Dieu ; mais quand elle était mienne, elle n'avait pas cet éclat ? — Tu me l'as donnée hier par amour ; je te préviens qu'au jour du jugement tu la recevras de mes mains devant tous les saints telle que tu la vois aujourd'hui. Je ne permettrai pas qu'on oublie ce que tu as fait pour moi. »

Peu après, Catherine et une autre Tertiaire quittaient la chapelle *delle Volte,* où l'on venait d'achever la récitation de Tierce, et descendaient à l'église, quand un jeune homme vêtu de haillons les arrêta. Il paraissait âgé d'une trentaine d'années, et on voyait facilement que c'était un étranger. Le froid l'avait saisi ; il demandait un vêtement pour couvrir ses membres glacés. Catherine remonta dans la chapelle ; aidée de sa compagne elle ôta une sorte de robe sans manches qu'elle portait sous sa tunique et l'offrit au pauvre avec cette joie de donner que bénit le Seigneur. « Voici une robe, douce dame, dit le mendiant ; maintenant il me faudrait du linge. » Catherine l'emmena chez elle ;

profitant de la permission que Jacques Benincasa lui avait octroyée de distribuer aux pauvres tout ce qui se trouvait dans la maison, elle dépouilla non seulement son père, mais encore sa mère. Cependant l'étranger se montrait insatiable ; il n'avait pas plus tôt reçu le linge qu'il réclamait des manches. Apercevant la robe de la servante accrochée au mur, Catherine n'hésita pas à faire aux autres ce qu'elle eût voulu qu'on lui fît à elle-même ; elle enleva les manches et les remit au mendiant. « Je prie Celui pour l'amour de qui vous m'avez secouru de vous récompenser, lui dit alors le jeune homme ; mais j'ai à l'hôpital un compagnon qui n'a point de vêtements, envoyez-lui quelque chose. » Catherine resta muette ; tous, sauf son père, se plaignaient de ses charités ; ses frères et ses sœurs fermaient leurs armoires, craignant qu'elle ne les vidât au profit des pauvres ; déjà elle se demandait si elle avait bien agi en prenant les manches de la servante qui n'était pas riche, et quant à elle-même, il ne lui restait qu'une chose au monde, la robe dont elle était couverte. Fallait-il la donner ? Elle y réfléchit ; malgré tout l'attrait qu'elle éprouvait à le faire, elle en fut empêchée par la pensée du scandale qu'elle causerait, si elle allait à l'église sans robe : « Mon ami, dit-elle, je n'ai que ce seul vêtement, je ne puis pas vous le donner. Ne soyez pas mécontent, car, si je le pouvais, je vous le donnerais volontiers. — Je le vois bien, et je vous recommande à Dieu, » reprit le pauvre.

Au moment où il s'éloigna, Catherine crut reconnaître Celui qu'elle aimait uniquement ; mais elle

se jugea indigne d'une telle faveur, et passa la journée dans ses travaux accoutumés. Elle veillait et priait quand Notre-Seigneur lui apparut sous les traits du mendiant étranger ; quoiqu'il fût couvert des dons de Catherine, jamais Salomon n'avait égalé pareille magnificence. « Ne connais-tu point cette robe ? dit le Maître. — Oui, mon Dieu. Elle n'était pas si belle quand je vous la donnai. — Hier tu m'as couvert quand j'avais froid, continua Jésus-Christ ; maintenant je te vêtirai sensiblement d'un vêtement formé de mon corps ; il protégera ton âme et ta chair jusqu'à ce qu'elles soient revêtues de la gloire éternelle. » A ces mots, dans la plaie béante de son côté, le Rédempteur prit un vêtement invisible, symbole et gage de l'éternel vêtement de gloire, et il le jeta sur la jeune vierge ; elle seule put dire de quel secours ce vêtement fut pour son âme contre les tentations, mais tous virent que ses membres délicats ne sentaient plus les rigueurs des saisons ; la pluie ne la mouillait jamais, les gelées de l'hiver, les ardeurs de l'été étaient impuissantes contre elle, et le vent qui tourbillonnait parfois en impétueuses rafales sur le plateau de Camporeggi n'agitait même pas les plis de sa robe[1].

L'humilité de Catherine s'effraya de ce privilège ; qui était-elle pour que le Seigneur la fît l'objet de ses complaisances ? N'était-ce point là une illusion ? Les anges de ténèbres, puissants sur la création

1. Le B. Raymond dit avoir trouvé quatre cahiers du P. Thomas della Fonte pleins des plus touchantes légendes. On y

tion, ne l'abusaient-ils pas par de trompeuses images? Jésus-Christ seul pouvait lui répondre. Il la loua de ses craintes, car il est écrit : *Beatus homo qui semper est pavidus*, puis, au lieu de la rassurer par une simple révélation, il l'instruisit comme autrefois sur terre il instruisait ses disciples [1]. « La vision de Dieu, dit-il, épouvante d'abord, puis fait goûter les joies célestes ; celle du démon commence au contraire par charmer et laisse bientôt dans l'amertume et la tristesse. La vision de Dieu éclaire des lumières de la vérité éternelle ; connaissant son néant, on apprend à se mépriser. Le démon, qui est le père du mensonge, remplit la créature d'illusion et elle s'enorgueillit bientôt à la vue de ce qu'elle se croit [2]. »

Ces leçons, pensait Catherine, préparent à des luttes prochaines, et quand Dieu la laissait redescendre en elle-même, elle s'armait pour le combat qu'elle aurait à livrer. Esprit-Saint, ne me refusez pas le don de force, s'écriait-elle en de-

voyait la Mère de Dieu nourrissant Catherine du lait de son sein virginal ; sainte Magdeleine lui racontant les communications divines qu'elle recevait sept fois le jour dans le désert. Dial. CXLIX. — B. Raym., II, 3. — Suppl. vitæ. I, 1. Le P. Carapelli assure que la Sainte eut ces visions en 1370 ; il est facile de prouver qu'il se trompe, puisqu'il y est question de Jacques Benincasa, qui mourut en 1368.

1. Processus [Bibliographie, G. I]. attest. Fr. Barth. Dom. de Sen. et P. Th. Caff. — Legg. Min. I, 9.

2. Dialogo CLXXI, XCVII, CVI. Nous n'avons pas à entrer ici dans la grave question du discernement des esprits ; ceux qu'elle intéresse trouveront tout l'exposé de la doctrine de l'Eglise dans le savant traité du cardinal Bona : De discretione Spirituum.

mandant au souverain Amour de diriger sa volonté, d'y substituer la volonté divine, d'agir en elle et avec elle[1]. « Ma fille, si tu veux avoir le don de force, il te faut me suivre, répondait Jésus-Christ. Ma puissance absolue et divine aurait pu surmonter et vaincre toutes les puissances infernales, mais j'ai voulu agir par des opérations humaines, par le moyen de la croix, afin de te donner l'exemple. Plus tu souffriras pour moi, plus tu me seras semblable ; donc, ma chère fille, trouve douce l'amertume et amère la douceur, puis ne crains rien, car tu seras assez forte pour te mesurer avec toutes les adversités[2]. »

L'heure de l'épreuve sonna : comme saint Paul, Catherine entrevoyait la gloire du Tout-Puissant ; comme lui, elle devait subir les plus humiliantes tentations. Son esprit ne se laissa plus dominer par la prière, son corps se révolta contre les coups de la discipline. Dans la solitude de sa cellule, tous les instincts de la vie se tournaient contre elle et son imagination l'environnait de fantômes. Si elle sortait un instant, elle rencontrait ses parents et leurs amis qui, frappés de l'altération de son visage, lui conseillaient de changer de vie. « Les saintes femmes n'ont-elles donc point servi Dieu et mérité les récompenses éternelles ? lui disait-on ; pourquoi ne pas les imiter au lieu de t'obstiner dans une voie où tu ne pourras persévérer ? — Je me confie en

1. *Fortitudinis donum utitur divina voluntate quasi sua... ideo unum donum fortitudinis se extendit ad omnes difficultates.* S. Thomas In 3, dist. 34, q. 3, a. 1, ad 2dum.
2. Suppl. Mss I, 1. — Dial. XLIV.

Notre-Seigneur Jésus-Christ et non pas en moi, » répondait-elle, puis elle courait à l'église demander au Sauveur les consolations que seul il pouvait lui donner. Si le démon l'effrayait par la vue de ses fautes, elle se réfugiait dans la miséricorde de Dieu. S'il voulait la remplir de vanité en lui montrant ses mérites, elle confessait son propre néant. Quand, malgré la présence du Saint-Sacrement, le trouble l'envahissait, elle s'excitait au mépris d'elle-même. Etait-elle donc digne des bontés divines ? Avait-elle oublié ses péchés ? Tout ce qu'elle pouvait espérer de Dieu, c'était qu'il ne la damnât pas ; d'ailleurs, se disait-elle, je ne suis point au service du Seigneur pour un salaire, même pour un salaire éternel, mais par pur amour. Ainsi Catherine se calmait et s'encourageait à la fois. Cependant, la nuit venue, il fallait quitter l'église et rentrer à la maison. Combien n'eût-elle pas préféré fuir dans les vallées et les montagnes comme saint Jérôme !

Un soir, elle venait de regagner sa demeure, quand, se rappelant les conditions auxquelles Dieu lui avait promis le don de force, elle s'offrit en holocauste. Aussitôt, les puissances infernales se déchaînèrent contre elle. La voix du découragement dominait les autres : « Que veux-tu donc faire ? murmurait cette voix ; tout le temps de ta vie se passera dans ces peines auxquelles succéderont celles de l'enfer. » D'un cœur viril et avec un sincère mépris d'elle-même, la jeune fille répondit : « Je ne crains pas les peines, je les ai choisies pour ma consolation ; mon Créateur me condamnerait à

l'enfer que je ne l'en servirais pas moins. Je suis digne de l'enfer, puisque j'ai offensé l'éternelle et douce vérité. Si Dieu m'y condamne, il ne me fait aucun tort. » Soudain, comme le soleil perce les nues au milieu de l'orage, Notre-Seigneur dissipa par sa présence les ténèbres qui environnaient sa servante. C'était sur la croix et couvert de sang qu'il lui apparaissait : « Ma fille Catherine, dit-il en lui tendant la main droite, regarde combien j'ai souffert pour toi, et sois désormais contente de souffrir pour moi. — O doux Jésus ! où étiez-vous quand j'avais l'âme si affligée ? — J'étais dans ton cœur, répondit le Maître[1]. Comme je suis immuable, je ne quitte ma créature que lorsqu'elle se sépare de moi par le péché mortel. » Catherine se croyait la proie de tous les péchés ; le Seigneur la reprit en lui montrant que le péché est le consentement de la volonté, et que l'âme est pure si elle veut rester unie à Dieu ; livrée à ses propres forces, Catherine eût ressenti de l'attrait pour les joies, les biens, les espérances, que le démon lui présentait ; l'horreur même avec laquelle sa volonté s'en détournait prouvait qu'elle se dirigeait selon la lumière divine ; cette lumière, latente durant l'épreuve, rayonnait ensuite au dehors. Ce ne sont point les peines des hommes, Jésus le disait avec une adorable compassion, qui réjouissent le Seigneur, c'est l'exercice vaillant de leur volonté ; il faut la tentation, sans quoi l'âme n'arriverait point

1. Nous lisons les mêmes faits, les mêmes paroles dans la Vie de saint Antoine.

à la connaissance de Dieu et de soi-même. Continuant ses leçons, le Christ dit à sa disciple que durant nos luttes il demeure en nous dans l'état où après sa mort il était sur la croix, puis dans le tombeau. Le voyant privé de la vie que l'âme donne au corps, ses apôtres ne discernaient plus en lui la présence de la divinité [1] ; Catherine ne doit pas tomber dans cette erreur. A l'heure de la tentation elle ne cessera point de croire à la présence divine en elle. De même que la vie du Christ s'unissant à son corps après la résurrection lui communiqua une existence supérieure, la vie du Christ, latente en l'âme éprouvée, éclate à l'instant voulu de Dieu avec plus de force qu'avant l'épreuve : « J'ai créé les hommes à mon image et ressemblance, ajoutait le Seigneur; j'ai pris leur nature, je me les assimile sans trêve dans toute la mesure où c'est possible pour chacun d'eux. Ce qui a été fait en mon corps pendant trois jours par la mort, je désire le renouveler dans les âmes voyageuses ici-bas. Ce n'est donc pas par ta vertu, c'est par la mienne que tu as fidèlement combattu et mérité un accroissement de grâces ; désormais je me montrerai à toi plus souvent et plus familièrement. »

La vision disparut, mais la paix du Seigneur n'abandonna pas la jeune Tertiaire. Elle conçut l'honneur de l'épreuve, et cette vierge revêtue des livrées dominicaines nomma la souffrance l'habit de l'Époux éternel dont il couvre, après l'avoir

1. Dial. XLIII, LXIII.

porté lui-même, les âmes consacrées à son service. Elle appela de ses vœux un tel gage de l'amour infini du Christ; les joies d'ici-bas, même avec la promesse de la béatitude éternelle, elle ne les aurait pas voulues, tant elle était avide de se conformer au Bien-Aimé de son âme, le divin Crucifié.

Les mots : « Catherine ma fille, » lui laissèrent une impression ineffaçable ; elle se les redisait sans cesse pour renouveler le bonheur de les avoir entendus. La jouissance d'un aussi doux souvenir était plutôt augmentée qu'atténuée par ses fréquents rapports avec Dieu. De nouveau le Tout-Puissant se manifestait à elle, et la sainte Trinité l'environnait de lumières ; Notre-Seigneur lui posait la main sur la tête, il lui parlait, il récitait avec elle certaines parties de l'Office qu'elle savait par cœur, si bien qu'à la fin des psaumes elle changeait les paroles et disait : *Gloria Patri et tibi et Spiritui sancto*. Elle voyait le Maître de ses yeux ; lorsqu'elle était lasse, elle s'asseyait aux pieds de Jésus. Après Marie de Béthanie elle se reposait là ; elle s'y tenait jusqu'à ce que le Christ lui dît : « Va, ma fille, va dormir. »

Parfois la pauvre cellule était peuplée de saints ; dès cette vie Catherine goûtait la joie des conversations célestes ; la Vierge Marie, Jean l'Évangéliste, Jacques le Majeur, saint Paul, saint Dominique, saint Thomas d'Aquin, Marie-Magdeleine, venaient l'entretenir des grâces qu'ils avaient reçues du divin Maître. Leurs visites la remplissaient d'une joie que le Père de son Ordre lui enseignait

à faire éclater dans des cantiques inspirés par l'éternelle sagesse [1].

Ce qu'était la vie de cette ignorante fille du peuple, des saints seuls pourraient le concevoir pleinement ; mais certaines paroles destinées à répandre la lumière sur l'Église entière tombaient de ses lèvres après avoir pénétré son intelligence ou retenti à son oreille [2]. « Ne sais-tu point, ma fille, qui je suis et qui tu es? lui dit le Verbe au cours de leurs mystiques entretiens ; si tu savais ces deux choses, tu serais certainement bienheureuse. Tu es celle qui n'est pas ; je suis celui qui est. Que ton âme reçoive cette pensée et les puissances infernales ne prévaudront point contre elle. Tu seras obéissante à mes commandements, revêtue de toute grâce, de toute vérité, de tout amour. » Et illuminée par la science infuse, la Dominicaine se détachait d'elle-même et des choses créées ; se sentant une simple capacité de recevoir, elle se plongeait dans l'abîme de la Divinité, et tournait vers son Créateur, en qui elle percevait toute perfection, ses facultés et leurs actes. Grâce à sa charité, que sa foi rendait chaque jour plus intense, son âme se transformait d'une certaine façon en Dieu, unique objet de son intelligence, de sa volonté, de sa mémoire.

1. B. Raym. I, 3, 7, 11. — Lett. 221. — Dial. CLXVI.

2. Les paroles surnaturelles dont on a de fréquents exemples dans l'ancien et le nouveau Testament sont auriculaires, imaginaires et intellectuelles. La théologie mystique donne à ce sujet de nombreuses explications dont on trouve le résumé dans le **Traité de la Vie Intérieure du R. P. Meynard, des Frères Prêcheurs.** Clerm.-Ferr. et Paris, 1889. Theol. Myst. IV, 2.

C'était retirée en lui qu'elle concevait, connaissait et aimait son propre être et les créatures. En lui et avec lui elle gardait souvenir de la création. « Nageant sous la vague, disait-elle, le plongeur touche seulement les eaux et ce qu'elles renferment ; il ne voit les choses du ciel et de la terre qu'à l'état de figures reflétées sur les flots ; ainsi en Dieu, hors de qui rien n'existe, je perçois la création dont je fais partie. »

La première, la plus haute des vérités était révélée à Catherine ; elle comprenait que Dieu seul a l'être par essence, qu'il est l'Être nécessaire aux êtres contingents, leur principe, leur soutien et leur fin.

La docilité de Catherine lui valut une seconde leçon du Maître. Après avoir éclairé l'intelligence, ce fut à la volonté qu'il s'adressa. « Pense à moi, ma fille, dit-il, et je penserai à toi. » Jetés dans cette âme préparée à les recevoir, les deux enseignements du Verbe hâtèrent le grand mouvement qui tôt ou tard sort les saints d'eux-mêmes pour les laisser uniquement occupés du plan de Dieu. Mais la Dominicaine n'entendait pas seulement l'*Egredere* si souvent répété par le Seigneur ; elle n'était pas seulement conviée à quitter toute passion terrestre, à s'élever au-dessus des amours d'ici-bas pour suivre au travers des souffrances son Epoux divin ; il y avait un échange de pensées entre elle et Celui qui était sa perfection et sa béatitude, et cet échange ôtait tout sentiment de sacrifice au don entier de soi. Le doux mystère de la Providence devenait visible. Catherine se sentait environnée

d'une atmosphère de sécurité. N'être rien, n'avoir rien, ne vouloir rien, lui devint une joie dans les bras de cette paternité qui, étant la vie de tout, pourvoit à tout. Aussi la jeune fille perdit jusqu'à la sollicitude des récompenses éternelles. S'occuper de soi lui parut indigne de sa vocation. Contempler la Bonté infinie, progresser dans l'union avec Elle et au terme se consommer en Elle, voilà la seule destinée qu'elle envisageait ; le reste disparut[1].

Comme saint Dominique, la Tertiaire ne s'entretint plus que du Seigneur ou avec lui. Sans étude, elle vit le monde naturel et le monde surnaturel tels que les décrivent les savants et les théologiens, surtout ceux des Frères Prêcheurs. Elle proclama le rôle de la raison dans la recherche du Créateur, elle parla sur l'essence et la providence de Dieu avec un enchaînement de pensées et une propriété de termes qui rappellent maître Albert le Grand et saint Thomas ; enfin ses descriptions de la beauté incréée qui seule réjouit pleinement le cœur eurent avec les chants des poètes dominicains de vibrantes harmonies. Pour objet de sa contemplation, Catherine gardait la vision de son enfance. Le spectacle offert à ses yeux et gravé dans sa mémoire d'une manière sensible était devenu intelligible à sa raison, et la divine vérité éclairait ce spectacle de lumières toujours plus vives. Quant à l'oraison, la Sainte en recevait la méthode de

1. Lettere 13, 23, 66. — B. Raym. I, 10. Les réflexions dont nous accompagnons les paroles de la Sainte sont tirées de ses lettres ou ont été faites par elle au B. Raymond.

saint Paul sous une forme toute dominicaine. Elle connaissait la prière continuelle qui vient du désir d'offrir à Dieu toutes ses actions ; l'oraison vocale où, luttant contre les obstacles extérieurs, la volonté exerce le corps et prépare l'âme à la visite du Seigneur ; enfin l'oraison mentale qui, se dégageant peu à peu de l'oraison vocale, domine la région sensible, revêt l'intelligence de vérité et l'unit à Dieu par un mouvement analogue à celui des anges [1]. Dans l'intimité que la prière établissait entre Catherine et le Maître divin, il gravait le sceau dogmatique de l'Ordre des Prêcheurs au cœur de cette Tertiaire, et quand, à l'exemple des disciples du Christ, la jeune vierge demandait une foi parfaite, inébranlable, elle recevait les lumières spéciales réservées aux Apôtres.

Le Seigneur Jésus continuait de se révéler à Catherine avec une clarté toujours plus grande ; il permettait à cette intelligence de pénétrer profondément le mystère divin, afin que la Vérité éternelle s'emparât de cette volonté et l'entraînât dans l'amour. Sous l'inspiration divine, la fille de saint Dominique disait : la foi est la mesure de la charité [2] !

1. Lettera 26. — Dial. LXXXV.
2. Lettera 344.

CHAPITRE III.

1365-1368

MARIAGE MYSTIQUE DE CATHERINE.

Vergine Sposa del tuo Padre eterno.
LAUDE A S. CATERINA.

Union mystique du Christ avec Catherine. — Elle rentre dans le monde. — Son influence. — Elle est aperçue en extase par le peintre André Vanni. — Mort de Jacques Benincasa son père.

« Je t'épouserai dans la foi[1] : » telle fut la parole par laquelle le Christ répondit à Catherine quand, l'intelligence surnaturellement éclairée, la mémoire pleine des promesses de Dieu, la jeune vierge s'élança vers lui par un acte de volonté dont la profonde tendresse défie toute expression humaine. L'union avec le Verbe, Catherine y était entrée par le baptême ; son vœu, sa profession dans le Tiers-Ordre, l'y faisaient progresser par un mouvement toujours plus rapide. Elle allait atteindre la « perfection de l'état unitif où l'œil de l'intelligence est ravi du feu de la vérité, lumière surnaturelle que la charité

1. **Hosea** II, 22 (Vulg. 23). Il est impossible de rendre la vigueur du texte hébreu qui, outre le sens exprimé, dit par l'étymologie même : *Je t'affermirai dans ma force*, ou mieux encore : *Je t'attacherai fermement à moi dans ma force.*

reçoit et grâce à laquelle on aime, car l'amour suit l'intelligence ; plus on connaît, plus on aime ; plus on aime, plus on connaît [1]. »

Pour élever sa fidèle servante à ce degré particulier de prédilection, le Maître choisit un temps de fêtes publiques. Les Benincasa cherchaient dans les plaisirs du carnaval l'oubli des épreuves que la Providence ne leur ménageait point [2]. Joyeux par caractère comme tous les Siennois, ils riaient malgré leurs peines, et conviaient de nombreux amis à leur table. Catherine, au contraire, s'était réfugiée chez elle et priait dans les ténèbres. Le Christ éclaira l'obscure cellule par sa présence : « Ma douce fille, puisque tu as fui les plaisirs de ce monde et qu'en moi ton amour met tout ton cœur, aujourd'hui où chacun vit pour les joies de la terre, j'accomplirai ma promesse et je t'épouserai [3]. »

1. **Dialogo** LXXXV.

2. Lapa avait vu la peste lui enlever un vingt-cinquième enfant, qu'elle venait de mettre au monde [**Nec. S. Dom.** Bibliothèque Com. de Sienne, cod. C. III 2 f. 15] ; Jacques et ses fils étaient à la fois blessés dans leur orgueil de citoyens, et fort appauvris par la Seigneurie des Douze qui, au lieu de faire la guerre aux condottieri, se laissait honteusement rançonner par eux. [**Muratori**, XV, 181-188.]

3. Définir l'union parfaite et consommée,que l'insuffisance du langage humain appliqué aux choses divines oblige à nommer mariage spirituel ; parler des fiançailles, de l'union de transformation qui s'établit et dure en quelque manière sur terre, mais n'aura sa véritable consommation qu'au ciel, sort absolument de notre sujet. Nous renvoyons ceux que la question intéresse aux pères, aux docteurs, aux saints sans nombre qui l'ont traitée dans leurs écrits et surtout à saint Thomas d'Aquin. Les lecteurs que le maître effraierait trouveront tous les éclaircissements souhaitables dans le livre déjà cité du P. Meynard : II, 3.

A ces mots la Vierge Marie, Jean l'évangéliste, l'apôtre Paul et saint Dominique, se montrèrent aux yeux ravis de Catherine. Non loin d'eux se tenait le prophète David, qui tirait de sa harpe des sons d'une infinie douceur. Marie Mère de Dieu prit la main droite de Catherine et la donna à son Fils : « Moi, ton Créateur et ton Sauveur, dit le Christ en passant au doigt de la jeune fille un anneau fort comme le diamant, pur comme l'onde et resplendissant comme la flamme, je t'épouse dans la foi ; je garderai ta foi de toute atteinte ; armée de cette force, tu vaincras le monde jusqu'au jour où en paradis tu célébreras avec moi les noces éternelles. Agis avec courage, accomplis sans tarder les œuvres que te confiera ma Providence. Tu triompheras de tous ses ennemis. »

Dès la première vision de son enfance, c'était l'Époux mystique des âmes que Catherine avait contemplé en Jésus-Christ. Alors il se contentait de lui sourire ; maintenant il l'unissait à lui du lien indissoluble noué dans le temps pour l'éternité, qui attache au mystique Agneau les vierges dont il fait ses épouses [1].

Quand l'apparition s'effaça, l'anneau resta au doigt de Catherine. Elle seule voyait ce témoignage sensible de l'union par laquelle Jésus-Christ la faisait participer au privilège des Apôtres et la confirmait dans la grâce [2] ; bientôt elle s'aperçut que la moindre hésitation dans les voies de l'obéis-

1. Apoc. XIV, 4.
2. *Signum accepit confirmatæ gratiæ*. B. Raym. I, 12.

sance faisait momentanément disparaître l'anneau mystérieux.

Épousée par un Époux avec lequel l'union est d'une intensité qui dépasse toute conception terrestre [1], Catherine fut associée aux labeurs et aux sacrifices de son Époux. Ce n'était pas dans la joie, mais dans la douleur et le travail, qu'elle pouvait enfanter les âmes à la vie éternelle ; aussi fut-ce à l'instant où le jour des contemplations divines semblait luire pour elle dans toute sa plénitude que le Maître l'obligea à redescendre sur la terre : « Va, commanda-t-il, va auprès de tes parents, asseois-toi à leur table, puis tu me reviendras. » Ces paroles semblèrent à Catherine un châtiment : « Mon doux Seigneur, murmura-t-elle sans pouvoir retenir ses larmes, pourquoi me chasser de votre présence ? Si j'ai offensé votre Majesté, punissez mon corps prosterné devant vous ; être séparée de vous est au-dessus de mes forces ! Que ferais-je à la table de mes parents ? Leur nourriture ne m'est de rien, car l'homme ne vit point de pain matériel, mais des paroles que vous proférez. J'ai fui la conversation des créatures pour vous trouver ; je vous possède ; comment laisserai-je les créatures m'éloigner de vous ? — Cesse de pleurer, ma fille, répliqua le Sauveur avec le sourire qui est la joie des élus ; il faut que ma justice s'accomplisse en toi, afin que tes vertus soient non seulement fécondes pour ton âme, mais aussi pour celle de ton prochain ; je veux t'unir à moi

1. Lettera 353.

par les liens de la charité envers les autres. Tu sais que deux commandements, l'amour du prochain et l'amour de Dieu, renferment la loi. Il faut que ces commandements te soient comme des pieds pour marcher, comme des ailes pour voler et m'amener des âmes. Ne demandais-tu pas jadis à prendre l'habit des Prêcheurs afin d'aller en de lointains pays évangéliser les hommes ? N'était-ce point par une dévotion particulière à mon serviteur Dominique qui a surtout fondé son Ordre pour l'apostolat ? Te plaindras-tu, si je te conduis où tu désires aller depuis ton enfance ? — Seigneur, reprit la Dominicaine, que votre volonté s'accomplisse : vous êtes lumière et je suis ténèbres ; vous êtes l'Être, je suis le néant ; vous êtes la sagesse du Père, et moi je suis une ignorante ! Mais comment me montrer utile aux âmes ? les femmes n'ont aucune autorité sur les hommes. — J'ai créé l'homme et la femme, dit le Maître, et je souffle où je veux la grâce de mon Esprit. Il n'y a pour moi ni différence de sexe, ni différence de condition ; il m'est aussi facile de créer un ange qu'une fourmi et des cieux nouveaux qu'un ver de terre ; rien d'intelligible ne peut m'être impossible. Ne t'inquiète pas des moyens. Les orgueilleux, les faux savants dont le monde est rempli, mériteraient un châtiment de ma justice ; ma miséricorde leur enverra des femmes faibles par nature, puissantes par ma grâce, pour les exhorter. S'ils comprennent cet abaissement infligé à leur superbe, s'ils s'humilient devant elles comme les juifs et les païens se sont humiliés devant les

apôtres, je pardonnerai; sinon ces fous deviendront la risée du monde. — Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? s'écria la jeune apôtre. — Ma fille, rends gloire à Dieu, fatigue-toi au service de ton prochain, obéis, retourne parmi les hommes : je t'accompagnerai, je te dirigerai [1]. »

Les promesses d'un tel avenir pouvaient à la fois éblouir, enivrer et séduire. La Tertiaire n'y vit que la volonté du Christ. En la renvoyant parmi les hommes, il lui ordonnait simplement de renoncer à sa reclusion. Elle se leva donc aussitôt du lieu où elle était prosternée et alla, non point évangéliser le monde, mais tout simplement se mettre à table. Peu à peu elle se mêla aux travaux de la famille. Sachant que les actes d'humilité préparent singulièrement à l'apostolat, elle choisit de préférence les plus vils. La servante du logis étant encore tombée malade, elle la soigna, et prit sa place. Malgré les protestations de tous, la jeune fille balayait la cour, repassait le linge, pétrissait le pain et lavait la vaisselle, enveloppant ces actions matérielles, accomplies avec un entrain joyeux, de l'atmosphère lumineuse et chaude, qu'elle nommait l'esprit de saint Dominique [2]. Son union mentale

1. **B. Raym.** I, 2; II, 12, — **Suppl.** I, 1. Selon le B. Raymond, le mariage mystique de Catherine eut lieu environ trois ans après sa prise d'habit. C'est sans preuve que le P. Carapelli donne la date de 1370. La **Leggenda minore** dit que ce fut l'*ultimo giorno di carnesciale*. Les Siennois, reconnaissants de la faveur accordée par Dieu à leur concitoyenne, défendirent dans la contrée de Fontebranda que l'anniversaire en fût troublé par des mascarades. [BIBLIOGRAPHIE, XII].

2. **Dial.** CLVIII.

avec le Verbe restait aussi étroite, sinon aussi doucement goûtée dans l'action que dans l'oraison. Les mêmes faveurs exceptionnelles vinrent lui entr'ouvrir le ciel et faire deviner sa sainteté à la terre.

Un jour Catherine, assise auprès de l'âtre, tournait avec son activité ordinaire la broche où rôtissait la viande destinée au repas, quand on la vit s'arrêter, dominée par une force invisible. « Ma mémoire ne contient plus que Dieu ; mon intelligence est absorbée par la contemplation de l'éternelle Vérité, ma volonté se précipite vers l'Amour, » disait-elle à voix basse, empruntant, sans le savoir peut-être, le langage théologique de saint Augustin. Les puissances de l'âme ainsi concentrées, le corps perdit tout sentiment : l'œil ouvert ne vit plus, l'oreille écouta sans entendre, la langue loua le Très-Haut sans qu'on la fît parler, les mains touchèrent sans vouloir saisir ; l'affection de l'âme était détachée d'elle-même et attachée à Dieu par une union plus étroite avec la divinité qu'avec le corps de Catherine. La femme de Barthélemy, Lisa, que la Sainte nommait : « ma belle-sœur selon le monde, mais ma sœur en Jésus-Christ, » prit sa place, servit le dîner de famille et revint assez tard à la cuisine ; en y arrivant, elle aperçut Catherine étendue sur le brasier. Se précipiter vers elle, l'arracher de la cheminée, fut l'affaire d'un instant ; la jeune fille n'avait pas une seule brûlure ; le feu avait respecté jusqu'à ses vêtements[1]. Est-elle

1. Dialogo LXXIX. — Lett. 263. — B. Raym. II, I, — Legg. Min., II, 2. Cf. ch. XVIII.

donc une Sainte? se demanda Lisa. Un double miracle fut la réponse de la Providence.

Lisa rentrait de l'église ; elle rencontra sa belle-sœur : « Ah ! maintenant tu es vraiment bonne, » s'écria Catherine avec un étrange sourire. Lisa resta interdite. Troublée par le souvenir de ses fautes, elle venait d'en faire la confession générale, confession dont un angle reculé de Saint-Dominique avait été le témoin ; un ecclésiastique étranger, l'instrument. La jeune femme pressa sa belle-sœur de questions et comprit qu'elle n'ignorait ni l'acte accompli avec tant de mystère, ni les peines intérieures qui l'avaient motivé. « A cause de ce que tu as fait ce matin, ajouta Catherine en terminant l'entretien, je t'aime de tout mon cœur, et je t'aimerai toujours. » Quelques semaines s'écoulèrent ; en proie aux douleurs de la maternité, la femme de Barthélemy se mourait, emportant dans la tombe l'enfant auquel elle ne pouvait donner le jour. Déjà la famille pleurait cette double mort, quand Catherine, sûre de l'empire qu'elle se savait sur son Époux, éleva la voix au milieu du silence général : « Mon Dieu, délivrez ma sœur de ce péril, je vous en prie et je le veux. » Une extase fut la première réponse du ciel à sa prière, mais non la seule. Tandis que, l'œil fixe, Catherine contemplait les trois personnes de la Trinité qui daignaient lui apparaître [1], les assis-

1. Ceci ne veut pas dire que la Sainte a vu la très sainte Trinité en elle-même et sans intermédiaire, mais bien qu'elle a vu les trois Personnes divines sous la forme où elles ont daigné se manifester.



tants voyaient Lisa revivre, et bientôt ils entendaient les cris du nouveau-né [1].

Étienne, le plus jeune de la famille, était quelque peu sceptique et railleur. Il doutait fort des visions de sa sœur. Un soir elle l'arrêta dans la rue : « Tu quittes un lieu de scandale. — Comment le sais-tu ? — La miséricorde de Dieu m'a révélé ton crime. » Elle continua sa route et arriva à l'église. Les anges qui veillent auprès du Saint-Sacrement vinrent à sa rencontre ; elle les éloigna : « Je ne veux pas les anges, je veux celui qui vous a faits, vous et moi, le Créateur, mon Époux, Jésus. » Ses larmes coulaient sur le péché de son frère ; son ardente prière monta jusqu'à Dieu. De retour chez elle, elle y trouva Étienne ; ce qu'elle avait dit portait ses fruits. Vaincu, le jeune homme reconnaissait la sainteté de sa sœur, et promettait de se convertir [2].

C'est ainsi que les Benincasa étaient initiés à la vie surnaturelle de Catherine. Lapa s'étonna d'abord de prodiges qu'elle ne pouvait comprendre. La première fois qu'elle aperçut sa fille en extase, elle lui aurait redressé le cou de vive force, si on ne l'avait pas empêchée de toucher aux membres raidis qu'on eût plutôt, disait Catherine, « brisés que fait plier ; » mais la pieuse femme s'accoutuma à respecter les opérations de la grâce [3].

1. Ce fils de Lisa fut plus tard religieux.
2. Suppl. II, 14.
3. B. Raym. II, 2. Certains états morbides, les suggestions diaboliques ou l'action divine produisent sur le corps humain des effets physiologiques qui peuvent sembler les mêmes ; toute affection portée à un degré extraordinaire nous arrache à notre

Un miracle propre à éclairer les plus ignorants ne laissa aucun doute sur la puissance de Catherine. Le nombre des mendiants qu'elle secourait par sa fenêtre s'accroissant à mesure des bienfaits reçus, elle avait ouvert pour eux et complètement vidé la dernière pièce de vin que contenait le cellier. Étienne, chargé du soin de la cave, s'aperçut de cette prodigalité ; il en témoigna son mécontentement, et malgré son respect envers sa sœur, il se plaignit d'elle à leur père. Jacques Benincasa parut affligé. Aussitôt Catherine saisit une des amphores [1] en usage à Sienne pour puiser l'eau à la fontaine : « De quoi vous troublez-vous, mon bon père ? Je vais vous chercher du vin ; » et elle descendit au cellier. « Seigneur, murmurait-elle doucement, vous savez que ce vin a été distribué aux pauvres pour l'amour de vous ; ne permettez pas que je sois une cause de scandale. »

vie ordinaire : cela est évident. Se plaçant à ce seul point de vue, l'un des derniers historiens de la Sainte, **Madame Mignaty** [**Catherine de Sienne**, *Paris*, *1886*, **2**, 6, 72, 77.—BIBLIOGRAPHIE, D. XVIII], prétend expliquer « *les vrais ressorts de cette âme passionnée... donner une idée nette des conditions physiologiques et morales du phénomène de l'extase chez la Sainte par l'intuition, l'amour et la volonté... jointes à l'anesthésie et à l'hyperesthésie* ». Après quoi elle s'écrie quelque peu naïvement : « *Ce qu'il y a d'unique dans le cas de Catherine, c'est qu'en ces états extrêmes sa force morale et son énergie ne la quittaient jamais.* » Laissant la science médicale apprécier ce qui relève d'elle chez les malades, nous en rapportant à l'Église pour distinguer les possédés des extatiques, nous montrons, nous appuyant sur des signes certains, que chez Catherine Dieu est la seule cause de ces prodiges.

1. La batterie de cuisine et les lampes des Siennois sont encore façonnés d'après les plus purs modèles antiques.

Arrivée devant le tonneau vide, elle fit le signe de la croix et le vin jaillit sous sa main. En s'étonnant beaucoup, on puisa au tonneau pendant quinze ou vingt jours ; c'était à peu près ce que durait d'ordinaire une barrique de vin ; ce temps passé, on continua, et Catherine ne priva pas ses chers pauvres d'un vin que tous trouvaient bien supérieur à celui qu'on avait l'habitude de boire. Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi ; quand vint la saison des vendanges, le miracle continuait toujours. La récolte était abondante, les fûts manquaient ; on voulut donc vider le tonneau merveilleux que les ouvriers sortirent du cellier. Le matin même il avait donné du vin parfaitement pur, et pourtant on le trouva aussi sec que s'il était épuisé depuis longtemps.

Les frères de Catherine gardaient encore l'impression de ce prodige, quand une nuit ils l'entendirent les appeler. « Hâtez-vous, leur criait-elle, descendez à Fontebranda ; vous y trouverez une femme qui veut se noyer ; amenez-la-moi. » Comment Catherine pouvait-elle savoir ce qui se passait à la fontaine? Quelques jours plus tôt, elle n'eût point obtenu de ses frères une obéissance passive à des ordres incompréhensibles, mais à l'heure présente ils croyaient en elle, et ils s'élancèrent dans la vallée. Là, se détachant sur les ombres noires du coteau, ils aperçurent une jeune femme éclairée par les rayons de la lune. Cette femme s'approchait en silence du profond bassin qu'alimente la fontaine et se jetait dans les eaux scintillantes de Fontebranda. Enlevée à la mort

avant de savoir par qui elle y était soustraite, amenée dans la cellule de Catherine sans avoir repris conscience d'elle-même, elle raconta à la jeune fille sa simple histoire. Celui qui devant Dieu lui avait juré une fidélité éternelle ne l'aimait plus et en aimait une autre ; elle voulait donc mourir, car c'était pour lui seul qu'elle avait vécu. Catherine ressentit une compassion profonde. Du Tout-Puissant elle obtint que l'ancien amour reprît son empire sur l'époux infidèle ; à la femme elle enseigna que Celui qui ne trompe jamais peut seul remplir le cœur [1].

Il n'était pas de jour où Catherine ne montrât son pouvoir sur la nature inanimée ou sur les hommes par quelque miracle. Les Sœurs de la Pénitence ne les comptaient plus. « Elle lit dans ma conscience comme dans un livre ouvert, » assurait Françoise de Marco, tandis que d'autres Tertiaires prétendaient recevoir de Catherine des secours qui dépassaient la puissance humaine. « La seule vue de mon amie me délivre de toute tentation, disait Sœur Gemma ; ses prières arrêtent mes peines ; par un simple signe de croix elle m'a sauvée d'une dangereuse esquinancie. » Certes, Catherine trouvait moins difficile de guérir des corps malades que de rendre actives et viriles des âmes tièdes et découragées, comme elle le faisait souvent. Pourtant les prodiges qui parlent aux sens sont les seuls que la foule comprenne ; par

1. B. Raym. II, 8. — Processus (Mss), Attest. P. Joh. Ven. de Senis.

eux Notre-Seigneur préparait jadis ses disciples à entendre sa doctrine[1].

Ce fut ainsi que, sans le chercher, Catherine se fit connaître d'un certain nombre de sœurs et se lia avec l'une d'elles de l'amitié « forte comme le diamant et tendre comme une mère » dont la famille dominicaine semble puiser le secret au cœur de son Fondateur. Le monde n'aurait point uni les deux Tertiaires, car par elle-même, par le mari qu'elle venait de perdre, Alexia Sarracini appartenait au rang le plus élevé et jouissait de tous les honneurs du siècle; mais la belle patricienne, passionnée pour l'abaissement et la mortification, avait tout quitté pour prendre l'habit que portait Catherine et venir demeurer dans le quartier populaire de Fontebranda. La règle dominait sa volonté; elle se méprisait et s'anéantissait en Dieu; le jour, la nuit, elle se fatiguait au service du prochain, et particulièrement à celui de sa mère tombée en enfance[2]. Jamais la voie dans laquelle Catherine poussait Alexia toujours plus loin ne sembla trop dure à celle-ci; jamais Catherine ne faiblit dans son austère direction: aussi l'amitié des deux jeunes femmes, loin de les porter à s'absorber l'une en l'autre, ouvrait leur cœur à Dieu et à ses créatures. Le Seigneur les trouvait plus généreuses par l'appui qu'elles se prêtaient pour le servir. Quiconque

1. **Suppl. mss**, II, 4. — **B. Raym.** II, 8. Il y avait trois Tertiaires du nom de Gemma. Nous ne saurions affirmer, quoique cela nous semble vraisemblable, que les divers miracles de Catherine aient été faits en faveur de la même.

2. **B. Raym.** II, 11.

s'adressait à l'une pouvait compter sur un double dévouement.

Grâce à la présence d'Alexia et de plusieurs Tertiaires qui tour à tour ramenaient Catherine de l'église, les coutumes de la Fraternité interdisant aux jeunes sœurs de sortir seules ; grâce au séjour que parfois les plus zélées étaient admises à faire sous son toit ; grâce à l'entrée de sa belle-sœur Lisa dans le Tiers-Ordre, la cellule de la Sainte devenait pour les *Mantelées* un lieu de réunion où, en travaillant à l'aiguille, elles parlaient du monde selon les lumières de la foi et du ciel comme si elles l'avaient vu.

Quelquefois, surprise par une question de ses compagnes ou violentée par ses extases, Catherine laissait entrevoir les grâces miraculeuses dont le pauvre réduit avait été le témoin ; mais le plus souvent elle s'abîmait dans l'humilité et la prêchait aux autres [1]. La maison où la Providence avait fait naître Catherine, et que sa vocation ne l'obligeait point à quitter, était le sol même sur lequel commençait son apostolat.

A sa famille religieuse elle se donnait autant que le Tiers-Ordre permet la vie de communauté. Si ce n'était point l'intimité d'âme à âme réservée au cloître, c'était du moins l'union d'êtres portés vers un même amour par un mouvement dans lequel l'énergie de ceux à qui Dieu accorde infiniment et qui lui rendent selon sa mesure, entraîne les pauvres d'intelligence et les

1. **B. Raym.** III, 1. — **Suppl.** I, 1.

impuissants de cœur. Au milieu des Sœurs de la Pénitence pour qui les occasions de tentations, de souffrances, de mérites, étaient variées non seulement par la nature, la grâce ou la vertu, ainsi que derrière les grilles d'un monastère, mais encore par l'état différent où vivaient les épouses, les veuves et les vierges dans les conditions particulières du rang social que gardait chacune, Catherine exerçait son action d'amour sous des formes diverses et multiples.

Quant aux Dominicains, ils recevaient de leur humble sœur cette assistance que les saintes femmes donnaient au Christ : telle est près des Prêcheurs la mission des Tertiaires. « Les forces et moyens » de l'ignorante plébéienne étaient sans limites, car elle répandait le Verbe qu'elle possédait par l'union avec lui[1]. « Catherine nous met vraiment en rapport avec le Christ qui vit dans son âme, » dirent bientôt les Dominicains établis à Camporeggi ou les prédicateurs de passage à Sienne, quand les uns et les autres ils recevaient la permission d'ouvrir leurs consciences à la Sainte.

C'étaient le P. Barthélemy dei Dominici, tout ému encore des grâces de sa récente ordination ; le novice Thomas Caffarini, rejeton d'une riche et noble race ; le P. Georges et d'autres religieux également saints devant Dieu, mais moins connus des hommes. Le P. della Fonte entendait que la jeune fille conférât avec eux de ses révélations. La première fois que Catherine voulut le faire, elle

1. B. Raym. I, 6.

s'y crut impuissante. « Son confesseur ne lui obtiendrait-il pas de Dieu, demanda-t-elle, la grâce de pouvoir expliquer la félicité infinie cachée en Jésus-Christ ? » Enfin, contrainte par l'obéissance, elle parla. De ses lèvres s'échappait un parfum céleste qui pénétra les assistants. Sur toutes choses elle démontrait la nécessité de se connaître, de s'anéantir, de s'expulser de son propre cœur, et d'y creuser une cellule intérieure. « Hors de sa cellule, disait Catherine, le moine est comme le poisson hors de l'eau, » et puisque les Frères Prêcheurs ne sont pas seulement des moines, mais encore des apôtres, obligés le plus souvent de renoncer à ce lieu matériel de retraite, elle veut à leurs âmes un lieu tout intellectuel, où goûtant les secrets du silence, ils vivront dans la présence perpétuelle de Dieu. Catherine éprouve chaque jour combien il est doux d'habiter la cellule intérieure que son Maître lui donna comme refuge au temps où on la persécutait ; là on trouve Jésus-Christ, là on pleure sur ses fautes, sur celles du prochain ; là on se crucifie sur la croix avec le Rédempteur [1]. Les Prêcheurs n'eurent pas de peine à comprendre le sens de cette figure, car souvent ils disaient avec saint Augustin : *Noli foras ire, ni te ipsum redi, in interiore homine habitat veritas* [2].

Bientôt Catherine s'adressa en particulier à chacun, et chacun entendit le langage qui devait le mieux lui convenir.

1. Lett. 26, 37, 41, 73, 113.
2. De vera Religione, XXXIX, 72.

Un Frère Prêcheur du couvent de Pise, Nicolas de Cascina, connu dans l'Ordre entier par ses vertus, ses austérités et ses visions, étant venu la voir, il la trouva en extase. Insensiblement elle s'élevait de terre ; son corps n'avait rien perdu de sa pesanteur, mais il suivait le mouvement de l'âme : « O charité, ô vérité première ! murmurait la Sainte, que je serai heureuse quand vous me ferez la grâce de beaucoup souffrir pour votre gloire ! Si dans ce désir vous trouvez quelque chose de moi, une ombre de vanité, d'amour-propre, je vous conjure de l'anéantir. » C'était un enseignement indirect ; le Dominicain s'approcha de l'Extatique et la toucha du doigt comme si elle avait déjà été une relique. Aussitôt une odeur délicieuse s'attacha à la main du P. Nicolas, odeur perceptible pour les sens, « mais bien plus suave encore à l'esprit et à l'âme, » dit le religieux en exprimant son admiration pour Catherine [1].

Il était impossible que le bruit de tels prodiges ne se répandît pas dans la ville. Les uns voulaient en apprendre le détail des Benincasa, d'autres demandaient à voir l'inépuisable tonneau dont l'abondance était proverbiale [2] ; les plus entreprenants suivaient la jeune fille à l'église afin de surprendre le secret de ses entretiens avec Dieu. Tantôt elle était enlevée dans les airs au milieu de la chapelle *delle Volte*, et ravie en extase, elle profé-

1. **Suppl. I, 1 ; II, 3.— Processus attest. Th. Caff. et Barth. Dom.**
2. **On parle encore à Sienne de *la botte di Santa Caterina*,**

rait de si touchantes paroles que l'assistance croyait écouter la voix des élus. Tantôt elle s'affaissait subitement, baignée dans des torrents de larmes. La contemplation du côté entr'ouvert de Notre-Seigneur, le souvenir des bontés divines, lui inspiraient mille sentiments divers qu'elle était confuse d'avoir fait connaître quand, au sortir de l'extase, elle se voyait entourée d'une foule attentive et curieuse [1].

Dans cette foule se trouva un jour André Vanni, qui appartenait à la corporation des peintres fondée en 1355, quand l'école de Sienne n'avait plus trouvé un chef digne de succéder à Simon Memmi. Appelé à décorer de fresques une partie de la chapelle *delle Volte*, le jeune homme venait d'arriver, quand il aperçut tout à coup le visage de Catherine illuminé d'une clarté céleste, rayonnant d'une beauté vraiment surhumaine. Captivé par une apparition qui répondait si bien au besoin d'idéal dont son imagination était tourmentée, André esquissa à la hâte sur le mur les traits de la jeune Tertiaire [2], se promettant de chercher à mieux connaître l'âme qu'enveloppaient des formes si pures.

Les incrédules eux-mêmes, qui venaient voir la Sainte dans une intention de moquerie, la quittaient

1. Suppl. II, 3 ; I, 1.

2. Cette fresque remonte à 1367. Elle a subi d'évidentes retouches, mais elle représente Catherine telle que nous la décrit l'histoire, telle aussi que nous la montrent ses reliques. Le type qu'elle reproduit est aujourd'hui encore celui des belles Siennoises.

repentants et subjugués : aussi le P. Thomas laissait-il tout le monde pénétrer dans la cellule de sa pénitente pendant qu'elle était en extase. Bien que Catherine fût privée de l'usage de ses sens, Notre-Seigneur permettait que par une grâce spéciale de double vue elle aperçût ses visiteurs et priât à haute voix pour leur conversion. Ainsi elle ramena beaucoup de Siennois à Dieu ; deux d'entre eux, le noble François de Lando et un Frère de la Miséricorde nommé Mathieu Cenni Fazi, déclarèrent formellement et répétèrent toute leur vie que, s'ils se sauvaient, ils devraient à la Dominicaine le salut de leurs âmes.

Quand des fidèles réclamaient l'intercession de Catherine, elle disait simplement : « Priez avec moi ; la prière est un bouclier qui nous défend dans les combats, la prière soutient l'âme au fort des tribulations, la prière donne l'esprit de joie. » C'était sans crainte d'être repoussée qu'elle s'adressait à son Maître. Commentant pour elle le psaume *Jubilate Deo omnis terra*, Jésus-Christ lui avait fait comprendre que le cœur plein de charité qui sert le Seigneur avec joie peut tout attendre de lui. D'avance elle se savait donc exaucée ; elle l'avouait elle-même, en expliquant qu'elle ne demandait rien que son jugement éclairé par les lumières de la foi n'approuvât. Il fallait qu'elle pût dire au Tout-Puissant : « Seigneur, je ne quitterai pas votre présence tant qu'il ne vous plaira pas de faire ce que je veux. »

De toutes les preuves qu'on eut du pouvoir de Catherine sur Notre-Seigneur, deux surtout furent

éclatantes à cette époque. Tout en larmes, elle priait pour un moine criminel qu'on lui avait recommandé. Oubliant la présence d'Alexia Sarracini, elle s'écria : « Seigneur, me voici prête à sacrifier mon corps à votre justice, à le livrer à tous les tourments qui pourront expier les fautes de ce religieux, mais je veux que vous lui pardonniez, que votre grâce le rappelle à vous. » Alexia, qui de loin l'observait en silence, la vit alors environnée de vives clartés ; elle donnait les signes de la plus grande joie. « Amour, murmurait-elle, je vous ai vaincu avec votre amour même ! J'accomplis votre volonté en me faisant exaucer de votre miséricorde. » A cette volonté de la Sainte, Dieu répondit par la conversion subite du pécheur.

Un autre jour, Catherine disait à Notre-Seigneur : « Amour ! vous savez que, si une personne dans l'affliction s'adresse à moi, votre grâce ne permet pas qu'elle me quitte sans être consolée. » Attirés par la voix de la servante de Dieu, quelques membres de sa famille l'écoutaient. « Vous savez, Seigneur, continua-t-elle, combien de fois j'ai averti cette âme que ce qu'elle désirait avec une si grande ardeur serait une occasion de se perdre et de vous perdre. » Enfin, se sentant exaucée : « Seigneur, vous assistez les personnes que je vous recommande, vous les aimez, et c'est votre amour qui me fait conspirer avec lui ! » Catherine gagnait sa cause. La convoitise qui dominait l'âme tentée s'apaisa comme par miracle.

C'est en se sacrifiant elle-même à l'exemple du

Rédempteur que Catherine obtenait tout de lui. Sa charité avait atteint le suprême degré où, selon l'enseignement de Notre-Seigneur, on jouit plus du bien des autres que du sien propre. « Jetez sur moi le fardeau de vos tribulations, » dit-elle à un prêtre qui, vaincu par ses peines intérieures, avait résolu de ne plus célébrer la sainte Messe. Délivré de ses tentations, l'ecclésiastique reprit aussitôt les fonctions du ministère sacré, tandis qu'à son tour Catherine trouva le service de Dieu difficile et son joug pesant. Avec courage elle porta cette croix jusqu'au jour où il plut à son Maître de l'en décharger. « Que le Seigneur est miséricordieux envers ceux qui espèrent en Lui ! » dit-elle alors à ce prêtre, citant un texte qu'elle aimait à répéter parce qu'elle en avait éprouvé toute la douceur.

Il semblait que les peines, les mortifications, les mérites de Catherine fussent des trésors infinis où tous pouvaient puiser sans autres titres que leurs besoins. Elle accueillait indistinctement ceux qui venaient à elle et recommandait l'âme de chacun à la miséricorde divine. Lorsqu'on lui demandait comment elle pouvait se souvenir de tant de personnes différentes, elle disait en souriant : « Si l'on invoque le Seigneur avec un ardent désir de sauver ceux pour qui l'on prie, il permet à l'œil de notre esprit de les apercevoir [1]. »

Les âmes qu'elle soutenait ainsi surent bientôt que ses exemples étaient aussi virils que ses ensei-

1 Suppl. I. 1 ; II, 3, 5, 6. — Alcuni Miracoli, 14, 15

gnements, et qu'elle se tenait debout, sans défaillance, « sous la discipline de Dieu [1]. »

C'était pendant l'été de 1368 [2]; chacun souffrait des chaleurs d'août, quand Jacques Benincasa tomba malade. Catherine, dont le premier élan avait été de demander la guérison de son père, se tut en voyant que la mort serait un bien pour le chrétien qui s'y préparait dans la crainte du jugement. Quel serait ce jugement? La Sainte pénétra les secrets de la prescience éternelle ; l'âme de son père était destinée à souffrir les peines du purgatoire avant de participer aux béatitudes célestes. « O mon Dieu ! s'écria-t-elle, ne permettrez-vous pas à votre serviteur d'expier sur la terre les fautes qu'il a commises contre vous ? » Mais la miséricorde ne parvint pas à fléchir la justice. Catherine, pleine de l'Esprit-Saint qui vivait en elle, s'offrit alors pour souffrir ce que son père aurait souffert dans le purgatoire. A ce désir héroïque, comment pouvait répondre le Rédempteur, sinon en acceptant l'échange proposé par la piété filiale de l'innocente victime? « J'exauce ta prière à cause de ta charité, dit le Seigneur à son épouse ; les péchés de ton père lui sont remis, mais la peine que je t'impose, tu l'endureras jusqu'à la mort. »

1. Les mots entre guillemets dont la provenance n'est pa indiquée sont tirés des écrits de Catherine.

2. Le nécrologe de Saint-Dominique porte à la date du 22 août 1368 la sépulture de J. Benincasa; c'est donc par erreur ou plutôt entraîné par l'enchaînement de son propre récit d'où il bannit toute chronologie, que le B. Raymond (II, 7) place cet événement après la mort miraculeuse de Catherine.

Jacques Benincasa entrait en agonie : Catherine lui montra le ciel ouvert. « Mon père, je voudrais partager votre sort, murmura-t-elle au moment où il rendait le dernier soupir, que Dieu soit béni ! » A peine avait-elle proféré ces mots qu'elle éprouva de violentes douleurs de côté. Elle les supporta avec joie comme un gage du salut de son père et ne les laissa pas entraver ses devoirs. Tandis qu'elle ensevelissait ce corps qu'elle devait revoir dans le rayonnement de la résurrection, Dieu permit que l'âme de Jacques Benincasa lui apparût, lui donnât des conseils, lui communiquât quelque chose de sa béatitude et l'exhortât à consoler la famille désolée. Ces entretiens du père et de la fille se renouvelèrent souvent.

Le premier hommage qu'on put rendre à la mémoire de Jacques Benincasa était de perpétuer les traditions charitables dans sa maison. Le cercueil y était encore, que déjà Catherine avait l'occasion de donner un avis à ce sujet. Elle priait à l'église, quand un pauvre vint frapper à la porte de l'atelier. Personne n'ouvrant, il se lassa d'attendre et se retira. Le soir, la servante de Dieu se plaignit de ce qu'on n'accueillait plus les malheureux si aimés de son père! Rien ne lui est caché, pensa Lapa. « Promettez-moi, ma mère, dit Catherine, que vous ne refuserez plus votre secours aux pauvres. » Lapa le promit, et tint sa promesse.

Depuis son mariage mystique, Catherine, restée sous le toit paternel, avait secouru, converti, sanctifié sa famille selon la nature, sa famille selon la grâce et tous ceux que ses parents ou son Ordre

amenaient à elle. Avant de l'appeler à sortir de ce cercle étroit, son « doux Jésus » voulut lui accorder une de ces joies qui, par leur caractère, jettent des lumières uniques sur l'amour hors duquel il n'en est point de vrai, puisqu'il est le principe et la fin de tout. Le plus tendre souci de la jeune fille était Lapa. Quand la douleur du veuvage éclaira sur la fragilité des joies terrestres cette femme captivée par les illusions d'ici-bas, Catherine l'amena doucement à relever ses regards vers les immortelles réalités. Au travers de ses larmes la veuve vit que la vierge avait choisi la meilleure part; elle se laissa donc conduire vers cette Fraternité dominicaine à laquelle elle avait tant disputé son enfant. Un jour la mère et la fille se retrouvèrent aux pieds de saint Dominique vêtues du même habit. Après avoir ouvert le ciel à son père en expiant pour lui, la Tertiaire entraînait sa mère dans la voie de la pénitence. La sanctification des deux âmes qu'elle aimait entre toutes semblait le premier fruit de son union parfaite avec le Verbe[1].

1. Suppl. II, 1, 3.

CHAPITRE IV

1368-1371

VIE SURNATURELLE DE CATHERINE PENDANT LES TROUBLES DE SIENNE.

Cum Christo pauper vivo opulenta satis.
SON. DE S. CATHAR. ANT. MUSCINI.

Chute de la Seigneurie des Douze. — Danger des frères de Catherine. — Barthélemy est appelé à prendre part au gouvernement. — Visions de la Sainte. — Ruine des Benincasa. — Catherine rappelle sa mère à la vie. — Elle convertit André dei Bellanti et Christophe dei Cerretani. — Emeutes de 1371.

Le temps n'avait pas encore adouci la douleur des Benincasa, et chacun d'eux s'essayait aux nouveaux devoirs que faisait peser sur lui la mort du chef de la famille, quand, le 2 septembre, les frères de Catherine entrèrent dans sa cellule. Les paroles se pressaient sur leurs lèvres ; mais le trouble qui les agitait ôtait toute suite à leur récit. La Seigneurie des Douze qui tenait le pouvoir depuis 1355 venait d'être renversée par la main des nobles qu'elle-même avait armée pour les exciter à s'entre-détruire. S'il était pénible de voir tomber son parti, combien n'était-il pas plus pénible encore de le voir tomber honteusement, victime des embûches qu'il avait

lui-même tendues? Envers de tels vaincus, les consuls pris dans l'ancienne noblesse, les trois plébéiens du parti des Neuf qui se partageaient le pouvoir, seraient-ils généreux? Ils avaient, il est vrai, chassé la Seigneurie sans répandre de sang; ils n'ordonnaient aucune exécution; mais pourraient-ils empêcher leurs partisans de profiter du trouble général pour satisfaire des haines longtemps contenues? Les frères de Catherine parlaient encore quand ils furent interrompus par un de leurs amis. On recherchait Barthélemy, qui, durant les mois de septembre et d'octobre 1367, avait fait partie de la Seigneurie; une troupe armée marchait sur l'atelier, on n'avait pas un moment à perdre pour se mettre en sûreté dans l'église de Saint-Antoine où beaucoup de Siennois avaient déjà trouvé asile. « Je plains ceux qui sont à Saint-Antoine, s'écria Catherine; mes frères ne peuvent y aller! » Avec sa grâce accoutumée elle remercia l'ami fidèle qui les avertissait du danger et le congédia. Saisissant alors son manteau d'une main, elle ouvrit la porte de l'autre. « Venez avec moi, ne craignez pas, » dit-elle. Hardiment elle marcha dans la direction du Dôme, hardiment elle traversa la place del Campo, étroit vallon en forme de conque marine, que l'art du moyen âge a décoré de toutes ses splendeurs. Là, devant le palais de la Seigneurie, les partis célébraient leur triomphe; mais chacun salua au passage celle dont on ne connaissait les traits que parce qu'on vénérait ses vertus. Nul ne songea à lui disputer ses compagnons. C'est ainsi qu'elle arriva à l'hôpital Santa Maria della Scala. Aussitôt

elle se recommanda aux Frères della Scala chargés du soin des malades, et à ceux de la Discipline qui tenaient leurs réunions pieuses dans les chapelles souterraines de l'antique édifice [1]. « Restez ici cachés pendant trois jours, dit-elle à ses frères, puis revenez chez vous sans aucune crainte. Adieu ! »

Pendant ce temps, l'ami des Benincasa, comprenait qu'il avait surpris une prophétie sur les lèvres de Catherine quand elle s'était écriée : « Je plains ceux qui sont à Saint-Antoine, » car ces infortunés arrachés au sanctuaire furent égorgés ou jetés dans les cachots. Enfin l'ordre se rétablit, et les Benincasa purent reprendre leurs travaux, après avoir soldé au prix de cent florins d'or l'amende dont les vainqueurs frappèrent les vaincus.

La guerre civile n'était pourtant pas terminée. Vingt-deux jours après la révolution, les Douze, appuyés des lansquenets de l'empereur Charles IV et soutenus par la plus riche, la plus puissante des familles gibelines de l'aristocratie siennoise, celle des Salimbeni, combattaient dans les rues de Sienne. Catherine s'efforça de modérer l'indignation de ses frères ; elle ne put les retenir tous auprès d'elle. Étienne, le plus aventureux, s'élança dans cette sanglante mêlée qui ne dura pas moins de vingt-quatre heures. Blessé à mort et toujours frémissant de haine, il allait mourir. Sa sœur, miraculeusement avertie de son danger, obtint du

1. Cet hôpital, le plus connu d'Italie, fut construit à l'époque où Sienne était au pouvoir de Charlemagne.

divin Maître sa guérison en même temps que l'apaisement de son cœur [1].

Cette seule journée de bataille mit Sienne au pouvoir de soi-disant *Réformateurs* qui lui donnèrent une Seigneurie composée de douze membres, dont trois appartenaient au parti des Neuf, quatre au parti des Douze et cinq au bas peuple, appelé pour la première fois à prendre part au pouvoir. La fière noblesse siennoise, qui avait autrefois payé de son sang les gloires immortelles de la République, était exclue des charges de l'État. Trop accoutumée à la contemplation de l'éternelle Vérité pour ne pas discerner au milieu des violences des hommes les droits de la justice, la Bienheureuse se dit alors que la part accordée aux diverses classes offrait un singulier contraste avec les services qu'elles avaient rendus à la patrie.

A tant de maux se joignit une affreuse disette. La famille Benincasa, sans doute à cause des troubles civils, avait jugé sage de se disperser pour un temps, et Catherine accepta l'hospitalité de son amie Alexia. La misère était si grande que la riche patricienne se nourrissait de farine avariée et malsaine. Quand vint la moisson nouvelle, les Sarracini voulurent vider leur grenier qui ne contenait plus qu'un peu de grain pourri. Catherine s'y opposa; il ne fallait pas jeter les dons de Dieu, patrimoine des pauvres. Quoique son amie lui démontrât l'inutilité d'une pareille aumône, la Sainte, encouragée par une apparition de la Vierge Marie, pétrit et mit

1. Alcuni Miracoli, 16, 17. — Suppl. II, 5.

au four cette farine gâtée. Les pains, dont le nombre était hors de proportion avec le peu de farine qui restait, eurent une odeur délicieuse et la plus agréable saveur. Alexia et sa servante en donnèrent largement aux pauvres, aux Dominicains qui vinrent constater le miracle; pendant longtemps on ne put achever cette fournée de pains de froment dont plusieurs personnes gardèrent, par dévotion, des morceaux.

Cependant les Siennois multipliaient leurs crimes. Quoique le régime inauguré le 24 septembre durât à peine depuis trois mois, déjà on songeait à le renverser. Les Douze, indociles au partage de l'autorité, s'alliaient au bas peuple pour se délivrer des Neuf; la révolution du 11 décembre dépassait leur attente, et ils étaient, eux aussi, chassés par le bas peuple qui prenait goût au pouvoir. Cette populace réunie en assemblée élut alors quinze *Défenseurs*, tous choisis dans ses rangs; mais quelques semaines suffirent pour miner ce singulier gouvernement. Dès le mois de janvier on vit rentrer aux affaires trois membres du parti des Neuf avec quatre membres du parti des Douze, et une année entière se passa pendant laquelle Catherine put prier Dieu sans être troublée par les cris de la foule, par les combats de la rue[1].

Dans les moments de lutte, il avait été difficile aux Tertiaires de se réunir autour de leur directeur le P. Montucci; aussi Catherine, toujours effrayée des voies miraculeuses où elle marchait, chercha-

1. **Muratori**, XV, 194. Pour cette année la chronique suit le calcul pisan. Cf. **Art de vérifier les dates**, III, 753.

t-elle à s'instruire. Comme premier pas dans la voie des connaissances humaines, elle voulut apprendre à lire. Pleine de l'esprit du Tiers-Ordre, elle éprouvait l'attrait de réciter en commun, avec les sœurs lettrées, l'Office dominicain, qui pour elle résumait tout office de l'Eglise[1] ; puis elle désirait se nourrir l'âme de l'Ecriture sainte commentée par les Pères. Elle obtint donc qu'une de ses compagnes lui enseignât la lecture. La maîtresse était de bonne volonté, l'élève attentive, et pourtant plusieurs semaines se passèrent sans que Catherine, peu habituée aux travaux de l'esprit, pût distinguer ses lettres. Elle suspendit alors des efforts sans succès, et, humblement agenouillée au pied de la croix, elle dit à Jésus-Christ : « Si votre volonté est que je sache lire, daignez me l'enseigner ; sinon, que votre volonté soit faite, je resterai ignorante et je passerai mon temps dans la contemplation. » Au même instant elle ouvrit avec foi le manuscrit dont elle n'avait jamais pu déchiffrer la première ligne, et lut non seulement ce texte, mais encore tous ceux qu'on lui présenta : science infuse qui lui permit d'atteindre le but sans lui faire connaître les chemins qui y conduisent, car jamais elle ne sut le nom des lettres. Sa première lecture fut celle des heures canoniales. Entre toutes elle aimait ces paroles qu'elle répétait souvent en latin et en langue vulgaire : *Deus, in adjutorium meum*

1. Ainsi que nous l'avons dit, les sœurs illettrées s'acquittaient de l'obligation des heures canoniales par la récitation de 77 *Pater* et d'autant d'*Ave*. Les autres disaient le Bréviaire, qu'on permit plus tard de remplacer par l'Office de la sainte Vierge.

intende ; Domine, ad adjuvandum me festina. Mais c'était pour d'autres desseins que Dieu lui avait enseigné à lire, car sa voix s'arrêtait malgré elle dès qu'elle récitait l'Office, et, ravie hors de ses sens, elle entrait en communion directe avec le Sauveur[1]. Elle l'implorait alors pour Sienne que de nouveaux troubles agitaient.

Dès le 18 janvier 1369, les hostilités avaient recommencé. La Seigneurie devait se défendre contre l'alliance des Douze et des Salimbeni avec l'empereur Charles IV, qui, outrepassant ses droits de suzerain, attaquait la République au mépris de toutes les conventions. Quoique la Seigneurie l'emportât sur ses ennemis, quoique Matteino Menzano, le vainqueur de cette journée, se montrât généreux après le triomphe, on n'évita ni les exécutions ni les meurtres, aussi difficiles à réprimer que faciles à ordonner dans les troubles civils. Terrible pour les victimes, ce temps l'était aussi pour ceux qui décidaient des intérêts de l'Etat, car les fonctions publiques entraînaient de rigoureuses responsabilités. Catherine ressentit donc une poignante anxiété quand, aux mois de mai et de juin 1370, son frère Barthélemy, compris dans la fraction des Douze qui faisait partie de la Seigneurie, siégea parmi les quinze Défenseurs, et sa seule consolation fut de répéter avec le Psalmiste :

1 **Urgugieri sacre Pompe**, I, 19, 753. — **Regola del Terzo Ordine**. Bibl. Com. de Sienne. Cod. B. VII, 5. Imp. à Turin, 1864. — **B. Raym.** I, 11. Dans son *Corso Cronotastico*, le P. Carapelli assigne à ce miracle la date de 1369 ; aucune preuve ne confirme cette assertion.

Juxta est Dominus iis qui tribulato sunt corde[1].

En effet, le Christ fut près de son épouse durant cette année où, moins sûre de la Providence, elle eût éprouvé de constantes inquiétudes. Des grâces devant lesquelles le croyant s'abîme dans l'amour en songeant que Dieu daigne les accorder à une créature humaine, firent descendre la paix du royaume céleste au milieu des luttes républicaines.

Un jour, c'était le 16 juin 1370, effrayée et comme chargée des crimes du peuple, Catherine restait à l'entrée de l'église, n'osant s'approcher de la sainte Table. Tout à coup les esprits invisibles l'enlevèrent et la déposèrent devant l'autel parmi les communiants. L'hostie sainte était sur ses lèvres, et elle s'accusait encore de son indignité ; alors un feu divin embrasa son être, le sang du Rédempteur l'inonda ; elle sentit son âme et son corps lui-même régénérés par la grâce. L'amour la possédait si complètement que, saisissant dans ses mains brûlantes les mains des compagnes qui l'entouraient, elle leur communiqua d'une manière sensible le feu que le Seigneur Jésus venait d'allumer en elle. « Recommande-moi à ton Époux, afin que je devienne meilleure, s'écria l'une des Tertiaires. — Tes fautes passées sont pardonnées, répondit l'Extatique rayonnante de joie, conforme-toi à la volonté divine, je te promets la vie éternelle. »

La Sainte obtint aussi pour sa patrie l'espoir de jours meilleurs ; elle en vit luire l'aurore quand

1. Muratori, XV, 200-201. — Sigis. Tizio, 106.

peu après, grâce à la médiation de Florence, les Siennois répudièrent leurs haines et se promirent un mutuel oubli du passé.

Catherine redevint alors la proie de douleurs aiguës : expiait-elle les péchés de Sienne? Nul ne le sut; mais elle gisait sans mouvement. Le premier vendredi de juillet [1], ne pouvant aller à la Messe, elle y assistait en pensée et se demandait pourquoi les Dominicains chantent l'office du Saint-Esprit le jour anniversaire de la mort du Sauveur. La réponse du Maître ne se fit pas attendre : « Au souvenir de la Passion il faut joindre celui de l'Esprit-Saint, qui est l'Esprit d'amour, puisque c'est par amour que le Rédempteur a donné sa vie. » Soudain la figure symbolique de l'Agneau sans tache arrêta les regards de Catherine ; à la vue de cette victime sanglante, elle pleurait ses fautes. L'apôtre saint Paul parut devant elle ; comme autrefois, il écouta sa confession et lui reprocha ses infidélités. « Aucune faute n'est légère, lui dit-il, quand on voit le tort qu'elle cause à l'âme : on doit compte à Dieu de tout le temps passé sans songer à lui. Dans son active providence, le Seigneur pense sans cesse aux hommes ; de toute éternité il les a prévenus de son amour infini, et les hommes l'oublieraient ? » Catherine serait morte de repentir, si sa confiance en l'Agneau ne l'avait pas soutenue. Même avec cet appui, la pensée du jugement la terrifiait !

1. Selon le xxe chapitre de la règle, les Tertiaires doivent se réunir dans l'église des Frères Prêcheurs le premier vendredi de chaque mois.

Comment oserait-elle révéler en présence de tous les bienheureux ce qu'il lui avait été si pénible de confier à un seul d'entre eux? Le cours de ses réflexions fut interrompu par l'entrée de son frère Barthélemy.

Depuis quelque temps l'industrie des Benincasa n'était plus aussi prospère ; l'amende de cent florins d'or qu'ils avaient dû payer à la Seigneurie, les luttes politiques qui absorbaient la vie des ouvriers, avaient tellement changé l'état des choses que moins de deux ans après sa mort, Jacques n'aurait plus reconnu son laborieux atelier. La servante de Dieu écouta son frère ; il lui parla de leurs affaires, de l'ordre de la maison, car elle était fille de bon conseil. Pendant un instant elle oublia tout, sauf les intérêts qui se trouvaient en jeu ; mais quand Barthélemy l'eut quittée, les avis de l'Apôtre lui revinrent à l'esprit. Elle venait de se distraire de Dieu ! Au lieu de chercher la volonté divine dans l'accomplissement de ses devoirs de famille, elle les avait envisagés en eux-mêmes et selon le monde. Bientôt elle n'eut point assez de larmes pour pleurer sa faute.

La fête de saint Alexis qui était proche lui donna le sujet de méditations propres à accroître ses regrets, car ce bienheureux, ardent à sacrifier au Seigneur non seulement ses grands biens, mais encore les joies les plus légitimes de son cœur, semblait lui adresser de silencieuses remontrances. Elle se sentait si coupable qu'elle n'osait pas communier. Pour l'arracher à sa tristesse, il fallut que dans une vision le sang du Christ jaillît sur elle et la purifiât des souillures qui s'étaient attachées à son âme, des germes de péché que tout

homme apporte en naissant. Ranimée par cette grâce insigne, elle se sentit revivre, et le 17 juillet elle alla à l'église. Quelle douleur en y arrivant ! Son confesseur était absent, ses supérieurs ne lui permettaient de communier que de la main de certains prêtres. Tout à coup le P. Thomas, poussé par une force irrésistible, revint, contrairement à ses desseins, dire la Messe à Saint-Dominique ; au lieu de monter à l'autel où il célébrait d'ordinaire, il se rendit à celui où priait sa pénitente. Elle s'approcha de la Table sainte ; son visage inondé de larmes était resplendissant de joie, et tout accoutumé que fût le Dominicain à la voir en extase, il resta surpris. Plus tard il l'interrogea sur la cause d'un tel bonheur. « N'avez-vous pas vu parfois, répondit-elle, une mère montrer la mamelle à son enfant, le faire pleurer, puis lui donner la nourriture qu'il désire ? C'est ainsi que le Seigneur agissait avec moi. Après avoir approché son côté de mes lèvres, il s'éloignait en souriant de mes larmes ; enfin il m'a rassasiée de son sang jusqu'à me faire souhaiter de tout quitter pour le suivre ! Il ne veut pas me laisser mourir ; cependant les richesses de la terre, les plaisirs des sens, les jouissances de l'esprit, les satisfactions du cœur, tout ce que le monde peut donner ne m'attire point et je demande à Dieu d'en être privée afin de ne posséder que Lui. Je l'ai supplié de m'ôter ma volonté ; il m'a répondu : Ma très douce fille, je te donne ma volonté en laquelle tu seras confirmée au point que nul événement ne

pourra désormais te changer ou te troubler[1]. »

Un acte de charité assez parfait pour abandonner toute volonté à Dieu, un sentiment aussi intense de l'année liturgique, une telle conformité d'âme avec les saints appelle Catherine à recevoir en leur fête de nouveaux dons, se dit le P. della Fonte. Le 19 juillet il vint donc parler à sa pénitente de Marguerite vierge et martyre, l'invitant à se préparer à la solennité du lendemain. Elle l'interrompit : « Depuis trois ans, s'écria la jeune fille, les démons ne me laissent point oublier ce jour et me font souffrir de cruelles tortures ! » Le P. Thomas comprit alors qu'à l'exemple de sainte Marguerite, Catherine luttait contre le dragon infernal et l'enchaînait. En 1370, Jésus-Christ lui-même la récompensa de sa victoire. « Mon Dieu, vous avez blessé mon cœur, » s'écria-t-elle alors toute transfigurée par l'amour, et il lui sembla que son cœur se perdait dans celui du Rédempteur[2].

1. C'est un degré de plus qu'au moment où la Sainte reçut l'anneau du Christ.

2. Nous ne pouvons pas nous ranger à l'opinion émise par le plus complet des historiens de la Sainte [BIBLIOGRAPHIE, D, XV] et réunir en une seule les diverses visions que le B. Raymond décrit chapitre 6, partie II de la Légende. Le 20 juillet, les paroles mêmes de Catherine : *Domine, vulnerasti cor meum*, et les mots rapportés au moment de la mort miraculeuse de la Sainte prouvent que l'enlèvement de son cœur n'avait point encore eu lieu. Entre cet enlèvement et l'échange du cœur divin contre le sien, Catherine déclare qu'elle n'a plus de cœur. Ensuite elle dit toujours au Seigneur : « Mon Dieu, je vous recommande *votre* cœur. » Il nous semble aussi devoir rejeter plus tard l'adoption de Catherine par sainte Marie Magdeleine. Les privilèges surnaturels octroyés à la servante de Dieu rejaillissent sur sa vie extérieure d'une manière sensible qui en fait la chronologie.

Moins d'un mois plus tard, le jour de la fête de saint Laurent, elle était si radieuse que tous ceux qui priaient dans l'église se rassemblèrent autour d'elle. Le P. della Fonte lui ayant fait observer qu'elle troublait l'Office, elle se cacha près de la porte et ne s'approcha pas de l'autel, bien qu'à la vue de l'Hostie sainte elle se sentît défaillir de regret. « Que je voudrais recevoir le corps de Jésus-Christ ! » murmurait-elle. Touché de sa soumission plus forte que son immense désir, Notre-Seigneur lui apparut et attira ses lèvres sur la plaie d'où sortirent les dernières gouttes du sang répandu pour les hommes. Dans son bonheur, Catherine supplia le Maître de faire éprouver au P. Thomas combien il est au-dessus des forces humaines de résister à l'action divine. Ce qui se passa au fond de son âme, le religieux ne le dit à personne, mais à partir de ce jour il laissa sa pénitente goûter en paix l'intimité avec Dieu.

La semaine ne s'était pas écoulée que Catherine contemplait la Vierge Mère rayonnante de gloire. Selon la parole de l'Écriture, Marie était à côté du Christ, c'est-à-dire dans la suprême béatitude. Entre la Mère et le Fils s'élevait une croix teinte de sang. Émue par cette vision, Catherine sortit dès l'aube le 15 août pour se rendre à Saint-Dominique ; au moment où elle montait à Camporeggi, ses forces la trahirent ; presque au seuil de l'église, elle dut s'arrêter, exténuée par la souffrance, et se réfugier chez une Tertiaire dont elle était connue. Renoncer en un pareil jour à recevoir la sainte Eucharistie, quel sacrifice ! Mais depuis que la

Bienheureuse avait absolument renoncé à sa volonté, rien ne semblait la troubler ou même l'émouvoir. Elle ferma les yeux ; ses mains se joignirent. Miraculeusement elle entendait chanter la Messe à l'église de l'Assomption, située dans un des quartiers les plus éloignés de Sienne. Elle suivait la voix du prêtre, les réponses du peuple ; aux paroles : *et te in Assumptione beatæ Mariæ*, elle tressaillit. La Mère de Dieu lui parlait le langage des élus[1]. Vers le soir on la ramena chez elle ; peu à peu elle reprit ses forces et le 18 août elle put de nouveau retourner à l'église. Agenouillée au milieu de la chapelle *delle Volte*, elle attendait la communion, disant avec une humilité sincère : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi ; » quand elle s'entendit répondre : « Moi, je te déclare que je suis digne que tu entres en moi. » Il lui sembla qu'elle se plongeait dans l'infini pour vivre uniquement en Dieu, « comme le poisson vit et respire dans l'eau, tandis qu'il meurt dès qu'on l'en retire[2]. »

Les premiers effets de cette union plus intime avec le Tout-Puissant furent de rendre sa charité plus ardente encore. « Seigneur, s'écriait-elle en quittant la terre et en s'élevant dans les airs, Seigneur, je veux que vous me promettiez la vie éternelle pour tous ceux auxquels je pense. » Ses paroles étaient si douces et si profondes, c'étaient de

1. **Suppl.**, I, 1 ; II, 6. — **B. Raym.** II, 6.
2. Au XVIIIe siècle, Girolamo Gigli écrivit un curieux sonnet sur ces sentiments de la Sainte. [BIBLIOGRAPHIE, E, XLVI.]

telles « paroles de vie », qu'en les écoutant Alexia et une autre Tertiaire, compagne favorite de la Sainte, Catherine de Scetto, ne pouvaient retenir leurs larmes. L'Extatique nommait les présents, les absents, ceux qu'elle aimait ou ceux qu'elle désirait convertir. Tout à coup, palpitante d'émotion, elle étendit vers le ciel sa main amaigrie. « Mettez votre main dans la mienne, Jésus ; donnez-moi une preuve que ma prière est exaucée. » Le Rédempteur traita sa fidèle servante comme il avait été traité lui-même. Il prit un clou acéré et transperça la main de Catherine : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit loué ! » s'écria-t-elle, ainsi qu'elle le faisait toujours au fort de ses douleurs ; et à partir de ce moment, elle porta le stigmate sacré imprimé dans sa chair : « Nul ne le voit, disait-elle, mais je le sens toujours et j'en souffre sans cesse. » Plusieurs Dominicains, quelques Sœurs de la Pénitence, apprenant plus tard d'Alexia ou de Catherine les secrets de cette vision, comprirent la source des grâces mystérieuses qu'ils venaient de recevoir [1].

Les fréquentes extases de Catherine la dominaient au point de la soustraire sans cesse aux lois de la nature. Jamais elle ne pouvait continuer un entretien ; s'interrompant, elle ne s'adressait plus à ceux qui l'entouraient, elle adressait à

1. Le plus favorisé fut le P. della Fonte qui, avec les détails de cet événement surnaturel, sut par sa pénitente elle-même tout ce qu'elle souffrait du stigmate sacré. B. Raym. II, 6. — Legg. Min., II, 6. — Suppl. II, 6. — Nous avons adopté la date de 1370 qui est celle du B. Raymond, confirmée par le P. Carapelli. Le P. Caffarini donne sans preuves celle de 1372.

Dieu de mélancoliques reproches. Pourquoi son Époux excitait-il en elle la passion de le voir, s'il ne voulait pas briser le lien qui la retenait à la terre? Pourquoi lui faisait-il comprendre la douceur des mots : *Veni, electa mea*, par lesquels il appelle les vierges à la gloire, puisqu'il ne voulait pas les lui dire? Et elle parlait comme si les Chérubins lui avaient révélé les mystères de la science éternelle, les Séraphins ceux de l'Amour. Depuis longtemps son abstinence dépassait les limites des forces humaines; il lui était impossible de boire ou de manger; si, pressée par sa famille, elle prenait quelques fruits ou quelques légumes, elle ne pouvait les absorber.

Cette incapacité d'user d'aliments était comme un témoignage du mépris que Catherine faisait de tous les biens d'ici-bas. Elle s'affligeait peu de ce que le commerce de ses frères déclinait de jour en jour. Au temps prospère elle disait souvent : « Ce ne sont pas ces biens que je désire pour mes parents, ce sont les biens éternels; ceux de la terre sont accompagnés de maux et de dangers [1]. » Elle vit donc d'un œil calme s'évanouir les richesses amassées par son père, et elle supporta courageusement les suites de la ruine. Ces suites furent terribles.

Soit que les Benincasa ne crussent point possible de rétablir leurs affaires à Sienne, soit qu'ils désirassent cacher leur détresse aux témoins de

1. Suppl. II, 3. — Alcuni Miracoli, 13, 14. — Processus attest. P. Caff. D. Mart., VI, 1270. — B. Raym., I, 5.

leur ancienne fortune, ils résolurent de se séparer, de renoncer à la douce vie de famille qui les réunissait, et ils obtinrent de Florence l'admission au droit de cité. Depuis vingt-huit ans leur père ou eux trafiquaient avec cette République, ils y avaient des comptoirs et y étaient estimés. Benincasa et Étienne s'établirent donc tout à fait à Florence ; Barthélemy les accompagna, mais dans l'intérêt même du négoce il devait souvent revenir à Sienne où il laissa sa femme et ses enfants[1].

Le divin Maître, qui de chaque événement de la vie tirait une leçon pour Catherine, l'interrogea sur le conseil : « Si vous désirez être parfait, allez, vendez tout ce que vous possédez, et distribuez aux pauvres le prix que vous retirerez. » La servante de Dieu répondit par le sens littéral des mots. Le Seigneur la reprit : « Tu ne comprends que le dépouillement des biens fragiles exposés aux voleurs et à mille ruines ; j'entendais davantage en parlant à ce jeune homme, j'entendais les puissances de son corps et celles de son âme. Pour toi, tu ne t'appartiens plus, tu as tout vendu et sacrifié, tu ne dois te servir de ton corps que selon mes commandements ; s'il le faut, tu l'exposeras aux souffrances et à la mort. Ton âme est à moi avec ses pensées, son amour, sa volonté, ses désirs. — Quel

1. Supplique des Benincasa en date du 16 octobre (Archiv. di Stato Fir., vol. LIX delle Provis. del Com.). Il en existe deux copies à la Bibliothèque Com. de Sienne. Cod. T. III, 7, f... 245, et Cod... E. IX, 1, f. 15. On s'étonne que dans son **Vocabolario Cateriniano** [Bibliographie, B, iii], Gigli ait osé falsifier ce document.

sera le prix de cet abandon total? dit doucement Catherine. — Je rends le centuple, je veille sur la créature qui se donne à moi sans réserve, je vis en elle, je me donne à elle pour l'éternité. »

Pendant que le Seigneur excitait ainsi sa servante au détachement absolu, Lapa, déjà fort éprouvée par son changement de fortune et disposée à trouver toute épreuve trop lourde, ne put résister à la douleur de quitter ses fils, et tomba dangereusement malade. Catherine, qui la soignait avec un dévouement sans bornes, voulut la préparer à la mort; Lapa refusa les derniers sacrements ; sa fille ferait mieux, disait-elle, d'obtenir sa guérison que de l'exhorter à bien mourir. En proie à de vives angoisses, la Sainte pressait Lapa de faire le sacrifice de sa vie. « Elle ne veut pas mourir, dit le Tout-Puissant à Catherine, fais-lui savoir qu'un jour elle souhaitera ardemment la mort sans pouvoir l'obtenir. » L'agonisante résistait encore quand elle expira: « Ne m'aviez-vous pas promis, mon Dieu, s'écria Catherine, que nul des miens ne serait damné ? Ne venez-vous point de m'assurer que ma mère ne mourrait pas contre son gré ? Votre miséricorde ne me trompera pas ainsi, je ne quitterai ce lieu que lorsque vous m'aurez rendu ma mère vivante. » Lisa et deux autres sœurs de la Pénitence, Catherine de Scetto et Angeline Vannini, avaient assisté aux derniers moments de Lapa ; elles se disposaient à l'ensevelir lorsque, entendant la prière de Catherine, elles se rapprochèrent de la morte déjà froide et raidie. Subitement le cadavre se ranima sous leurs yeux ; la

santé était revenue avec la vie. A partir de ce jour, on remarqua que Lapa, jusque-là si peu soucieuse des biens invisibles, soupirait souvent dans l'attente du paradis.

Ce miracle fit grand bruit à Sienne ; deux mois après, le souvenir du pouvoir de sa pénitente tira le P. Thomas de grandes perplexités. Par un soir de décembre il sortit de son couvent vers l'heure de l'Angelus et gravit le coteau de Fontebranda. La tristesse l'accablait, car il désespérait du salut d'une âme ; depuis deux jours il s'épuisait en exhortations au chevet d'un seigneur siennois, André dei Bellanti ; comme tous les prêtres de la ville, il s'était vu repoussé par des injures : que faire ? Le jeune homme, qui se mourait lentement depuis les derniers beaux jours de l'automne, n'avait plus que peu d'instants à vivre. Il lui faudrait rendre compte à Dieu de sa santé perdue, de ses richesses si souvent confiées à la chance d'un coup de dé, de ses blasphèmes contre Jésus-Christ, dont il avait osé fouler aux pieds l'image. Catherine seule pouvait obtenir de Dieu la grâce de ce pécheur : c'est pour cela que le Dominicain courait chez elle. Troublé par ses inquiétudes, il oublia que sa pénitente entrait le plus souvent en extase à la chute du jour. Lorsqu'il arriva, elle n'appartenait pas à la terre. Attendre était impossible, car ces ravissements avaient coutume de durer fort avant dans la nuit ; il s'adressa donc à Catherine de Scetto qui veillait et priait. « Dès que votre compagne reviendra à elle, dit-il, ordonnez-lui au nom de l'obéissance de prier pour André dei Bellanti. »

Quelques heures plus tard, Catherine, avertie de ce qu'on souhaitait d'elle, s'inclina en silence devant l'image de Jésus crucifié. Au point du jour elle se releva; la joie la plus vive animait son pâle visage. C'était le matin du 16 décembre. Bientôt la ville apprenait avec étonnement qu'André, connu plus encore par ses vices que par ses richesses, avait de son propre mouvement envoyé chercher un prêtre au lever du soleil. Il s'était confessé, puis, renonçant à déshériter sa famille comme il l'en menaçait, il avait sagement disposé de ses grands biens. Réconcilié avec les hommes et plein d'espoir en Dieu, il rendait ensuite son âme au Créateur. Le P. Thomas accourut chez sa pénitente. « Votre prière est exaucée : l'âme d'André est sauvée des peines éternelles, fut la première parole de Catherine. — Comment pouvez-vous le savoir avec tant de certitude ? » s'écria le religieux. Il fallait répondre. « En vérité je vous le dis, mon père, Notre-Seigneur est apparu à André et l'a converti. D'abord Jésus-Christ ne voulait pas laisser de tels crimes impunis ; mais, ajouta-t-elle en baissant la voix, une personne qui lui est chère s'offrit en victime à sa justice ; il put donc laisser libre cours à sa miséricorde et permettre au pécheur de se purifier dans les souffrances du purgatoire. » L'imagination de Catherine l'égare, pensa le P. della Fonte. Afin de s'éclairer, il interrogea sa pénitente sur la vie d'André. Elle connaissait cet homme, il dut se l'avouer, beaucoup mieux qu'il ne l'avait connu lui-même ; comme si elle devinait les doutes de son confesseur, elle décrivit au cours

du récit non seulement le palais Bellanti où elle n'était pas entrée, mais encore la chambre d'André et André lui-même qu'elle n'avait jamais vu[1].

Ce seigneur ne fut pas le seul Siennois que l'intercession de Catherine sauvait alors de la damnation. Grâce aux troubles dont la ville était redevenue le théâtre, la mort arrivait souvent subite et terrible. Les armes à la main, on succombait, non comme victime du devoir envers la patrie, mais comme partisan effréné de l'intérêt personnel. La trêve due à la médiation de Florence avait été de courte durée; bientôt les combats recommencèrent; les incendies se rallumèrent; coupables violences de partis qui ne savaient s'entendre que pour attaquer, et dont la désunion faisait tomber le gouvernement entre les mains de la démocratie. Au fort de la mêlée on vint avertir Catherine qu'un chanoine du Dôme, Christophe dei Cerretani, était mortellement blessé. Dans les veines de ce prêtre coulait le sang de la plus vieille noblesse siennoise, et il succombait sous les coups des ennemis de sa race. « Je ne veux pas mourir, » s'écriait-il indigné de finir ainsi, et il défendait qu'on lui parlât de se préparer au juge-

1. Suppl. Mss. II, 4, 5. — B. Raym. II, 8. Pour le récit du dernier miracle, nous avons suivi la version du P. Caffarini, beaucoup plus complète que celle du B. Raymond de Capoue et différente dans les détails. La copie du procès de Venise conservée à la Bibliothèque de Sienne (Cod. T. I, 3) [BIBLIOGRAPHIE, G, 1] porte sur la marge du feuillet 154 une note au sujet d'André dei Bellanti. Cette note semble remonter au XVe siècle ; elle nous dit qu'André était *un singolare ribaldo*. Nous lisons dans le Nécrologe de S. Dominique : *Andreus Naddini mortuus est die XVI Decembris* 1370.

ment suprême. La prière de Catherine, vive, confiante, presque impérieuse, s'éleva vers le Seigneur jusqu'à ce que Christophe dei Cerretani eût fait le sacrifice de sa vie.

Pendant les jours d'épreuve que traversait Sienne, Catherine fut l'espérance visible de ceux qui priaient et qui faisaient pénitence. Pouvaient-ils douter de la Providence quand elle agissait sensiblement devant eux par une enfant de leur peuple? Au cours des deux années qui pour la plupart de leurs concitoyens s'étaient écoulées en craintes, en intrigues, en luttes, ils regardaient vivre Catherine. Élevée au-dessus des préoccupations dans lesquelles se débattaient ses proches, parce qu'elle s'abandonnait avec toutes ses affections à la paternité divine, l'Épouse du Verbe atteignait ce degré suprême de perfection où la volonté abdique devant celle du Père céleste, où la charité veut la souffrance, parce que la souffrance unit au Rédempteur et à son sacrifice expiatoire. Alors que les Siennois employaient leurs forces à se frapper l'un l'autre, la Tertiaire, se souvenant qu'elle était une hostie vivante, ne cessait de s'offrir pour la pacification de sa patrie; en la main qui portait l'anneau mystique de l'Époux, elle recevait une blessure surnaturelle d'expiation et de rachat, un douloureux et invisible stigmate de la Passion. Associée à la grande œuvre de Dieu, que prétendaient contrarier les plans mesquins des hommes, elle unissait les citoyens divisés et enfantait des âmes à la vie, tandis que partout retentissaient des cris de mort. Les heures d'épreuves où ceux qui s'appuient sur leurs propres forces se

diminuent abîmés dans la terreur, comme accablés sous les coups providentiels, étaient les heures où Catherine s'ouvrait d'une manière éclatante à la lumière, à l'amour, à la participation aux puissances du Christ. Par la charité le cœur de la jeune vierge entrait dans le cœur sacré que l'amour de la patrie a consumé d'une flamme dont tout patriotisme est le faible rayon. Là, malgré les querelles et la corruption de ses concitoyens, elle faisait vivre Sienne de la vie divine[1].

1. **Dial.** LXXVI. — **Mur.** XV, 224-229. — **Gigli Diario Sanese,** Lucca, 1723, I, 154. — **Processus** attest. P. **Caff.** Mart. D. 1266-1267.

CHAPITRE V

1371-1372

MORT MIRACULEUSE ET RÉSURRECTION DE CATHERINE.

Ante meam vitam sit mihi vita mori.
J. N. ERITHRÆUS. CAT. SEN. AD. CHRIST. SPONSUM.

Extases de Catherine. — Ses disciples la voient mourir et revenir à la vie. — Elle reçoit une mission apostolique de Dieu.

En la fête de saint Dominique[1], la Tertiaire partageait chaque année non seulement l'allégresse de la famille dominicaine militante, mais celle de la famille dominicaine triomphante, car elle entendait les accents de joie proférés au ciel. Durant l'été de 1371, elle reçut une visite de l'apôtre qui dès son enfance lui était apparu, de celui dont tout récemment elle s'attirait les reproches par une légère infidélité à l'amour divin. Saint Paul, le *dolce innamorato*[2], l'appelait à se recueillir dans l'oraison, à contempler sous les lumières de l'éternelle vérité, l'apostolique

1. Elle se célébrait alors le 5 août et fut avancée de 24 heures quand le Pape Paul V consacra ce jour à Notre-Dame des Neiges.

2. Catherine le nomme aussi l'*apostolo*, le *banditore*, *Paoluccio*, le *vasello d'elezione*.

fondateur de l'Ordre où elle avait juré de vivre et de mourir.

Le soir du 4 août, le P. dei Dominici, auquel Catherine se confessait pendant une courte absence du P. della Fonte, s'étant fait attendre à l'église, elle eut d'admirables visions. Dieu se montrait à elle sous une forme dont la forme humaine est l'image sensible. Catherine contemplait le Tout-Puissant proférant de sa bouche le Verbe coéternel, tel qu'il était quand il se fit homme. De la poitrine du Créateur sortait le bienheureux Dominique resplendissant de clarté. « Ma fille bien-aimée, disait Dieu, j'ai engendré ces deux fils, l'un par nature, l'autre par douce et tendre adoption. » Et comme la Tertiaire s'étonnait qu'un homme, fût-il le patriarche de son Ordre, pût être comparé à Jésus-Christ, Dieu le Père ajouta : « Quand mon fils engendré par nature eut revêtu la forme humaine, il m'obéit jusqu'à la mort. Dominique, mon fils d'adoption, suivit ma volonté en toutes choses depuis sa naissance jusqu'aux derniers instants de sa vie ; jamais il ne transgressa un seul de mes commandements ; jamais il ne viola ni la virginité de son âme ni celle de son corps ! Il conserva toujours la grâce du baptême qui l'avait régénéré. Mon Fils par nature, le Verbe éternel, prêcha publiquement au monde ce que je l'avais chargé d'enseigner. Comme il le dit lui-même à Pilate, il rendait témoignage à la vérité. Mon fils adoptif Dominique prêcha aussi au monde la vérité de mes paroles ; il parla aux hérétiques et aux catholiques. Sa prédication continue dans ses successeurs, il prêche encore, il prêchera toujours. De

même que mon Fils par nature dispersa ses disciples sur la terre, mon fils par adoption dispersa ses frères. Mon Fils par nature est mon Verbe; mon fils d'adoption est le héraut, le ministre de mon Verbe ; aussi lui ai-je donné, ainsi qu'à son Ordre, l'intelligence de mes paroles et la fidélité à ma volonté. Mon Fils par nature a tout fait pour délivrer les âmes ; sauver les hommes par son Ordre, fut la principale intention de Dominique; je le compare donc à mon Fils par nature, à la vie duquel il a conformé sa vie : tu vois que même son corps ressemble au corps sacré de Jésus-Christ. »

La vision disparut. Le premier coup de vêpres sonnait, le P. dei Dominici entra dans l'église, et apercevant la jeune Tertiaire, il s'approcha d'elle. Le visage de Catherine était transfiguré ; elle ne pouvait contenir sa joie. Aux questions du religieux elle s'écria, charmée de nouveau par la vue de ses amis célestes : « N'apercevez-vous pas le bienheureux Dominique dans la gloire? Je le vois comme je vous vois, il m'est même beaucoup plus présent : comme le Christ il a le visage ovale, la physionomie grave quoique douce, la barbe et les cheveux blonds [1]. Saint Pierre martyr, saint Thomas d'Aquin, le bienheureux Réginald, une multitude de Frères Prêcheurs l'accompagnent ; mais quel est ce Réginald? est-ce le compagnon de Thomas d'Aquin ou celui de Dominique ? » Catherine attendait une réponse à sa naïve question, quand son frère

1. Au dire de ses historiens, saint Dominique reproduisait le type que la tradition assigne au Sauveur.

Barthélemy traversa l'église et se dirigea du côté de la sacristie. Que venait-il faire à Sienne où il n'était point attendu? Apportait-il quelque fâcheuse nouvelle de Florence? Perdue dans ses réflexions, Catherine n'écouta pas le P. dei Dominici lui dire que l'ami céleste de saint Dominique était sans doute le Réginald qu'il avait aimé sur la terre, celui-là même à qui la Mère de Dieu, assistée de la martyre Catherine, avait, dans une apparition célèbre, remis la livrée de l'Ordre ; elle ne reprit pas non plus le cours de son récit ; mais, levant les yeux au ciel, elle fondit en larmes. Inquiet, le religieux la pressa d'expliquer ce chagrin subit; des sanglots lui répondirent. Les vêpres commençaient ; le P. dei Dominici dut aller au chœur ; l'office à peine terminé, il revint près de la Tertiaire. « Ah ! gémit-elle, combien j'ai offensé le Créateur ! Tandis que dans sa bonté il me montrait saint Dominique, j'ai détourné les yeux pour voir mon frère traverser l'église ! » Le religieux essaya de la consoler; elle l'arrêta vivement : « Si vous entendiez la Vierge Marie, si vous voyiez avec quelle austérité me reprend le maître que Dieu m'a donné, l'apôtre saint Paul, vous n'auriez pas tant d'indulgence pour mon péché. Sachez que si j'étais morte avant de le confesser, le bonheur de voir Dieu ne m'eût point été accordé sur l'heure [1]. »

1. **B. Raym.** II, 6. — **Processus**; attest. Fr. Barth. de Senis, D. Mart., 1330-1331. — **Suppl.**, II, 1. Il est facile de se convaincre que cette vision eut lieu en 1371 et non en 1370, puisqu le P. Caffarini dit que pendant tout le mois d'août suivan Catherine fut privée de communications surnaturelles.

Le P. dei Dominici crut sa fille spirituelle égarée par l'humilité ; il la rassura et partit pour Florence où il était envoyé en mission. Là il sut que, durant tout le mois d'août, Catherine restait privée des faveurs dont Dieu lui faisait une douce habitude, et il comprit que le Seigneur demande beaucoup à ceux qui reçoivent beaucoup de lui. L'union de son âme avec celle de la Sainte ne fut point interrompue par l'absence. Inquiet de la régularité de son ordination faite avant l'âge prescrit par les canons, le P. dei Dominici avait cessé de célébrer le sacrifice de la messe sans que les efforts du prieur de Sainte-Marie-Nouvelle pussent vaincre ses scrupules. Tout à coup il regretta sa conseillère de Sienne, et, comme inspiré par elle, il se laissa conduire chez l'archevêque de Florence, Ange de Ricasoli, théologien estimé dans toute la Toscane. Au moment même où le savant prélat dissipait les doutes du religieux, Catherine, rendue aux joies de l'extase, s'élevait dans les airs sous les voûtes de Saint-Dominique et priait à haute voix pour le P. dei Dominici, « cruellement tourmenté du démon. »

C'était la veille d'une fête chère à Catherine : l'Exaltation de la sainte Croix. Songeant aux souffrances du Christ, elle s'humilia de son ingratitude. Tandis qu'elle entendait l'Eglise chanter l'immortel amant des âmes, le sang qui rachète à jamais le genre humain la lava une fois de plus de ses péchés ; en un instant le Maître lui fit parcourir de nouveau les trois degrés de l'ascension mystique [1].

1. La voie purgative, la voie illuminative, et la voie unitive.

« Prends cette croix, ma fille, lui dit le Seigneur Jésus, et viens avec moi ; si tu veux m'être chère, il faut attacher tes pieds à ma croix, c'est-à-dire, te détacher de toute affection terrestre : ainsi tu commenceras à goûter la douceur de mon amour ! » Elle marchait à la suite de Notre-Seigneur, quand une croix plus grande se dressa devant eux. Jésus-Christ s'y attacha et se tournant vers Catherine : « Approche tes lèvres de mon côté, je te découvrirai les secrets de mon cœur. » Elle obéit. Il se fit en elle une telle clarté, elle fut embrasée d'un si ardent amour que sa puissance d'aimer devenait immense. « Elève-toi jusqu'à moi, » dit le Sauveur. Elle sentit alors sur ses lèvres le baiser du Christ, et goûta l'union, qui donne la paix sur la terre avant de faire la béatitude éternelle des élus[1].

Deux jours plus tard, Catherine était de nouveau ravie en extase ; le P. della Fonte, qui lui amenait ceux des novices de Camporeggi qu'elle pouvait entraîner à la contemplation de l'éternelle vérité, entra dans la cellule de Fontebranda avec un postulant récemment arrivé à Sienne, Simon de Cortone. Le jeune homme s'arrêta ébloui par le visage lumineux qui, de même qu'un miroir sans tache, reflétait la beauté divine ; en même temps il écoutait des paroles d'une harmonie si complète que lorsqu'il n'en comprit plus le sens, il s'accusa de son manque d'entendement ; une vie meilleure semblait commencer pour lui ; enfin Catherine

1. **Processus; attest. Fr. Bart. de Senis. D. Mart., 1323-1326. Suppl., II, 5. — Dial. XXVI.**

reprit l'usage des sens. Ne sachant point encore où elle était, et regardant autour d'elle, la Bienheureuse murmura comme interrogeant ses souvenirs : « De quel lieu suis-je venue ? » Puis, apercevant le P. Thomas, elle s'écria : « Pourquoi ne vous unissez-vous pas à la fête du ciel ? aujourd'hui on y chante sainte Lucie la Romaine[1] ; grâce à Lucie *(la lumière)*, l'éternelle Vérité m'enveloppe et me pénètre, il me semble la connaître, l'aimer pour la première fois ; mon âme est renouvelée ; Lucie me fait participer au fruit de son martyre, le chœur des vierges lui rend hommage par un mystérieux cantique. Près d'elle sont deux saintes que je vois pour la première fois, Marguerite de Hongrie et Agnès de Montepulciano. Mon père, faites sonner les cloches en signe de réjouissance. » Au même instant le soleil disparut, une furieuse tempête s'abattit sur la ville, la foudre gronda, et pas un des campaniles de Sienne ne resta muet[2]. La Sainte sourit : « Vous le voyez, dit-elle à son confesseur, il fallait que la terre se joignît au ciel. »

L'Avent se passa pour Catherine dans une béatitude complète. Le jour de Noël elle reçut l'Enfant Jésus des mains de la Vierge. « Maintenant, je suis riche de tous les biens », s'écria-t-elle d'une

1. Catherine eut deux visions de la martyre qu'on fête le 16 septembre ; dans la lettre 283 elle raconte la seconde au P. Thomas della Fonte et lui rappelle les détails de la première.

2. En ces temps de foi on sonnait les cloches pendant l'orage.

voix vibrante, et elle adora le Verbe avec la simple foi des bergers. Le jour de la Circoncision, quand elle communia, la Vierge Marie la soutint dans ses bras, la toute-puissante Trinité la ravit en extase, et Notre-Seigneur Jésus-Christ l'unit à lui, dans le mystique baiser chanté par l'épouse du Cantique. Ses lèvres restèrent tout embaumées d'un parfum qu'elle répandit en parlant.

D'intolérables douleurs succédèrent à ces joies ; cependant son confesseur voulut que le jour de l'Epiphanie elle se rendît à l'église. Bien qu'épuisée par la souffrance, elle se leva malgré les efforts de sa mère et de sa belle-sœur, afin de les accompagner à Saint-Dominique ; miraculeusement guérie, elle assista à la messe des Tertiaires. Dès qu'elle eut reçu le corps de Jésus-Christ, elle s'écria avec un irrésistible élan : « Amour ! mon très doux amour, je succombe ! » Des torrents de larmes inondaient son visage, elle demandait à Dieu de perdre sa volonté propre, d'appartenir complètement à Jésus, d'entraîner dans cette union ceux qu'elle aimait. Dieu interrompit sa prière par une vision. Devant elle s'élevait une porte étroite. Si on voulait la franchir, il fallait renoncer à tout ce qu'on possédait, être prêt à affronter les plus cruels supplices. Catherine s'approcha et passa sous la porte. De l'autre côté, le Sauveur l'attendait ; avec lui étaient le précurseur Jean-Baptiste, saint Dominique et ses disciples, Pierre martyr et Thomas d'Aquin. A leur suite venaient deux illustres vierges romaines, Agnès et Lucie. Toutes ces âmes étincelaient, grâce à la splendeur de leurs

diverses vertus, et formaient autour du Sauveur un arc-en-ciel bien plus lumineux que celui jadis aperçu par Noé. La foi, l'amour, la constance, l'humilité, rayonnaient de Catherine en cette auréole du Verbe Eternel.

Vers le soir, la jeune fille retourna dans sa cellule. Le Rédempteur lui apparut : « Donne-moi ton pain, » dit-il, indiquant un petit morceau qu'elle tenait à la main. Jésus-Christ le prit, l inonda du sang qui jaillit de son côté entr'ouvert, et le rendit à sa servante : « Mange ce pain en recevant ma bénédiction. » Comme les apôtres, Catherine était conviée à la cène.

Lapa, Lisa et quelques autres Tertiaires avaient préparé leur repas. Elles cherchèrent à persuader à Catherine de rompre un jeûne qu'elle gardait depuis dix-huit jours. Au même instant la jeune fille entendit la voix de Jésus-Christ : c'était un doux reproche : « Ne te souviens-tu pas d'avoir reçu d'autres aliments que ceux des hommes ? — Ah ! mes sœurs, s'écria la Sainte, avant de m'asseoir à cette table j'ai été rassasiée d'une nourriture bien meilleure, » et écartant les fruits qu'on lui offrait, elle parla des dons surnaturels.

Quelques jours plus tard, contre son habitude, Catherine parut un instant à sa fenêtre. La campagne couverte de neige gardait un morne silence ; mais le ciel s'ouvrit devant la jeune sainte, et jusqu'à elle arrivèrent les harmonies des célestes concerts. Dans une symphonie de voix immortelles, les âmes rendaient des sons divers. Marie-Magde-

leine, Jean, le disciple préféré du Maître, d'autres encore qui avaient beaucoup aimé, vibraient davantage au souffle du Créateur, et leurs chants dominaient les chœurs des bienheureux. Ces chœurs célébraient la miséricorde infinie de Dieu, qui gratuitement, par un pur effet de la grâce, fait jouir les hommes de la béatitude éternelle. Catherine devinait le sens plutôt qu'elle ne le comprenait. C'était assez pour exciter le désir, mais non pour satisfaire l'entendement. Quant à expliquer ce qu'elle saisissait, il n'y fallait point songer. Comment traduire le langage de l'infini avec les mots bornés de la terre? Ne valait-il pas mieux communiquer sa joie que la décrire? « Veillez et priez, dit-elle au P. Thomas qui tout pensif la regardait. Ce soir je vous enverrai mon Seigneur Jésus-Christ. » Entraînée par la force de son amour, elle s'adressait à l'invisible Époux des âmes. « Oui, lui disait-elle, vous témoignez votre miséricorde à ceux qui ôtent leurs couronnes pour les jeter aux pieds de l'Agneau qu'ils suivent en chantant. »

L'oreille attentive, les yeux fermés, elle écouta plusieurs jours et plusieurs nuits le cantique de l'amour éternellement heureux. Jésus-Christ lui découvrait les admirables bontés de la Providence, et Marie-Magdeleine la faisait participer à sa propre communion au secret divin.

Cependant le corps de Catherine ne goûtait ni nourriture ni sommeil; épuisé par l'activité de l'âme il s'affaissa. Sans mouvement, presque sans voix, la jeune Sainte gisait sur la planche qu'elle nommait

son lit, et, avide de Jésus-Christ, elle se débattait dans les liens qui la retenaient captive. « Très doux Fils de Dieu et de la Vierge Marie ! » s'écriait-elle comme si ce nom béni l'eût rapprochée de son immortel Epoux, puis elle murmurait : « Pourquoi ce corps misérable m'empêche-t-il de m'unir à vous? Rien ne peut me plaire dans cette triste vie, je ne cherche que vous. Si j'aime les créatures, c'est à cause de vous. Tirez mon âme de sa prison, délivrez-moi. — Ma fille bien-aimée, répondait le Christ, quand j'étais parmi les hommes, je désirais d'un grand désir manger la dernière Pâque avec mes disciples; pourtant j'ai attendu avec patience le moment fixé par mon Père, car j'accomplissais sa volonté et non la mienne; il te faut aussi vivre de désirs dans la résignation jusqu'à ce que mon heure soit venue. » Alors Marie-Magdeleine, qui avait été particulièrement unie au mystère de la mort du Christ, consola Catherine. Inondée du sang dont la divine vertu l'enivrait, Marie-Magdeleine étreignait la croix; mais c'était surtout au jardin du saint Sépulcre que Catherine cherchait à suivre sa protectrice : « O Magdeleine Amour ! disait-elle, ton cœur reposait avec ton Sauveur ! Afin de trouver ton doux Jésus, tu ne mettais point de terme à une douleur dont la persévérance te rendit ton Maître. » En réponse, l'*apostola innamorata* faisait entendre la vocation qu'elle avait reçue au saint Sépulcre, quand le Christ la repoussa pour lui donner plus encore qu'aux autres [1]. Instruite dans les traditions de son

1. Lettera 61.

Ordre, la Tertiaire n'ignorait point les privilèges de l'amie du Seigneur appelée non seulement à comprendre, par le témoignage des sens [1], un fait certain pour elle avant de l'être pour les autres disciples : la résurrection, mais appelée de plus à ne point s'arrêter à l'amour de l'humanité glorieuse, à concevoir et à accomplir une union plus étroite, celle avec le Verbe, tel qu'il est remonté au sein du Père [2]. C'était guidée par Marie-Magdeleine que jadis Catherine pleurait ses fautes, se tenait aux pieds du Maître et faisait de la cellule de Fontebranda une autre Béthanie. Maintenant la grande contemplative associait la jeune fille aux mystérieuses ascensions commencées en son âme dès l'apparition du Seigneur, continuées toute sa vie et rendues sensibles quand sept fois le jour, au désert, les anges l'emportaient vers son Bien-Aimé. Méditant ces ascensions, qui résument tout le mouvement d'âme de Marie-Magdeleine depuis sa première rencontre avec le Christ ressuscité, Catherine se demandait si elle aussi ne devait point être pour ses frères les apôtres dominicains et pour le clergé catholique, une messagère d'Ascension. Elle voyait beaucoup d'hommes apprendre la doctrine du Crucifié sur la croix et avoir foi en la résurrection du Rédempteur ; mais il leur fallait encore monter au sein du Père à la suite de la Divinité de son Fils. Elle dirait que comprendre cela, le goûter, c'est

1. *Palpate et videte.* Luc. xxvi, 39.
2. *Noli me tangere, nondum ascendi ad Patrem meum.* Joan. xx, 17.

recevoir sur la terre les « arrhes de la vie éternelle[1] ». Au jardin du saint Sépulcre, Marie-Magdeleine avait cru s'unir à son Dieu ; il lui fut commandé d'attendre ; à son tour Catherine entendait le *noli me tangere* de Jésus. Sachant qu'on trouvera Dieu au terme de la vie dans la mesure faite ici-bas par la charité, elle s'inclina : « Seigneur, que votre volonté s'accomplisse ! » L'union du ciel n'était point encore permise, la Sainte demanda donc au Christ l'union la plus étroite avec lui qu'on ait ici-bas : « Seigneur, ajouta-t-elle, si vous ne m'unissez point maintenant à votre Divinité dans le ciel, laissez-moi sur la terre participer à votre Passion[2]. » Aussitôt une navrante douleur oppressa Catherine. Son âme partageait le délaissement, l'abandon de l'âme du Rédempteur. Ses membres « cloués en croix avec le Christ » étaient si violemment tendus que les os de sa poitrine lui semblaient se briser. Jamais elle n'avait éprouvé un pareil martyre ; elle devait l'endurer toute sa vie, et pourtant sa volonté ne fléchissait pas. Craignant que les faveurs divines ne lui fissent perdre le sentiment de son propre néant, elle demandait au contraire à son Sauveur de dompter en elle tout orgueil par la souffrance.

La veille du jour où l'Eglise célèbre la conversion du juif Saul trouva Catherine dans ces sentiments ; de nouveau saint Paul daigna lui apparaître. Durant

1. Cette expression de saint Paul, familière au B. Albert le Grand et à d'autres mystiques de l'Ordre, se retrouve sans cesse sous la plume de la Dominicaine.

2. B. Raym. II, 6. — Suppl., II, 2, 6.

plus de quarante-huit heures elle demanda et reçut ses enseignements. « O saint Apôtre, disait-elle, le jour où le Verbe divin vous amena de l'erreur à la Vérité, ravi par une extase, vous vîtes la divine Essence en trois personnes. Après avoir repris l'usage de vos sens, ce fut le Verbe incarné qu'il vous était donné de contempler. Dépouillé de la joie de l'Essence divine [1], vous vous êtes revêtu du Christ en comprenant que, par ses souffrances, il était la gloire de son Père et notre salut ; ni avec le Père ni avec le Saint-Esprit vous ne pouviez trouver la souffrance; vous avez donc oublié tout le reste pour ne plus rien savoir que Jésus crucifié. » A cette prière écho de sa parole inspirée, saint Paul répondait, il exhortait sa « douce fille » à s'attacher comme lui au Christ par les liens étroits de l'amour, qui ne se détendent ni ne se brisent jamais. Et ce Christ que la jeune vierge aimait jusqu'à souhaiter mourir pour s'unir à Lui, voici qu'il vivait en elle d'une vie réelle, efficace, dont chaque opération rapprochait du terme de toute vie, le Père qui est aux cieux [2].

Lorsque Catherine revint à elle, les cloches appelaient les fidèles à la messe du dimanche. Elle se rendit en toute hâte à Camporeggi et se prépara à la communion ; mais ce fut en vain qu'elle alla de l'autel de Saint-Pierre Martyr à la chapelle des Ter-

1. *Spogliato fu del diletto della divina Essenzia.*
2. Lett. 134, 217, 226. Nous avons joint au récit du B. Raymond [II. 6.] quelques paroles d'une prière [Oratione XXIII.] qu'il recueillit plus tard sur les lèvres de sa pénitente.

tiaires : le prieur avait défendu qu'on lui donnât l'Eucharistie ; aussi les trois religieux qui successivement célébrèrent la sainte messe furent-ils unanimes dans leur refus. Pourquoi cette rigueur? Craignait-on le trouble que ses ravissements causaient à la foule? Voulait-on l'éprouver par la plus cruelle des privations ? Sans discuter, elle fit un acte d'humilité et se soumit.

Elle quittait l'église quand elle se trouva en présence des trois personnes de la Trinité. Une main de feu tenait l'hostie qui rachète les péchés des hommes. « Ma fille, dit une voix mystérieuse, plusieurs fois je t'ai communiée sur terre en te donnant mon corps ; aujourd'hui je veux te communier au milieu même de l'incompréhensible lumière de la Trinité. » La voix prononça les paroles de la consécration telles que les prêtres les récitent à l'autel. La main de feu plaça l'hostie sur les lèvres de Catherine, et une force divine, cette force qu'elle demandait sans cesse au Saint-Esprit, l'envahit. La Providence illuminait son intelligence; les trois puissances de son âme étaient absorbées par les trois personnes divines ; son corps s'élevait audessus du sol, tandis qu'elle percevait le parfum, qu'elle goûtait sensiblement la saveur du sang de Jésus. Enseignée par Marie-Magdeleine, instruite par saint Paul, elle était appelée de Dieu à l'extrême limite où d'ici-bas, quelques créatures contemplent le mystère de la Divinité.

Comment retourna-t-elle dans sa cellule? elle ne le sut jamais; son ange gardien avait conduit ses pas. Maintenant, à genoux devant le crucifix, elle

songeait à l'amour du Sauveur qui, souvent rebuté, ne se lasse jamais; elle voyait le Rédempteur donner sa vie dans un martyre dont la mort n'est que la moindre part. Tout à coup, ressentant combien elle était elle-même aimée de Jésus-Christ, cette femme si vaillante contre de déchirantes souffrances ne put résister à la joie. Envahi par un amour « plus fort que toute force[1], » son cœur se brisa, son âme s'élança vers Dieu. C'était la vision béatifique entrevue! Sans en jouir pleinement encore, elle contemplait la félicité des élus. La poignante angoisse du purgatoire, les horreurs de l'enfer lui étaient aussi révélées.

Cependant, son corps inanimé gisait sur le plancher de sa cellule. Lapa et Lisa, voyant leurs efforts impuissants à rappeler Catherine à la vie, avaient fait avertir le P. Thomas della Fonte; il accourut accompagné du P. Caffarini. Les Dominicains croyaient leur amie malade, ils la trouvèrent morte! « Catherine, la fille de Lapa, n'est plus, » se dit-on bientôt tristement dans les cloîtres de Camporeggi. Le Père Maître des Sœurs de la Pénitence Barthélemy dei Montucci, quitta aussitôt le couvent et alla, avec un convers nommé frère Jean, voir une dernière fois la sainte de la Fraternité. En ce moment le P. dei Dominici prêchait le panégyrique de sainte Paule. Lorsqu'il descendit de la chaire, il ne voulut pas croire les nouvelles qu'on lui annonçait et se précipita à Fontebranda. Dès les premiers pas qu'il fit dans la rue, ses espérances s'évanoui-

1. Dialogo CXLII.

rent. Les parents de Catherine, ses chers pauvres, ses amis, les curieux eux-mêmes assiégeaient la maison et faisaient retentir le voisinage de l'expression bruyante de leurs regrets. Malgré le respect que son habit inspirait à chacun, le P. dei Dominici ne parvint dans la cellule de Catherine qu'après de longs efforts. La foule envahissait l'étroit espace où la jeune fille, qui depuis près de quatre heures ne donnait plus signe de vie, était environnée de cierges. On pleurait la morte, mais déjà on célébrait un touchant miracle que la sainte venait d'accomplir. Suffoqué par ses sanglots, le convers Jean s'était rompu une veine dans la poitrine, le sang s'échappait à flots, il allait mourir ; saisissant la main de Catherine, il la plaça sur lui. « Voyez-le maintenant, criait-on de de toutes parts au P. dei Dominici : il est guéri, et guéri par notre sainte ! » Le religieux s'approcha du corps de la Bienheureuse et se mit en prière. La parole expira sur ses lèvres ; il voyait battre le cœur qu'on croyait glacé par la mort. Catherine ouvrit les yeux : « O ma pauvre âme! » s'écria-t-elle. Effrayée, la foule s'éloigna. Ce n'était plus une morte qu'on pouvait vénérer, c'était une malade qu'il fallait soigner.

Lapa, Lisa, Alexia restées seules auprès d'elle, la prirent dans leurs bras ; mais elle demanda du calme, du silence, le loisir de pleurer en paix. L'action divine était visible pour les pieuses femmes; elles se turent et attendirent. Vers le soir, Alexia, forte des droits de l'amitié, s'assit aux pieds de Catherine. « Il s'est passé de grandes choses en toi, lui dit-elle. — Oui, » répondit la jeune fille, et elle exprima

ce qu'elle avait d'abord éprouvé : le repentir de ses péchés, le regret de ne pouvoir communier ; elle décrivait ses luttes avec les démons pour le salut d'une âme pécheresse, son désir de quitter la création et les créatures afin de s'unir au Créateur. Était-ce tout ? Certes non. Alexia savait que par humilité Catherine cachait à ses plus proches une partie des faveurs célestes ; au lieu de la presser de questions, elle fit appeler le P. della Fonte.

Les religieux de Camporeggi ne parlaient que de Catherine, dont toute la ville s'occupait. Au couvent, comme dans les rues de Sienne, les avis étaient partagés ; on admirait, on se scandalisait, on doutait. C'était une syncope, une simple léthargie, disait le P. dei Dominici qui, arrivé le dernier, ne pouvait croire à une mort aussi étrange. Le messager d'Alexia interrompit cette discussion. Thomas della Fonte et Barthélemy dei Dominici s'élancèrent sur ses traces ; on allait enfin savoir la vérité. Catherine, revenue sur la terre, pleurait le ciel où elle avait goûté tous les bonheurs, même celui des élus. « Déjà, disait-elle, je contemplais ma gloire future dans le rayonnement de la Bienheureuse Agnès de Montepulciano, le Tout-Puissant m'ayant assuré que telle serait ma destinée dès l'heure de la mort. Avec l'œil de l'intelligence[1], je voyais la couronne de justice qui ceint le front de l'apôtre saint

1. Expression qu'on retrouve sans cesse dans les écrits du moyen âge. Elle prouve que ces visions de Catherine étaient surtout intellectuelles et empruntaient seulement au corps ce qui est nécessaire pour faire acte d'intelligence en ce monde.

Paul. Cette couronne je l'ai un instant sentie sur ma tête, et elle me sera rendue pour l'éternité. » Tout en parlant, la jeune fille oubliait les créatures et s'adressait au Créateur. « Je ne veux pas pour moi la couronne, je veux les mépris qu'a supportés le Christ. » Pâle, recueillie, elle fermait les yeux, paraissant écouter une voix, puis elle murmurait : « Vous me répondez que vous ne pouvez exaucer mes cris, et cependant c'est vous qui m'inspirez, c'est votre grâce qui me presse. Chaque jour j'élèverai la voix vers vous ; mais que vous m'exauciez ou non, je ne cesserai jamais de faire votre volonté. »

Tandis que le P. Thomas recueillait ces entretiens avec une humble piété, le P. dei Dominici voulait être éclairé sur la mort de Catherine, car déjà ce fait miraculeux exerçait sur l'esprit des Siennois une influence fâcheuse. Transportée par le souvenir du paradis, la Sainte s'écriait : « Mon âme était-elle unie à mon corps ? en était-elle séparée ? je ne sais. Mais vous m'avez trompée, Seigneur, car je ne croyais pas retourner sur terre ! » Il l'interrompit et l'interrogea de nouveau : « Je crois n'avoir visité le ciel qu'en esprit, répondit-elle, car mon cœur s'est brisé par la violence de mes désirs. » Incertain, le P. dei Dominici se taisait, jugeant que l'apôtre saint Paul lui-même n'avait pu dire comment il avait vu Dieu. La foi simple du Père

Voici l'appréciation du B. Raymond : *Actus intellectionis de se nullum corporeum requirit instrumentum nisi ad objectum intelligibile præsentandum.*

Thomas lui vint en aide. « Demandez au Seigneur si votre âme et votre corps étaient séparés, » dit-il à Catherine. La Sainte se recueillit. — « Mon âme a réellement quité mon corps, » reprit-elle d'une voix ferme[1].

Les Dominicains regagnèrent le couvent où l'*Ave Maria* les appelait. Dès le lendemain ils revinrent, amenant un prédicateur célèbre de Florence, le P. Donato. « Œil éternel, murmurait la Sainte ravie en extase, vous éclairez toutes les âmes qui sont dans le monde, tous ceux dont l'œil est simple! Seigneur, vous me faites défaillir; hier vous m'avez revêtue du vêtement de gloire qui m'était préparé, et il m'a semblé que vous m'admettiez au nombre des bienheureux, puis quand je ne m'y attendais pas, vous m'avez tout repris. » Elle gémissait d'être exposée à la tentation, elle demandait à Dieu la souffrance, s'il lui refusait la mort; enfin elle cessa de parler et s'assoupit.

Le P. Donato, qui désirait la connaître, éprouva une vive contrariété. Les heures qu'il passait à Camporeggi étaient comptées, car il devait, avant de retourner à Sainte-Marie-Nouvelle, visiter Fr. Guillaume de Flete d'Angleterre, savant Ermite Augustin, qui vivait à Lecceto, non loin de Sienne. Par une révélation miraculeuse de Dieu,

1. Les vivants peuvent jouir momentanément de la vision glorieuse. Cf. **Benedicti XIV. De servorum Dei beatificatione**, 50, n. 5. Pour le récit de ce fait, extraordinaire entre tous dans la vie de la Sainte et où l'opération divine se montre le plus à découvert, nous la laissons parler elle-même sans nous permettre aucune appréciation personnelle.

Catherine connaissait ce moine, qu'elle n'avait jamais rencontré sur terre. Le P. Donato espéra donc l'éveiller en lui offrant de l'accompagner à Lecceto. Soit politesse, soit soumission exagérée, Catherine, qui souhaitait ardemment rester seule avec son Maître Jésus-Christ, répondit pourtant : « Je m'y rendrai volontiers. » Ce dernier mot n'était pas tombé de ses lèvres qu'une amère douleur l'arrêta. Elle qui vivait en communion constante avec le Dieu de vérité, elle avait menti ! Le repentir lui rendit le plein usage de ses facultés ; elle confessa son péché au P. Thomas, fit ses adieux au P. Donato et congédia tous ceux qui étaient chez elle. Durant trois jours et trois nuits on entendit ses sanglots. Jésus-Christ la consola. « Ne pleure plus, lui dit-il : je t'ai laissée tomber dans cette faute afin que le remords te rappelât à tes sens que tu te réjouissais d'avoir quittés. C'est un moyen de te connaître et de ne pas t'enorgueillir lorsque ma bonté fortifie ta faiblesse ! »

Depuis la fête de saint Dominique, Catherine était progressivement formée à l'apostolat. Par le Verbe divin, le Père céleste instruisait la Tertiaire selon sa vocation ; il lui dévoilait l'âme et l'œuvre du Fondateur de son Ordre, il lui ouvrait l'intelligence aux lumières dont jouissent particulièrement les enfants de Dominique ; en ce cœur il excitait l'amour passionné du Christ, amour qui aussitôt éveille l'amour généreux des âmes. Le Précurseur que Jésus avait placé au début de sa prédication évangélique, apparaissait au début de l'apostolat de Catherine afin de confirmer la

jeune apôtre dans la pénitence qui précède le règne du Christ. Jean, le « cher ami de Jésus », préparait la jeune vierge à la contemplation du Verbe divin, principe de toute vie, sans laquelle l'activité ne s'alimente point à la seule source vraie. Les martyres Lucie et Agnès lui enseignaient que tout témoin de Jésus-Christ est tenu de rendre témoignage par sa mort comme par sa vie, s'il faut fortifier ses frères dans la foi. De même que Dieu avait employé l'intermédiaire de saint Dominique, les saints de la primitive Eglise se choisissaient auprès de Catherine des interprètes dominicains. A la suite du Précurseur, Catherine trouvait Marguerite de Hongrie dont la pénitence restait une tradition dans les cloîtres du second Ordre ; saint Thomas était pour la Tertiaire, comme pour la chrétienté, l'interprète de saint Jean[1], et les martyres romaines montraient leur sacrifice perpétué par les Frères Prêcheurs. Pierre de Vérone apparaissait à la consacrée : c'était lui qui sur la terre italienne avait de son sang écrit un ineffaçable *Credo*[2].

Initiée au Christ par Marguerite de Hongrie, perfectionnée dans sa connaissance par saint Thomas, excitée à prêcher sa doctrine jusqu'à la mort par saint Pierre martyr, Catherine avait de nouveau parcouru en vision les divers degrés qui, au sortir de la crainte, conduisent à l'union divine renouvelée et resserrée sans cesse par des actes répétés d'amour. L'Epoux faisait participer l'épouse

1. Cf. **S. Thom. Ev. Joan.**
2. **Dial.** CLVIII.

à sa vie : il la conduisait de la crèche au calvaire, elle le suivait avec une conformité de vues, une ardeur de charité, qui lui méritaient d'être associée à Marie-Magdeleine dans une contemplation privilégiée du Christ glorieux. Cette contemplation la Dominicaine Agnès de Montepulciano la lui montrait parfaite dans l'éternité. Enfin, quand, ravie par une vision de la très sainte Trinité [1], la jeune vierge mourait d'amour et discernait sous la lumière divine non seulement les béatitudes célestes propres à exalter sa charité, mais encore les souffrances du purgatoire propres à exciter son zèle apostolique, saint Paul lui enseignait comment, après être mort d'amour pour les âmes, à l'exemple du Rédempteur, on ressuscitait en Jésus-Christ pour l'amour d'elles. A la suite de l'Apôtre il fallait qu'elle dominât la seule tentation qui l'atteignait, la tentation qu'accusent les paroles : *cupio dissolvi*, le désir de voir l'éternelle Trinité en son Essence avant l'heure fixée par Dieu [2].

Catherine envisagea la voie ouverte devant elle ; Notre-Seigneur en avait tracé les chemins, et elle repassa dans son âme les paroles qu'il proférait alors : « Ma fille bien-aimée, je t'ai ressuscitée pour te donner une vie nouvelle ; ma grâce débordant sur ton corps rendra son mode d'existence extraordinaire et opérera de singuliers prodiges : aussi les ignorants qui s'arrêtent au seul témoignage des sens se scandaliseront et t'accuseront

1. Lettera. 61.
2. Dialogo LXXIX.

publiquement de supercherie ; même certains de tes amis te supposeront la proie de vaines illusions ; mais je ferai taire la calomnie [1]. Ton langage sera docte, ton esprit éclairé ; tu voyageras, tu vivras avec la multitude ; j'enverrai les uns vers toi, je t'enverrai aux autres. Tu porteras mon nom aux clercs et aux pontifes. Tu gouverneras le peuple chrétien, afin que ta faiblesse confonde les orgueilleux. Par toi je sauverai beaucoup d'âmes. Ne crains rien, je suis avec toi. » Une fois encore Catherine répondit : « Voici la servante du Seigneur ; que sa volonté soit faite ; qu'il m'aide, qu'il se souvienne de moi selon la grandeur de sa miséricorde [2] ! »

La Sainte avait « vu l'Essence divine [3] » et elle renonçait à jouir de Dieu ! L'appel nouveau du Maître faisait d'elle une apôtre ; ainsi que saint Paul [4] et à l'exemple de Jésus, Catherine était, elle osait le dire, « une victime vouée à l'anathème pour les âmes [5] ». Elle les rachetait en restant sur la terre unie aux souffrances du Christ.

1. Le B. Raymond est peu clair dans son récit ; il dit à la fois que Catherine entendit les paroles du Christ avant son apostolat et après les persécutions que lui attirèrent ses visites aux malades.

2. **Dial.** CXLII — LXXXIII. — **B. Raym.** II, 5, 6. — **Suppl.** I, 2, III, 6. — **Processus** ; attest. P. Barth. Dom. D. Mart., VI 1329-1333.

3. *Anima mea vidit divinam Essentiam.* **B. Raym. II**, 6.

4. **Ad Rom.** IX, 3.

5. *Propter eos anathema facta sum a Domino*, dit-elle au P. Raymond. II. 6. On peut lui appliquer les paroles de saint Thomas sur saint Paul : *Volebat ad tempus privari fruitione divina ad hoc quod honor Dei procuraretur in proximis.* 2da 2dæ q. XXVII. Art. 8, ad I.

CHAPITRE VI

1372-1373

APOSTOLAT DE CATHERINE A SIENNE

> Ogny enfermo cor trova salute
> Per la sua gran virtute.
> LAUDE DI S. CATERINA DI FIDEO BELCARI.

Les malades et les pauvres de Catherine. — Ses pèlerinages. — Son empire sur les pécheurs. — Son secrétaire Néri dei Pagliaresi. — Ses lettres. — Début de sa mission publique. — Sa correspondance avec le Légat P. d'Estaing. — Ses premiers disciples.

Ce n'était plus seulement par la prière ou par le sacrifice, par des entretiens intimes avec sa famille, avec les membres de son Ordre et avec leurs amis, que Catherine devait gagner les âmes à la vie éternelle. Le divin Maître voulait autre chose : il exigeait qu'elle agît au dehors.

La Sainte n'attendit point qu'un événement propre à frapper l'esprit ou à surexciter les énergies donnât au début de sa mission le caractère élevé, étendu, annoncé par la parole divine. Tout simplement elle suivit les Sœurs de la Pénitence dans leurs travaux extérieurs. C'étaient la visite des prisonniers et le soin des malades pauvres que le manque des biens terrestres dispose particulière-

ment à recevoir la plénitude des richesses éternelles. Ainsi les Tertiaires pratiquaient le double esprit de leur règle : la mortification des sens et le zèle envers les âmes.

Tous les matins, au lieu de s'oublier près du Saint-Sacrement, Catherine quittait la chapelle *delle Volte* après la messe et se rendait au petit hospice de Camporeggi destiné aux Sœurs et desservi par elles, puis à l'hôpital della Scala, ou à celui de la Miséricorde, fondé par un Tertiaire dominicain, le bienheureux André Gallerani. Là, pénétrant dans les salles obscures où les malades s'entassaient sur de fétides grabats, elle aidait le médecin et secondait le prêtre. Quand la mort lui arrachait ses malades, elle les ensevelissait, contemplant avec joie en eux l'image de sa propre fin, et souvent elle vit les corps inanimés que touchaient ses mains briller des splendeurs de la résurrection.

Ainsi, sans empressement comme sans crainte, elle se mêla aux hommes chaque fois que son désir de faire le bien lui en fournit l'occasion. Par une grâce singulièrement douce, le Seigneur voulut que le premier miracle public opéré par Catherine, le premier prodige qui suivit la résurrection de sa mère, eût pour objet une Sœur de la Pénitence.

Au moment où elle arrivait à l'hôpital de la Miséricorde, les malades lui racontèrent un jour, que de leurs fenêtres, ils avaient vu s'écrouler une vieille maison sur la Tertiaire dominicaine qui

1. On montre encore à l'hôpital della Scala le réduit où se retirait Catherine, et la pierre sur laquelle elle s'étendait.

l'habitait. Les voisins soignaient cette pauvre femme ; mais elle poussait des cris déchirants. Catherine accourut auprès d'elle ; afin de se rendre compte de l'étendue du mal, elle toucha les contusions, les plaies, les fractures, et la douleur disparut au point que la blessée, s'adressant aux médecins qui se consultaient à son chevet, dit à haute voix : « La fille de Lapa m'a guérie. » Les médecins furent les premiers à célébrer la toute-puissance divine. Bientôt le peuple de Fontebranda déclara que l'enfant nouveau-né d'une pauvresse du quartier serait mort, si les prières de Catherine n'avaient pas rendu à la mère son lait tari par la misère et la maladie ; aux jeunes femmes, qui émues de ce prodige arrêtaient la Bienheureuse dans les rues pour lui faire bénir leurs enfants se joignirent bientôt tous les malheureux [1].

Catherine ne recula devant aucun travail, aucun sacrifice utile au prochain ; on remarqua cependant qu'elle évitait tout rapport avec les possédés. Craignait-elle de provoquer l'admiration en calmant les énergumènes ? Redoutait-elle la vue du démon ? Dieu avait laissé Satan traverser ses visions, et elle aurait, assurait-elle, cheminé dans les flammes jusqu'au jugement dernier plutôt que de le revoir [2] ! Etait-elle encore obsédée par les esprits de ténèbres comme au début de sa vocation ? Ses paroles portaient à le croire.

Un notaire de Sienne, Ser Michel de Monaldo,

1. **Suppl. Mss.** II, 1, 4. — **B. Raym.** II, 8.
2. **Dial.** XXXVIII, CXXXII.

lui demandant de guérir sa fille, elle répondit : « Je suis moi-même tourmentée du démon : comment voulez-vous que je délivre les autres ? » Certes elle blâmait ce père imprudent d'enchaîner la liberté de ses enfants et de les avoir vouées au cloître sans les consulter [1]. Peut-être le trouvait-elle digne des châtiments de Dieu ; mais si Laurence de Monaldo avait été malade au lieu d'être possédée [2], elle n'aurait pas attendu pour la guérir que le P. della Fonte la lui amenât d'autorité. Satan parlait par la bouche de Laurence. « Quand je sortirai d'ici, j'entrerai en toi, cria-t-il à la Sainte. — Si Dieu le permet, je me garderai de m'opposer à sa volonté, » répondit-elle en faisant par ses prières cesser l'agitation douloureuse de Laurence. Déjà Ser Michel et sa femme versaient des larmes de joie. « Laissez-moi cette enfant encore quelques jours, » reprit la Voyante. Un soir Catherine et son amie Alexia étaient retenues dans le voisinage par une œuvre de miséricorde. « Partons ! » s'écria tout à coup la Bienheureuse : le loup infernal vient de ressaisir la brebis que nous lui avions arrachée. » Elles coururent à perdre haleine, et trouvèrent Laurence furieuse sous l'action de la tempête intérieure déchaînée en elle. « Tu seras encore chassé, dit Catherine au démon. et tu ne reviendras plus. » Elle passa la nuit en prières, puis elle fit appeler Ser Michel ; il pouvait reprendre

1. Lettera 12.
2. La possession est l'empire que Dieu permet au démon de prendre sur une personne humaine. La tentation agit à distance la possession agit en la personne même.

sa fille, désormais elle servirait Dieu en paix. Bien que les chrétiens du XIVe siècle fussent accoutumés à voir fuir les démons à la voix de l'Eglise et des saints, le triomphe de Catherine sur Satan eut le retentissement que l'humble Tertiaire avait craint et prévu [1].

Les pauvres ne perdaient rien à la ruine des Benincasa ; maintenant Catherine allait les visiter, et depuis qu'elle n'avait plus son père terrestre si libéral envers eux, son Père céleste lui accordait tout ce qu'elle souhaitait. Le pain, l'huile, le vin, se multipliaient dans ses mains, et une puissance invisible protégeait les richesses de sa charité. Un jour qu'elle portait dans la poche de son habit des œufs destinés à un malheureux d'autant plus intéressant qu'il avait lui-même donné tout ce qu'il possédait, elle entra à l'église croyant n'y rester qu'un instant. Ravie en extase, elle perdit l'usage des sens. Quand elle revint à la vie, ce fut pour se trouver étendue sur les dalles du sanctuaire ; tout le poids de son corps avait porté du côté de sa poche, le dé de métal dont elle se servait pour coudre était brisé en trois morceaux ; mais les œufs ne gardaient pas la moindre trace de sa chute.

Peu après, c'était une veuve chargée d'enfants qu'il s'agissait de soulager en secret. Catherine ne pouvait confier cette mission à personne, et ses douleurs de côté la retenaient étendue. Elle invoqua le Seigneur, puis guérie par la foi, elle se

1. **B. Raym.** II. — **Legg. Min.**, II, 9. — **Memoriale di me Ser Cristofano di Gano.** [BIBLIOGRAPHIE, I, V.]

leva, mit dans un sac les aliments nécessaires à une nombreuse famille, et partit avant le jour. D'abord son lourd fardeau lui sembla léger. Elle marchait avec une extrême rapidité, lorsque tout à coup ses forces la trahirent et ce fut en se traînant péniblement qu'elle parvint au terme de sa course. Chez ses protégés la partie supérieure de la porte était ouverte ; pourquoi se seraient-ils enfermés, eux qui ne possédaient rien ? Catherine passa son bras à l'intérieur, fit céder la serrure, entra et se débarrassa de sa charge. Au moment où elle se retirait en silence, évitant à cette misère cachée l'expression de la reconnaissance, ses membres lui refusèrent tout service. La veuve s'éveillait; un instant encore, et Catherine serait découverte; les passants, les voisins, nul n'ignorerait sa charité : « Allons, il faut s'en aller ! » se dit-elle, faisant à Jésus-Christ des reproches de l'abandon où il la laissait. Elle regagna son logis, épuisée de fatigue; et les souffrances qui l'avaient quittée quelques heures la reprirent de nouveau. Au reste, peu lui importait le moyen d'arriver à son seul but, Jésus-Christ, pourvu qu'elle l'atteignît ! Si la langueur la réduisait à l'inaction, elle s'humiliait profondément, disant à son confesseur : « Que pourrez-vous jamais faire de cette servante inutile ? » Si ses forces renaissaient, elle retournait aussitôt au service du prochain [1]. Parfois, afin d'éprouver son obéissance, le P. Thomas la gardait près de lui. Patiente, elle s'entretenait des

1. B. Raym. II, 3.

vérités de la foi jusqu'à ce que le divin Maître lui apparût.

Depuis sa résurrection miraculeuse, la Sainte ne témoignait plus son regret d'être distraite de Notre-Seigneur par l'entretien des hommes et elle faisait aux âmes tous les sacrifices, jusqu'à se priver de la sainte Eucharistie quand leur salut exigeait sa présence ailleurs qu'à l'église.

La foule chaque jour plus nombreuse qui envahissait sa cellule la trouvait prête à donner son temps sans compter. Calme, souriante, elle interrompait son oraison ou le chant des cantiques par lequel elle charmait ses travaux d'aiguille ; tout entière elle s'absorbait dans les affaires qu'on lui confiait. Elle obligeait ceux qui devaient prendre quelque décision à considérer d'abord l'intérêt de leur âme et l'honneur de Dieu ; elle gagnait la confiance des cœurs fiers qui jusqu'alors ne s'étaient jamais ouverts par crainte de profaner leur peine secrète en la révélant. Sans préparation, à intervalles irréguliers bien que ce fût d'ordinaire vers la chute du jour, Dieu l'enlevait à la terre, et ces joies lui donnaient la patience d'attendre l'heure où elle entrerait dans l'éternité.

Un soir, épuisée par les fatigues d'une journée où il lui avait fallu consoler les premières larmes d'une veuve révoltée contre la Providence, elle alla chercher du courage auprès du Maître ; ne pouvant se tenir à genoux, tant elle était oppressée par sa douleur de côté, elle repoussait cependant comme une faiblesse la pensée de s'asseoir sur les marches de l'autel, car elle savait combien la mortification

seconde la prière. Soudain la toute-puissante Trinité lui apparut. Une fois encore Catherine entendit les paroles qu'il n'est point, dit l'Apôtre, permis à l'homme de répéter. Dans une lumineuse vision elle apercevait les bienheureux. Dieu lui permettait de se mêler à eux. Comme les élus elle éprouvait pour le Seigneur, pour tous les habitants du paradis, anges ou hommes, un amour pleinement satisfait ; elle goûtait la félicité céleste, félicité dont Dieu est la source, mais que les élus s'aident réciproquement à augmenter dans leurs âmes, chacun d'eux faisant participer les autres à la récompense de la vertu qu'il pratiquait le mieux sur la terre. Ainsi Marie-Magdeleine répandait l'amour de Dieu parce qu'elle avait beaucoup aimé. Il en était de même des anges qui attiraient dans leurs divers chœurs, les saints dont la vie avait eu le plus de conformité avec celle de certains esprits célestes [1]. Quitter le paradis et se trouver seule sur les dalles froides d'une église, quel réveil ! Catherine adora cependant le bon plaisir de Dieu. Plus tard, se croyant tenue de révéler sa vision à son confesseur, afin qu'il jugeât ses péchés sur les grâces qu'elle recevait, elle chercha à lui décrire le ciel, mais elle n'acheva pas son récit : « Il faut que je vous laisse, dit-elle au P. Thomas ; je ne puis plus m'entretenir avec aucune créature ; ce que je vois me paraît obscur et sans forme [2]. »

1. Dialogo CXLVII.

2. Suppl., II, VI. L'excès de la lumière divine l'empêchait de distinguer les choses créées.

Ce n'était pas que Catherine s'abandonnât à l'inaction. Souvent, au sortir même de ses extases et de ses maladies, elle entreprenait quelque pèlerinage pour obtenir le pardon de ses péchés, accroître en elle la grâce de Dieu, ou donner de nouveaux avocats aux causes qu'elle plaidait : « Le vrai pèlerin, disait-elle à ses compagnes, n'envisage ni la peine ni la joie qu'il trouve sur son chemin ; il voit le but et son bâton, c'est la croix[1] ». Ainsi les sanctuaires des saints devenaient pour Catherine des étapes du grand pèlerinage terrestre. Entre tous, un monastère de Bénédictines dédié aux saints Abondo et Abondanzio[2] excitait sa foi. Auprès du corps de ces anciens martyrs elle trouvait les reliques de son concitoyen Jean Colombini[3], fondateur des Jésuates, qu'elle avait connu, grâce à Lisa, dont il était parent, et qu'elle vénérait à bon droit. Certain jour elle se leva de son grabat, emmena Alexia et une autre Tertiaire, et se traîna avec leur appui vers le lieu où l'appelait son désir. Il fallait franchir plus d'un mille ; les Tertiaires se demandaient comment Catherine atteindrait le terme de son voyage, quand brusquement elle quitta les bras qui la soutenaient. Saint Paul, sainte Magdeleine, guidaient ses pas. Au loin Notre-Seigneur lui-même marchait dans la direction de la

1. Lettera 278.
2. Le peuple de Sienne abrégea ces noms, et bientôt on ne connut plus le m nastère que sous le vocable étrange de Santa-Bonda.
3 Cf. Le B. Colombini, par la comtesse de Rambuteau. Lecoffre, Paris, 1893.

maison bénédictine, laissant sur le chemin la trace du sang qui jaillissait de son côté entr'ouvert. Catherine s'élançait les yeux fermés et la bouche ouverte ; elle semblait voler. Bientôt sa robe blanche disparut dans les bois de chênes touffus qu'elle traversait plus rapide que l'oiseau. Ses compagnes ne voyaient ni Notre-Seigneur, ni les saints, et elles arrivèrent fort tard dans la chapelle du monastère, où elles aperçurent Catherine en extase. Son Époux l'abreuvait du sang qui nous a rachetés ; suspendue entre ciel et terre, elle parlait de Dieu comme l'amour seul sait parler. Les Bénédictines du monastère se tenaient prosternées à ses pieds ; plusieurs étaient ses disciples ; elles avaient reçu les plus éloquentes de ses lettres spirituelles avec la confidence de certaines visions, et Catherine modelait ces vierges du cloître selon le type de la « vraie épouse consacrée à l'éternel Époux » dont elle-même était la forme parfaite. Toutes en ce jour écoutaient avidement la jeune sainte. Sa charité généreuse, l'expression ardente qu'elle lui donnait rappelaient l'éloquence du Jésuate Colombini, mais aux effusions passionnées de l'âme qu'enivre l'amour, la Dominicaine joignait la science de Dieu qui éclaire l'intelligence afin d'orienter le cœur [1].

1. **Suppl.** I, 1. — **Lett.** 73, 221. C'est à tort que dans les précédentes éditions nous avons signalé la présence, à Santa-Bonda, de la fille de Jean Colombini. A cette époque Agnolina (Sœur Magdeleine) était morte. Une des plus fidèles amies de Catherine dans le monastère fut Bartolommea della Seta, proche parente du Bienheureux.

Un voyage de Lapa à Florence fut pour Catherine l'occasion de nouer des relations avec d'autres de ses compatriotes. Cédant aux instances d'Alexia dont elle avait plusieurs fois accepté l'hospitalité, elle alla s'établir chez son amie, et y vit des Siennois qu'elle ne connaissait point encore. Le premier souci de la pieuse veuve était la conversion de son beau-père, vieillard de quatre-vingt-deux ans qui n'avait jamais eu le bonheur de se nourrir du corps de Jésus-Christ, et ne s'était confessé qu'une seule fois, aux jours de son adolescence. Alexia espérait que la Sainte exercerait une heureuse influence sur le vieux pécheur, et qu'elle saurait le gagner à Dieu pendant les longues soirées d'hiver propices à la causerie. Il n'en fut rien. François Sarracini se fit un jeu des paroles de Catherine et celle-ci cessa de l'entretenir.

Au dehors, Catherine se répandait en nouvelles œuvres de miséricorde ; à l'intérieur elle partageait avec Alexia les soins du ménage. Elle s'y livrait avec l'ordre qu'elle mettait même dans son activité, quand ses travaux furent interrompus par d'effroyables cris. Alexia, étonnée, courut à la fenêtre et, saisie d'horreur, elle fit signe à son amie d'approcher. Deux criminels passaient enchaînés sur une charrette. Ils faisaient retentir l'air de leurs blasphèmes, tandis que les bourreaux armés de tenailles rougies au feu leur déchiraient les chairs. Selon l'usage et afin d'inspirer aux citoyens une crainte salutaire des lois, le *Capitaine du peuple Gonfalonier de la justice*, les obligeait à traverser la ville depuis le Mercato Vecchio jusqu'au Corpo-

Santo a Pecorile, lieu de leur dernier supplice. Catherine jeta un seul regard sur ces infortunés, puis, ravie en extase, elle invoqua le Seigneur: « O mon Père ! gémissait-elle, pourquoi méprisez-vous la créature formée à votre image et rachetée de votre précieux sang ? Les souffrances corporelles ne suffisent-elles donc pas à votre justice ? Faut-il que ces malheureux soient aussi tourmentés des démons? Ne vous souvenez-vous pas que sur la croix vous vous êtes si pleinement révélé au larron pénitent qu'au moment où vos apôtres perdaient la foi il confessa votre divinité ? Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis, lui dites-vous alors ! Ses pareils n'ont-ils pas tout lieu d'espérer ? Seigneur ! vous n'avez repoussé ni Marie la pécheresse, ni la Chananéenne, ni Zachée, ni Pierre le renégat[1]. Au nom de toutes vos miséricordes je vous supplie de secourir ces âmes. » Alexia, émue des paroles de sa compagne, suivait des yeux la charrette qui s'éloignait, et Catherine, engageait avec les démons pour les condamnés une des terribles luttes dans lesquelles ni les menaces ni les souffrances ne lui étaient épargnées. « Si tu nous arraches ces âmes, lui disaient des esprits infernaux, nous nous emparerons de toi, tu seras possédée. — Ce que Dieu veut, je le veux aussi, » répliqua Catherine. Aussitôt les blasphèmes expirèrent sur les lèvres des criminels. Ils voyaient le Sauveur inondé du sang versé pour eux, et leur promettant le pardon ; ils demandaient

1. La fin de cette prière se retrouve presque sous la même forme dans la plupart des écrits mystiques du moyen âge.

à haute voix un prêtre et ils confessaient leurs péchés, avouant qu'ils méritaient la mort. Les bourreaux, attendris, ne purent prolonger le supplice, et les malfaiteurs offrirent joyeusement leur vie en expiation des crimes qui l'avaient souillée [1].

La foule qui assistait à l'exécution s'écoula lentement et rentra silencieuse à Sienne. Elle devinait un miracle. Déjà Alexia s'était empressée de répéter au P. Thomas la touchante prière de Catherine ; ils constatèrent avec le prêtre qui avait assisté les condamnés, qu'à l'heure même où Catherine revenait à elle, ces infortunés rendaient le dernier soupir. Peu après, la jeune fille absorbée dans la prière laissa tomber ces mots : « Seigneur, je vous remercie de les avoir tirés de la dernière prison. » Faisait-elle allusion aux brigands ? Le P. Thomas la contraignit à s'expliquer, et elle avoua que ses prières venaient d'arracher au purgatoire les âmes que déjà elle avait délivrées de l'enfer.

François Sarracini entendit vanter ce miracle et la curiosité lui fit rechercher une personne dont chacun parlait. Écouter Catherine, c'était lui céder. « Je suis décidé à me confesser, » s'écria le pécheur vaincu après une courte lutte. Puis, comme si une pensée rapide altérait ses sentiments, son œil brilla : « Je dois pourtant vous dire, cria-t-il d'une voix vibrante de colère, que j'ai une haine éternelle contre le prieur

1. On peut supposer que ces condamnés sont ceux dont parle la chronique (**Muratori**, XV, 220, An: 1371), car pour les événements de cette année elle suit le style florentin. — **B. Raym.** II. 7.

d'un couvent de cette ville ; chaque jour je cherche le moyen de le tuer. » La Sainte baissa la tête sous le coup de ce terrible aveu. « Dans votre querelle avec cet homme, le bon droit est de votre côté, dit-elle ; cependant ne sacrifierez-vous pas votre vengeance au Dieu de paix ? » Et douce, persuasive, elle initia le vieillard surpris aux joies du pardon. « Je ferai tout ce que vous voudrez, murmura-t-il enfin. — Eh bien, par amour pour Notre-Seigneur, réconciliez-vous avec votre ennemi. »

Le lendemain, dès le lever du soleil, François Sarracini sortit tenant sur le poing un faucon chaperonné. Aussi vite que ses membres glacés par l'âge le lui permettaient, il courut au couvent qu'habitait son ennemi. Celui-ci était à l'église, mais il se sauva quand François y entra, car la conscience de ses torts et les menaces réitérées du vindicatif gentilhomme l'épouvantaient. « Je suis venu sans armes apporter une bonne nouvelle; priez votre supérieur de me recevoir, » dit Sarracini à un chanoine qui passait. Introduit dans la cellule du prieur il s'inclina devant lui, et parlant assez haut pour que tous les religieux rassemblés pussent l'entendre : « La grâce de Dieu m'a touché ; je veux me réconcilier avec vous, et, afin de vous prouver ma sincérité, je vous prie d'accepter ce faucon que j'aime sur toutes choses. » François Sarracini donnait son meilleur bien, celui auquel son cœur était attaché. Vaincu par ces simples paroles, par cette générosité, le prieur consentit à la réconciliation qu'il aurait dû lui-même solliciter, et le dis-

ciple de Catherine retourna vers elle : « J'ai fait ce que vous m'aviez ordonné, commandez, j'obéirai encore. » La jeune fille envoya le vieillard au P. dei Dominici ; pendant trois jours il repassa sa longue vie dans sa mémoire et fit l'aveu sincère de fautes que le Seigneur lui pardonna. Désormais on le vit partir tous les matins dès le point du jour et entrer au Dôme consacré à la Mère de Dieu ; humblement à genoux sur la pierre, il récitait bien des fois le *Pater* et l'*Ave Maria* en faisant glisser sous ses doigts un cordon à nœuds que Catherine lui avait donné. Avant la fin de l'année il rendit son âme au Christ libérateur [1].

En même temps, un jeune ami des Sarracini, dont la vertu et le réel talent poétique étaient connus en Toscane, Néri dei Pagliaresi, se formait à l'école de Catherine. C'était une âme inquiète et généreuse, mieux faite pour la soumission passive de la volonté que pour le raisonnement, toute repliée sur son néant et plus apte à sentir qu'à comprendre. La Sainte ne sauva Néri qu'en le gardant près d'elle et il devint le principal instrument de l'apostolat qu'elle exerçait au loin, grâce à ses lettres.

Catherine avait dû céder aux désirs de ses proches selon la nature, de ses fidèles selon la grâce, et conserver sa direction sur eux par les avis qu'elle leur envoyait lorsqu'ils s'éloignaient de Sienne. Comme elle ne savait point écrire, ses compagnes tenaient tour à tour la plume sous sa dictée. Peu à peu la dispersion de sa famille, l'extension de ses

1. Processus attest. P. Bart. Dom. D. Mart., VI, 1337-1339.

amitiés dans les diverses branches de son Ordre, l'accroissement du groupe des disciples l'obligeaient à multiplier ses lettres; elle pressentait la nécessité de correspondances nouvelles, et voilà qu'un secrétaire intelligent et lettré lui était donné par la Providence.

Dans les lettres de Catherine à sa famille, Néri trouva des leçons d'une rare élévation. « Soyez content en tout temps et en tout lieu, écrivait-elle à son frère Benincasa : car tout nous vient de l'éternel Amour [1]. Notre-Seigneur n'est-il pas mort pour nous arracher à la passion des biens temporels qui passent et nous abandonnent, si nous ne les abandonnons pas nous-mêmes ? » Craignant que les liens qui les unissaient autrefois ne se dénouassent depuis qu'ils ne demeuraient plus ensemble [2], elle exhortait ses frères à l'union. « Benincasa, toi qui es l'aîné, il faut vouloir être le moindre de tous, disait-elle, empruntant les paroles de Notre-Seigneur à ses disciples; toi, Barthélemy, mets-toi au-dessous du cadet; et toi, Etienne, je te supplie d'être soumis à Dieu et à tes frères. » Le vol rapide du temps doit les encourager dans leurs incessants labeurs. « Nous n'avons pas la fatigue passée ni celle qui est à venir, mais seulement la fatigue de la minute qui s'écoule [3] », écrit Catherine. Lorsque la vie éter-

1. Lettera 10.
2. L'un d'eux était inscrit dans le *Gonfalone del Leon nero nel quartiere di Santa Croce*, l'autre dans celui *della Scala nel quartiere di Santo Spirito*. Barthélemy vivait souvent à Sienne.
3. Cette pensée revient sans cesse sous la plume de la Sainte; on la trouve dans les lettres 5, 13, 90, 184, 299, et dans le Dialogo XLV. Pascal parlait ainsi à Mlle de Roannez (L. VII).

nelle semble trop éloignée à ses frères, la vie présente trop rude, elle les soutient de la voix et du cœur. « Ne vous évanouissez pas sous la discipline de Dieu, ayez confiance, leur dit-elle : quand le secours humain vient à manquer, le secours divin est proche ; Dieu ne rendit-il pas à Job ses biens terrestres avant de l'appeler à la gloire éternelle ? » C'est avec émotion qu'elle recommande leur vieille mère à ses frères. Lapa s'est dévouée pour eux, ils semblent ingrats envers elle ; certes ils ne peuvent pas l'aider des biens qu'ils n'ont plus ; pourtant le feraient-ils s'ils étaient riches, puisqu'ils la laissent jeûner de tendres paroles ? « Pardonnez-moi, ajoute-t-elle aussitôt : si je n'aimais pas votre âme, je ne vous dirais pas ce que je vous dis. » D'autre part, elle n'épargne pas à Lapa d'austères avis. « Le chevalier n'est regardé comme brave qu'autant qu'il a fait ses preuves sur le champ de bataille : l'homme qui s'est conformé à la volonté de Dieu, qui s'en est revêtu, se donne lui-même, donne ses enfants, ses biens, sa vie, pour l'honneur de Dieu. »

Un jour, s'entendant dicter une lettre au cardinal Pierre d'Estaing, Légat du Pape, le jeune secrétaire resta interdit. Comment aurait-il deviné que Catherine, de sa pauvre cellule de Fontebranda, connaissait et comprenait l'état de la chrétienté ?

L'époque vigoureuse, brillante, féconde que l'histoire nomme le moyen âge touchait à son déclin ; partout on voyait des signes de décadence. Les Ordres religieux ne naissaient plus du sol même où se produisaient les attaques contre la foi et la mo-

rale pour expliquer le dogme comme saint Thomas d'Aquin, pour prêcher la vertu avec saint Bernard. Une nouvelle hérésie menaçait de pervertir la raison humaine ; et les champions de la vérité ne se préparaient point au combat. Corrompus par le luxe que créaient l'industrie et le commerce, laïques et clercs estimaient uniquement les biens sensibles qu'ils se procuraient trop souvent par force, fraude ou simonie ; quand une réaction se produisait au sein de l'Église, le culte de la pauvreté apostolique dépassait toute mesure et devenait une folie à laquelle se joignaient l'orgueil et le vice. La chrétienté ne restait plus soumise au pouvoir défenseur du droit contre la violence, dont le pape Innocent III avait montré l'efficacité. Depuis que le Saint-Siège cessait de s'appuyer au tombeau des apôtres, la papauté maîtresse d'Avignon semblait la vassale du seul pays qui ne la reconnût point pour suzeraine : la France. Sept Français [1], choisis successivement par des électeurs peu libres de leur choix, s'étaient remplacés sur le trône de saint Pierre sans que la diversité des caractères ou des moyens de gouvernement changeât une situation qui, ôtant au monde chrétien son principe d'unité, mettait partout l'anarchie et faisait même surgir un anti-pape [2]. Brisé par le pouvoir d'Avignon, le Saint-Empire, rival de la papauté après

1. Clément V, Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V et Grégoire XI.

2. Pierre de Corbière. L'épreuve n'était point nouvelle ; l'on comptait déjà une trentaine d'anti-papes, dont le premier fut Novatien en 251.

en avoir été le bras séculier, ne se relevait point lorsque le Souverain Pontife voulait trouver dans les races germaniques un contrepoids à la prépondérance des races latines. La chevalerie oubliait l'art de vaincre et périssait sous le canon, entraînant dans sa perte la féodalité. La royauté guerrière et religieuse était morte et sous l'influence des légistes, s'élevait une monarchie païenne servie par des mercenaires. Partout les luttes politiques remplaçaient les guerres de foi. Indifférentes aux progrès de l'islamisme, les nations chrétiennes s'entre-détruisaient, n'aspirant qu'à faire triompher leurs intérêts ou leurs passions.

Le spectacle offert par l'Italie était particulièrement triste ; grâce à leurs rois, Naples et le Piémont échappaient à certains des maux dont souffrait le reste de la péninsule ; cependant les dissensions entre vassaux et suzerains et la résistance aux incursions étrangères maintenaient ces pays en armes. La république aristocratique de Venise, celle de Gênes où régnait un régime mixte, ne tournaient point seulement leur ardeur à fonder de florissantes colonies ; elles la conservaient pour lutter l'une contre l'autre quand elles n'épuisaient pas en révolutions une dangereuse activité. Dans la persécution des nobles, dans les troubles civils, Sienne révélait l'état intérieur de toutes les républiques ombriennes et toscanes, jalouses de leurs voisines, promptes à les tromper s'il s'agissait de négociations politiques ou commerciales, et désireuses de s'opprimer réciproquement par les armes. Les villes lombardes se livraient à de petits tyrans,

afin d'être gardées par des mercenaires. Peu à peu les Visconti étendaient la puissance qu'ils avaient prise sur Milan. L'un d'eux, archevêque de la ville, avait voulu fonder un État ecclésiastique dans la haute Italie; un autre se disait « pape et empereur chez lui. » Relevant contre les guelfes, partisans du pape, le drapeau tombé des mains de l'empereur, ils combattaient la seule puissance qui mît obstacle à l'extension de leur injuste empire.

A Rome, la noblesse exerçait les principaux emplois : ceux de sénateur et de capitaine du peuple, parce que le négoce n'y donnait point d'importance aux arts et métiers. Aidée de mercenaires, l'aristocratie pillait ou opprimait les cités et les campagnes, s'attaquant même aux cinq recteurs chargés par le Souverain Pontife d'administrer les Etats de l'Église. Souvent les opprimés se révoltaient, tentant des choses aussi étranges que la résurrection de la république antique avec un Rienzi pour tribun. Quand, en 1367, Urbain V avait rétabli le Saint-Siège dans la Ville Eternelle [1], les espérances éteintes s'étaient ranimées. Le retour à Rome, c'était d'une part la fin de la politique exclusive d'Avignon, la renaissance pour l'empire d'Allemagne, l'équilibre entre les races latines et germaniques, la pacification de

1. **Vita Urbani V, ap. Baluz. — Isidore Urgugieri** (I, 21) cite le P. Fursellino qui assure, dans son Epitome, qu'Urbain V retourna à Rome *Catharinæ Sen. hortatu.* **B. Imperiali** (D, III) suit cette version, et **Malavolti** (VIII, 143) prétend que Catherine écrivit au pape Urbain pour l'engager à quitter Avignon. Rien dans les documents originaux ne donne la moindre vraisemblance à ces assertions.

l'Italie ; c'était d'autre part la fin d'un état où l'Église semblait s'incarner en son souverain temporel plutôt qu'en son souverain spirituel, le commencement de sa réforme. Le prompt départ du pontife, départ qu'on pressentait définitif pour le Saint-Siège, semblait l'abdication de la souveraineté universelle dont on ne concevait le trône qu'à Rome. Urbain était mort sous le châtiment prophétisé à sa défaillance par Brigitte de Suède[1] ; et cependant son successeur Grégoire XI ne se disposait point à quitter la riante Provence, dont les plaînes s'épanouissent au soleil, pour l'âpre campagne romaine troublée par des guerres civiles et exposée à la malaria. Sourd aux conseils du vénéré Pierre d'Aragon, le pape laissait sans réponse les lettres de Brigitte ; il se conduisait selon la sagesse humaine, qui traite de visionnaires, d'illuminés, les interprètes de la science divine, et il se contentait d'envoyer des légats en Italie. L'un d'eux, Pierre d'Estaing, arrivait à Bologne. Il avait comme mission de pacifier et, s'ils résistaient, de combattre les Gibelins massés contre la papauté sous la bannière des Visconti, puis il lui était ordonné de prêcher la croisade. En appelant les peuples à se donner ensemble au service du Christ, on les arracherait à leurs guerres intéressées, rancunières, injustes, on les déprendrait du bien-être qui les énervait, on emploierait des activités sans objet soit à reconquérir le Saint-Sépulcre, soit du moins à défendre la chrétienté contre les Turcs et les Tatares.

1. Revelationes S. Birgittæ, IV, 138.

Catherine discernait tout cela avec une clarté vive. S'adressant à l'un de ces Légats étrangers dont l'inepte gouvernement donnait à l'Italie le droit de les maudire, elle cherchait à le former d'après un type nouveau, tout évangélique. A mesure qu'elle parlait. son secrétaire Néri la sentait directement inspirée du Saint-Esprit. Il eût été difficile de supposer que la Tertiaire illettrée s'était, par le commerce des citoyens versés dans la politique, par la conversation de quelques nobles revenus de la guerre, ou par les leçons des Dominicains, instruite à ce point. D'ailleurs, il suffisait de la regarder pour voir où elle puisait sa science et sa sagesse. A genoux, les mains jointes, les yeux fermés, Catherine dictait, et c'est à peine si la plume du secrétaire, courant avec rapidité sur le vélin, pouvait suivre sa voix.

Carissimo e Reverendo Padre in Cristo dolce Gesù. Io Caterina serva e schiava dè servi di Gesù Cristo scrivo a voi nel prezioso sangue suo [1], disait-elle ; puis elle pénétrait au cœur de son sujet: « *Légat* du pape en Italie, soyez *lié* par le *lien* de la vraie, de la très ardente charité ! » Creusant la pensée qui jaillissait de ces mots semblables par l'étymologie, elle montrait au prince de l'Église appelé

1. « Mon très cher et très révérend Père en le Christ doux Jésus; moi Catherine servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang. » Cette formule, sauf le changement des mots père, mère, frère, sœur, est identique pour la plupart des lettres qui toutes ont comme en-tête : *Al nome di Gesù Cristo crocifisso e di Maria dolce.* — Au nom de Jésus-Christ crucifié et de la douce Marie.

à exercer une autorité souvent contestée que le principe de tout pouvoir est l'amour qui puise dans le Verbe incarné la vie, la vérité, la paix, la force, pour les communiquer. La fille du teinturier ne craignait pas de dire et répéter au noble rejeton de la maison d'Auvergne : « Je veux, » et terminant sa lettre par le côté de la mission de Pierre d'Estaing dont entre tous elle discernait l'opportunité, elle encourageait le cardinal à lever « l'étendard de la croix. »

La Sainte avait-elle rencontré le légat ? Malgré le style précis et affectueux de la lettre, on ne le crut pas. Il parut probable que c'était en Dieu qu'elle voyait cette âme comme tant d'autres vers lesquelles elle se portait par un mouvement spontané. Lorsqu'après avoir vaincu les Visconti par les armes, Pierre d'Estaing conclut une trêve, il reçut une nouvelle lettre de Catherine : « Cherchez la paix, l'union de l'Italie tout entière, écrivait-elle. Si afin d'accomplir une telle œuvre, donner votre vie était nécessaire, il faudrait la sacrifier mille fois. Paix, paix, paix, mon très cher Père ; considérez et faites considérer au Saint-Père que la perte des âmes est plus grande que la perte des cités. Dieu demandera un compte autrement rigoureux des âmes que des cités. » Et comme la politique sans vigueur du légat nuisait à la pacification de l'Italie, Catherine lui expliquait qu'une autorité ferme, juste, désintéressée peut seule établir et défendre la paix.

Alors que ces lettres, première et soudaine manifestation de la mission publique qu'elle se savait appelée à exercer dans l'Eglise, allaient

porter des conseils, presque des ordres, Catherine ne regardait à aucune fatigue, s'il s'agissait de retenir ou d'amener une seule âme sous le joug du Seigneur.

Néri, connaissant l'empire de la Sainte, lui amena la noblesse siennoise qui se joignit aux pauvres, arrivés les premiers autour de Catherine, parce que les richesses périssables ne leur cachaient pas les richesses éternelles. Ces seigneurs accouraient plus ardents, plus nombreux que la classe moyenne accoutumée à priser avant tout l'argent et les charges. Malgré le négoce que tous faisaient à Sienne, l'éducation dressait l'aristocratie à placer au-dessus des biens matériels et même du pouvoir l'antique vertu transmise par le sang; aussi la noblesse était mieux préparée que la magistrature populaire et les citoyens enrichis à concevoir les biens surnaturels dont sur terre on reçoit seulement les arrhes.

Un groupe recueilli et pénitent se forma ; on s'encouragea l'un l'autre à ne plus passer la vie en festins splendides, en jeux effrénés ; on ne tira plus vanité de ses riches habits rouges, on aspira vite à de meilleures joies que le prix remporté dans un combat ou une course, grâce au superbe cheval qui secondait l'adroit cavalier. Avec son irrésistible éloquence la Dominicaine domina ce groupe et le disciplina aux luttes contre le péché. Une sorte de règle fut observée. On se confessa et on communia chaque semaine, chaque jour on fit oraison et on récita l'Office.

A la suite de Néri, Gabriel Piccolomini dont le

vieux sang bouillonnait d'ardeur pour les croisades, Nigi degli Arzocchi et d'autres entraient joyeusement dans « la voie qui mène au Christ et où le cœur s'élargit par la charité [1]. » Mais le plus cher des camarades de Néri, François dei Malavolti, lui opposa une si longue résistance qu'il considéra comme un triomphe la première visite du jeune seigneur à Fontebranda. Il ne s'agissait pourtant que d'un acte de complaisance. « Quelques moments passés avec cette fille du peuple n'engageaient à rien, se disait François, on pourrait même trouver matière à se divertir, et on serait à jamais délivré des obsessions de Néri. » Quand le jeune homme entra dans la cellule, Catherine leva les yeux et sourit. Lui, interdit comme à la vue d'un inévitable danger, s'arrêta, sentant ses forces le trahir. Etait-ce bien là ce François dei Malavolti, fier de sa race, de sa bravoure, de sa belle et robuste jeunesse, fier même des passions auxquelles il livrait sa vie sans autre frein que son bon plaisir ? Catherine lui parla avec sa simplicité accoutumée. Il la quitta sans dire un seul mot, courut à l'église et se jetant dans un confessionnal il y fit, l'aveu de ses fautes. Désormais sa vie changea : au lieu de passer le temps à jouer et à boire, il s'instruisait et faisait pénitence ; sa famille le retrouvait ; sa femme, la belle Angela, qui jusqu'alors avait en vain tenté de le rendre fidèle aux commandements de Dieu, apprenait maintenant de lui la pratique des conseils évangéliques dans toute

1. **Lettere** 1, 6, 7, 10, 11, 16, 18, 20, 216.

leur austérité. Néri se réjouissait, la noblesse siennoise célébrait la conversion de Malavolti. Pourtant Catherine soupirait toujours au nom de ce nouveau disciple.

Un jour, François se sentit entraîné chez elle par une force qui contrariait son désir ; dès qu'elle l'aperçut, elle congédia ses compagnes. « Depuis combien de temps ne t'es-tu pas confessé ? lui dit-elle vivement. — Vous savez, ma mère, que je me confesse tous les samedis, ainsi que vous me l'avez conseillé. — Va te confesser, reprit-elle en le faisant rougir sous son regard ; et comme il hésitait : Crois-tu donc, mon enfant, que je n'ai pas toujours les yeux ouverts sur mes fils, que je ne vois pas les péchés qu'ils commettent en secret ? *Vade*, ajouta-t-elle dans le langage de l'Eglise qu'elle ne savait point parler, *vade igitur et lava te a tanta miseria.* »

Connaissant son caractère irrésolu, les anciens compagnons de plaisir de Malavolti le raillèrent de subir ainsi l'influence d'une pauvre fille sans naissance. A leurs quolibets il répondit : « Allez la voir vous-mêmes. » Les jeunes fous rirent encore davantage. — « Si cette fille était le Christ en personne, elle ne nous ferait pas changer de conduite ! » Enfin, pour prouver à Malavolti qu'on pouvait résister à Catherine, deux libertins fort décidés à prolonger leur joyeuse jeunesse, Néri Urgugieri et Nicolas Ughelli, résolurent d'affronter la redoutable Tertiaire. Entre cette plébéienne et eux aurait lieu un tournoi de paroles dont ils sauraient sortir victorieux. La provocation sur les

lèvres, ils entrèrent dans la maison de Fontebranda ; mais leur langue immobile refusa d'articuler un seul mot. Avec la pénétrante douceur qui apaisait toutes les colères, Catherine leur reprocha les propos qu'ils avaient tenus contre elle. « Ordonnez, Madame, s'écrièrent-ils ; ordonnez, nous vous obéirons. — Conduis tes amis au P. Thomas, » dit Catherine à Malavolti. Peu d'instants après, les deux jeunes gens recevaient le pardon de Dieu, allaient en paix et faisaient pénitence.

Une autre fois c'était un homme mûr, Pierre Ventura dei Borgognoni, dans le cœur duquel les discordes civiles avaient allumé d'implacables haines. « Pierre, disait la jeune fille, je veux prendre sur moi tous tes péchés, je ferai pénitence à ta place et je satisferai la justice de Dieu ; mais accorde-moi une grâce, confesse-toi ! — Je me suis confessé il y a peu de jours, répondit effrontément le citoyen siennois, qui était venu trouver Catherine dans le seul désir de complaire à une sœur qu'il aimait tendrement. — Il n'en est point ainsi, murmura la Voyante ; il y a sept ans que tu ne t'es confessé. Pourquoi ne veux-tu pas le faire ? » D'une voix brève, elle lui énuméra tout haut les fautes de sa vie, l'obligea à s'en repentir et lui apprit « à pacifier et à reposer son cœur[1]. »

L'un des seuls *popolani* siennois mêlés aux affaires publiques qui se montrât souvent chez la Sainte était André Vanni, dont le pinceau repro-

1. Processus Mss. — Sermo G. Flete [BIBLIOGRAPHIE F. I], Lettera 47.

duisait ses traits dès 1367 ; il occupait de hautes dignités et était même envoyé comme ambassadeur en cour d'Avignon. Le premier qui sortit d'une étude de notaire pour écouter les paroles de la vie éternelle dans la cellule de Fontebranda se nommait Christophe de Gano Guidini[1]. En ces disciples et en leur pairs Catherine ne trouva pas la générosité des pauvres et des nobles. La vertu la plus habituelle à leur classe était la fidélité aux commandements, et la Sainte n'exigea pas davantage. Tous deux reçurent sa parole dans la mesure où ils étaient capables de la comprendre[2].

Pour voir jusqu'où la Dominicaine pouvait initier à la connaissance et à l'amour de Dieu, on regardait les couvents soumis à son influence, mais non point ses meilleurs disciples, les Frères Prêcheurs. Son action sur des Ordres très différents du sien, comme l'était, par exemple, celui des Jésuates, apparaissait, grâce au contraste, d'une façon plus éclatante. En 1373, tous remarquèrent les progrès dans la vie spirituelle de Thomas Guelfaccio, le compagnon des courses apostoliques du bienheureux Colombini. Depuis qu'il fréquentait la cellule de Fontebranda, ses frères les Jésuates de Saint-Jérôme lui reconnaissaient une compréhension des observances monastiques plus lumineuse que la leur, et parlant avec lui du Verbe incarné, ils participaient

1. C'est à lui que nous devons le Mémorial déjà cité. Ce document est précis et plat ; l'auteur ne tient aucun compte de l'importance relative des faits qu'il consigne.

2. Lettere 368, 363, 43.

plus largement, grâce à ses leçons, aux secrets du Verbe divin.

Chose rare dans l'Eglise, la Tertiaire dominicaine, qui n'était point, à proprement parler, ce que les théologiens nomment une religieuse, puisque sa règle n'oblige à aucun vœu, guidait des gens de toute condition et de tout état. Des moines, des prêtres, des cloîtrées, des laïques se disaient hautement ses disciples, nul n'en était scandalisé et elle apportait la vérité et la paix aux consciences troublées par les luttes intestines dans lesquelles vivait la République.

Les Siennois avaient adjoint à la seigneurie deux magistratures qu'ils confiaient à des étrangers choisis hors de l'Etat pour aider à le gouverner : un *podestat* était chargé des causes civiles et criminelles, un *sénateur* avait en main l'autorité militaire [1]; lorsqu'au début de 1373 le sénateur entrant en charge, Ludovic de Mogliano dut défendre son autorité contre l'émeute, Catherine, par l'intermédiaire de sa femme, fut seule à l'encourager. Catherine seule osa dire aux prêtres dominés par des haines ou des amours sans frein que « c'était un grand miracle que le Seigneur ne commandât pas à la terre de les engloutir; » elle seule arrêta la main de moines homicides qui, oubliant leur consécration volontaire au Dieu de paix, s'entr'égorgeaient au pied de la croix; elle seule consola le désespoir d'une mère dont les fils payèrent leurs

1. Ces emplois furent mal définis, intermittents, quelquefois réunis, et même tenus par des Siennois.

violences de la peine capitale ; elle seule exhorta chacun à profiter de ce qui lui arrivait de joyeux ou de pénible. « Tout événement, disait-elle, doit faire gagner quelque chose à nos âmes : pensez-y et bientôt vous serez riches en vertus[1]. »

Le corps de la Sainte était exténué par les peines expiatoires qu'elle endurait pour son père et pour ses disciples ; il se brisait sous la plénitude de la vie surnaturelle qui, croissant avec l'action divine, pressait l'esprit de consommer la matière ; et pourtant uni à son âme, il possédait une dignité, un charme supérieurs à ceux de la plus grande beauté. « Notre Mère a une telle majesté qu'on ne peut la regarder sans trembler, disait-on ; mais son aspect ranime, ses yeux consolent, sa présence répand la joie ; ses vêtements, les objets qu'elle touche exhalent des parfums ignorés de la terre[2] ; son contact fait éprouver un je ne sais quoi qui révèle la vie même du Christ et la communique. » Entre ses disciples et le Verbe incarné, médiateur de l'homme près de Dieu, Catherine devenait médiatrice ; à tous et à chacun elle répétait : « Jetez sur moi le fardeau de vos péchés, je le porterai et la divine charité le consumera avec mes propres iniquités. Je prie la divine Bonté de châtier vos fautes sur mon corps. Librement je vous promets de m'en charger ; le péché vous tuât-il tous les jours, tous les jours

1. Lett. 31, 38, 39, 53, 59. — Muratori, XV, 235-236. — B. Raym. II, 5.
2. Sermo G. Flete.

je vous enfanterais en présence de Dieu par une continuelle oraison[1]. »

Catherine ne doutait pas que ses souffrances unies aux infinies souffrances du Rédempteur ne rachetassent ceux qui se confiaient à elle, et eux-mêmes partageaient cette conviction ; en l'apôtre dominicaine consacrée à Dieu ils reconnaissaient une victime volontaire immolée pour leur salut. Aussi les Siennois, divisés par leurs haines passées, leurs convoitises présentes et leurs espérances d'avenir, s'unissaient-ils dans ce sentiment commun ; à la vue de Catherine Benincasa tous s'inclinaient et disaient : « Voilà la mère de milliers d'âmes [2]. »

1. Lettre 331, 332.

2. Processus Mss. ; attest. P. Bart. Ferr. Le P. Barthélemy de Ferrare avait entendu citer ce mot par le P. della Fonte.

CHAPITRE VII

1373

ÉPREUVES DE CATHERINE.

> E dall' aperto lato il cor le sciolse.
> Or. IN LAUDE DI S. CATERINA DE Mgr AZZOLINO

Catherine est calomniée. — Notre-Seigneur lui offre le choix entre deux couronnes. — Il la nourrit miraculeusement. — Les persécuteurs de la Sainte sont châtiés. — Jésus-Christ lui donne son cœur. — Elle s'offre en holocauste pour l'Eglise.

Catherine, avertie par le Seigneur, s'attendait à des déceptions, à des traverses ; mais sa droite nature n'avait pas compté sur les coups qu'une main amie porte traîtreusement, et elle n'aurait jamais cru que ses pauvres, sa famille spirituelle, calomnieraient en elle jusqu'aux dons de Dieu.

Son œuvre la plus méritoire était peut-être le pansement qu'elle faisait chaque matin, afin d'éviter à une pécheresse nommée Cecca[1] la douleur d'être enfermée à l'asile des lépreux. Personne ne consentait à toucher cette créature dont les plaies noircissaient tout par leur contact ; cependant, ce fut en vain que, dès son retour à Sienne, Lapa voulut mettre fin à des soins dangereux pour

1. Cecca est un diminutif de Francesca, Françoise.

celle qui les donnait. Catherine y trouvait d'autant plus d'attraits que Cecca se montrait moins reconnaissante et répandait sur son compte mille méchants propos. « Bonjour, Madame la reine de Fontebranda ! » lui criait l'impertinente femme dès qu'elle l'apercevait, et si la charitable visiteuse était en retard : « Votre Majesté est bien glorieuse parce qu'elle a perdu sa journée à l'église des Prêcheurs ! Ne serez-vous jamais rassasiée de vos moines ? » Quand la mort fit taire Cecca, les mains de Catherine furent subitement guéries des taches malsaines gagnées à son service et devinrent d'une surprenante blancheur.

Malgré ce prodige, les paroles de la pécheresse firent leur chemin parmi les moins vertueuses des Sœurs de la Pénitence. Incapables d'imiter leur jeune compagne, irritées de l'entendre louer, la calomnie les trouvait crédules. L'une des plus influentes, Palmérina, connue par l'abandon qu'elle avait fait aux pauvres de ses grandes richesses, en vint bientôt à des outrages publics. Catherine vit le danger où tant d'injustice mettait le salut de son ennemie ; elle chercha un rapprochement et offrit ses soins lorsque Palmérina fut atteinte d'une maladie mortelle. On la récompensa en la congédiant brutalement ; Catherine se tourna vers le Sauveur : pourquoi était-elle née, si une âme créée à l'image divine devait, à cause d'elle, être perdue ? Dieu ne lui avait-il pas promis qu'il sauverait sa sœur ? Et s'accusant d'être un obstacle aux miséricordes célestes, elle s'offrit en victime expiatoire. La lutte entre la Sainte et Dieu dura trois jours et trois nuits.

Palmérina agonisante ne pouvait ni vivre ni mourir ; à la surprise générale, elle se ranima tout d'un coup, reçut Catherine et mourut pleine de contrition.

L'âme de Palmérina prit son essor et Jésus-Christ la montra à sa servante. Dans cette âme, la Sainte contempla l'éclat de la création, la gloire de la Rédemption ; éclairée aux rayons de la divine lumière, Palmérina éblouissait Catherine et la ravissait d'amour. « Vois, ma fille, dit le Seigneur, vois cette âme qui était perdue et que j'ai recouvrée grâce à toi : ne doit-on pas souffrir afin de sauver une telle créature ? J'ai été moi-même saisi de la beauté des âmes jusqu'à aimer mourir pour les racheter, et les hommes ne se sauveraient pas les uns les autres au prix de bien des peines ? Parce que tu as méprisé la chair pour t'attacher entièrement à moi qui suis le souverain esprit et pour travailler au salut des âmes, tu vivras dans les conditions des esprits et tu les percevras comme sur terre on perçoit les corps. »

Désormais Catherine vit mieux les âmes que les corps. Si les innocents la charmaient au point qu'elle couvrait les enfants de baisers, les pécheurs l'avaient à leur entière dévotion ; elle aurait donné cent fois sa vie afin d'assurer leur salut !

Il fallait savoir le prix infini des âmes pour continuer une mission charitable parmi les Sœurs de la Pénitence. Le repentir de Palmérina n'avait point désarmé certaines Tertiaires, et l'une d'elles, Andrée Mei, noble veuve isolée de toute affection [1],

1. L'admirable lettre 71, dans laquelle la Sainte exhorte à la

payait de nouveaux outrages la sollicitude de Catherine [1] Cette Sœur de la Pénitence était minée par un cancer. Lorsque, pour dominer la révolte des sens, la Sainte, non contente de panser l'ulcère, le baisa avec respect, Andrée ne comprit pas le triomphe de la grâce sur la nature ; elle crut que Catherine agissait par orgueil, qu'elle voulait faire ce dont personne n'était capable, et elle la poursuivit de ses calomnies. La prieure des Tertiaires s'émut des propos qu'on répandait. Elle vint trouver la malade et, entendant cette femme accuser sa bienfaitrice comme à regret, elle emporta la certitude que Catherine était indigne de l'habit religieux. On fit comparaître la jeune fille ; questions cruelles, reproches injustes, rien ne lui fut épargné. Pour toute réponse elle levait les yeux au ciel, et murmurait, étouffée par les larmes : « En vérité, je suis une vierge consacrée à Dieu. » Ses seules plaintes furent à son Epoux. Comment la laissait-il attaquer ainsi ? Ne prouverait-il pas son innocence ? « Ma fille, dit-il en lui montrant deux couronnes, l'une d'or, l'autre d'épines, il te faut porter ces couronnes en deux temps différents. Si tu portes celle d'épines dans ce monde, tu auras l'autre plus tard ; si tu veux celle d'or dès ce monde, les siècles éternels n'auront pour toi que des épines. — Mon Dieu ! n'ai-je pas choisi depuis longtemps? » s'écria

vertu parfaite Monna Bartolomea d'Andrea Mei, est peut-être adressée à la fille de cette Tertiaire; mais il y avait d'autres Mei à Sienne et quelques documents présentent la Sœur de la Pénitence comme privée d'enfants.

1. B. Raym. II, 4 ; III, 6. — Suppl. vitæ, I, 1.

Catherine qui saisit à deux mains le diadème sanglant de son Epoux et s'enfonça les épines dans la tête. Un ange guérit ses plaies en les couvrant d'une guirlande de lis.

Bien que le prieur du couvent, le P. Taddo da Orvieto, et le Père-Maître des Sœurs de la Pénitence, fussent des hommes droits et justes, ils ne défendirent pas Catherine contre ses détracteurs. Peut-être ajoutaient-ils foi aux calomnies si souvent répétées? Peut-être croyaient-ils que la persécution seule met au cœur des saints la peine intime qui les rend semblables à leur Maître? Toujours est-il qu'on surveilla Catherine avec rigueur. La curiosité ne venait plus seule surprendre le secret de ses entretiens avec Dieu; la malveillance, la défiance, épiaient l'heure où, enlevée à la terre, elle appartenait à son unique amour. Etait-ce chez elle, on l'accusait de perdre son temps; était-ce à l'église pendant les offices, on l'accusait de n'être point recueillie, car, absorbée dans ses pensées, elle ne suivait pas les cérémonies sacrées. Ces dénonciations irritantes à la fois par leur puérilité et par le sérieux qu'il fallait mettre à les réfuter, n'ébranlaient pas sa patience. On pouvait l'obliger à regagner sa cellule aussitôt après la sainte communion; si, ravie en extase, elle s'élevait près de l'autel, on pouvait la jeter à la porte de l'église; on pouvait la frapper cruellement sous prétexte de s'assurer qu'elle ne jouait pas une comédie; on pouvait même, épreuve plus douloureuse, lui arracher l'argent qu'elle avait reçu pour ses pauvres; mais il était impossible de lui faire vouloir autre

chose que la volonté de Dieu. Quand ses amies, indignées des traitements qu'elle subissait, tentaient de la plaindre, elle les reprenait sévèrement; ses persécuteurs lui semblaient des auxiliaires, puisqu'ils l'aidaient à anéantir en elle tout amour du moi, et elle déclarait que ses offenses à Dieu méritaient comme châtiment les injures des hommes.

Cependant Andrée succombait aux attaques de son mal ; Lapa voulait détourner sa fille d'une œuvre féconde en fruits amers ; mais la Sainte lui prouva que l'approche de la mort rendait la malade plus douce, que déjà elle changeait de langage. D'ailleurs l'ingratitude devait-elle lasser la miséricorde? Notre-Seigneur avait-il agi de telle sorte sur la croix? Si le démon trompait cette femme, Dieu l'éclairerait. Dieu l'éclaira en effet : un jour, à l'approche de Catherine, Andrée se vit environnée de clarté ; ses souffrances cessèrent, une joie indicible envahit son âme, sous ses yeux la jeune fille se transformait en un ange du Seigneur. « Pardon ! » s'écria la malade. Catherine se jeta à son cou ; elle n'avait rien à pardonner ; le démon seul était l'auteur de cette erreur, et mettant pour la première fois quelque hâte à finir ses pansements, elle s'enfuit, tandis qu'Andrée s'accusait à tout venant d'avoir menti.

Catherine continua ses soins. Soudain elle y trouva une répugnance qu'il fallut vaincre par un acte héroïque ; aussi prit-elle l'eau dont elle s'était servie pour laver les plaies d'Andrée, et la but-elle d'un seul trait. L'amour transforme tout. L'affreux breuvage lui parut d'une souveraine dou-

cœur [1]. Alors, redoutant l'orgueil que sa victoire pourrait lui inspirer, elle courut se recueillir et repassa tous ses péchés devant son Maître. Il ne lui suffisait pas de les avoir bien des fois accusés au confessionnal ; elle voulait savoir par un signe certain qu'ils étaient expiés. Docile à une telle prière, Notre-Seigneur mit la main sur la tête de sa servante, prononça la formule de l'absolution, et lui laissa, en la quittant, une paix inconnue à la terre. La pression de la main divine se faisait encore sentir quand la nuit suivante le Christ se dressa devant Catherine. Elle avait vaincu la nature : il voulait lui donner un breuvage surnaturel, et approchant les lèvres de la jeune fille de son côté ouvert, il lui dit : « Bois, ma douce bien-aimée ; ton âme sera remplie d'une joie qui débordera sur le corps que tu as mortifié. » La Sainte se désaltéra à la source de vie ; la grâce fut si abondante qu'à partir de ce jour la promesse faite au début de sa mission apostolique se réalisa : une contemplation incessante du foyer de toute vie soutint Catherine et elle ne put même plus manger les quelques légumes dont auparavant elle se nourrissait.

Cacher cette dernière faveur de Dieu était difficile ; aussitôt on s'en fit une arme ; les saints, la Vierge Marie, le Christ lui-même, ne vivaient pas sans manger, disait-on ; la fille de Lapa feignait cette existence miraculeuse et prenait en secret ce qu'elle se refusait en public. Le P. Thomas interrogea sa pénitente. Elle préférait vivre comme les autres,

1. B. Raym. II, 4.

elle suppliait Dieu de le lui permettre, car elle voulait éviter la gourmandise par amour et non par contrainte ; mais c'était en vain qu'elle s'efforçait de manger [1]. Elle était rassasiée par la sainte Eucharistie et, quand on ne la laissait pas communier, la seule vue du sacrifice de la Messe ou même la vue du prêtre qui l'avait célébré suffisait à réparer ses forces. Fidèle aux lois de l'Église, qui ordonnent de grandes épreuves avant d'accepter les faits extraordinaires comme miraculeux, le P. Thomas contraignit Catherine à manger. Bien qu'elle fût persuadée que la volonté des hommes contrariait celle de Dieu, la Sainte n'osa point résister à son confesseur et scandaliser le prochain. On déclarait l'inspiration du Saint-Esprit une inspiration du démon : elle se soumit. Toute en pleurs, elle mangea : un spasme dangereux suivit ce repas. Aussitôt la Tertiaire fit appeler le Dominicain. « Si vous voyiez que l'excès du jeûne va causer ma mort, vous me défendriez de commettre un homicide. Eh bien ! n'est-ce pas la même chose de me tuer en me forçant à manger ? » Le religieux se rendit à ce raisonnement ; mais, en butte à mille attaques, assiégé par ses propres doutes, il se demandait derechef s'il était vraiment un sage directeur, quand Catherine le pressa de lui révéler la cause du trouble qu'elle remarquait. Il hésita. « Parlez-moi sans crainte, je sais tout ! » s'écria-t-elle. Avant qu'il pût répondre, elle énuméra les critiques qu'on faisait et nomma ses dé-

1. Lettera 92.

tracteurs qui lui étaient presque tous inconnus: « Dieu va vous éclairer, ajouta-t-elle, et vous faire savoir que vous agissez avec sagesse et prudence. »

Toute la nuit la Bienheureuse resta en prières. C'était pendant le carême, le printemps hésitait encore à paraître, Sienne frissonnait sous un vent tout imprégné des neiges de l'Apennin, aussi les compagnes de Catherine s'étonnèrent-elles beaucoup, quand le lendemain elles la trouvèrent baignée de sueur. Des visions célestes éblouissaient ses regards, une force mystérieuse l'attirait et la soutenait dans les airs, la voix du Seigneur l'excitait à la confiance, tandis que son confesseur sentait ses scrupules s'évanouir. « J'ai partagé vos craintes en comprenant que vous étiez responsable de mes actes, dit-elle au P. Thomas dès qu'elle l'aperçut ; cette nuit le Seigneur a daigné nous rassurer tous les deux ; nous marchons à sa lumière, et tous nos pas sont conformes à son bon plaisir. »

Catherine observa donc un jeûne rigoureux[1]. La seule faim qu'elle ressentît, la faim des âmes, fut excitée depuis le dimanche de la Passion jusqu'au premier *Alleluia* de Pâques, par la méditation des

1. On a établi de subtiles distinctions entre le jeûne relatif de Catherine et son jeûne absolu, qui depuis le dimanche de la Passion de cette année jusqu'à la fête de l'Ascension dura cinquante-cinq jours. La Sainte dit elle-même (Lett. 92) qu'elle s'est toujours efforcée de manger une ou deux fois par jour. Ces détails nous semblent manquer d'intérêt. L'attention ne se porte pas sur le fait matériel qu'on constate dans certaines maladies, mais sur la cause surnaturelle que ces effets révèlent en Catherine.

souffrances du Sauveur. Elle s'unit à ces souffrances au point d'épuiser ses forces ; alors, craintive d'être au-dessous de sa tâche, elle voulut savoir quand cesserait un tel épuisement. « Pour la fête de l'Ascension, » répondit le Maître. Pendant les trois jours des Rogations, un messager céleste, paraissant au lever du soleil, apporta le corps sacré du Christ à la Sainte étendue sans mouvement. Ses disciples la croyaient mourante ; mais à l'heure indiquée, forte d'espérance, elle se leva, monta à l'église, reçut la communion, entra en extase, et vit les bienheureux célébrer les saints offices. Lorsque les religieux sortirent du chœur, Catherine leur dit : « Le Seigneur veut que je mange aujourd'hui avec vous pour votre consolation. » Six d'entre eux la suivirent chez elle, et par obéissance à Dieu, qui voulait qu'elle témoignât ainsi du retour à son état ordinaire, elle mangea après un jeûne de huit mois.

Si son confesseur, dont les inquiétudes ne se dissipaient que pour renaître, conçut quelque espoir de la voir rentrer dans la voie commune, il fut détrompé, car bientôt il l'entendit s'accuser comme d'une faute grave, d'avoir mangé un peu de pain. Il fallut donc laisser Catherine aux règles qu'elle recevait du ciel. « A cause de mes péchés, Dieu m'a frappée d'une infirmité, disait-elle doucement à ceux qui se scandalisaient ; je désirerais manger et je ne puis ; demandez à Notre-Seigneur qu'il me pardonne les péchés pour lesquels je mérite tous les châtiments. »

Tant d'humilité ne désarma pas la persécution.

Puisqu'il était impossible d'obliger Catherine à partager la nourriture du vulgaire, on lui interdit de communier. Depuis que le Seigneur avait fait d'elle un apôtre et qu'il l'appelait à distribuer aux autres la parole de vie, il l'avait encouragée à se nourrir plus souvent de la sainte Eucharistie; presque tous les jours elle recevait le corps sacré du Seigneur Jésus[1]. Privée de son aliment, l'âme vaillante qui soutenait ce corps usé dépérit visiblement; la Sainte perdit sa sérénité, son activité disparut, son courage s'affaissa. Habile à profiter de sa faiblesse, le démon l'environna de ténèbres.

Qu'avait été la persécution des hommes comparée à ce qu'elle endura ? Que pouvaient les attaques des créatures quand elle était défendue par le Créateur, consolée par le Rédempteur ? Maintenant il lui semblait souffrir une angoisse épargnée au Christ lui-même et elle ne se voyait pas de consolateur ! Confondant la tentation de doute avec le doute lui-même, cette sainte, confirmée dans la foi se disait: Pour moi l'Eucharistie est une chimère, l'inspiration divine un beau rêve.

Lorsqu'elle cherchait à réfléchir, sa pensée se troublait, elle ne pouvait plus suivre une idée. Par instants elle se demandait si Celui qu'elle aimait sans mesure existait vraiment. Son cœur se brisait, son intelligence ne comprenait rien, sa santé était détruite; mais elle se savait un bien,

1. B. Raym. II, 5.

le seul que l'humanité ait en propre, le seul que ni le ciel ni l'enfer ne peuvent ravir, la volonté. Quel usage en ferait-elle ? Accepterait-elle le renoncement, les fatigues, la douleur, la mort, pour un Dieu qui alors était caché à ses regards, incompréhensible à son esprit, sourd à sa voix, et comme insensible à son martyre ? La grâce « suffisante et surabondante » qu'elle méritait par sa fidélité suffit à tout. Elle se croyait sans foi, cependant elle se conduisit selon les lois divines ; elle se croyait sans amour au cœur, et cependant elle se sacrifia ; elle se croyait sans espérance, et cependant elle n'aspira qu'aux biens éternels.

C'était là que le Maître l'attendait. Qui pourrait redire les miracles de tendresse par lesquels il réjouit sa foi ? Tantôt l'hostie sainte prenait sous ses yeux le doux visage de l'enfant Jésus, tantôt le Rédempteur en sortait comme un soleil éblouissant de gloire, ou bien l'Esprit-Saint, revêtant la forme d'une colombe, planait au-dessus de l'autel. Le jour de la Pentecôte, une langue de feu descendit sur la tête de Catherine. Ce que la Vierge et les apôtres avaient éprouvé dans le cénacle, elle l'éprouvait. Le souffle de Dieu la terrassait, puis il la remplissait d'une force capable de résister à l'enfer. Le jour de la Trinité, ses prières convertirent laïques, séculiers et religieux ; elle était comme « l'arbitre des volontés célestes. » L'office de la Fête-Dieu répondit à ses doutes sur l'Eucharistie. Pendant la Messe de ce jour elle en fut guérie à jamais. Des voiles du pain et du vin le Christ vivant vint à elle ; elle le reconnut, c'était le bien-aimé de son âme. Il était là,

il ne la quitterait plus. Il l'introduirait avec lui dans l'éternelle demeure du Père céleste.

Le désir de la Sainte, sa faim de l'Eucharistie s'étaient accrus ; la privation ne la portait plus à douter, elle la portait à s'humilier en se jugeant indigne ; le Christ voulait cela « pour la faire digne de lui. » L'intervention divine se manifesta d'abord en donnant aux fidèles champions de Catherine des armes pour la défendre. Les Pères della Fonte et dei Dominici avaient obtenu qu'elle pût communier le jour de la Nativité du Précurseur ; l'un d'eux disait la Messe, tandis que l'autre distribuait l'Eucharistie aux fidèles. A l'instant même où leur pénitente, recevant l'hostie sacrée, s'entendait dire par Dieu : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, je veux, ma fille bien-aimée, qu'il se donne à toi dans le divin Sacrement, » les Dominicains partagèrent avec elle les grâces qu'elle leur décrivait sans cesse.

Bientôt les miracles se multiplièrent. Si avant la Messe le célébrant refusait la communion à Catherine, il était ensuite contraint de la lui offrir, tantôt par le reproche de sa conscience, tantôt par un mouvement spontané de charité dont lui-même restait surpris [1]. Afin que nul ne pût douter de la volonté qu'avait le Seigneur de s'unir à la Sainte, le pain consacré s'échappait souvent des doigts du prêtre et volait en Catherine dont les lèvres ne faisaient pas le moindre mouvement. La vie de ses confesseurs n'avait pas de secrets pour elle. Que le

1. Dial. CXLII.

P. Thomas fût à Sienne ou en voyage, la Voyante connaissait ses actions, ses moindres entretiens et jusqu'à ses plus intimes pensées. Pendant une des maladies soudaines qui la retenaient chez elle, Catherine lui dit : « Que faisiez-vous vers la troisième heure de la nuit ? » et comme il témoignait quelque surprise d'une semblable question, elle ajouta : « Je puis vous le raconter exactement ; vous écriviez. — Pas tout à fait, interrompit le P. Thomas. — Non, c'est vrai, vous dictiez à votre compagnon. — Puisque vous prétendez savoir à quoi j'emploie mon temps, dites-moi de quelle matière nous traitions ? » Elle baissa la tête et hésita ; enfin pressée de s'expliquer : « Vous écriviez les grâces que Dieu accorde à son inutile servante ! — C'est vrai, » murmura le Dominicain.

Ce récit étonna fort le P. Barthélemy ; il alla trouver la Bienheureuse. « Comment avons-nous passé la deuxième et la troisième heure de la nuit ? dit-il. — Dans la cellule du sous-prieur. » Et elle dépeignit la réunion des religieux, nommant les sujets théologiques qu'ils avaient discuté. « Ma mère, vous savez donc ce que nous faisons ? reprit le P. Barthélemy tout pensif. — Après m'avoir donné une famille spirituelle, Notre-Seigneur ne me laisse rien ignorer de ce qui la regarde, mon Fils. Si vous aviez de bons yeux, vous me verriez comme je vous vois. »

Quelles que fussent les préventions contre Catherine, on ne pouvait douter de la parole des Pères della Fonte et dei Dominici quand ils racontaient de tels prodiges. A leurs témoigna-

ges se joignit l'admiration d'un Dominicain célèbre de Sainte-Marie-Nouvelle. Afin d'éprouver Catherine, le Florentin lui dit des choses blessantes. Très sincèrement elle le remercia, croyant qu'il l'éclairait sur son âme. N'était-ce point là une preuve éclatante de sainteté? Plusieurs détracteurs de la Bienheureuse voulurent alors la voir. Peut-être rougissaient-ils de critiquer ce qu'ils ne connaissaient pas. Peut-être voulaient-ils connaître afin de mieux critiquer.

L'un des plus célèbres d'entre eux était un Frère Mineur, plus désireux de plaire au monde que d'observer la règle de saint François. Frère Lazzarini, c'est ainsi qu'il se nommait, gagnait tous les esprits par son éloquence. Nul à Sienne n'avait autant de crédit que lui, sauf Catherine, et impatient de ce partage avec une femme ignorante, il raillait en chaire la Sainte, ses extases et ses disciples. Tout à coup Lazzarini parut dans la cellule de Fontebranda. Le mobilier était d'une austère simplicité. Le Frère s'assit sur un coffre, Catherine par terre à ses pieds. Debout derrière elle était Barthélemy dei Dominici, qui avait amené le Franciscain. « J'ai entendu vanter votre sainteté, votre intelligence des Ecritures, dit Lazzarini, j'espère être édifié par vos entretiens. — Je me réjouis de votre visite, reprit Catherine, sans doute le Seigneur veut me faire profiter de la science dont vous nourrissez vos élèves. » Le temps s'écoula dans ces insignifiants propos. Quand il prit congé de la Tertiaire, elle implora sa bénédiction ; lui se recommanda aux prières de Catherine, employant

plutôt une formule qu'il n'exprimait un vœu. Cette bonne fille ne mérite guère un tel renom, pensa Lazzarini, et fort satisfait de sa propre supériorité, il se mit à préparer la leçon de philosophie qu'il devait faire le lendemain. A sa surprise, ses larmes coulaient sans qu'il pût les retenir ; au début de sa leçon elles suffoquèrent sa voix, et il dut quitter les élèves réunis au pied de la chaire. Le jour se passa, la nuit vint, il pleurait toujours. « Qu'as-tu ? se demandait cet Italien que troublaient les vieilles superstitions latines. Ta mère est-elle morte ? ton frère a-t-il péri dans un combat ? » Puis, s'indignant de sa folie, il cherchait dans ses péchés l'explication de cette épreuve. Il se souvint de son attitude orgueilleuse à l'égard de Catherine ; subitement ses pleurs se tarirent. De grand matin il courut se prosterner devant la Sainte. N'avait-elle pas fait couler ces larmes inexplicables ? Et comme elle ne le niait pas, il la supplia de l'adopter pour son fils spirituel. Au savant professeur Franciscain, la Dominicaine montra le Christ crucifié. « Voilà, dit-elle, un livre où toute personne, quelque aveugle ou grossière qu'elle soit, peut lire. La première ligne parle de l'honneur du Père céleste et de la haine du péché. Combattez le monde, la chair, le démon. Choisissez pour compagne la pauvreté, à l'exemple de votre père saint François. » Lazzarini distribua aux malheureux l'argent, les meubles, les livres qu'il avait trop aimés, puis il apprit de Catherine à offrir au Seigneur, non seulement ses privations corporelles, mais « la fatigue de son cœur et la peine de son esprit. » *Gustate et videte*, déclarait la femme, inspirée au

théologien, goûtez l'amour divin et vous verrez : l'amour éclaire l'intelligence[1].

On causait encore de Lazzarini dans la cellule de Catherine où quelques Dominicains, certains de ses disciples et plusieurs Tertiaires étaient réunis, quand elle s'écria : « Soyez béni, Époux éternel des âmes, qui les conduisez à vous par de nouvelles voies ! — Que dites-vous? demanda le P. Thomas. — Voyez quels poissons sont pris dans nos filets ! » ajouta Catherine les yeux tournés du côté de la porte.

A la surprise générale, on vit entrer deux théologiens hostiles à la Sainte, le provincial des Mineurs, Gabriel de Volterre, et Maître Jean Tantucci, professeur de théologie, docteur de l'Université de Cambridge, prieur des Ermites Augustins de Lecceto. Leur aspect hautain offrait un singulier contraste avec l'accueil plein de simplicité de Catherine ; ils s'étaient promis de confondre l'ignorante Tertiaire qui séduisait le peuple par ses fausses interprétations de l'Ecriture, et ils cherchèrent à l'embarrasser dans d'oiseuses subtilités. « Comment attachez-vous votre cœur à cette science inutile au prochain et fatale à vous-mêmes, par l'orgueil qu'elle vous inspire? répondit la Sainte. Vous ne pénétrez pas les choses de Dieu, vous restez à la surface et n'en savez que ce qu'il faut pour plaire aux hommes. » Leur expliquant alors la lettre morte sur laquelle ils s'épuisaient, elle l'anima du souffle de l'esprit. Pour la première fois ils comprenaient le sacrifice de la croix, pour la première fois ils aimaient le

1. Lettera 225.

Christ crucifié! « Y a-t-il ici quelqu'un qui, pour l'amour de Dieu, veuille aller distribuer tout ce que je possède? » s'écria Gabriel de Volterre. Aussitôt deux disciples de Catherine, le poète Nicolas Cicerchi[1] et le Jésuate Thomas Guelfaccio, tous deux présents à cet entretien, partirent pour le couvent des Frères Mineurs et vendirent au profit des pauvres le splendide mobilier qui, contrairement à la règle, envahissait plusieurs cellules. Jean Tantucci, gardant son bréviaire pour tout bien, résolut de suivre les austères constitutions de son Ordre.

Ainsi l'on se convainquait de la vertu de Catherine, ainsi l'on comprenait la sottise des gens qui accusaient cette femme douée au degré le plus exceptionnel du don d'intelligence de ne point discerner l'action diabolique de l'action divine, ainsi l'on voyait l'ineptie de mesurer à sa propre mesure l'action de Dieu dans les saints. Au vulgaire qui parmi tant de miracles ne considérait que le prodige du jeûne, on racontait les trente-trois années passées au désert par Marie-Magdeleine sans autre nourriture que l'Eucharistie[2].

Il restait à châtier les persécuteurs de la Tertiaire. Malgré les supplications et les larmes de sa servante, le Seigneur le fit avec une rare sévérité. Profitant de l'immobilité où la réduisaient ses extases, une femme la maltraitait cruellement; cette femme fut saisie de violentes douleurs et mourut sans secours ni pardon. Dominé par d'inavouables sentiments, un

1. Auteur de poèmes estimés. Son œuvre principale est l'*Istoria della passione e della morte di Gesù Cristo* composta negli anni del Signore 1364. Firenze, 1822.

2. B. Raim. II, 5.

religieux voulait assassiner Catherine ; mis en fuite par des passants, il courut au château de sa famille où il se pendit [1].

Cependant la Bienheureuse recevait du divin Maître le prix de sa vertu. Si, craintive de se voir chassée, elle quittait l'église, Jésus-Christ l'arrêtait. « D'où vient que tu veux me fuir ? ton âme est mon temple ; en quelque endroit que tu ailles, tu te trouveras toujours avec moi, parce que je serai toujours avec toi. » Elle entendait alors chanter les esprits célestes, ou les voyait officier, devant la Vierge Mère et les saints, sur l'autel en feu. Dans l'église éclairée de splendeurs surnaturelles, remplie de parfums inconnus à la terre, l'hostie s'animait ; ce n'était plus seulement le Christ lui-même avec des aspects divers [2] ou représenté par des symboles, c'était l'indivisible Trinité tout entière dans chaque fraction des espèces sacramentelles ; sous les espèces du pain Catherine percevait le corps, l'âme, le sang du Christ unis ensemble à la nature divine, non point comme un reflet, mais véritablement. Eblouie, la raison de Catherine cessait alors de pouvoir contempler le mystère qui se dévoilait ; mais la Foi éclairant l'intelligence, suppléait à la faiblesse de la raison, et la vue de l'Eucharistie était si claire pour la Sainte que le démon avait perdu toute puissance de lui

1. La Rde Mère Drane (400-401) suppose que deux lettres [BIBLIOGRAPHIE, I, VI, 7, 8], adressées à Néri en 1378, sont de ce personnage. L'hypothèse est ruinée par la chronologie.

2. Hoc igitur tanquam certum statuendum est Deum sæpissime apparuisse hominibus sub forma visibili. **Suarez de Angelis**. L. VI, 20, 2.

jeter en l'esprit la moindre obscurité sur la transsubstantiation [1].

« Seigneur, disait-elle, se souvenant de ses hésitations passées, Seigneur, doutez-vous de ma foi? je crois, pourquoi me traiter comme si j'étais incrédule? — Ce n'est pas pour toi, ma fille, mon épouse, c'est pour ceux qui par toi seront confirmés dans la Foi, pour ceux qui à cause de toi verront les prodiges que tu contemples. — Quand sera-ce, Seigneur? » s'écria-t-elle. Le P. Thomas, qui croyait être plus près de Dieu lorsqu'il priait à côté de sa pénitente, entendit ces paroles et voulut en savoir le sens. « Le Seigneur me promet des dons précieux, à condition que les créatures ne les connaîtront que par mes exemples. » Il fallait attendre. Le P. Thomas se tut et se contenta de suivre en Catherine les opérations de la grâce.

Rien désormais n'entrava le cours des miséricordes célestes; la vie de la Sainte se passait dans une vision intellectuelle presque constante. Tandis que, « boire le sang du Christ aux plaies divines, » lui devenait, disait-elle, une douce habitude, on voyait, on entendait son cœur, incapable de contenir l'amour qui le remplissait, battre avec d'étranges mouvements. Lorsque son esprit se plongeait dans la source de tout bien, ses yeux versaient des larmes sanglantes, son visage était transfiguré.

L'union intime de Catherine au Christ dans la sainte Eucharistie, cette union à laquelle seules parviennent les âmes qui laissent une pleine action à leur

1. Dial. CXI.

Maître, amena un miracle plus grand que les autres, un miracle qui accrût et multiplia les faveurs dont il devint la source la plus abondante. Un jour, avec les prophètes, Catherine demandait au Seigneur de créer en elle un cœur pur et nouveau [1] ; soudain le Christ apparut ; il lui ouvrit le côté, prit le cœur qui avait volontiers souffert l'injustice des hommes et même l'abandon de Dieu, et l'emporta. La Sainte mit la main sur sa poitrine ; rien ne battait plus. « Vraiment, il me semble que je n'ai plus de cœur, » dit-elle à son confesseur qui rit de sa naïveté. Etait-il possible de vivre sans cœur ? Plusieurs jours se passèrent ainsi ; le Créateur enfreignait ses propres lois, la nature obéissait à son Maître, le corps vivait sans les organes nécessaires à la vie. Jésus-Christ revint à Catherine : « Ma fille bien-aimée, je t'ai pris ton cœur, je te donne le mien, c'est par lui que tu vivras. » Une ineffaçable cicatrice fut le signe visible de cet échange.

N'y avait-il là qu'une figure ? Catherine perdait-elle son cœur fini dans le cœur infini du Rédempteur, comme les chrétiens dépouillent le vieil homme afin de se revêtir de Jésus-Christ ? On ne sait. La cicatrice mystérieuse attestait la véracité du récit de la Sainte, dont les visions étaient si claires, si présentes à son âme, qu'elle les éprouvait et les racontait comme des réalités. Même la théologie ignore comment Dieu lève pour ses héroïques serviteurs le voile qui le cache ; eux-mêmes hésitent quand ils veulent décrire leurs apparitions, et sur-

1. Ezech. XVIII, 30. — Ps. L, 12.

tout définir ce que seul leur esprit a contemplé. Catherine révélait « le secret du cœur » de Notre-Seigneur, l'amour infini dont ce cœur entr'ouvert symbolise le mystère ; elle exposait l'état des âmes confirmées en grâce appelées à goûter sans trêve le sentiment de la présence divine et conviées par instants à l'union où Jésus-Christ les fait participer aux biens éternels, ainsi que ceux qui ont vu et éprouvé ; elle donnait sur le ravissement de saint Paul [1] des explications adoptées par l'Eglise, elle commentait l'Ecriture avec une pénétration et une sûreté de jugement que les docteurs lui enviaient, mais elle s'entretenait de sa vie miraculeuse comme on s'entretient de choses naturelles ; elle racontait de la sorte la pluie de sang par laquelle le Rédempteur l'avait purifiée de ses péchés et son mariage mystique avec Notre-Seigneur ; avec la même simplicité elle parla du cœur de Jésus-Christ, non seulement aux hommes, mais à Dieu lui-même. Si son confesseur l'interrogeait, elle lui disait : « Ne voyez-vous pas que je ne suis plus la même, que je suis changée en une autre personne ? Mon âme est enivrée de joie, de bonheur ; je m'étonne qu'elle reste dans mon corps. Si l'on savait ce qui se passe en moi, nul ne serait assez dur pour ne point s'attendrir, nul assez orgueilleux pour ne pas s'humilier ; ce que je dis ne peut donner l'idée de ce que j'éprouve. D'inexprimables ardeurs m'embrasent, je me crois revenue à l'innocence de mes premières années ; j'aime le prochain au point de désirer mourir

1. Dialogo LXXIX, LXXXIII.

pour lui. » Si son Maître lui demandait : « Qui choisis-tu de toi ou de moi ? elle répondait simplement : — Je n'ai pas d'autre cœur que le vôtre, et elle ne pouvait plus dire comme par le passé : Mon Dieu, je vous recommande mon cœur. C'est *votre* cœur que je vous recommande, » s'écriait-elle pleine de foi [1].

Un jour, le Christ apparut à Catherine entre la très sainte Vierge et Marie-Magdeleine. D'un côté la mère sans tache laissée aux Apôtres après l'Ascension, de l'autre la pénitente qui incarnait le sacrifice expiatoire offert au Christ en union avec les premiers travaux apostoliques. Des aspirations qu'elle ne connaissait point encore entraînèrent l'apôtre dominicaine vers *l'apôtre des Apôtres* [2] : « Je te donne Marie-Magdeleine pour mère, » dit aussitôt le Christ en bénissant ce lien nouveau.

Posséder le cœur du Christ, de quelque façon qu'on l'entendît, c'était bien autre chose que l'échange de pensées par lequel, dès son entrée dans le Tiers-Ordre, la jeune Vierge vivait en Jésus crucifié. C'était plus encore que l'échange de sa volonté contre la volonté divine qui associait ensuite l'apôtre à l'activité du Verbe, c'était la perfection de la charité, l'union où l'âme transformée en l'objet de son amour [3] participe à toutes les amours de

1. **B. Raym.** II, 6; III, 6. — **Legg. minore.** II, 12. — **Suppl.** II, 2, 3, 4, 5. — **Processus** attest. P. Th. Caff. D. Mart., VI, 1270-1271, et attest. F. Bart. Dom., 1348-1351. — **Alcuni mir.**, 17, 18.

2. *Apostolorum apostola fieri meruisti, Maria Magdalena,* dit le Bréviaire des Frères Prêcheurs (Die XXII julii).

3. **Lettera** 32.

Jésus. L'adoption par Marie-Magdeleine précisait la forme nouvelle que prenait la charité en Catherine. Au cœur du Christ comme au cœur de Marie-Magdeleine, l'amour le plus ardent qu'elle discernât était l'amour de l'Église ; aussi, non contente de rester avec l'amie du Christ ce qu'elle était déjà : une messagère d'Ascension, elle fut comme cette privilégiée l'apôtre envoyée aux apôtres de son temps. Jadis elle s'était préparée à gagner les âmes par l'offrande de soi et l'abandon à Dieu ; la persécution venait de l'éprouver et sa patience avait révélé en elle la présence du Seigneur Jésus[1]. Maintenant la Tertiaire dominicaine entrait plus avant dans la vocation qui l'appelait au service de l'Église, et elle commença une préparation intime en se dévouant à la souffrance, à l'expiation pour « l'Épouse du Christ et pour le Pape. » Dans son corps, dans son âme, elle obtint et posséda l'unique richesse que la créature ait vraiment à elle et puisse mêler au sang du Rédempteur : la douleur présentée en holocauste au Père céleste[2] ; l'échange, contre le cœur sacré de Jésus, du cœur qui lui aussi avait pardonné l'injustice et prié pour les bourreaux était le signe d'une alliance nouvelle entre la Sainte et l'Époux divin. Dans la vision de son enfance, elle avait contemplé son Seigneur sous la tiare du Pontife ; désormais la jeune vierge serait la victime que ce Pontife immolerait à Dieu.

1. Cf. ch. XVIII.

2. A l'heure de sa mort, Catherine dit que *sept ans auparavant* Dieu lui mit au cœur le désir de la réforme du pape et du clergé, et qu'elle s'offrit en victime pour eux.

CHAPITRE VIII

1374

LE DIRECTEUR DE CATHERINE.

O dei servi di Dio fedele schiava !
A. di Montalcino, Laude di S. Caterina.

Catherine réclame le confesseur promis par la Sainte Vierge. — Elle va au Chapitre général tenu à Florence. — Son retour à Sienne. — Sa première entrevue avec le P. Raymond de Capoue. — Leurs entretiens. — Leur pèlerinage à Montepulciano. — Leur amitié.

Tandis qu'elle souffrait de l'injustice des hommes, Catherine ne demandait au ciel d'autre secours humain qu'un directeur éclairé. Rien n'ébranlait sa confiance dans le P. della Fonte auquel ses lettres témoignaient une filiale affection [1], mais sous divers prétextes on les avait séparés. Envoyés loin de Camporeggi, Thomas Caffarini et Barthélemy dei Dominici ne pouvaient plus rien pour leur pénitente [2]. Aucun de ces religieux, d'ailleurs, ne lui semblait le père de l'âme dont parle saint Paul et qu'elle attendait parce que la Vierge Marie le lui promettait

1. Lettere 25, 41, 98.
2. Lett. 70, 29. Une lettre du P. Caffarini à Catherine [Bibliographie, I, vi] fait supposer que ce religieux passa tout le commencement de l'année loin de Sienne.

depuis longtemps[1]. N'ayant jamais quitté Sienne que pour passer quelques jours au petit hôpital San Quirico[2], elle connaissait peu de Dominicains, aussi espéra-t-elle rencontrer à Sainte-Marie-Nouvelle le directeur choisi par la Providence, quand elle reçut du Maître général des Prêcheurs, Elie de Toulouse, l'ordre de venir, avec quelques Tertiaires, au Chapitre tenu en mai 1374 à Florence. On désirait interroger, juger Catherine ; elle se fit vénérer des Dominicains et de la ville entière, si bien qu'après un séjour de moins d'un mois, elle laissa sur les bords de l'Arno nombre de disciples et d'amis dévoués. Aux uns elle devait écrire, d'autres étaient consolés par des apparitions surnaturelles[3], mais pour elle-même elle n'avait pas trouvé celui qu'elle cherchait. Il l'attendait à Sienne.

Soit que le P. Montucci eût reçu des instructions, soit qu'il désirât mettre fin aux controverses sur Catherine, dès qu'elle fut de retour il déclara qu'elle obéirait en toutes choses à Raymond des Vignes, de Capoue[4], récemment arrivé à Sienne, pour professer la théologie dans le couvent de Saint-Dominique.

1. **Epist. Dom. Stephani** [BIBLIOGRAPHIE, G-I, 4°].
2. Situé à 24 milles de Sienne, sur la route de Rome.
3. **Lettere** 75, 78, 79, 82, 85, 86, 89, 90, 91, 93, 97, 174, 176, 179, 190, 249, 251, 265, 274, 288, 289, 290, 300. — **Suppl.** II, 5.
4. Nous admettons facilement avec M. Dantier (**l'Italie**, Paris, Didier, 1874, I, 434, note I) qu'on devrait traduire *de Vinea*, de la Vigne ; mais la tradition suivie depuis des siècles nous engage à ne pas changer un nom familier à Catherine sous la forme défectueuse de *delle Vigne*.

Le religieux avait déjà entendu parler de la Tertiaire. C'était peu auparavant ; il vivait à Montepulciano, petite ville forte du territoire siennois, et y attendait deux Pères de son Ordre, Thomas della Fonte et Georges dei Naddi, qui faisaient un pèlerinage au tombeau de sainte Agnès, jadis prieure des Dominicaines de cette ville. Arrivés fort émus, les Siennois avaient raconté à leur hôte que des malfaiteurs aux mains desquels ils étaient tombés dans les forêts allaient les pendre, après les avoir volés, quand poussé par une inspiration soudaine, le P. della Fonte s'écria : « O ma très douce fille, Catherine, qui êtes toute à Dieu, secourez-moi dans ce grand péril ! » Aussitôt, sans cause apparente, les brigands avaient relâché leurs captifs, les remettant en possession des habits et des chevaux dont ils venaient de les dépouiller. Raymond de Capoue, que ce récit intéressa, sut plus tard qu'au moment même où son confesseur l'invoquait, Catherine se mettait en prières, et disait à Alexia Sarracini : « Mon Père m'appelle, il court un grand danger ! » Raymond de Capoue vit donc venir à lui la Tertiaire avec un vif intérêt ; son passé, ses vertus, lui permettaient de la comprendre[1].

On regardait à bon droit le P. Raymond comme une des gloires de l'Ordre. Longtemps prieur de la Minerve, à Rome, puis directeur des Domi-

1. Echard, I, 679-680. — B. Raym., 10. Il nous paraît certain que le P. Raymond de Capoue n'arriva à Sienne qu'en 1374, sans doute au mois de juin, comme l'assure le P. Carapelli.

nicaines cloîtrées de Montepulciano, il avait acquis une profonde connaissance des âmes. Ses études sur la bienheureuse Agnès, dont il venait d'écrire la vie, lui rendaient familières les voies par lesquelles Dieu se plaît à conduire les âmes privilégiées ; sa naissance, les alliances de sa famille, le mettaient en relations avec les grands de la terre auxquels l'humble fille du teinturier devait désormais se mêler ; enfin ses rapports avec la cour pontificale, qu'il fréquentait sous le règne d'Urbain V, lui donnaient des connaissances spéciales à l'égard de la mission que le Christ avait prédite à sa servante pour l'Eglise.

La Sainte reconnut l'envoyé de Dieu [1] et elle confia au P. Raymond, dans les moindres détails, l'histoire de sa vie. Elle rappelait les grâces surprenantes de sa première enfance où par une oraison déjà toute dominicaine sa jeune intelligence s'élevait du visible à l'invisible et cherchait Dieu tandis que les anges l'emportaient loin des hommes ; elle décrivait sa première vision, elle s'accusait surtout de sa résistance à la grâce avant la mort de Bonaventure. Ce fugitif péché de coquetterie faisait le grand objet de sa confession générale ; surpris de la disproportion qu'il y avait entre la faute et le repentir qu'elle témoignait, Raymond

1. La première fois que la Sainte le vit, c'était à une Messe chantée pour la fête de saint Jean-Baptiste. Barthélemy dei Dominici officiait ; Raymond de Capoue et Thomas della Fonte l'assistaient. Chose remarquable, les principaux confesseurs de Catherine, auxiliaires de sa mission dans l'Eglise, étaient réunis aux pieds du Christ pour honorer le Précurseur.

de Capoue la reprit. « Mon Père spirituel excuse mes péchés, dit-elle avec reproche ; est-ce qu'une créature si vile, si méprisable, qui ne méritant rien avait tout reçu de son Créateur, devait ainsi passer le temps à orner son misérable corps ? Sans la miséricorde de Dieu, l'enfer n'eût pas suffi à expier mon crime. » Jadis le P. Barthélemy s'était scandalisé de semblables paroles [1]. Plus avancé dans la perfection, Raymond de Capoue laissa Catherine s'accuser d'avoir préféré sa sœur au Christ, d'avoir privé le prochain et de s'être privée elle-même des secours providentiels ; il la laissa même, selon la coutume des saints et en particulier de saint Dominique, s'accuser des fautes de toute l'humanité. Ne concevait-il pas que pour se rendre semblable son épouse, le Christ faisait porter à Catherine les iniquités du monde, qu'il l'abandonnait au sentiment de réprobation dont il eut le cœur rempli sur la croix, qu'il la pressait de se repentir du péché de tous, de l'expier, comme si elle l'avait elle-même commis [2] ?

Pas à pas cette femme de vingt-sept ans retraça la voie qu'elle avait suivie, elle raconta sa maladie, sa volonté de guérir pour prendre l'habit dominicain ; elle instruisit le P. Raymond de tout ce qu'elle avait traversé par obéissance envers ses parents, envers le Père-Maître et la prieure des Tertiaires, envers ses confesseurs ; et Raymond de

1. **Processus** attest. P. Barth. Domin. D. Mart., VI, 1347.
2. Voir dans le **Catéchisme chrétien pour la vie intérieure**, 2e partie, Leçon X, comment M. Olier s'est exprimé au sujet de ces sentiments de Catherine.

Capoue trouvait qu'en contrariant à ce point la direction du Saint-Esprit sur une vie qui était un perpétuel miracle, les ignorants et les orgueilleux faisaient de la jeune vierge une véritable martyre. « Dans la lutte contre la tentation, avouait ensuite Catherine, j'ai puisé la force, le goût de souffrir en me rapprochant de Dieu par la prière ; dans ma cellule intérieure j'entends la voix divine ; le Christ a été mon unique Maître, il me parle comme je vous parle ; quand il me dit : pense à moi, et je penserai à toi, il m'ôta toute pensée personnelle de moi et de mon salut. Il devait veiller à tout, tandis que je songerais sans cesse à lui, non en vue de la récompense, mais à cause de l'union parfaite avec l'Infini. Lorsqu'il me fallut retourner parmi les hommes, mon cœur se brisait de douleur ; mais les persécutions que j'ai endurées étaient le juste salaire de mes péchés ; la vue de l'âme de Palmérina, dont la beauté éclipsait toute beauté matérielle, m'a rendue aveugle aux actes extérieurs des corps ; toute mon attention se porte désormais sur l'état des consciences. L'eau sortie du cancer d'Andrée a été pour moi un breuvage d'une douce saveur, dont la fortifiante vertu ne cesse point d'agir. »

Au « père de son âme, » Catherine ne taisait rien des prodiges de 1370 et de 1371, de ses relations avec la Vierge Marie et les saints, de son adoption par Marie-Magdeleine. Le confesseur voyait l'intimité de sa fille spirituelle avec la grande pénitente commencer à l'heure où Catherine pleurait son péché de coquetterie, puis se resserrer quand la Tertiaire

dominicaine fut appelée à réveiller la vie du Christ ressuscité en l'âme des Frères Prêcheurs, enfin il voyait l'union des deux femmes prendre un caractère nouveau lorsque se dressait devant Catherine l'autel où, victime par amour, elle se consumerait pour l'Eglise. « C'est ainsi, disait simplement la jeune vierge, qu'une pécheresse a été donnée pour fille à une sainte qui avait autrefois péché, afin que sa mère, se rappelant combien la nature est fragile, combien Jésus-Christ est miséricordieux, compatît aux faiblesses de la pécheresse et lui en obtînt le pardon. »

Clairement le théologien contemplait cette âme confirmée en grâce, conduite par Dieu à la perfection de la foi et à la perfection de la charité. Quand elle décrivait sous la figure qu'elle aimait entre toutes, celle du plongeur au sein de l'Océan, son absorption dans la divinité, il la comprenait. Autant qu'on peut concevoir pareil miracle, le P. Raymond pénétrait le mystère de ce temps où l'âme de Catherine restait séparée du corps sans vie ; il remerciait le Seigneur de la vue surnaturelle des tourments de l'enfer et des peines du purgatoire accordée à l'apôtre dominicaine. « Ce que j'ai vu, aucune parole ne le rend, disait-elle ; si les humains se le figuraient, ils aimeraient mieux subir mille morts que d'en supporter une part légère ; » et elle ajoutait les plus saisissants tableaux des punitions assignées aux péchés que nul ne voit, aux péchés qu'on songe peu à éviter ou à expier, tant la force de l'habitude atténue la contrition qu'on éprouve. Complétant les récits qu'elle faisait lors de sa mort miraculeuse,

elle décrivait avec détails le brisement de son cœur. Quant à la divine Essence, l'entendement était trop faible pour concevoir, le langage humain impuissant à révéler ce qui lui avait été dévoilé alors; mais elle souffrait des conditions de la vie terrestre au point qu'elle serait morte sans l'amour envers Dieu et envers le prochain qui alimentait sa vie : « Plaignez-moi, mon Père ! s'écriait-elle ; de la lumière j'ai été rejetée dans les ténèbres ; j'aime avec ardeur les âmes que Dieu m'a confiées pour les convertir parce qu'elles me coûtent bien cher ! »

Tant de révélations extraordinaires finirent par jeter le P. Raymond dans de grandes perplexités. Si son expérience l'avait initié aux formes variées de la sainteté, il avait aussi appris à se défier de la pente vers le merveilleux qui entraîne les femmes loin de la vérité. Bien que les récits des Siennois sur Catherine, et en particulier le témoignage du P. Barthélemy, esprit observateur et perspicace, fussent à l'appui de ce qu'elle disait, le directeur ne savait où se prendre pour croire ou pour douter. Afin de se donner un point de comparaison qui lui permît de mieux juger, il entretint sa pénitente d'Agnès de Montepulciano dont il écrivait l'histoire, après avoir dirigé le monastère où elle avait vécu. Catherine parla de la promesse que le Christ lui faisait de l'unir à sainte Agnès dans une même gloire, et elle dit son désir d'aller à Montepulciano prier près des reliques avec les sœurs du second Ordre. Le P. Raymond et Thomas della Fonte permirent le pèlerinage, ils s'y associèrent, et on emmena plusieurs Tertiaires. Arrivées les

premières, les Sœurs de la Pénitence furent aussitôt conduites devant la châsse, qu'on ouvrit. Catherine s'inclinait pour baiser les reliques d'Agnès, quand, à la stupeur des Dominicaines cloîtrées, le pied de leur Sainte se souleva et s'approcha des lèvres qui le cherchaient.

Lorsque les confesseurs de Catherine la rejoignirent, tout le couvent était ému de ce mirale. Soucieux de le constater, Raymond de Capoue rassembla les sœurs en chapitre et les interrogea. Les unes trouvaient que ce prodige prouvait la sainteté de la Tertiaire siennoise, d'autres protestaient du contraire. « Les intentions de la bienheureuse Agnès ne sont pas ce qu'on suppose, murmura une vieille professe en baissant les yeux. — Ma sœur, repartit finement le P. Raymond, nous ne vous interrogeons pas sur les intentions de la bienheureuse Agnès, nous savons que vous n'êtes ni son secrétaire ni sa confidente ; nous vous demandons si son pied s'est soulevé. » Comme toutes ses compagnes, la religieuse affirma un fait qu'on ne pouvait nier[1].

Ce miracle est-il la réponse de Dieu à mes doutes, pensa le Père Raymond ; mais il ne conclut pas. Indécis par nature, humble par grâce et par vertu, il accusa son imperfection des ténèbres qui l'enveloppaient, et se dit que s'il obtenait une contrition surnaturelle de ses péchés par l'intercession de sa pénitente, il la tiendrait pour sainte. Il sollicita donc des prières, expliquant très peu clairement qu'il

1. B. Raym. II, 12.

lui fallait « une Bulle de pardon comme on en donnait à Rome. — Sous quelle forme ? s'écria la Bienheureuse en riant aux éclats. Lui, qui suivait sa pensée, répliqua avec gravité : Il me faut pour authentique une contrition sensible et extraordinaire de mes fautes. » L'*Ave Maria* sonnait; ils se quittèrent.

Le lendemain, quoique Catherine fût fort malade, elle se leva de grand matin et emmena Alexia dans la maison voisine du monastère où étaient logés les Frères Prêcheurs ; là elle se fit introduire dans la cellule de son confesseur. Faible, presque expirant, il ne pouvait même plus parler à Nicolas de Pise son compagnon. La Sainte s'assit à son chevet et l'entretint de la miséricorde de Dieu si mal récompensée par l'ingratitude des hommes. « A ce moment, dit Raymond de Capoue, je vis mes péchés avec une surprenante clarté ; j'étais en présence du grand Juge, je me sentais dénué de tout, je me savais aussi digne de la mort que les malfaiteurs atteints par la justice des hommes. Pourtant la bonté, la clémence de mon juge, me délivraient du châtiment ; elles changeaient la mort en vie, la crainte en espérance, la douleur en joie, la honte en gloire éternelle. » Des torrents de larmes inondaient le visage du Dominicain, son cœur était brisé. Il se rappela sa requête de la veille. « N'est-ce pas la Bulle que j'ai demandée ? balbutia-t-il. — C'est elle-même, » murmura la Bienheureuse qui suivait l'action de l'Esprit-Saint. « Souvenez-vous des grâces de Dieu, » dit-elle au P. Raymond en lui mettant sur l'épaule la main que Notre-Seigneur

avait marquée du stigmate de la passion alors qu'elle l'invoquait pour ses disciples. Son confesseur était guéri, elle sortit rapidement.

Cependant la confiance du P. Raymond eut encore besoin d'un miracle pour ne plus faillir, et de nouveau la sainte dont il racontait l'histoire aida sa connaissance de la sainte qu'il dirigeait, car le troisième prodige se passa comme les autres à Montepulciano. Catherine s'ouvrait à son confesseur de ses révélations : « Faut-il vraiment croire tout ce qu'elle dit ? » se demandait-il. Soudain la Bienheureuse disparut ; à sa place était un homme sévère dont la figure indiquait la plénitude de la vie ; sa physionomie était empreinte de la majesté qui révèle la présence de Dieu : « Qui me regarde ainsi ? s'écria le Dominicain. — Celui qui est, » répondit la voix de Catherine. La vision disparut, mais le P. Raymond, instruit par l'Esprit-Saint, comprenait ce qui auparavant lui semblait inintelligible. Bientôt il comprenait aussi qu'il fallait respecter le silence de la Sainte, lorsqu'elle refusait de s'expliquer sur certaines grâces du ciel. Après l'avoir entendue murmurer à diverses reprises : *Vidi arcana Dei*, il témoigna le vif désir de savoir ce qu'elle avait vu : « Ma Mère, pourquoi répétez-vous toujours les mêmes paroles sans nous en révéler le sens ? — Il m'est impossible, répliqua-t-elle, de dire autre chose ou de le dire autrement. — Comment, vous nous confiez, sans que nous vous interrogions, ce que Dieu vous révèle, et vous ne me répondez pas quand je vous le demande ? — Je ne peux rendre ce que j'ai vu par de vaines paroles. Mon langage

déshonorerait Dieu. Il y a un abîme entre ce que mon esprit a contemplé et ce que j'en pourrais dire. Je croirais mentir. Ce que j'ai vu est indicible. » Le P. Raymond se tut; maintenant il savait tout à la fois diriger cette sainte et l'abandonner sans contrôle à Dieu [1].

Les âmes des Dominicaines cloîtrées restèrent attachées à Catherine lorsqu'elle s'éloigna. Afin de s'affermir dans l'esprit de saint Dominique, qui à la pauvreté personnelle de l'individu ajoute la pauvreté collective du couvent, la prieure entretint une correspondance avec la Sainte et fut, ainsi que ses sœurs, pleinement initiée à l'abandon total de soi à la Providence. Peu après Catherine leur amena deux postulantes filles de son frère Barthélemy et de la Tertiaire Lisa [2]. Sainte Agnès elle-même sembla les accueillir en renouvelant un miracle qui étonnait ses contemporains. Les Benincasa réunis autour de la châsse furent couverts des petites croix blanches et fines, pareilles à une manne céleste, qu'on voyait autrefois tomber sur la cloîtrée de Montepulciano. Lisa les recueillit et les distribua.

De retour à Sienne, Catherine trouva le P. Raymond singulièrement favorable à ses jeûnes, à ses longues oraisons, à sa vie particulière. Comme il lui voyait l'âme ouverte aux charmes de la nature, il l'engageait à suivre Lisa et ses compagnes, et à se reposer parfois dans une ferme des environs de Sienne qui appartenait à la famille Benincasa. Ca-

1. B. Raym. II, 6.
2. Lett. 23, 54, 58.
3. B. Raym. II, 12.

therine sortait alors des portes de la ville, franchissait de hautes futaies, traversait la vallée, les prairies, dans d'étroits chemins creux bordés de haies et dominés par d'immobiles cyprès. Après une marche de cinq milles, elle arrivait à la Canonica de Santa-Maria-a-Pilli et s'arrêtait dans une maison blanche, tout entourée de vignes dont les raisins déjà rougissants se suspendaient aux rameaux verts des ormeaux[1]. La création rayonnante des splendeurs de l'été l'élevait vers le monde invisible ; Catherine apercevait la Jérusalem céleste, l'entrée triomphale de l'Agneau sans tache, elle assistait pour ainsi dire à la résurrection de l'univers qui souffre et gémit de la chute de l'homme. Les harmonies des chœurs angéliques arrivaient jusqu'à son oreille, et on en retrouvait l'écho dans les hymnes par lesquels elle donnait libre cours à son allégresse. Ses compagnes la suivaient, oubliant le temps et le monde. Une fois on les vit errer par les bois et les prés durant trois jours et trois nuits, puis rentrer à Sienne les mains enlacées, les yeux au ciel, chantant les louanges du Seigneur et la beauté de ses œuvres !

Partout où passait Catherine, ses pas laissaient une trace bénie. Les paysans s'aperçurent qu'elle subissait l'ardeur du soleil, les rafales de la brise, les lourdes pluies d'été sans en être atteinte. Nombre

1. Cette ferme avec les vignes dont elle était entourée appartenait aux Benincasa depuis 1293. (Bibliothèque com. de Sienne. Cod. B. VII-11, Carta 39 retro.) Quand Lisa devint veuve, elle la posséda comme reprise dotale. La maison a été reconstruite plusieurs fois depuis le XIVe siècle. Une inscription, que nous avons vue en 1874, y perpétue le souvenir de Catherine.

d'entre eux lui virent traverser à pied sec l'Arbie ou la Tressa, quand les flots gonflés par la fonte des neiges avaient emporté les ponts : aussi ne doutaient-ils pas de sa puissance sur la nature et, lorsque la tempête menaçait leurs récoltes, lorsqu'un nuage de grêle planait sur leurs vignobles, ils obtenaient que la Bienheureuse éloignât l'orage et rappelât le soleil par le signe de la croix.

Ainsi le vénérable Dominicain assistait à la vie extérieure et pénétrait la vie intérieure de la Sainte qu'il était appelé à gouverner. Jamais Catherine ne se refusait à parler de son âme, car c'était parler du Tout-Puissant en elle : — « Si l'on trouvait quelqu'un pour m'écouter, disait la pénitente au directeur, je passerais les jours et les nuits à m'entretenir de Dieu ! » Lorsque l'attention du P. Raymond faiblissait, lorsque ses paupières s'alourdissaient, la voix de Catherine le réveillait avec hardiesse : « Est-ce à vous ou à ce mur que je parle, mon Père ? Quel tort le sommeil fait à votre âme ! » Remarquant le doux sourire, la physionomie heureuse qu'aucune souffrance n'avait le pouvoir d'assombrir, le sage directeur admirait la vaillance de cet être débile qu'une force sans limite soutenait, dès que la charité exigeait l'action, mais il ne célébrait point les prodiges dont le vulgaire restait surpris ; il taisait l'empire de l'âme affranchie sur le corps vivifié qui permettait à Catherine une veille constante et un jeûne tel qu'on la prétendait nourrie de la seule Eucharistie ; loin de rechercher l'accomplissement des prophéties de la Sainte, il déclarait que de tels prodiges peuvent avoir d'autres causes

que l'intervention divine, et il cachait tout ce que ses entretiens avec Catherine jetaient de lumières nouvelles et intimes sur des faits généralement connus. L'Église ne pouvait se prononcer encore, et le théologien déclarait que les grâces singulières scandalisent les orgueilleux, les envieux et parfois même certaines âmes de bonne volonté. Ne l'avait-on pas remarqué lors de la mort miraculeuse de Catherine? Ce que le P. Raymond proposait à la vue, à l'imitation de tous par degrés, c'étaient les vertus qui éclataient en la Tertiaire, l'humilité, la patience surtout, cette « rose odoriférante qui a l'amour pour racine, cette reine qui gouverne notre être et fait justice de la sensualité, cette vertu royale acquise par le souvenir du sang de Jésus-Christ, cette vie des autres vertus sans laquelle nous ne saurions au milieu des souffrances exprimer à Dieu notre désir de le servir joyeusement, d'honorer sa présence en nous, de sauver les âmes. *La pazienzia*, s'écriait Catherine dans son beau langage, *sempre vince e rimane donna*[1]! » Maîtresse d'elle-même et de tout le créé, Catherine l'était en possédant selon la parole évangélique son âme dans la patience[2], et c'était cela que Raymond de Capoue disait dans cette ville de Sienne où elle venait d'être calomniée et persécutée.

L'un des bienfaits que la protection du P. Raymond valut à sa pénitente fut le retour à la communion fréquente. Plus le commerce de la Sainte avec le prochain l'arrachait à l'oraison, plus elle donnait,

1. Lettere 6, 38, 39, 104, 123, 151.
2. Luc. xxi, 9.

plus elle désirait se fortifier et recevoir des grâces pour autrui en l'Eucharistie. Lorsqu'elle était privée de communier, Dieu n'écartait point l'obstacle, il se plaisait à manifester sa présence en la soutenant par des communions miraculeuses, tantôt sensibles pour elle seule, tantôt pour tous ceux qui l'environnaient[1].

La communion spirituelle était sa dévotion et la soutenait quand ses supérieurs lui refusaient l'Eucharistie, et quand docile aux habitudes d'un siècle où les plus pieux chrétiens ne venaient à la table sainte que les dimanches et fêtes, elle s'abstenait, par respect. Durant une courte absence de Sienne, le P. Raymond reçut ces lignes touchantes: « Depuis votre départ, mes péchés se sont multipliés, au point que jamais je n'ai été digne de recevoir le Sacrement. Recommandez-moi en célébrant la sainte Messe et je recevrai spirituellement de vous le corps du Fils de Dieu[2]. » Mais sans l'Eucharistie, Catherine languissait et semblait mourir ; aussi le P. Raymond voulut-il chaque jour donner lui-même la communion à sa pénitente. Si les souffrances de Catherine l'empêchaient de monter à l'église au lever du soleil, il l'attendait pour célébrer.

Un matin elle vint très tard. Le P. Raymond la crut malade et dit la Messe à l'autel Saint-Paul, situé dans le chœur réservé aux hommes ; appuyée au banc de pierre qui longe la cha-

1. Dial. CXLII.
2. Lett. 70.

pelle *delle Volte*, elle suivait des yeux l'hostie et s'accusait d'être indigne de la recevoir. Après la consécration, le célébrant s'aperçut qu'une parcelle des saintes espèces avait disparu. Serait-elle profanée ? Il chercha dans les moindres replis des linges et des ornements, enfin, laissant le sacristain en faction devant l'autel, il allait s'accuser à ses supérieurs, quand il rencontra Dom Christophe, prieur de la Chartreuse de Belriguardo.

Le moine venait parler à Catherine d'une affaire importante ; fatigué par les trois milles qu'il avait parcourus au soleil un jour de jeûne, pressé de retourner à son couvent, il vainquit la résistance qu'éprouvait Raymond de Capoue à s'éloigner et l'entraîna chez les Benincasa. Là on leur dit que la jeune fille était à Saint-Dominique ; ils y retournèrent, la trouvèrent, et le premier mot de son confesseur fut pour lui confier ses inquiétudes. Elle sourit : « Avez-vous bien cherché ? — Oui. — Pourquoi vous affliger alors ? » Le religieux garda le silence jusqu'à ce que Dom Christophe fût parti ; puis il revint au sujet qui dominait son esprit. « Ma Mère, dit-il, car il s'était promptement accoutumé à lui donner ce doux nom ; ma Mère, je crois vraiment que c'est vous qui avez pris la parcelle de l'hostie. — Ne m'accusez pas, ce n'est pas moi, mais un autre. » Pressée de questions, elle avoua que le Seigneur l'avait communiée avec cette parcelle du pain sacré[1]. Soit que Dieu l'éclairât direc-

1. **Dial.** CXLII. — **B. Raym.** I, 2, 3, 4, 6, 7, 9, 10, 11, 12 ; II, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 11, 12 ; III, 6. — **Suppl.** I, 2, 4 ; II, 3. — **Legg. Min.** II, 6. — **Lett.** 100, 102.

tement, soit qu'il subît l'ascendant de Catherine, le P. Raymond ne douta pas un instant de la véracité de ce récit.

L'amitié resserra les liens que l'autorité des supérieurs avait formés entre ces deux membres de la famille Dominicaine. Leurs cœurs étaient remplis du même amour, l'amour de Jésus-Christ. Avec une égale générosité, ils eussent donné bien plus que leur vie : les souffrances infinies de leurs âmes, pour l'Eglise et le salut des hommes. Ils jugeaient de même le temps et ses épreuves, l'éternité et ses béatitudes ; ils étaient l'un à l'autre une occasion, presque un gage de salut, car Dieu tenait compte au confesseur des vertus qu'il développait en sa pénitente, et l'ignorante Tertiaire ne tarda pas à faire du savant théologien le plus humble de ses disciples. L'un comme l'autre ils s'efforçaient de reproduire le type de leur père saint Dominique ; mais les traits de famille qu'ils avaient en commun, l'habit semblable qu'ils portaient, faisaient encore ressortir le contraste de leurs natures. Tout en restant respectueuse et docile entre les mains de son « très doux Père, » l'ardente et vaillante Sainte appelait le religieux timide, hésitant, découragé, « son fils négligent ; » elle l'exhortait à devenir « un chevalier, un amoureux, un poursuivant, un époux de la vérité ; » à vivre, à mourir au service de la vérité, non point résigné mais joyeux.

Dans leurs inquiétudes, leurs tristesses, qui, pour être de l'ordre le plus élevé, ne les atteignaient que plus profondément, Catherine et Raymond se portaient un mutuel secours ; non le secours fugitif et

énervant que prête l'impuissante pitié des créatures, mais le secours plein de force que peuvent seuls donner ceux qui ont les paroles de la vie éternelle. D'affection sensible, de discours de la terre, de ce qui passe, ils ne voulaient rien [1]. Ce qu'ils aimaient l'un en l'autre, c'étaient les reflets immortels de la beauté de Dieu : aussi, quand ils se heurtaient aux défaillances de tous les sentiments terrestres, n'éprouvaient-ils ni l'étonnement ni la colère de la passion humaine prompte à briser son idole. Ils s'encourageaient seulement à anéantir, à transformer ce qu'ils jugeaient en eux d'indigne de leur Maître, et réciproquement, l'indulgent confesseur, la Mère si douce de tant d'âmes se montraient, à cause même de leur particulière tendresse, d'une particulière sévérité.

Un jour viendrait où l'amitié dont Dieu était le principe et la fin s'épanouirait par une pénétrante intimité d'âme inconnue ici-bas et vivrait éternellement sans tache et sans voile dans le lieu béni de l'immortalité qu'ils se rendaient présent et visible à force d'y songer, d'en parler, de le mériter [2].

1. *Spogliatevi d'ogni creatura, e io sia la prima.*
2. **Lettere** 101, 104.

CHAPITRE IX

1374-1375

CATHERINE PENDANT LA PESTE DE SIENNE.

Christo rini ego, e'l ciele tutti i santi...
Se morir deve un huom giovane e forte
S'a cio crudeltà il mena e nongiustizia
— Signore....
Converti a te si grave peccatore.
Il Malatesta rappres. di S. Caterina.

Peste de Sienne. — Catherine perd son frère Barthélemy et neuf de ses neveux. — Elle guérit miraculeusement un grand nombre de malades. — Disette et guerre civile. — La Sainte porte aux prisonniers les consolations de la foi. — Elle convertit et accompagne au supplice Nicolas Toldo de Pérouse. — Puissance du sang humain versé en expiation.

Au moment où le P. Raymond et Catherine se voyaient pour la première fois, pendant l'été de 1374, la peste, qui existait depuis plus d'un an à Sienne, éclata avec une extrême violence. On souffrait un jour ou deux, puis la mort venait si rapide, si soudaine, que le pape Grégoire XI, saisi de compassion, avait accordé l'indulgence plénière aux victimes du fléau. La contagion inspirait une terreur sans limites ;souvent l'amitié, l'amour, le sentiment paternel même, ne retenaient pas au chevet du pestiféré ceux qui jusqu'alors n'avaient eu avec lui qu'un cœur et qu'une âme. Resté seul, il se croyait

abandonné ; mais à l'heure où il devenait un objet d'horreur pour ses amis de la terre, arrivait à lui un inconnu, qui ému de toutes les pitiés, prêt à tous les sacrifices, choisissait cette heure même pour se dire et se montrer son frère en Jésus-Christ. C'est ainsi que prêtres et religieux couraient d'un malade à l'autre, jusqu'à ce qu'ils tombassent mourants aux pieds de ceux qu'ils exhortaient. Les Frères Prêcheurs semblaient se multiplier et puiser des forces dans l'exemple de Catherine. Durant tout le jour ils la voyaient secourir les agonisants ; la nuit venue, ils la rencontraient encore cherchant son chemin un bâton à la main, tandis qu'avec une petite lanterne elle s'éclairait pour relever les corps tombés dans les rues désertes, et s'assurer qu'ils ne donnaient aucun signe de vie[1].

La douleur personnelle qui, ferme tant de cœurs, ouvrit plus largement celui de Catherine aux infortunes d'autrui. Elle était cruellement frappée. Son frère Barthélemy avait succombé au fléau, laissant onze enfants. Bientôt l'un d'entre eux le suivit dans la tombe, puis d'autres. Le fils de Benincasa fut aussi emporté et neuf fois la Sainte vit finir ces courtes existences qui, arrêtées sur le seuil de la vie, avaient seulement connu les joies innocentes d'une heureuse jeunesse. Ensevelissant alors les corps de ses neveux, parfaitement purs devant Dieu,

1. Mur. XV, 240. — G. Gigli, Diario Sanese, I, 130. Lucca L. Venturi, 1723. Quelques auteurs donnent à Catherine une sœur aînée nommée Lisa et la font mourir de la peste. Cette assertion manque de fondement. Cf. ch. I, p. 33, note 2.

elle souriait au milieu de ses larmes. « Celui-ci, je ne puis plus le perdre, » disait Catherine, et elle le rendait à la terre jusqu'au jour de la résurrection [1].

Pour consoler des épreuves semblables aux siennes, Catherine était toute-puissante. En assistant les derniers moments de trois Dominicains, trois frères de la noble maison des Gori, elle arrêta le murmure sur les lèvres de la Tertiaire Françoise leur mère, bien tentée de se plaindre à Jésus-Christ quand il lui reprit les fils qu'elle avait joyeusement offerts à l'Église [2]. Mais, si elle parcourait le couvent de Camporeggi jadis animé, aujourd'hui morne, Catherine se demandait qui resterait pour ensevelir les derniers morts. Le P. dei Dominici s'éteignait rapidement. Raymond de Capoue, le seul qui pût aller dans la ville administrer les agonisants, rentrait à peine quelques heures. Une nuit qu'il se levait péniblement à la cloche de matines, il retomba accablé de violentes douleurs. Etait-ce la peste ? sa main tremblante en chercha et en découvrit les signes certains. S'il fallait mourir, près de Catherine le passage serait moins terrible : s'armant donc d'un courage désespéré, il se traîna jusque chez sa pénitente. Déjà elle était au milieu des pestiférés ! On courut à sa recherche ; elle vint droit au Dominicain, lui plaça la main sur

1. **Alcuni Mir.**, 22. Dans le nécrologe de Saint-Dominique, du 2 août au 1er octobre 1374, sont inscrits six des fils de Bartolo et un de Benincasa (Archiv. delle Riform. Lib. della Corona, c. XLIII, t. XII, *Compagnia di S. Antonio di gente*. Cod. c. III, 2, de la Bibl. Com. de Sienne).

2. **B. Raym.** III, 1. — Note A de la lettre 176, éd. Gigli.

le front comme pour le bénir, et fut ravie en extase. Une commotion intérieure agita le malade, quelque chose d'indéfinissable s'échappait avec violence de l'extrémité de ses membres ; guéri, il éprouvait seulement une extrême faiblesse et l'attribuait à son peu de foi. Catherine le fit manger et lui conseilla de dormir. Puis, à son réveil : « Allez, lui dit-elle, allez travailler au salut des âmes ; rendez grâces au Tout-Puissant qui vous a délivré de ce danger. » Le religieux reprit ses pénibles labeurs, et Catherine arrachant aussi le P. dei Dominici à la peste l'envoya rejoindre son compagnon.

Les novices, plus accessibles à la contagion en raison de leur âge, ne visitaient point les pestiférés, mais à mesure que les profès succombèrent à l'épidémie, on dut chercher de nouveaux dévouements. La récompense qu'on proposait à cette pieuse jeunesse, afin de l'exciter à vivre dans un perpétuel danger de mort, c'était les entretiens, l'amitié de la Sœur Benincasa. « Une telle récompense est magnifique ; avec Catherine tout travail m'est un repos, » disait le plus zélé d'entre eux, Simon de Cortone. Il travailla si vaillamment que la peste le frappa à son tour. Aussitôt le P. della Fonte le mena, le porta presque jusqu'à Fontebranda. Fatiguées de leurs courses matinales, les Tertiaires mangeaient de la bouillie de froment ; la Bienheureuse semblait les imiter. Le P. Thomas s'approcha. Simon, accablé, s'affaissa près de la porte. Catherine leva les yeux. « Pourquoi mon fils me fuit-il ? — Il a la fièvre, » répondit Thomas della Fonte. La Sainte attira près d'elle le pauvre

novice dont le visage se décomposait sous l'action du mal ; pour tout remède elle lui imposa une cuillerée de la soupe qui était sur la table et fit plusieurs fois le signe de la croix en ordonnant à la fièvre de cesser. La fièvre obéit[1].

Afin de multiplier ces guérisons miraculeuses, on enlevait parfois Catherine à ses disciples et à ses malades des hôpitaux pour la mener chez d'autres pestiférés. Ainsi on l'entraîna hors des portes de la ville à l'ermitage d'un ami de Colombini, disciple du célèbre chartreux Petroni. Le vieil anachorète, nommé Frère Saint de Terame, subissait l'empire de Catherine; pour la suivre et se dévouer au prochain, il sortait souvent de son ermitage, déclarant que près d'elle il se sentait plus recueilli dans la paix du Christ qu'au sein de la solitude. Elle décida Frère Saint à se laisser mener à l'hôpital de la Miséricorde. Quand il y arriva, elle lui dit à l'oreille : « Ne craignez rien, quelque malade que vous soyez, vous ne mourrez pas. » La peste étendait pourtant ses ravages, chacun s'affligeait, on avait cessé de lutter contre le mal et on attendait le dernier soupir. « Ne craignez rien, répéta Catherine, vous ne mourrez pas. » Enfin on prépara les funérailles de l'agonisant, car les vivants éloignaient les morts comme un danger. « Ame bénie de Jésus-Christ, je te commande de ne pas partir, » s'écria Catherine penchée sur son ami. A ces mots, la vie, triomphant des lois de la nature, s'arrêta sur les lèvres trem-

1. Lettere 56, 189.

blantes dont elle s'échappait; parfaitement rétabli, Frère Saint remercia celle qui l'avait, disait-il, vraiment ressuscité.

La ville de Sienne applaudit à ce nouveau prodige. Les Frères de la Miséricorde le célébraient avec joie, quand une sinistre nouvelle se répandit dans l'hôpital. Le Recteur de la maison, ce Matthieu di Cenni Fazi qui s'était jadis converti à la vue d'une extase de Catherine, venait de tomber en faiblesse dans la chapelle. Il avait ressenti les premières atteintes du mal, la nuit, près d'un pestiféré, mais il était resté à ses devoirs, jusqu'au moment où ses forces l'avaient trahi; maintenant étendu sur une civière, enveloppé dans sa longue tunique brune, le capuchon rabattu, la croix brodée de son manteau sur la poitrine, il semblait déjà mort. Les Frères qui l'emportaient à sa cellule rencontrèrent Raymond de Capoue dans l'escalier. Le Dominicain était l'ami, le confesseur du Recteur. Tremblant, il suivit le cortège, ranima le malade, le fit coucher, lui donna l'absolution et le laissa entre les mains du docteur Senso, médecin de la maison. Celui-ci prit le pouls de Matthieu: la fièvre était ardente, d'intolérables douleurs de tête se joignaient aux signes ordinaires de l'épidémie. Quel espoir pouvait-on garder? Le médecin ordonna le seul remède qu'il connût, du suc de casse pour purifier le sang, et sortit découragé. Au même instant Catherine parut sur le seuil de la porte: « Levez-vous, cria-t-elle, ce n'est pas le temps de reposer mollement dans son lit. » Les terribles taches noires qui couvraient le corps de Matthieu Cenni disparurent, les souffrances ces-

sèrent, il se leva et chercha partout Catherine pour la remercier de sa guérison. Mais la jeune fille s'enfuyait à Fontebranda. Chemin faisant, elle se croisa avec le P. Raymond qui, désespéré, quittait le médecin. « Ma Mère, laisserez-vous mourir une personne si utile et si chère à tous? dit-il d'un ton de reproche. — Quel langage tenez-vous? repartit-elle comme effrayée. Suis-je semblable à Dieu pour délivrer un homme de la mort? — Dites cela à qui vous voudrez, répliqua amèrement le P. Raymond égaré par la douleur; moi, je sais vos secrets, et je n'ignore pas que vous obtenez de Dieu ce que vous lui demandez. » La Bienheureuse sourit; un éclair de joie brilla dans son regard. — « Ayez bon courage, il ne mourra pas, » s'écria-t-elle en continuant sa marche. Le Dominicain courut à la Miséricorde, et hors d'haleine se précipita chez le Recteur. Rendu à la plénitude de ses forces, le P. Matthieu prenait déjà part au repas du réfectoire, en racontant à tout l'hôpital le miracle auquel plus de vingt témoins avaient assisté, miracle qui donna pour disciples à Catherine le docteur Senso et son fils Jean.

Enfin, vaincue elle-même par tant d'émotions et de fatigues, celle qui guérissait les autres tomba dangereusement malade le jour de l'Assomption. On ne pouvait croire à la peste, aucun des symptômes de l'épidémie ne s'étant manifesté : pourtant la mort venait. Catherine allait joyeusement à sa rencontre, quand elle se sentit renaître à la vie. Sa plainte fut si amère qu'elle fit apparaître la très douce Vierge Marie : « Catherine, ma fille, vois-tu cette

multitude d'âmes qui me suit? Si tu consens à vivre, mon Fils te donnera toutes ces âmes, outre celles que tu lui as déjà gagnées : choisis. — La volonté de Jésus-Christ est ma volonté ! — Les âmes t'appartiennent, » dit la Mère de Dieu. Catherine retourna au chevet des pestiférés. Quand elle rencontrait une de ces âmes, elle la reconnaissait pour son bien, et nul ne sut jamais le nombre des Siennois qui lui durent le retour à la santé ou les béatitudes éternelles.

La peste, Dieu le révélait à la Voyante[1], châtiait les Siennois de leurs péchés, comme jadis le feu du ciel avait châtié Sodome et Gomorrhe. La ville était un vaste champ de mort. Le podestat Magalussi avait succombé au fléau, ainsi que son fils et toute sa cour. Tant de personnes mouraient qu'on ne trouvait plus assez d'hommes pour remplir les diverses fonctions de l'État et se partager le pouvoir dont les Siennois étaient si avides. A la peste se joignit la disette. Le grain devint hors de prix, il fallut donner de l'or en échange d'un peu de viande, de quelques gouttes de vin ou d'huile. Dans les palais comme dans la maison du pauvre on manquait de tout, nul ne se souciant de risquer sa vie pour approvisionner la ville. Les jeunes nobles, les plébéiens riches du *popolo maggiore* accompagnaient les enfants des mendiants, afin de participer aux distributions de pain que, trois fois par semaine, l'hôpital della Scala faisait à tout venant.

De même qu'elle assistait les malades, la Sainte

1. Dialogo CXXIV.

secourut les affamés. Dès qu'il y avait des vivres dans la maison de sa mère, elle les donnait aux pauvres ; chacun en recevait sa part; la misère la plus coupable n'était point oubliée, et dans une obscure maison, où se cachaient des malheureuses si méprisées, que les lois de la République leur défendaient de porter le nom de la Vierge Marie, Catherine fit pénétrer le repentir avec le pain quotidien. Ni sa mère ni ses compagnes du Tiers-Ordre ne songeaient à la blâmer. Lapa, Lisa, Françoise dei Gori, Alexia, Catherine de Scetto, avaient appris à rendre au prochain ce qu'elles recevaient de Dieu, et les nouvelles venues, Catherine dello Spedaluccio, Jeanne de Capo, Jeanne dei Pazzi, n'avaient pas en vain sacrifié les honneurs et les richesses du monde à « Jésus mort d'amour. »

Si la Sainte faisait souvent jeûner ces pieuses femmes, elle les rassasiait parfois miraculeusement. En la vigile de la Conversion de saint Paul, elle insista, comme son père saint Dominique le faisait souvent, pour qu'on se mît à table, bien qu'on n'eût rien à manger. Une inconnue parut alors apportant beaucoup de pain frais et quelques galettes. Catherine dit le *Benedicite*, prit une galette et entra en extase. Elle voyait le Christ ressuscité, saint Paul, saint Thomas d'Aquin, et tandis qu'elle participait à la communion mystique des élus, elle distribuait à ses compagnes la galette qu'elle tenait à la main, et qu'elle avait, disait-elle, trempée dans le sang du Rédempteur. Cette nourriture répara complètement leurs forces épuisées. Le P. Simon de Cortone, qui assistait au prodige, demanda comme

une faveur singulière quelques miettes de ce pain pour les porter à sa vieille mère.

Malgré les rigueurs de la peste et de la famine, les Siennois continuaient à braver Dieu. D'incessantes émeutes accroissaient la désolation. Les querelles de la Seigneurie avec la puissante famille des Salimbeni troublaient l'État et faisaient couler des flots de sang. Les cachots se remplissaient de condamnés politiques qui, entassés avec les malfaiteurs, n'échappaient à l'épidémie et à la faim que pour marcher au supplice. Libres de porter au dehors un effort qui chez d'autres religieuses eût été arrêté par la grille du cloître, les Tertiaires dominicaines se mettaient à la tête des femmes siennoises particulièrement charitables envers les détenus, et pratiquaient plus encore que de coutume l'une des œuvres conseillées par leur règle : l'assistance des prisonniers. Catherine devint donc l'hôte assidu des prisons. A cette foule frémissante, elle apportait la paix, l'espoir, l'amour. Aux coupables elle faisait comprendre les droits de la justice divine ; aux innocents elle montrait la gloire éternelle, témoignant avec une telle sincérité le désir de partager leur sort, que la plainte expirait sur les lèvres de tous. Près du billot on la trouvait encore. Le sang des condamnés rejaillissait sur ses vêtements, elle ensevelissait leurs corps et ses prières ouvraient le ciel à leurs âmes[1].

1. **B. Raym.** II, 8. — **Legg. Min.** II, 8. — **Processus** mss f. 511 et 515, attest. P. Caff. Mart. VI, 1266. — **Alc. Discep.** [Bibliographie I, xvii]. — **Alc. Mirac.**, 24-26. **Cron. san. di Neri di Donato. Mur.** XV, 237-243. **Storia della Rep. di Firenze di Gino Capponi.** Barb. 1875, I, III, viii, 284.

Parmi les prisonniers il y avait un jeune chevalier qui, enfermé dans son cachot, le parcourait « comme un lion furieux. » Il se nommait Nicolas Toldo, et appartenait à une des familles les plus nobles de Pérouse. Venu à Sienne avec les ambassadeurs de Gérard du Puy, vicaire pontifical, ou avec les troupes que celui-ci avait envoyées à Cione Salimbeni, alors en lutte avec le parti populaire, Toldo était resté dans la suite du Sénateur[1]. Que reprochait-on à Toldo? Une faute légère, quelques moqueries contre le gouvernement! Mais comme étranger il ne devait être ni écouté des juges, ni défendu par un avocat. Telle était la loi siennoise promulguée par des citoyens divisés entre eux au point qu'ils remettaient leur cour d'appel et leur suprême magistrature à ces mêmes étrangers qu'ils excluaient du droit commun[2]. N'ignorant point les intrigues de Gérard du Puy pour fomenter la guerre civile, songeant aux mains dans lesquelles il était tombé, à cette démocratie si sanguinaire, qu'elle avait envoyé au supplice Agnolo di Andrea pour avoir donné un repas sans y convier aucun Réformateur, à cette démocratie tellement inique, qu'on devançait par une mort volontaire les arrêts de sa douteuse justice, Nicolas Toldo, assiégé de noirs pressentiments, maudissait le ciel, la terre et le jour qui l'avait vu naître.

Dès la première entrevue, Catherine domina cette

1. Cf. ch. VI, p. 259.
2. Falletti-Fossati, 158, 172, 176, 177.

âme rebelle ; mais il ne lui suffisait pas que Toldo eût confessé ses fautes et fût devenu, ainsi qu'elle le disait, « semblable à un agneau destiné à être offert sur l'autel, » elle voulait plus encore. Quand elle sut que cet innocent était condamné à périr, elle souhaita qu'il s'offrît en victime expiatoire, que son sang plaidât pour l'Eglise, pour le monde, pour ses bourreaux ; elle décida au sacrifice volontaire de la vie ce beau et noble chevalier, dont l'âme s'ouvrait confiante aux promesses de l'avenir, et dont la jeunesse n'avait rien perdu de ses forces. « Vous reviendrez, douceur de mon âme, pour l'amour du Christ vous assisterez à mon supplice, » lui dit-il lorsqu'elle le quitta.

Le jour fatal luisait à peine, le glas de la cloche funèbre n'avait point encore retenti, que Catherine était près du condamné. Elle le mena à la sainte Messe, et pour la première fois, car le monde l'avait fort distrait de Dieu, Toldo se nourrit du corps et du sang de son Rédempteur. Il était soumis, mais il craignait, que son courage ne l'abandonnât, que sa volonté ne restât point unie, à la volonté divine. Avec la simplicité de la parfaite innocence, Catherine laissa reposer sur son cœur la tête du jeune homme. « *Allora*, disait-elle dans son intraduisible langage à ceux qui comprenaient le sens de telles paroles, *sentiva uno giubilo e un odore del sangue suo, e non era senza odore del mio el quale io desidero di spandere per lo dolce sposo Gesu*[1]. La présence de

1. Alors je sentais une joie et un parfum de son sang, et ce n'était pas sans le parfum du mien que je désire répandre pour le doux Epoux Jésus !

la Sainte était pour le chevalier un gage sensible de la présence de Dieu. « Ne m'abandonnez pas et je meurs content, répétait-il. — Console-toi, mon frère, bientôt nous arriverons aux noces éternelles ; tu y paraîtras baigné dans le sang du Fils de Dieu ; le doux nom de Jésus t'accompagnera, je ne veux pas qu'il sorte jamais de ta mémoire. » L'âme virile de Catherine anima son disciple. Détaché de la vie, la quittant avant qu'elle le quittât ou plutôt y tenant encore pour l'offrir en holocauste, il nommait l'échafaud le lieu saint de la justice et hâtait de ses vœux l'heure suprême de l'immolation. Ce fut la tête haute, calme, souriant, abandonné à la volonté de Dieu, qu'il marcha à la mort. La foule se pressait autour de lui et ne pouvait retenir ses larmes ; les âmes pieuses croyaient voir un martyr, les Dominicains le vénéraient comme tel. A genoux près du billot, Catherine y avait posé sa propre tête ; elle éprouvait une indicible soif de verser tout son sang ! Elle priait ; avec elle priait sa patronne Catherine, vierge et martyre. Marie ! s'écriait la jeune fille, recommandant cet innocent à la Mère de douleurs. Elle voulait que la paix s'étendît sur lui, que la lumière divine éclairât sa consommation en Dieu. Soudain elle ne vit plus ni l'assistance ni l'échafaud. Ses regards se fixaient sur le Tout-Puissant : elle se sentait exaucée. Nicolas Toldo s'approcha : Bénissez-moi, dit-il avec un regard radieux, et plusieurs fois il répéta, en les unissant, le nom du Christ et le nom de celle qui lui avait fait connaître son Rédempteur. Jésus et Catherine furent ses dernières paroles. La Sainte le bénit,

lui étendit le cou sous la hache fatale, lui rappela une dernière fois le prix du sang uni au sang de Jésus-Christ, puis faisant, elle aussi, son sacrifice, offrant à Dieu son ami, elle articula d'une voix ferme : Je veux. La tête sanglante du chevalier Pérugin tomba dans ses mains, et elle éprouva une telle douceur que le cœur, écrit-elle, ne peut la penser ou la langue l'exprimer! En une vision que l'amour révèle à l'intelligence lorsque la plume de Catherine la retrace au P. Raymond, la Sainte contemplait le Christ ; il recueillait le sang, les désirs, l'âme même de la victime ; le sang divin mêlé au sang de Toldo lui donnait une valeur ; cet homme participait à la sagesse du Verbe obéissant au Père, dont la toute-puissance recevait ce sacrifice expiatoire, par l'opération du Saint-Esprit ; le ciel s'ouvrait ; l'âme de Nicolas y entrait, mais sur le seuil même du Paradis cette âme se retourna vers Catherine avec une douceur infinie, « comme l'épouse qui, arrivée au seuil de l'époux, remercie de la tête et du regard ceux qui l'ont accompagnée. »

Pendant l'éternité, la miséricorde divine, oublieuse de la vie passée de cet homme, devait le récompenser du sang « chaud de désirs » versé pour Jésus-Christ, sang qui empourprait la robe blanche de la Sainte et dont elle eût toujours voulu garder la trace. L'épouse du Crucifié, confiante dans le sang versé sur le Calvaire, croyait aussi à la puissance du sang humain versé en expiation des crimes de l'homme ; les yeux fixés sur celui que Nicolas Toldo avait répandu, l'esprit absorbé par la réforme de l'Eglise, œuvre de reconstruction à laquelle elle se savait destinée par

Dieu, Catherine s'écria : « Il me semble que la première pierre est posée et cimentée par ce sang, où germe la vie du Christ[1]. »

Le sang du Fils de Dieu ! tel était le mot que partout et toujours Catherine avait sur les lèvres. Dans ce sang sorti du côté entr'ouvert de Jésus pour révéler le secret du cœur divin, dans ce sang qui ressuscite de la mort, fortifie, rend libre et joyeux ; dans ce sang laissé par le Rédempteur sur le champ de bataille terrestre afin d'exciter les hommes à se montrer généreux de leur sang, Catherine résumait toutes les manifestations de l'Amour créateur et rédempteur. La vérité, s'écriait-elle, est dans le sang du Christ! et quand on confesse cela, on doit être prêt soi-même à donner tout son sang pour l'amour du sang divin[2].

Puisque le Pontife sacrificateur entrevu dans la vision de son enfance ne voulait point encore l'accepter, la vierge dominicaine lui conduisait une autre victime : elle entraînait Nicolas Toldo à s'associer au sacrifice de la croix. Dans sa patrie châtiée, dans sa ville natale dépeuplée par la peste, Catherine commençait son suprême apostolat : sur les péchés de l'Eglise elle avait fait couler un sang expiatoire.

1. **Lett.** 273.
2. **Orationi** IX, X, XX [BIBLIOGRAPHIE A]. **Lett.** 8, 13, 25, 29, 55, 82, 99, 102. — **Dial.** XIV-CXXXIV.

CHAPITRE X

1375

LA CROISADE.

Le piaghe ricevè del Redentore
Ne' piedi, nelle mani, in mezzo al core.
G. PAPINO POES. IN ON DI S. CATERINA

Catherine est appelée à Pise par Pierre Gambacorti. — Son séjour dans le palais Buonconti. — Elle reçoit du Christ les stigmates de la Passion. — Elle prêche la Croisade à Jeanne Ire, reine de Naples ; à Elisabeth, reine-mère de Hongrie ; à Barnabé Visconti, seigneur de Milan ; aux chevaliers de Rhodes ; aux condottieri ; à tous les chrétiens. — Ses visites aux Chartreux. — Son retour à Sienne.

Tout « enivrée » encore, selon son énergique expression, du sang répandu pour l'Eglise par Nicolas Toldo, Catherine, dès la fin de la peste, prévit que le Maître lui ordonnerait d'agir. En lui dictant la lettre au légat Pierre d'Estaing, qui marque le début de son apostolat public, le Seigneur lui avait montré que le premier moyen de régénérer la chrétienté, de réformer l'Eglise par l'union et le sacrifice, était la Croisade [1]. L'opportunité de la guerre sainte semblait évidente, et bientôt un appel du dehors répondit aux aspirations intérieures de la jeune apôtre.

1. B. Raym. II, 7.

La crainte constante de la mort dans laquelle les Toscans avaient vécu durant l'épidémie les disposait à tourner leurs regards vers ceux des serviteurs de Dieu qui guérissaient l'âme et parfois le corps. De l'Apennin à la Méditerranée chacun savait, chacun célébrait le nom de Catherine Benincasa ; on avait vu des milliers d'hommes et de femmes accourir à Sienne du sommet des montagnes ou des pays environnants pour se prosterner devant une sainte qui souvent convertissait les âmes à Dieu par sa seule présence, avant d'avoir dit un seul mot ; aussi, dès que les villes purent rétablir entre elles des relations, chacun s'empressa-t-il de réclamer la visite de la Thaumaturge. Nul ne fut plus pressant dans sa requête qu'un homme habile à faire servir son pouvoir par tous les personnages influents, Pierre Gambacorti, capitaine du peuple et seigneur véritable de la République de Pise.

Catherine comprit aussitôt que cette République était désignée par ses relations avec la Palestine et par son glorieux passé, comme l'âme de la Croisade. En dépit des douleurs de côté qui l'oppressaient et rebelle aux conseils de ses proches, elle ne répondit point à Gambacorti par un refus. L'état de sa santé, des dissensions récentes survenues entre Sienne et Pise au sujet de la forteresse de Talamone[1] lui offraient de justes motifs de délai qu'elle invoqua en

1. Pierre Gambacorti était mal vu des concitoyens de Catherine, parce qu'il avait encouragé le prieur des chevaliers de Saint-Jean à occuper pour l'Eglise deux forteresses Siennoises dont l'une, Talamone, commandait l'accès de la ville.



attendant que Dieu manifestât sa volonté [1]. Peu après, éclairée sur son devoir et guérie par miracle, elle se préparait au départ.

Les conversions sans nombre obtenues par Catherine lui avaient valu une Bulle pontificale [2] en vertu de laquelle il lui était permis de se faire assister par trois prêtres qui, munis des mêmes pouvoirs que les évêques, absolvaient les pécheurs qu'elle décidait à la pénitence ; Grégoire XI avait désigné le dominicain Raymond de Capoue et l'Augustin Jean Tantucci ; le choix du troisième confesseur était laissé à la Tertiaire. Elle prit le P. dei Dominici, déclara au P. della Fonte, à Lisa, à Alexia, à Françoise dei Gori, qu'il fallait la suivre, et avant même que le printemps eût triomphé des rigueurs de l'hiver, on se mit en chemin. Soit à pied, soit à cheval, soit dans quelque charrette d'osier attelée de ces bœufs gris de Toscane, à l'air si doux, si triste sous le joug, on faisait chaque jour de longues étapes. Bientôt, non loin de la mer, on aperçut Pise, mollement étendue à l'abri des Apennins, sous un ciel clément [3].

L'entrée dans la ville fut un véritable triomphe. L'archevêque, le clergé, les Sœurs de la Pénitence, nombre de religieux et de religieuses se portèrent au-devant des voyageurs ; on se disputait l'honneur de les recevoir. Un monastère qui maintes fois

1. **Lettera** 149.

2. Cette bulle était jadis conservée à Venise au couvent des Saints-Jean et Paul. **B. Raym.** II, 8.

3. Il est probable que Catherine arriva à Pise au mois de février 1375, style commun.

avait appelé Catherine à Pise lui ouvrait ses grilles [1]: mais si elle eût trouvé là une cellule conforme à ses habitudes, cette cellule n'eût pas été accessible aux personnes du monde. Pierre Gambacorti voulait l'arrêter sur la rive gauche de l'Arno. Avec empressement il lui ouvrait son splendide palais, où l'appareil guerrier de la féodalité s'unissait au luxe d'une république commerçante. Catherine refusa. Venue pour être toute à tous, elle ne pouvait se faire l'hôte du chef presque absolu de l'Etat, d'un homme que ses ennemis trouvaient intrigant, malgré la générosité de son caractère, et qui jouait dans la politique italienne un rôle propre à inspirer la défiance.

A quelques pas du palais Gambacorti, non plus au bord même du fleuve, mais sur une place un peu écartée, voisine de l'église Sainte-Christine, où se réunissaient les Sœurs de la Pénitence, s'élevait la demeure des Buonconti. Une vénérable veuve et ses quatre fils réclamaient comme un droit d'y loger les Prêcheurs et les Tertiaires, car leur cousin André portait avec honneur l'habit de saint Dominique ; Catherine accepta leur hospitalité [2].

Elle était à peine arrivée chez eux, qu'une multi-

1. Les *sante donne* désignées dans la lettre 149 sans autre indication sont peut-être les pécheresses converties par le P. Dominique Cavalca. Elles menaient une vie édifiante, sous la règle du Tiers-Ordre, dans un couvent cloîtré.

2. On montre encore cette maison qui appartient maintenant à la famille Sergardi ; elle a subi trop de réparations pour garder trace du passé.

tude de curieux assiégeait la maison. On voulait voir la Sainte, on s'inclinait, on lui baisait les mains, on lui demandait sa bénédiction. Silencieuse, elle souffrait ces marques de respect. Le P. Raymond craignit qu'elle ne s'abandonnât à l'orgueil. Il remarquait d'ailleurs que la race des pharisiens, qui est de tous les temps et de tous les pays, se scandalisait, et il reprocha à sa pénitente de souffrir de tels témoignages d'admiration. « Quand je ne suis pas absorbée par la vue des âmes au point de ne plus remarquer les actes extérieurs des personnes, tout cela me déplaît, répondit-elle avec un sourire ; mais en songeant que le seul amour de Dieu porte la foule à agir comme elle le fait, je rends grâces au Tout-Puissant. Je connais trop mon propre néant pour être accessible à l'orgueil ; d'ailleurs, ajoutait la jeune sainte avec son inflexible logique, comment, lorsqu'on se sait une créature, éprouverait-on des sentiments de vaine gloire ? » Elle était sincère, le P. Raymond en acquit la preuve.

L'un des principaux disciples du bienheureux Colombini, le Siennois Bianco di Santi, séjournait depuis quelque temps près de Pise, à Città di Castello. Mal informé sur Catherine, il lui écrivit une épître en vers où, l'avertissant des dangers de la vanité, il semblait admettre qu'elle y devait succomber. On remit le pli de parchemin au P. Raymond. Le Dominicain, connaissait les belles poésies lyriques du Jésuate, qu'il tenait pour un théologien instruit, aussi fut-il non moins surpris qu'indigné de cette satire ; appelant le P. dei Dominici, il commença la lecture des trente-deux strophes de

Bianco[1]. Catherine survint: « Vous voyez le mal où il n'y a que le bien, dit-elle, discernant le mobile de l'auteur avec sa pénétration surnaturelle des âmes. Cet homme craint que je ne m'égare, c'est par charité qu'il m'admoneste, je veux avoir ses vers et le remercier. » Sur l'heure elle dicta à l'adresse du Jésuate une réponse admirable par son humilité.

L'apostolat de Catherine s'exerça bientôt chez elle, chez les autres, parfois même sur la place publique. A haute voix elle exhortait les pécheurs à revenir au Seigneur et, quand ils avaient reçu l'absolution : « Ne pensez plus à vos fautes, leur disait-elle, je veux les prendre sur moi, je répondrai pour vous à Dieu, j'acquitterai vos dettes envers lui. » Souvent des gens qui ne s'étaient jamais approchés des sacrements racontaient toute une vie souillée de crimes horribles. Les religieux siennois entraient donc au confessionnal aussitôt après leur messe et y restaient à jeun jusqu'au soir. Leurs forces épuisées se renouvelaient auprès de la Sainte ; le visage pâle, les mains amaigries, le corps presque spiritualisé de leur mère, témoignaient assez qu'à son école on ne pouvait ni s'épargner ni se reposer ; son incessante prière à Dieu leur donnait une action sur les âmes et son exemple les soutenait[2].

En même temps que les maladies spirituelles,

1. **Laudi Spirituali del Bianco.** Prefazione, 6, 9, 167-168. [Bibliographie E. XLII.]
2. B. **Raym.** II, 7, 8.

Catherine guérissait les maladies corporelles : témoin le jeune homme miné par la fièvre, que Gérard, l'aîné des Buonconti, lui amena un soir. Le malade allait expliquer la nature de ses souffrances. Catherine l'arrêta : « Depuis combien de temps ne vous êtes-vous pas confessé ? » Le dernier pardon de Jésus-Christ remontait aux jours de l'enfance. « Mon fils, c'est le poison de vos péchés qui vous tue, allez vous confesser. » Il obéit et revint absous. Catherine lui mit la main sur l'épaule : « Que la paix du Seigneur vous accompagne ! je ne veux plus que vous souffriez. » Avec l'innocence le pécheur recouvra la santé.

Une pareille manière de guérir alarma les hommes de la science. A quoi bon consumer ses veilles dans l'étude, si un signe de croix l'emportait sur les formules d'Hippocrate et de Galien ? Le plus célèbre médecin de la ville, Jean Gittalebraccia, résolut d'avoir raison de Catherine. Sous prétexte de lui proposer la solution de mystères qui le troublaient, il vint la trouver, accompagné d'un jurisconsulte fameux de l'Université, Pierre degli Albizzi. Tous deux appartenaient à cette école scolastique « abâtardie et dégénérée, qui s'attarde aux questions vaines, secondaires, souvent ridicules autant que futiles [1]. » « Comment Dieu parla-t-il en créant le monde ? demanda Gittalebraccia. Dieu aurait-il une bouche et une langue ? » Catherine leva ses yeux francs sur ses visiteurs : « Vous qui enseignez

1. *Le vrai Thomiste*, par le R. P. Coconnier. *Revue Thomiste*, 7 mars 1893, 18.

les autres, vous prétendez vous instruire auprès d'une pauvre femme dont vous devriez plutôt éclairer l'ignorance, répondit-elle. Que me sert-il de savoir comment Dieu, esprit sans corps, a parlé? Ce qu'il nous importe à vous et à moi de comprendre, c'est que le Verbe éternel s'est incarné et a souffert pour nous racheter. » Elle dépeignit l'amour du Christ mort sur la croix, et son ardente charité se communiqua au cœur de ses auditeurs. Devenus humbles, convaincus de leurs erreurs passées, ils prirent la Sainte pour guide.

Tout le temps que Catherine ne donnait pas activement au prochain, elle le passait à prier pour lui dans l'église Sainte-Christine. Là, sous les voûtes de l'antique sanctuaire bâti au temps de Charlemagne, près de l'Arno d'où s'élevaient les cantiques des matelots qui, en mettant à la voile, se recommandaient à la Madone *del Ponte*, elle parlait des âmes au Sauveur. Séduite dès son enfance par la vue de Jésus-Christ, elle comparait sa destinée à celle des pécheurs que le caprice de la volonté entraîne vers les créatures. Si les hommes connaissaient Dieu, ne le préféreraient-ils pas à tout? N'était-elle pas appelée plus encore que par le passé à le leur faire connaître ? La prédication propre à frapper ces hommes avides de mouvement extérieur vers un objet sensible, n'était-elle pas la prédication de la Croisade ? Se retraçant la marche de son apostolat, la préparation qui en avait indiqué chaque étape, Catherine voyait son empire sur sa famille naturelle et sur sa famille spirituelle suivre son union à la vie du Christ dans le mariage

mystique. Le stigmate sacré frappé en sa main et la promesse que tous ses disciples seraient sauvés précédaient ses travaux apostoliques à Sienne. Sa mort miraculeuse, sa résurrection, lui ouvraient une ère d'influence étendue et décisive. L'échange de son cœur contre le cœur du Sauveur l'amenait à s'offrir comme victime pour l'Eglise et à porter d'autres chrétiens à offrir leur sang en sacrifice expiatoire. Pleine du désir de la Croisade, elle rappela au Christ des engagements anciens. Quand donc, dit-elle, me ferez-vous porter votre sceau? N'imprimerez-vous pas vos stigmates dans ma chair? Ce me serait un signe certain de ma mission[1]. »

Le quatrième dimanche de Carême[2], Catherine, ses compagnons, ses compagnes, avec de nombreux fidèles, assistaient dans l'église Sainte-Christine[3] au sacrifice de la Messe célébré par le P. Raymond et avaient presque tous communié. Privée par l'extase de l'usage des sens, la Sainte restait prosternée devant un Christ peint par Giunto de Pise, quand on la vit se redresser, s'agenouiller et étendre les bras. Son visage rayonnait d'une lumière éclatante. Soudain, comme frappée d'une mortelle blessure[4], elle s'affaissa sur les dalles. Raymond de Capoue

1. **Processus**, attest. Fr. Barth. de Sen. et P. Caff. D. Mart., t. VI, 1353-1355 et 1268 — **B. Raym.** II, 6. — **Suppl.** II, 6, III.

2. **Corso cronotassico.**

3. Les Tertiaires remarqueront que la plupart des dons extraordinaires que Catherine reçut de Dieu lui furent accordés dans les sanctuaires où le Tiers-Ordre tenait ses réunions.

4. Catherine ne donne point de détails sur cette blessure

comprit que les vœux de sa pénitente étaient exaucés ; il s'approcha rapidement. « Par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je porte ses stigmates, murmurait-elle à voix basse. Attaché à la croix, entouré de merveilleuses clartés, le Sauveur est venu à moi ; mon âme s'est élancée vers lui, mon corps s'est relevé pour la suivre. Des cinq plaies sacrées tombaient sur moi cinq rayons sanglants ; j'ai demandé à mon Maître de rendre les cicatrices invisibles ; il m'a exaucée ! Avant d'arriver jusqu'à moi en ligne droite, avant de pénétrer mes pieds, mes mains et mon cœur, les rayons sanglants se sont transformés en simples rayons lumineux. Une vive douleur déchire mes membres, une cruelle angoisse oppresse mon cœur ; s'il ne plaît pas à Dieu de faire un nouveau miracle, je mourrai ! »

Dès qu'on eut ramené la Sainte au palais Buonconti, elle s'évanouit. Ceux qui l'aimaient s'agenouillèrent, d'ardentes supplications s'élevèrent vers le Seigneur ; en Catherine chacun voyait la consolatrice de ses peines, l'appui de sa faiblesse, le secours de ses travaux. Lorsqu'elle reprit connaissance, elle avoua qu'elle souhaitait sa fin prochaine, et ses disciples le lui reprochèrent avec désespoir. Sans leur mère, ils ne sauraient ni bien vivre ni bien mourir ; les abandonnerait-elle exposés à la tempête pour se réfugier dans le port et goûter le bonheur qui lui était assuré ? ils savaient qu'elle tenait

d'amour dont saint Thomas (in 3 dist. 27 A. I. ad 4.) et sainte Thérèse (Cast. mor. VI, 2) parlent longuement.

son sort entre ses propres mains ! « Je n'ai d'autre volonté que celle de Dieu, répliqua Catherine. Celui qui est le salut peut vous sauver sans l'aide d'aucune créature. Je vous aime, mais il vous aime encore bien plus tendrement que je ne saurais le faire, et il désire votre salut plus que tous les hommes, plus que moi-même nous ne pouvons le concevoir. Ne l'a-t-il pas prouvé par l'effusion de son précieux sang ? Que sa volonté s'accomplisse pour votre plus grand bien. »

Durant toute la semaine, de longs silences succédèrent à de rapides échanges de paroles ; la malade buvait seulement quelques gouttes d'eau froide. « Ce qui est doux me semble un poison, » disait-elle, refusant les boissons sucrées qu'on lui préparait. Raymond de Capoue se souvint alors qu'on baignait les tempes et les poignets des personnes faibles dans du vin de Vernaccia. Il pria ses hôtes de lui en procurer, et ils s'adressèrent à un voisin dont la cave était mieux pourvue que la leur. L'ami des Buonconti n'avait plus de ce vin ; tout ce qu'il put faire pour témoigner son bon vouloir fut de montrer le tonneau vide et de tirer la cheville qui le fermait. Aussitôt, des flots vermeils inondèrent le sol. On appela les serviteurs ; ils partagèrent l'étonnement du maître. Quant aux disciples de Catherine, ce miracle, qui rappelait la barrique merveilleuse de Sienne, encouragea leurs espérances, et ils appliquèrent le remède avec foi. Le samedi vers le soir, leur mère fit appeler Raymond de Capoue. « J'espère que vous êtes content, dit-elle, le Seigneur semble vous exaucer. » Une longue extase suivit sa commu-

nion du lendemain. Elle renaissait sous le regard anxieux de ses disciples ; bientôt elle s'endormit profondément. Avec un espoir qu'on n'osait s'avouer, chacun épiait ses mouvements. « Éprouvez-vous toujours les mêmes douleurs? s'écria Raymond de Capoue dès qu'elle s'éveilla. — Mes plaies fortifient mon corps, répondit-elle. Ce qui m'abattait me soutient ; à votre prière Dieu prolonge mon temps de souffrance ; j'en suis heureuse à cause de l'amour que je vous porte. »

Catherine était guérie ; elle se leva et sortit. Dieu le voulait! Elle portait la croix non point sur ses vêtements, comme les croisés ordinaires, mais d'une manière miraculeuse en sa chair et en son âme. A tous elle devait prêcher la croisade ; le Cardinal Guillaume de Noëllet, légat du Pape, venait d'envoyer des messagers à Pise, un nonce apostolique y arrivait, il fallait qu'elle leur parlât.

La ville entière s'agita dès qu'on aperçut la Sainte de Sienne dans les rues. Les passants poussaient de joyeuses clameurs ; les ouvriers accouraient de leurs ateliers, les femmes, les enfants, tombaient à genoux. Avaient-ils besoin de voir les stigmates de Catherine pour y croire? Tandis que les Frères Mineurs, regardant ces plaies sacrées comme un privilège réservé à leur père saint François, niaient le miracle, que les Dominicains cherchaient d'ailleurs à tenir secret [1], tandis que les savants souriaient de

1. **B. Raym.** II, 11. Cette querelle dura des siècles. Le pape franciscain Sixte IV alla jusqu'à défendre de représenter Catherine avec la marque des stigmates ; enfin Urbain VIII donna gain de cause aux Dominicains. (Bibliographie H.)

cicatrices invisibles, le peuple ne doutait pas. Il lui semblait plus facile de porter les stigmates[1] que de faire couler du vin d'un tonneau vide, et chacun se vantait tout haut d'avoir puisé à l'inépuisable barrique de Vernaccia. La Tertiaire s'étonna du bruit élevé sur ses pas, et s'en plaignit au Seigneur : « Ai-je sollicité ce vin? disait-elle; tarissez-le au plus tôt. » De même que les stigmates, le vin disparut, mais la vénération qu'on témoignait à Catherine lui était à jamais acquise, et avec respect on l'écouta parler de la croisade.

La prédication des guerres saintes par les Souverains Pontifes ne s'était jamais arrêtée depuis qu'en 1096 Urbain II dirigeait celle qui donna Jérusalem aux chrétiens, et sept autres fois les papes avaient jeté les croyants contre les infidèles. Perdus dès 1187, repris, restés ensuite pendant plus de dix ans aux mains de l'empereur Frédéric II, chef de la sixième expédition, les lieux saints retombaient, vers le milieu du XIII[e] siècle, sous le pouvoir des Musulmans, et Louis de France mourait sans les leur avoir arrachés. Depuis, les croisés n'atteignaient jamais les côtes de la Palestine. Grégoire XI obtiendrait-il un succès meilleur que ses devanciers? Catherine l'espérait; elle venait de s'entretenir avec l'ambassadeur de la reine régente de Chypre qui traversait Pise pour aller en cour d'Avignon demander protection contre les Mahométans[2], et elle discernait

1. Les stigmates peuvent être simulés par la puissance du démon et par les seules forces de la nature. La sainteté du sujet est une preuve suffisante qu'ils viennent de Dieu.

2. Lettera 132.

l'aggravation de l'état qu'elle avait signalé en 1372 dans sa correspondance avec Pierre d'Estaing. Les premiers croisés n'avaient clairement distingué que l'objet immédiat de leurs efforts ; au XIVe siècle, il était évident qu'on disputait à l'islamisme l'empire du monde : Amurat menaçait à la fois Constantinople et la Hongrie, les infidèles marchaient contre les croyants, et parmi ceux-ci régnait partout la discorde ; la France et l'Angleterre s'acharnaient à lutter sans trêve, les royaumes espagnols restaient armés les uns contre les autres, les républiques italiennes étaient soulevées dans d'ardentes rivalités quand, malheur nouveau, elles ne se liguaient pas contre le pape, enfin l'Europe entière se voyait dévastée par de hardis mercenaires. Un généreux élan sortirait peut-être de l'excès du mal ; unis pour le bien, les chrétiens entraîneraient les schismatiques disposés à revenir sous le drapeau de l'Eglise, et au lieu de s'attarder en vains préliminaires, ou de s'épuiser en querelles, comme dans les précédentes croisades, on irait convertir à la foi son commun ennemi.

Le mot croisade était le dernier de Catherine à Pierre d'Estaing ; il fut son premier au successeur de ce prélat dans le gouvernement de la Sabine et de Pérouse. Gérard du Puy, abbé de Marmoutier, auquel on donnait le titre de nonce apostolique[1],

1. Envoyé en Italie dès 1371 comme trésôrier du Saint-Siège, nommé en 1372 gouverneur de Pérouse du patrimoine, avec le titre de vicaire apostolique, il eut peut-être en Toscane une mission qui lui valut ce titre de Nonce. Les documents contemporains le lui confèrent presque tous.

n'était ni un esprit judicieux ni une âme vaillamment trempée; mais à la connaissance de la politique contemporaine il joignait quelque expérience des saints et de leurs révélations. Dès son arrivée à Rome, il avait été envoyé chez Brigitte de Suède par le pape Grégoire XI, désireux d'avoir des éclaircissements sur une lettre récente de l'austère prophétesse; en 1373, c'était encore l'abbé Gérard qui provoquait les conseils de Brigitte expirante au Souverain Pontife [1]. La nouvelle servante de l'Eglise put donc se faire apprécier du légat et apprendre que la croisade, toujours souhaitée de Grégoire XI, promulguée par lui trois ans après son avènement, présentait enfin des chances de succès.

Le Christ crucifié avait stigmatisé Catherine de ses plaies sous la forme lumineuse qui est celle des dons divins à la famille dominicaine; par une lumière céleste et miraculeuse elle était attachée à la croix même du Christ. Ainsi encouragée à prêcher la croisade, autorisée par la mission que son provincial et le P. Raymond avaient reçue du Saint Siège: celle d'exhorter au « saint passage », s'inspirant des lettres écrites dès 1371 par Grégoire et des Bulles pontificales, Catherine parla, et sa parole quant à la raison, quant au sentiment et même par l'expression imposée à la pensée, rappela la parole de saint Bernard. A qui elle s'adressa en particulier, il serait difficile de le dire, car plusieurs de ses lettres s'égarèrent. Songeant que c'était son élan pour la guerre sainte qui en ranimait l'espoir chez

1. Cf. **Sainte Brigitte de Suède**. Paris, Oudin, 1892; 398, 485.

le pape et les légats, voyant sa correspondance pleine de ce sujet, on est fondé à croire qu'elle écrivit à tous les souverains, à tous les groupes militaires, à tous les particuliers qu'elle crut capables de prendre la croix[1].

« Levez l'étendard sacré, disait-elle, unissez votre volonté à la puissance du Souverain Pontife, afin que les guerres fratricides des chrétiens se tournent contre les infidèles. Payez de votre vie la Terre Sainte, l'honneur, la gloire de l'Eglise, la participation des infidèles au sang divin; mais préparez-vous à la croisade comme à la mort, par une confession générale. Sachez vous vaincre vous-mêmes, autrement vous ne vaincrez point! Armez-vous des armes mystiques décrites par saint Paul, sinon mieux vaudrait rester chez vous. On doit porter la croix en son cœur et pas seulement sur ses habits! » Cela la Sainte l'écrivait à tous, prêtres et laïques[2]; à ceux qui toujours ont la croix sur la poitrine, aux Ordres militaires, elle le répétait en particulier, résumant sa pensée par ce cri jeté aux chevaliers de Rhodes placés à l'avant-garde: « L'amour pour Dieu, voilà l'arme la plus forte[3]! »

Les lettres de la Sainte révélèrent la connaissance surnaturelle de princes qu'elle n'avait jamais vus.

1. A ce moment et à d'autres, presque jusqu'à celui de sa mort, Catherine, dans ses lettres, parle fréquemment de la croisade. Lett. 101, 128, 131, 132, 133, 136, 137, 138, 144, 145, 148, 177, 181, 235, 291, 303.

2. Lettere 66, 101, 128, 131, 132, 133, 138, 144.

3. Lettera 256. Nous citons, ch. XVIII, une partie de cette éloquente lettre.

Au premier rang on distinguait la souveraine des Deux-Siciles. Comblée des dons les plus variés, des grâces les plus diverses de la nature, entourée de tout ce que les arts, les lettres et les sciences comptaient d'hommes éminents, Jeanne Ire portait avec éclat la couronne de Naples et possédait, comme héritière de Jean de Brienne, celle de Jérusalem. Dans la Méditerranée sa puissance était grande, et sa capitale formait pour l'Occident une étape des voyages en Palestine. Vassale dévouée du Souverain Pontife, elle le soutenait au cours de sa lutte contre Visconti, seigneur de Milan, et elle appuyait les entreprises du pouvoir religieux qui l'innocentait du meurtre qu'on l'accusait d'avoir commis en 1345 : celui de son premier mari André de Hongrie. Mais ni Louis de Tarente ni Jacques de Mayorque qu'elle avait épousés ensuite, ni le prince choisi pour leur succéder : Othon de Brunswick, n'avaient pu mettre hors de soupçon la renommée de la belle reine. L'on se fût scandalisé d'entendre Catherine nommer Jeanne *laudabile madonna, reverendissima, carissima e venerabile madre*[1], si déjà Brigitte de Suède n'avait pas jeté son amitié dans la lutte que le bien livrait au mal en cette âme troublée. Mieux encore que la sainte prophétesse, l'apôtre dominicaine pénétrait la conscience de Jeanne. Captive du vice qui, éteignant peu à peu la lumière de l'intelligence, brise l'union que, grâce à Jésus-Christ, la nature humaine peut avoir avec

1. Très louable Dame, très révérende, très chère et vénérable mère.

la nature divine, du vice qui abaisse la nature raisonnable au niveau des brutes, la reine, chose rare, exerçait, grâce à la force de sa raison et à sa libre volonté, une certaine domination sur ses sens et orientait encore son intelligence vers l'éternelle Vérité. La vierge parlait donc à la pécheresse, comme elle le faisait aux êtres purs qui n'ont point perdu la notion de l'idéal ; elle l'exhortait à se montrer « une véritable fille de l'Église, » à s'acquérir des droits à la Jérusalem céleste, en prenant la croix pour délivrer la Jérusalem terrestre ; elle l'appelait à combattre, à entraîner par son exemple. « Allons, disait Catherine en se plaçant, comme elle le faisait toujours, parmi ceux qu'elle instruisait, allons tous ensemble mourir pour le Christ ! »

Cet appel, la Sainte le faisait aussi entendre à Élisabeth de Pologne, veuve du dernier roi de Hongrie, dont Jeanne avait épousé l'un des fils. Dans une lettre remarquable par sa puissance de persuasion, Catherine suppliait la reine-mère d'aider Grégoire XI, d'envoyer à la croisade le roi Louis Ier. Si on enlevait une ville à la Hongrie, le roi et sa mère la reprendraient, fût-ce au prix de leur vie. Les musulmans possèdent le bien des chrétiens et tandis que Catherine ne peut que prier, tandis que ses désirs de verser tout son sang restent stériles, le roi de Hongrie et Élisabeth ont la puissance en main ; n'agiront-ils pas[1] ?

1. **Lett.** 21, 170, 138, 143, 145. Dans les notes de cette lettre, qui est la 311e de l'éd. Gigli, le P. Burlamacchi dit que Catherine écrivit aussi au roi de France et au juge d'Arborea, maître de l'île de Sardaigne.

A l'exemple de Grégoire XI, Catherine trouvait dans la croisade l'un des moyens d'arracher la chrétienté aux troupes mercenaires qui, dans les pays où l'impôt en argent prévalait sur l'impôt du sang, tendaient à prendre la place des milices. Lorsqu'elles n'étaient plus à la solde de personne, ces brigades vivaient aux dépens de tous, et la Sainte espéra débarrasser l'Italie des condottieri en les pressant de délivrer le saint sépulcre. Elle conseilla donc à son confesseur de « souhaiter la bienvenue aux travaux et aux fatigues, » et elle l'envoya à des mercenaires amenés jadis en Italie par le roi Louis pour venger la mort d'André de Hongrie. Leur plus célèbre chef, l'anglais Hawkwood [1], ravageait en ce moment les environs de Pise; le P. Raymond devait lui remettre une lettre de Catherine. Avec une extrême éloquence, elle sollicita l'intrépide soldat de combattre pour Jésus. Pouvait-il préférer la solde du démon à celle de Dieu? N'avait-il pas autrefois promis d'aller en Terre Sainte mourir pour le Christ? Comment s'oubliait-il à guerroyer contre les chrétiens? Était-ce ainsi qu'un chevalier tenait sa parole [2]?

Princes et soldats reçurent favorablement les exhortations de l'humble apôtre; Jeanne de Naples, Marian IV, juge d'Arborea, le seul seigneur influent de l'île de Sardaigne [3], lui promi-

1. Fils d'un tailleur anglais, il avait servi sous Edouard III pendant la guerre de Cent Ans et gagné ses éperons de chevalier en France. Les historiens anciens et modernes prisent très haut ses talents militaires.

2. Lettera 140.

3. Cette île appartenait de droit à la maison d'Aragon; en

rent des forces considérables ; la République de Gênes se leva en masse ; au mois de juin 1375, une trêve conclue entre Milan et les États de l'Église accrut encore les espérances. La croisade, Catherine le répétait sans cesse, devait avoir avant tout comme résultat la pacification du monde chrétien, l'union des peuples hostiles dans une entreprise commune. Le seigneur de Milan était l'instigateur des révoltes contre tous les papes qui se succédaient. S'il servait sous « le Gonfalon de la Croix, » il entraînerait les plus récalcitrants : Catherine entendait donc qu'il dirigeât la guerre sainte, et elle le lui écrivit.

Ecrire à Barnabé Visconti, l'entreprise eût été insensée, si contre toute vraisemblance le seigneur de Milan et sa femme Béatrice della Scala n'avaient pas pris l'initiative d'envoyer des ambassadeurs à l'humble Tertiaire. Quand et pourquoi ? on l'ignore [1], mais ce fut la politique qui porta les Visconti à nouer ces relations. S'adressant à une Dominicaine, ils devaient entendre des paroles de vérité, et jamais peut-être Catherine ne révéla les secrets de l'amour divin et du néant de l'homme avec plus d'éloquence qu'à ces princes épris d'eux-mêmes, enivrés jusqu'à la folie de leur qualité et abaissés vers la terre par l'attache à de grandes richesses. « Très doux père dans le Christ Jésus, »

fait elle était gouvernée par quatre juges. A cette époque, toute l'autorité se concentrait entre les mains de celui auquel la Sainte envoya un message par son disciple le Jésuate Jacques de Città di Castello.

1. La réponse de la Sainte à Barnabé est tronquée après ces mots : *di quello che mi prego il vostro servigiale che per vostra parte venne a me.*

disait-elle au despote imbu des doctrines du césarisme païen, et le premier mot jeté à ce prince cruel était : *evvi bisogno d'amare* ! il vous faut aimer ! Aimer parce que Dieu nous a donné l'être par amour et nous a rachetés par un acte infini d'amour, voilà toute la vie. Catherine le répétait à Visconti avant de rappeler à cet orgueilleux contempteur des droits opposés à son bon plaisir, l'humble condition des fils d'Adam. Fût-il le maître du monde, le plus grand seigneur n'est que néant. Vile créature soumise à la mort, il ne saurait garder son pouvoir emprunté. Prendre des villes et des châteaux, déclare l'austère religieuse au politique habile, beaucoup le font sans savoir se vaincre, pourtant la seule domination vraiment indépendante est celle qu'on exerce sur son âme [1]. Celle-là on la garde à son gré ; la chair, les créatures, le démon ne peuvent la ravir sans la capitulation d'une force qui l'emporte sur toute force : la volonté. Au hardi capitaine accoutumé à conquérir, la Sœur de la Milice du Christ montrait le Rédempteur, son combat, sa victoire qui rend à l'homme le courage, l'honneur, la liberté et la vie. Enfin la servante de l'Eglise s'adressait avec une merveilleuse clarté à l'ennemi du pouvoir spirituel et temporel des papes [2] : « Se révolter contre l'Eglise est un

1. Catherine se rencontre ici avec Sénèque dont elle ne pouvait guère connaître les œuvres ; mais les Frères Prêcheurs citaient souvent les philosophes, et cette parole se retrouve dans leurs écrits. (Cf. P. **Domenico Cavalca. Specchio di Croce**, XLII.

2. Barnabé mourut contrit et pénitent.

péché mortel, écrivait-elle à l'incrédule qui bravait toute morale et raillait les dogmes chrétiens ; le vicaire du Christ, votre chef, peut seul remettre les péchés ; le Souverain Pontife, fût-il un démon incarné, les chrétiens seraient fous s'ils agissaient contre lui par la violence. » En ce moment où le seigneur de Milan avait intérêt à changer d'attitude à l'égard du clergé, Catherine lui reprochait ses révoltes contre Urbain V et Grégoire XI, ses prétentions d'empiéter sur la juridiction ecclésiastique. C'était comme expiation de tant de torts envers l'Eglise que la Sainte lui présentait la croisade. « Nous sommes des insensés au cœur lâche qui ne savons que combattre les uns contre les autres, disait-elle ; vous avez exposé vos biens et votre vie dans une guerre livrée à votre père [1], maintenant je vous invite à une paix parfaite avec lui et à exposer vos biens et votre vie pour le Christ dans une expédition contre les infidèles ! Donnez le sang, pour l'amour du sang de Jésus crucifié, s'écrie-t-elle à la fin de cette lettre où par une admirable et mystique synthèse ce dont elle a parlé : l'amour divin envers la créature raisonnable, l'autorité du chef de l'Eglise sur ses membres, les droits des prêtres ministres du sang rédempteur, la force du sacrifice humain uni au sacrifice de la croix, elle le résume mieux encore que de coutume en ce qui pour elle résume tout : le sang du Christ source de toute vie libre et éternelle.

En même temps Catherine voulut purifier,

1. Le pape.

éclairer, transformer la fille des Scaligeri della Scala dont elle espérait faire l'instrument de Dieu. Sans y avoir droit, l'altière princesse se laissait donner le nom de reine. La Sainte lui montra l'anéantissement où nous met l'amour déréglé de ce qui passe et nous est inférieur, la dignité parfaite que nous acquerrons par l'union à Dieu, éternel Empereur, qui rend souveraine l'âme son épouse. Dans des termes bien faits pour séduire l'intelligence d'une femme amie dès lettres et des arts, la Sainte s'adressait à la seule influence que subît le tyran Visconti : « La vertu de la charité rayonnera en vous, au point que votre époux ressentira fortement cette chaleur, écrivait-elle, *padre e madre carissimi siatemi uniti in una volontà e in uno spirito* » [1].

Non seulement ces lettres reçurent un accueil favorable, mais Elisabeth de Bavière, épouse de l'un des quatorze enfants de Barnabé et de Béatrice, appelait Catherine à Milan [2], quand tout changea de face. Gambacorti était le confident du monde entier ; il avertit la Sainte qu'un véritable tissu de trahisons s'ourdissait. Enhardi par les concessions de Pierre d'Estaing, qui n'avait point su mettre en pratique les conseils aussi fermes que pacifiques de Catherine, favorisé dans ses intrigues par l'inquali-

1. Lettere 28, 29. « Mon très cher père, ma très chère mère, soyez-moi unis en une volonté et en un esprit. » Comme la précédente, cette lettre est incomplète. Après avoir remercié du message, la Sainte indiquait évidemment son objet. Le copiste a remplacé des lignes, peut-être des pages, par quelques points.

2. Lettre d'Elisabeth de Bavière à Catherine de Sienne, en date du 30 mai 1375. (BIBLIOGRAPHIE, I, VI.)

fiable politique d'un légat presque rebelle au pape, Guillaume de Noëllet, et par la violence de ce même Gérard du Puy, dont le passage à Pise éveillait de meilleures espérances, Barnabé Visconti persuadait aux communes toscanes que Grégoire XI tramait leur asservissement ; lui-même se liguait avec Florence. Au lieu de l'étendard de la croix, cette république levait une bannière couleur de sang où le mot *Libertas* inscrit en lettres d'argent appelait à l'affranchissement de toute loi non seulement les Toscans, mais les peuples des Etats de l'Eglise, qu'on livrait ensuite au premier tyran venu. Les condottieri prenaient part à ces guerres intestines. Loin de se convertir, Hawkwood recevait tantôt la solde du pape, tantôt celle des Florentins pour ravager l'Italie et massacrer ses enfants.

La mission de Catherine débutait par un échec. Elle ne se laissa pas décourager. « Le temps des persécutions, disait-elle, précède le temps des miséricordes, et malgré ma douleur je tressaille d'allégresse, car au milieu des épines je sens le parfum de la rose qui va s'ouvrir. » Impuissante à agir sur les masses, impuissante à les porter à la conquête du saint sépulcre et à la conversion des infidèles, elle excita chacun de ses disciples nouveaux à livrer du moins le combat intérieur qu'elle prêchait dans les mêmes termes que la croisade : *Rizzisi el gonfalone della santissima croce* [1].

1. « Qu'on leve le Gonfalon de la très sainte Croix. » Lettera 183.

Au palais Gambacorti, les membres bien différents d'une même famille se groupaient autour de Catherine. Homme de calcul dans ses jugements et dans ses aspirations, le maître de Pise se tenait sur l'étroite limite qui sépare la politique de la duplicité. Sa fille Tora, mariée et éloignée de son mari dès l'enfance, rivalisait de générosité avec les saints les plus héroïques ; le frère et la belle-sœur de Pierre s'essayaient à marcher dans la voie de Dieu ; leur fils Jean hésitait entre un mariage vraiment chrétien, dont l'affection serait le mobile, et des mariages d'intérêt qui enchaîneraient sa liberté sans satisfaire son cœur. Pour chacun, ses lettres le prouvent, Catherine eut un avis qui répondait aux desseins providentiels. Pressentant que Gambacorti, dont la vertu maîtresse était de savoir pardonner, serait frappé d'un coup mortel par une main amie [1], elle le prépara au détachement de la terre et à la mort subite. En Tora elle prévit la réformatrice des Dominicaines cloîtrées, l'instrument choisi de Dieu pour ramener les Frères Prêcheurs à la stricte observance de leur règle, et elle rendit cette jeune âme attentive à l'appel divin [2].

Les Buonconti vivaient trop près de la Bienheureuse pour ne pas être sous sa main et sous son autorité. Elle éloigna Vanni des « sociétés perverses » ; Thomas et François se soumirent à elle,

1. Jacques Appiani l'assassina en 1393.

2. Simon de Massa épousa Tora quand elle était en bas âge ; il partit pour la guerre et fut tué. Pour entrer au couvent, la jeune veuve eut à lutter contre sa famille. Elle fut béatifiée et on célèbre sa fête le 17 avril. (Brev. O. P.)

Gérard devint son secrétaire; Catherine, la femme de ce dernier, apprit à connaître les douceurs du sacrifice, et leur mère Nella sut bientôt que « servir le prochain est la seule manière de se rendre agréable à Dieu ; que la paix se trouve dans l'anéantissement de la volonté ; que le monde est chose prêtée, et qu'il le faut abandonner afin de recevoir dès cette terre les arrhes de la vie éternelle [1]. »

Depuis longtemps les Prêcheurs de Pise connaissaient Catherine par les récits de Nicolas de Cascina, jadis témoin de ses extases. Le premier qui la rencontra, Ranieri, curé de Sainte-Christine, fut aussi le premier à se mettre sous sa direction. Au couvent de Sainte-Catherine, tout plein de l'esprit des fondateurs de l'Ordre, elle trouva de fervents disciples. En l'écoutant, les vieillards croyaient entendre encore une voix dont celle de cette Tertiaire semblait l'écho puissant et profond : la voix du grand écrivain ascétique Dominique Cavalca, enlevé aux Pisans par la mort en 1343. Le prieur, Dominique de Peccioli, lettré, poète, ambassadeur, théologien, prédicateur célèbre, quittait la chaire même de saint Thomas d'Aquin pour venir s'instruire auprès d'elle. Il lui amenait son collaborateur, Simon de Cascina, son ami, Augustin de Pise ; il la mettait en rapports avec le noble et savant Thomas Ajutamicristo, avec le jeune Jean di Domenico, dont elle formait l'éloquence. Sans doute sa vision prophétique dis-

1. Lettere 147, 137, 149, 194, 262, 155, 224, 157, 151, 161, 167, 159.

cernait en ces trois jeunes pères les futurs réformateurs de son Ordre. Déjà, Jean di Domenico apparaissait avec l'auréole dont l'Eglise devait entourer sa tête[1]. Petits et grands subissaient l'empire de Catherine; elle s'occupait même des postulants; l'un d'eux, Baronto, lui voyant guérir nombre de malades, espéra qu'elle le délivrerait d'une infirmité déclarée incurable par les médecins. « Mon enfant, lui dit la Bienheureuse avec compassion, cette épreuve est nécessaire à ton salut; elle te suivra jusqu'au tombeau sans t'empêcher de servir Dieu en religion. » Prédiction douloureuse qui devait se réaliser! Bien qu'il sortît du couvent des Prêcheurs pour se donner à l'Ordre de Cîteaux, Baronto fut fidèle à marcher dans la voie ouverte devant lui par la Dominicaine.

Catherine parcourait souvent la ville; elle allait prier au Dôme, admirable offrande des Pisans victorieux de la Sicile; elle s'entretenait avec le métropolitain Nino da Spazzavento, âme enthousiaste et généreuse; puis, traversant la prairie où s'élevait le Baptistère, elle adressait les paroles de la vie éternelle aux ouvriers qui terminaient l'œuvre commencée deux siècles auparavant par Diotisalvi[2]. Le Campo Santo avait pour elle un attrait particulier. Sur cette terre de Palestine rapportée par les croisés,

1. **Brev. O. P.** X Junii.
2. **Chron. ant. convent. S. Catherinæ de Pisis.** Arch. Stor. ital. T. VI, P II, Disp. II, 557-592. Fir. Vieusseux 1848. — **Pisa illustr. da A. Morrona,** Pisa, 1793, 105-123. — **Lettera del B. G. di Domenico a S. Paola sua madre,** 21 feb. 1416. **Firenze Moucke** 1736.

son imagination était plus proche du Saint-Sépulcre. Devant les fresques d'Orcagna, à l'abri des arceaux de marbre du cimetière, près des morts qui attendaient la résurrection, étendus au pied de la croix, il lui était doux de songer à l'immortalité, de s'en entretenir avec les ermites de ce lieu. L'accueil joyeux qu'on lui faisait l'encouragea à multiplier ses visites. Bientôt on l'appela de toutes parts.

Dans le monde elle poussait les âmes de bonne volonté vers un état toujours plus parfait ; témoin cette noble fille des Mancini, veuve de deux maris, qui alla prendre l'habit du Tiers-Ordre avant d'entrer dans un cloître dominicain et d'y mourir sanctifiée [1]. Vaillamment les Tertiaires, les religieuses se mirent à l'école de Catherine. Les Bénédictines du chapitre noble de Saint-Etienne se montrèrent dociles à ses leçons. L'une d'elles marchait même de si près sur ses traces que pour l'encourager la Bienheureuse lui racontait ses visions [2].

Il n'était pas jusqu'aux austères disciples de saint Bruno sur lesquels elle n'exerçât son influence. Le prieur de la Chartreuse de Calci, Jean Opezzinghi, qui servait Dieu dans les lieux mêmes où ses ancêtres commandaient jadis aux hommes, l'emmena à quelques milles de Pise, afin qu'elle exhortât ses moines et bénît les murs du couvent que Nino da Spazzavento faisait bâtir sous les oliviers séculaires de Vallebuia.

1. Brev. O. P. XXII, Dec.
2. Lettere 158, 134, 153, 182, 188, 221.

A leur tour, les Chartreux que le pape venait d'envoyer peupler l'île de la Gorgone [1] voulurent voir Catherine. C'était un voyage à entreprendre. Durant les longs jours d'été elle rassembla ses compagnons et partit avec eux de Pise ; à l'ombre des forêts qui s'étendent jusqu'à la Méditerranée, elle gagna le rivage. D'un côté s'élevaient les cimes des Apennins, de l'autre fuyaient les lignes indécises de la plage. Pour la première fois Catherine était en présence de la mer. A l'horizon, des rochers noirs portaient au milieu de la large échancrure de leur crête le couvent dont à peine on distinguait la forme [2]. Un bateau attendait les Siennois : ils y montèrent au nombre de vingt : on hissa la large voile carrée, on démarra, et après avoir navigué quelques heures on aborda sur la grève de la Gorgone. Dom Barthélemy attendait les voyageurs. Il offrit à Catherine et à ses compagnes l'hospitalité d'une maison située près de la mer ; quant aux Dominicains, il les conduisit à son monastère.

Le lendemain dès l'aube, une longue procession quittait la Chartreuse. Dom Barthélemy amenait ses moines à Catherine afin qu'elle les exhortât. Elle resta interdite : « Que peuvent apprendre les serviteurs de Dieu d'une ignorante ? » dit-elle au prieur.

1. Deux inscriptions de la Chartreuse de Calci disent qu'à la prière de Catherine, Grégoire XI donna aux Chartreux de ce monastère l'île de la Gorgone. Les documents font défaut pour savoir quand et comment la chose eut lieu.

2. Suivant nous, Catherine ne s'embarqua pas à Porto Pisano (aujourd'hui Livourne), elle prit la mer le plus près possible de Pise.

Pourtant elle parla, et ce fut avec une rare connaissance des tentations qui assiègent les contemplatifs, des illusions qui les portent à fuir la solitude, des traditions de saint Bruno, de la perfection que ses moines ont choisie, et dont ils placent l'idéal dans la bonté. Elle sut à la fois convaincre et persuader de la nécessité du travail constant, de l'importance de la soumission aux supérieurs, des bienfaits de la pénitence et de la persévérance, de l'obligation d'élargir son cœur afin d'y renfermer toutes les créatures de Dieu pour l'amour de lui, de la connaissance de soi-même qu'on acquiert par les lumières de la foi, de la connaissance de Dieu où conduit une oraison humble et continuelle [1]. La prière, tel était le sujet dont Catherine entretenait ces solitaires, et elle leur prouvait que par l'oraison ils s'enfermaient et se conservaient dans la doctrine du Christ. Leur décrivant les degrés qui conduisent à l'union avec Dieu, elle s'écriait : « La vie éternelle que goûte une âme en cet état, Dieu vous la fasse éprouver, car je ne veux ni ne puis vous la décrire [2]. »

Déjà elle pressentait plus d'un disciple parmi les Chartreux, chacune de leurs âmes lui était aussi chère que la sienne propre, et elle en voulait faire un miroir de l'observance et des coutumes de l'Ordre. Dom Barthélemy éprouvait une vraie surprise. « Si, comme moi, cette Sainte confessait

1. Bien entendu, la Sainte entend ce mot dans le sens de saint Paul ; nous donnons, ch. II et ch. XVIII, la substance de l'admirable traité sur l'oraison qu'elle adresse à un moine de la Gorgone.

2. Lettere 130, 150, 154.

tous mes religieux, elle n'aurait pas tenu un autre langage, dit-il au P. Raymond de Capoue ; elle n'a pas proféré une parole inutile. » Le Dominicain s'inclina sans répondre. Ne savait-il pas que tandis que les fils de saint Bruno, immobiles sous de longs vêtements blancs, invisibles à l'ombre des capuchons abaissés, se tenaient autour de sa pénitente, elle contemplait leurs âmes au plein jour des lumières célestes ? Ne lui avait-il pas entendu déclarer que le prieur était vraiment un ange, qu'il gouvernait une bonne et sainte famille, où elle se proposait d'envoyer des postulants ? Catherine s'était tue ; on se prépara au départ.

Dom Barthélemy voulait garder une relique de la jeune Sainte. Il exigea le sacrifice du manteau noir qu'elle avait reçu pour sa profession, vieux morceau de laine qu'elle raccommodait avec une ténacité dont ses disciples souriaient entre eux, et qu'ils avaient racheté quand, dans un acte suprême de charité, elle s'en était dépouillée pour le donner à des mendiants ; on prêta ce singulier trésor aux Chartreux sans le leur donner [1]. En descendant vers la mer, Catherine attira le prieur à l'écart : « Veillez sur votre troupeau, dit-elle ; l'ennemi le menace. » Troublé par ces paroles, car il avait remarqué en Catherine le don de prophétie, son hôte la regarda avec effroi. « Rassurez-vous, ajouta-t-elle ; le démon ne prévaudra pas. »

Les voyageurs mirent à la voile, emmenant quel-

1. Le P. Barthélemy le conserva et le laissa en 1413 à la Chartreuse de Pavie, où il mourut.

ques moines qui avaient voulu les accompagner jusqu'au rivage Pisan. Là, les Chartreux se jetèrent à genoux ; la Tertiaire dominicaine les bénit. « Ne craignez rien, si des dangers s'élèvent sur votre route, » leur cria-t-elle comme dernier adieu, lorsqu'ils reprenaient la mer, le Seigneur est avec vous ! » Ils étaient déjà loin de la côte, quand une tempête imprévue éclata. Le gouvernail fut brisé et emporté à la dérive ; rapidement la barque s'élançait vers les écueils de la Gorgone, où elle échoua. Les Chartreux périssaient, le courant entraînait même au large un moine accouru de l'île à leur secours. Soudain, sans cause apparente le vent tomba, les flots s'apaisèrent et les naufragés purent gagner la rive à la nage. L'intervention de Catherine parut évidente au prieur ; il songea aussitôt à l'autre avertissement qu'il avait reçu d'elle, avertissement utile, car peu après un religieux du monastère tenta de se poignarder. S'il n'avait pas veillé, Dom Barthélemy serait arrivé trop tard pour désarmer le coupable, que l'on calma en le couvrant du manteau de la Sainte.

Cependant, au moment de s'enfoncer dans les forêts qui entourent Pise, Catherine arrêtait ses regards sur la Gorgone. Elle connaissait l'avenir et voyait déjà les moines qu'elle venait d'exhorter à prier Dieu pour le succès de la croisade, chassés de leur solitude par les Sarrasins, ce fut donc avec tristesse qu'elle regagna la ville et prit congé des Pisans. Ses amis pleuraient son départ ; les pauvres, les malades, les affligés, la bénissaient une dernière fois ; les démons eux-mêmes, parlant par la bouche

des possédés, reconnaissaient son héroïque vertu ; mais à tant d'hommages, à tant de conquêtes elle aurait préféré un seul des cris enthousiastes, que saint Bernard arrachait jadis aux foules avides de prendre la croix [1].

1. B. Raym. II, 10. — Processus ; attest. Dom. Barth. Raven.

CHAPITRE XI.

1375-1376

VOYAGES DE CATHERINE AU SERVICE DU PAPE.

> Ma per domar le alteri
> Troppo proterve menti,
> Lieta volo costei con alma forte.
> BERTUCCI, LODE DI S. CATERINA.

Catherine est envoyée à Lucques par le Souverain Pontife. — Son séjour à Lucques. — Son second séjour à Pise. — Elle prédit un schisme. — Ses rapports avec les couvents du Siennois. — Ses conseils aux Tertiaires. — Elle réconcilie les Maconi avec les Tolomei. — Etienne Maconi devient son secrétaire et son ami. — La nouvelle Milice de Jésus-Christ.

Les disciples de Catherine se savaient destinés à la suivre en paradis ; ils avaient reçu cette promesse pendant ses extases, lorsqu'ils surprenaient son entretien avec Dieu : sa présence parmi eux leur semblait donc un gage visible de salut, et ils s'étaient fort affligés de son départ pour Pise [1]. Par d'admirables lettres elle leur avait prouvé qu'ils ne cessaient pas de lui appartenir. Donnant avec une égale autorité des avis divers à des gens de condi-

1. Sermone Scritto in onore S. Caterina da Fr. T. Caffarini [BIBLIOGRAPHIE F. III].

tion différente, elle portait le Sénateur de Sienne à imiter le divin Maître qui observait la loi dont il était l'auteur et elle exhortait les simples citoyens, leurs femmes, leurs filles à aimer Dieu, à s'aimer les uns les autres, à préférer les biens du ciel à ceux de la terre. Tout ce qu'on peut faire de loin pour ceux qu'on aime, Catherine le faisait ; sa sollicitude allait jusqu'à guérir miraculeusement les malades; pourtant son absence causait des murmures : « Le désir de l'Archevêque, l'ordre de mon Maître général me retiennent à Pise, » avait elle écrit à ses disciples ; dès son retour dans sa patrie, elle leur fit comprendre que le service de l'Eglise primait tout et que la réunion serait de courte durée [1].

Par Gérard du Puy le pape Grégoire XI avait entendu parler de l'empire qu'exerçait Catherine jusque sur la Politique et des projets qu'elle formait à Pise pour la paix ; espérant qu'elle pourrait défendre les intérêts temporels du Saint-Siège menacés en Toscane où Florence réunissait sous le nom de *Ligue des Villes* une terrible coalition contre lui, il conseilla aux Dominicains d'envoyer leur Tertiaire à Lucques, puis de nouveau à Pise [2]. Les Florentins sollicitaient ces Républiques de s'allier à eux; Catherine saurait peut-être empêcher l'alliance. Elle partit au premier ordre, emmenant son confesseur, quelques-uns de ses disciples, et ses compagnes préférées.

Aux portes de Lucques, les *Anciens* (c'est ainsi

1. Lettere 139, 137, 148, 170, 40, 12, 42, 69, 142, 63.
2. Supp. II, 6.

qu'on nommait la Seigneurie) reçurent avec honneur la messagère qui venait, disait-elle, « au nom du Christ crucifié. » Arrivée dans la maison que le P. Gilbert de Narni lui avait préparée près du couvent des Prêcheurs, à l'ombre de l'église Saint-Romain [1], elle écrivit aux *Anciens* et au Gonfalonier de la Justice [2]. Sans arrogance, sans fausse humilité, simplement, elle les éclairait sur leurs devoirs. Écouteront-ils les perfides avis de ceux qui, après avoir fait le mal, prétendent entraîner autrui à le commettre? Peuvent-ils croire les calomniateurs qui accusent Grégoire XI de vouloir conquérir la Toscane ? Certes non. Florence ne les convainc pas, elle les intimide, et ils s'apprêtent à payer la paix avec elle d'un prix honteux. Qu'ils y réfléchissent, les hommes défendent inutilement une ville quand Dieu n'est pas avec eux. S'ils servent une cause injuste, non seulement ils perdront leur part d'héritage céleste, mais Lucques sera livrée à des guerres terribles ! Quand la Seigneurie reçut cette lettre, elle était sur le point de s'allier à Florence. Elle hésita et ne conclut rien.

Bientôt Catherine fut célèbre à Lucques ; l'Eglise Saint-Romain devint le théâtre de scènes édifiantes, et les oisifs et les incrédules qui y assistaient par hasard éprouvaient d'indicibles sentiments de foi, d'amour de Dieu. En même temps les sens étaient frappés par des prodiges qu'à Sienne on ne songeait plus à remarquer.

1. On voit encore cette maison dans la Via S. Romano.
2. Lettera 168.

Un jour, on vint chercher la Sainte afin qu'elle exhortât un agonisant. Le tonnerre grondait, tous les vents du ciel semblaient déchaînés, la pluie inondait les rues : pourtant les passants qui voyaient Catherine traverser la ville s'aperçurent que ses vêtements restaient parfaitement secs. Surpris, ils la suivirent, et sans peine ils attribuèrent la conversion du moribond à cette femme que respectait la tempête. Quelques religieux, étroits d'esprit, témoignaient encore des doutes sur sa sainteté. L'un d'eux osa lui tendre un piège. Chargé de lui porter la communion pendant les crises de souffrances, qui, à Lucques comme à Sienne, la retenaient parfois dans son lit, il lui présenta une hostie non consacrée. Le peuple avait envahi la cellule. La foule encombrait l'escalier ; tout le monde était à genoux ; Catherine restait étendue, immobile, indifférente. Le prêtre lui reprocha son attitude. « Comment, mon père, s'écria-t-elle vivement, vous me présentez un pain ordinaire et vous prétendez me faire commettre un acte d'idolâtrie ! Dieu m'a révélé votre fraude. » L'auteur de la fraude demanda son pardon et l'obtint. Catherine, trompée par les hommes, se tourna vers Celui qui ne trompe jamais. Il lui apparut, et la communia de sa propre main.

Durant toute la semaine, la maladie réduisit Catherine à l'inaction. Ce ne fut pas un temps perdu pour le salut des âmes, car elle donna aux Tertiaires de Lucques des exemples de patience dont le souvenir ne les quitta jamais. Le dimanche vint. La Sainte demandait à Dieu si elle recevrait l'Eucharistie qu'elle désirait avec ardeur ; puis, après

chacune de ses prières, elle ajoutait : « Seigneur, si ce n'est pas votre volonté, je renonce à la mienne. » Tant de soumission reçut sa récompense. Les anges commis à la garde du tabernacle de Saint-Romain se rassemblèrent autour d'elle, la prirent sur leurs ailes, et l'emportèrent à l'église. Là, elle voulut confesser ses fautes et en recevoir l'absolution avant d'approcher de la table sainte. Son humilité toucha le cœur de Jésus-Christ ; il lui rendit non seulement la santé, mais aussi la plénitude des forces.

Catherine n'obtenant des *Anciens* aucune réponse décisive, sa mission semblait terminée, et elle résolut de quitter Lucques. Ses conquêtes sur le démon y avaient été sans nombre. Des gens de tout âge s'enorgueillissaient d'être ses disciples. Les vieillards joignaient l'exemple aux conseils, répudiaient leurs vieilles rancunes, et enseignaient à la jeunesse, avec le renoncement à ces haines que les Italiens se transmettent de père en fils, l'amour du prochain, l'amour de Dieu surtout. « Comme le propre de l'amour est de porter celui qui aime à ressembler à celui qui est aimé, » les Lucquois se modelèrent à l'image de Jésus-Christ [1].

Soit qu'après avoir annoncé son départ la Sainte voulût donner aux *Anciens* le temps de la rappeler, soit que l'espoir de faire de nouvelles conversions la guidât, elle se laissa arrêter hors des portes de

1 Somm. della Storia di Lucca, dall' anno MIV all' anno MDCC, compilato su doc. da G. Tommasi. Arch. stor Ital. T. X, Fir. Vieusseux, 1847, 253. — Alc. disc. — Suppl. II, 1, 6 (Mss). Processus mss. attest. P. F. de Lucca. — Lettere 152, 156, 160, 162, 163.

Lucques, dans la villa Balbani. Une famille nombreuse, des voisins, des amis, s'y pressaient autour du seigneur Barthélemy et de sa femme Melline, et chaque jour on accueillait de nouveaux hôtes avides de s'entretenir avec Catherine. Elle sut prouver à ces seigneurs, à ces patriciennes dont l'une au moins avait préféré les délices du corps à celles de l'âme, que le bonheur n'est point dans les festins, le jeu ou les danses, mais dans l'union avec Dieu.

Les jours s'écoulèrent purs, sanctifiés, heureux, à la villa Balbani. Quand les Siennois annoncèrent que les intérêts de la papauté les rappelaient à Pise, on voulut les retenir; on objecta à Catherine qu'elle emporterait le ferme propos de ses nouveaux disciples, qu'ils retomberaient dans leurs anciens errements. Melline et un groupe de femmes et de veuves appartenaient au Tiers-Ordre dominicain; les conseils de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, de renoncement aux plaisirs du monde et de résistance à son esprit que la Sainte leur prodigue sous une forme particulière, le révèlent clairement. Elles adressèrent à leur héroïque Sœur des lettres navrées. Catherine répondit que l'Amour infini ne veut point d'intermédiaire : s'étant donné librement, Dieu réclame de sa créature le don libre d'elle-même. « Si moi, pauvre misérable, écrivait la Sœur de la Pénitence à ses compagnes, je deviens votre médiatrice, je vous empêche de vivre dans le Christ. Unissez-vous les unes aux autres et à moi en Jésus crucifié ! Absente je vous serai plus utile que présente. La tendresse sans limites du Christ envers sa Mère

et ses disciples ne l'a point empêché de les quitter pour aller sauver les âmes et rendre gloire à Dieu. » Déjà, n'entendant point qu'on fît d'elle une idole, la Bienheureuse avait rassemblé ses compagnons et était partie [1].

Les Siennois parcoururent rapidement la plaine qui s'étend entre les Apennins et la mer; puis, ils franchirent des monts couverts de hautes forêts, animés par les eaux sonores des torrents. Au milieu de cette nature, à laquelle le déclin de l'automne prêtait le charme de ce qui va finir, ils devisaient de « notre sœur la mort corporelle, » chantée par saint François d'Assise, de la mort qui depuis leur naissance les poussait vers l'éternité en modérant par son aspect leur irritation contre les épreuves, leur enivrement au sein des prospérités. Le temps où cette mort les appellerait serait leur « doux temps, » disait Catherine, car à ce « point si doux, » où tout le périssable disparaît avec ses illusions, l'éternelle et première vérité nous attend pour revêtir de sa grâce nos âmes joyeuses : « Je suis mortelle, s'écriait la Sainte, et ce m'est une grande grâce, car par la mort j'arriverai à Dieu mon terme et ma vie [2]. »

Cette fois les Tertiaires acceptèrent l'hospitalité

1. Lettere 164, 165, 166. Les Tertiaires siennoises ne suivirent point Catherine, car durant son second séjour à Pise, elle écrit, le 2 septembre 1375 (Lettera 135) au sénateur de Sienne, Pierre marquis del Monte, rejeton d'une branche de la maison de Bourbon, établie en Italie : « *non ci sono ora le mie compagne che mi solevano scrivere; e però è stato di bisogno che io abbia fatto scrivere a frate Raimondo.*

2. Lettere 24, 112, 129, 160, 184, 362, 298, 314.

de religieuses qui soignaient les malades dans une maison voisine du couvent des Prêcheurs [1], et dès son arrivée la Sainte alla au palais Gambacorti s'entretenir avec le maître de Pise. Aurait-elle encore sur lui quelque influence? La politique des accommodements n'avait-elle pas faussé le jugement de l'homme d'Etat? L'heure était solennelle, et bien que Catherine laissât le résultat de ses travaux aux mains de Dieu, elle ne pouvait se défendre d'une vive anxiété. Longtemps elle exhorta Gambacorti, souvent elle le revit; enfin elle gagna sa cause, car le 5 décembre 1375 les Pisans refusèrent d'entrer dans la Ligue des Villes [2].

Au cours de ces négociations, le P. Raymond et un autre Dominicain, Pierre de Velletri, parurent tout en larmes devant la Sainte. Pérouse, ville pontificale, venait de passer à l'ennemi et, pour comble de malheur, la mauvaise administration du mandataire de Grégoire XI était la cause de cette défection ! Catherine secoua tristement la tête. Elle avait prévu le désastre et cherché à l'empêcher par une lettre éloquente au gouverneur de la vieille cité, Gérard du Puy. Ce nonce n'avait point oublié ses entretiens de 1370 et de 1373 avec Brigitte de Suède, ni les menaces qu'elle faisait à Grégoire XI pour l'appeler au tombeau des Apôtres et l'exciter à réformer le clergé [3]. Les prédictions de la prophétesse se

1. Peut-être les Sœurs de Sainte-Marthe groupées par le P. Cavalca. Cf. ch. x, p. 223.

2. Roncioni storie Pisane. Arch. storico ital., VI, XXI, 921, 922.

3. Sainte Brigitte de Suède, 399, 400, 485-486.

réalisaient et le légat, se tournant d'instinct, vers l'autre Sainte que la Providence venait de lui faire rencontrer à Pise, avait envoyé demander à Catherine non seulement des avis pour lui, mais à ce qu'il semble [1], pour le Souverain Pontife. Si les paroles de l'apôtre dominicaine avaient pu agir sur le légat sans sa participation, elles l'auraient rendu parfait. A ce parent privilégié du pape, investi d'une autorité qu'il se montrait incapable d'exercer, elle prouvait, et lui faisait dire à Grégoire XI, que le népotisme est une des plaies de l'Eglise. Au moine bénédictin, abbé et prélat entraîné par les trois concupiscences auxquelles le premier homme succomba, elle enjoignait d'avertir le Souverain Pontife chargé de réformer l'Eglise : « que la douceur entée sur une trop grande miséricorde encourage le mal. » Devant le nonce elle avait ouvert la voie du divin Crucifié qui seule mène à Dieu. Sentant la faiblesse du légat, n'oubliant point que c'était en châtiment des intrigues de Gérard qu'avait coulé le sang du Pérugin Toldo, Catherine s'était offerte comme victime expiatoire pour les péchés de ce nonce et elle le lui avait écrit [2]. Mais loin de suivre la politique de la charité, il se comportait avec si peu de justice que la conduite des Pérugins eût été excusable, si la

1. Nous ne saurions traduire : *rispondendovi alla prima delle tre cose che mi dimandate diro che il dolce nostro Cristo in terra* — « in reply to the three questions you ask me on the part of our sweet Christ on earth. » La traduction de l'éminent historien de la Sainte [BIBLIOGRAPHIE, D. XV] diffère du document, et affirme ce qui est une simple présomption.

2. Lettera 109.

tyrannie excusait la révolte à main armée. En regard du trouble que ces événements portaient dans les consciences, Catherine trouvait les pertes temporelles peu dignes de regrets. « Séchez vos pleurs, dit-elle aux Dominicains, de plus grandes douleurs les feront bientôt couler. » Le P. Raymond n'admettait pas qu'il y eût des douleurs supérieures à celles de l'heure présente. Alors elle ajouta : « Le clergé sera plus coupable que les laïques ; quand le Saint-Père voudra le réformer, il scandalisera l'Église entière, il la ravagera, il la partagera comme s'il était hérétique. — Ma mère, est-ce qu'une nouvelle hérésie nous menace ? s'écrièrent les religieux. — Ce n'est point, à vrai dire, une hérésie ; pourtant l'Église et la chrétienté seront divisées ; préparez-vous à la patience, car il vous faudra assister à ces malheurs [1]. »

Les Siennois voulurent dès lors retourner dans leur patrie. Une cruelle épreuve les y attendait ; la République entrait dans la Ligue des Villes ! Ce que la Sainte avait obtenu des Seigneuries étrangères, elle ne s'était même pas crue autorisée à en parler dans sa correspondance avec le sénateur Pierre del Monte ni même à le demander aux Réformateurs ! Grâce à elle, Lucques et Pise restèrent neutres tandis que Sienne s'alliait à Florence [2].

Catherine comprit que la réponse de Grégoire à la révolte des Italiens serait l'excommunication et l'interdit, aussi prépara-t-elle ceux de ses conci-

1. **B. Raym.**, II, 10.
2. **Lettera** 149.

toyens qu'atteignait son apostolat à accepter ce châtiment en fils soumis du pape et à s'offrir à Dieu comme victimes pour expier les crimes des chrétiens armés contre l'Eglise.

Pour la plupart des monastères qui couronnaient les collines ou ornaient les vallées du Siennois, sa parole, elle le savait, était une loi. Derrière les grilles où « avec les corps restaient enfermés l'affection et le désir, » les communautés de femmes attiraient cette mystique, d'une débordante activité, dont les leçons tournaient l'intelligence vers l'adorable vérité, dont l'élan poussait au but les œuvres de zèle. En quittant les Bénédictines cloîtrées à Santa Bonda et ailleurs, Catherine passait chez les Augustines réunies au couvent de Sainte-Marthe, pieuses veuves qu'elle protégeait auprès du Sénateur. Surtout elle s'arrêtait près de ses grandes sœurs, les Dominicaines du second Ordre, spécialement vouées à la prière et à la pénitence, pour que la doctrine et les mœurs fussent dans l'Eglise.

Parmi les Sœurs de la Pénitence la Sainte rayonnait dans une atmosphère qui s'éclairait de sa clarté et s'échauffait de sa chaleur. Les conseils de celle qui s'intitule « votre misérable fille » soutenaient le courage de la « très douce Mère prieure. » Grâce à ces conseils où l'inspiration du Saint-Esprit se révèle sous la forme propre à l'institut dominicain [1]. l'autorité s'exerçait avec fermeté, sans s'affirmer selon la vocation parti-

1. Cf. B. Humberti de Romanis Opera. De Vita Regulari, 11, 5, éd. Berthier, 205.

culière de la prieure ; Sœur Nella avait appris de Catherine que Dieu convie à suivre son Christ par des voies variées à l'infini, et elle respectait la liberté des âmes ; aussi les Tertiaires siennoises, unies sous le joug aimé de l'obéissance en une vraie et parfaite charité, jouissant toutes du bien fait par chacune, se reflétaient l'une l'autre, semblables à des miroirs de vertu. Elles s'étaient données à Marie afin que la plus aimante des créatures les présentât à son divin Fils, et ces fidèles épouses du Crucifié aimaient uniquement ce qu'aime leur Epoux. Lui, elles l'aimaient sans mesure ; en lui, pour lui, selon la mesure qu'il indiquait, elles aimaient les créatures. Catherine prêchait à ses sœurs cette transformation de la volonté en la volonté divine, qui fait tout supporter d'un cœur « pacifique et tranquille, » qui n'appelle douleur que le regret d'offenser et de voir offenser Dieu. Elle leur communiquait la passion de servir le prochain en leur montrant l'honneur attaché à ce service, où d'indigentes créatures s'associent à l'œuvre du Tout-Puissant. En ce service d'amour qu'importaient les persécutions ? Près de la Sainte, beaucoup de Tertiaires arrivaient à les souhaiter ; mais lorsque sa voix se taisait, elles reconnaissaient qu'un effort sans cesse renouvelé et pénible arrive seul à purifier, à diriger le cœur. Catherine était la première à le leur répéter, car toujours elle éclairait l'intelligence avant de discipliner la volonté. Elle faisait peu de cas de la virginité du corps si l'on n'y joignait point celle de l'âme, du veuvage si l'âme ne le partageait pas, si l'on n'éprouvait point que, sur terre, toute épouse

du Christ est veuve [1]. Compatissante envers les obligations des femmes mariées et de certaines mères, elle savait d'un regard condamner les somptueux habits des jeunes filles et des veuves. D'un mot elle dissipait les illusions de mainte vieille Tertiaire que des liens imaginaires avec la société retenaient au milieu des affaires, des fêtes et des propos oiseux. C'était recueillies au fond de leurs cellules, veillant une partie de la nuit, absorbées par l'oraison, travaillant en un silence que seul la charité ou l'obéissance à la prieure rompait ; c'était prosternées au pied du Saint-Sacrement, que la Sainte voulait ses sœurs. Chargée de son fardeau personnel, ouvrière de sa tâche marquée, chacune agissait par devoir d'état nécessaire, par ordre de la Prieure, ou par charité, afin d'accomplir ce que l'Esprit-Saint dictait [2] ; mais la *Milice de Jésus-Christ* [3] était tout entière et sans exception appelée à se dévouer pour l'Eglise, et au sang versé par Toldo, au sacrifice qu'elle offrait d'elle-même, à celui qu'elle obtint des cloîtrées, Catherine unit l'holocauste de sa Fraternité. Ensemble ces Tertiaires devinrent des victimes expiatoires.

Non contente de chercher un concours dans les communautés de femmes, Catherine en demanda aux moines, plus puissants devant Dieu pour la plupart, grâce au sacrifice de l'autel, plus puissants sur les esprits, grâce à la science et au ministère. Le Christ

1. **Lettere**, 23, 81, 166, 356.
2. **Lettere**, 49, 50, 118, 119, 125, 126, 127, 144, 165.
3. Cf. ch. I, p. 25.

donnait une mission près de ses prêtres à cette pauvre fille illettrée, et elle l'accomplissait avec simplicité, sachant que ce qu'ordonne le Maître divin ne se juge pas aux seules lumières humaines.

A ses frères, aux Prêcheurs, elle n'avait point à parler. Fondés pour défendre l'Eglise, ils restaient heureusement, par tradition comme par appel de Dieu, les observateurs stricts et les avocats des décrets pontificaux ; mais la Sainte avait accès au parloir de tous les monastères. Les chartreuses attachées au flanc des coteaux siennois, Maggiano et Belriguardo s'ouvraient pour elle. On la savait en correspondance avec le Général, et à l'exemple des chartreux de Pise, on trouvait dans ses paroles des lumières pour militer sous la bannière de saint Bruno, discipliner sa volonté à ce joug particulier du Seigneur et souffrir avec une obéissance joyeuse dans la forme où l'on s'était donné. Parfois la Sainte allait jusqu'à Pontignano. Là les Chartreux abrités sous les vigoureux chênes verts et les pins altiers qui couvrent la montagne, voyaient fuir devant eux les longues lignes d'un paysage plein de grandeur [1]. Au sein de cette paisible nature, Catherine appelait les moines à porter leurs regards sur le ciel. Voyageurs ici-bas, ils ne devaient pas s'arrêter avec complaisance, mais marcher d'un pas toujours plus rapide vers Dieu, en qui seul est le repos. Selon leur vocation de prière et de silencieuse mais active bonté, Catherine plaça les Char-

1. Le magnifique couvent de Pontignano est à demi ruiné, sert de demeure à des paysans. La chapelle seule reste debout.

treux dans les rangs des fils dévoués du Saint-Siège ; pour conquérir à l'Eglise les révoltés, ils leur jetteront des charbons brûlants de charité sur la tête, et à force d'amour et de patience ils les convertiront[1].

Un peu au delà des remparts, près des reliques du bienheureux Tolomei, les Olivétains ou moines blancs, qui observaient la règle de saint Benoît, se laissaient exhorter au travail, au renoncement, à l'obéissance surtout, par cette Dominicaine dont l'Ordre rivalise sur ce dernier point avec la famille bénédictine. Ils l'écoutaient avec joie lorsque émule de saint Paul, elle leur dévoilait avec son éloquence entraînante le « secret du cœur » de Jésus : l'Amour. Elle parvenait ainsi à retenir sous une règle pénible à la nature plus d'une âme disposée à se reprendre et à chercher le repos dans une religion plus clémente. Au couvent de Monte Oliveto Maggiore, le Général même de l'Ordre la vénérait. Jadis il lui avait permis d'intercéder pour un religieux coupable, et les termes de la requête de Catherine s'étaient gravés dans sa mémoire. « Comment portera-t-on le joug du gouvernement des âmes sans offenser le Seigneur ? avait-elle dit, si on n'a pas le cœur plein d'amour. » Quant au prieur, il recevait avec joie les postulants que la Tertiaire dominicaine, plus respectueuse encore des vocations qu'ardente à augmenter le nombre des Frères Prêcheurs, lui envoyait avec une singulière activité. Parfois il passait sur des obstacles

1. Lettere 4, 39, 132, 141, 169, 187.

regardés comme infranchissables[1], tant il était sûr de trouver des saints dans les disciples de Catherine. Lorsqu'il s'agit d'exhorter les Olivétains au dévouement envers le Saint-Siège, Catherine eut chez eux, bien qu'il lui fût inconnu, un puissant auxiliaire : le confesseur de la Bienheureuse Brigitte de Suède, son messager auprès d'Urbain V et de Grégoire XI, l'éditeur de ses Révélations. Retiré dans un couvent espagnol de l'Ordre, mais souvent appelé à Monte Oliveto par le Général, Alphonse de Vadaterra semblait choisi du ciel pour être un lien visible entre la vaillante veuve qui avait prêché la croisade, la réforme du clergé, le retour du pape à Rome, l'obéissance au Saint-Siège, et la jeune vierge qui, avec des lumières plus hautes encore peut-être, poursuivait ces mêmes biens. Les pacifiques et savants Olivétains, particulièrement éclairés sur le but où tendait Catherine, lui furent dociles[2].

Mais de tous les saints lieux qui attiraient Catherine, nul ne lui plaisait autant que Saint-Léonard della Selva di Lago, sanctuaire où nombre de pèlerins et parmi eux son père Dominique, s'étaient agenouillés. Cette retraite des Ermites de saint Augustin s'élevait sur la rive d'un petit lac entouré de hautes futaies ; le site même invitait au recueillement, car le regard arrêté par les forêts ne pouvait errer en liberté que sur le ciel, et s'il s'abaissait

1. *Non mirate mai per veruna dignità*, écrit-elle (**Lett.** 8) *nè per desere legittimi nè illegitimi ; che il Figliuolo di Dio non schifa mai persona per veruno stato nè altra generazione.*

2. **Lett.** 8, 33, 35, 36, 37, 76, 189, 287.

vers la terre, c'était encore le ciel qu'il voyait reflété dans les eaux dormantes du lac. Sous d'épais chênes verts, au milieu des rochers dont les grottes offraient un asile aux ermites désireux de cacher leurs austérités, on montait au couvent de Lecceto, d'où le prieur semblait dominer sa famille spirituelle, répandue à Saint-Léonard et dans les bois[1]. Ce prieur était un converti de Catherine, le compagnon de ses récents voyages, Jean Tantucci, qui se disait incapable de vivre sans les enseignements de sa mère selon la grâce ; la Dominicaine avait soumis la volonté de l'Augustin à la volonté divine en éclairant son intelligence des lumières qui orientent le cœur à l'amour, et il entendait qu'elle dirigeât ses religieux. Déjà elle comptait des disciples à Lecceto : elle y envoyait ceux qu'elle jugeait plus aptes à la vie solitaire qu'à l'apostolat[2] et elle initiait ces contemplatifs à l'objet le plus élevé de toute contemplation : la très sainte Trinité ; elle leur redisait ses visions, les enseignements qu'elle recevait durant l'extase ; elle les faisait participer à la lumière divine réservée aux humbles et aux obéissants; elle les associait à son expérience du divin amour. A ces hommes qui vivaient seuls en présence de Dieu elle rappelait le prochain. « La condition de l'amour, disait-elle, est d'aimer tout ce qu'aime la personne aimée : » ils doivent donc prier et souffrir

1. On a desséché le lac, et tout ce beau pays est maintenant cultivé.
2. Témoin Matteo Forestani. Lett. 66.

pour les créatures rachetées par le sang du Christ, pour des créatures qu'ils ne verront jamais et dont ils ne recevront aucun retour.

Au milieu même des solitudes où saint Augustin avait vécu avec ses amis, elle se plut à entretenir les Ermites du fondateur de leur Ordre. La règle de saint Augustin sert d'appui à celle des Frères Prêcheurs, et soit par leurs sermons, soit par l'inspiration directe du Saint-Esprit, Catherine connaissait les écrits du grand Docteur. Comme on la trouvait plus affirmative que saint Augustin sur la fréquente communion, puisqu'elle désirait recevoir chaque jour le corps du Rédempteur, elle repartit gaiement à un évêque qui l'en reprenait : « Il ne me suffit pas d'être bonne une fois par an, une fois par mois, ou une fois par semaine, il m'est nécessaire de l'être tous les jours : aussi saint Augustin a-t-il raison de ne pas me blâmer absolument. » Nul ne la contredit, car c'était à ce couvent qu'elle avait adressé l'un de ses admirables commentaires des paroles du Christ : J'ai désiré d'un grand désir faire cette Pâque avec vous. On voyait d'ailleurs sa vertu attestée par de nombreux miracles. L'un d'eux fut un bienfait durable pour les moines, car la Sainte changea les eaux bourbeuses de leur mare en une source limpide [1].

1. **Alc. mir.**, s. 15. — **Alcuni disc.** La cellule qu'occupait Catherine est aujourd'hui une chapelle dans laquelle on lit l'inscription suivante : *Siste hic, viator, et has ædes erectas a B. Joanne Incontrio, anno MCCCXXX, ubi seraphica Catharina Senensis sponsum receptuvit Christum, venerare memento.* **Lettere** 80, 17, 51, 52.

Parmi les solitaires de Lecceto était un Anglais d'une haute sainteté, ce Guillaume de Flete que Dieu lui-même avait miraculeusement donné pour ami à Catherine. Dans le monde des âmes où tous les deux vivaient pendant leurs visions, ils s'étaient connus et aimés. Les lettres de la jeune Sainte avaient été utiles au vieil ermite ; sa présence le fut plus encore, surtout pendant l'hiver de 1376. Sans le remarquer, Guillaume de Flete s'était peu à peu fait une règle personnelle dans la règle de saint Augustin. Tout ce qui l'arrachait à ses mortifications et à ses oraisons lui semblait un supplice. Parfois même il discutait la volonté du prieur. « Ignorant, dit la Tertiaire illettrée au *Bachelier* célèbre par sa science, ne sais-tu pas que la pénitence corporelle est un moyen, non un but ? Ne sais-tu pas que le désert où se plaît le Christ est en nous-mêmes, dans la *cellule intérieure* creusée par la connaissance de notre néant ? Ne sais-tu pas que l'austérité et la retraite sont inutiles, si nous ne soumettons point notre volonté ? »

Catherine instruisait Guillaume ; Dieu les avait réunis à cette fin. Mais le moine avait en l'esprit ces ténèbres que longtemps le moi peut jeter comme son ombre entre l'intelligence humaine et la lumière divine, et pour éclairer le savant religieux, l'humble Tertiaire lui fit un sacrifice devant lequel une âme moins généreuse eût reculé : elle lui dévoila les débuts de sa propre vie intérieure. Disciple docile, Guillaume de Flete écrivit les paroles de la Sainte, les tradui-

sit en latin [1], et pourtant ne les comprit pas encore : l'heure de Dieu n'avait pas sonné. Ce qu'il comprit, c'était le devoir imposé aux serviteurs de Dieu par les malheurs de l'Église. Les Ermites avaient des rapports avec leurs concitoyens ; Catherine leur ordonna de porter « le doux nom de Jésus parmi les hommes ; ils semèrent la parole incarnée, le Christ, dans le champ des âmes et y firent germer la vérité [2]. »

Cependant les disciples que Catherine avait dans le monde rivalisaient de zèle avec les disciples qu'elle avait dans le cloître. Aussitôt après son retour de Lecceto, ils accoururent à elle « les mains pleines du fruit de leurs travaux, » c'est-à-dire des âmes qu'ils prétendaient ranger sous sa loi. L'un d'eux, Pierre Bellanti, qu'elle avait jadis réconcilié avec ses ennemis, lui amena Etienne Maconi, jeune chevalier dont la famille était alors en lutte ouverte avec les Tolomei et les Rinaldini. Ces puissants seigneurs ne voulant se prêter à aucun accommodement, la médiatrice de toutes les querelles saurait les y décider.

Étienne éprouva une vive surprise à la vue de Catherine. Il croyait trouver à Fontebranda une timide religieuse, ignorante du monde, que sa visite embarrasserait. Elle ne se montra au contraire inférieure à personne par son langage et

1. **Narratio Fr. Gulielmi de Spirituali Doctrina an.° 1376** [BIBLIOGRAPHIE I, I].

2. **Lettere** 17, 52, 64, 66, 77, 80, 128. — **Grottanelli.** Note 28 de la **Legg. Minore**.

ses manières ; elle vint à ce jeune homme beau, gai, insouciant de caractère comme ceux à qui la Providence n'a point encore laissé connaître le manque ou le regret, et elle le reçut avec grâce, lui promettant que s'il se réconciliait avec Dieu, elle le réconcilierait avec les hommes, sans blesser la délicatesse de l'honneur des Maconi. Le jeune homme confessa ses péchés et la Sainte alla trouver les Tolomei sur lesquels elle avait de l'influence [1].

La femme du chef de cette noble maison, dont la généalogie comptait nombre de saints, Honorée degl' Agazzari, se souvenait encore du temps où elle entretenait Catherine de ses inquiétudes maternelles. Son fils Jacques, livré à la violence d'un tempérament indompté, prenait aux émeutes de Sienne une part sanglante. Ses filles Geneviève et Françoise ne vivaient que pour les triomphes du monde, et l'orgueil seul les empêchait de succomber aux passions qu'elles se plaisaient à éveiller en autrui. Que faire ? disait Honorée. Catherine pria Dieu jusqu'au jour où Geneviève et Françoise coupèrent les blonds cheveux dont elles étaient vaines et se dépouillèrent de leurs riches parures, pour revêtir l'habit du Tiers-Ordre dominicain sous lequel leur ancêtre Néra avait été béatifiée. Jacques était absent. Il revint à la hâte, exhalant sa colère contre les téméraires qui osaient se mêler des affaires de sa maison. Chemin faisant, il en parlait à Mathieu, son frère cadet. « Je t'assure, Jacques, que si tu vas à Sienne, tu te confesseras, » lui dit le jeune

1. Epist. Dom. Steph., 961, 967.

homme. Ces paroles firent éclater Tolomei en menaces. Il tuerait toutes les sœurs, tous les prêtres, tous les religieux, plutôt que de se confesser. Mais Catherine veillait sur lui. Il n'eut pas même besoin de la voir pour changer d'intentions. Tandis que, ravie en extase, la Sainte apercevait clairement dans l'âme de Tolomei l'action de la grâce, et annonçait cette conversion, il s'accusait au P. Barthélemy de tous ses crimes [1].

En 1376, l'action de Catherine sur les Tolomei portait ses fruits selon la nature et la vocation de chacun. Heureuse de recevoir l'habit de Saint-Dominique, Geneviève était morte peu après avec cette joie qui semble un privilège de la jeunesse ardente et convertie. Jacques, marié, père de famille, ne manquait point des vertus de son état [2]. Françoise se sanctifiait parmi les Sœurs de la Pénitence et Mathieu [3] venait d'entrer dans l'Ordre des Prêcheurs qui pleurait alors un Tolomei, le P. Jean-Baptiste mort en grand renom de sainteté. Jacques, Françoise et Mathieu se firent auprès de leur père et de leurs frères les avocats d'Étienne Maconi ; leur mère les seconda si bien que même le farouche Rinaldini consentit à un accord et on

1. Mur., XV, 237. — B. Raym. II, 7. — Lettere 81, 94. En 1601, le jour de la fête de Catherine, les Siennois jouèrent un drame qui avait pour sujet la conversion miraculeuse de Jacques Tolomei

2. Il mourut sous l'habit de saint Dominique, ainsi qu'un autre de ses frères marié comme lui.

3. Tous vécurent si saintement qu'après leur mort on les nommait les bienheureux Tolomei.

convint de se trouver devant la poterne du palais Tolomei; à la dernière minute, le ressentiment l'emporta chez ces fiers seigneurs sur la fidélité à leur parole. Par deux fois les Maconi vinrent seuls au rendez-vous! « Ils ne m'écoutent pas, s'écria Catherine révoltée: eh bien! qu'ils le veuillent ou non, ils écouteront Dieu. » Elle obtint qu'une fois encore les Maconi parussent sur la place Tolomei et dans l'église Saint-Christophe, située vis-à-vis du palais, et elle en appela à Dieu de la haine des hommes. Soudain, mus par une force invisible, les Tolomei sortent de leur demeure et Rinaldini les accompagne. Catherine paraît sous le porche de l'église Saint-Christophe. Immobiles, menaçants, les Tolomei sont adossés à leur porte. Partout brillent les lunes d'argent de leurs étendards d'azur, et Rinaldini excite le héraut d'armes à jeter aux Maconi le défi prélude du combat. Ceux-ci s'animent sous l'outrage, mais à la vue de Catherine ils inclinent leurs bannières, le vieux Conrad Maconi courbe sa tête blanche, Étienne tombe à genoux; malgré eux les Tolomei s'écrient: la paix, la paix [1]!

C'est ainsi qu'Étienne et Catherine se connurent; il devint l'un de ses secrétaires, l'instrument de ses œuvres, et elle le fit entrer dans la *Compagnie de la Vierge Marie*, association laïque qui, par elle, réunissait les divers partis politiques de Sienne [2],

1. **Epist. D. Steph. Maconi.** *L'offerta votiva del cero* de l'année 1857 représente cette scène [BIBLIOGRAPHIE, I, XIII].
2. **Lettera** 184.

et où elle maintenait le respect pour le Souverain Pontife[1].

Cette confrérie fort ancienne comptait sur ses registres nombre de saints déjà canonisés par l'Église. Jacopone de Todi et d'autres mystiques lui avaient légué leurs écrits, sûrs de trouver des imitateurs dans les confrères qui leur succéderaient sous les voûtes de Santa Maria della Scala. Dans ce lieu sanctifié par les prières des premiers chrétiens siennois, on se réunissait souvent afin de pratiquer d'austères et sanglantes mortifications; mais les soucis de la terre ne s'arrêtaient point, au seuil de la chapelle. Troublé par les craintes que lui inspirait le mauvais gouvernement des Réformateurs, Étienne eut le tort de s'en ouvrir à certains de ses compagnons; de telles confidences, dans un lieu propice au mystère, aboutirent à une conspiration dont le jeune seigneur devint l'âme. « Ah ! mon cher fils ! quel dessein formes-tu ? s'écria Catherine, qui ne laissait jamais distraire sa pensée de ses disciples; tu fais de la maison du Seigneur un conventicule de conjurés! » Alexia et Françoise ne comprirent rien à ces paroles que la Sainte proférait loin de la chapelle de la confrérie, dont les femmes étaient sévèrement exclues. Elles en eurent l'explication la première fois que Maconi vint à Fontebranda. « Tu as commis une faute grave, dit la Sainte à son disciple; pour l'expier

1. L'une des plus éloquentes lettres de Catherine sur la charité (Lett. 321) est adressée aux Frères de la Compagnie de la Vierge; on en trouvera des extraits ch. XVIII.

tu répandras sous les coups de ta discipline autant de gouttes de sang que tu as dit de mots dans cett econjuration. » Tournant alors ses regards vers l'avenir, elle prophétisa que l'oratoire de la confrérie serait plus tard fermé aux fidèles par un pouvoir jaloux [1].

Étienne Maconi joignit désormais l'humilité à la ferveur. Il voyait son modèle en Catherine, et quand il comparait sa vie à celle de cette femme, née la même année que lui dans la même patrie, quand il mesurait la carrière qu'elle avait fournie en moins de trente années, il n'osait plus jeter un seul regard sur son propre passé. Agissant près d'elle et pour elle, sans trêve il la secondait dans sa mission présente, celle d'exhorter à l'obéissance envers le Saint-Siège. « Sais-tu, mon bien-aimé fils, lui dit un jour Catherine, que ton plus grand désir va s'accomplir ? » Jadis l'impétuosité des désirs d'Étienne l'emportait vers mille objets divers ; maintenant il croyait avoir renoncé aux biens du présent, à l'espérance même de ces biens plus douce peut-être que leur possession, et toutes les offres de la vie lui semblaient impuissantes à le tenter. « Quel est mon plus grand désir ? » dit-il avec hésitation. Catherine sourit. La lumière se fit aussitôt dans le cœur d'Étienne. « O ma mère ! mon plus grand désir, c'est d'être auprès de vous. — Il sera satisfait, » répondit la Sainte, qui voyait l'avenir dans le temps et dans l'Éternité [2].

1. **Frigerio. Vita di S. Caterina, II,** I, II.— [BIBLIOGRAPHIE, D. IV.]

2. **Epist. Dom. Steph. Maconi.**

Aussi simplement, aussi fermement que saint Paul, la Tertiaire dominicaine se disait appelée de Dieu à l'apostolat [1]. Bientôt, partageant le désir de Maconi, chacun des disciples de Catherine voulut prendre part aux travaux apostoliques qui rapprochaient d'elle et faisaient vivre de sa vie; tous ceux que groupait sa maternité ne pouvaient s'unir sous la règle du Tiers-Ordre, mais sous sa main, tous se donnèrent à l'œuvre assignée par saint Dominique à la *Milice de Jésus-Christ* [2] : la défense de l'Eglise.

1. Lett. 117.
2. Cf. ch. I, p. 25

CHAPITRE XII.

1376

CATHERINE, AMBASSADRICE DE LA RÉPUBLIQUE DE FLORENCE

Era Firenze in lacrime,
Nello squallor profondo,
ntua virtù l'unanime
Voto dei suoi fido.
G. LOSI LAUDE DI S. CATERINA.

Lettres de Catherine à Grégoire XI et à divers prélats — Son voyage à Florence. — Ses discours au Palazzo Vecchio et au Palazzo degli Anziani. — La République la choisit comme ambassadrice. — Elle part pour Avignon. — Son passage à Bologne.

Le Souverain Pontife n'avait point dédaigné d'associer Catherine à la politique du Saint Siège et quand elle vit l'insouciance de la cour d'Avignon compromettre le résultat de ses récents efforts, elle résolut d'écrire à Grégoire XI. Catherine était d'une simplicité absolue ; aucune puissance de la terre ne l'intimidait, et sa lettre pleine de mystique poésie est d'une hardiesse singulière. Commençant comme elle commençait toujours : « Au nom du Christ crucifié et de la très douce Marie, » mettant selon sa coutume dans la pre-

mière phrase tout l'objet de sa pensée, elle le conçoit, elle le développe, elle le résume en une vigoureuse synthèse, avec les ressources de la raison éclairée par la Foi et souvent illuminée des inspirations directes du Saint-Esprit. D'un trait elle dicta :

« Révérendissime et bien-aimé Père en Jésus-Christ, votre indigne, malheureuse et misérable fille Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, *dans le précieux sang* duquel elle écrit, s'adresse à vous, avec le désir de vous voir un arbre fécond chargé de fruits doux et suaves, planté en une terre fertile. Hors de cette terre qui est la connaissance de nous-mêmes, l'arbre se dessécherait et ne porterait point de fruits. L'âme qui se connaît s'humilie : elle ne voit pas en elle de quoi s'enorgueillir... Sachant qu'elle n'est point par elle-même, tout ce qui est en elle, elle le rend à Celui qui est... O douce et vraie connaissance ! tu portes le glaive de la haine, et avec cette haine tu étends la main du saint désir pour enlever et tuer le ver de l'amour-propre. C'est un ver qui corrompt et ronge la racine de notre arbre, de telle sorte qu'il ne peut produire aucun fruit de vie ; sa verdure se dessèche et se fane; car en celui qui s'aime vit la superbe, chef et principe de tout mal. Dans quelque condition que se trouve l'homme, qu'il soit prélat ou subordonné : s'il n'aime que lui seul, c'est-à-dire s'il s'aime pour lui-même et non pour Dieu, il ne peut faire autre chose que le mal et toute vertu est morte en lui. Il est comme la femme qui enfante ses enfants morts. »

Passant ensuite des réflexions générales à des

conseils directs au pape, la Sainte ajoutait :

« Si c'est un prélat, il agit mal : par amour de lui-même (c'est-à-dire pour ne pas déplaire aux créatures), il tue en lui la justice sainte. Il voit commettre des fautes et des péchés à ses ouailles, et il semble qu'il paraisse ne pas les voir, ne pas les corriger, ou, s'il les corrige, il le fait avec une telle froideur, une telle tiédeur de cœur, que cela ne sert de rien. C'est un replâtrage du vice... Si, quand il en est besoin, la plaie n'est pas cautérisée par le feu, si l'on n'y met pas le fer, mais seulement de l'onguent, elle ne s'assainit pas, elle pourrit et quelquefois elle cause la mort. »

« Hélas ! hélas ! mon très doux père [1], s'écriait Catherine, voilà pourquoi vos sujets sont tous corrompus par l'impureté et par l'iniquité ! Hélas ! je le dis en pleurant !... Pourquoi le pasteur continue-t-il à employer tant d'onguent ? Parce que ce remède ne lui cause aucun ennui. En traitant les malades par l'onguent, il n'excite contre soi aucun déplaisir, aucune malveillance : il ne lutte point avec la volonté du malade. Le malade voulait de l'onguent, il lui en a donné ! O misère humaine ! Le malade est aveugle et ne voit pas ce dont il a besoin. Le pasteur, qui est médecin, ne considère que son plaisir, que son avantage personnel... il n'use ni du glaive de la justice, ni de la flamme de la très ardente charité. Ces deux hommes accomplissent la parole du Christ : Si un aveugle en guide un autre, ils tombent dans la

1. *Dolcissimo babbo mio*

fosse. Malade et médecin s'en vont en enfer. »

Après avoir exhorté Grégoire XI à donner cent mille fois sa vie, s'il le fallait, pour l'honneur de Dieu et le salut des créatures, après lui avoir montré, avec un rare bonheur d'expression, que le pasteur mercenaire, dont l'intérêt est le mobile, n'abandonne pas seulement les brebis au loup, mais les dévore lui-même, Catherine continuait ainsi : « Suivez le doux Grégoire [1]. Ce qui lui était possible vous l'est aussi, car il n'était point d'une autre chair que vous. Le Dieu d'aujourd'hui est le même que dans ce temps ; rien ne nous manque, sinon la vertu et la faim du salut des âmes... Mon père... ne nous occupons plus ni de nos amis, ni de nos parents, ni de nos besoins temporels; donnons-nous à la vertu... les biens temporels ne vous manquent que parce que vous avez abandonné le soin des biens spirituels. . . . .
Que les pontifes, que les pasteurs, que nous toutes créatures de Dieu, nous soyons honteuses de notre ignorance, de notre orgueil, de nos plaisirs, en voyant la libéralité, la bonté, l'amour ineffable de notre Créateur : revêtant notre humanité, il s'est montré à nous comme un arbre chargé de fruits doux et suaves, afin que nous, arbres sauvages, nous puissions nous enter sur lui. »

La Bienheureuse dépeignait le « bien-aimé Grégoire et les autres bons pasteurs » entés sur

1. Le pape saint Grégoire le Grand. Ce nom se trouve sans cesse sous la plume de Catherine.

l'arbre de vie, c'est-à-dire conformant leurs mœurs à celles du Christ. Devant le pape elle dressait la croix, d'où le Crucifié criait aux âmes : J'ai soif ! une soif infinie de votre salut, que ma passion sur la terre ne saurait pleinement exprimer. Entraînée par son zèle, elle disait à Grégoire XI : « Si jusqu'ici vous n'avez pas été ferme, en vérité, je le veux et je vous en prie, agissez virilement dans cet instant du temps qui vous reste... Le secours divin est proche... Donnez vos soins aux affaires spirituelles ; mettez de bons pasteurs et de bons recteurs dans vos villes, car ce sont les mauvais pasteurs et les mauvais recteurs qui ont causé les révoltes... Exécutez vos desseins... revenez, ne tardez plus... levez le gonfalon de la très sainte Croix... Je vous en supplie, invitez ceux qui vous sont rebelles à une sainte paix, afin que toute la guerre tombe sur les infidèles... Prenez courage, venez consoler les pauvres serviteurs de Dieu, vos enfants... Pardonnez-moi, mon père, de vous avoir dit tant de paroles. Vous savez que la bouche parle de l'abondance du cœur...

« Je vous prie de vous montrer un père, dans vos négociations avec Pise et Lucques. Secourez-les en ce que vous pourrez, invitez-les à rester fermes et persévérantes. Je suis allée à Pise et à Lucques, afin de les engager autant que je l'ai pu à ne pas se liguer avec les membres corrompus qui vous sont rebelles. Mais elles hésitent, car vous ne les encouragez pas, et la partie adverse les stimule et les menace. Jusqu'ici elles n'ont pas pleinement consenti. Je vous prie d'écrire une lettre pressante à messire

Pierre[1]. Faites-le promptement et sans tarder, je n'en dis pas davantage.

« Ici j'ai appris que vous aviez nommé les cardinaux. Je crois qu'il serait plus à l'honneur de Dieu et meilleur pour nous, si vous vous appliquiez toujours à choisir des hommes vertueux. Le contraire a comme effet le déshonneur de Dieu et la corruption de l'Église. Ne nous étonnons pas ensuite si Dieu nous envoie ses châtiments et ses fléaux; nous les avons mérités. Je vous prie de faire virilement et avec crainte de Dieu ce que vous avez à faire. »

Dans sa première lettre au chef de l'Eglise, la Dominicaine ne pouvait point oublier son Ordre. Pour cette chère famille elle implorait non point des privilèges, mais une autorité respectueuse de la règle. Sans juger Elie de Toulouse[2] dont sa vision prophétique lui dévoilait peut-être l'aveuglement futur, elle écrivait :

« On m'a dit que vous deviez pourvoir le Maître de notre Ordre d'un autre bénéfice. Je vous prie donc, pour l'amour du Christ crucifié, que vous nous donniez un bon et vertueux vicaire; c'est nécessaire à l'Ordre, tant il est dégénéré. » Faisant intervenir de sages prélats qu'elle avait eu occasion de rencontrer, elle ajoutait : « Vous pouvez en conférer avec messire Nicolas d'Osimo et avec l'archevêque d'Otrante, je leur écrirai à ce sujet[3]. »

1. Gambacorti.
2. Il passa au parti de l'anti-pape Clément VII.
3. Avec les prélats la Sainte entre dans le détail ; écrivant à Nicolas d'Osimo, elle a une parole de blâme discret pour le P. Elie, et tant au secrétaire du Pape qu'à l'Archevêque d'O-

Pour finir, la Sainte s'inclinait devant le pontife: « Je vous demande humblement votre bénédiction. Pardonnez à ma présomption d'avoir osé vous écrire. »

Dans cette lettre Grégoire trouva des règles pour toute sa conduite. Sut-il pleinement en profiter? Résolut-il sur l'heure de tenter avec énergie tout ce qu'il avait jusqu'alors tenté avec plus de bonne volonté que de persévérance: la croisade, la paix, le retour du Saint-Siège à Rome, la réforme du clergé? S'accusa-t-il d'avoir choisi des cardinaux indignes parmi lesquels l'âme prophétique de Catherine discernait les instruments du schisme et même un futur antipape? Lui seul aurait pu le dire, et sa réponse à la Sainte est restée un secret; mais des messages de la cour d'Avignon à Lucques et à Pise firent espérer que les avis de l'humble Siennoise n'avaient point été inutiles. Grégoire continua avec elle les rapports craintifs et mystérieux qu'il entretenait, peu d'années auparavant, avec Brigitte de Suède, et cela par le même intermédiaire, Alphonse de Vadaterra. Au reçu de la lettre de Catherine, il envoya l'ancien évêque, devenu moine, lui apporter des faveurs spirituelles sous forme d'indulgences[1], et mieux encore, des promesses pour ce

trante, elle indique comme apte à devenir un bon Maître général le Procureur de la Province de Toulouse, Etienne della Cumba. Elle offrait même de renvoyer le P. Raymond porter des renseignements à la cour d'Avignon d'où il arrivait. Sa grande pénétration prouvait aux princes de l'Eglise et aux Frères Prêcheurs l'action en elle du Saint-Esprit. **Lettere** 181, 183.

1. Pour s'acquitter, Catherine devait dire, chaque vendredi,

qu'elle souhaitait avant tout : l'honneur de Dieu et de l'Eglise. Un messager fidèle remporta les remerciements de la Dominicaine. « S'il faut des martyrs, s'écriait-elle avec l'accent sincère qui convainc et entraîne, moi et mon Ordre, tous ensemble nous donnerons notre vie pour le Saint-Père [1]. »

Les lettres réitérées de Catherine au pape prouvent que, si elle n'était pas obéie en toutes choses, elle était du moins écoutée. Etre écoutée de Grégoire semblait chose facile, et toujours, Alphonse de Vadaterra pouvait l'affirmer, le pape s'était montré heureux des messages de la bienheureuse Brigitte, mais on se demandait si cette nouvelle parole, plus lumineuse encore que la première, porterait des fruits. Pareille aux prophètes de l'ancienne loi, Brigitte avait éclairé l'avenir de Grégoire grâce à la vision prophétique dont elle était favorisée à un degré très exceptionnel ; au pape elle avait indiqué tout son devoir, le résultat de ses actes, les jugements futurs de Dieu. Catherine définissait les devoirs du Souverain Pontife en termes identiques, mais c'était l'intelligence même de Grégoire qu'elle tentait d'éclairer. A la suite de saint Jean, son maître depuis la vision de son enfance, elle dévoilait « la lumière qui luit dans les ténèbres et que le pape n'avait point comprise, la vérité faite par

33 *Pater* et *Ave*. puis 72 *Ave*. Elle demanda au Saint-Père de lui imposer en échange ce jour-là le jeûne au pain et à l'eau. Cf. **Lett**. 228.

1. La Sainte raconte ces faits à Barthélemy dei Dominici et au P. Caffarini. **Lettera** 127. Sa seconde lettre au pape Grégoire XI est perdue.

Jésus-Christ[1] » en toute existence humaine et avec des traits admirables en celle de son vicaire.

D'abord Catherine avait esquissé à grands traits l'état d'âme du pape : à grands traits aussi elle avait esquissé l'état de la chrétienté ; maintenant elle entrait dans plus de détails : « Très Saint et très Révérend Père dans le Christ doux Jésus, lui disait-elle, je désire vous voir en paix avec vous-même et avec vos enfants. La paix, voilà ce que Dieu réclame de nous... il ne veut pas que nous nous occupions de la puissance et des richesses temporelles au point de ne pas voir quelle destruction des âmes et quel déshonneur de Dieu cause la guerre. Dieu veut, continuait cette Sainte accoutumée à puiser la force de son apostolat dans la contemplation, Dieu veut que vous ouvriez l'œil de l'intelligence sur la beauté de l'âme et sur le sang du Christ qui a lavé la face de notre âme. Vous êtes le Ministre du sang, s'écriait-elle dans son langage empreint d'expressions familières aux Pères de l'Eglise, en particulier à saint Bernard ; je vous invite à la faim de cette nourriture qui n'est autre que les âmes. Celui qui a faim de l'honneur de Dieu et du salut des âmes, pour les racheter *laisse s'en aller*[2] la vie du corps.

« Très Saint-Père, vous pouvez dire : En conscience, je suis tenu de conserver et de reprendre ce qui appartient à la sainte Église ; mais la

1. Joan. I, 5, 17.
2. *Lassa andare* ; expression plus belle que donne. L'amour ôte tout retour sur soi dans le sacrifice.

chose la plus précieuse n'est-elle pas ce qu'on doit le mieux défendre? Le vrai trésor de l'Église est le sang du Christ donné comme prix des âmes et non comme prix des richesses temporelles. Si vous êtes tenu de conserver et de reconquérir le trésor de la Seigneurie des villes, que l'Église a perdu, combien davantage êtes-vous tenu de reprendre tant de brebis qui sont un trésor de l'Église!... Paix, paix, paix donc pour l'amour du Christ crucifié! Ne considérez point l'ignorance, l'aveuglement et l'orgueil de vos enfants... Je ne vous écris point afin de vous enseigner, mais parce que la vérité première m'y contraint et que dans ces guerres et ces malheureuses aventures, je ne vois pas que vous puissiez jouir d'un moment heureux... Ces calamités arrêtent votre désir de réformer votre Épouse, de la réformer, dis-je, en lui donnant de bons pasteurs et de bons recteurs. Votre Sainteté les trouvera, s'il lui plaît de les chercher. Vous savez que pendant la guerre il vous est difficile de le faire; comme vous croyez avoir besoin des princes et des seigneurs, il vous semble que la nécessité vous contraint à faire des pasteurs à leur gré et point au vôtre! .. Prenez conseil des véritables serviteurs de Dieu; ils vous conseilleront selon la vérité; vous avez besoin d'eux. La guerre et le manque de vertu, voilà les deux raisons pour lesquelles l'Église perd et a perdu ses biens temporels. »

Au sujet de la croisade, la Sainte n'était pas moins éloquente. « Levez l'étendard de la très ardente, de la très douce croix, disait-elle, car

tous courront à l'odeur de la croix, même ceux qui vous ont été le plus rebelles... Vous les prendrez, eux et leurs personnes, et ils vous aideront à faire la guerre aux infidèles qui menacent de vous arracher votre bien. Vous-même, les serviteurs de Dieu et moi, *misera miserabile*, nous verrons s'accomplir notre désir : les pauvres âmes païennes qui ne participent point au sang de l'Agneau seront rachetées ! »

Dans la ferveur de son zèle, Catherine voudrait voir le pape : *a bocca*, dit-elle, *crederei di più sfogare l'anima mia*[1] ; et elle cherche à faire pénétrer en Grégoire sa propre volonté de donner sa vie pour les créatures de Dieu. Les hommes sont méchants, orgueilleux, ingrats, rebelles ; s'ils ne se réconcilient point avec le pape, ils seront exclus de l'héritage éternel, dont le pouvoir du successeur de Pierre leur ferme l'entrée ; mais ils étaient tels quand Jésus les racheta de son sang. Le Vicaire ne suivra-t-il pas l'exemple du Maître ? Ne sera-t-il pas un vrai pasteur, maintenant que l'heure sonne de sacrifier sa vie pour son troupeau ? Comme un agneau au milieu de loups cruels, Grégoire est au milieu de mauvais conseillers, de prélats, de recteurs de la sainte Eglise qui dévorent les âmes confiées à leur garde; pourtant, s'ils attaquent le pape quand il voudra rentrer à Rome et entreprendre la croisade, que Grégoire ne craigne rien. Le feu de la charité consume tout obstacle, le Christ l'a bien

1. De vive voix je pourrais mieux, je crois, épancher mon âme.

prouvé en faisant du persécuteur de la foi l'apôtre saint Paul. Catherine envoie son fidèle Néri à Grégoire XI; peut-être confiera-t-il quelque secret à ce messager : « Car nous ne pouvons pas écrire tout ce que nous voudrions, » insinue-t-elle en terminant sa lettre au pape[1].

Cette parole révélait la connaissance surnaturelle du caractère timide de Grégoire, connaissance qui inspira les lettres de Catherine à divers prélats dont elle devinait l'empire. Le principal d'entre eux, le cardinal Orsini, était fils du comte de Nole, l'un des messagers ordinaires de Grégoire XI près de la Bienheureuse Brigitte; parmi les frères du cardinal on distinguait Robert, à qui la prophétesse avait prédit la joyeuse mission d'accompagner le pape à Rome. Préparé à comprendre Catherine, Orsini lui avait rendu visite, lors de son passage à Sienne pour aller en cour d'Avignon recevoir le chapeau. Depuis il s'instruisait à l'école de la Sainte. Par une admirable lettre, elle avait largement ouvert l'âme du cardinal à la charité; dans une seconde elle précisa les devoirs des cardinaux : « colonnes fondées en toute humilité au milieu de l'Eglise sur la force du Christ, fleurs odoriférantes, miroirs où les hommes du siècle sont appelés à se mirer. »

Le docte Florentin Pierre Corsini, lui aussi membre du Sacré-Collège, n'avait jamais rencontré

2. La troisième de celles qui ont été conservées. Lettere 185, 209, 218.

Catherine, et pourtant le cœur du prélat, rétréci par de mesquines vanités, était sans secrets pour son regard. Elle s'efforçait d'élargir ce cœur, de lui faire chercher dans l'amour, la lumière par laquelle on participe à la sagesse du Fils de Dieu ; à l'ambitieux seigneur elle voulait une ambition noble : celle de « ressusciter les fils morts de l'Eglise. » Près des « colonnes » se trouvaient les « pierres vives : » Jacques d'Itri, archevêque d'Otrante, et le secrétaire du pape, Nicolas d'Osimo, que Catherine avait intéressés au choix d'un Maître général pour l'Ordre des Prêcheurs. Elle les exhorta aux vertus de leur état, à dire la vérité, dussent-ils affronter mille morts. Une vision, leur écrit Catherine, vient de m'éclairer sur les obligations que tout chrétien a, « selon sa mesure, » envers le clergé. Je m'offrais comme victime prête au martyre pour « le corps universel de toutes les créatures qui participent à la lumière de la Foi, » quand le Sauveur m'est apparu et m'a ordonné de jeter mes oraisons, mes peines, mes souffrances, mes désirs, et s'il le faut ma vie dans le corps mystique de l'Eglise [1]. « Un tel service lui est agréable au point qu'il en rémunère non seulement ses serviteurs désintéressés, mais même les mondains dont l'intérêt est l'un des mobiles. » Lumières, raisonnements, passion entraînante, éloquence persuasive, tout ce que la Sainte accumula au cours de cette correspondance avait un même objet : mettre en l'âme des conseillers du « doux Christ de la terre »

1. Catherine nomme l'ensemble des chrétiens le corps universel, et le clergé le corps mystique de l'Eglise.

la force du Christ triomphant, afin qu'ils pussent décider Grégoire à la croisade, au rétablissement du Saint-Siège à Rome, à la réforme du clergé, et surtout à la paix par le pardon des injures [1].

La paix, le pape la souhaitait par tempérament comme par vertu, mais ce fut sous l'influence de Catherine [2] qu'il fit des propositions pacifiques aux Florentins. Doubles dans leur conduite, ceux-ci occupèrent les envoyés pontificaux par de vaines promesses, tandis qu'ils excitaient à la rébellion Bologne, la dernière ville des Etats de l'Eglise qui tînt encore pour le Saint-Siège ; puis ils massacrèrent les inquisiteurs et écorchèrent vif le nonce pontifical. Méconnu, insulté, dépouillé de tous ses biens et frappé dans ses ambassadeurs, le pape lança contre ses ennemis l'excommunication et l'interdit. Inquiète pour son commerce, car sur la terre entière l'interdit livrait à tous les richesses et la personne des Florentins, qu'il devenait licite de piller et même de réduire en esclavage, la République expédia sur l'heure des messagers en cour d'Avignon ; mais au lieu de faire lever une sentence, plus terrible dans son énoncé que dans son application, ils employèrent leur éloquence à accuser les légats [3] et non à excuser les Florentins. Un mouvement national, comme l'Italie n'en avait jamais connu, la portait à se révolter contre des étrangers, dont le gouverne-

1. Lettere 101, 177, 181, 183, 223, 282.
2. Cf. Lettera 171.
3. Dans les griefs relevés contre le Saint-Siège était l'appui donné aux Salimbeni contre la République de Sienne par le Nonce Gérard du Puy.

ment, pour mauvais qu'il fût, était cependant moins oppressif et partial que celui des Etats environnants[1].

De telles traverses eussent découragé le caractère le plus confiant en soi, mais ce n'était pas en elle-même que Catherine puisait sa force; elle n'agissait pas par des vues personnelles, et plus les obstacles paraissaient insurmontables, plus elle comptait sur le secours divin. L'influence des cardinaux français prévalait de nouveau, Grégoire serait sourd à sa voix; elle se tourna donc du côté des Florentins; le Saint-Siège leur laissait le temps de se soustraire au châtiment par la soumission, il fallait les y décider.

D'abord elle s'adressa aux hommes qu'elle dirigeait depuis 1374 et qu'en 1375 elle avait exhortés à prendre la croix; ils étaient nombreux et appartenaient aux diverses classes, aux divers partis. Tous se montrèrent ardents à la servir; plusieurs avaient de l'influence; l'un d'eux surtout lui fut de puissant secours. C'était Nicolas Soderini, Prieur des Arts, célèbre dans la République par l'élévation du caractère et par l'esprit de paix, signe distinctif d'un vrai disciple du Christ. Dès la révolte de Florence, Catherine l'avait averti du châtiment qui en serait la suite, châtiment d'autant plus terrible que les orgueilleux Florentins, « remplissant l'office des démons, entraînaient les autres créatures de Dieu à commettre la faute qu'ils commettaient eux-mêmes. » Grâce à la Sainte, Soderini remplit au contraire « l'office des anges interm6-

1. **Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters von, Dr Ludwig Pastor.** Freiburg, 1886, I, 1, 82.

diaires entre l'homme et Dieu ; » il s'employa pour la paix auprès de ses collègues et leur communiqua les lettres de la Dominicaine. La lettre qu'elle avait écrite au moment où Grégoire prenait l'initiative de négociations avec les rebelles exposait les devoirs de tout peuple chrétien envers l'Eglise « qui n'est autre chose que le Christ. » Maintenant Catherine développait sa pensée, elle montrait à la ville, occupée d'alliances coupables, que l'assemblée des chrétiens forme un corps unique, lié en ses parties, dont Jésus-Christ est la tête ; lui seul fait vivre ses membres ; or donc s'attaquer au vicaire du Christ, c'est s'attaquer au Christ même ; c'est se condamner à la mort. « Livrée à ses forces propres, la raison ne comprend guère cette vérité révélée, dit la Sainte, mais nous ne sommes ni des Juifs ni des Sarrasins, nous sommes des chrétiens ! » Les objections qu'on pouvait élever, Catherine les prévoit et les détruit ; la vérité, pour laquelle elle exhorte Soderini à mourir, est son seul souci ; elle ne voile point les torts des légats et du clergé, seulement elle dévoile l'aveuglement des pécheurs de Florence, prompts à condamner les oints du Seigneur libérés de la servitude du monde et investis de l'autorité divine ; de faux chrétiens s'écrient : Nous poursuivons les péchés des mauvais pasteurs ! et ils prétendent être agréables au Christ en persécutant son épouse. Sans doute les prêtres eux-mêmes la souillent par trois vices immondes : la luxure, l'avarice et l'orgueil ; leur corps est l'instrument de tous les péchés que les hommes peuvent commettre. Ils boivent, ils blas-

phèment, ils jouent jusqu'à leur âme ; ils évoquent les diables et se les associent ; ils vendent les prélatures, les grâces du Saint-Esprit, et laissent de riches héritages, au lieu de mourir insolvables pour l'amour des pauvres. Ils osent tout, même tromper le peuple par des consécrations feintes. Dieu les punira donc plus sévèrement que les autres pécheurs, la mort rendra à chacun ce qui lui est dû [1] ; mais fussent-ils de véritables démons incarnés, nul, sous peine du châtiment éternel, ne peut se faire le justicier de Dieu ; en aucun cas la loi civile n'est autorisée à frapper des ecclésiastiques justiciables d'un autre tribunal que le sien [2]. Cette attitude conduira l'Etat non seulement à s'affranchir du pouvoir de l'Eglise, mais encore à la dominer injustement [3] : Florence empiète sur les droits de Grégoire XI, elle sera punie. La dernière parole de la Sainte est celle du Christ en faveur de l'humanité coupable ; mille fois et plus encore, si c'était possible, elle donnerait sa vie pour Florence, car la mesure de son désir c'est la mesure infinie du cœur de Jésus [4].

Loin de ralentir l'activité de Soderini, l'interdit et l'excommunication l'excitaient à entretenir plus encore ses concitoyens de l'espoir que personnifiait Catherine de Sienne. Enfin saisissant le moment

1. Lett. 137, 88.
2. En toute occasion Catherine défend ces droits de l'Eglise que son siècle commençait à contester. Dial DXV, CXX, CXXIII, CXXVIII, CXXXII, CXXXIII. — Lett. 254, 290.
3. Die Avignonesischen Päpste von, Dr C. Höfler. Wien, 1871, 49.
4. Tommasi Storia di Lucca, X, 11, VI, 253-254. — Lett. 131, 171.

où les Prieurs des Arts, qui formaient le seul parti vraiment modéré et patriotique de la République, voulurent tenter un effort pour se réconcilier avec l'Eglise, il les pressa de s'adresser à Catherine, de la prier d'envoyer le P. Raymond à la cour pontificale, comme leur avocat, tandis qu'elle viendrait jusqu'à eux les conseiller sur leurs intérêts [1].

Une telle proposition n'étonna ni ceux qui la faisaient ni ceux qui la voyaient faire [2], car les droits et les privilèges de la sainteté étaient universellement reconnus; quant à la Sainte, habituée à marcher sans choix dans les voies où son Maître la guidait, elle n'éprouva ni surprise ni hésitation. Sur-le-champ elle obtint que Raymond de Capoue, que Jean Tantucci, suivis de quelques disciples, partissent pour la Provence, et elle leur confia les lettres les plus pressantes à l'adresse de Grégoire XI : « Vous qui gouvernez l'Eglise, vous dont le Seigneur fait une cause de paix pour l'univers entier, répétait-elle avec la ténacité d'un esprit convaincu, sachez que votre puissance doit se manifester de trois manières : Réformez le clergé, en chassant du temple les clercs qui vivent dans l'excès des jouissances : si Dieu appauvrit l'Église, c'est afin de lui rendre avec son ancienne pauvreté, ses antiques vertus. Levez l'étendard de la sainte Croix, prêchez l'union contre les infidèles. Revenez à Rome où l'Esprit-Saint vous appelle pour rendre à l'Eglise son

1. B. Raym., III. — Divi Antonini chron., III, XXIII, § XVI.
2. S. Ammirato L. XIII, 711.

cœur, l'ardente charité qu'elle a perdue : *Siatemi uomo virile e non timoroso*, s'écriait-elle, puis elle ajoutait : C'est la main désarmée que celui dont vous tenez la place a vaincu nos ennemis ; c'est sans armes à la main que vous vaincrez vous-même [1]. Moi je ne puis plus attendre ; vivante je meurs !... Ecoutez ce que vous diront Frère Raymond et mes autres fils de la part du Christ crucifié et de la mienne. L'amour et la douleur qui me font parler me seront une excuse. »

Tout en se préparant à se rendre à Florence, Catherine entretenait une fréquente correspondance avec ses envoyés. Elle les nomme les hérauts du Verbe, elle les veut intimement liés et soumis les uns aux autres, grâce à leur union en Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie. Aimez-vous! est son dernier mot à ces hommes divers d'état et de condition, que son amour maternel sait associer pour une grande œuvre. La lumière dont elle les éclaire, les conseils qu'elle leur donne font songer à saint Jean au milieu des disciples. L'impatience de son désir éclatait dans ses lettres au P. Raymond : « Dites au Christ en terre qu'il ne me fasse plus attendre, écrivait-elle ; alors, comme le doux vieillard Siméon, je chanterai mon *Nunc dimittis!* » Parole pleine d'autorité, qui imposait d'autant plus que la Sainte s'humiliait davantage de ses péchés et les accusait de nuire à son apostolat ; enfin de cette âme débordante d'amour s'échappait ce cri pas-

1. De nouveau nous retrouvons sous la plume de Catherine des paroles de S. Grégoire et de S. Bernard.

sionné : « Je voudrais qu'un glaive me tranchât le cou et répandît mon sang dans le corps mystique de l'Eglise [1] ! »

Avant d'engager sa fidèle servante dans des travaux où elle devait trouver plus d'une déception, au lendemain même de sa séparation d'avec son confesseur, le divin Maître la fortifia par des visions pleines de douceur, où elle trouva des lumières propres à augmenter sa charité. Elle jouit de Dieu à un degré qu'elle ne parvint point à expliquer à ses disciples.

L'anniversaire du jour où, l'année précédente, elle était marquée des stigmates du Christ, l'avenir s'éclaira pour la Sainte. Elle vit que la persécution soufferte par l'Eglise amènerait la réforme du clergé et la gloire de l'Epouse de Jésus-Christ. Le Seigneur, disait-elle, fait une discipline avec les persécuteurs, comme au temple il faisait une discipline avec des cordes ; sous les coups de cette discipline, les immondes, les cupides, les avares, ceux qui vendent et achètent les dons du Saint-Esprit se convertissent. Descendant le cours des siècles, l'Extatique contempla la régénération des peuples dans le sang du Christ : Dieu l'envoyait porter la paix aux chrétiens et aux infidèles [2] ; la croix au cou, l'olivier à la main, elle partait pour annoncer une grande joie et ce n'était pas sans motif que durant cette vision l'apôtre saint Jean guidait la phalange dominicaine,

1. Cf. p. 291, note 1.

2. Ces paroles ne peuvent point, comme le veulent certains auteurs, porter sur les partis belligérants ; le texte est précis : *il popolo cristiano e infedele... Al uno e a l'altro.*

car l'allégresse s'y épanouissait dans une union d'amour à l'Essence divine, que *Giovanni singulare*[1] connaissait mieux qu'aucun des bienheureux. Malgré sa souffrance des maux présents, la Vierge contemplative s'écria appliquant une parole des Pères de l'Eglise à la révolte des Toscans: *O felix culpa!* O heureuse faute !

Catherine quitta Sienne dans ces sentiments ; elle emmenait plusieurs Tertiaires, car jamais ses missions ne l'isolaient de sa Fraternité et elle était suivie des disciples qui pouvaient la seconder. Etienne Maconi vit ainsi se réaliser la promesse qu'elle lui avait faite, et joyeusement il abandonna parents, amis, patrie, pour la suivre. La Sainte n'avait pas cessé de considérer Thomas della Fonte comme son père spirituel ; elle l'unissait dans ses prières à son nouveau confesseur, les nommant les deux colonnes qui la soutenaient. Pendant l'absence du P. Raymond, elle obéit absolument au P. Thomas, « devenu un tout autre homme, disait-elle, depuis que son cœur se repose dans l'amour divin. »

Le printemps répandait alors son charme sur la Toscane, et dans le val d'Arno la nature prodigue entourait Florence de ses plus riches parures. Quand au sein de ce riant et lumineux paysage les Siennois aperçurent devant eux la vieille cité guelfe qui, non contente d'exercer son esprit de conquête par le commerce, les arts ou la guerre, s'épuisait en luttes intestines, ils se dirent : Si

1. Jean l'extraordinaire.

l'homme ne se repose point là, il n'est pas destiné à trouver le repos sur la terre.

Catherine n'ignorait ni les institutions de Florence, ni les attributions diverses des pouvoirs de la République. Les sept Arts majeurs et les quatorze Arts mineurs comprenaient, on le lui avait dit, non seulement tous les négociants et les ouvriers de la ville, mais encore beaucoup de nobles, contraints comme Dante à se faire inscrire dans d'humbles corporations pour sauver leur vie civile. Elle savait que la Seigneurie, nommée à l'élection, chargée en temps ordinaire de la proposition des lois, du pouvoir exécutif, du droit de paix et de guerre, se composait du Gonfalonier de la justice et des huit Prieurs des Arts qui l'avaient appelée ; de plus, les lois étaient votées : d'abord par des Collèges composés des seize Gonfaloniers des milices populaires auxquels on adjoignait douze Buoni-Uomini, ensuite par le Conseil du peuple formé de quarante citoyens pris dans chaque quartier, des syndics de chaque art et des Capitaines du parti guelfe ; puis par le Conseil de la commune composé de deux cents citoyens tirés indistinctement au sort, même parmi les *Grands* ou nobles, toujours opprimés dans l'Etat. Habituée à la simplicité du gouvernement divin, la Sainte ne pouvait s'empêcher de sourire en songeant que dans ces rouages si compliqués il avait encore fallu introduire trois étrangers : le *Podestat*, qui jugeait en matière civile et présidait au Conseil du peuple, l'*Exécuteur*, qui jugeait les crimes contre les particuliers et l'Etat et présidait au conseil de la com-

mune, enfin le *Magistrat des arts*, qui était à la tête d'une sorte de tribunal commercial. Mais où Catherine voyait clairement la vanité des combinaisons humaines, c'est qu'au-dessus de tous ces pouvoirs il venait de surgir une puissance temporaire dominant tout, les Huit de la guerre.

A la porte S. Pierre les Prieurs des Arts reçurent la Siennoise. Nicolas Soderini voulait la conduire chez lui, près de sa femme Constance [1], mais c'était le travail et non le repos que Catherine était venue chercher. Sans s'arrêter, même pour secouer la poussière du chemin, elle traversa l'Arno et suivit les Prieurs jusqu'à leur palais, royale demeure que la République venait d'élever à la Seigneurie en faisant, par un esprit invétéré de haine, porter à l'édifice nouveau l'ancienne trace des discordes civiles.

Les Prieurs seuls avaient appelé la Dominicaine; les Gonfaloniers, les Buoni-Uomini et, chose étrange, les Huit de la guerre eux-mêmes, se réunirent autour d'elle. Fatiguée par une marche longue et précipitée, plus pâle encore que de coutume, majestueuse, calme, Catherine parla d'une voix vibrante des torts et des devoirs de la République. Si son langage était en harmonie avec les sentiments de quelques Prieurs des Arts, il éveillait également de singulières espérances chez les Huit. Ces hypocrites, qu'un peuple en démence avait décorés du nom de *Saints*, parce qu'ils prétendaient préférer leur patrie à leur âme, préféraient certainement leur autorité à leur patrie. Or ils

1. **Lettere 206, 211, 226, 219, 314. — Dialogo CVIII.**

voyaient les Florentins découragés de la lutte. L'application récente de la Bulle *In omnem ferè terram*, qui lançait l'excommunication et l'interdit, troublait beaucoup de consciences et ruinait les commerçants ; il s'agissait donc de paraître favoriser les espérances du peuple, sans toutefois les réaliser, car une révolution causée par la durée de la guerre, ou la conclusion de la paix, faisait également rentrer dans le néant la magistrature des Huit. Avec une attention croissante, ils écoutèrent la parole de la Sainte. Ces astucieux Toscans voyaient en elle un instrument dont ils pourraient faire usage. Quand elle se tut, bien avant qu'on fût las de l'entendre, les Huit se consultèrent entre eux. Thomas Strozzi, de noblesse récente, Alexandre dei Bardi, courtisan de cette même populace qui jadis brûlait le palais de ses ancêtres, connaissaient Catherine. Expliquant à leurs collègues plébéiens le parti qu'il était opportun de tirer d'elle, ils répondirent à ses discours par une offre unique dans l'histoire. Le devoir de la Toscane était de faire trêve à ses querelles avec la papauté : eh bien! convaincus que seuls les serviteurs de Dieu pouvaient assurer le succès d'une telle négociation, ils choisissaient Catherine pour ambassadrice ; en leur nom, elle irait à Avignon plaider la cause de Florence.

Les plus hardis, les plus dévoués citoyens de la République, songeant d'une part à la juste colère de Grégoire XI, de l'autre à la mauvaise foi probable des Huit, eussent refusé une pareille mission. Catherine l'accepta. Dieu lui traçait son devoir ;

elle obéissait sans que la Providence lui révélât le résultat de ses travaux. D'ailleurs peu lui importait l'astuce des mondains. Elle servait un seul maître, Jésus-Christ, principe et fin de toutes ses œuvres ; puisqu'il l'envoyait à Avignon, il avait ses desseins. Cependant elle désira que ses pouvoirs fussent nettement définis. « Messeigneurs, dit-elle aux Huit, si vous voulez vous soumettre comme des morts au Saint-Père, j'irai plaider votre cause, sinon je ne m'en chargerai point[1]. » Les Huit de la guerre, habitués à peu se soucier de tenir leur parole, promirent, à l'unanimité, de se rendre sans conditions.

L'assemblée entière fit cortège à Catherine, quand elle quitta le Palais du Peuple. Elle entendait s'expliquer avec tous les pouvoirs afin de se les concilier tous et elle se rendait à l'austère demeure du Podestat. La foule réunie sur la place se précipita à sa rencontre. Chacun disait son mot, c'est la coutume à Florence, et un murmure d'enthousiasme accompagna la Sainte. En passant près de l'admirable *Loggia* que le Conseil de la commune se faisait construire d'après les dessins d'Orcagna, Catherine vit qu'on y élevait des statues aux vertus théologales et cardinales. Tel était l'esprit des Florentins ; en guerre ouverte avec le pape, résistant à l'interdit au lieu de s'en faire relever, ils donnaient mille preuves de foi et gardaient les emblèmes, les pratiques d'une religion dont ils méconnaissaient les lois.

Avec le Podestat, président du Conseil de la com-

1. Lettera 234.

mune, vivaïent le Capitaine, président du Conseil du peuple, et les six Capitaines du parti guelfe, sorte d'Etat dans l'Etat, fruit des dissensions du siècle passé. Comme les Prieurs, ces magistrats voyaient leur prestige s'effacer devant l'autorité nouvelle des Huit de la guerre. Catherine les tira de l'abattement où les jetait le sentiment de leur impuissance ; elle fit rougir ceux d'entre eux qui n'étaient pas disposés à s'employer pour la paix. Jamais ils n'avaient entendu pareille éloquence, même dans leur patrie, berceau de la langue italienne, et pour la première fois les divers partis qui se disputaient Florence se mirent d'accord afin de saluer la nouvelle ambassadrice [1].

Le soir venu, l'amie des Soderini s'abrita sous leur toit ; déjà elle était célèbre dans toute la ville, non plus comme la Tertiaire qui en 1374 édifiait par ses vertus, mais comme l'ambassadrice de la République. Voilà, disait-on sur les bords de l'Arno et à l'ombre des coteaux de Fiesole, voilà notre messagère de paix ; pareille à la colombe de l'arche, elle reviendra avec une branche d'olivier, et fera sonner les cloches dans les églises rouvertes aux fidèles. Grâce à elle nous aurons la paix, l'abondance et le repos du cœur !

Non contente de préparer la paix avec le Saint-Siège, Catherine essaya une fois encore d'ar-

1. **Geschichte der Stadt Rom in Mittelalter vom fünften Iahrhundert bis zum sechzehnten Iahrhundert von Ferdinand Gregorovius,** Stuttgart, Cotta, 1867 ; IV, 165, 166. — **Gino Capponi Stor. di Firenze,** II, 177-178 ; VI, 243-245 ; VIII, 291.

racher aux mercenaires italiens et étrangers les armes ensanglantées qu'ils tournaient tantôt contre un parti, tantôt contre l'autre. En attendant la croisade, elle s'efforça d'expliquer aux chefs des condottieri que chacun est tenu de servir l'Église selon ses moyens et elle voulut lancer dans des expéditions contre les Maures d'Afrique, ces soldats qu'une longue habitude de la guerre rendait impropres à une autre existence, mais dont l'esprit ouvert aux conseils évangéliques comprenait les leçons de la foi, et, chose surprenante, celles de la théologie mystique ! Pour plusieurs, elle y parvint.

Cependant on semblait à Avignon avoir perdu le « jugement chrétien » sur les hommes et sur les événements. Comme les révoltés ne s'étaient point encore soumis, le pape continuait la guerre, et envoyait dans le Patrimoine des légats, dont l'âge comme le tempérament semblaient personnifier, l'un la faiblesse, l'autre la violence. Comment arracher le Vicaire du Christ à l'influence fatale de prélats qui déshonoraient l'Eglise ? Dans deux lettres merveilleuses, la Sainte mit en relief tout ce qui devait concourir à faire de Grégoire un bon et courageux pasteur ; elle parla de l'amour, origine de tout, de l'amour seul capable de fléchir la volonté. Se plaçant parmi les coupables pour mieux implorer, elle s'écriait : « Si vous voulez vous venger et faire justice, punissez-moi... infligez-moi, jusqu'à la mort, la peine et le tourment que vous voudrez ! Je crois, continua-t-elle avec ce sentiment propre aux saints, que la corruption de mes iniquités a causé beaucoup de discordes. Je meurs de douleur et ne puis

mourir. » Simplement elle expliquait la mission qu'elle avait reçue des Florentins. « La bonté divine agit sur les grands loups et les transforme en agneaux... voilà que maintenant je vais vers vous pour les jeter humbles et soumis dans votre sein. Je suis certaine que vous les recevrez comme un père... votre brebis perdue est retrouvée, vous la mettrez sur l'épaule de l'amour, vous la porterez dans la bergerie de la sainte Église. *O Santo Babbo mio dolce*, disait-elle dans son langage empreint de filiale confiance, faites-moi cette miséricorde, triomphez de la malice par votre bonté ; nous vous appartenons, ô Père, tous savent qu'ils sont coupables ! L'action mauvaise n'a point d'excuse, et cependant il semble qu'on ne pouvait agir autrement, à cause des injustices subies, de l'iniquité des mauvais pasteurs et gouverneurs, qui sont, vous ne l'ignorez point, des démons incarnés. Miséricorde, Père ! Levez l'étendard de la sainte croix contre les infidèles. Que la guerre cesse entre nous et soit portée chez eux... venez occuper le siège de votre prédécesseur et champion l'apôtre Pierre... Venez avant le mois de septembre ! » Désignant les terribles Bretons, les Gascons sans frein qu'un des nouveaux légats en Italie, Robert de Genève, s'apprêtait à déchaîner sur la Toscane, elle s'écriait : « Arrêtez les gens que vous avez soudoyés afin de les envoyer ici... ils vous nuiront au lieu de vous servir ! Si la vie vous est chère, ne venez pas avec une armée, venez la croix à la main ! »

Dieu accordait alors à sa servante des vues prophétiques sur les hommes et sur les événements et

la poussait à une action directe. Multipliant ses conseils, elle prit la conviction que les paroles agiraient plus efficacement que les lettres, et elle rassembla sans tarder ses compagnons de voyage. A Thomas della Fonte et au P. dei Dominici, à Frère Saint de Terame, à Etienne Maconi, à Lisa, Alexia et Françoise, se joignirent les Buonconti de Pise, les Frères Guidone et Félix de Massa, le poète Nicolas Cicerchi et d'autres encore au nombre de vingt-deux. Néri revenait de Provence ; la Sainte lui écrivit d'y retourner. Comparant son disciple à une flèche incandescente du feu de la divine charité, elle l'envoyait en cour d'Avignon porter l'annonce des « grands mystères de Dieu » et prier le pape d'accueillir l'ambassadrice des Florentins [1].

Vers la fin de mai, Catherine partit pour la Provence. Sa marche fut si rapide, qu'elle passa l'Apennin et les Alpes sans laisser d'autre trace qu'un fugitif souvenir dans le monastère des Frères Prêcheurs de Bologne. Conduite le long des cloîtres, cette femme, qu'une grande république venait de nommer son ambassadrice à la plus grande des cours, s'était tournée vers le cimetière où les restes de saint Dominique et de ses premiers fils avaient reposé avant d'être mis sur les autels, et où nombre de Dominicains espéraient l'heure de la résurrection ; les yeux fixés sur les tombes, elle laissait échapper des mots qui ressemblaient à un désir : « Il est doux de dormir là ! » Les ambitieux s'étonnèrent. Les âmes fatiguées du poids de la vie trouvèrent une

1. **Lettere** 191, 257, 259, 196, 220, 228, 226.

consolation à s'imaginer que l'active ouvrière de l'Église était lasse, qu'avant le soir elle aspirait au repos. Les Prêcheurs comprirent mieux cette parole de leur sœur. Catherine, ils le sentaient, faisait un retour sur la vie de saint Dominique. Plus visiblement peut-être qu'aucun serviteur de Dieu, cet apôtre avait répondu à toute sa vocation et achevé sa tache avant d'expirer ; songeant au dur labeur qui l'attendait en Provence, la Tertiaire portait une généreuse envie au fondateur de son Ordre. Quand donc pourrait-elle s'écrier joyeusement avec le Christ comme saint Dominique : « Tout ce que l'obéissance m'avait prescrit, tout ce que mon Père attendait de moi est consommé : *consummatum est* [1] » !

1. **Bulla Pii II.** — Il est de tradition que Catherine s'arrêta au couvent des Frères Prêcheurs de Bologne et leur dit les paroles que nous avons citées. Le récit des voyages de la Sainte a été écrit par le Père Maître de la Fraternité, Barthélemy Montucci, sous ce titre « **Viaggi di Santa Caterina da Siena** » (**Lombardelli. Som. delle dispute a difesa delle S. stimmate. Echard, I, 753**). L'**Itinerario di Santa Caterina** que Lombardelli attribue au Bienheureux J. Delle Celle, est peut-être un livre de théologie. Ces deux ouvrages ont disparu. **Lettera** 101.

CHAPITRE XIII

1376

LA COUR D'AVIGNON.

> Al sacro concistor più d'una volta
> Mostro la gran prestanzia nell'orare.
>
> J. CAVALIERI DI MONTEPULCIANO, IN LAUDE DI S. CATERINA.

Arrivée de Catherine à Avignon. — Ses rapports avec les Dominicaines et avec les Frères Prêcheurs. — Elle paraît devant le Consistoire. — Malveillance des cardinaux. — Le pape lui donne ses pleins pouvoirs pour traiter avec Florence. — Efforts de la Sainte. — Ses déceptions. — Elle prêche la croisade. — Ses conseils au duc d'Anjou et au roi de France. — Son désir de quitter la cour pontificale.

Le 18 juin 1376, à l'heure où, selon les Provençaux, « le bon jour de Dieu s'évapore », Catherine, remontant le cours du Rhône, aborda près d'Avignon. Parfumée et féconde, la plaine couverte de vignes, de moissons, d'oliviers en fleur, semblait renaître après les brûlantes chaleurs de la journée ; les derniers rayons du soleil, qui glissaient sur le rocher d'où la ville se mire dans les eaux du Rhône, doraient de leur lumière les murailles crénelées des remparts et les tours massives du palais des papes.

Une foule curieuse se porta à la rencontre de l'ambassadrice. Raymond de Capoue, Jean Tantucci, Néri dei Pagliaresi, attendaient leur compatriote ;

ils lui remirent et lui traduisirent une courte lettre du Souverain Pontife avant de la conduire à la somptueuse demeure qu'on lui avait préparée.

Les habitations que la ville offrait aux cardinaux se nommaient *Livrées* ; ce fut dans celle de Gaillard dela Motte, restée sans emploi depuis sa mort, qu'on installa les Tertiaires siennoises. La chapelle était fort belle, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même y attendait sa servante et près de lui elle goûta le repos que la terre ne peut donner. Le lendemain matin, elle était encore aux pieds du divin Maître, quand Grégoire XI envoya un des dignitaires de la cour pontificale, Thomas Petra, demander des prières [1].

Que de fois Catherine n'avait-elle pas prié à l'intention du pontife ! Elle redoubla de ferveur et s'offrit en holocauste avec une générosité sans limites. « Voici ma chair, qu'elle soit détruite, s'écriait-elle ravie en extase ; voici mon sang, qu'il soit répandu, que mes ossements eux-mêmes soient dispersés... ô mon Dieu..., afin que votre Vicaire, Époux unique de votre Épouse, considère votre volonté, l'aime et l'accomplisse... créez en lui un cœur nouveau ! Que le pape soit assez fort pour lever l'étendard de la sainte Croix et faire participer les infidèles aux fruits de la Passion ! *Peccavi, Domine, miserere mei*, répétait-elle, commentant ces paroles qui restaient sa prière favorite. Messire Petra écoutait avec stupéfaction l'ignorante fille du peuple ; elle énumerait les bienfaits de Dieu : la création

1. Epist. Dom. Stephani, 961-967.

de l'homme à l'image de la sainte Trinité ; le rachat par le sang divin ; elle montrait au cœur de la créature raisonnable cet amour généreux pour les âmes que Dieu bénit et associe à la grande œuvre de la Rédemption. Un auditeur vulgaire aurait cru que sans méthode la Sainte laissait sa prière embrasser divers objets ; mais le prélat voyait se développer une doctrine vivante et toute dominicaine. Chaque parole éclairait d'une lumière resplendissante de vérité les devoirs du pape : la réforme du clergé, le rétablissement du Saint-Siège à Rome, la pacification de l'Italie, la prédication d'une nouvelle croisade.

Même les termes de vénération que la Sainte adressait au Seigneur Jésus : *Riformatore*, *Riconciliatore, Fratello e Signore*[1], étaient comme des avertissements à son vicaire. Enfin l'Extatique s'affaissa et garda le silence. L'envoyé pontifical s'apprêtait à quitter la chapelle, soudain Catherine se ranima et commença une oraison admirable sur l'union totale de la volonté humaine à la volonté divine, sur le mérite de ceux qui suivent la volonté divine non point à leur manière, mais à celle de Dieu : « O vérité éternelle, disait la jeune vierge, exaucez votre servante, élevez à vous le cœur des ministres de l'Église... qu'ils vous suivent dans la voie de la sainte Croix, qu'ils soient des anges terrestres et non des bêtes brutes [2]. » Lorsque Catherine eut repris l'usage des sens, elle s'entretint avec le messager

1. Réformateur, réconciliateur, frère et seigneur.
2. Orat. I, II.

du pape et lui remit pour son maître un pli scellé.

Ce fut au pont de Sorgues, dans la belle retraite où le Souverain Pontife se réfugiait pendant les accablantes chaleurs de l'été, que Thomas Petra lui rendit compte de sa mission et lui porta la réponse que Catherine faisait à sa lettre de la veille. Grégoire XI avait soumis un cas de conscience à la Sainte : les cardinaux, s'appuyant sur l'exemple de Clément IV, l'un de ses prédécesseurs, prétendaient que le pape ne devait pas prendre de décision sans le conseil du Sacré Collège. A cet exemple Catherine en opposait un autre, celui d'Urbain V, qui agissait sous la seule inspiration du Saint-Esprit. Avec une finesse tout italienne elle conseillait au timide Grégoire de répondre à la ruse par la politique [1].

Peut-être le pape était-il retenu à la campagne par la maladie ; peut-être s'était-il laissé prévenir contre Catherine ; peut-être voulait-il la voir pour la première fois en présence du Consistoire, afin qu'on ne l'accusât pas d'entente secrète avec elle. Toujours est-il qu'au lieu de la recevoir tout de suite, il ne l'invita à se présenter devant lui que le lendemain.

Catherine employa utilement la liberté qu'on lui laissait. Non loin de sa demeure, rue Saint-Jean, se trouvait un hospice rempli de malades. Les Dominicaines cloîtrées de Sainte-Praxède, dont le monastère était situé hors des murs de la ville, utilisaient ainsi le don qu'en 1374 le cardinal de la Jugie leur avait fait de son splendide palais [2] ; la

1. Lettera 231.

2. Fondé en 1347 par une colonie de Prouille, le couvent s'é-

Tertiaire offrit ses services à cet hôpital avant même d'aller au delà des remparts demander aux Frères Prêcheurs l'appui du savoir et de l'expérience.

A peine Catherine avait-elle quitté sa demeure que l'aspect de la ville l'étonna et lui déplut. Les rues étroites, couvertes de longues toiles qui s'étendaient d'une maison à l'autre afin d'amortir les ardeurs du soleil, avaient peine à contenir une population composée en majeure partie d'étrangers. Type, costume, langage, tout était différent. De nombreux étudiants allemands cherchaient la science aux cours gratuits établis par les papes ; des pénitents, des moines, des pèlerins se formaient en longues processions et chantaient divers cantiques sous diverses bannières ; de graves docteurs en théologie et leurs adversaires les hérétiques de la secte de Wiclef, disputaient en plein vent sur la prédestination et la liberté humaine ; des missionnaires partaient, l'Évangile à la main, pour de lointains pays ; des milliers de clercs sans occupation allaient solliciter quelque faveur du Saint-Siège, tandis que des ecclésiastiques pourvus de gros bénéfices venaient en mondain équipage pour s'op-

tablit au siècle suivant dans ce palais d'Avignon. Les religieuses, qui avant le Concile de Trente n'étaient point tenues à une stricte clôture, y venaient parfois pendant le séjour de la Sainte à la cour pontificale. La communauté d'Avignon se perpétue à Langeac, où mourut (1634) la vénérable Agnès dont l'Eglise instruit le procès de béatification. **Intérieur d'un cloître dominicain. Le monastère de Sainte-Praxède à Avignon, par le R. P. Matthieu-Joseph Rousset**, Lyon, Briday, 1876, 2, 3. — **Dict. hist. des rues et places publiques de la ville d'Avignon, par P. Achard.** Avignon. Seguin, 1857, 162-163.

poser à la réforme du clergé. Le faucon sur le poing, l'écu au col, chevauchaient des troupes de seigneurs qui montaient au palais se plaindre des tribunaux de l'Official. Partout se formaient des groupes animés. La foule, dégagée de l'austère loi du travail, était en proie au découragement, ou livrée à de folles joies, et heureuse d'échapper au vide du présent par des rêves d'avenir, elle se pressait autour des astrologues. La jeunesse assiégeait les échoppes des Juifs qui, bannis de la chrétienté, s'étaient réfugiés à Avignon où ils prêtaient de petites sommes sur de gros gages. Parfois retentissaient des cris ; on se querellait ; les Italiens reprochaient aux Provençaux leur avidité, les Provençaux accusaient les Italiens de corrompre les mœurs du pays ; mais bientôt on se réconciliait ; on jouait et on buvait ensemble les capiteux vins de France, afin de passer le temps [1].

Catherine traversa rapidement cette multitude et atteignit l'île du Rhône, lieu plein des souvenirs de son Ordre. Là, s'élevait le monastère des Frères Prêcheurs, œuvre d'un architecte dominicain. Là, saint Dominique lui-même avait fait jaillir des sources abondantes. Là le pape Jean XXII avait promulgué la Bulle de canonisation de saint Thomas d'Aquin. Là, enfin, on pouvait lire dans un splendide manuscrit les œuvres du grand Doc-

1. **Avignon, son histoire, ses Papes, par P. B. M. Joudou.** Avig., 1842, 135, 139. — **Mém. pour la vie de Pétrarque, par l'abbé de Sades,** II, III, 45. — **Fleury, Hist. eccl.,** XCVI,XCVII.

teur[1]. Les Frères Prêcheurs conseillèrent la Tertiaire siennoise sur la conduite à tenir dans cette ville étrangère, mais ils reçurent plus encore qu'ils ne donnèrent. « Il en est toujours ainsi quand on s'approche de notre mère, » dirent les disciples de la Sainte avec conviction.

Docile aux leçons de saint Thomas d'Aquin, Catherine appuyait sur ses facultés naturelles les forces octroyées par la grâce et par l'inspiration directe du Saint-Esprit ; elle ne négligeait aucune donnée de la raison ou de l'expérience humaines pour traiter les affaires de ce monde, et elle s'informa de la situation où se trouvait le pape à l'heure présente.

Comme chef de l'Église universelle, Grégoire XI avait de graves soucis. L'hérésie, qui depuis les temps apostoliques s'attaque à la foi et corrompt les mœurs, troublait la chrétienté sous deux formes. D'une part l'on prétendait revenir à l'Évangile par une morale sans dogme et sans traditions ; de faux spirituels supprimaient le *Credo*, le pape, la hiérarchie ecclésiastique, la liturgie et le culte. Pour toute prière chacun balbutiait ce qu'il avait au cœur, et ce singulier mysticisme engendrait plus de poètes que de saints. D'autre part, l'Anglais Wiclef commençait à prêcher, avec l'émancipation de l'autorité du clergé, quelques nouveautés sur la grâce et l'Eucharistie ; Cette année-là même, Grégoire XI faisait instruire le procès du novateur. En Italie on niait le rôle

1. **Prædic. Avenionense. R. P. Joanne Mahuet.** Avenione, Ant. Duperier. MDCLXXVIII, II, vi, 75.

de la raison, en Angleterre on tendait à l'exagérer. Réagir semblait difficile. La corruption du clergé, signalée dès la fin du xe siècle, s'accentuait toujours davantage, prêtant aux hérétiques de terribles armes pour tromper les foules ignorantes. Loin de Rome, le chef de l'Église catholique paraissait avoir rompu avec le passé; malgré toutes les persécutions qu'ils faisaient endurer aux successeurs des Apôtres, les Italiens voulaient le pape dans la ville éternelle, siège de sa puissance; hautement ils accusaient Grégoire d'être un de ces Français, organisateurs du pouvoir temporel, qui depuis Sylvestre II méconnaissaient les droits des Romains. Le Pontife ne combattait plus sur son terrain, appuyé au tombeau de saint Pierre.

Comme souverain temporel, Grégoire XI traversait une redoutable épreuve. Le fait de la lutte ébranlait dans beaucoup d'esprits l'idée du droit de la papauté. Non seulement les propres sujets du pape se révoltaient contre son autorité directe, mais l'équilibre politique de la chrétienté, qui longtemps sembla reposer sur deux pouvoirs rivaux : le Saint-Siège et l'Empire, n'existait plus. Restée seule après l'abaissement des empereurs, la puissance pontificale affirmée par Boniface VIII ne prenait point d'existence durable. Les quinze Etats qui reconnaissaient sa suzeraineté, loin de former une confédération, se combattaient entre eux ou s'attaquaient à elle. On se sentait à la veille d'une crise religieuse qui pouvait aller jusqu'au schisme, on se voyait au sein d'une crise politique où tout menaçait le pouvoir temporel

du pape, qui sans être, comme le pouvoir spirituel, nécessaire à l'Église, reste cependant pour le Souverain Pontife une garantie d'indépendance et pour la chrétienté un principe efficace d'union [1].

Le 20 juin, Catherine Benincasa monta au palais des papes suivie de ses vingt-deux compagnons. Si le manque d'unité dans le style de cette immense forteresse parut barbare à des yeux accoutumés aux chefs-d'œuvre toscans, la Dominicaine fut surtout péniblement surprise par l'aspect menaçant qu'offrait la demeure du vicaire d'un Dieu de paix.

Déjà familier avec les entrées du palais, Raymond de Capoue dirigea ses compatriotes vers un porche construit dans l'épaisseur même de la muraille, à l'angle où le corps de logis occidental rencontre l'aile du midi. La massive porte en ogive roula sur ses gonds, et Catherine parut au seuil de la salle consistoriale d'été, dont les voûtes s'élevaient majestueusement soutenues par des gerbes de piliers. Giotto, Simone Memmi, Orcagna et d'autres Toscans leurs émules avaient couvert les murs d'une phalange céleste qui semblait faire accueil à la Sainte, tandis que des voussures les prophètes et les sibylles l'encourageaient du regard [2]. Elle s'avança simplement et se jeta aux pieds du Souverain pontife.

Pierre du Rogier de Beaufort-Turenne, pape

1. Dès le commencement du XIV[e] siècle, Marsile de Padoue agitait les idées que réalisa la Révolution française.

2. **Notes d'un voyage dans le midi de la France par Prosper Mérimée.** Paris, 1835, 149. — **Le palais des Papes, par Auguste Canron.** Avignon, 1860, 13.

depuis environ six ans sous le nom de Grégoire XI, était dans la fleur de l'âge ; mais la maladie lui ôtait l'apparence de la jeunesse. La splendeur même de son trône pontifical faisait ressortir sa petite taille et son extrême maigreur. Plus pâle que ses vêtements blancs, il inclinait son front chargé de la lourde tiare. Pourtant son maintien ne manquait pas de noblesse, et ce fut avec une douceur paternelle qu'il releva la jeune ambassadrice après l'avoir bénie.

Catherine promena son regard tranquille sur l'assemblée dont elle était entourée. Presque tous les visages exprimaient une dédaigneuse malveillance. Bien que plusieurs des cardinaux français fussent réguliers dans leur vie, ils n'étaient point des saints, et ils traitaient volontiers de visionnaires les femmes qui, à l'exemple de Brigitte de Suède, conseillaient au pape de quitter Avignon pour Rome. Nombre d'entre eux, suivant la pente du siècle, celle qui menait aux honneurs, s'étaient abandonnés tout entiers à l'étude du droit canon et, peu instruits en théologie, ils ne pouvaient comprendre la Sainte. Seul, Pierre de la Jugie semblait s'associer aux sentiments bienveillants de son cousin Grégoire XI. Irrésolu, Pierre Corsini gardait avec ses deux compatriotes une prudente neutralité ; quant à l'ambitieux Pierre de Lune, sa gravité espagnole le rendait impénétrable [1].

Qu'importaient à Catherine les applaudissements?

1. **Histoire des cardinaux français de Du Chesne.** Paris, 1660, I, 2. — **Historia Pontif. y Cathol. por Gomez de Illescas**, ano MLDXCII, 25. Il y avait quatre cardinaux italiens. Tebaldeschi, était alors en Italie.

Tournée vers le Souverain Pontife, s'adressant à tous, elle réclama la paix au nom des Florentins, et supplia le Saint-Père de revenir à Rome, de réformer le clergé, de prêcher la croisade. Pour elle ces trois actes étaient la conséquence naturelle les uns des autres. La majeure partie du Sacré-Collège et Grégoire XI lui-même ne comprenaient pas le toscan. Raymond de Capoue traduisait, en la décolorant malgré lui, l'ardente parole qui jaillissait des lèvres de l'ambassadrice comme à l'improviste et sans réflexion. Le pape était convaincu de la duplicité des Florentins, mais rendant un hommage public à la sainteté de la messagère, il lui dit à haute voix : « Afin de vous prouver que je veux la paix, je remets la négociation entre vos mains, seulement ayez soin de l'honneur de l'Église. » D'ambassadrice Catherine devenait arbitre! Quel plus complet hommage peut-on lui rendre? dirent les cardinaux mécontents.

Lorsque le consistoire se fut séparé, Grégoire XI appela Catherine dans ses appartements particuliers. Il souhaitait lui faire connaître ses propres désirs, ses incertitudes, les obstacles qui l'environnaient. Pensait-elle qu'il eût obligé les évêques à la résidence, s'il n'avait pas lui-même résolu de vivre à Rome? Ne se souvenait-elle pas que l'année précédente il notifiait aux puissances étrangères son projet de quitter Avignon? La croisade, il l'avait prêchée dès son élévation sur la chaire de Saint-Pierre; la paix, il la voulait par devoir et même par pente naturelle de caractère; la réforme du clergé il la désirait, il l'encourageait et donnait lui-même

l'exemple des vertus sacerdotales. Catherine écoutait en silence, puis elle répondait avec une autorité devant laquelle Raymond de Capoue, qui servait d'interprète, restait interdit. « Il faut avant tout rétablir la paix parmi les chrétiens, disait doucement Grégoire, ensuite nous organiserons la croisade. — Non, reprenait Catherine dont les vues étaient plus étendues que celles du Pontife, jetons en Palestine les gens de guerre qui dévastent l'Europe. Peu d'entre eux refuseront de faire pour Dieu ce qu'ils font par plaisir, et d'expier ainsi leurs péchés : faute d'aliments, le feu s'éteindra, les bons seront délivrés du contact des méchants, les méchants vivront au service de Dieu ou mourront pour sa gloire. Si l'on est victorieux, vous aurez de l'action sur les princes chrétiens; la croisade c'est la paix dans la chrétienté, la pénitence pour les hommes de guerre et le salut des Sarrasins. » Sur la réforme du clergé, la Sainte se montrait plus ardente encore. Ne fallait-il pas l'être dans un pays où : vil comme un prêtre, était un proverbe familier? « Votre cour recèle tous les vices, » s'écriait-elle vivement, et quand le pape répondit qu'à peine arrivée à Avignon, elle n'en pouvait point connaître les mœurs, elle se redressa avec une majesté devant laquelle le Souverain Pontife s'inclina : « J'ai mieux senti la pourriture de la cour romaine, lorsque j'étais dans ma ville natale, dit-elle, que ceux-là mêmes qui en sont la proie. » Ce n'étaient plus les lettres et les chants des poètes [1], ce n'étaient

1. Nous ne mettons pas en regard, comme on l'a fait si sou-

même plus les paroles menaçantes de la prophétesse Brigitte qui exhortaient le Vicaire du Christ à remplir des devoirs longtemps méconnus; par la voix de la sainte dominicaine la Vérité revendiquait directement ses droits. Atterré, Grégoire XI ne répondit pas [1].

Cependant de fâcheuses rumeurs découragèrent bientôt les espérances de Catherine. Les Huit de la guerre n'envoyaient pas les ambassadeurs qui, selon les conventions faites avec la Sainte, devaient la suivre et la seconder. On prétendait même que, sans en avoir le droit, ils frappaient d'un impôt les biens du clergé [2]. « Vous détruisez la semence que je jette, leur écrivait Catherine dès le 28 juin, en les avertissant que leurs mensonges pourraient avoir comme effet de couvrir leur ambassadrice de honte; ni le pape ni les cardinaux ne pourront plus croire à votre désir de paix. » Grégoire XI contribuait encore à ébranler la confiance de l'ambassadrice en ceux qui l'avaient choisie. « Croyez-moi, disait-il, les Florentins vous trompent; ou ils n'enverront pas d'ambassadeurs, ou leurs ambassadeurs ne viendront pas dans des intentions pacifiques [3]. »

vent, les discours et les lettres de Catherine avec les écrits de Dante et de Pétrarque. Cette comparaison sort de notre cadre; d'ailleurs, nous sommes plus frappés des dissemblances que des ressemblances entre ces ouvriers différents d'une œuvre envisagée à un autre point de vue et poursuivie par des moyens d'ordre divers.

1. B. Raym. II,4, 10; III, 6.

2. Le P. Santa Rosa (Tum. dei Ciompi. Sch. 3) assure que ce fut un bruit répandu à Avignon par les ennemis des Florentins, mais Scipione Ammirato affirme le fait.

3. Lettera 230. — B. Raym. III, 6.

Les déceptions de la Sainte n'altérèrent pas la confiance que le pape mettait en elle; les cardinaux, inquiets de cette influence croissante, se firent admettre chez le pontife, pendant qu'elle causait avec lui; espérant la prendre en faute, ils lui posaient des questions épineuses. Elle y répondit toujours avec une telle sagesse, que les plus subtils théologiens ne purent trouver d'erreur ni dans ses commentaires ni dans ses interprétations. Ils prétendirent alors qu'elle était instruite par les Frères Prêcheurs. « Ne voit-on pas que, devant la science de cette femme inspirée du Saint-Esprit, la science humaine s'évanouit comme la neige aux rayons du soleil? » dirent ceux-ci, surpris de l'aveuglement du Sacré-Collège. Plus clairvoyant ou plus sincère, le pape répondait invariablement, quand on lui parlait de Catherine : « C'est une sainte; » et comme trois des principaux prélats de sa cour lui demandaient l'autorisation de la voir, il les envoya chez elle « pour s'édifier ».

Vers le soir, les prélats vinrent ensemble frapper à la porte de l'ambassadrice. Au premier coup du lourd marteau, Étienne Maconi ouvrit : « Prévenez Catherine que nous voulons lui parler. » Courtois par éducation, devenu humble à l'école de Jésus-Christ, le seigneur siennois obéit. La Sainte parut accompagnée de plusieurs de ses disciples, on s'assit; les prélats prirent la parole: « Nous venons de la part du Souverain Pontife, dirent-ils avec arrogance; nous désirons savoir si les Florentins vous ont vraiment envoyée ici, comme le veut la renommée. Est-il croyable qu'une grande République

n'ait aucun citoyen capable de traiter une pareille affaire? Si Florence ne vous envoie pas, comment osez-vous, femmelette sans naissance, vous entretenir avec le pape Grégoire? » Tout en Catherine témoignait de la paix que le monde ne peut ôter. Sans se troubler elle expliqua de nouveau sa mission, connue depuis longtemps par la cour d'Avignon. N'ayant rien à objecter, les prélats l'accablèrent de questions sur sa vie intérieure, sur ses extases, sur les bons et les mauvais esprits. Comme à Pise, comme toujours dans ses rencontres avec les philosophes et les théologiens occupés à de vaines disputes d'école, la Tertiaire se montrait fidèle à l'esprit de son Ordre [1], écartant l'inutile, allant droit au nécessaire, jetant au milieu des ténèbres où s'égaraient ses interlocuteurs, les arguments de la raison, les lumières de la foi, l'autorité des docteurs. Parfois Maître Jean Tantucci, se souvenant de son titre, voulait prendre part à l'entretien; mais les visiteurs lui imposaient durement silence. L'un d'eux, archevêque Franciscain [2], mettait à interroger Catherine une suffisance que les Siennois comparaient tout bas à celle des pharisiens. L'excès même de ses mauvais procédés calma les autres prélats. « Ne voyez-vous pas, lui disaient-ils, que cette Sainte est plus savante que tous les docteurs? » Il continua pourtant son interrogatoire jusqu'à ce que retentît la cloche de

1. Cf. **De vita regulari**, II, 44.

2. Sans doute Bertrand de Lagery, docteur en théologie, évêque de Glandevez, qui passa plus tard au parti de l'antipape Clément VII. **Du Chesne**. Cf I, II, 621.

l'*Angelus*. La nuit tombait: il sortit avec ses compagnons, se déclarant satisfait.

Quand Grégoire XI sut les détails de l'entrevue, il fit des excuses à Catherine et l'autorisa à fermer sa porte aux indiscrets. En même temps la Bienheureuse était avertie par un de ses fidèles amis, François Casini[1], médecin du Souverain Pontife, de l'importante victoire qu'elle avait remportée. « Si on mettait sur l'un des plateaux d'une balance, dit-il, la science de ces trois prélats, et sur l'autre celle de toute la cour romaine, la leur l'emporterait de beaucoup. »

Ainsi, même ceux qui blâmaient les conseils et entravaient les desseins de Catherine étaient contraints de lui rendre hommage. Leur témoignage ne fut pas inutile, et lui permit de nouer des relations avec d'autres prélats. Le 13 juillet, elle laissait voir de vagues espérances en écrivant à son disciple Sano de Maco. De quoi s'agissait-il? Certes, point de la paix. L'arrivée des ambassadeurs florentins en fit évanouir les dernières chances. Aussitôt que Catherine avait su Pazzino Strozzi, Alexandre dell'Antella et Michel Castellani dans les murs d'Avignon, elle s'était portée à leur rencontre afin de les avertir des pleins pouvoirs qu'elle tenait de Grégoire XI. Avec une coupable duplicité, les envoyés de la République lui répondirent qu'ils n'avaient pas mission de s'entendre avec elle. Etaient-ce là les promesses des Huit de la guerre?

1. Médecin siennois renommé dans le monde entier. (Lett 224.) Ami de Pétrarque. Cf. Rer. Sen. XV, 2, 3.

Pazzino Strozzi prétendait-il ne pas reconnaître les lettres de créance qu'elle mettait sous ses yeux et qui obligeaient les ambassadeurs à la consulter? Prendraient-ils la responsabilité de renoncer pour leur patrie à une paix glorieuse? Les envoyés répondirent qu'ils refusaient de l'associer à leurs conseils. Les Huit jetaient le masque, ils ne voulaient pas la paix!

Dans sa douleur Catherine ne se laissa pas décourager; elle écrivit à Buonaccorso di Lapo, citoyen influent de Florence, une lettre où elle relevait avec une impitoyable logique et flétrissait très éloquemment la politique sans courage, sans vertu, sans honneur, sans vérité de la République. Après avoir souligné le contraste entre les promesses que dictait la terreur, qu'arrachait l'intérêt, et les actes dont ces promesses étaient suivies; après avoir mis en relief « les paroles humbles par crainte et par nécessité pour les comparer aux actes qui répondaient peu au son des paroles, » elle se plaignait de l'orgueil des Florentins, de leurs offenses envers Dieu. Au repentir elle laissait toute porte ouverte; elle montrait le pape à la veille de rentrer à Rome, elle conseillait aux coupables, justement châtiés, de se porter au-devant de lui pour obtenir miséricorde. Leur tortueuse politique ne peut atteindre et altérer la vérité, le bon droit est du côté de Grégoire : c'est lui qui a raison [1].

Une partie de sa mission ayant échoué, la servante du Christ redoubla d'efforts en vue des deux

1. Lettere 232, 234. — B. Raym. III, 6.

seules choses qu'elle pouvait encore espérer : la croisade et le retour du Souverain Pontife à Rome.

L'ambassade acceptée par Catherine ne l'avait pas distraite de la guerre sainte, et la croisade, disaient ses compagnons de voyage, était même la cause principale de son séjour à la cour du pape [1]; aussi Catherine ne fut point étrangère à une assemblée qui, réunie pour assurer la défense de Rhodes contre les Turcs, pouvait étendre son action jusqu'à la conquête de Jérusalem. Jean de Heredia, désigné comme le futur grand Maître des chevaliers de Rhodes, était l'âme de l'entreprise que devait conduire un disciple de la Sainte, Nicolas, grand Prieur de Pise. Avec les moines soldats, avec les condottieri toscans qu'elle voulait amener à s'enrôler sous cette bannière, avec le pape lui-même, l'infatigable apôtre s'entretenait de la conversion des païens amenée par l'union fraternelle des chrétiens. Ecoutant sa nouvelle conseillère, Grégoire XI se souvenait des exhortations de la bienheureuse Brigitte aux Ordres militaires. Quel contraste ! Il n'entendait plus résonner, pareille aux notes hardies et belliqueuses du clairon, la voix qui pressait les chevaliers du Christ de s'arracher à tout bien terrestre, afin de s'élancer au bon combat, joyeux d'aimer, joyeux de sacrifier leur vie au Rédempteur mort pour eux, joyeux de la lutte, joyeux de la gloire éternelle qui en serait le prix certain [2]. Il

1. **B. Raym.** II, 10. En même temps qu'il fait cette remarque, l'auteur de la Légende défend Catherine, qu'on accusa plus tard d'une fausse prophétie, et il déclare que si la Sainte a toujours exhorté à la croisade, elle ne l'a jamais prédite.
2. **Sainte Brigitte**, 206, 207.

entendait un accent intime, une voix pénétrante ; cette voix séparait les moines soldats de ce qui rapproche l'homme de la bête, elle leur révélait le côté angélique de leur nature, elle les transfigurait en martyrs ! Non seulement la Dominicaine faisait concevoir cet amour du libérateur mort pour conquérir, dont la fille des héros scandinaves avait le sentiment intense, mais encore elle y ajoutait une révélation du mystère de la divinité, qui dégage l'âme des liens du corps et la rend insensible à la souffrance matérielle. Son Christ combattant et victorieux ne lui apparaissait point sur terre, il lui apparaissait comme à saint Jean en plein ciel ; malgré ses armes inondées de sang, c'était le Verbe divin [1], et il laissait apercevoir aux croisés nouveaux, comme jadis aux premiers champions de la Foi, le ciel ouvert.

Pour haut qu'elle s'élevât, Catherine ne cessait point cependant de traiter les affaires humaines avec une logique serrée. Quand les cardinaux, afin d'empêcher le séjour du pape dans sa ville épiscopale, voulurent persuader à Grégoire de se mettre lui-même à la tête de la croisade, assurant qu'il valait mieux « habiter au milieu des Sarrasins infidèles, qu'à Rome, environné d'Italiens, » elle déclara aussitôt qu'il devait aider la guerre de toute sa puissance, mais ne point y engager sa personne, car, disait-elle, les droits des baptisés sur le chef de l'Eglise priment ceux des païens. Lorsqu'avant même d'exhorter les fidèles à prendre la croix, le

1. Apoc. xix, 11-13.

pontife s'inquiéta d'un chef pour les armées unies, elle lui indiqua un capitaine désigné par sa naissance même[1].

L'étendard des croisés appartenait à la France ! Levé pour la première fois grâce à Pierre l'Ermite, il faisait partie de l'héritage de saint Louis au point qu'Urbain V avait encore demandé à un pays humilié, démembré, mourant, le chef de la croisade prêchée en 1362. Pour le successeur d'Urbain, il restait le fils du roi Jean, Louis duc d'Anjou. Ce prince, qui, au dire des Français, « tendait toujours à seigneuries et à hautes honneurs, » estimerait glorieux de commander aux croisés, et les trésors des infidèles tenteraient sa cupidité, non moins connue que son esprit et sa vaillance.

La politique portait-elle Catherine à désigner le duc d'Anjou au choix du pape ? On pourrait le croire. Bien que des différends avec le roi d'Aragon, au sujet desquels il invoquait la médiation du Saint-Siège, fussent le prétexte du séjour de Louis d'Anjou à la cour papale, on n'était pas sans savoir qu'un autre objet l'avait attiré à Avignon. La France entendait conserver le pontife son voisin, presque son hôte, et Charles V, inquiet du projet que nourrissait Grégoire XI de retourner en Italie, avait envoyé Louis de Toulouse à Avignon, afin qu'il parlât au pape et empêchât ce voyage. Eloigner le prince importait donc au rétablissement du Saint-Siège à Rome.

Malgré la lutte des intérêts qui leur étaient

1. Lett. 238.

confiés, le prince français et la Tertiaire italienne éprouvaient l'un pour l'autre un certain attrait ; le duc d'Anjou entra même en correspondance avec Catherine, et il la mena passer quelques jours sur les terres françaises au château de Villeneuve, près de sa femme Marie de Bretagne. L'écroulement d'un mur venait de joncher de cadavres la salle où le prince avait réuni ses amis pour une fête, son imagination était frappée ; il crut devoir la vie aux prières de Catherine, si bien qu'elle en profita pour lui présenter comme un frein la pensée de la mort et lui parler des grandeurs réservées aux seuls serviteurs de Dieu, l'invitant à choisir un théâtre d'action plus vaste que les royaumes de ce monde, l'exhortant à la croisade, dans des termes qui ne dépassaient ni cette intelligence troublée, ni ce cœur abaissé par l'avidité des honneurs et des biens terrestres [1]. Le *Sire des fleurs de lys* se souvint qu'en 1362 son évasion coupable de Londres [2] avait peut-être entravé la guerre sainte, et il répondit qu'il partirait pour la Palestine avec une armée équipée à ses frais ; mais il conjura la Bienheureuse de le suivre à Paris. Il fallait

1. Lettera 237.

2. Nul n'ignore que Jean II sortit de captivité après la paix de Brétigny, laissant des otages pour répondre de sa rançon. Le duc d'Anjou s'évada au mépris de son serment envers Édouard III, et son père retourna se constituer prisonnier des Anglais. Il venait alors de recevoir la croix des mains d'Urbain V, et accompagné de plusieurs rois il comptait mener les grandes Compagnies en Palestine. Captif, il exhorta les Anglais à la guerre sainte, dont nul ne lui disputait le commandement.

qu'elle vît le roi Charles V [1], qu'elle le réconciliât avec Edouard III d'Angleterre, car leur inimitié était le plus grand obstacle à la croisade.

Louis d'Anjou voulait-il éloigner d'Avignon l'avocate du retour à Rome, comme elle prétendait l'en éloigner lui-même ? Qui le dira ? Catherine refusa de quitter le pape, puis, pressée par le duc d'Anjou, elle écrivit une longue lettre à Charles V.

La Sainte n'était point instruite du détail des terribles luttes entreprises et poursuivies avant sa naissance, quand l'extinction de la race, maudite en Philippe le Bel par Boniface VIII, permit à Edouard d'Angleterre d'élever d'injustes prétentions au trône de France, mais son apostolat la mêlait assez aux hommes pour qu'elle n'ignorât pas les victoires de ce roi politique et guerrier sur Philippe et Jean de Valois, princes inhabiles au gouvernement comme à la guerre, dont la téméraire bravoure ne mérite point le nom de vertu. Alphonse de Vadaterra avait fait connaître à la Sainte siennoise l'intervention de la bienheureuse Brigitte en 1346 et lors du traité de Brétigny (1360). Maintenant, jetée au milieu des Français, Catherine entendait dire que leur patrie l'emportait sur l'Angleterre, et c'était vérité.

Un roi dont les défauts semblaient, à l'égal des qualités, procurer le bien du royaume gouvernait la France. Impropre par faiblesse corporelle aux exercices guerriers, il avait donné à ses armées un incomparable capitaine, dont il ne se montrait pas

1. **Processus**, attest. F. Barth. de Sen. D. Mart., VI, 1337.

jaloux : du Guesclin, et si l'honneur restait le ressort des actes du roi, ce roi sage, réfléchi, plein de jugement et de mesure, ne courait point à la bataille par folle passion du péril ; d'adroites négociations provoquaient son adversaire à rompre une trêve au moment favorable pour la France ; les manœuvres de la politique, plus que les armes, chassaient pied à pied les Anglais, et en 1375, Edouard III s'était vu contraint de s'associer aux paroles pacifiques prononcées sans relâche par les légats pontificaux. La trêve n'expirait que le 24 juin 1377, cependant Charles préparait activement une rentrée en campagne dont il espérait la reprise de Calais. Tous l'admiraient ; régnant à une époque où les institutions passées s'écroulaient sans être encore remplacées par d'autres où pût s'appuyer l'équilibre de l'Europe et le gouvernement des Etats divers, il ne s'était point arrêté à la lutte contre les ennemis déclarés de son trône : l'Anglais, le Navarrais, les grandes Compagnies ; il avait encore apaisé le peuple qui, pour la première fois, proclamait sa « volonté[1] » et l'affirmait par un double assassinat[2]. Avec une rare intelligence, il avait compris les réformes demandées dans la célèbre ordonnance de 1357[3], et la noblesse indépendante, indisciplinée

1. Chronique de St-Denis. II, f° 244.

2. Nul n'ignore qu'Etienne Marcel fit massacrer aux côtés du Dauphin ses deux loyaux serviteurs, le sire de Conflans, maréchal de Champagne, et Robert de Clermont, maréchal de Normandie.

3. « Cette ordonnance est le premier acte politique de la France ; les réformes indiquées dans l'ordonnance furent presque toutes accomplies par nos rois. » Michelet, III, vi, 111, 418, 419.

depuis la rupture des liens féodaux, apprenait de lui une leçon nouvelle : la fidélité au roi.

Ce ne fut donc pas seulement à l'hôtel Saint-Paul qu'on s'étonna, quand une Sainte dont la brûlante parole poussait les condottieri eux-mêmes à l'amour généreux dont l'élan franchit, sans la chercher, la ligne qui sépare les ordres divins du conseil, entretint Charles V des seuls commandements. L'accent même de Catherine était d'une sévérité inattendue. Que le roi, disait-elle à Charles en le nommant son *venerabile signore e padre*, ne rompe pas avec le Christ qui est la Voie, la Vérité et la Vie ! Cette Voie tend à la justice et ne passe point par les honneurs, mais par l'insulte et les souffrances. La Vérité, c'est manifester la justice sans se laisser guider par l'égoïsme : il faut mépriser la richesse prêtée dont on n'est point le possesseur, ajoutait la Sainte, rappelant au successeur de Philippe le Bel que le roi très chrétien est pour quelques années un mandataire de Dieu et non point un autocrate propriétaire. La Vie, continuait-elle, est dans l'amour du prochain, dans le pardon du mal qu'il nous fait, car la haine allumée par la cupidité tue celui qui l'éprouve. Après avoir exposé et appliqué les paroles de saint Jean, Catherine précisait : La perte de biens temporels sera un gain pour Charles de France, s'il se réconcilie avec son frère d'Angleterre ; la mort devrait le tenter, si l'offrande de sa vie arrêtait le dommage que la guerre cause aux chrétiens et même aux infidèles qu'on ne va point convertir. « Assez de folie et d'aveuglement, crie-t-elle au *saige artiste* peu accoutumé à

s'entendre juger de la sorte; songez au mal dont vous êtes la cause! » Par une vigoureuse synthèse de sa lettre elle concluait ainsi: « Pour vous, la voie c'est la patience sous l'injure; la doctrine, c'est la paix avec votre prochain ; la charité, c'est prendre la croix. » Donnant à la croisade le sens d'un sacrifice, elle la nommait « le doux mystère du saint passage. » Les derniers mots de la jeune apôtre étaient frappants par leur autorité : « Ainsi vous ferez la volonté de Dieu et la mienne, ainsi vous observerez les commandements divins[1]. »

Le roi ne signa pas la paix et ne s'occupa guère de la croisade; l'orgueil du succès aveuglait sa sagesse, et sa politique, où la ruse avait trop de part, lui émoussait le sens moral. Tombant dans une sorte d'indifférence au bien et au mal, il disait que « les circonstances font les choses bonnes ou maulvaises [2]. » L'accomplissement des devoirs que Catherine lui présentait comme nécessaire, comme un commandement, ne lui parut pas opportun, et la sagesse du siècle l'applaudit. Accepter une paix sans gloire révoltait l'audace chevaleresque ; ressusciter la croisade tuée avec les Templiers par Philippe le Bel, révoltait la circonspection bourgeoise. Ouverte aux visions prophétiques, l'intelligence de Catherine discernait peut-être le grand plan divin, dont par ses combinaisons personnelles, Charles V entravait la miséricorde. Dans ce plan, il pouvait être donné au roi très chrétien d'empêcher

1. Lettera 235.
2. Christine de Pisan, VI, 53.

la plus grande épreuve qu'ait traversée la chrétienté : le schisme d'Occident ; dans ce plan, l'ancienne noblesse féodale et militaire qui tenait ses titres de la conquête et pas comme les légistes et les marchands, de la faveur royale, ne serait point tombée à Nicopolis sous les coups des Turcs, que la croisade de 1376 eût refoulés en Orient [1] ; dans ce plan, la folie de Charles VI, la lâcheté de Charles VII ne jetaient sans doute pas sur la France les hontes lavées, non par le sang des Valois, mais par celui d'une jeune vierge, victime pour la patrie, comme Catherine de Sienne l'était pour l'Eglise ; dans ce plan on ne pressent pas Jeanne d'Arc abandonnée de son roi et mourant sur un bûcher, soutenue par la famille religieuse [2] de la Sainte dont Charles le Sage méprisait les avis.

Catherine, impuissante pour la croisade et impuissante pour la paix, se tourna du seul côté qui lui restât ouvert : elle montra au pape le chemin de l'Italie et Rome à l'horizon.

Les efforts tentés pour garder le Saint-Siège à Avignon étaient incroyables ; on allait jusqu'à rappeler à Grégoire XI que la mort de son prédécesseur n'avait point été naturelle, et on insinuait que le même sort punirait la même faute. Il fallut le tact d'un apôtre qui demande à chacun selon ses

1. Comme les Italiens et les Espagnols le firent deux siècles plus tard à la voix du pape dominicain saint Pie V.

2. On sait qu'à ses derniers moments Jeanne d'Arc fut assistée par les Frères Ysambard de la Pierre et Martin Ladvenu. Cf. **La guerre de Cent ans, Jeanne d'Arc et les Dominicains, par le R. P. Chapotin.** Paris, 2e éd., 1889, 149-157.

forces, tenant compte des entraves que l'infirmité du corps apporte au libre essor de l'âme, pour dissiper l'impression causée par ces menaces sur un tempérament nerveux et craintif. Catherine avait promis au pape, de la part de Dieu, qu'une force, très en dehors de son caractère naturel, le soutiendrait dans cette entreprise ; sans trêve elle rappelait à Grégoire qu'elle n'oubliait point ses requêtes, qu'au moment de la sainte communion elle priait pour lui. Elle lui rapportait ses entretiens avec le Christ, montrant qu'elle se bornait à transmettre les volontés divines ; ses lettres, traduites en latin, restaient aux mains du pape comme un souvenir durable et tangible de ses discours. « Les démons incarnés, les conseillers pervers vous disent : On vous tuera, écrivait-elle ; moi je vous dis de la part du Christ crucifié : Ne craignez rien ! Répondez ce que le Christ répondit à saint Pierre quand celui-ci voulut l'arrêter sur le chemin de la Passion: Eloigne-toi de moi, séducteur, tu me scandalises en cherchant ce qui est de l'homme et non ce qui est de Dieu ; ne dois-je pas accomplir la volonté de mon Père ? » Souvent le pontife demandait à la Sainte d'interroger le ciel ; toujours elle répétait qu'aucun danger ne menaçait Grégoire à Rome, tandis qu'il exposait son âme s'il écoutait les avis de son entourage. Cet entourage essaya alors d'une ruse perfide. Brigitte de Suède, morte à Rome trois ans auparavant, puis Catherine de Sienne avaient conseillé le retour en Italie. A la voix de ces saintes il fallait en opposer d'autres non moins autorisées, et on imagina une lettre pleine de funèbres présages et de menaces

d'empoisonnement qu'on attribua au pieux évêque de Toulouse, l'infant Pierre d'Aragon. « Cet écrit ne vient pas de loin mais de près, déclara sur l'heure Catherine ; voilà l'œuvre de serviteurs du démon ! » Discutant chaque phrase, elle montra au pape combien peu on l'estimait, puisqu'on jugeait que sa tendresse maladive pour ses proches, sa crainte enfantine de la mort, le porteraient à manquer de parole aux Italiens. Représentant terrestre de l'éternelle Vérité, pouvait-il personnifier le mensonge? Avec perspicacité, logique et quelque peu d'ironie, la Sainte dévoilait au Souverain Pontife le piège grossier dans lequel on prétendait le faire tomber [1].

Tant de discussions, d'où elle sortait victorieuse, appelèrent sur Catherine l'attention d'une cour oisive. Il faut voir la Tertiaire siennoise, disaient les belles dames, et à toute heure ces mondaines l'entouraient. Si, absorbée dans la contemplation de Dieu, Catherine échappait à leurs importunités par le silence, elles l'interrogeaient. Excitées par les plus folles convoitises, mobiles au gré de leurs passions, troublées par les déceptions ou par le remords, elles se demandaient d'où venait l'inexplicable charme qui les entraînait vers cette pauvre étrangère. Citant les paroles de leur mère, les disciples auraient pu répondre : « Chez les saints, les facultés de l'âme, les énergies du corps concentrent leurs voix, les accordent pour louer Dieu et servir le prochain, si bien que l'être entier vibre d'une harmonie qui est le *son* même *de la vie*,

1. Lettere 233, 238, 239.

d'une harmonie qui attire les justes et réveille l'âme morte des pécheurs pour donner tous les hommes au Christ[1] » ; *ensorcelées par la niaiserie* [2], les Provençales n'auraient point compris. Regardant le lumineux visage de l'Italienne, elles se contentaient de murmurer avec Pétrarque, leur poète favori :

« Pace divina, senz'alcuno affanno,
Simile a quella ch'è nel cielo eterna [3]. »

Catherine n'éprouvait nul attrait pour ces nonchalantes Provençales. Certes elles faisaient facilement de jolis vers, les disaient d'un accent inspiré, les chantaient bien au son du luth ou de la citole, et se montraient surtout habiles à disserter sur l'amour ; mais elles étaient incapables de dévouement et de sacrifice. Catherine les trouvait lâches quand elle les entendait mentir aux hommes, et elle n'encourageait pas leurs mensonges à Dieu. « Purifions-nous de nos fautes, leur disait-elle, brisons les chaînes du démon, nous parlerons ensuite du Christ crucifié. » Quand, éclairée par ses lumières surnaturelles, elle les voyait la proie du vice qui laisse le moins d'espoir de retour, elle se détournait avec une sévérité que rien ne faisait fléchir[4]. Cependant elle n'empêchait point que, pour

1. Dial. CXLVII.
2. Sap. IV, 12.
3. Une paix divine, sans aucun trouble, semblable à celle qui est éternelle dans le ciel.
4. B. Raym. II, 4.

assister à ses extases, on se pressât en foule dans sa chapelle et dans l'église donnée aux Dominicaines.

La sœur du pape obtint tout spécialement de Raymond de Capoue, qu'il l'appellerait à jouir de ces pieuses merveilles. Un dimanche matin, elle arriva conduite par Étienne Maconi et suivie d'une escorte bien plus nombreuse qu'il n'aurait fallu. La veuve d'Aimar de Poitiers, Elys du Rogier de Beaufort, comtesse de Valentinois et de Diois, n'avait pas renoncé aux biens d'ici-bas; pourtant, si elle usait de ce que la terre donne, elle n'oubliait pas le soin de son éternité. En voyant Catherine transfigurée, élevée dans les airs, elle s'inclina dévotement et pria par l'intercession de la Sainte. Moins recueillies, les personnes de sa suite recherchaient la cause d'un pareil prodige. Pouvait-on croire à la bonne foi de l'Extatique ? Ces Siennois étaient si vaniteux ! Dante n'avait-il pas dit :

« Or fu giammai
Gente si vana come la Sanese [1] ? »

On convaincrait cette femme de supercherie et on détruirait ainsi l'influence qui menaçait de disperser la joyeuse cour d'Avignon.

Une enfant frivole et coquette, Marie de Boulogne, qui venait d'épouser le petit-neveu du pape, Raymond de Turenne, trouva le moyen de s'assurer de la sincérité de Catherine. Elle avait lu la vie de Douce-

1. Fut-il jamais gent aussi vaine que la gent siennoise ?

line, la sainte aimée des Provençaux, et se souvenant qu'on la piquait avec des aiguilles, sans qu'elle le sentît [1], elle tira une longue épingle d'or de ses cheveux et perça à plusieurs reprises les pieds nus de Catherine. Mais si le sang jaillit et colora les scandales de l'Extatique, celle-ci ne fit pas un mouvement, car le sentiment de la souffrance ne lui vint qu'avec l'usage des sens, bien après le départ de la princesse. Les Tertiaires indignées prévirent alors que Dieu ne laisserait pas sans châtiment une pareille cruauté [2].

Le bruit qui s'élevait sur ses pas parut à Catherine une épreuve de plus dans sa vie tant éprouvée et elle ne s'en troubla point; cependant pour une partie de sa suite elle désirait voir finir ce long séjour à la cour pontificale. Ses compagnes avaient atteint l'âge de paix où la lutte avec le monde extérieur est finie, l'âge où l'espérance n'est plus une passion, mais une vertu, l'âge où l'on ne peut guère se reprendre, où l'on jouit déjà du don de soi-même que l'on a fait à Dieu. Lisa, Alexia, Françoise, ne lui inspiraient aucun souci. Il n'en était pas de même de ses disciples. Plusieurs d'entre eux parvenaient à cet instant de la vie où la terre fait ses dernières offres :

Tot jorns veiretz que val mens huei que ier,

« Tous les jours vous verrez qu'aujourd'hui vaut

1. **Vida de Sancta Doucelina.** Bib. nat. fds fr. cod. 13503.
2. **Epist. Dom Steph. — Int. d'un cloître dominicain**, Resp. dans la visite de 1268, 4, 5. La princesse Marie n'eut jamais d'enfants ; les dévots de Catherine virent là une punition de la Providence.

moins qu'hier, » leur chantait-on avec le vieux troubadour Bertrand de Born. A la veille de ce renoncement irrévocable à des biens qu'ils ne pourraient plus ressaisir, leur foi serait-elle assez puissante pour dominer tous les entraînements? se demandait Catherine ; et quels entraînements ! Ils étaient au sein d'une nature frémissante de sève ; un ciel toujours changeant les invitait à goûter le charme de l'heure présente, car l'avenir était incertain. Des étrangers les entouraient, compagnons d'un jour, jouissant comme eux des richesses d'un pays auquel ils ne devaient rien, d'un pays qui n'avait pas vu naître leurs pères et ne verrait pas mourir leurs fils. L'amour venait à eux, non point avide d'éternité, mais sans exigence, prêt à passer, ne laissant d'autre souvenir que *la car'e'l dous ris*. Cet amour savait la langue insinuante de la Provence, que Pétrarque appelait la *voix du plaisir ;* les mots n'étaient point familiers à l'oreille des Siennois, mais si leur esprit regrettait de ne pas tout comprendre, leur cœur trouvait du charme à deviner. Les créatures de Dieu sont devenues une tentation aux âmes, pensait Catherine, et navrée de ne pouvoir mettre sa responsabilité à la place de celle de ses fils, elle priait en silence et s'offrait à Dieu pour eux. Ne fallait-il pas qu'elle enfantât leurs âmes dans la douleur ? C'était là sa maternité, maternité plus vraie, plus féconde, elle osait l'écrire à la mère de l'un d'eux, que la maternité selon la chair [1]. Aussi, donner ses forces, sa jeunesse, sa vie,

1. Lettere 241, 247.

n'est rien en comparaison des souffrances, des angoisses qu'endura Catherine pour le salut de ses disciples. Dieu accepta son sacrifice, et tous ses fils spirituels étaient restés fidèles au Christ, lorsque la Sainte, croyant avoir dit à Grégoire XI tout ce qu'elle pouvait dire, et fait tout ce qu'elle pouvait faire, lui demanda une audience d'adieu.

CHAPITRE XIV

1376

DÉPART DE GRÉGOIRE XI POUR ROME

Caterina
Fe che il pastor che il Vaticano onora,
Alfin tornasse alla città latina.
SON. IN ONORE DI S. CATERINA.

Catherine triomphe des dernières hésitations du pape. — Il quitte Avignon. — Stations à Toulon, à Varazze et à Gênes.

L'espérance de voir partir Catherine charmait la cour pontificale ; les cardinaux, se disant qu'ils allaient enfin reprendre leur empire sur Grégoire, facilitaient aux Siennois tous les moyens de regagner l'Italie ; Louis d'Anjou étonnait sa suite par la générosité avec laquelle il donnait cent francs d'or pour aider aux dépenses du voyage, quand le pape arrêta cet élan et déclara que la Sainte ne s'éloignerait pas d'Avignon avant lui. En même temps il accorda une audience à Catherine, mais non point une audience d'adieu.

Comme de coutume, on la reçut dans les appartements privés. Autour du somptueux cabinet de travail étaient rangés des manuscrits aux riches reliures, dans lesquels le Souverain Pontife lisait les œuvres des philosophes anciens, des Pères de

l'Église, des historiens ou des poètes[1]. Par les fenêtres on apercevait la plaine riante qu'anime le Rhône. Au loin le soleil éclairait le mont Ventoux, de lumineux scintillements couraient sur cette vaste campagne étendue aux pieds du pape comme un jardin en fleur. La jeune Sainte soupira. Grégoire quitterait-il une telle patrie ?

Le premier mot du pontife fut pour intimer à l'Ambassadrice l'ordre de rester. Elle sembla surprise qu'il ne se préparât pas lui-même au départ, mais elle ne le sollicita pas de la suivre ; elle se contenta de lui rappeler qu'en ce moment même Luc Savelli notifiait au Saint-Siège, de la part des Romains, que si le pontife s'obstinait à vivre en France, on pourrait de son vivant lui choisir un successeur italien. D'ailleurs l'éloquence des événements dispensait de tout commentaire. Ne voyait-on pas la politique des légats égaler par sa duplicité celle de Florence ? Ne maintenaient-ils pas la trêve avec Visconti, grâce à l'abandon des villes réfugiées sous la protection du Saint-Siège ? N'étaient-ils pas, le massacre des habitants de Faënza par leurs troupes le prouvait, cruels à l'égal de Visconti lui-même ? Ne faisaient-ils pas rejaillir sur le pape un sang innocent, dont les Toscans lui demanderaient compte[2] ?

Pourtant Grégoire restait livré à une douloureuse incertitude. Déjà il avait fait secrètement armer sur le Rhône des galères chargées de ses bagages et il

1. Du Chesne, II, 461.
2. Gregorovius, 463-464.

hésitait encore à partir. L'heure d'agir sonnait, il réclamait des avis cent fois donnés. Catherine s'excusa. Jusqu'ici elle avait parlé au nom de Jésus-Christ, et montré le devoir ; pour le faire accomplir, elle avait même aidé la faible nature du pape en lui conseillant la « sainte ruse » d'un départ subit et improvisé, elle jugeait sa mission finie et elle répondit qu'il n'appartenait point à une pauvre femme de s'immiscer dans les affaires de l'Église. « Je ne vous demande plus des avis, s'écria le pape ; je vous demande de me faire connaître la volonté de Dieu. » Ce qu'elle avait dit, si souvent, Catherine refusa de le redire jusqu'à ce que Grégoire lui eût formellement ordonné de parler. « Nul ne connaît mieux la volonté de Dieu que Votre Sainteté qui s'est engagée par un vœu, » murmura-t-elle alors en baissant les yeux. Personne sur la terre ne savait le serment par lequel Pierre du Rogier de Beaufort s'était lié dans l'éventualité de son accession au trône pontifical. Seule une sainte pouvait pénétrer sa pensée et le convaincre de manquer à sa parole [1].

La victoire de Catherine fut décisive. Désormais rien ne put retenir Grégoire à Avignon. Quatre cardinaux refusèrent de le suivre ; il les laissa en Provence chargés de pourvoir aux besoins de deçà les Monts ; son père se jeta sur le seuil de sa porte, l'obligeant à lui passer sur le corps ; le pontife si faible envers sa famille continua son chemin ; les

1. Processus, attest. F. Barth. Sen. D. Mart. VI, 1325. — Baluze, in Vita Greg. XI, 949.

prières le trouvèrent sourd, les larmes insensible, les funèbres présages, incrédule. « Père Saint, disait le duc d'Anjou, vous allés en un paìs et entre gens où vous êtes petit amés. » Qui le savait mieux que Grégoire ? « Vous laissies la fontaine de foi et le roïaume ou l'Église a plus de voix et d'excellence que tout le monde. » Le pontife français était de cet avis ! « Par votre fait pourra cheoir l'Église en grant tribulation [1] », continuait le prince ; mais son éloquence fut perdue, car le pape quitta Avignon et gagna Marseille aussi vite que pouvait le permettre la pompe dont il était entouré.

C'était le mardi 13 septembre 1376. Le même jour, à la même heure, Catherine prenait dans un plus modeste équipage, et par d'autres voies [2], le chemin de l'Italie ; ses bagages n'entravaient pas sa marche, car elle n'avait que le bâton et la besace des apôtres, mais elle rapportait à ses disciples d'outre-monts des indulgences [3] et d'autres faveurs spirituelles. Soixante-dix-sept des siens pouvaient compter sur le pardon de l'Église à l'heure de la mort ; de plus elle avait le privilège de faire célébrer la sainte Messe partout où elle se trouvait. On voyagea donc emportant pour ainsi dire avec soi Dieu présent, visible et sensible dans la sainte

1. Froissart, éd. de Bruxelles, IX, 47.

2. Sans doute l'itinéraire par Toulon était moins coûteux. Les documents font défaut pour expliquer ce choix.

3. La Sainte attachait un grand prix aux indulgences, et les nommait les plus grandes grâces qu'on pût recevoir en cette vie. Cf. Lett. 236, 336.

Eucharistie[1]. D'abord on descendit le Rhône, entraîné par les eaux de ce fleuve qui, si impétueux à sa source, se fatigue avant d'arriver à la mer; puis on mit pied à terre et, au lieu de s'embarquer sur la Durance et d'en remonter le cours, on longea les rives dominées par les cades et les arbousiers fleuris, enfin, au travers des terres, on se dirigea vers le port de Toulon où l'on comptait s'embarquer[2].

Le matin on devançait le soleil et Catherine comparait les ténèbres qui précèdent l'aube à la nuit que l'homme découvre en soi quand il se connaît. Pareilles aux étoiles du matin, les vertus brillent dans cette obscurité ; ainsi que la pâle lueur de la lune perce la nuée, la miséricorde de Dieu pénètre la nuit de la raison humaine; tout à coup le ciel s'éclaire: Dieu se révèle à l'âme comme se lève le soleil ! C'est la lumière, la chaleur, le rayon qui féconde, le jour qui ne doit pas finir.

La nature calme mais non silencieuse égayait les voyageurs par ses échos confus Au milieu des hautes herbes dont la tête chargée de rosée s'inclinait vers le sol, Catherine montrait à ses disciples des fleurettes rouges et brillantes. « Ces plantes ne vous rap-

1. **Processus**, attest. P. Caffarini. D. Mart. VI, 1273. — **Lett.** 57. — **Privilegio.** [Bibliographie, I, II]. C'est à tort qu'on a prétendu que cette Bulle était du 1er juillet 1375.

2. **Mireio.** Cant. Tresen. La Durance fut pourtant navigable jusqu'au xve s. **Itinerarium Gregorii papae IX incoeptum, XIII septembri. A D. 1376. — Ann. Eccles. auct. Bzovio, XIV,** 1537-1557.— **Viaggi dei Papi. F. Gusta.** Firenze, 1782, 122, — **Storia della Marina pontificia nel Medio Evo, per il P. A. Guglielmotti** Fir. Le Monnier, 1871, II, III, xi.

pellent-elles pas les plaies du Sauveur ? » s'écriait-elle, voyant partout dans la création une trace du passage de Jésus mort pour les hommes. Plus tard, on faisait halte et Catherine parlait de tout ce qu'elle apercevait. Désignant du doigt la mer, elle redisait à son confesseur : « L'âme qui connaît son néant se plonge en Dieu comme au sein d'une mer profonde, le monde extérieur lui devient inaccessible, elle ne saisit plus que ce qui existe dans l'eau ou ce qui s'y reflète. Elle se voit ainsi elle-même, ainsi elle voit les créatures. Pensées, désirs, souvenirs, amour, sont noyés avec elle dans les flots de l'infini[1]. » Afin d'exhorter sa famille spirituelle à l'humilité, Catherine lui présentait les animaux ; mieux que l'homme ils rendent hommage au Créateur, puisque le bœuf et l'âne réchauffaient de leur haleine Jésus délaissé dans la crèche. « Regardez les fourmis, disait-elle ; comme nous elles sont sorties de la pensée divine, le Créateur a mis autant de soin à créer les insectes et les fleurs qu'à créer les anges ; parfois il charge ces créatures inférieures de nous donner des leçons. »

Dans quelques parties de la Provence, de nouvelles images étaient fournies à la Sainte par les troncs tordus, rabougris, des arbres ; elle les indiquent à ses disciples et en raisonnait avec eux : « Plantez l'arbre de votre âme sur la montagne de l'orgueil ; le vent des tentations, l'orage des

1. **Epist. Dom. Steph. — B. Raym.** I, 6, 878. — **Lettere** 84, 104, 113, 310, 280, 70, 321, 363, 162, 309. — **Dialogo** XLVI, XCII.

tempêtes du cœur, viendront l'y frapper; ils lui enlèveront ses feuilles, c'est-à-dire, les saintes pensées et les douces paroles pleines de charité qui protègent ses fruits; ils briseront les rameaux, ils feront tomber les fruits et abattront l'arbre sur le sol. Si, au contraire, vous plantez l'arbre dans le vallon de l'humilité, si l'ouvrier du libre arbitre le cultive guidé par la raison, nul ne peut l'empêcher de se greffer sur l'arbre de vie, sur le doux Jésus, et de croître tellement haut que l'œil humain ne peut plus discerner où sa cime s'épanouit par l'union avec l'amour infini. »

Cueillant des fleurs dans les prés, elle ajoutait: « Les honneurs, les plaisirs, le bonheur terrestre sont comme la fleur; il faut qu'ils restent dans leur sol; si on les en arrache, afin de se les approprier, si l'on sépare du Créateur la chose créee, comme la fleur privée de sa racine, elle perd le parfum qu'elle tient de l'intelligence divine, et se flétrit sans avoir porté de fruits. D'ailleurs tout nous est enlevé, lorsqu'il plaît au souverain Juge de faire couper la fleur de la vie par la mort. »

Jusqu'à Toulon Catherine échappa aux curieux. Les habitants des *mas*, occupés à cultiver la terre ou à cueillir les olives, s'inquiétaient peu des étrangers qui se dirigeaient vers Avignon ou en revenaient; mais Toulon était une grande ville; là on ne pouvait dissimuler son nom, et au dire des disciples de Catherine, les pierres semblèrent parler pour proclamer celui de la Sainte. La foule assiégea l'hôtellerie qui hébergeait les voyageurs. Les Dominicains parvinrent à disperser les hommes; les

femmes pénétrèrent de vive force auprès de Catherine, car une pauvre mère, pleine de foi, voulait lui jeter son enfant mourant dans les bras. La Bienheureuse se défendit, et cependant, dès qu'elle eut, à son insu, touché le petit agonisant, il recouvra la santé.

Cet enfant était le neveu d'un vicaire épiscopal. Averti sur-le-champ du miracle, l'évêque fit venir Raymond de Capoue et le pria de lui amener Catherine. La Sainte échappa aux hommages des Toulonnais en s'embarquant ; mais, même sur mer, on eut recours à sa puissance. Le navire avait quitté la rade. Les tours de la ville disparaissaient aux regards, quand le vent souffla avec force. Une fausse manœuvre et l'on échouait sur les écueils rocheux que les Provençaux nomment *îles d'or*. Les disciples de Catherine se serrèrent autour d'elle. Le pilote lui-même laissa voir son effroi. « Ma mère, s'écria Raymond de Capoue, ma mère, ne voyez-vous pas quel danger nous courons ? La Sainte resta impassible. — Pourquoi vous occuper de vous ? » répondit-elle, comme elle le faisait souvent quand on ne s'abandonnait pas sans réserve à la Providence. Un coup de tempête lança le navire vers les rochers et arracha un nouveau cri à Raymond de Capoue. « Au nom du Seigneur, murmura Catherine, dites au pilote qu'il change le gouvernail et ouvre ses voiles au vent que le ciel lui enverra. » Le navire vira de bord, une brise légère le poussa vers un petit port où les voyageurs entrèrent en chantant le *Te Deum* [1].

1. **Legg. Min.** II, 8. — **B. Raym.** II, 8 ; I, 10, Le

Après une pareille alerte, on jugea prudent de longer la côte. Souvent on relâchait et, non loin de Savone, à Varazze, on débarqua pour vénérer les reliques d'un saint évêque Dominicain, bien connu non seulement de Catherine et des Frères Prêcheurs, mais de toute la chrétienté, Jacques Patriotto[1]. Entourée de ses compagnons, Catherine cheminait dans la petite ville : « C'est aujourd'hui la vigile de saint François d'Assise, dit-elle tout à coup à son confesseur ; dans quelques années, à pareil jour, vous transporterez mon corps d'un tombeau dans un autre. » L'aspect du lieu semblait fait pour évoquer cette image de mort. Les rues étaient désertes au point qu'on ne rencontrait personne à qui demander la cause d'un tel abandon. Vainement on frappait aux portes, nul n'ouvrait : enfin parut une femme. Elle appela les pèlerins sous son toit et leur raconta que cette désolation était l'œuvre de la peste. Les propriétaires des maisons de Varazze étaient morts, puis leurs héritiers, et faute d'habitants, les biens restaient sans possesseurs.

Tout émue de ce récit, la Sainte se rendit au sanctuaire de Notre-Dame des Grâces où se trouvait le tombeau du Bienheureux et elle implora le

B. Raymond ne parle point du lieu où les surprit la tempête, mais sa description s'accorde avec celui que nous indiquons.

1. Mort en 1298, Jacques de Voragine ou Varazze fut seulement béatifié sous le pape Pie VII ; pourtant ses œuvres et ses écrits lui faisaient, dès son temps, une auréole. Il eut la gloire d'être le premier traducteur de l'Ecriture sainte en italien et son Histoire des Saints ou Légende dorée est l'un des livres les plus aimés des lecteurs du moyen âge. Son Ordre le fête le 13 juillet. Brev. O. P.

Seigneur pour les survivants de la peste, qui, pareils à des fantômes, erraient autour de l'église. « Élevez ici une chapelle à la sainte Trinité, leur dit-elle; priez avec foi et jamais la peste ne sévira à Varazze. Si on l'y apporte, nul d'entre vous ne sera atteint[1]. »

La femme que Catherine avait rencontrée se nommait Orietta Scotta. Elle était veuve d'un gentilhomme de Plaisance dont la famille descendait des Douglas d'Ecosse, et ses étroites relations de parenté avec les Doria et les Centurioni lui donnaient une grande situation à Gênes sa patrie. Elle y retournait en ce moment même et elle offrit aux Siennois de les accompagner et de les installer dans son palais situé non loin de l'église des Prêcheurs, à la Croce di Canneto, du côté abrupt de la montagne d'où Gênes descend vers la mer. Catherine accepta. D'une part l'argent manquait, car l'un de ses compagnons, chargé de la bourse commune, avait fui avec le pauvre trésor; de l'autre la maison de la riche veuve assurait l'indépendance pendant le séjour à Gênes, séjour dont la durée était incertaine, puisqu'on devait attendre le pape, et l'indépendance paraissait nécessaire à la Sainte, habituée, partout où elle passait, à ouvrir sa porte à quiconque venait y frapper[2].

1. **Processus**, attest. Fr. Bart. de Sen. D. Mart. 1335. — **Relaz. del Passaggio.** [BIBLIOGRAPHIE. I, III.]

2. **Lettera** 355. — **Secoli cristiani della Liguria per il P. Semeria.** Torino, 1843, I, p. 153, 154. — **Scoperta Storico-archeologica della casa e stanza ove in Genova ospito Santa Caterina de Siena presso Madonna Orietta Scotta nell' anno 1376.** Articolo della Sett. religiosa riprod. nel Cittadino. 1° dic. 1877.

Fatigués de leur longue route, les voyageurs espéraient goûter quelque repos. La Providence en ordonna autrement, et à peine installés chez Madonna Orietta, plusieurs d'entre eux tombèrent dangereusement malades. Jean Tantucci, Barthélemy dei Dominici donnèrent des inquiétudes. Néri dei Pagliaresi souffrait de cruelles tortures ; espérant fuir son mal, il se traînait sur les mains, car les pieds se refusaient à le soutenir, et il remplissait la maison de gémissements. Les médecins déclarèrent bientôt que pour lui la science avait dit son dernier mot et qu'il fallait le préparer à la mort. Etienne Maconi s'empressa d'aller trouver Catherine. Abandonnerait-elle celui qui avait tout quitté pour la suivre ? le laisserait-elle mourir loin de sa patrie ? permettrait-elle qu'il fût enseveli dans une terre étrangère ? « Mon fils, répondit la Sainte, si Dieu récompense ton frère Néri de ses travaux, tu devras t'en réjouir et non t'en affliger ! » C'était trop demander ! Etienne exhala l'amertume de sa douleur dans un reproche : « Vous pouvez exaucer ma prière et vous ne le voulez point ! » Catherine n'ignorait pas que l'excès de la souffrance est la plus cruelle des tentations. Ses yeux s'abaissèrent doux et compatissants sur le disciple qui l'implorait : « Puisque tu es si triste, je prierai Dieu pour toi ! prions ensemble surtout demain après la sainte communion. » Le lendemain, Catherine ravie en extase invoqua Jésus vivant en elle. Plus éloquent qu'aucun appel, le regard anxieux d'Etienne était attaché sur ses yeux ; elle s'anima : « Tu as la grâce que tu demandes, dit-elle ; le Seigneur nous rend Néri. » Etienne

courut à son ami et le soigna pendant sa convalescence comme il l'avait soigné pendant sa maladie. Ensuite, jaloux de témoigner sa gratitude à Catherine, il se fit jour et nuit l'infirmier volontaire de tous les malades. On lui prédisait qu'il succomberait à tant d'efforts, mais que lui importait? Néri n'était-il pas sauvé? Enfin, l'épidémie saisit Etienne. « Je souffre, dit-il à Catherine qui le plaignait, et je ne sais de quoi. » Elle lui mit la main sur le front. « Pauvre enfant! il a une fièvre violente! Je ne te permets pas de suivre l'exemple des autres, ajouta-t-elle, en vertu de la sainte obéissance guéris et soigne-les! » La Bienheureuse parlait encore que déjà Maconi avait recouvré la santé [1]!

Ces miracles ne furent pas les seuls que Dieu fit en faveur de Catherine, car il voulait révéler aux Génois la sainteté de sa servante. Bientôt on vit les admirateurs de la Bienheureuse protégés du ciel et ses détracteurs succomber à des châtiments qu'elle eût volontiers détournés d'eux. Tandis que les affligés la quittaient consolés, que les sénateurs, les lettrés partaient de chez elle ravis de ses discours, que les théologiens participaient à sa science, un orgueilleux qui osait l'insulter tomba raide mort à ses pieds.

Sur ces entrefaites, la flotte pontificale fut signalée en vue du port de Gênes. Naviguer avec vingt-deux galères et le Grand-Maître des Hospitaliers de Saint-Jean comme pilote ne rendait pas le voyage plus facile, aussi seize jours d'une mer implacable

1. Ep. Dom. Steph. — B. Raym. II, 8.

avaient abattu les forces de Grégoire XI. Les Génois et Campofregoso leur doge plébéien, hautains, entêtés de leur richesse et de leur pouvoir, accueillirent le pontife avec honneur, parce qu'ils espéraient l'entraîner dans une ligue politique. Mais le pape songeait peu à conclure de nouvelles alliances: derechef, tous ses projets, même le rétablissement du Saint-Siège à Rome, étaient remis en question. Les cardinaux, prompts à s'emparer de son esprit troublé par d'horribles tempêtes, lui avaient montré le ciel déchaîné contre lui, si bien que dans un consistoire public tenu à bord, le retour en Provence avait été résolu [1].

La parole de Catherine releva ce faible courage. Grégoire XI, quittant le palais du doge, était entré dans celui d'Orietta à la tombée de la nuit, comme un coupable; il sortit le front haut. N'avait-il pas écouté l'admirable prière que l'Extatique faisait monter vers le ciel? Lui, Vicaire de Jésus-Christ, ne s'était-il pas entendu placer par Catherine en regard de son Maître, de ce Maître qui accomplissait la divine volonté au travers de toute souffrance? La Sainte ne lui avait-elle pas révélé la présomption, la pusillanimité, le peu de sens surnaturel de ses conseillers? Ne lui faisait-elle pas concevoir toute la beauté d'une vocation qui appelle à la paternité des âmes que l'Ascension du Christ laisse orphelines, d'une vocation par laquelle le Seigneur Jésus invite le pape à répandre l'Esprit-Saint dans le monde en s'attachant

1. Note A de la lettre XI de l'éd. Gigli.

à la croix? La miséricorde céleste envers cet infirme, qui pour croire voulait voir et cherchait un guide visible, ne s'incarnait-elle pas en la vaillante Dominicaine? N'avait-il pas reçu la promesse que, s'il se souvenait d'elle chaque jour au saint sacrifice de la Messe, elle aussi songerait à lui devant Dieu[1]? Jamais la puissance de Catherine ne se manifesta si complètement!

Les cardinaux consternés durent reprendre la mer le 29 octobre et mettre le cap sur l'Italie.

Le départ des Siennois suivit celui du Souverain Pontife d'aussi près que le permit l'état des malades. Tant que la Sainte s'était sentie utile à Gênes, rien n'avait pu l'en éloigner ; ni son désir de revoir sa patrie, ni les prières de ses disciples d'outre-monts. Aux reproches de Lapa, qui ne pouvait se résoudre à une telle séparation, elle avait répondu par une lettre touchante dans laquelle elle associait sa mère à ses travaux et aussi à sa future récompense. « Voyez notre douce Mère Marie, écrivait-elle, pour l'honneur de Dieu et pour notre salut elle nous a donné son fils. Quand le Christ fut monté au ciel, Marie resta avec les disciples ; être ensemble les consolait, se quitter les désola ; mais pour la gloire et la louange de son fils et pour le bien du monde universel elle voulut qu'ils se séparassent... Vous savez qu'il me faut suivre la volonté de Dieu ;... seule sa volonté m'a fait partir, et ce départ n'a été ni sans mystère, ni sans fruit... Vous, comme une bonne et douce mère, vous ne devez point être dé-

1. Orat. III.

solée, mais contente, et porter toute fatigue pour l'honneur de Dieu, votre salut et le mien. Souvenez-vous que vous avez agi ainsi pour les biens temporels, lorsque vos fils vous ont quittée afin d'acquérir des richesses ; maintenant c'est afin d'acquérir la vie éternelle et la peine vous paraît si lourde que vous vous dites prête à vous éteindre, si je ne vous réponds pas tout de suite. Il en est ainsi parce que vous aimez plus la partie de mon être que j'ai tirée de vous, que celle que j'ai tirée de Dieu, c'est-à-dire votre chair dont vous m'avez revêtue... Elevez un peu votre cœur et votre affection jusqu'à cette douce et sainte Croix où s'évanouit toute fatigue... Consentez à porter un peu de peine finie, afin de fuir la peine infinie que nous méritons par nos péchés. Consolez-vous par l'amour du Christ crucifié et ne croyez être abandonnée ni de Dieu, ni de moi... Votre peine n'a pas été aussi grande que le sera votre joie [1]. »

Grande fut aussi la joie de Catherine, quand elle quitta Gênes après plus d'un mois de séjour. Malgré l'hospitalité paternelle des Bénédictins de Saint-Fructueux et le prix que ceux de Cervaja attachaient à ses conseils, elle ne fit que passer dans leurs monastères [2].

Les autres étapes furent trop rapides pour qu'on en gardât mémoire. Elle était si pressée de rentrer à Sienne qu'elle s'y trouvait déjà, alors que le pape

1. Lettere 240.

2. Le séjour de Catherine chez les Bénédictins de Saint-Fructueux est une tradition. Lettere 246, 189.

attendait encore à Corneto le résultat de négociations entamées avec les Romains que Florence ne cessait point d'exciter à la rébellion. Craignant que Grégoire XI ne subît de fâcheuses influences, elle lui écrivit : « Considérez qu'un cœur faible, léger, sans patience, ne pourrait faire les grandes affaires de Dieu... Vous êtes le Vicaire du Christ, vous vous êtes mis à travailler et à combattre pour l'honneur de Dieu, le salut des âmes, la réforme de la sainte Eglise... dont vous devez nourrir et gouverner le corps mystique [1]...; ces travaux et ces peines vous sont ajoutés en surplus des combats communs à toutes les âmes qui veulent servir Dieu. Puisque votre fardeau est plus lourd, il vous faut donc avoir un cœur plus hardi, plus viril, sans crainte aucune de ce qui pourrait arriver. Vous savez bien, très Saint-Père, qu'en prenant la sainte Eglise comme Épouse, vous vous êtes engagé à travailler pour elle, vous attendant aux tempêtes de tribulations et de peines qui s'élèveraient contre vous. Virilement avec force et patience portez-vous au-devant de ces périlleuses tempêtes ; qu'elles ne vous fassent jamais tourner la tête en arrière... Persévérez, réjouissez-vous dans ces tempêtes et dans les batailles ; les affaires de Dieu ne se sont jamais faites par d'autres moyens. »

Cette lettre, dans laquelle la Sainte recommandait aussi au pape la miséricorde envers Florence et Sienne, ne resta pas sans effet. Grégoire XI hâta

1. Cf. p. 291, note 1.

son départ de Corneto et renoua des négociations avec les cités rebelles.

Quand le Souverain Pontife, remontant le Tibre sur de magnifiques galères, débarqua enfin à Rome au milieu des acclamations, Catherine, cachée au fond de sa cellule, se dissimulait à tous les regards. Peut-être aurait-elle accompagné Grégoire si, comme elle le lui conseillait, il était entré à Rome en apôtre, la croix à la main; mais la Sainte n'avait point sa place au milieu des 2000 lances commandées par Raymond de Turenne et de la pompe laïque et ecclésiastique qui environnait le Pontife. Cependant le nom de l'humble fille domina tout, et quiconque employait son pinceau ou sa lyre à célébrer le retour du pape dans la ville des apôtres, plaçait auprès de Grégoire XI celle qui l'y avait en quelque sorte ramené malgré lui, la Tertiaire dominicaine Catherine de Sienne [1].

Les efforts de la jeune apôtre ne tendaient point, comme ceux des poètes italiens, à la seule réalisation d'un idéal patriotique ; elle ne poursuivait pas non plus le rétablissement de la souveraineté universelle des papes rêvée par certains politiques; elle reconduisait Grégoire à Rome parce que en 1376 ce retour importait au règne du Vicaire de Jésus-Christ sur les âmes.

Le premier pas dans la voie de la vérité aurait-il pour la paix de l'Italie, l'équilibre de l'Europe, la réforme de l'Eglise, la pureté de la foi et des mœurs, la conversion des infidèles, les conséquences que

1. **Lettere** 252, 101, 177, 181.

logiquement on pouvait espérer ? Docile aux conseils du Christ, transmis par Catherine, Grégoire deviendrait-il cet évêque de la chrétienté entière, dont le pape dominicain Benoît XI, enlevé par la mort avant l'heure d'agir, avait tracé le magnifique portrait [1] ? C'était le secret de la Providence, que l'avenir manifesterait. Les Français s'affligeaient ; les Italiens étaient dans la joie. Princes et Républiques, pressés par l'intérêt général ou poussés par l'égoïsme, négociaient moins qu'ils n'intriguaient. Attentive à comprendre, ardente à prier, constante en son sacrifice, Catherine se tut. Aux pieds du Christ, dans l'union intense au sang versé sur la croix, elle attendit.

1. *Universalbischof*, dit Höfler, 19.

CHAPITRE XV

1376 — 1377

RAPPORTS DE CATHERINE AVEC SON ORDRE.

Regularis vite statum
amplexatur informatum
a sancto Dominico...
Christi corpus venerandum
sic ducebat frequentandum
magno desiderio ;
et, si sibi licuisset,
omni die id sumpsisset
pro sui remedio.
IN FESTO KATERINE DE SENIS.

Retour de la Sainte à Sienne. — Son oratoire. — Ses communions. — Ses chapelains les Frères Prêcheurs. — Ses sœurs. — Conversions de Nicolas Sarracini et de Nanni di ser Vanni. — Catherine reçoit en don le château de Belcaro et y établit un monastère de Dominicaines. — Réunion à Sienne des trois branches de l'Ordre. — Mouvement de foi autour de Catherine et de sa famille spirituelle. — Leur apostolat par l'Eucharistie.

Si Catherine n'avait pas appelé à Pise sa mère et ceux de ses amis qui étaient incapables de contenir les premiers transports de leur joie, son retour dans sa patrie eût été ce qu'elle tenait à éviter, un triomphe[1] ; mais elle parvint à rentrer à Sienne

1. Lettere di Stephano Maconi a Neri de' Pagliaresi, Siena 29 di Novembre e 8 di Decembre 1376 [BIBLIOGRAPHIE, I, VI].

sans éclat, et un jour ses compatriotes étonnés la retrouvèrent à Fontebranda. Comment était-elle arrivée? nul ne l'avait vue. Tous savaient cependant que les négociations de la Sainte avec les puissances de la terre étaient terminées et qu'elle ne songeait plus qu'à négocier le salut des âmes.

Durant sa longue absence, Catherine avait laissé ceux dont elle était la mère, à la garde des Dominicains et aux soins des Tertiaires. Les Prêcheurs surent guider ses fils. La Fraternité ne permit point à l'esprit de pénitence ou au zèle charitable de s'affaiblir; aussi parmi les hommes qui, au dire de l'un d'eux, « incarnaient Catherine en leur cœur [1] », un seul avait failli. Tandis que tous rivalisaient de vertu, le penchant de la nature, le courant qui entraînait la jeunesse siennoise vers de coupables plaisirs, emportait de nouveau François dei Malavolti. Insouciant ou humilié, il ne revint pas.

L'apôtre s'efforça de ramener cette brebis égarée au bercail. « Malheureuse mère, je vais te cherchant, écrit-elle ; tu as misérablement prodigué les grâces que ton Père céleste t'avait données, et maintenant ton âme meurt de faim. Où sont tes doux désirs? le démon les enlève et te dérobe ton âme! Viens, *sopracarissimo figliuolo*, je puis bien t'appeler cher, tant tu me coûtes de larmes, de pleurs et d'amertumes [2]. » Malavolti, dans les premiers jours de sa conversion, prétendait que le nom

1. Nigi di Doccio. [BIBLIOGRAPHIE, I, VI].
2. Lettera 45.

de Catherine, passant sur ses lèvres, lui rendait des forces physiques et morales ; sa mère parlait, il accourut. « Tu viens, puis tu pars, comme un oiseau effarouché, lui dit la Bienheureuse ; pourtant un jour je te mettrai au cou de tels liens, que tu ne pourras plus t'envoler. » A ces mots, Lisa et Alexia qui se trouvaient dans la chambre, sourirent tristement. Les éternelles fluctuations du jeune seigneur entre le bien et le mal leur faisaient croire qu'il n'y avait pas de liens assez forts pour l'enchaîner. Catherine se tourna vers elles : « N'ayez point souci de lui, mes sœurs, il ne peut m'échapper ; quand il me croira loin, c'est alors qu'il sentira mon joug. » A partir de cette heure, le salut de Malavolti, dont parfois on pouvait douter, n'inspira plus aucune inquiétude.

Catherine rapportait d'Avignon l'autorisation pontificale de dresser un autel dans sa maison et d'y faire célébrer la sainte messe. Ce privilège devait lui faciliter l'usage de l'Eucharistie ; elle obtint que ses disciples pussent communier avec elle, et le foyer d'amour autour duquel se reforma leur groupe fut le Saint Sacrement. N'avait-il pas toujours été la cause de l'union entre Catherine et le Christ ? Jadis Lapa, entraînée par un mouvement de foi, non sans exemple chez les mères en Italie, portait sans doute sa fille, encore incapable de marcher, au banquet de Celui qui appelle les petits enfants [1] ; ce

1. Coutume encore tolérée par le Saint-Siège dans quelques pays. Les documents manquent sur la première communion de Catherine ; il n'y a pas lieu de s'en étonner, car les Italiens la font individuellement et sans aucune solennité.

ne pouvait être qu'une communion matérielle; mais quand la raison de Catherine s'éveilla, quand elle comprit ce qu'était l'Eucharistie, son cœur s'éprit d'amour pour le corps et le sang divins. Enfin, lorsque son Maître la renvoya au milieu du siècle, cet amour, excité encore par la persécution, fut récompensé par des apparitions du Christ en l'Eucharistie, d'abord sous des symboles, ensuite sous une forme purement intellectuelle [1]. La communion hebdomadaire avait été le trait saillant de la règle qu'elle donnait à ses disciples en un temps où les fidèles, réguliers comme séculiers, perdaient la coutume de fréquenter souvent la table sacrée. A mesure que l'apostolat de la Dominicaine s'était étendu, le pain eucharistique multipliait sa vertu pour elle et pour ceux qu'elle évangélisait; maintenant, c'était grâce au sacrement reçu avec elle que tous ses disciples participaient à la « lumière d'amour » manifestée par saint Dominique. Déjà cette lumière fécondait leur vie, déjà elle dirigeait leur apostolat vers la défense du Saint-Siège, désormais elle développerait leurs rapports intimes avec Jésus-Christ.

Les plus anciens, les plus zélés disciples de Catherine, les plus aptes aussi à comprendre ses leçons, les Frères Prêcheurs de Camporeggi, quittaient à l'envi leur église pour se faire les aumôniers de la chapelle [2] préparée et ornée par la Sainte. L'accent avec lequel Catherine dit un jour au

1. Cf. Ch. VII, p. 173, 174, 180, 181.

2. Peut-être était-ce le *ridotto* arrangé par Maconi [Bibliographie, I, vi] d'après les instructions de Catherine qu'il avait

P. Raymond : « Si vous saviez combien j'ai faim ! » était tel, que nul ne l'oublia, et on redoublait volontiers les fatigues du ministère afin de procurer à une telle âme « la nourriture providentielle. » Jamais les célébrants n'avaient été aussi souvent associés aux mystères d'amour qui accompagnaient les communions de la Sainte. Ils ne s'étonnaient plus lorsque l'hostie sacrée se dirigeait seule vers Catherine ; ils voyaient et ils adoraient [1].

Familières avec ces miracles, les disciples les plus proches de la Sainte par l'union fraternelle, les Tertiaires, y assistèrent enfin sans être, comme dans les églises, préoccupées de défendre leur sœur contre le soupçon et l'injure. Libres de se recueillir, elles méditaient sur les innombrables grâces que cette grande sœur recevait durant « l'étreinte si douce de son âme par Dieu [2], » où abandonnée à l'action de la sainte Trinité répandue dans sa vie par le pain vivant, elle montait de l'Eucharistie à la divinité et participait à l'éternelle puissance, à l'éternelle sagesse, à l'éternel amour [3]. Catherine s'unissait alors à l'adoration qu'avait la Mère de Dieu pour l'Eucharistie : près de Marie, Catherine entrait plus avant dans l'intimité du

devancée à Sienne. Mais, ainsi que le déclare M. l'abbé Toti, [BIBLIOGRAPHIE, I, XXIV], ainsi que le déclarera tout observateur consciencieux, les transformations successives apportées à la maison des Benincasa par la piété des fidèles, rendent impossible de la reconstituer telle qu'elle était au XIVe siècle.

1. B. Raym. II, 12. — Proc. D. Mart. VI. Dep. P. Bart. Dom. 1346.

2. Dial. II.

3. Orat XVI.

Verbe ; près de Catherine les Tertiaires furent initiées à l'intimité de l'âme avec Jésus.

Quant aux disciples étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique, ils virent clairement dans cette chapelle des secrets que jusqu'alors ils ne faisaient qu'entrevoir. Lorsqu'après la communion le visage de la Sainte se transfigurait sous leurs yeux, que les battements de son cœur, où sensiblement on percevait un phénomène, frappaient leur oreille, que des parfums merveilleux s'échappaient de sa bouche entr'ouverte, que son corps couvert d'une sueur sanglante, raidi par l'extase, ou bien encore enlevé dans les airs, résistait par une invincible inertie aux efforts de leur main, ils communiaient à la vie du Christ dont la présence se révélait à leurs sens.

Parfois Catherine semblait souffrir ; unie à la passion rédemptrice, sa souffrance militait pour sa gloire éternelle, pour celle des chrétiens prosternés sur la dalle de l'oratoire ; ses admirables oraisons donnaient aux actions de grâces balbutiées par les communiants une voix où l'on sentait l'inspiration directe de l'Esprit-Saint, qui prie en l'homme. Si le démon tentait de troubler leur union avec Dieu, si l'action de Satan se manifestait visiblement sur la Sainte, elle sortait victorieuse du combat. « Par le pain de joie et de consolation [1] » Catherine et sa famille spirituelle participaient ensemble à la joie de Celui qui est l'essence même de la joie.

1. Lett. 52. — Processus ; attest. P. Th. Caff. ; Giov. da Percena ; P. Barth. de Sen. D. Mart., VI, 1272-1346. — Orat. XXIIII fatta l'an. 1377.

Maint curieux s'approcha. Les captifs de leurs sensations, les riches emprisonnés sous les biens matériels, les orgueilleux adeptes d'une science bornée à ce monde, ne comprenaient rien à la vie de Catherine, la plus élevée au dessus des sens qui se puisse concevoir. Simples spectateurs du banquet eucharistique, ils sortaient déçus, irrités, scandalisés parfois; mais quand leurs critiques rencontraient la louange des disciples, elles produisaient un choc, une discussion dont Dieu se servait pour éclairer les cœurs pauvres et ignorants.

Un vieux parent d'Alexia et d'Etienne Maconi, Nicolas dei Sarracini, qui après des campagnes en lointains pays finissait ses jours dans le luxe et la mollesse, écoutait d'une oreille distraite tous ces propos. Prié de voir la Sainte, il répondait aigrement : « Que me ferait cette petite femme quand bien même je resterais avec elle durant cent ans ! » Néanmoins ce qu'on disait de Catherine hantait l'esprit du vieillard ; un matin il s'éveilla en racontant que la Tertiaire dominicaine lui était apparue et qu'il allait chez elle s'assurer de la réalité de sa vision. La seule vue de la Sainte convertit le pécheur. S'étant confessé dans l'église Saint-Dominique, où elle priait pour lui, il vint la trouver. « Seigneur, dit-elle, avez-vous tout avoué ? » Le chevalier l'affirma. « Réfléchissez encore ! » et comme il s'éloignait sans que sa mémoire se fût réveillée, elle lui rappela un péché de jeunesse, commis loin de tout regard. Le vieillard retourna au confessionnal s'accuser de l'oubli ; sans qu'on lui imposât cette pénitence, il racontait à tout venant

la merveilleuse révélation que lui avait faite la Sainte : puis la mort le prit. Ouvrier de la dernière heure, il s'était donné à celle qui ne devait perdre aucun de ses disciples [1] ; sa communion avec Catherine serait éternelle.

Dans son oratoire, la Sainte ne laissait pénétrer aucune des dévotions sensibles de la piété extérieure et banale, aucune dévotion étrangère à un ordre surabondamment riche de tout ce qui mène à Dieu. L'office y invoquait Marie, le rosaire y priait avec Dominique ; en adorant l'Eucharistie, on récitait, comme l'Eglise universelle, les prières de Thomas d'Aquin. Réunis autour de leur mère spirituelle, les Dominicains faisaient songer aux apôtres rassemblés près de la Vierge, au Cénacle. Déjà les familiers de la maison Benincasa croyaient voir au-dessus de la tête de ces prédestinés l'auréole dont la vénération devait l'entourer [2].

Le temps présent rappelait les siècles bénis où Dominique, Ambroise de Sienne, Thomas d'Aquin groupaient des âmes d'élite au couvent de Cam-

1. En marge du manuscrit de la **Legg. Minore**, (Bibliothèque com. de Sienne, cod. T. II, 6, II, x) on trouve cette apostille : *Io frate Stefano non solo ebbi familiarità e notizia di questo messer Niccolo mà la sua donna fu mia distretta parente.* **B. Raym.** II, 10. — **Processus Mss.** attest. F. Barth. de Dom., 319 et seq.

2. **Lett.** 74. — **Alc. disc.** — **B. Raym.** II, 12. — **Proc.** attest. P. Th. Caff. D. Mart. VI, 1263. La béatification des confesseurs et des disciples de Catherine n'a été officiellement proclamée que pour Jean di Domenico, mais la tradition donne le titre de Bienheureux à Thomas Caffarini, à Nicolas de Montalcino et à Raymond de Capoue. Le procès de ce dernier est introduit en cour de Rome.

poreggi. Entraîné par l'exemple de la Tertiaire, sans cesse exhorté par elle à observer en vérité les constitutions de l'Ordre, chacun s'efforçait de donner toute sa mesure. Certains malades, qui eussent été des religieux tristes et inutiles, sanctifiaient leurs souffrances physiques, grâce à Catherine, Nicolas de Montalcino et Jean Piccolomini enrichissaient de leur obéissance, plus précieuse qu'aucun travail, le trésor des Prêcheurs. Si quelque Dominicain, cédant à la sensualité ou à la lâcheté, quittait l'Ordre, la Sainte le ressaisissait ; il était présent à son regard ; si loin qu'il fût, elle voyait le lien qui l'entraînait et rompait l'attache ; lui faisant « en toute vérité connaître la vérité, elle l'empêchait de se jeter parmi les morts [1]. »

Raymond de Capoue, Thomas Caffarini dont l'éloquence devenait célèbre en Toscane, Barthélemy dei Dominici, partaient-ils pour une prédication, ils cherchaient par Catherine l'inspiration de l'Esprit-Saint. « Recueillez-vous dans la retraite, hérauts du Verbe incarné, disait-elle ; à l'imitation du Verbe qui pratiquait ce qu'il enseignait, préparez-vous à la vertu ; recommandez-vous à la Mère de Dieu ; fatiguez-vous au confessionnal pour le prochain, mais point de conversation oiseuse avec lui. Sacrifiez-vous ! Ainsi que saint Paul soyez anathème pour les âmes ; puis semez la parole de vérité, largement, libéralement ; défendez-la, s'il le faut, au prix de la vie. L'esprit

1. Lett. 173. Cette admirable et très longue lettre est adressée à un religieux dont on ne nomme point l'Ordre ; par les arguments de la Sainte, est évident qu'il s'agit du sien.

d'amour fera ce qui vous semble impossible. »

La Tertiaire s'associait à toutes les missions du Couvent. On le vit en cette année 1377, quand Barthélemy dei Dominici et Simon de Cortone prêchèrent le carême à Asciano, petite ville du territoire siennois. Non contente de leur écrire des lettres où sa tendresse maternelle prend une forme singulièrement touchante, non contente de leur adjoindre son secrétaire Néri qui pouvait être utile près des gentilshommes du pays, non contente de leur concilier la bienveillance de l'un de ses amis, le noble Louis Gallerani, et de les recommander au curé de la paroisse, la Sainte encouragea leur zèle par de douces visions [1].

Les sœurs du Tiers-Ordre avaient d'ordinaire le privilège d'écrire sous la dictée de Catherine ; elle ne s'adressait à ses secrétaires : les Siennois Néri, Maconi, Christophe de Gano et le Pisan Buonconti, que lorsque ses compagnes ne suffisaient plus à la tâche. Avec une respectueuse reconnaissance, les Tertiaires remarquaient en cette grande sainte la volonté de ne se singulariser en rien, le désir de ne jamais agir isolée. A tout prix elle partageait la vie commune, même les repas, malgré les tortures dont ils étaient accompagnés. Raymond de Capoue la suppliait de ne pas manger, et pourtant chaque fois que son divin Maître l'y autorisait, elle se mettait à table avec ses compagnes :

1. **Lett.** 70, 104, 105, 198, 200, 204, 208, 226, 267, 330, 333.

« J'ai demandé à Dieu de me délivrer de la gourmandise, qui est incompatible avec la pureté, disait-elle gaiement, je le prie de me punir dès cette vie de mes gourmandises passées ; acceptons le châtiment ; évitons de scandaliser ceux qui croient mon jeûne l'œuvre du démon. Par ces souffrances je suis ramenée à mes facultés naturelles. Si j'étais trop absorbée, mon corps succomberait. Faisons justice de cette misérable pécheresse ! » Lui proposait-on d'appeler un médecin pour la guérir de ses maux, elle refusait en souriant : « Mon Seigneur Jésus-Christ, que je tiens étroitement uni à mon âme, me guérira quand il voudra, répétait-elle avec sainte Agathe : il peut me rendre la santé par un seul ordre de sa toute-puissance. »

La santé de Catherine, qui appelait toutes les dispenses, ne servait de prétexte à aucune. Comme aux premiers jours de sa profession, elle ne manquait jamais d'assister à l'office [1], joignant de plus en plus aux paroles le don intime de soi, sans lequel il n'est point de prière : « Il ne suffit pas, disait-elle, de réciter un nombre considérable de patenôtres [2]. » Dieu avait cette fidélité pour agréable ; c'était presque toujours durant l'office qu'il accordait à sa servante des grâces miraculeuses. Un matin, l'extase insensibilisa les membres de Catherine, et le cierge allumé qu'elle tenait à la main, sans doute pour une prise d'habit, glissa

1. Même aux plus mondains de ses disciples elle conseillait la récitation de l'Office de la sainte Vierge. Lett. 258.

2. Lett. 37, 213.

dans les plis de son voile : il y brûla tout entier sans rien enflammer!

Ces cérémonies lui étaient une joie ; elle ne permettait pas aux évêques [1] d'y introduire la moindre nouveauté ; elle ne laissait point contester aux Tertiaires les privilèges qu'elle leur avait rapportés de Rome. De son exemple la Sainte soutenait certaines coutumes particulières et approuvées de mortification. A ses disciplines secrètes on lui vit ajouter d'autres disciplines qu'elle se faisait donner par ses compagnes [2]. Dès 1366, le contact, les lettres, la direction de Catherine formaient des Tertiaires ; chacune peu à peu était devenue un apôtre, et tandis que les Bulles les plus fréquentes, les plus riches en grâces qu'obtenait Catherine du Saint-Siège, étaient en faveur de son Tiers-Ordre, le nombre des Sœurs de la Pénitence doublait à Sienne.

Pourtant ce n'était point assez pour Catherine : elle voulait que sa patrie possédât au complet sa famille spirituelle. Dans l'Ordre dominicain, les Frères Prêcheurs enseignent la vérité ; les religieuses cloîtrées soutiennent par l'oraison et la pénitence l'apostolat de vérité ; les Tertiaires, grâce à leur vie qui s'alimente de la doctrine du premier Ordre, de la prière et des sacrifices du deuxième, répandent la vérité, dont vit toute âme dominicaine, sur les chemins du monde. Près de Camporeggi et de la Fraternité il manquait un cloître.

1. Les termes sont fort nets ; à l'archevêque de Pise elle écrit [**Lett.** 243] : « Occupez-vous des choses qu'il est de votre devoir de faire, et de ceci, pour l'amour de Dieu, veuillez ne point vous en charger. »

2. **Suppl.** Mss. II, 7.

Dès le premier voyage de la Tertiaire et de ses sœurs à Montepulciano, elle concevait l'accroissement de vie intérieure que les entretiens au parloir des cloîtrées, les retraites faites dans un monastère dominicain, donnent aux Tertiaires ; la Providence répondit sans doute à son désir en lui mettant aux mains, d'une manière aussi inattendue que miséricordieuse, les ressources nécessaires à l'établissement d'un couvent.

Catherine sollicitait de Dieu, depuis de longs mois, une âme qu'elle était résolue à sauver. Il s'agissait d'un zélé partisan de la faction des *Douze*, Nanni de ser Vanni Savini, qui, au cours des événements, profitait des divisions publiques pour frapper dans l'ombre ses ennemis personnels. Quand un parti inclinait à la paix, il faisait surgir des obstacles ; mais si on lui reprochait ses manœuvres, il savait se donner comme étranger à la politique. Vainement on avait cherché à l'entraîner vers celle qui apaisait toutes les haines ; il résistait énergiquement : « A quoi bon voir Catherine ? je ne ferai rien de ce qu'elle me dira. » Guillaume de Flete triompha de ce parti pris. Nanni promit d'aller à Fontebranda, puis, désireux de se dégager au plus vite de sa promesse, il vint frapper à la porte des Benincasa. La Bienheureuse avait été appelée comme arbitre entre deux ennemis qui s'en remettaient à son jugement ; mais Raymond de Capoue attendait le retour de sa pénitente, et n'ignorant pas l'importance qu'elle attachait à causer avec Nanni, il voulut le retenir. « Laissez-moi m'en aller ! disait celui-ci ; j'ai promis à Frère

Guillaume de venir écouter cette dame, elle est absente, mes occupations m'empêchent de rester plus longtemps. » Au risque de le fâcher, mais certain de fixer son attention, Raymond de Capoue lui parla de ses vengeances. « Vous êtes prêtre, on dit Catherine une sainte, je ne mentirai donc pas, s'écria brusquement Nanni. C'est moi qui empêche la paix, je veux qu'on l'ignore; si je donnais mon consentement, tout s'arrangerait; je le refuse; il est inutile de me prêcher, c'est déjà beaucoup de vous avoir avoué ce que je cache aux autres. » Il se dirigeait vers la porte; sur le seuil il rencontra Catherine, lui répéta ce qu'il venait de déclarer, et coupant court à tout, il entama une vive querelle avec le P. Raymond.

Cependant la Sainte eut recours au Créateur plus miséricordieux que les créatures, et soudain Nanni interrompit la nouvelle prière qu'à ce moment décisif elle adressait au Rédempteur: « Je ne veux point être assez rustre pour tout vous refuser; j'ai quatre inimitiés, je consens à sacrifier celle qui vous fera plaisir. » Ces mots s'échappaient à peine des lèvres de Nanni que le visage du Siennois s'altéra. Malgré lui, il tomba à genoux. « Mon Dieu! quelle paix cette seule parole donne à mon âme! Quelle vertu triomphe de moi! Je ne puis m'éloigner, je suis vaincu; dirigez-moi, vierge sainte, je vous obéirai! — Faites pénitence, » dit simplement Catherine; Nanni se confessa sur-le-champ au P. Raymond et, dès qu'il fut réconcilié avec Dieu, Catherine le réconcilia avec ses ennemis.

Pour le conspirateur, l'heure du repentir sembla

être l'heure du châtiment. Ses menées découvertes par la Seigneurie le firent jeter en prison. On parlait publiquement dans la ville de sa prochaine exécution, incident trop fréquent à Sienne pour qu'on s'en émût beaucoup. Raymond de Capoue courut porter cette fatale nouvelle à Fontebranda. « Ma mère, il n'arrivait rien de fâcheux à Nanni quand il péchait; maintenant le ciel et la terre semblent se tourner contre lui, il va tomber dans le désespoir. Ne craignez-vous pas le découragement? — Celui qui l'a délivré de l'enfer le préservera de ce péril ; Dieu lui fait grâce des peines éternelles, puisqu'il lui envoie les peines temporelles, » répondit Catherine sans se troubler. Avant peu l'habile parti des *Douze* fit relâcher ses prisonniers, et Nanni fut sauvé. Il prouva que l'adversité élargissait son cœur, car au moment où les Réformateurs lui faisaient payer de fortes amendes, au moment où Catherine disait : « Dieu ôte à Nanni le venin qui l'avait empoisonné, » le gentilhomme appauvri donna en toute propriété son château de Belcaro à la Bienheureuse, afin qu'elle y fondât un monastère de femmes [1].

Belcaro était un beau site, des remparts à moitié détruits on apercevait la chaîne des Apennins; devant soi se dressait Sienne protégée à droite par le Dôme consacré à la Vierge, à gauche par l'église Saint-Dominique. Des forêts, de fertiles campagnes parsemées de cyprès, achevaient le paysage.

Désormais un parfum céleste s'échappera de cette

1. B. **Raym.**, II, 7.

paisible nature, car la règle du glorieux Dominique rend très saintes les épouses du Christ; la pauvreté ne déguise point l'amour de soi : on fuit la paresse, la sensualité, l'orgueil, les amitiés qu'on acquiert par d'autres dons que par le don de son âme; la chasteté fait rompre non pas avec un seul péché, mais avec tous; on n'imite point les vierges folles qui, mettant leur gloire dans la virginité du corps, ont perdu la virginité de l'âme, parce qu'elles ne possédaient pas l'humilité. Ainsi que les corps sont renfermés à l'abri des murs, les désirs le sont dans le cœur de l'Epoux; on n'a point refusé d'être des épouses selon ce monde pour laisser Jésus aimer seul. L'obéissance allège de tout poids terrestre et unit à l'Epoux divin avec une telle douceur d'esprit, que mortelles on goûte des fruits d'immortalité[1]. A Belcaro, Catherine le promet aux *magnifiques Défenseurs* de sa patrie, une continuelle prière pour la ville de Sienne montera vers Dieu.

« Li cuers, au roi, doit estre semblans à l'encensier,
« Tout clos envers la terre, et overs ver le ciel[2], »

disait souvent la Siennoise en son langage, avec des termes identiques à ceux du trouvère français. Au cœur des cloîtrées dominicaines « la charité allumera, l'humilité alimentera, la foi excitera la flamme, qui, consumant leurs vies comme un seul holocauste, fera d'elles les victimes capables de racheter leurs concitoyens[3]. »

1. Lett. 23, 215, 217, 315.
2. Bib. nat., fonds franç. cod. 19531.
3. Lettere 23, 79, 360.

Obtenir une bulle du pape pour autoriser la fondation n'avait offert aucune difficulté : Grégoire accordait volontiers des grâces à sa conseillère, mais il fallut l'aveu de la République, sans lequel on ne pouvait aliéner des lieux fortifiés. La citoyenne siennoise montra que les remparts de Belcaro étaient démantelés [1]. Ensuite on prépara tout pour la réception des Dominicaines du grand Ordre [2].

Les Sœurs de la Pénitence trouvèrent que travailler au service des cloîtrées était un honneur et une joie; malgré les rigueurs d'un hiver exceptionnellement froid, elles disputèrent aux disciples et aux Frères Prêcheurs le privilège d'accompagner Catherine et de parcourir à pied avec elle les trois milles qui séparent sa maison de son domaine. Cheminant ensemble, on s'entretenait de Dieu. Le plus souvent Catherine marchait seule en ligne droite sans tenir compte d'aucun obstacle. Quand l'orage emportait les ponts, elle courait sur les eaux de la rivière et passait la Tressa, sourde aux cris de ses disciples. Les buissons ne l'arrêtaient pas davantage. Un jour qu'elle s'engageait ainsi dans l'épais fourré qui défend l'approche de Belcaro, Pierre Ventura, voulant la suivre, se creva un œil. « Ma mère, cria-t-il, secourez-moi. » Néri et Étienne eurent grand'peine à rejoindre Catherine, à la ramener près du blessé

1. On trouve aux archives de Sienne, vol. CXCI, f. 8 et 9 des **Consigli della campana**, la demande de *Caterina Domine Lupe de contrata Frontis Brandi* aux Défenseurs du peuple, en date du 25 janvier 1377, ainsi que nous avons pu le vérifier sur le tableau des indictions.

2. Elles paraissent avoir été données par le monastère de Sainte-Agnès, mais aucun document ne le prouve.

auquel l'imposition de ses mains rendit la vue. Pierre Ventura n'avait pas eu le temps de remercier la servante de Dieu, qu'elle était déjà au monastère; Guillaume de Flete l'y attendait pour célébrer la Messe; Raymond de Capoue, Thomas della Fonte, Barthélemy dei Dominici étaient près de l'autel. Le Sacrifice commença; quand le prêtre eut achevé la consécration, les yeux guéris de Ventura virent une hostie quitter le ciboire et voler dans la bouche de Catherine.

Ce jour de fête n'était-il pas le jour solennel où un « parfait serviteur de Dieu », Jean, Abbé de Saint-Antime [1], était chargé par Grégoire XI de bénir le sanctuaire dominicain consacré à sainte Marie des Anges? Le nombre des Frères Prêcheurs réunis à Belcaro porte à le supposer, et les grâces reçues par Catherine à cette époque, ayant toujours l'Eucharistie comme signe extérieur, on se persuade facilement que ce miracle montra aux trois groupes dominicains combien Dieu avait pour agréable leur première réunion à Sienne.

Lorsqu'il trouva le triple appui de sa famille religieuse, l'apostolat de la Sainte s'étendit au delà de toute limite. L'influence propice aux intérêts de la Toscane, qu'on savait à Catherine sur le pape, augmentait sa popularité à Sienne; les personnes qui l'avaient connue durant ses voyages lui écrivaient afin de vivre soumis à sa loi; d'autres entraient en correspondance avec elle sans l'avoir jamais vue.

1. Lett. 121.

« Je vous écris dans le sang du Christ, » disait Catherine au début de chaque lettre, et en méditant ces paroles étranges pour l'imagination, profondes pour l'intelligence, on y trouvait le signe de sa communion constante avec le Christ, de cette communion que, par l'apostolat, elle entendait procurer aux âmes. Les âmes, non seulement elle les voyait en vertu de la grâce spéciale qu'elle avait reçue au début de sa mission, mais elle entrait avec elles dans une intimité si complète, que ses secrétaires restaient surpris, parfois, du peu de conformité qu'il y avait entre ses paroles et la condition ou l'apparence des personnes à qui elle les adressait. Au travers de tout objet à atteindre, de toute question à élucider, à résoudre, elle élargissait le sujet et trouvait le point précis, où pouvait s'établir un rapport entre le chrétien membre de l'Eglise et le Christ son chef. Et quand elle voulait amener un Juif dans le sein de l'Eglise, ou exhorter le pape à bien gouverner la chrétienté, le procédé restait le même. La multiplicité des conseils sous une forme variée lui semblait un danger ; elle guidait l'intelligence et ne pesait sur la volonté que s'il fallait faire plier sous sa main des êtres encore incapables de comprendre l'obéissance à Dieu. Cela obtenu, elle désirait si sincèrement disparaître de la pensée d'autrui, que lorsqu'un malentendu fit supposer qu'Etienne Maconi et certains Siennois prenaient sans la consulter le grave parti d'entrer au monastère de Monte Oliveto, elle n'eut point pour eux une parole de reproche. « Jésus-Christ ne veut pas d'intermédiaire entre lui et l'âme, répétait-elle : je

gâte ce que fait Dieu. Je suis ignorante, mon entendement est bas. Le reste appartient à l'éternelle vérité, attachez-vous donc à elle. Je ne veux pas que ce soit l'amour de moi ou d'aucune créature qui vous possède, mais l'amour de Dieu [1].

D'aussi humbles paroles n'empêchaient point ses fidèles de reconnaître que vraiment c'était elle qui les disposait à communier à la vie du Christ et, dans ce groupe uni, les âmes les plus rapprochées du Seigneur attirèrent à Lui les plus éloignées. Même par la manière d'avertir le pécheur de ses fautes, il y avait pour Catherine une sorte de communion ; faisant connaître la vérité, elle s'attribuait avec enjouement le défaut qu'elle corrigeait et dont elle entendait partager l'expiation : « Mes défauts sont infinis, disait-elle, je prendrai les miens et les vôtres et j'en porterai la peine. » Durant ses absences de Sienne elle regrettait surtout ses disciples à la Table sainte : « Avec désir, leur répétait-elle souvent, j'ai désiré faire cette Pâque avec vous... il semble que nous ne puissions pas voir Dieu, si d'abord nous ne faisons cette douce Pâque, si nous ne le goûtons pas par amour de l'Amour, qui veut uniquement notre bien. Aux Frères Prêcheurs elle ajoutait : c'est tous les jours Pâques [2] ; que Dieu vous fasse éprouver sa joie dans l'union avec lui, car ni la langue, ni l'encre, ne peuvent exprimer pareille allégresse. »

Plus que d'autres religieux, les Frères Prêcheurs

1. Lett. 324, 369. 174. Cf. ch. XI, p. 258.
2. En Italie et en Espagne, les fêtes auxquelles on a coutume de communier se nomment des Pâques.

gardaient une vive dévotion au Saint-Sacrement. Suivant l'exemple de leur fondateur, ils disaient pour la plupart la Messe chaque jour, tandis que beaucoup de moines et de prêtres séculiers ne célébraient point quotidiennement, et ils voyaient la Sainte puiser une telle force dans le Sacrement dont jadis ils la privaient, qu'ils se dégageaient des préjugés de leur temps, afin d'exhorter les fidèles à la communion fréquente. « Nous n'avons pas la contrition de nos fautes, nous ne sommes pas purs, disaient les pénitents ; quand nous le serons nous nous approcherons de la Table sainte ; » et les Dominicains répondaient ces mots qu'ils avaient appris de leur Mère spirituelle : — « La contrition, il faut la demander à Dieu, qui n'exauce pas tout de suite nos désirs; on n'est jamais digne de communier; si l'on veut se juger soi-même d'après sa propre justice, si l'on croit être digne du pain de vie, c'est alors qu'on en est indigne. Dieu seul est digne de nous faire digne de lui. Ne prenez pas votre orgueil pour de l'humilité, préparez-vous à la communion tout simplement, en reconnaissant votre néant. L'homme rompt ses liens avec le péché, il fait ce qu'il peut, que cela lui suffise : goûtez et vous verrez [1]. »

La contemplation et l'apostolat des Prêcheurs, la prière des Dominicaines cloîtrées, l'exemple donné par les Sœurs de la Pénitence, valut à Sienne d'assister aux merveilles prédites par le prophète : « le Seigneur envoya sa faim dans ce pays, non point la

1. Lett. 24, 51, 129, 154, 225, 266, 358.

faim du pain et de l'eau, mais la faim de la parole divine... les belles jeunes filles, les jeunes gens accouraient[1] », suivis de ceux que charge le poids des jours; tous étaient poussés par une force mystérieuse à entrer dans l'oratoire de Catherine : « Moi aussi, j'ai faim, j'ai soif, disait l'Apôtre, j'ai comme le Christ faim et soif de vos âmes » ; et ces affamés, ces altérés, elle les réconfortait. Grâce au Verbe devenu dans l'Eucharistie leur aliment et leur breuvage, elle les nourrissait de la parole divine, sans laquelle l'homme meurt de faim[2]. Si la vérité semblait inaccessible à leur esprit, sans relation avec leur cœur, ils puisaient dans l'amour évident que leur témoignait cette femme, la plus grande force d'ici-bas : celle de se sentir aimé; se faisant une providence visible, la Sainte facilitait l'intelligence de la Providence invisible.

A l'autel où communiait Catherine, la communion s'éclairait sous la « lumière d'amour[3] » que Dieu octroie si largement aux Dominicains; dans sa première vision, à cinq ans, la Sainte avait aperçu cette chaude clarté ; elle la voyait rayonner du Christ et tomber sur la blanche milice[4], d'où s'élève la louange la plus parfaite du mystère eucharistique[5]. Appelée à exercer un apostolat nouveau par l'Eucharistie qui unit Dieu à l'homme, Cathe-

1. **Amos**, VIII, 11, 13.
2. **Lett**. 129, 157. — **Or**. XVII.
3. Cf. ch. XV, p. 363.
4. Cf. ch. I, p. 10.
5. L'Office du St-Sacrement a pour auteur saint Thomas d'Aquin.

rine rassemblait toutes les forces dominicaines et trouvait ses meilleurs auxiliaires chez les Frères Prêcheurs, leurs Sœurs du cloître et les Tertiaires.

CHAPITRE XVI

1377

POLITIQUE DE CATHERINE

La superba
Subiugo dell'umana sapientia
F. CAGNANI, IN. ON. IN S. CATERINA.

Voyages de Catherine autour de Sienne. — Elle apprend miraculeusement à écrire. — Son influence sur les seigneurs de Foligno et de Volterre, sur les Tolomei et les Salimbeni. — Calomnies des Siennois. — Son apostolat de paix. — Sa rentrée parmi ses concitoyens.

Un an ne s'était pas écoulé depuis son retour d'Avignon, que la Bienheureuse partait derechef, appelée à d'actifs travaux. Jusqu'alors Dieu l'avait avertie des desseins providentiels ; cette fois il la fit marcher dans les ténèbres, sans qu'elle vît le but où elle tendait, et il ne la prévint même point directement du premier pas qu'elle devait faire dans une voie nouvelle. Ce fut la Sainte qui lui avait été désignée comme son éternelle compagne de gloire [1], Agnès de Montepulciano, qui lui apparut : « Pour le service des âmes, dit-elle, il te

1. Cf. ch. V, p. 124.

faut quitter Sienne et visiter le couvent de Dominicaines, où je suis ensevelie. »

Celui qui, d'ordinaire, prévenait la soumission absolue de Catherine par des inspirations directes, semblait, en lui faisant transmettre des ordres, oublier ce privilège. Qu'importait ? sous une autre forme elle reconnut la volonté divine, et joyeusement elle obéit.

Cinq ou six Tertiaires la suivirent. Ames généreuses, elles cherchaient dans la Fraternité tout ce que dit ce mot, né avec l'Eglise, et si elles recevaient beaucoup de Catherine, elles lui donnaient un peu, selon la divine loi de l'amour, qui veut quelque échange.

Les grilles du cloître de Montepulciano s'ouvrirent aux Sœurs de la Pénitence [1]. Elles partagèrent la retraite où les contemplatives, « assises à la plus haute cime de leur esprit, voyaient s'écouler à leurs pieds toutes les choses terrestres, et consentaient à laisser s'en aller au courant de ce fleuve ce qui, de soi, n'est pas immortel [2]. » Près des régulières, les séculières se recueillirent profondément, afin de mieux voir et d'aimer davantage l'éternelle Vérité; quant à Catherine, elle ne tarda point à comprendre pourquoi elle était appelée par sa future compagne de gloire. Dans le monastère, aux pieds du « Maître d'amour [3], » elle retrouvait la présence simultanée de Marie-Magdeleine et de la Bienheureuse Agnès, qui signalait les débuts de son apos-

1. La clôture était moins stricte avant le Concile de Trente.
2. S. Petr. Dam. opusc. XI. Ad Leonem Hermitam, c. 6.
3. Tauler. Auf den Osterdag 1ste Predigt.

tolat ; et elle se plaisait à les comparer, à déclarer la Dominicaine du cloître aussi indifférente à toute chose créée que l'était la disciple du Sauveur. Toutes deux avaient possédé l'humilité qui trouve son repos prosternée devant Jésus, l'amour qui se manifeste par le sacrifice de soi, l'infatigable persévérance qui poursuit le Christ, fût-il caché au tombeau, et le rencontre enfin. Si Marie-Magdeleine était l'apôtre de Marseille[1], Agnès, elle aussi, était l'apôtre de la patrie d'adoption, où son corps ressusciterait au dernier jour. L'apostolat de la Dominicaine avait été cet apostolat de pacification, qui dans certaines contrées valut à saint Dominique le surnom de pacifique, et que les Frères Prêcheurs étendirent sur le monde entier. Autour de son cloître Agnès apaisait des discordes; elle en avait prophétisé le règne et la durée dans les terres toscanes rebelles à son action[2] ; la prophétie s'était réalisée, et Catherine devait continuer Agnès.

Grâce au souvenir qu'on gardait des miracles de sainte Agnès, la vie de Catherine fut mieux comprise à Montepulciano qu'à Sienne! On ne discuta rien; on se contenta de remercier le souverain Seigneur de toutes choses, quand à diverses reprises une hostie consacrée quitta la patène pour se poser sur les lèvres de Catherine, qui, ravie par l'extase, s'élevait dans les airs, et toute la ville accourut au couvent; là, comme partout, le seul aspect de l'Apôtre convertissait les foules ; dès les premiers mots

1. **Lettera** 61.
2. **B. Raym. Cap.** Vita S. Agnetis. Acta SS. 20 Aprilis.

qu'elle adressait aux pécheurs, ils étaient prêts à lui complaire. « Vous nous demanderiez d'aller à Rome ou à Saint-Jacques de Compostelle, nous le ferions, s'écriaient-ils, seulement ne nous parlez pas de nous confesser! » Catherine tournait alors vers eux le pur regard qui avait reçu le privilège de lire dans les âmes : — « Si je vous dis pourquoi vous vous éloignez du sacrement de pénitence, m'obéirez-vous ensuite ? » Le pécheur acceptait une condition qu'il croyait sans danger, et elle ajoutait : « Mon cher frère, nous échappons aux regards des hommes, nous n'échappons jamais à ceux de Dieu. En tel temps, en tel lieu, vous avez commis telle faute, qui vous empêche de vous confesser. » Confondu, le coupable voyait qu'il ne pouvait plus se soustraire à la honte de l'aveu, et il acquérait du moins le mérite de la pénitence.

Ceux qu'elle convertit ainsi, nul ne les compta. Nombre d'entre eux se firent ses fervents disciples et la suivirent. « Jacques del Pecora, dit-elle à un des plus nobles de la ville, poète célèbre dans toute la contrée, quitte pour un temps ta femme et ton fils, abandonne le métier des armes, afin de combattre en faveur du Christ. Laisse l'étude du droit et les lettres profanes, consacre-toi aux lettres sacrées. Renonce aux vaines promesses du monde ; comme le fils de Zébédée, marche vers l'éternité bienheureuse. » Cet homme, qui jeune encore possédait tout, s'en dépouilla et partagea désormais les fatigues, les souffrances, les humiliations de la Sainte [1].

1. Suppl. II, 2.

Ainsi désignée à l'attention du pays, Catherine fut jetée dans l'apostolat nouveau, auquel Marie-Magdeleine et Agnès l'initiaient : l'apostolat essentiellement dominicain de réconcilier les hommes, en faisant du Dieu d'amour leur chef et leur lien.

Non loin de Montepulciano, à Castiglioncello, vivait Cione, cadet de l'illustre maison des Salimbeni. Les Salimbeni étaient si puissants, que parfois, ils l'avaient prouvé en 1368, ils pouvaient soutenir ou renverser la Seigneurie; ils étaient si nombreux, que leurs rejetons, comparés par les poètes aux chênes de la forêt, donnaient l'exemple de tous les vices, comme celui de toutes les vertus; ils étaient si riches, qu'ils possédaient une partie considérable du territoire siennois, et l'on se fût étonné de voir Cione guerroyer contre le chef de sa famille pour quelques misérables terres, si l'on n'avait pas attribué leurs dissentiments à une cause plus ancienne et plus profonde. Pour venger la mort d'un des siens, Cione s'était prononcé contre le parti populaire, auquel son cousin donnait un appui, récompensé par des restitutions de forteresses [1], et les Réformateurs de Sienne mettaient tous leurs soins à entretenir le désaccord parmi ces nobles [2]. Docile à Catherine, la femme du maître de Castiglioncello ne cherchait dans la richesse qu'une source d'aumônes, elle ne trouvait dans les grandeurs qu'une raison particulière de s'abaisser devant Dieu, de s'incliner, avec

1. Cf. Ch. IV, p. 86, 90, et ch. IX, p. 215.
2. **Malavolti**, II, 8, 42.

joie, sous la peine, parce que l'épreuve est une miséricorde de l'éternelle bonté! « Mon mari, disait Monna Stricca, apprendra cette doctrine si la Bienheureuse vient chez lui [1]. » Catherine parut à Castiglioncello. Y parla-t-elle de ce Nicolas Toldo amené à Sienne par les affaires de Cione, de ce condamné, dont elle avait su faire une victime expiatoire? On l'ignore; mais l'ardent et irascible Cione permit à la Dominicaine de porter un message de réconciliation au comte Agnolino Salimbeni, chef de cette maison. Aussitôt elle se mit en chemin.

Sur un rocher aigu, situé au sommet d'une montagne couverte d'oliviers, s'élevait le fier château des Salimbeni, la Roche, d'où l'on apercevait la fertile vallée qu'arrose l'Orcia. Quelques lieues [2] séparaient de Sienne cette royale demeure, et soit que déjà elle se fût ouverte à Catherine, soit qu'ailleurs la Sainte eût rencontré les habitants, elle entretenait une correspondance avec eux.

Sous les grands bois, dans le chemin escarpé qui mène de Montepulciano à la Roche, Catherine repassait en sa mémoire la vie de tous ces Salimbeni venus à elle pendant les heures où la solitude les oppressait.

Une vénérable veuve, la comtesse Blanche, restait de la génération passée; la mort de son mari, tué en pleine vie par une chute de cheval, l'avait initiée à la douleur, et Catherine lui enseignait que seul, Dieu assouvit le besoin d'amour, qu'en

1. **Lettera** 110.
2. Environ 23 milles ; le mille italien est de 1852 mètres.

lui seul est le repos. A l'heure présente, Blanche réclamait de nouveau des consolations. Elle pleurait un de ses frères lâchement assassiné, et le sort de sa famille chassée de la seigneurie de Foligno[1]. Quelle terrible histoire que celle de ces Trinci! Vicaires pontificaux, ils étaient devenus maîtres tyranniques. L'année précédente, poussée par l'inspiration de l'Esprit-Saint, l'apôtre dominicaine avait dicté une lettre pour l'un d'eux, Trincio, et pour son frère Conrad. Tenant compte de leurs attaches au monde, ne cherchant point à les faire renoncer au pouvoir qu'ils estimaient légitime[2], la Sainte les exhortait à devenir des soutiens fidèles de l'Eglise. Cette lettre ne fut point étrangère à la confession que Trincio fit de ses péchés, et quand il eut payé de sa vie sa résistance aux Florentins et son dévoûment à la cause pontificale, le Christ accomplit une promesse qu'il avait mise sur les lèvres de Catherine : il rémunéra ce service « selon la mesure de l'amour[3] ». Au moment même où le monde accusait Dieu de laisser périr misérablement un serviteur de son Église, Catherine ravie en extase comprit la grâce particulière

1. On lit sur la marge du Procès de Venise (Cop. de la Biblioth. com. de Sienne) la note suivante : Dom. Blancina fuit uxor Jovanis Angelini de Salimbenis qui fuit quasi dominus per decem annos totius civitatis Senarum et debellavit montem Ilcinum et obsidione cinsit ut scribit Silvester Martius in suis annalibus ; et fuit soror dominorum de Fulgineo de Trincis.

2. *Non dico pero che lasciate lo stato vostro più che lo Spirito Santo ve ne spiri.*

3. Lett. 253.

sans laquelle le seigneur de Foligno se fût damné : « j'ai permis l'accident, dit le Rédempteur, afin que par l'effusion de son sang il trouvât la vie dans le mien[1] ! » Avec ces paroles on pouvait consoler la veuve de Trincio! Catherine lui montra ce qu'une telle mort avait de providentiel : l'heure de Dieu avait été l'heure de la miséricorde, Trincio n'était point mort au milieu des affaires et des plaisirs qui le captivaient ; mais quand il s'offrit pour l'Eglise, Dieu accepta son sacrifice et sauva son âme. Vibrante des plus intimes délicatesses de chaque douleur, Catherine ne nommait pas Trincio ; elle sentait que pour les veuves il est une âme vivante en elles devant la miséricorde du Christ, et que cette âme est simplement, comme l'écrivait la Sainte, « son âme » *l'anima sua !*

Montant vers la Roche, Catherine songeait à la dame de Foligno. Elle lui avait prêché la patience, elle avait rappelé à la fière Jacqueline l'asservissement où parfois la réduisaient les richesses et les honneurs, qu'il est onéreux de posséder et cruel de perdre ; elle lui avait montré la brièveté de l'épreuve, la durée de la gloire ; elle lui avait dicté une prière admirable inspirée des exhortations de saint Paul, des promesses de saint Jean, lui prouvant que la souffrance est un bien, l'amenant à vouloir, à aimer souffrir pour Celui qui, par amour, a tant souffert.

1. Dans sa lettre (272) au P. Raymond, la Sainte écrit simplement *colui per cui era addivenuto il caso.* La chronologie, les détails, des termes semblables dans les lettres 264 et 270 et dans le chapitre CXXXIX du Dialogue désignent clairement le seigneur de Foligno.

Enfin, discernant en la dame appauvrie et découronnée la résignation de Job, elle lui avait prédit que ses descendants rentreraient en possession de Foligno[1]. Cette prophétie intéressait à un haut degré les maîtres de la Roche, qu'une nouvelle union, promptement brisée, venait pour la seconde fois d'allier aux Trinci.

Toutes les femmes de la famille Salimbeni, Catherine ne l'oubliait point, avaient formé de brillantes alliances ; mais combien la destinée les traitait diversement ! La tante du seigneur actuel de la Roche, Pentesilée, mariée à Ranuccio Farnèse, avait demandé des conseils à la Sainte pour s'élever vers Dieu du sein de la prospérité. Catherine lui enseignait à remercier le seul légitime possesseur de tout et à considérer les objets de ses plus chères tendresses comme des biens prêtés, qu'on doit, au premier appel, rendre sans murmurer. Pour la préserver de l'orgueil que le bonheur terrestre inspire trop souvent, elle lui parlait de l'honneur, de la sécurité, de la joie qu'on trouve à marcher, dans la peine, sur les traces du Christ. Cependant les sœurs d'Agnolino, les Comtesses Isa et Benoîte, cachaient d'amères déceptions sous le toit qui apparaissait aux regards des voyageurs. Isa, veuve de Paul dei Trinci de Foligno était une femme d'énergie ; elle avait fait respecter ses sentiments, lorsqu'il le fallait, mais soit qu'usée par la lutte et les épreuves, elle fût tentée de s'endormir dans la soumission passive à ses

1. Lettera 264. Nous trouvons dans le chapitre CXXXVIII du Dialogue une allusion à ce fait.

proches, soit qu'après avoir écouté et compris la vocation de Dieu qui l'appelait parmi les Sœurs de la Pénitence[1] elle s'effrayât du renoncement et de l'apostolat qu'impose la règle dominicaine, elle mollissait au service divin, et c'était « la vigueur de la vertu » que lui prêchait la Sainte. Quant à Benoîte, elle avait vu mourir son mari, puis le fiancé auquel de secondes noces allaient l'unir ; dans des lettres où la force, la science et la sagesse se combinent pour former un merveilleux traité de l'Amour de Dieu, Catherine l'exhortait à se déprendre d'espérances qui revivaient pour périr. Détachée des biens matériels dont le poids entraîne l'âme vers la terre, séparée des créatures impuissantes à résister à la mort, à se défendre de ses coups, la jeune Comtesse ne devait plus s'unir qu'à un époux capable de donner la vie, et Catherine entendant l'appel de Dieu à cette âme, lui indiquait le monastère dominicain qu'on édifiait à Belcaro.

Bien différentes étaient les quatre Salimbeni dirigées par Catherine ! Fidèle aux traditions de son Ordre, sachant que la grâce s'appuie néces-

1. La phrase de Catherine : *Questo non vi scemerà la devozione del glorioso padre vostro santo Francesco ; anco la crescerà, non di meno voi sete libera : poniamo che fusse piuttosto difetto che non a tornare a dietro quello che è cominciato*, nous avait portés à supposer, lors des premières éditions de ce livre, qu'Isa appartenait à la famille franciscaine ; mais c'est évidemment une simple allusion à l'intimité des Trinci avec les Frères-Mineurs. Le conseil sur la stabilité dans la résolution se rapporte au projet exprimé par Isa d'entrer dans le Tiers-Ordre dominicain. La dame de Foligno est citée dans un Bref par lequel Urbain VI accorde à cinquante Tertiaires l'indulgence plénière *in articulo mortis*.

sairement sur la nature, l'Apôtre n'avait pas plus adressé les mêmes paroles à la douce Blanche, à la généreuse Pentesilée, à la raisonnable Isa et à l'ardente Benoîte, qu'elle ne poussait dans la même voie, la veuve restée à son foyer, l'heureuse épouse, la future Tertiaire et l'âme appelée à la vie parfaite, mais au service de chacune elle apportait la même intelligence des desseins providentiels. Quand les propos de quelques sots lui donnèrent l'occasion d'écrire au Comte Salimbeni pour parler de Benoîte et prouver que les vocations religieuses, où le monde aveugle voit une honte, sont un honneur aussi durable que les autres honneurs sont éphémères, elle sut prédisposer le fougueux chevalier à écouter des paroles de paix. Jusqu'alors il avait cru que discerner son intérêt, le défendre, chercher le renom et la puissance par les armes et la politique était tout l'objet de la vie. Catherine lui mit au cœur le type idéal du chevalier, incarné dans le Verbe divin. Tout surpris de cette vue nouvelle, Agnolino convint que la seule victoire est celle qui ouvre le ciel.

La majestueuse forteresse dont les murs abritaient une cour digne de princes souverains, abaissa ses ponts-levis et fit voler au vent ses étendards, quand parut l'humble troupe, où l'habit dominicain était celui du grand nombre.

Sur le seuil du château, la première parole de Catherine fut pour transmettre le message de Cione; puis elle présenta Matthieu Tolomei. Le guelfe chez les gibelins de la Roche, c'était un rameau d'olivier envoyé en signe de paix; afin de se trouver

là, dans la main de Catherine, le Dominicain avait rompu les résistances de sa famille, quitté sa sœur malade et affronté le courroux de sa mère. Agnolino noua des négociations avec Cione et avec les Tolomei, mais les peines que toute œuvre exige de son ouvrier ne furent point épargnées à Catherine dans cette œuvre de pacification.

D'abord Honorée Tolomei sollicita le retour immédiat de son fils à Sienne, avec une violence de passion, un mépris de la règle des Frères Prêcheurs, que la Sainte dut réprimer. A cette mère qui menaçait de maudire, il fallut prouver qu'elle délirait. Catherine le fit vigoureusement et pourtant avec compassion; puis les pourparlers entre la Roche, le seigneur de Castiglioncello, et d'autres voisins que la Dominicaine ramenait sous l'autorité ou dans l'alliance des Salimbeni l'obligèrent à envoyer loin d'elle tous ceux qui l'avaient suivie. Raymond de Capoue, Thomas della Fonte, Barthélemy dei Dominici, Matthieu Tolomei, Néri, Malavolti, Maconi, l'ermite Frère Saint et jusqu'à ses chères Sœurs du Tiers-Ordre [1], qu'accompagnaient parfois les Comtesses Blanche et Isa, durent la quitter pour seconder son apostolat, étendu de Montepulciano jusqu'à Volterre.

Là, Benuccio dei Belforti, fils d'une autre des Salimbeni, et son cousin Bernard, guelfes tout-puissants de cette ville, poursuivaient de leurs colères la maison gibeline des Allegretti. Catherine les menaça de

1. La Sainte nomme Alexia, Lisa et deux autres sur lesquelles on n'a aucun document : Tomma et Bruna. Lett 118.

l'enfer. « Si l'on n'aime pas le prochain, leur écrivit-elle, on n'aime pas Dieu ; la seule manière dont nous pouvons être utiles à Dieu, c'est par le bien fait au prochain. Celui que la haine porte à tuer se frappe d'abord lui-même ; quand la haine traverse le cœur, elle lui ôte la vie de la grâce. » Après ce premier conseil, la Sainte adopta les Belforti comme ses enfants spirituels ; elle les pria de venir la voir ; par ses virils enseignements elle soutint ceux que la douleur frappait déjà, et elle prépara les autres aux terribles épreuves qu'elle prévoyait [1].

Les serviteurs du château, que Catherine appelait la *seconde famille*, trouvèrent aussi près d'elle des encouragements et des consolations ; de toutes parts les vassaux des Salimbeni venaient à la Bienheureuse et elle convertissait un tel nombre de pécheurs, que ses confesseurs ne pouvaient suffire à les absoudre. Un criminel dont l'exemple fut une salutaire leçon, échappa pourtant à la servante de Dieu. Ce Siennois, exilé par les Réformateurs, avait trouvé à la Roche refuge et protection. « Confesse-toi, mon fils, lui dit Catherine dès qu'elle l'aperçut ; si tu ne reçois pas l'absolution ce soir, demain tu seras dans un lieu d'où tu ne pourras plus revenir. » Comme si l'on pouvait tromper la Bienheureuse par un mensonge, le proscrit répondit sans

1. La prédiction de Catherine au sujet des seigneurs de Foligno se réalisa sous le règne du pape Boniface IX. Quant aux Belforti, plusieurs des leurs périrent de la main du bourreau. Lett. 68, 81, 103, 111, 112, 113, 114, 115, 120, 253, 254, 264. Nous faisons de nombreuses citations de ces lettres chapitre XVIII.

rougir, qu'il s'était confessé, puis, la nuit venue, il quitta le château. Les émissaires de la Seigneurie l'épiaient, il fut pris, conduit à Sienne et décapité avant le lendemain [1].

A la Roche, comme à Sienne, la Sainte se montra peu désireuse de rencontrer les démoniaques. Jamais elle ne les voyait de son plein gré ; il fallait les placer sur son chemin quand on l'appelait hors du château. Certain jour qu'elle allait réconcilier deux châtelains du voisinage, la Comtesse la mit en présence d'une de ses femmes que l'enfer rendait furieuse. « Dieu vous pardonne ! madame, s'écria Catherine : ne savez-vous pas que moi-même je suis tourmentée des démons ? vous m'exposez à eux. » Cependant, elle s'approcha de la possédée : « Tu voudrais m'arrêter dans mon œuvre de paix, lui dit-elle ; attends-moi là, » et elle la conduisit près de l'un de ses auxiliaires, le Frère Saint. Il avait quitté son ermitage pour la seconder, et comme jadis, à Sienne, elle venait encore de le guérir d'une maladie mortelle. Le vénérable ermite garda la possédée. — « Laissez-moi sortir, criait le démon : cette maudite Catherine me tient enchaîné, c'est ma pire ennemie, je n'en ai pas de plus puissante au monde, » et de moment en moment l'esprit de ténèbres racontait tout ce que faisait alors la Sainte. Enfin, Catherine parut : — « Sors à jamais de cette créature de Dieu, » dit-elle avec autorité. La démoniaque tomba dans les bras de sa libératrice et s'y endormit. Au réveil, elle avait perdu le souvenir de

1. **Processus Mss.** attest. P. Vent. de Senis.

sa peine et aussi celui de sa délivrance, mais trente témoins du miracle en remerciaient le Seigneur.

Plusieurs de ceux-ci connaissaient un possédé célèbre dans la Maremme et eurent l'idée de l'amener à la Roche. On le lia sur un robuste cheval, car il frappait et mordait ses gardiens. En gravissant la montagne, cet homme, que les puissances infernales avaient rendu muet, retrouva la parole pour maudire Catherine. Mise en présence de l'énergumène, elle rassura les paysans, qui déclarèrent n'avoir plus peur tant qu'elle serait parmi eux; puis elle délia le corps enchaîné et délivra l'âme captive.

Un autre possédé, qu'on cherchait à faire guérir par la thaumaturge, échappant aux mains de ses gardiens, se précipita dans la grande salle du château. La comtesse et ses filles, assises sur des sièges richement drapés, causaient avec François dei Malavolti et quelques autres Siennois; la Sainte était accroupie par terre, lorsque le possédé glissa sur les fleurs odoriférantes qui couvraient le plancher et vint tomber sur le sol. Elle attira l'infortuné le plus près possible de son cœur en invoquant le Christ, maître du démon. Tandis qu'elle priait, une quantité de vermine, sortie des haillons du démoniaque, couvrit tous les assistants. « Ma mère, dirent-ils avec une répugnance mal dissimulée, ôtez cet homme ; ne voyez-vous pas l'état dans lequel il nous met et vous met vous-même ? » D'un sourire la Bienheureuse fit disparaître les objets de ce dégoût ; déjà l'énergumène se relevait délivré.

Ces triomphes ne furent pas les seuls que, pendant

le séjour à la Roche, la Sainte remporta sur Satan. Il se vengea d'abord en employant les moyens qui lui étaient habituels à cette époque, et envoya des démons dans le corps d'un âne que la servante de Dieu montait d'ordinaire. Comme les pourceaux dont parle l'Évangile, la paisible monture obéissait alors à une force invisible : elle jetait violemment sa maîtresse par terre. Une autre eût été tuée. Catherine se relevait en riant, et le P. Raymond, qui, près de Sienne, l'avait vue rouler ainsi au fond d'un précipice et en sortir saine et sauve, rassurait ceux qu'eussent effrayés de telles chutes[1]. Plusieurs fois un mouvement incompréhensible la précipita dans les flammes qui ne la brûlèrent jamais : « C'est *Malatasca*, la mauvaise bête, le démon dévorateur des âmes, » s'écriait-elle gaîment, sans vouloir attacher de prix à son triomphe[2].

Mais lorsque l'ennemi du genre humain passa de ces inutiles épreuves extérieures à de douloureuses épreuves intérieures, la Sainte se plaignit à Dieu ; elle se plaignit même à sa chère Alexia, cherchant, selon la tradition dominicaine, un appui dans l'amitié fraternelle. « Tu me demandes si je souffre, écrit la Sainte peu avant Noël, et je te réponds : Dieu y pourvoit admirablement à l'extérieur et à l'intérieur ! » Cette épreuve « réelle et cependant très douce, » par laquelle l'Epoux éprouvait l'amour de son épouse, Catherine ne la cachait point à sa sœur de choix ; elle lui parlait de ses peines intimes, au-

1. **Processus Mss.**, 450. Le P. Carapelli raconte ce fait avec quelques variantes.
2. *Malatasca : che male insacca l'anime*. **Raym.** II, 12.

trement dures que ses maladies. Pourtant, avec la joyeuse vaillance propre à son caractère, comme à son Ordre, elle ajoutait : « Les peines seront ma nourriture, les larmes mon breuvage, les sueurs mon baume, je le veux. Je veux que les peines me soutiennent, qu'elles m'éclairent, qu'elles me donnent la sagesse, qu'elles soient un vêtement pour ma nudité, après m'avoir dépouillée de tout amour de moi-même, soit temporel, soit spirituel ! » Eloquente par son humilité même, Catherine se recommandait aux prières d'Alexia : « Prie Dieu qu'il me fasse la grâce de donner ma vie pour lui ! Elle n'est point utile ! A cause de mes péchés, de près, de loin, je nuis à toute créature ! Que, dans sa pitié, Dieu m'ôte mes défauts ; que le peu de temps qui me reste à vivre, il me fasse vivre éperdûment éprise de la vertu ! Que, dans la souffrance, je lui offre mes désirs... pour le salut du monde entier, pour la réforme de l'Eglise... Avec moi, réjouis-toi sur la croix[1] ! »

Catherine était attachée à la croix pour expier les péchés du pays où elle entendait ramener la concorde, cela parut évident ; toutefois une admirable oraison, transcrite par les disciples, au moment même où elle était proférée, prouve qu'au milieu de ses missions successives, l'Apôtre se tenait devant le Christ, comme la victime offerte pour l'Eglise entière. Chaque effort isolé concourait à l'œuvre unique dont rien ne pouvait distraire son

1. Lett. 119.

intelligence ou détacher son cœur[1]. Le Seigneur la soutint par un redoublement de grâces. Les jeûnes, les extases, les visions, les prodiges au moment de la sainte communion, se succédaient sans trêve. Ce qui étonnait le plus à la Roche, c'était de voir l'hostie s'échapper des doigts du prêtre et voler vers Catherine, ou bien d'assister aux élévations de la Bienheureuse dans l'espace, quand, après la communion, elle restait suspendue entre ciel et terre : « Jamais, s'écriait la comtesse Blanche, je n'ai vu vivre aussi saintement ou entendu personne parler de Dieu avec autant de profondeur ! » Pour les nouveaux disciples, ces choses étaient une surprise ; l'un d'eux, Anastase de Montalcino, l'exprima en vers touchants[2], et les plus anciens eux-mêmes remarquèrent que l'intelligence et l'activité de leur mère spirituelle augmentaient encore ; écrire une seule lettre à la fois ne lui suffisait plus ; maintenant elle dictait simultanément trois lettres différentes à ses trois secrétaires ; qu'elle fût ravie en extase, ou attentive à ce qu'elle disait, on lui trouvait une promptitude d'esprit surprenante.

Le retour de la papauté en Italie ne donnait aucun résultat. Même à Rome, où le sénateur, chef officiel du pouvoir civil, n'avait, avec de vains honneurs, que l'exercice de l'autorité judiciaire, Grégoire XI ne parvenait point à faire régner la concorde entre les Barons et les treize Bannerets, magistrats populaires élus dans chaque quartier,

1. Orat. XXV fatta il di 26 d'ottobre 1378 (St. N. 1377) alla Rocca.

2. Bibliographie E, 1.

véritables gouvernants de la ville. Catherine devait sans relâche s'occuper des affaires auxquelles, depuis 1372, elle se trouvait mêlée. Bologne n'acceptait la souveraineté titulaire du pape que grâce à la Sainte. Les magistrats l'ayant consultée en sollicitant ses prières, elle leur avait répondu : « Mes prières resteront impuissantes si vous n'accomplissez point votre devoir ! » Sa lettre, véritable traité de politique juste, indépendante de toute secte, protectrice de tout droit, exempte de bassesse, d'égoïsme, de cet enfantillage que la Sainte reproche souvent aux magistratures républicaines, prouvait avec autorité que seule la crainte du Seigneur rend un Etat libre, prospère, plein d'honneur, et que la charité est l'unique fondement de l'ordre social [1]. Catherine gardait donc Bologne sous l'influence de l'Eglise, alors que les autres Etats du pape et la Toscane continuaient une guerre préparée par les trames déloyales de Guillaume de Noëllet, entretenue par les cruautés de Robert de Genève, maintenue grâce aux intrigues des Florentins ; en présence du massacre de Cesène, ceux-ci pouvaient bien appeler les princes étrangers à prendre pitié des Italiens égorgés par les mercenaires du pape [2]. Remarquant que le rétablissement du Saint-Siège à Rome n'avait pas la paix pour première conséquence, Catherine

1. **Lett.** 268. Cf. les notes de l'éd. Gigli à la lettre 200.

2. **Gregorovius.** VI, 475-476. Le 1er février 1377, le cardinal Robert de Genève fit massacrer plus de 4000 citoyens par les troupes d'Hawkwood. La lettre de la République florentine aux rois et aux princes est du 25.

déclarait qu'il ne favoriserait point l'organisation de la croisade et qu'il n'amènerait pas la réforme du clergé ; sous l'empire d'une triple déception, elle avait écrit à Grégoire XI, de Belcaro, où elle préparait l'installation des Dominicaines. En termes très humbles, puisqu'elle s'accusait d'être la cause de tout le mal, elle exhortait le pape à s'affranchir des « conseillers de guerre et de misères » qui avaient porté une atteinte terrible à la popularité pontificale ; d'un mot elle définissait le rôle du pape : « Le Verbe, disait-elle, est médiateur entre l'homme coupable et Dieu offensé, Grégoire doit se faire le médiateur des fils rebelles de l'Eglise près de leur mère. »

Au début de l'année 1377, Catherine s'excusait de ne pouvoir aller à Rome où la désirait le pape [1]. A l'automne, sentant proche le terme de sa mission pacifique près de Sienne, elle offrit d'entreprendre le voyage et d'avance elle engagea le pontife à remplir ses devoirs : « Dieu vous a donné l'autorité... vous l'avez prise, lui écrivit-elle de chez les Salimbeni, usez de votre puissance... si vous ne voulez pas vous en servir, mieux vaut y renoncer ! » D'un mot la femme inspirée tranchait la question, qui depuis l'avènement de Boniface VIII passionnait les esprits : le droit du souverain pontife à se démettre d'une charge, qu'il promet de garder jus-

1. **Lett.** 270. *Pascete e nutricate i fideli cristiani*, dit-elle, *non ci date sangue senza fuoco, nè fuoco senza sangue. Perocchè il sangue fu sparto con fuoco d'amore!* Comment traduire de tels mots ? plus on les médite, plus le sens se creuse profondément.

qu'à la mort[1]. Sans s'arrêter à discuter ce point, elle pressa Grégoire d'accomplir la volonté divine. Ne craint-il pas au dernier jour de s'entendre dire : « Sois maudit ! la force, le temps t'avaient été octroyés, tu n'en as point usé[2]. »

La Sainte se promenait de long en large dans sa chambre, et elle dictait non seulement cette lettre, mais encore deux autres. Tandis que Néri écrivait au pape, Maconi et Malavolti s'adressaient, l'un au duc de Milan, l'autre à un grand seigneur italien. Soudain les jeunes gens s'aperçurent que, par suite d'une distraction, ils venaient tous les trois d'écrire la dernière phrase de Catherine, sans savoir auquel d'entre eux elle s'adressait : « A qui parliez-vous, ma mère ? » interrompirent-ils. — « Continuez, mes enfants, répondit-elle, nous verrons plus tard. » Les lettres achevées, les secrétaires les relurent, mais bien qu'elles traitassent de sujets absolument différents, la phrase que le hasard leur avait donnée en commun s'adaptait parfaitement au sens de chacune[3]. On célébra le talent de la Bienheureuse ; au cours des évènements, Dieu facilita sa correspondance par un miracle.

1. *Profiteor... quamdiu in hac misera vita constitutus fuero non abdicabo.* (Ex Diurn. Rom. Pontif.) Depuis cette époque, le cardinal Bellarmin a déclaré que quand l'Eglise ne s'y oppose pas, le pape peut renoncer à son pouvoir.

2. **Lett.** 255.

3. Nous croyons que la lettre à Grégoire XI était celle que nous indiquons, mais ce n'est point spécifié dans la déposition de Malavolti, au Procès de Canonisation, d'où est tiré ce récit ; il ne dit pas non plus à qui il écrivait lui-même. La lettre à Barnabé Visconti est perdue.

Catherine qui déjà était séparée de sa Mère et de ses compagnes, demeurées les unes au couvent de Montepulciano, les autres dans diverses villes du territoire, dut encore renoncer, non plus pour quelques jours, mais pour un temps illimité, à son meilleur auxiliaire et à son confesseur.

Trois Florentins du parti guelfe restés sous l'influence de l'ambassadrice, qu'ils avaient accréditée auprès du pape : Soderini, Canigiani et Altoviti, étaient venus à Sienne la solliciter de reprendre les négociations récemment rompues par le mauvais vouloir des Huit. Raymond de Capoue les avait reçus, et la Sainte renvoyait avec eux à Florence Etienne Maconi. Grégoire XI, mécontent de Catherine, ne lui répondait plus, il fallait donc entre eux un intermédiaire, qui pût non seulement remettre des écrits secrets concernant les intérêts de l'Eglise, tels que Catherine les discernait sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, mais encore fortifier la faiblesse du timide Grégoire. Le P. Raymond était indiqué comme cet intermédiaire ; la Sainte le fit partir pour Rome et se sépara à la fois de son père spirituel et de son disciple préféré [1]. Elle donnait ; Dieu rendit en exauçant une prière qu'elle lui adressait depuis longtemps.

La Bienheureuse désirait savoir écrire ; pendant le court repos qu'elle prit après le départ de ses compagnons, saint Jean l'Évangéliste et saint Thomas d'Aquin lui apparurent, et lui enseignèrent cet art instantanément, sans travail ni préparation.

1. **B. Raym.** III, 6.

Comme les élus apprennent tout ce qu'ils ignorent par la communication de la science divine, la Providence « imprima la faculté d'écrire en son esprit. »

Quand les messagers célestes disparurent, Catherine s'éveilla, ne doutant pas de la réalité de la vision; elle saisit le pinceau qu'un artiste occupé à peindre des initiales avait oublié dans sa chambre, et d'une main ferme elle écrivit: « Esprit-Saint, viens dans mon cœur; attire-le par ta puissance; inspire-moi l'amour et la crainte de Dieu; que le Christ me garde de toute mauvaise pensée; que son doux amour m'enflamme et me réchauffe, afin que toute peine me semble légère; j'implore aide et soutien dans les nécessités de la vie. Christ amour! Christ amour[1]! »

En Toscane, sous l'influence de certains sentiments tous sont poètes, et contrairement aux autres écrits de la Sainte, qui étaient en prose, ces quelques lignes suivaient une sorte de mesure. La pensée n'avait rien de neuf, elle était familière à Catherine; ce fut donc surtout comme manifestation de l'art miraculeusement acquis par leur mère, que ses disciples attachèrent un prix particulier au feuillet de parchemin. Beaucoup plus que sur le prodige, l'attention se fixa sur le choix du Seigneur dans les deux saints, ses instruments: saint Jean qui avait préparé Catherine à la contemplation du Verbe

1. **Crescimbeni. Volg. Poesia,** III, 119. Une autre leçon, la plus populaire, offre cette variante pour la dernière phrase: *Mon saint Père et mon doux Seigneur, aide-moi maintenant dans mon ministère.*

divin ; Thomas d'Aquin qui l'avait initiée à une connaissance plus humaine de la divine Parole.

La première lettre de l'Apôtre fut adressée à son disciple Maconi. Dicté par les événements, ce choix entre les deux messagers eût été attribué à la coutume dominicaine de donner plutôt que de demander, si l'on n'avait pas su que, même en dirigeant Catherine, le P. Raymond était aussi à son école, ou plutôt, au travers d'elle, à l'école du Verbe divin. En tous cas, la Sainte n'entretint qu'une seule correspondance sans intermédiaire, et ce fut avec son père spirituel « qu'elle tenait devant Dieu grâce à une incessante oraison, » alors qu'il allait s'exposer à de terribles luttes contre les conseillers pontificaux. L'une des lettres de Catherine à son envoyé est un admirable traité de théologie mystique [1]; plus tard, quand le Dominicain fut réélu prieur du couvent de la Minerve, elle lui exposa avec la plus singulière science les devoirs prioraux. Comme la bienheureuse Mechtilde, sa devancière dans l'Ordre, la Vierge inspirée joignait aux sublimes contemplations célestes la vue précise des devoirs qu'impose sur terre l'autorité. A celui qui gouverne, disait-elle, il faut des qualités particulières ; sa charité doit être parfaite ; son regard voit toutes les âmes ; il donne à chacune et lui demande tout ce qu'elle est capable de recevoir et de rendre ; il porte toutes les infirmités, les corrige avec une justice tempérée de miséricorde, en châtiant selon les forces des coupables ; sa volonté n'est jamais qu'une manifestation de la volonté divine.

1. Nous en donnons des extraits ch. xvIII.

Cependant on comprit bientôt que l'écriture était enseignée à la Sainte pour elle-même et point pour autrui. Près de deux ans auparavant, le lendemain du jour où le P. Raymond quittait, à Florence, l'ambassadrice des Florentins, et allait l'annoncer en cour d'Avignon, l'éternel Epoux, ne voulant pas que son épouse connût d'amertume dans cette séparation, lui inonda l'âme d'une joie assez intense pour que le corps défaillît[1]. Au lendemain des adieux à la Roche, un nouveau miracle avait lieu. Afin que la Sainte s'entretînt directement avec le P. Raymond, elle pouvait écrire, « épancher son cœur en descendant des hauteurs, sinon, son cœur se serait brisé. »

Ce n'était plus, comme à Florence, l'excès de la joie qui aurait brisé le cœur de Catherine. Si au milieu de leurs courses apostoliques ses disciples s'arrêtaient un moment près d'elle, ils constataient avec le visible dépérissement d'un corps déjà immatériel, le caractère de victime imprimé sur l'âme d'une manière évidente. La souffrance a d'ordinaire un langage aisé à comprendre, tant il est familier aux hommes ; mais il fallait Raymond de Capoue pour concevoir à quel degré les aspirations vers la mort, qui à cette époque remplissent la correspondance de Catherine, diffèrent du souhait égoïste et lâche de repos, dont l'homme, las d'agir, se montre prodigue. Ecrivant à son père spirituel, la femme inspirée s'écriait : « Quand il plaît à Dieu de se manifester, de révéler ses secrets, toutes les puis-

1. Ainsi qu'elle-même l'atteste, il lui donna l'absolution de ses péchés et même, chose étrange, de ceux de son confesseur. Lett. 226

sances de l'âme veulent à la fois quitter la terre, où il y a tant d'imperfection, pour s'élever, pour atteindre leur fin et goûter la Trinité éternelle! » D'ignorantes Tertiaires, des hommes du monde, eussent-ils été aptes à transcrire cet aveu? Enfin la Sainte se fût-elle plaint par la plume d'un secrétaire de l'impuissance où la réduisait le silence de Grégoire XI, silence obtenu et entretenu par les calomnies contre elle du parti français; eût-elle osé formuler les reproches qu'entraînée par sa pensée au-dessus des règles du langage elle adressait non plus à Raymond, mais directement au pape : « Très Saint-Père, écrivait-elle, à qui donc recourrai-je si vous m'abandonnez? Si vous me chassez, où trouverai-je un soutien, un refuge? Mes persécuteurs me poursuivent, je m'abrite près de vous et des autres serviteurs de Dieu. Vous me délaisseriez, que je me cacherais dans les plaies du Christ crucifié, dont vous êtes le vicaire, et il me recevrait, car il ne veut pas la mort du pécheur. Accueillie par lui, je ne me verrai pas repoussée de vous; nous serons à notre poste combattant courageusement pour la douce Épouse du Christ [1]. Sur le sein de l'Église, s'écriait Catherine avec son incomparable chaleur, je veux finir ma vie; dans les larmes, les sueurs, les soupirs je veux lui donner mon sang et la moelle de mes os! »

Grégoire XI, ému par cet accent, vaincu par l'humilité avec laquelle la Sainte s'accusait et soutenu par le P. Raymond, répondit enfin une lettre,

1 Presque toujours Catherine désigne l'Eglise par ces mots.

que le Dominicain fit parvenir à la Roche; ce succès récompensait le messager de Catherine, des persécutions dont tous, jusqu'au souverain pontife lui-même, l'avaient poursuivi à son arrivée en cour de Rome.

La lettre du pape pressa Catherine de donner à son sacrifice une intensité dont la mesure croissait de jour en jour au regard des hommes. Une invincible tristesse, image de la tristesse du Christ à Gethsémani, accabla cette femme gaie et vaillante par nature. Réduite à l'agonie, elle réclama les sueurs sanglantes qu'elle avait déjà connues. A l'exemple de son Maître, elle couvrit la terre d'un sang réparateur. A la suite de son mystique Époux, elle fit sienne l'iniquité humaine, au point d'en sentir la corruption s'exhaler de son âme! Sur elle pesaient les péchés du clergé, l'impureté des prêtres, qui les rend un objet de dégoût même pour les démons! Elle expiait tout et durant la guerre des Toscans contre le pape, elle se consumait devant le Dieu juste, pareille à un holocauste intelligent. N'avait-on point discerné sa vue particulière des opérations de la miséricordieuse justice divine, quand elle avait dit à Grégoire XI : « Châtiez ceux qui pèchent, mais point autant que chacun le mérite : plus on mérite le châtiment, moins on peut le subir? »

Sur son âme forte de la force divine, cette généreuse prenait l'offense des misérables. Chose étrange, si l'on n'eût point songé au divin Modèle, elle pâtissait tout à coup de sa solitude et de son isolement; sous l'horrible souffrance du courroux céleste, la victime volontaire étendait ses mains

défaillantes vers ses amis; elle aussi disait à ses disciples : « Veillez et priez avec moi! » Après s'être tournée vers Alexia, elle criait au P. Raymond : « Ayez compassion de votre pauvre fille! vivre lui est un effort à cause des offenses faites à Dieu, et elle n'a pas avecqui s'épancher! Cependant la clémence de l'Esprit-Saint y pourvoit, à l'intérieur et à l'extérieur. Il me permet de me distraire en écrivant [1]. »

Malgré la facilité avec laquelle sa main maniait la plume, Catherine continua d'employer plusieurs secrétaires. Peut-être voulait-elle ménager son temps en dictant plusieurs lettres à la fois; sans doute elle était incapable d'écrire durant ses extases : toujours est-il que ce fut par l'intermédiaire de Néri et de Malavolti qu'elle entretint sa correspondance avec sa mère, ses disciples et les Tertiaires de Sienne.

Lapa se refusait de nouveau à vivre loin de son enfant préférée. Excitées par elle, les Tertiaires rappelèrent la Sainte, osant l'accuser de ne plus les aimer! Il fallut éclairer ces femmes, rebelles à la vérité qui les obligeait au sacrifice, leur exposer l'utilité de voyages féconds en réconciliations durables, en retours assez nombreux aux pratiques chrétiennes pour exténuer Thomas della Fonte et le P. Caffarini venu d'Orvieto remplacer

1. Lettere 34, 39, 55, 88, 215, 243, 267, 272, 275. Les autographes de Catherine n'ont point été conservés. La première de toutes les lettres qu'elle écrivit, celle à Étienne Maconi, finit ainsi : *Questa e la prima lettera che io abbia scritta.*

les Dominicains envoyés à Rome [1]. Catherine laissa voir à ses sœurs sa propre douleur de la séparation; elle leur offrit les consolations qu'elle offrait d'ordinaire aux Frères Prêcheurs disséminés par l'apostolat : l'exemple de la dispersion des Apôtres. Ainsi qu'elle l'avait fait jadis, elle dilata le cœur de sa mère, en la comparant à l'idéal de toute maternité : la Vierge Marie aimée sans mesure et pourtant abandonnée [2]. Avec Catherine les Tertiaires s'étaient sacrifiées en holocauste pour l'Église, l'heure de souffrir sonnait, les victimes allaient-elles se refuser ?

Selon les négociations qu'elle poursuivait, l'apôtre avait choisi des hommes aptes à la seconder. François dei Malavolti supportait sans patience des maux d'yeux et des douleurs de tête qui le réduisaient à l'inaction; voyant que cette croix ne lui serait d'aucun profit, elle l'avait guéri et employé à d'utiles travaux. Pierre Ventura, au contraire, ne voulait que les faveurs spirituelles qui sont comme « les arrhes du Saint-Esprit; » après les lui avoir obtenues, Catherine lui confia des missions délicates et parfois périlleuses.

Mais il était des activités difficiles à occuper par là même que l'action s'exerçait sur le territoire siennois. Plus encore que les Tertiaires, certains disciples se troublèrent. En l'absence des Dominicains qui avaient coutume de les diriger, ils laissèrent la jalousie relâcher leurs

1. Le P. Mathieu Tolomei y avait accompagné Raymond de Capoue.
2. Lett. 177, 118, 125, 446.

liens entre eux et avec Catherine ; scandalisés de son absence, ils portaient autrui à se scandaliser. Mathieu Cenni, le recteur de l'asile de la Miséricorde, Sano di Maco qui exerçait sur le groupe une sorte de suprématie [1], prouvèrent par leur attitude combien ils étaient impropres aux emplois qu'ils recherchaient. La Sainte leur avait répété qu'aucune distance ne les séparait de sa maternelle tendresse ; elle les reprit de la passion avec laquelle ils sollicitaient son retour. Sous leurs yeux, comme sous les yeux de Lapa et des Tertiaires, elle plaça l'exemple des Apôtres. L'un restait, l'autre partait, selon ce qu'exigeaient l'honneur de Dieu et le salut des âmes ; les actes n'ont d'importance que par leur mobile et leur fin, aussi est-il téméraire de juger les serviteurs de Dieu. Offrant une comparaison à ces jeunes nobles ardents pour les courses de chevaux, elle les rappelait à la concorde en leur écrivant : « Courez, la vie éternelle est le prix : que tous le remportent à la fois, car l'amour vous fait un seul cœur! »

Si les cœurs restèrent divisés, on n'eut qu'une voix pour critiquer la Sainte. Entendant ce concert, les Réformateurs se crurent le pouvoir d'arrêter l'apostolat qu'ils avaient entravé, puisque un de leurs moyens de gouvernement consistait à entretenir des rivalités parmi les nobles, afin d'empêcher une alliance contre la démocratie.

1. Les documents font défaut sur ce Sano [cf. ch. XIII, p. 324], auquel la Sainte adresse des lettres destinées à tous ses disciples de Sienne.

Déjà, au moment de l'arrivée des Siennois à Montepulciano, la Seigneurie osait accuser Catherine, ses disciples et surtout le P. Raymond, de former une ligue contre l'Etat. Un ami fidèle, l'orfèvre Salvo, les en avait avertis. Que faire, sinon consulter l'Esprit-Saint ? Catherine s'était tournée vers la source de toute lumière, et l'Éternelle Vérité, parlant directement à son intelligence, lui avait ordonné de ne point abandonner l'œuvre entreprise ; la réponse de l'apôtre dominicaine à son disciple le dit aux Réformateurs. La charité déborde de sa lettre ; mais la situation reste bien définie : Catherine, sa famille spirituelle, « son père le Fr. Raymond, » ne cherchent point à conclure des alliances perfides ; ce qu'ils veulent, c'est unir les hommes ensemble et les unir à Dieu ; ces traités-là, qu'on le sache, ils continueront à les négocier, avec un seul regret, celui de n'être point assez vaillants pour agir mieux et davantage. Déconcertés à cette époque par un aussi franc langage, les Réformateurs avaient recouru à la ruse. Le Jésuate Thomas Guelfaccio, fidèle auxiliaire des œuvres charitables auxquelles s'employait Catherine, tentait de réconcilier deux citoyens de la ville ; sans qu'il pût deviner le dessein secret de la Seigneurie, on le pria de ramener la Sainte à Sienne.

La lettre qu'elle répondit aux magistrats démasquait leur piège en visant le fond de leurs âmes. Ils veulent, écrit-elle, exercer l'autorité que Dieu leur délègue sur autrui pour deux mois, et ils ne savent certes pas exercer leur charge permanente, celle de se gouverner eux-mêmes. Les lois qu'ils

suivent, celles qui régissent la brute, ils entendent les appliquer aux êtres que gouverne l'esprit; calomniant les mœurs et les actes des serviteurs de Dieu, ils prétendent même régler l'action divine! Ayant rompu avec Dieu de qui émane l'autorité, ayant renoncé aux vertus que veut l'exercice du pouvoir, ils se sentent menacés parce qu'ils sont incapables; la crainte, ils la déplacent, ils ne craignent plus en fils de Dieu, ils craignent en esclaves, et ils ont peur de leur ombre! Nouveaux Pilates, par terreur d'être privés du sceptre, ils condamnent ceux qui, marchant sur les traces du Christ, offrent leurs prières, leurs fatigues et leur vie pour le salut des hommes. D'importantes affaires se négocient au monastère de Sainte-Agnès, continue Catherine ; elle ne dit point qu'elle veut faire rentrer dans l'enceinte fortifiée de la ville la communauté dominicaine accessible aux maraudeurs à cause de son isolement et pour qui elle vient, chose presque unique dans sa vie, de solliciter les legs et les aumônes, mais elle ne cache pas qu'à Montepulciano elle réconcilie des parents, restés en guerre, écrit-elle avec une simplicité quelque peu ironique, malgré la médiation de la Seigneurie. Tant médire d'elle et de ses disciples prouve que ses concitoyens n'ont pas grand'chose à faire ; elle reviendra parmi eux dès que Dieu le permettra.

S'ils s'attaquaient ouvertement à Catherine, les Réformateurs déchaînaient alors contre eux tout le pays ; ils se turent, laissant leur regard mécontent la suivre à la Roche, puis à Saint-Antime où elle

seconda les efforts de l'abbé [1] dont la ville de Montalcino repoussait l'autorité. Et c'était durant le séjour de la Sainte dans l'Abbaye de Saint-Antime, au moment où l'on voyait des populations entières amenées à la pénitence, à la vertu, à la concorde par la parole et souvent par le seul aspect de la jeune apôtre, que les unanimes murmures des Siennois donnaient enfin à la Seigneurie un prétexte et des alliés pour la rappeler.

Cette fois, les Réformateurs n'agirent ni par insinuation ni par ruse : ils ordonnèrent. Les gouvernants auxquels Catherine avait écrit en les nommant ses seigneurs temporels, oubliaient la limite de leurs droits; la citoyenne de leur République l'indiqua et parla ce beau langage humble quoique ferme, respectueux malgré son exposition éclatante de la vérité, que seuls les apôtres savent opposer aux despotes. « Votre intelligence obscurcie par le péché mortel ne discerne plus rien, écrit-elle aux Réformateurs; morts à la grâce, vous ne sauriez exercer le pouvoir que vous tenez de la grâce, avant de vous être vivifiés par une réconciliation avec Dieu et d'avoir ramené vos sens sous l'empire de la raison. » Après s'être exprimée avec netteté sur les ordres qu'elle a reçus, elle défend l'abbé de Saint-Antime, qu'on entend sacrifier parce qu'il réforme le clergé dont les mœurs sont pour la Seigneurie un perpétuel sujet de plaintes. Qu'on l'encourage, au contraire, à obtenir la réforme

1. **Lettere** 62, 123, 124, 125, 122, 269.

qu'on entrave, après l'avoir sollicitée. Sur le moment de son retour à Sienne, Catherine ne laisse planer aucune équivoque. Malgré l'humilité, sincère jusqu'à l'évidence même pour des esprits prévenus, qui la porte à reconnaître sa faiblesse, son imperfection, son inutilité, et lui fait tourner ses phrases de manière à se placer dans les coupables et non parmi les apôtres, on voit en elle l'inspiration directe de l'Esprit-Saint: ainsi que les prophètes, Catherine se sent poussée au travers de tout obstacle, droit où la veut le Seigneur. « Les soupçons conçus, écrit-elle, sont une injustice ; artisan de son art, le groupe apostolique se borne à semer la parole divine et à en recueillir le fruit dans les âmes. » L'aveuglement, l'ingratitude de ses compatriotes n'empêcheront point Catherine de donner mille fois, s'il le faut, sa vie pour eux ; elle les aime bien plus qu'ils ne s'aiment eux-mêmes, car volontiers elle se sacrifie à leur salut, qu'ils négligent, et elle aime la paix de l'Etat. Cela posé, elle avertit que Dieu pardonne tout, plutôt que l'injure jetée à ses serviteurs ; aussi, à l'exemple de saint Paul, dont elle emprunte le langage, elle se hâte de bénir le monde qui la maudit, ajoutant avec une expression plus forte encore que celle de saint Jean : « la vérité, voilà ce qui nous délivrera [1] ! »

L'un des plus âgés d'entre les disciples, Pierre Ventura, fut chargé de cette lettre, où la douleur et l'amour, disait Catherine, multipliaient les paroles, et il dut la porter avec des explications à la Sei-

1. Joann. VIII, 32.

gneurie. Le jeudi, jour unique d'audience, il parut donc au cœur même de la ville, sur cette place *del Campo*, véritable forum dominé par le palais public, au-dessus duquel s'élève la célèbre tour *del Mangia*. Entrant dans l'édifice ogival que le xiv[e] siècle voyait achever, introduit sous les voûtes de la grande salle décorée de fresques, le messager se trouva en présence des seigneurs, élus pour deux mois, qui logés, nourris, chauffés, servis et rétribués par l'Etat, étaient cependant des sortes de prisonniers auxquels les plus graves événements de famille donnaient seuls le droit de sortir ou de s'entretenir de choses étrangères au service de la République [1]. Pierre Ventura remit la lettre dont une phrase résumait l'objet : « J'irai, je viendrai, écrivait Catherine, selon ce que l'Esprit de Dieu m'inspirera [2] ! » Méditant ces paroles, les Réformateurs regrettèrent de ne pouvoir abolir les droits de la sainteté, comme ils avaient aboli les privilèges de la noblesse.

Une dernière fois le groupe apostolique retourna au château de la Roche ; enfin, après une absence d'environ quatre mois, il reprit le chemin de Sienne. Parmi les Salimbeni et sur tout le territoire de Montepulciano régnait la concorde. Selon son admirable parole, la Sainte avait pacifié les esprits en les initiant à l'amour.

1. **Falleti-Fossati**, 143-151. — **Lett.** 95, 121 ; dans certaines éditions, ces lettres précèdent celle que nous avons citée p. 413, 414, mais il est évident qu'elles sont postérieures. Ni Alde, ni Gigli, ni même Tommaseo [BIBLIOGRAPHIE A, 2°, 6°, 10] n'ont pris soin d'établir un ordre chronologique.

2. **Lett.** 281.

Dès la rentrée de Catherine à Fontebranda, les disciples restés loin d'elle remarquèrent, comme l'avaient fait à la Roche ceux qui l'accompagnaient, l'expression nouvelle de ce visage aimé : l'expression donnée par l'imagination chrétienne à l'adorable figure du Christ après l'agonie. Victime volontaire, la Sainte s'était chargée de l'iniquité humaine, et son corps restait brisé sous les coups de la justice divine. Ressentant l'abandon de Dieu, elle avait invité des disciples prodigues en promesses à partager sa prière et sa veille; impatients d'agir au dehors, la plupart ne s'étaient point recueillis près d'elle, et l'amertume de l'isolement laissait sa trace sur Catherine. Ceux-là mêmes pour qui elle expiait : le souverain pontife, le clergé, ses concitoyens, la calomniaient, et le regard qui avait exprimé au ciel toutes les souffrances terrestres, passait maintenant au delà des choses, cherchant le Calvaire, avec cette volonté passionnée du sacrifice, seule preuve indéniable de l'amour.

On ne craignit plus que la citoyenne de la République osât préférer les chevaliers au peuple, ou qu'instruite à l'école de saint Thomas d'Aquin, elle regardât la monarchie comme un régime désirable; on reconnut qu'à ses yeux la forme du gouvernement restait un détail sans importance, « laissé, disait-elle, aux mœurs et aux coutumes des pays. » Les Siennois sincères voyaient par quelle politique Catherine désarmait et unissait les hommes : elle rétablissait l'ordre et l'amour sur la terre par l'avènement du règne de Dieu, et on se demanda si l'on garderait longtemps la chère Sainte, car sa politique,

la politique du Christ, a pour seul instrument la croix, sur laquelle on ne triomphe qu'en se donnant sans mesure et jusqu'à la mort.

CHAPITRE XVII

1378

ÉMEUTES DE FLORENCE.

Illa propheta quidem, divina flamma plena,
Et pacem et bellum secreta plurima pandit.

PIUS II, AD LAUDEM B. CATHARINÆ.

Catherine ambassadrice du souverain pontife à Florence. — Ses rapports avec les Guelfes. — Elle fait observer l'interdit. — Mort de Grégoire XI. — Troubles civils. — Attitude de Catherine devant les assassins. — Les Ciompi. — Signature de la paix. — Retour de la Sainte dans la Fraternité des Tertiaires de Sienne.

Un ordre auquel Catherine n'était point préparée l'attendait à Sienne. Les Guelfes florentins tentaient de reprendre les négociations avec le Saint-Siège, et soit que le pape partageât les espérances de Soderini, soit que, découragé de la politique mondaine des légats, il supposât plus efficace la médiation d'une sainte inspirée par l'Esprit divin, il avait, au début de l'année 1378, mandé le P. Raymond : « On m'écrit, lui dit-il, que si Catherine de Sienne se rend à Florence, on négociera la paix. — Catherine, nous tous, nous sommes à la dévotion de Votre Sainteté, s'écria le Prieur de la Minerve, et jusqu'au

martyre ! » Cette parole n'était point sans courage, quand on avait vu la République écarteler les moines, les enterrer vivants, tenailler, égorger les inquisiteurs, quand en ce moment même l'envoyé de Catherine aux Florentins, Etienne Maconi, parti de la Roche avec le P. Raymond, ne venait d'échapper au supplice que par la fuite. — Je ne veux point que vous alliez à Florence, répliqua Grégoire, on vous maltraiterait. Catherine est une femme, on la vénère, je ne crois l'exposer à aucun danger. Préparez les pous voirs nécessaires, demain je les signerai et vou-les expédierez[1] ! »

Catherine reçut la Bulle du souverain pontife et consentit à retourner comme ambassadrice du pape vers ceux qui en 1376 l'avaient accréditée près la cour d'Avignon. Nul ne s'étonna d'un pareil changement. D'un côté comme de l'autre on connaissait son impartialité absolue : on n'ignorait pas qu'elle serait une messagère de Dieu plutôt que des hommes. La confiance qu'elle inspirait rendit jaloux les plus habiles politiques.

Durant ses voyages, elle avait écrit au Prieur des Arts et au Gonfalonnier de la justice : « Qu'ils ne croient pas, disait-elle, pouvoir concilier leur foi, leur amour de l'Eglise, avec la haine des prêtres et le mépris du Saint-Siège. Ils sont dans l'erreur s'ils pensent qu'ils n'offensent pas le ciel en continuant la guerre. Quand bien même le pape et les ministres de l'Eglise seraient des démons incarnés, on devrait encore leur obéir comme aux représentants du Christ sur la

1. **B. Raym.** III, 6.

terre, car les grâces conférées par leur ministère sont telles, qu'aucun hommage, aucun acte, ne peut acquitter envers eux. Qu'on se hâte donc de s'unir contre les infidèles par la croisade, en mettant fin à une lutte dangereuse, sinon la prospérité temporelle et même le salut éternel de la Toscane resteront exposés, le Christ regardant comme faite à lui-même l'injure faite à son vicaire. Qu'on y songe, sous une apparente fortune se cache la justice de Dieu. » Volontiers Catherine paierait la paix de sa vie. Commentant l'adorable parole : J'ai désiré d'un grand désir faire la Pâque avec vous avant que je ne meure[1], qui était le point de départ et la conclusion de sa lettre, elle semblait, elle aussi, n'avoir point une parole assez forte, assez tendre pour pouvoir exprimer aux Florentins son désir déjà ancien, son espérance joyeuse de mourir, après une dernière pâque, afin de les racheter de la mort à laquelle les condamne leur péché, afin d'établir entre eux, sous la paternité du chef de l'Eglise, la paix et l'union léguées aux fidèles par le testament du Christ.

A son entrée dans Florence, Catherine trouva la ville livrée à l'agitation. Les Huit venaient d'assembler les ambassadeurs de divers États pour s'entendre avec eux et prolonger la guerre contre le

1. *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum antequam patiar*, dit S. Luc, XXII, 15, et la Sainte traduit : *con desiderio io ho desiderato di fare la Pasqua con voi prima chio muoia.* **Lett.** 207. Nous citons sa version, la légère variante dans les mots montrant l'application qu'elle se fait à elle-même du texte sacré.

Saint-Siège. En même temps, de hardis docteurs en droit canon osaient déclarer nul l'interdit, faire rouvrir les églises et pousser par la violence les timides au pied des autels.

Comme l'année précédente, la Sainte se rendit au palais de la Seigneurie. Là, elle persuada aux Prieurs qu'il était urgent de faire respecter l'interdit. Ces hommes souhaitaient sincèrement entrer en pourparlers avec Grégoire XI; désireux de la paix, ils étaient plus à même d'y contribuer qu'en 1376, car tandis que les Huit s'occupaient des luttes avec la papauté, les Prieurs avaient ressaisi quelque influence. Ils la mirent au service de Catherine [1]. Non contente de ce premier succès, elle en obtint un second auprès des *Capitaines du parti guelfe*, puis un autre aussi complet qu'inattendu sur les Huit eux-mêmes. Habiles ou convaincus, ces magistrats déclarèrent qu'on obéirait au Saint-Siège en matière spirituelle [2].

Ce que valaient les promesses des Huit, Catherine le savait par expérience; elle prétendit donc les engager avant qu'ils eussent le temps de se dédire, et elle mit tout en œuvre afin qu'on se soumît au châtiment imposé par l'Église. A Rome, elle écrivait au cardinal Pierre de Lune pour se plaindre du clergé Florentin. L'évêque Ange Ricasoli, qui

1. Gino Capponi, I, III, VII, VIIII, 285-294.

2. Note mss. d'Et. Maconi sur la marge d'un exemplaire de la Légende conservé à la chartreuse de Pontignano. Gigli Voc. Caterin. 11, 17. Nous ne voyons pas qui Maconi pourrait désigner sous le nom de Balia, sinon les *Huit*. La Balia révolutionnaire ne fut élue que le 22 juin 1378, longtemps après l'arrivée de Catherine.

était son fils spirituel, avait obéi au souverain pontife : il s'était éloigné de la ville dès la proclamation de l'interdit, et n'y rentrait pas malgré la terrible amende dont le frappaient ses concitoyens ; mais nombre de prêtres, de moines, de frères mendiants cédaient à la foule, célébraient les saints Offices et prêchaient l'hérésie. Il fallait que le vicaire du Christ usât de son pouvoir et fît cesser pareil scandale. A Florence, Catherine chercha des auxiliaires dans les couvents et dans le monde[1].

Entre tous les Ordres, celui des Prêcheurs était populaire. Pas un monument, pas une église, pas un palais, pas un pont sur l'Arno, qu'on ne dût aux frères Sisto et Ristoro, à leurs élèves ou à leurs émules. Les Dominicains avaient patronné Cimabué, étudiant de leurs écoles de grammaire, et presque tous les peintres florentins. Grâce aux Prêcheurs, la langue vulgaire s'était développée au point d'être la plus belle qu'on parlât ou qu'on écrivît. Ils faisaient connaître les œuvres de Dante, les commentaient et les expliquaient à la foule. S'ils parlaient du Verbe divin, ils attiraient une telle multitude autour de leurs chaires que non seulement la merveilleuse église de leur couvent, Sainte-Marie-Nouvelle, mais la place voisine ne pouvant contenir tant de monde, la Seigneurie avait dû faire abattre les maisons environnantes. Enfin, gloire plus pure encore, il n'existait pas dans ce pays de haines une querelle que les Prêcheurs n'eussent cherché à

1. **Lettere** 88, 136, 242, 284, 227.

apaiser [1]. La vocation même des Dominicains les appelant à soutenir le Saint-Siège, Catherine, en dehors du lien qui la faisait membre de leur famille, eût trouvé en eux ses plus fermes appuis.

Moins influents, peut-être, bien que fort considérés étaient les Olivétains. Catherine connaissait nombre d'entre eux, et sur les hauteurs d'où San Miniato domine la riante vallée de l'Arno, elle rencontra, comme à Sainte-Marie-Nouvelle, un généreux et intelligent concours.

Non loin de Florence, à Ripoli, les moines de Vallombrosa étaient révoltés contre l'interdit [2]. La Dominicaine les ramena sous la main du pape, et ce fut cet Ordre qui lui fournit son meilleur auxiliaire.

Il se nommait Dom Jean delle Celle, et bien avant de le connaître, Catherine avait entendu raconter sa singulière histoire. Rejeton d'une ancienne famille, doué de tout ce qui séduit, revêtu de l'habit religieux avant l'âge du discernement, il s'abandonnait aux vices les plus honteux, quand son Général lui enleva la direction du monastère de Florence, et le condamna à de rudes châtiments. La lumière se fit alors dans l'esprit du religieux, il se soumit, triompha de lui-même et au lieu de reprendre ses dignités, comme on l'y autorisait, il alla cacher sa pénitence dans les forêts qui dominent l'abbaye de Vallombrosa. Lorsqu'il sortit de

1. **Memori dei piu insigni pittori, scultori ed architetti Domenicani, per il P. V. Marchese.** Firenze. Le Monnier, 1854. I, I, II, 30-47. IX, 117. — **Gin. Capp.** I, II, VIII, 155.
2. **Lett.** 283.

sa solitude, ses compatriotes, oublieux de ses anciens vices, en présence de ses héroïques vertus, lui confièrent leurs fils, sûrs qu'il les fortifierait contre les tentations où lui-même avait succombé. Un moine du même Ordre, l'abbé de Passignano[1], avait depuis longtemps mis Catherine en rapports avec Dom Jean et dès le premier abord Dieu permit que le religieux docte et lettré éprouvât la puissance de l'ignorante apôtre qui, par l'imposition des mains, le guérit d'une maladie dangereuse[2]. Un malentendu venait de fortifier leur amitié. Se méprenant sur le sens des exhortations de Catherine à la Croisade[3], confondant la guerre sainte avec les pèlerinages à Jérusalem[4], quelques femmes se préparaient à suivre les armées; Dom Jean les blâma, et il ne put empêcher son blâme de rejaillir sur la conseillère présumée d'une pareille extravagance, mais son repentir fut éloquent; lorsque Guillaume de Flete lui signala son erreur, il fit un éloge merveilleux[5] de la femme inspirée dont tous deux ils étaient les fils spirituels.

1. Monastère situé entre Sienne et Florence, sur la tombe du fondateur de l'institut, saint Jean Gualbert.

2. Lett. 22, 27, 67, 95.

3. Lett. 144. La méprise est possible dans cette lettre de la Sainte à Monna Pavola et à ses compagnes qui étaient sans doute la Prieure et les Sœurs de la Fraternité de Fiesole, à laquelle paraissent aussi appartenir Orsa degli Usimbardi et Agnès. (Lett. 93). Cf. p. 427, 428.

4. La Sainte n'était point favorable aux pèlerinages qui se font aux dépens des devoirs d'état; cependant elle encouragea certains disciples à se rendre au Saint-Sépulcre et elle souhaitait les y accompagner. Lett. 208.

5. Lettere di Santi e Beati fiorentini Sorio. Roma, 1845-20.

Depuis le commencement de la guerre, Catherine et Dom Jean s'entretenaient souvent des intérêts de l'Eglise [1] ; ils s'étaient associés pour prêcher la paix aux condottieri toscans ; plus tard ils combattaient ensemble la célèbre secte des Fraticelles. Ces hérétiques, entraînés par leur amour sans intelligence à une sorte de panthéisme, ne professaient point de dogme, et leur pauvreté orgueilleuse, qu'ils opposaient au luxe du clergé, cachait des mœurs corrompues. Publiquement Dom Jean et Catherine discutaient avec eux; parfois on se demanda, quand elle exposait que sans la raison la Foi est impossible [2], si la jeune apôtre ne l'emportait pas comme éloquence sur le vieux moine [3]. En 1378 ils réunirent les fidèles décidés à ne point pénétrer dans les églises tant que le souverain pontife en fermerait l'entrée, et encouragèrent leurs amis, les associations pieuses, les fraternités de Tertiaires, les couvents de femmes où Catherine était tout-puissante, à se réunir pour prier dans le même esprit de pénitence.

L'ambassadrice du Saint-Siège possédait toute une famille spirituelle à Florence. Pierre dei Bardi, Leonard Frescobaldi, ruinés l'un et l'autre par les rois auxquels ils prêtaient leurs richesses, avaient appris d'elle à se donner un maître qui saurait mieux rémunérer leurs services. Bartolo et Orsa degli Usimbardi, et leurs humbles amis le tailleur

1. **Lettere** 32, 84, 287, 83, 296, 82.
2. **Dial.** LI. Cf. ch. XVIII.
3. **Gigli Voc. Cater.** II, 46.

Pépin et sa femme Agnès se formaient depuis longtemps la conscience par la méditation des lettres que la Sainte leur adressait en particulier ou en commun. Grâce à la direction de Catherine, Laudomia, la femme de Charles Strozzi, entrée par son mariage dans une famille hautaine et avide, y donnait l'exemple du désintéressement, du détachement des biens et des honneurs [1]. Unis aux Pénitents que rassemblait Jean delle Celle et à la Confrérie d'hommes et de femmes fondée par saint Pierre de Vérone, les Florentins formèrent de longues processions; elles parcouraient la ville en chantant des cantiques, qu'un nouveau disciple de Catherine, Gianozzo Sacchetti [2], venait de composer sous son inspiration. En tête, l'artisan Romano portait, sans doute, l'étendard blanc orné d'une croix rouge, que la Compagnie *del Bigallo* tenait du martyr dominicain. On se massait au seuil du couvent des Prêcheurs, à l'ombre de Sainte-Marie-Nouvelle, où en 1376 la Sainte priait pour la paix.

Enfin la ville fit un premier pas dans la voie de la soumission et observa l'interdit. *Tiensi lo interdetto* [3]! écrivit la Dominicaine à sa sœur Alexia; puis elle donna au P. della Fonte quelques éclaircissements sur sa vie intérieure. Sainte Lucie venait de lui apparaître; la vision était semblable à celle qui,

1. Lett. 75, 79, 85, 86, 89, 90, 91, 92, 93, 97, 144, 236, 248, 259, 274.

2. Lett. 72. — Laud. pubb. da Franc. Palermo Cellini alla Galileiana, 1862. — Lettera X. [Bibliographie I, vi.]

3. On respecte l'interdit.

cinq ans auparavant, précéda sa mort miraculeuse et sa résurrection. De nouveau sa vue de l'éternelle vérité prenait une intensité plus grande et lui arrachait ce cri : « Je prie la très douce Lucie de nous faire répandre notre sang pour la vérité! »

Parmi les fils spirituels de Dom Jean ardents à seconder les vues de l'ambassadrice, il en fut un qui se donna à elle pour ne plus la quitter jamais. C'était un jeune Florentin, Barduccio Canigiani, qui, à l'âge où tout plaît, où tout attire, n'avait même pas le désir des joies de la terre, tant il était absorbé par la contemplation d'un idéal intérieur. Il ne regardait le monde que pour y faire le bien, et sa sagesse précoce, sa connaissance des hommes, non moins que son entier détachement de lui-même, le rendaient utile à maint citoyen de Florence. Catherine, séparée à cette époque d'Alexia et d'Etienne[1], l'adopta avec une tendresse plus grande encore que celle dont elle entourait ses autres fils spirituels ; elle semblait l'aimer de l'amour particulier que les mères ont pour les enfants de leur âge mûr, alors qu'elles craignent de ne pas vivre assez pour les voir grandir. Déjà Catherine entretenait des rapports avec la famille Canigiani, puissante dans la République. Le père de Barduccio était ce Pierre qui l'année précédente venait chercher la Sainte à Sienne. Ristoro, le frère aîné du nouveau disciple, tenait la charge de Capitaine du parti guelfe et tous deux s'unirent aux négociations

1. Lettere 277, 283, 298.

que la Bienheureuse entreprenait pour le Saint-Siège.

L'appui naturel de l'ambassadrice était le parti auquel appartenaient les Canigiani ; ce parti avait pour lui le bon droit et même le nombre, car la rancune et l'intérêt rendaient guelfe le commerce florentin lésé naguère par les seigneurs gibelins, et détruit par l'interdit. Mais si le pouvoir des Huit semblait ébranlé, il n'était pas anéanti. Ces hommes pleins d'audace, habiles à flatter les passions, à intimider ceux qu'ils ne pouvaient séduire, avaient résolu, tant que Rome en fournirait le moindre prétexte, de prolonger une guerre avec laquelle devait finir leur puissance. Catherine sentit toute la gravité de la situation et la démontra aux Prieurs des Arts. D'une part on avait à subir des prélats égoïstes, plus soucieux de la satisfaction de leurs passions, que de la paix, de l'autre on voyait des rebelles aux lois divines et humaines décidés à tout sacrifier à leur avidité du pouvoir. Il fallait donc que l'Ambassadrice usât de son influence personnelle sur le pape, et que les guelfes opposassent la force à la violence. Le souverain pontife consentit à réunir une assemblée à Sarzana pour négocier la paix ; en même temps, par la résistance que les Prieurs et les Capitaines firent ouvertement aux Huit, ils s'attirèrent nombre d'adhérents. Tous se groupèrent autour de Catherine et reconnurent que la guerre était à la fois désavantageuse pour la vie présente et funeste pour la vie future : ils avouèrent que la République contestait à l'Église des droits incontestables, que devant Dieu et devant leur conscience,

les Florentins étaient tenus de restituer au Saint-Siège ses possessions; enfin ils résolurent que malgré les Huit la paix serait signée [1].

La seule arme légale qu'eussent les guelfes contre les Huit et la faction gibeline, qui avait à sa tête la famille Ricci, était *l'admonestation*. Par un arrêt, on avertissait tel citoyen qu'il était frappé d'incapacité politique. On lui enlevait toutes ses charges, l'État le regardait comme mort. Soderini, Pierre Canigiani, et Altoviti, croyaient qu'en infligeant ce ban à quatre ou cinq personnes, les guelfes pourraient parler en maîtres à Florence et y terminer à leur gré les affaires de la République avec Rome. Catherine se rangea à leur avis. Elle sollicitait les Capitaines de prendre cette mesure de rigueur, quand la mort imprévue du souverain pontife fit naître de nouvelles complications.

Catherine perdait en Grégoire un ami éprouvé. Certes il manquait des vertus énergiques qui font les grands pontifes; mais s'il avait failli, c'était par impuissance ou omission, et il apportait au ciel une âme pure des vices de sa cour. Catherine lui recommandant dans une dernière lettre des ambassadeurs siennois, disait avec élan : « S'il est au monde un peuple qu'on puisse gagner par l'amour qu'on lui témoigne, c'est le mien [2]; » et gagnée elle-même par l'affection, la soumission, la confiance que Grégoire XI lui avait témoignées, elle s'affligea de voir le pontife rendre ses comptes à Dieu au moment où

1. B. Raym. III, 6.
2. Lettera 285. Nous ne possédons que quatorze lettres de la Sainte à Grégoire XI; les autres ont été détruites ou égarées.

il méditait un acte de faiblesse qu'elle aurait sans doute empêché : le retour à Avignon. Qu'allaient d'ailleurs devenir les négociations de Rome avec Florence, négociations que l'assemblée de Sarzana, où Grégoire offrait aux Florentins comme arbitre leur propre allié Barnabé Visconti, avait presque menées à bonne fin ? L'élection du nouveau pape et son intronisation interrompaient naturellement les pourparlers. Ce délai eut pour l'ambassadrice de fâcheuses conséquences.

Entrés dans la voie des admonestations, les guelfes réussirent et s'enivrèrent du succès. Déjà ils avaient frappé un membre du Conseil des Huit et beaucoup d'autres citoyens. Bientôt ils étendirent l'admonestation à des hommes que la vengeance privée bien plus que l'intérêt public désignait à leur rigueur. Ristoro Canigiani était mêlé à ces violences. Malgré sa résistance aux excès de son parti, Soderini portait vis-à-vis de ses concitoyens le poids de fautes auxquelles il ne participait point et le nom de Catherine, jusqu'alors symbole de concorde, devenait le bouclier derrière lequel les guelfes s'abritèrent pour admonester jusqu'à quatre-vingt-dix citoyens. L'ambassadrice du Saint-Siège dégagea aussitôt sa responsabilité. Non contente de blâmer hautement les Capitaines, elle rappela Etienne Maconi à Florence, le chargea de faire savoir à tous qu'elle désavouait les auteurs des récentes admonestations [1] et ne pouvant pacifier les partis, elle arrêta du moins les manœuvres de ses

1. Lett. 295. — B. Raym. III, 6.

disciples en les empêchant de briguer les suffrages du peuple dans les élections. Plus habile qu'eux, elle poursuivit alors les négociations qu'ils avaient ébauchées : elle obtint que la République envoyât à Rome une ambassade sincèrement disposée à mettre fin aux hostilités.

Soudain Florence se trouva en révolution. Tandis que les guelfes méditaient un coup de force, les gibelins les avaient devancés. Grâce à l'habileté de Silvestre de Médicis, ils soulevèrent le peuple et s'emparèrent du pouvoir. Les émeutiers incendièrent et pillèrent les palais ; sur la rive gauche de l'Arno, on entoura la maison de Soderini : c'est un fourbe, un hypocrite, un ami de la Siennoise ! criait la populace, et soudain la demeure où Catherine avait été si joyeusement accueillie ne fut plus qu'un monceau de cendres. Plus loin, les Manelli se vengeaient d'avoir été admonestés, en brûlant le splendide palais Canigiani, dont les avis de Catherine n'avaient pu bannir les ameublements fastueux et le luxe cher aux Florentins.

A la lueur de l'incendie, chaque Florentin saisissait son ennemi, ou le premier venu dont un meneur jetait le nom à la foule. Grâce aux intrigues occultes des Huit, celui de Catherine fut bientôt dans la bouche de l'émeute. « N'épargnons pas l'auteur de tous nos maux, criait-on, prenons cette criminelle, brûlons-la, coupons-la par morceaux. » Cédant à la peur, de paisibles citoyens qui, au début des troubles, avaient caché les Siennois chez eux, les renvoyèrent.

Comme son divin Maître, Catherine n'avait plus un

toit où reposer sa tête. La nuit tombait; elle entra, suivie de Christophe de Gano, de Jeanne de Capo et de quelques autres des siens, dans un jardin désert. Sans une plainte elle s'y agenouilla. Autour d'elle tous comprenaient l'union de sa silencieuse prière à l'oraison du Christ agonisant. Pour Catherine, ils ne l'ignoraient point, l'oraison du Verbe incarné n'exprimait pas seulement, comme pour les Pères et les Docteurs, la lutte entre l'humanité de Jésus, et les affres de la mort. L'apôtre inspirée concevait que la peine la plus amère du Rédempteur, celle qu'il avait endurée avec une vivacité croissante depuis l'Incarnation, c'était celle du désir: il désirait rétablir l'honneur de Dieu atteint par le péché d'Adam et rendre au genre humain sa fin bienheureuse. Attendre l'heure de la Rédemption lui était une dure épreuve ! Que de fois, avec la passion d'un cœur qui en était lui-même dévoré, l'Apôtre avait dépeint à ses amis ce tourment de l'attente ! ce tourment auquel la passion du salut des Florentins l'associait et qu'elle leur avait exprimé dans le langage de l'Eglise par les paroles mêmes du Christ : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum antequam patiar !* « Les âmes fortifiées par la grâce, disait-elle en opposition avec les commentateurs de la Passion, ne doivent pas croire, comme les âmes faibles, qu'au jardin des Oliviers le Christ demandait à son Père d'éloigner un calice qu'il buvait dès sa naissance : au contraire, à mesure que l'heure approchait de boire ce calice jusqu'à la lie, il l'appelait de tous ses vœux ; il eût voulu hâter la consommation de son œuvre d'amour.

Ne disait-il pas à Judas : Ce que tu fais, fais-le promptement? Aussi, en consentant à ce que le calice s'éloignât, c'était son impatience même qu'il offrait à Dieu[1]. » L'impatience de souffrir et de mourir, voilà, pensait-on dans le jardin de Florence, ce que Catherine offre en ce moment à Dieu. Tout à coup elle parut exaucée, ainsi qu'à Gethsémani l'avait été son Maître ! Le calice ne s'éloignait point. Envahissant le jardin, des hommes armés d'épées et de bâtons réclamaient à grands cris Catherine de Sienne.

Est-ce le martyre? La Sainte le croit et court à la rencontre des bourreaux. « Au nom du Tout-Puissant, je vous ordonne de ne toucher à aucun des miens, » crie-t-elle d'un ton d'autorité. La foule s'arrête ; Catherine tombe à genoux devant un homme qui brandit une épée nue en proférant d'horribles menaces.

Un désir infini la pousse à s'immoler ; la béatitude, la douleur se disputent son âme. Elle se sent unie à Dieu, elle se sent pure, elle se sent dans les bras de la Providence, elle entend sonner l'heure où il faut de nouveaux martyrs ; mais une vision lui montre la ville pleine d'esprits infernaux qui enveloppent les intelligences de ténèbres ; on offense Dieu, sa justice châtiera, la paix ne sera point signée ! Cette dernière pensée domine tout ; afin d'expier les crimes de Florence, Catherine se pré-

1. **B. Raym.** II, 6. Le désir dont parle la Sainte est un désir intellectuel et point un désir sensible ; elle fait allusion à la volonté humaine du Christ en tant que cette volonté est soumise à la volonté du Père, non en tant qu'elle gouverne la sensibilité.

cipite vers l'arme qui la menace. « C'est moi, dit-elle, qui suis Catherine, faites ce que Dieu vous permet. » Le malfaiteur recule ; il semble que les paroles de la Sainte soient autant de glaives qui le frappent au cœur. « Retirez-vous, » murmure-t-il ; comme si elle implorait une grâce, elle continue : — « Pourquoi fuir? je veux souffrir pour Dieu et pour l'Eglise ; j'ai trouvé ce que je cherchais ! Vous êtes chargé de me tuer ; agissez sans crainte, je ne m'échapperai pas. » On voit alors les assassins terrifiés reculer devant la douce victime. Les disciples de Catherine l'entourent, elle éclate en sanglots, son cœur se brise d'amour et de regret, car le calice fuit devant ses mains avides de le saisir. Sur les lèvres frémissantes de la Sainte tremble un reproche : « l'éternel Epoux de mon âme, gémit-elle, m'a grandement raillée ! » Oui, par l'épreuve la plus dure que puisse imposer l'amour, l'Epoux divin semblait se railler de sa pauvre épouse terrestre. « Si un seul être était assez parfait pour donner sa vie, venait d'écrire Catherine à Dom Jean, il attirerait la miséricorde divine ; son sang fléchirait les cœurs endurcis des Florentins, que seul le sang peut attendrir[1] ! » Ne voyant pas de victime sans tache, la jeune Vierge s'était offerte, et, semblant la dédaigner, le Seigneur avait passé.

Brisé dans son élan par le refus, que Catherine nomme le « coup de talon des créatures, » l'amour ouvre en certains cœurs une plaie propre à dessécher la source du dévouement. Quand ce refus part

1. Lett. 296.

de la patrie, de l'Eglise, quand l'on s'entend dire : Tu n'es pas digne de mourir pour moi ; mon œuvre, l'œuvre à laquelle tu te sacrifies, s'accomplira sans ton secours, on traverse un martyre autrement cruel que la mort, et on se relève traître ou héros. S'il était possible de la part du Créateur, un tel refus anéantirait ; aussi n'était-ce point un refus qu'éprouvait Catherine. Son angoisse était l'angoisse de l'attente, qu'elle avait su reconnaître dans les angoisses de Gethsémani, parce que seule, peut-être, parmi les Saints elle devait y participer. Recueillis autour d'elle, ses disciples la virent se relever rayonnante sous la plénitude de grâces nouvelles. Racontant au P. Raymond la scène de l'émeute, ses aspirations, son désappointement, elle dévoilait son âme, et l'on se demandait si jamais l'humilité, la douceur, la patience du Christ s'étaient reflétées aussi clairement.

Elle se propose, écrit-elle à son confesseur, de recommencer l'œuvre de son perfectionnement, et cela tout de suite, afin que ses péchés ne la privent plus du martyre ; elle pleure ses fautes, qui la rendent indigne d'éclairer, de pacifier les rebelles ; elle presse le P. Raymond de porter le pape, à la clémence ; elle voudrait rejoindre son confesseur, lui parler des œuvres admirables que Dieu a opérées ; selon la tradition dominicaine, son *fiat* se transforme en un joyeux *Deo gratias*, elle remercie Dieu de l'allégresse intense qu'elle a ressentie dans l'espérance du martyre, elle célèbre les faveurs que ses enfants spirituels ont reçues au jardin de Florence, elle n'accuse que son manque de vertu : « Je n'ai pas mé-

rité, dit-elle avec une force d'expression empruntée aux hymnes sacrées, de sceller par mon sang une pierre dans le corps mystique de l'Eglise. » Attribuant à son indignité le dédain du Seigneur, elle purifie la victime, et comme le Christ, elle attend l'heure de Dieu [1]. Martyre par la volonté, elle obtient non point encore la paix entre le Saint-Siège et Florence, mais une trêve ; les citoyens cessent de s'entr'égorger : *Ecce Agnus Dei*, disent avec conviction les amis de l'ambassadrice ! Cette femme, avide de manger avec eux la dernière pâque, cette femme inconsolable de ne point leur sacrifier sa vie, est bien l'image du divin crucifié ! Ils craignent de la voir appelée au Calvaire, ils se serrent autour d'elle, ils veulent la soustraire au danger ; ne la laissant point rentrer dans la maison que Nicolas Soderini et Pierre Canigiani lui ont fait construire [2], et où elle habite depuis son arrivée à Florence, ils la cachent soigneusement. Les guelfes se préparent à quitter la ville ; on la supplie de les suivre, on lui conseille même de retourner à Sienne. Simplement elle expose son devoir : le Saint-Père l'a envoyée négocier la paix, elle ne quittera le territoire de

1. La lettre 295 donne au P. Raymond le récit de l'émeute et est l'expression intime des sentiments de la Sainte qui l'envoya au Prieur de la Minerve par Christophe de Gano.

2. Sur la rive gauche de l'Arno, au pied de la colline de Saint-Georges. **Scipione Ammirato**, I, II,XIII, 711, dit que cette maison lui fut donnée par Soderini. **Marchione Stefani** assure au contraire qu'elle la dut aux Canigiani ; certains passages des documents nous font supposer que plusieurs Florentins s'unirent pour offrir l'hospitalité à l'ambassadrice du pape.

la République qu'après la conclusion d'un traité.

Tout ce qu'on put obtenir d'elle, et sans doute par l'intervention de ses supérieurs, fut qu'elle acceptât l'hospitalité d'un couvent, situé hors de Florence [1], et qu'elle ne refusât point le refuge qu'elle pouvait trouver dans des grottes où se retiraient certains ermites [2]. Comme l'une des Tertiaires, Jeanne de Capo, blessée au pied, craignait de rester seule à Florence, la Sainte la guérit par un miracle. Bientôt Catherine répandit des faveurs sur toute la campagne florentine. A sa voix jaillirent des sources limpides, à sa prière le vent emporta les orages [3].

Cependant elle rendait compte de sa mission au pape Urbain VI, successeur de Grégoire XI. L'exhortant à la charité du Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, elle l'entretenait de la croisade que les incursions des Turcs en Occident semblaient en ce moment même appeler ; elle lui prouvait la nécessité de réformer un clergé corrompu et corrupteur, par l'entrée de vertueux prélats dans le sacré collège ; avec les huit citoyens que Florence envoyait à Rome [4], elle sollicitait la paix. La justice pontificale se montrera miséricordieuse, disait-elle ; on n'exige des malades que ce qu'ils peuvent donner ; la justice sans miséricorde est une justice sans lumière. La vue prophétique de la Sainte lui permet

1. San Pietro a Monticello.

2. Les auteurs modernes admettent sans preuves à l'appui que ces ermites étaient, chose peu probable, ceux de Vallombrosa.

3. **B. Raym.** II, 3. — **Legg. Min.**, II, 8. — **Gigli Voc. Cat.** II, 458.

4. **Ammirato** I, 715.

d'ajouter que les Florentins seront les meilleurs fils du pape [1]. A peine trouve-t-on une allusion au péril qui l'a menacée ; l'insurrection n'empêchera point, elle le sait, la République de poursuivre ses négociations avec Rome, l'Ambassadrice ne parle donc d'elle-même que pour s'humilier de ses péchés. Le seul désir qu'elle exprime, est celui d'être rendue à sa patrie par la fin des hostilités, et encore elle ajoute : « Faites de moi tout ce que vous voudrez [2]. »

En même temps elle excitait ses amis ruinés, admonestés, exilés, à profiter chrétiennement de leurs épreuves. Pierre Canigiani avait gardé jusque dans sa vieillesse le goût de l'action. Au seuil de l'éternité il fixait encore ses regards curieux, presque avides, sur un monde où il n'avait plus d'avenir. Catherine lui fit comprendre que, puisque Dieu lui créait des loisirs en le faisant frapper de mort politique, il devait employer ces loisirs à se préparer au jugement, et elle lui traça un règlement de vie. Ristoro, qu'elle avait si souvent supplié de ne point briguer, et même de refuser les charges où l'on est exposé à offenser le prochain et à commettre des fautes dont plus tard on rougit, Ristoro, coupable, désabusé et puni, trouva que la Sainte avait vu clair dans l'avenir. Il apprit d'elle à aimer la vérité et à porter ses peines avec une « cordiale allégresse. » Au bruit des tumultes populaires, elle l'entretenait de la révolte des forces secrètes de la vie contre l'homme, de la lutte de la nature et de la

1. Lors du schisme, ils restèrent fidèles à Urbain VI.
2. Lettera 291.

grâce. A celui qui venait de perdre les biens et les honneurs du monde, elle vantait la possession de la grâce de Dieu qui nous appartient en propre et ne peut nous être enlevée. Devant les ruines fumantes encore de son palais, elle lui faisait toucher du doigt l'instabilité de la fortune, elle lui montrait la folie de dépenser son avoir en riches ameublements. « C'est pour mourir qu'il faut vivre, lui écrivait-elle ; le jugement des hommes ne pèsera de rien dans la balance du Juge suprême : nous n'emporterons avec nous que le bien ou le mal que nous aurons fait. L'insensé étend les bras et embrasse toutes les délices de ce monde par l'ardeur de ses désirs. A l'heure de la mort, il ne lui reste que l'aiguillon de la conscience et la honte d'avoir mal agi. Comme le fou, comme celui que berce un songe, il nageait en rêve au sein du bonheur. Eveillé il ne trouve plus rien, car il avait cherché le bien dans le mal, la lumière dans les ténèbres, la vie dans la mort, la richesse dans la pauvreté, l'infini dans les choses finies. Réjouissez-vous de ce qui arrive, car c'est la vie de votre âme, ajoutait-elle pour conclure, et chassez le monde de vos affections, car il vous chasse des siennes. »

Au courageux Soderini, Catherine rappelait que les biens de la terre étant prêtés, il faut savoir les rendre à Dieu quand il les redemande ; mais tout en l'exhortant avec saint Paul à se railler du monde, comme le monde se raillait de lui, elle laissait entrevoir à l'exilé le retour dans la patrie[1].

1. Pierre Canigiani fut déclaré *sopragrande* et frappé d'une

Les affaires de la République changèrent en effet de face. Un apaisement momentané permit à Catherine de rentrer à Florence avec Nicolas Soderini, qui fut heureux de trouver un refuge dans la petite maison de la Sainte. Le calme dura peu. Déjà on comptait des mécontents parmi les seigneurs gibelins! Le bas peuple, dont les meneurs s'étaient mis en sûreté, craignait d'être puni de ses incendies et de ses pillages ; en commettre de nouveaux, augmenter le nombre des coupables et des victimes était, se disait-il, le seul moyen de s'assurer l'impunité. « Quand il y a beaucoup de criminels, nul n'est puni; ainsi raisonnaient ces hommes accoutumés aux révolutions ; on châtie les fautes, mais on récompense les forfaits ; si tous sont frappés par un même désastre, personne ne cherche à se venger, car on supporte plus facilement la ruine générale que les pertes individuelles. » Les plus ardents à fomenter une émeute étaient les *Ciompi*, ou ouvriers *sotto-posti*, soumis aux autres, qui ne faisaient partie d'aucun art majeur ou mineur. Dans les révolutions, la fortune ne les avait point encore portés au faîte, maintenant ils voulaient leur tour. Pourquoi prodigueraient-ils leurs sueurs à des maîtres dont les richesses s'accroissaient à leurs dépens? Pourquoi ne frapperait-on pas au contraire les riches d'une taxe progressive? S'excitant les uns les autres, ils déclaraient que l'antiquité de la race ne signifie rien, puisque tous ont la même origine, que

amende. Nicolas Soderini fut envoyé à 50 milles de la ville. Marchione, dei Stefani, X, 796. — Lettere 96, 258, 266, 279, 299, 301, 297.

la différence entre les hommes vient de l'autorité et de la richesse. Le pauvre honnête, ils le savaient par expérience, s'enrichit rarement, il fallait donc s'emparer des biens de la terre, le succès justifierait les moyens. Forts de ces principes, animés de ces sentiments, les Ciompi se soulevèrent et prirent en main le pouvoir. Mais c'était à bon droit que les *Grands* prétendaient mieux supporter la défaite que la populace la victoire. On marcha de révolution en révolution, et le sang coula à flots dans la ville en flammes.

Dans le même temps, Catherine poursuivait ses négociations pour la paix, que les dernières émeutes favorisaient en quelque sorte, puisque le parti populaire emprisonnait nombre d'ennemis de Rome. Sa bravoure à se montrer sans crainte, toute simple, tout humble, dans cette ville où la mort venait de la menacer, favorisa son ministère et lui permit, au milieu des désordres, de se diriger d'un pas ferme vers le but qu'elle avait résolu d'atteindre, et d'atteindre promptement. Elle pressentait que l'Église serait bientôt engagée dans une lutte plus terrible que la guerre avec Florence [1], et il serait « trop dur, écrivait-elle dès lors au cardinal Pierre de Lune, d'avoir à combattre au dedans et au dehors, car la guerre actuelle n'est rien, comparée à ce qui arrivera. »

1. **Machiavelli, Istorie Fiorentine,** III. — **Tumulto dei Ciompi,** scritto da **Dino Capponi.** Fir. Barbera, 1862. — **Moti Fiorentini del 1378 dei quali ebbe Sta Caterina da Siena a patire. Nicolo Tommaseo Arch. Storico Italiano** Nuova serie. XIII, I, 21, 45. — **Une insurrection ouvrière à Florence en 1378 par L. Simonin.** Journal des Economistes.

Tant d'efforts, tant de prières surtout, reçurent enfin leur salaire. Catherine avait déclaré à Urbain VI que Florence serait désormais le plus fidèle soutien de la papauté, et, pendant les derniers jours de juillet, un envoyé du Saint-Siège y apporta l'olivier de la paix. « Réjouissez-vous, mes enfants, réjouissez-vous et remerciez Dieu par de douces larmes, » écrivit alors l'Ambassadrice à sa famille spirituelle de Sienne. S'inspirant des paroles du Christ aux disciples de saint Jean-Baptiste, elle ajoutait : « Les morts sont ressuscités, les boiteux marchent, les sourds entendent, l'œil aveugle voit, les muets parlent et crient à haute voix : Paix, paix, paix ! grâces vous soient rendues, Seigneur, qui nous avez réconciliés avec notre père[1]. »

La guerre cessait ; les sanctuaires se rouvraient ; tel était le prix accordé à la patience de Catherine sous cette épreuve de l'attente, qu'elle avait vue au cœur du Rédempteur et partagée avec lui. La Sainte rentra donc dans sa patrie et reprit sa place parmi ses sœurs du Tiers-Ordre[2]. Selon la parole de l'Ecriture, elle « goûtait la mort, » et c'était dans le milieu où Dieu l'avait appelée à vivre, qu'elle voulait se recueillir pour écouter la vocation à l'éternelle vie.

1. **Lettere** 293, 277, 303.

2. L'une des rares lettres datées de Catherine (L. 304) porte cette mention : *Fatta in Siena a di* 27 *di Agosto* 1378.

CHAPITRE XVIII.

1378.

LE LIVRE, LES LETTRES ET LES ORAISONS DE CATHERINE.

Si forte di parlare io son costretto
Quello che io ho nello intelletto,
Che più tacer non posso sofferire.

CAFFARINI. LAUDE A RIV. DELLA B. CATERINA.

La mystique. — Ses adeptes dominicains avant 1378. — La doctrine de la Sainte : la Création ; la Rédemption ; le Médiateur. Liberté de l'homme. — Les pécheurs : leurs larmes, les arrhes de l'enfer. — Les justes. *La Voie* : connaissance de Dieu et de soi-même ; orientation de la volonté ; prière ; larmes de contrition ; détachement des biens terrestres ; pauvreté ; vertus excitées par l'Espérance ; sacrements ; actes de compassion envers le prochain ; entretien des serviteurs de Dieu ; pénitences corporelles ; acceptation de la souffrance. La *Vérité*, secret du cœur de Jésus : Dieu en l'homme, l'homme en Dieu ; abandon de la volonté ; oraison ; larmes de compassion et de joie ; détachement des biens spirituels ; chasteté ; vertus fécondées par la Foi ; actes intellectuels de charité ; entretien du Verbe incarné ; pénitences spirituelles ; désir de la souffrance. La *Vie* sous la lumière d'amour : union de l'homme avec Dieu ; offrande de soi pour les pécheurs ; larmes de feu ; détachement de son propre être ; obéissance ; vertus prouvées par la charité ; don entier de soi ; entretien du Verbe divin ; pénitence du cœur ; ou souffrir ou mourir. — La Barque des Frères Prêcheurs. — Catherine interprète dominicain de saint Paul. — Son apostolat vulgarise la doctrine de saint Thomas, comme celui de saint Paul vulgarise la doctrine de saint Jean.

Les pressentiments, l'intuition des vues providentielles, s'accordaient pour préparer les disciples de Catherine à la perdre : il fallait se résigner au silence que cause la mort. Anxieux de garder les

conseils de leur mère spirituelle, ils réclamèrent d'elle un résumé de sa doctrine.

Cette doctrine tous la comprennent, mais point au même degré.

Le mot de mystique qu'on applique à la science surnaturelle de Catherine éveille seulement pour les gens du siècle l'idée d'un secret nuageux. L'homme, déclarent-ils, connaît uniquement ce qui est à la portée des sens et de la raison. Pourtant, lorsqu'au sortir de l'extase, Catherine parlait comme saint Paul de ce qu'elle avait vu et entendu, les gens du siècle l'écoutaient volontiers. Mieux initiés, d'autres trouvaient en son langage quelque chose de la vie éternelle, un écho de mystères lointains, inaccessibles, dont ils n'avaient point le sens et qui cependant les charmait : la voix de cette femme les rendait indifférents aux ensorcellements des créatures, aux harmonies purement humaines, et tout en ne s'efforçant point de la suivre jusqu'où elle voulait les emmener, ils préféraient sa parole à toute parole. Plus profonde était la compréhension de l'élite des disciples et surtout celle des Frères Prêcheurs, car outre les notions de la raison, outre les leçons que la théologie offre à tous, ces religieux possédaient les enseignements de cette partie la plus haute de la théologie qu'on nomme la mystique.

Si les hommes et les femmes de tout état et de toute condition, dont la maternité de Catherine faisait une même famille, interrogeaient les Dominicains sur la mystique, ils répondaient : « C'est la plus haute connaissance qu'on puisse avoir de Dieu unie au plus grand amour qu'il soit donné

d'éprouver pour lui [1] ! Non seulement Catherine reçoit des lumières uniques pour cette connaissance élevée, non seulement son amour accroît toujours sa connaissance, puisqu'ils s'alimentent réciproquement, mais par une disposition providentielle, elle a de plus, et cela n'est point accordé à tous les mystiques, l'intelligence précise de ce qui lui est révélé, car elle est apôtre, et après avoir contemplé la vérité, elle doit la prêcher. Catherine instruit les hommes comme un nouveau docteur de l'Eglise, et nous ne pénétrons pas nous-mêmes toute la profondeur de ses enseignements [2]. »

Contemporaine de l'union surnaturelle de l'homme avec son Dieu, la mystique a nécessairement les révélations divines pour principe. Dans l'Ecriture et la tradition, Dieu s'adresse à toutes les âmes, puis il applique et développe sa première parole dans les révélations particulières. Le *Magnificat* est le chant qui exprime le mieux cette union de la créature avec le Créateur, c'est pourquoi tous les disciples de Catherine aimaient à le chanter. Selon leurs forces, la Sainte avait encore porté ses fidèles à méditer les pages de l'Evangile où saint Jean cherche le Verbe jusqu'au sein du Père céleste, et les Epîtres dans lesquelles saint Paul révèle le secret de la vie du Christ, tel qu'il l'a contemplé au troisième ciel. Avec saint Augustin, saint Bernard et

1. *Theologia mystica est contemplatio perfectissima et altissima Dei, et fruitivus ac suavissimus amor ipsius intime possessi.* **Vallgornera. Theol. Mystica.** Q. I, Art. 1.
2. **B. Raym.** passim.

saint Grégoire, dont les paroles se trouvent souvent sous sa plume, elle avait initié ses disciples aux grandes lignes de cette science; mais ils étaient peu instruits de l'Histoire de la Mystique, et à une école où Dieu est le vrai maître, la femme inspirée qui éclairait de nouveaux horizons et sondait les mystères à des profondeurs nouvelles pouvait elle-même ignorer ses devanciers.

Entre tous les disciples de la jeune apôtre dominicaine, les Frères Prêcheurs avaient particulièrement étudié l'existence scientifique donnée à la mystique par Denys l'Aréopagite. Les œuvres de saint Bernard, d'Hugues et de Richard de Saint-Victor leur étaient familières, et comme l'Ordre de Saint-Dominique, recueillant la semence jetée par ces docteurs, avait porté une abondante moisson, ils se nourrissaient du pain de la famille. A l'heure de sa mort, Albert le Grand résumait toute la doctrine dominicaine par un mot : l'amour [1]; son élève saint Thomas ne se contentait pas d'enseigner que la perfection consiste dans la charité; il faisait une œuvre de Maître en disciplinant la mystique, comme il avait discipliné la théologie. Son travail donna un point d'appui et, quand elle l'y chercha, la direction la plus sûre, à une école née peu avant l'Angélique Docteur et célèbre après sa mort : l'école des mystiques allemands. Avec Nicolas de Strasbourg, Eckhart [2], Tauler, Henri

1. *Ipsius christianæ perfectionis finis sit charitas qua Domino Deo adhæretur*. **De Adhærendo Deo. I. Cf. XII.**

2. Eckhart, dit le P. Denifle, est bien plutôt un scolastique qu'un mystique (**Deutsche Schriften herausgegegen von P. H. S.**

Seuse[1] et l'auteur anonyme de la *Théologie mystique*, les Frères Prêcheurs allemands montèrent jusqu'aux plus hautes spéculations de la science divine, dont ensuite ils démontrèrent l'application morale. Les Dominicains rassemblés autour de Catherine s'étaient enrichis de ces trésors de leur Ordre ; ils y joignaient la connaissance des premiers discours de l'un des plus anciens mystiques espagnols[2] leur contemporain, Vincent Ferrier ; en outre, dans toute l'Italie et surtout au couvent de Pise, la plus haute des sciences avait de dignes adeptes. Comparant Catherine à tant de lumières, ses disciples dominicains lui trouvaient un éclat de même ordre et cependant particulier. A ce que l'Esprit-Saint suggérait aux Prêcheurs dans leur apostolat, elle ajoutait des révélations nouvelles sous une forme singulièrement propre à continuer l'œuvre de saint Dominique et de ses fils en purifiant, en éclairant, en unissant au divin amour

Denifle, München, 1876, III. **Seuses Exemplar**, Augsburg-München, 1880. Einleitung VIII. Il semble donc que Tauler, Seuse et les *amis de Dieu* appuient leur mysticisme sur la scolastique d'Eckhart, comme celui de Catherine s'appuie sur la scolastique de saint Thomas.

1. Longtemps cet auteur n'a été connu que par la traduction latine de ses œuvres, aussi le nommait-on Suso. Le dernier traducteur français du grand mystique allemand (**E. Cartier**, **Œuvres du B. Henri Suso**, Paris, 1851) s'est servi de la version italienne du P. **Nente** [Roma, 1663], qui elle-même était une traduction du texte latin de Surius.

2. C'est l'école dominicaine et en particulier sainte Catherine qui a préparé la voie aux grands mystiques espagnols et préservé l'Espagne du quiétisme. Cf. **Historia de los Heterodoxos Espanoles por el Dr Don M. Menendez Pelayo**. 1877, II, 524-585.

les âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ; cette lumière éclairait, réchauffait, et craignant de la voir disparaître, les Dominicains se demandaient avec inquiétude : « Que deviendrons-nous quand Dieu aura rappelé à lui notre mère? — Dieu trouvera une autre femme ignorante pour en faire son instrument, » s'écriait Catherine, quand elle les surprenait dans de tels entretiens.

Le Saint-Esprit, qui directement lui inspirait sa doctrine, la pressa pourtant de réunir en un livre les leçons qu'elle recevait durant ses extases. Je les tiens, disait-elle avec une simplicité d'expression dont seule la théologie peut éclairer le sens, de Dieu le Père [1].

Ainsi qu'elle avait miraculeusement appris à lire et à écrire, sans étude et sans effort, elle devint auteur. Son livre ne paraissait point avoir de plan arrêté, et l'on ne voyait chez elle ni notes ni documents. Parfois la Sainte écrivait elle-même, mais le plus souvent, privée de l'usage des sens, les bras croisés sur la poitrine, les yeux au ciel, à genoux ou marchant de long en large, elle dictait [2]

1. Elle dit le Père afin d'indiquer la divinité du Christ, avec laquelle le Père ne fait qu'un, et non son humanité.

2. Le B. Raymond, III, 1, assure que Catherine *Superno spiritu afflata... in extasi posita*, dicta le Dialogue à ses secrétaires, auxquels elle avait recommandé d'être présents pendant ses extases et de recueillir ses paroles. Dieu, ajoute l'historien, voulait qu'on comprît, *quod liber ille non ex aliqua naturali virtute, sed a sola sancti Spiritus infusione processit.* Mais le Prieur de la Minerve était alors à Rome; il parle d'après le témoignage d'autrui, tandis qu'Etienne Macconi déclare au

à ses sœurs du Tiers-Ordre, à ses secrétaires, Neri, Macconi, Barduccio et Christophe de Gano, ce qu'elle disait à Dieu, ce qu'elle s'entendait dire par lui. Dans ce dialogue, il n'y avait ni art, ni souci de la forme. Quand Catherine ne désirait plus rien demander à son Maître, quand il cessait de parler, elle s'arrêtait, tantôt quelques heures, tantôt quelques jours ; puis, sans croire nécessaire de se faire relire ce qui était écrit, elle continuait son œuvre.

Au début de son livre, Catherine, unie à Dieu par l'amour, lui adresse quatre requêtes. La première la concerne : elle veut savoir comment arriver à la connaissance de la vérité, afin de pratiquer la vertu, sans laquelle on ne saurait servir le prochain ; la seconde a trait à la réforme de l'Église ; la troisième au monde et à la paix de la chrétienté ; la quatrième entre dans le détail de ce que la Bienheureuse souhaite obtenir, de ce qu'on la supplie de demander. On ne comprend pas toute la pensée de Catherine, mais comprendra-t-on jamais tout ce qui se passe entre une âme et son Dieu? L'Eternel répond à la contemplative en l'instruisant des secrets de la science divine, et surtout en l'initiant aux insondables mystères de l'Amour, principe et fin de tout amour. Le sublime Dialogue traite principalement de la discrétion nécessaire dans le service du Seigneur, de l'oraison et des larmes [1], de la

P. Caffarini qu'il a vu la Sainte écrire de sa propre main plusieurs pages du Dialogue. Supp. I, I — S. Antonin. P. III. Hist. 23, XIV, 17.

1. Dans une de ses lettres [154], Catherine fait allusion à ce Traité des larmes.

divine Providence, de l'obéissance, de la perfection[1].

Un jour, dans l'ermitage de Frère Saint, qu'éclairait le doux soleil d'octobre, Catherine, qui souvent venait là, en pleine campagne siennoise, dicter des fragments de son livre, le Livre de la Divine Doctrine, disait-elle, le résuma tout entier sans le relire. Un transport de reconnaissance terminait son œuvre : « Grâces, grâces te soient rendues, ô Père Éternel ! s'écriait-elle, de ce que tu n'as pas détourné de moi ta face, ni méprisé mes désirs... Qui t'y a contraint ? Ce ne sont pas mes vertus, mais ta seule charité ; ce même amour te contraint à illuminer l'œil de mon intelligence, afin que je voie la vérité que tu m'as manifestée. Fais que ma mémoire soit capable de retenir tes bienfaits, que ma volonté brûle du feu de ta charité, que ce feu fasse germer mon sang et me pousse à le répandre, afin qu'avec ce sang sacrifié par amour du sang, et avec la clef de l'obéissance, j'ouvre la porte du ciel. Ce que je te demande pour moi, je te le demande pour toute créature raisonnable, et pour le corps mystique de la sainte Église. Je confesse que tu m'as aimée avant que je fusse, et que tu m'aimes ineffablement.

« O Trinité éternelle ! tu es une mer profonde : tu abreuves l'âme dans ton abîme ; tu ne la désaltères jamais, car elle a toujours soif de toi. O Trinité éternelle, dissous l'image de mon corps ! La

1. Le *Traité de la perfection consommée* est perdu ; il ne nous est parvenu que par une traduction latine. **Dialogus brevis S. Catharinæ Senensis, consummatam continens Perfectionem.** [BIBLIOGRAPHIE A, 14.]

connaissance que tu m'as donnée de toi, de ta vérité, me fait souhaiter de quitter ce poids de mon corps, de sacrifier ma vie pour la gloire et la louange de ton nom. En me voyant en toi, j'ai vu que j'étais ton image.

« Trinité éternelle, tu es le Créateur ; moi, je suis ta créature, et quand, par le sang de ton fils, tu m'as créée de nouveau, j'ai compris que tu t'éprenais d'amour pour ta créature.

« O abîme, pouvais-tu me donner davantage que de te donner toi-même à moi ? Tu es le feu qui consume l'amour que l'on a pour soi ; le vêtement qui recouvre toute nudité ; grâce à mes défauts, je t'ai toujours servi dans les ténèbres, et n'ayant pas connu la Vérité, je ne l'ai pas aimée. Pourquoi ne t'ai-je pas connu ? parce que je ne t'avais pas vu à la lumière de la très sainte Foi, parce que le nuage de l'amour-propre obscurcissait l'œil de mon intelligence. Toi, Trinité éternelle, avec ta lumière tu as dissipé les ténèbres. Tu m'as octroyé une grâce particulière outre les grâces générales, que tu accordes à toutes tes créatures. Tu as voulu condescendre à la nécessité que j'en éprouvais, à la nécessité des autres créatures, qui, (lisant ces pages), se contempleront en toi, comme dans un miroir... Seigneur, tu as donné !... Remercie-toi ! Vérité éternelle, revêts-moi de toi, afin que je parcoure cette vie mortelle avec une véritable obéissance aux lumières de la très sainte Foi, lumières par lesquelles tu enivres mon âme ! »

L'Esprit-Saint inspirait, Catherine parlait, et sa parole n'était qu'un écho de la voix divine.

Pliés à la direction de la Sainte, ses disciples ne trouvaient dans la partie morale de son livre aucun enseignement nouveau. Ils n'étaient point au même degré initiés à la partie dogmatique, à la connaissance de Dieu et de soi-même acquise et infuse qu'il révélait. Sans doute la morale de Catherine s'était toujours appuyée au dogme, ses disciples n'auraient point accepté une loi dure à la nature, s'ils n'avaient pas connu un objet d'amour supérieur à toutes leurs amours terrestres ; mais ici la femme inspirée achevait de dévoiler, de définir parfaitement Celui qui était tout l'objet de sa contemplation intellectuelle et sa grande force d'aimer. Si le livre de la Divine Doctrine permettait de grouper autour d'un document plus long, les centaines de lettres, les oraisons, les paroles de la Sainte [1], il concentrait de plus ses pensées, ses avis, en Celui qui était à la fois leur principe et leur fin, le Christ « Médiateur jeté comme un pont au-dessus de l'abîme creusé entre le ciel et la terre par le péché [2] ! »

La Sainte décrivait son Christ bien-aimé. Sous

1. L'admirable *Traité de la vie spirituelle* : **Das Geistliche Leben**, Blumenlese aus den dentschen Mystikern und Gottesfreunden des XIV Jahrhunderts von **P. Fr. H. S. Denifle**, aus dem Prediger Orden, où sont résumés les écrits des mystiques allemands, fournit pour l'oraison un aliment difficile à chercher dans des écrits divers. Malgré d'effrayantes difficultés, dont les familiers de la Sainte nous tiendront compte, nous tentons d'appliquer la méthode du P. Denifle aux œuvres de Catherine. Les 373 lettres, les conseils de perfection dictés à Guillaume de Flete, les 26 oraisons, le Dialogue concourent à former cette exposition de doctrine.

2. **Dial.** XIII. — **Lett.** 3, 223, 254. — **B. Raym.** II, 6.

les épines qui la transpercent, la tête du crucifié, penchée sur son épaule parce qu'elle n'a point d'autre appui, salue les créatures; les bras s'étendent pour tout embrasser, les membres sont disjoints, la poitrine rompue ; le cœur s'est brisé, palpitant du désir d'augmenter sa souffrance; les pieds restent cloués à la croix, pour prouver que Jésus mort et vainqueur demeure sur le champ de bataille terrestre avec les hommes. Le crucifix est un livre ouvert à tout regard, une infinie déclaration d'amour, non seulement à l'ami, mais à l'ennemi ; l'amour et non les clous attachent le Christ ; c'est l'amour, ce ne sont point les bourreaux qui dressent la croix. Si le Seigneur l'avait voulu, la terre se serait refusée à porter le bois du supplice et aurait englouti les Juifs, car la pierre où s'enfonce la croix est mystique : elle n'est autre que la créature raisonnable, qui retient le Christ par l'amour qu'elle lui inspire[1]. Autour du corps souffrant de Jésus, la splendeur de la divinité fait une lumière ; le martyre révèle l'éternel Amour qui veut répandre tout ce sang, afin que le sang manifeste l'amour et donne foi en lui, afin que l'humanité du Verbe fasse monter à sa divinité. Le Fils de Dieu, disait Catherine, répétant les paroles du Maître citées par saint Jean, devient la Voie, la Vérité, la Vie; puis, s'autorisant d'un

1. **Dial.** CXXVIII, CLI. — **Lett.** 7, 29, 148, 159, 184, 223, 242, 309. — **B. Raym.** II, 6. — **Lett.** 104, 128, 144, 170, 184, 193, 343, 347. Loin d'arrêter son divin Fils, Marie le seconde ; après avoir donné à Jésus la chair passible qui Lui permet de souffrir, elle s'associe à la Rédemption et reste l'avocate toute-puissante de la race d'Adam.

autre texte, la Dominicaine ajoutait, et la Lumière [1].

La Voie droite part de cette terre, d'une chose périssable, impropre à satisfaire des immortels créés pour se reposer en Dieu durant l'éternité, de sorte que la créature raisonnable doit s'élever et entraîner par son ascension toutes les autres créatures qui, faites pour elle, sont prises dans son élan. La créature raisonnable est revêtue d'une dignité supérieure que sa langue ne peut exprimer, son œil voir, ou son cœur comprendre : cette dignité, c'est la capacité d'aimer Dieu [2]. Après avoir décrété la créature raisonnable et s'en être épris d'amour [3], le Dieu immuable, dans le mouvement d'amour cause de toutes choses [4], tirait de soi cette créature lui conférant par une immortelle Providence tout ce qu'elle était capable de recevoir, la douant de trois facultés [5], créés à l'image de celles qui sont en Dieu. Emanée de la puissance

1. **Dial.** CXXXVIII. — **Or.** XX. — **Lett.** 151, 181, 188, 309, 318, 338, 340, 345.

2. **Dial.** XXVI, CXL, CLII. — **Or.** VIII. — **Lett.** 21, 25, 67, 97, 112, 113, 138, 143.

3. **Or.** V, XV.

4. **Or.** V. — **Lett.** 227. ***Amore il mosse, non che Dio si muova in se, ma l'amore suo.***

5. Bien qu'elle ait été modifiée par les modernes, nous gardons la division de saint Augustin, parce que la pensée de Catherine repose toujours sur elle. Il est impossible de citer les innombrables passages où on la retrouve. Une définition précise est donnée dans l'Oraison IX que complète l'Oraison XXIII. Cf. **Lett.** 52, 55, 109, 146, 164, 166, 182, 189, 197, 199, 220, 324. C'est aux puissances de l'âme que la Sainte applique (**Lett.** 269) le texte de saint Matthieu [xvIII, 20] : *Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.*

du Père, pour procurer la gloire de son nom, la *mémoire* humaine retient et conserve le souvenir des bienfaits divins ; une autre force, la plus noble de l'âme, *l'intelligence*, participant à la sagesse du Fils, met à même de connaître l'ordre établi dans l'univers. Enfin une troisième faculté, le don que dans sa clémence l'Esprit-Saint fait à l'homme, c'est la *volonté* libre, plus forte que la chair, capable d'aimer, car une créature créée par l'Amour ne vit pas sans amour. La volonté emprunte à l'intelligence la connaissance de la souveraine bonté, et à son tour elle alimente l'intelligence en remplissant la mémoire du souvenir de ce qu'elle a reçu. Doué de force, de lumière et d'amour, l'homme agissait dans les lignes de sa nature, il discernait, il connaissait, il aimait. Mais Dieu l'appelait plus haut ; la lumière de la Foi venait éclairer son intelligence déjà supérieure aux choses sensibles, et lui révélait que sa volonté devait poursuivre, comme le seul objet méritant d'être aimé, le Dieu qui lui avait enseigné l'amour[1].

Le péché d'Adam sépara la créature raisonnable de son Créateur ; l'homme se rendit indigne de ce dont Dieu l'avait fait digne : son libre arbitre, gardien de la volonté, destiné à maintenir l'équilibre entre les sens et la raison, fut séduit par la femme. Il l'aima, il s'aima, plus qu'il n'aimait Dieu. Dès lors la créature raisonnable vit les créatures qui lui étaient soumises, rebelles à son empire comme elle-même

1. Dial. XIII, XXIX, LI, XCVIII, CX, CXIII, CLXVII. — Or. I, VII, XXIV. — Lett. 47, 72, 108, 113, 129, 159, 286, 287, 319, 349, 358, 363.

était rebelle à l'empire de Dieu; au sein de sa propre personne elle trouva la guerre qu'elle avait déclarée à son Créateur en faisant violence à sa nature : la sensualité, partie inférieure de l'être, se révolta contre la raison, partie supérieure. Pleine de complaisance égoïste, la mémoire oublia la miséricorde divine et s'emplit de haine. Aveuglée par les passions des sens, l'intelligence ne se fixa plus sur l'immortelle Vérité, mais sur un monde plein de ténèbres fallacieuses. Au lieu de s'attacher à Dieu et en lui à toutes choses, puisqu'il est la vie de tout, la volonté se laissa capter par les biens terrestres, qui se tournent en maux pour l'homme, leur maître, si, renversant la loi, il devient leur esclave. Tuée par le péché, la créature raisonnable rentra dans le néant, non point quant à la vie, car l'homme ne cesse jamais de vivre, mais quant à l'activité, car hors de la lumière et du mouvement d'amour de Dieu, il n'est point d'acte veritable.

Dès la création de l'homme, la Providence prévoyait sa désobéissance ; par avance elle connaissait chaque péché ; pourtant l'amour n'était point arrêté par l'offense; avant même que la créature tirée du néant eût rompu la Voie, renoncé à la Vérité et tué en elle la Vie, son retour au Créateur, son rachat par l'éternelle Vérité, sa résurrection étaient résolus. L'amour se ferait intermédiaire entre la nature humaine et la nature divine ; sans plus se séparer de la Trinité que la parole ne se sépare de l'intelligence d'où elle émane, le Verbe descendrait sur la terre, Dieu

s'incarnerait, la créature le verrait en la chair humaine, afin d'être éclairée par la splendeur de sa beauté. L'orgueil dont la nature humaine s'était enivrée au point de devenir incapable de connaître Dieu, serait détruit par l'humiliation de la divine nature ; la grande obéissance de Jésus-Christ rendrait à l'homme désobéissant : la grâce, la liberté et l'honneur. Comme l'offense faite au Bien infini réclamait une infinie satisfaction, la Divinité unissait sa propre nature à la nature de l'offenseur. Désormais la nature humaine surpasserait en excellence la nature angélique ; Dieu se faisait homme, l'homme devenait Dieu grâce à son union à la nature divine. Pourtant il n'avait point suffi au Verbe de s'incarner ; « fou d'amour, » il voulait mourir, puis rester entre la terre et le ciel, au-dessus de l'abîme creusé par Adam, comme un pont dont les trois degrés, qui en laissent concevoir un quatrième[1], permettent à la créature, au sortir de l'abîme, de monter des pieds du Christ à son cœur, et de son cœur à ses lèvres[2].

L'abîme dominé par le pont, ce sont les ondes amères de la vie. L'homme s'y débat, parce que,

1. Uni au troisième sans démarcation perceptible. **Dial.** XV, XXI, XXII, XXVII, XXIX, XXX, LI, LII, C, CXLV, CXXXVI, CXLIV, CXLVII, CLXXVII, CC. — **Or.** V, VI, VIII, XI, XIV, XVIII. — **Lett.** 16, 28, 29, 30, 70, 120, 128, 129, 161, 178, 183, 184, 195, 332.

2. Sous les noms de voies : purgative, illuminative et unitive, tous les maîtres de la vie spirituelle établissent ces trois degrés où ils font marcher les commençants, les profitants et les parfaits. Afin que la créature retrouvât la marque de ces degrés en elle-même, Catherine la lui signalait dans les trois forces de l'âme :

malgré la rédemption, il garde trace du péché originel ; ses appétits le poussent vers des biens indignes de son désir ; les souffrances que sa faute a engendrées l'enserrent ; il pâtit, et la crainte le rend cruel ; mais l'Esprit-Saint milite en lui, et, s'il le veut, le porte au-dessus des eaux ; il ne reste captif de l'abîme qu'après s'être soumis à la loi diabolique reçue par Eve, acceptée et accomplie par Adam ; qu'après avoir vendu sa volonté à ses principaux ennemis, le monde, le démon, et la chair le plus acharné de tous.

La Providence met tout en œuvre pour arracher à l'abîme. La raison rappelle au pécheur que dès la naissance l'arrêt de mort est rendu et sera exécuté par un coup imprévu ; « avocate du souverain Juge, » la conscience presse le pécheur d'engager la lutte contre la sensualité; l'insatiable ardeur que rien ne contente le dévore ; tout concourt à rompre l'attache aux choses sans réalité, à prouver que la nature humaine aspire plus haut ; s'il le faut, la perte des biens, des amours, détruit l'obstacle que les sens dressent devant la raison, et préparent le pécheur à recevoir le don surnaturel de la Foi.

A l'héritage éternel il préfère parfois les biens temporels accordés à ceux qui, pour de trop pauvres

la mémoire, l'intelligence et la volonté ou faculté d'aimer. Dial. LXXIV. Différant peu de saint Bernard et d'autres docteurs pour l'image qu'elle donnait de ces degrés, elle en concevait un quatrième, celui-là inaccessible ici-bas dans sa partie supérieure. Une lettre de la Sainte au B. Nicolas de Montalcino O. P. [Lett. 74.] résume les grandes lignes de sa doctrine, et c'est ce plan que nous suivons.

vertus, sont indignes d'un meilleur salaire et des larmes, stériles, comme celles des damnés, regrettent la richesse, les affections nuisibles ou coupables. Nourri de terre, l'homme n'est plus que terre ; ses vices, semblables à ceux de la bête, lui en donnent la forme, ou même l'abaissent au-dessous d'elle, s'il viole les lois de sa nature. La haine tue en son cœur la vie de l'âme ; jugeant sans la comprendre la miséricorde providentielle, il tombe dans le faux jugement, qui fait condamner le monde par le Saint-Esprit ; les sens, auxquels il a sacrifié la raison, s'interposent entre lui et Dieu ; il ne peut plus s'élever jusqu'à la Foi. Sa misère, lui semble dépasser l'incommensurable amour : il se révolte. Sa révolte contre le vrai Dieu, qui sera la douleur individuelle des damnés, augmentée en chacun par la participation aux douleurs de tous, cette douleur que ravivera l'union de l'âme avec le corps, saisit déjà le pécheur incorrigible. Martyr du démon, il reçoit ici-bas les arrhes de l'enfer ; il reste noyé dans l'abîme jusqu'à son entrée dans l'éternité. Là les damnés eux-mêmes sont traités avec une miséricorde plus glorieuse pour le nom divin, que ne le serait la justice ; avec une miséricorde insondable dans ses profondeurs au regard limité de l'homme.

Si, au contraire, le pécheur s'éveille « du rêve de la vie terrestre » et cesse de résister à la Providence, le tourbillon qui l'attirait au fond du gouffre, le porte vers la rive. Il reconnaît que toute condition est favorable au salut ; sans doute la souffrance, la pauvreté, sont les meilleures, mais les biens, les honneurs, les affections n'y mettent point obstacle,

si on les possède « non comme un fief du péché, mais comme un fief de la grâce relevant de Dieu. » Le bonheur, le malheur sont la main droite et la main gauche de l'homme ; il tend les deux au Christ, afin d'être élevé au-dessus de soi-même et de ce qui passe jusqu'aux pieds divins cloués à la croix [1].

Là, au début de la Voie, la Providence réunit ceux qu'elle a tirés de l'abîme, et pour en faire de vrais serviteurs de Dieu, elle les initie à l'Incarnation du Verbe. Le don ineffable, fruit d'un amour incompréhensible à la raison, révèle le Donateur qui seul existe par lui-même, qui seul donne et conserve tout, en qui on aime tout.

Conscient de son néant, par cette première connaissance que l'humanité du Verbe lui donne de la divinité, l'homme conçoit qu'il ne peut s'enorgueillir de rien, qu'il ne peut rien aimer en égoïste, sans être ingrat. Il condamne les instincts qu'en lui il trouve révoltés contre la raison ; son libre arbitre scrute les mouvements du cœur, et gouverne la sensualité ; car la raison doit ouvrir l'âme aux lumières de la Foi, sans quoi on ne peut entrer dans cette communication avec Dieu qui, devenue intime, sera la béatitude céleste.

Les premiers rapports avec Dieu font comprendre

1. **Dial.** IV, XIV, XXXI, XXXV, XXXVIII, XL, XCV, XLVI, XLVIII, XLIX. LII, LXXXVIII, CXXXII, CXXXV, CXLV, CLXVI. — **Or.** XVI, XVII, XIX, XX. — **Lett.** 3, 13, 14, 25, 33, 38, 69, 74, 82, 89, 96, 210, 112, 120, 122, 128, 130, 142, 148, 151, 165, 184, 137, 189, 194, 197, 213, 214. 217, 223, 224, 232, 235, 236, 238, 244, 245, 247, 250, 256, 250, 262, 264, 267, 272, 276, 287, 292, 296 299, 515, 332, 372.

à l'homme les droits de la justice divine, l'éternel châtiment, l'éternel salaire,et sa volonté libre,cette faculté inaliénable plus forte que tout ce qui existe au monde, consent à accomplir la volonté de Dieu : toujours elle en est capable. Contemplant la beauté divine sans voir sa misère, la créature se serait enorgueillie, se regardant en dehors de Dieu, elle se serait désespérée [1] ; la double connaissance qui éclaire la vie humaine devait être simultanée. Grâce à cette connaissance, la créature indigente, *celle qui n'est pas*, se tourne vers le Créateur qui est et donne tout. Elle se recueille, elle discipline son être dans le travail, un lien se forme par l'oraison [2] entre elle et son Seigneur ; progressivement elle reçoit la brûlante lumière divine, qui la purifie et l'éclaire à la fois; des larmes de contrition coulent sur ses péchés, des larmes de désir appellent le Christ. Aux pieds du Rédempteur la conscience étroite, déréglée, inintelligente de la créature devient libérale, droite, intelligente ; quand le souvenir de ses péchés l'agite, ne comptant point sur sa propre force, elle ne s'effraie pas ; la mesure de sa misère lui apparaît noyée dans l'infinie mesure du sang rédempteur, ses scrupules s'effacent, elle s'humilie, et l'humilité la rapproche de la croix.

La Providence peut alors rompre les liens qui

1. Cf. **Pascal. Pensées**, XXII, 5, éd. Havet.

2. Cf. ch. II, p. 39. En lisant la prière XIX, les ch. LXV et CIX du Dialogue et les lettres 22, 26, 67, 71, 81, 84, 94, 154, 186, 194, 203, 513, 268, et 318, il est facile de voir que ce que Catherine dit de l'oraison s'appuie sur des textes de l'apôtre saint Paul.

attachent les serviteurs de Dieu aux choses, à la partie sensible de leur propre être, aux affections purement humaines, et leur prouver que les richesses, la puissance, les amours, sujettes à s'évanouir, à changer, sont pauvreté. On ne les possède que si on les méprise, sans quoi on en est possédé ; car la seule puissance vraie est celle qu'on exerce sur soi-même, la seule noblesse vraie est celle de la vertu, la seule sécurité réelle est celle qu'on trouve en la Providence, et le seul bien dont on est le maître, est la grâce, source intarissable de tout amour vrai.

Ainsi préparés, les serviteurs de Dieu permettent à la Providence de les initier à la pauvreté volontaire, humble, confiante : « Je ne prive de fragiles hochets, qu'afin de donner des biens éternels, dit cette Providence, et jamais je ne laisse manquer du nécessaire ceux qui se confient à moi ! » S'abandonnant à Dieu, ses serviteurs lui remettent le soin des conditions extérieures où s'écoulera leur existence ; ils usent de ce qu'ils possèdent, selon leur rang, avec une largeur exempte de toute vanité. Le don divin de l'Espérance pousse alors ces êtres à s'attacher au Christ crucifié, et ce don devient en eux une vertu. Pour se rapprocher du souverain Bien, on entre en lutte avec le monde, le démon, les instincts pervers de la chair. La reconnaissance envers le Dieu dont on tient tout, même la vertu qui prouve l'amour, enracine dans l'humilité par laquelle se brisent les attaches coupables ou vaines ; elle cause la patience qui révèle tout particulièrement en l'âme la présence du Seigneur Jésus, elle cause la force, la

persévérance, la « discrétion, » vertu absolument nécessaire au salut, car cette vertu « n'est autre chose que la connaissance de soi-même et de Dieu. »

Les sacrements excitent et soutiennent l'effort des serviteurs du Christ. Déjà le Baptême les a lavés de la tache originelle, la Pénitence les purifie, l'Eucharistie les nourrit. Aux uns l'Ordre confère le plus haut honneur qui soit sur la terre, la vue la plus nette de la vérité qui mène à l'amour, et des grâces au-dessus de toute conception. Aux autres le Mariage, figure de l'union des deux natures dans le Christ, permet de vivre chrétiennement en transmettant l'être, bien inestimable, et digne de rendre à jamais l'enfant débiteur des parents; puis le Mariage forme les rapports de la famille, il prépare le père et la mère à instruire par l'exemple aussi bien que par l'autorité ; il les porte à préférer, pour les enfants que Dieu leur prête, la vie de l'âme à celle du corps ; il leur enseigne à se sacrifier sans murmure, si Dieu appelle ces enfants au cloître ou au paradis [1].

Ne pouvant être directement utile à Dieu, la vertu de ses serviteurs s'affirme par des actes de compassion envers le prochain ; ils prouvent leur soumission à la paternité divine en servant leurs frères : ils

1. Durant sa mort mystique, la Sainte avait vu les châtiments des époux qui ne respectent point la sainteté du mariage ; après la mort de son père, il lui était révélé [B. Raym. II, 7] que la fidélité du serviteur de Dieu à ce sacrement militait en sa faveur devant l'éternelle Justice, et Catherine revient sans cesse sur ce sujet dans ses lettres de direction : *viverà come uomo, e non come animale*, écrit-elle. Cf. Lett. 48, 85, 116, 193, 197, 207, 224, 244, 253, 258, 299, 372.

pardonnent à qui les offense, sentiment magnanime sans lequel on ne peut se sauver et que même le monde admire. Jamais ils ne s'arrogent le droit de juger; ils abritent le pécheur sous leur compassion, non seulement devant les hommes, mais devant Dieu ; ils ne mesurent point à leur propre mesure les actes des justes, dont la diversité leur fait comprendre la grandeur divine. Ils pleurent avec ceux qui sont dans les larmes du péché mortel et les aident de leurs prières ; pourtant ils fuient la conversation des méchants, sachant bien que près d'eux la conscience s'émousse et la charité se perd. Ils se réjouissent avec ceux qui sont dans la joie véritable, avec les vrais serviteurs du Christ; par cet entretien ils arrivent à concevoir la soif que le Seigneur et ses saints ont des âmes, et librement, purement, affectueusement, ils élèvent leur propre âme vers Jésus ; « faire une petite chose pour le Christ crucifié ne leur paraît plus malaisé ; » enfin ils comprennent que la Voie droite de la crainte du Seigneur conduit à lui par la souffrance.

Permise de Dieu pour la sanctification et le salut de l'homme, la souffrance est un mystère d'amour que l'âme doit pénétrer. Ce mystère marque l'entrée de la Voie droite, et souvent les ignorants, les négligents, les orgueilleux ne la trouvent que par lui. Dans la douleur, l'âme discerne peu à peu une grâce d'amour. D'abord elle la reçoit avec respect ; puis se reconnaissant indigne de paix et de repos d'esprit, elle veut la peine pour dominer ses sens et les punir de leurs écarts, elle remercie Dieu de la délivrer de ce qu'elle hait dans son propre être, et

non contente de subir le châtiment, elle s'en fait l'auxiliaire. Par la veille, le jeûne, la discipline, elle ôte à son corps, qui peut devenir son pire ennemi, tout appétit mauvais; cependant, s'il est malade, elle le soigne, car il est son instrument pour procurer l'honneur de Dieu et le salut des âmes, avant qu'il contemple la chair de l'homme élevée au-dessus des chœurs angéliques par l'union à la nature divine en Jésus-Christ.

Reconnaissant d'être appelé à marcher, malgré son indignité, dans la voie où marchait le Maître, le pénitent porte, ou plutôt le Christ son chef porte avec lui, le fardeau que la Providence mesure aux forces. Sût-il seulement répéter : « Jésus! je me confie en vous ! » ce pénitent ne cède ni à l'ennui, ni à la tristesse du cœur. En souffrant il oublie, il mérite, il expie, il espère; l'infirmité du corps lui acquiert la santé de l'âme. Aux pieds du Christ déjà il voit, déjà il touche Dieu; le sacrifice ne lui semble plus le tribut levé par un tout-puissant Seigneur sur des sujets coupables, mais la mesure d'amour de la divine Providence. Dieu demande à l'homme ses richesses périssables, ses égoïstes amours, pour que les biens éternels et l'infini amour trouvent une place. Sur la Voie que le Christ lui fait pour la conduire au repos, l'âme se repose tout en marchant[1].

1. **Dial.** IX, LVI, LXI, LXXVII, LXXX, C, CXIII, CXXXI, CXXXIX, CXL, CXLIV, CXLIX, CLI. — **Or.** I, VII, VIII, XX, XXI. — **Lett.** 2, 3, 4, 5, 6, 11, 13, 16, 21, 25, 26, 27, 28, 29, 32, 34, 35, 37, 38, 39, 40, 43, 44, 47, 48, 55, 60, 63, 64, 68, 15, 82, 85, 87, 88, 90, 95, 97, 101, 104,

Si le seul mobile qui pousse dans la Voie vers Dieu était la crainte, le regard que la Vérité attire, le désir que la Vie appelle, seraient arrêtés ; le service rendu au Maître resterait un service de mercenaire indigne d'être offert au cœur divin, sur lequel le Rédempteur veut la créature comme une amie.

Consumé par un amour si grand qu'il souffrit plus de la perdition de Judas que de sa trahison, brisé après avoir éprouvé, avec une intensité unique, les douleurs humaines et la plus cruelle, celle de se sentir abandonné de Dieu, le cœur du Christ répand les dernières gouttes du sang divin et donne tout en rendant la grâce. Baptême visible accordé à la race humaine, ce sang reforme l'image du Créateur, la créature que le péché déforma. Un seul homme eût-il commis tous les péchés de l'humanité, le sang divin rendrait à cet homme la noblesse de sa nature, lui prêterait la force de la divinité et lui permettrait de voir, de refléter, de posséder l'éternelle vérité, d'en suivre l'action au fond de son propre être.

La plaie ouverte en l'âme du Christ par le péché des hommes et en son corps par la lance, reste béante, après avoir fait couler le sang rédempteur sur la Voie rétablie entre la terre et le ciel, afin que la flamme de la charité divine éclate au dehors et montre

113, 114, 116, 119, 122, 123. 124, 128, 136, 145, 149, 151, 152, 154, 159, 165, 167, 169, 170, 171, 174, 178, 181, 183, 189, 190, 193, 203, 264, 210, 211, 212, 213, 221, 234, 241, 246, 247, 253, 256, 257, 258, 259, 262, 263, 264, 265, 256, 267, 268, 272, 276, 287, 294, 297, 298, 299, 318, 332, 334, 336, 337, 340, 342, 343, 345, 346, 349, 352, 354, 356, 357, 354, 361, 362, 366, 367, 369.

que si, en tant qu'homme, le Sauveur ne peut donner davantage, la divinité fait porter à sa souffrance des fruits infinis. La plaie ouverte révèle l'invisible secret du Père qui est aux cieux. Par rapport à l'homme, ce secret de l'éternelle Vérité, c'est que Dieu a créé la créature raisonnable pour la sanctifier[1] et lui donner la vie de son Créateur ; c'est que Dieu a détruit l'obstacle que le péché d'Adam apportait à la volonté divine, en faisant descendre ici-bas le Verbe Eternel, facteur de toutes choses ; ce secret de l'éternelle Vérité, c'est que le sang du Verbe incarné rend à l'homme déchu l'accès des joies célestes, et manifeste le mystère du cœur divin, l'amour. Visible en ce foyer, la Vérité dévoile à l'homme que son opération finie devient infinie par l'action de la charité ; elle lui montre que s'il le veut, il peut se rapprocher de Dieu ; aussi, appuyée sur la volonté divine, la volonté des amis du Christ qui, à ses pieds, abandonne les créatures, abandonne sur son cœur toute exigence dans l'amour et éprouve que faire la volonté de Dieu, c'est là toute la perfection. Rapprochée du cœur de Jésus, l'oraison renouvelle la vie ; si la souffrance sensible arrache encore quelques larmes égoïstes, on les désavoue, on souhaite ne pleurer que l'offense faite à Dieu, le péril des âmes, et bientôt les larmes ne sont pas sans joie.

Ce que la Providence laisse deviner, lorsque docile on sort du monde sensible, elle le fait voir

1. Cf. Pauli. Heb. x, 10.

sur le cœur de Jésus [1] à la lumière de la vérité, de l'amour, qu'on contemple non plus dans ses effets, mais dans sa cause, car l'ami oublie le don pour le donateur. Le parfum de virginité qui s'exhale du cœur divin rend chaste; parfois même il enlève à l'homme jusqu'au désir des légitimes tendresses; entré dans le cœur sacré, on veut y rester tout entier, lié à lui par un amour dont la pureté devient presque divine. Du cœur de Jésus jaillit une lumière de Foi qui éclaire l'intelligence humaine, vivifie ses vertus et lui vaut même, dans des circonstances particulières, le don de prophétie.

Cependant la tentation vient éprouver les amis de Dieu : ils ressentent encore le premier mouvement de nature qui porte au péché; l'envahissement du mal dans tout leur être, sauf en la volonté qui résiste soutenue par la grâce, les avertit du besoin constant qu'ils ont de la Providence. La tentation accroît leur Foi, la Foi vivifie leurs vertus qui opérent un bien éternel. Discernant l'infinie générosité du cœur de Jésus, lisant au cœur divin la tristesse qu'éprouva le Rédempteur de ne point racheter ceux qui le repoussent, ses amis partagent son désir inassouvi de sauver les hommes. Ils ne donnent plus seulement leurs biens, leur activité, ils deviennent généreux des forces de leur corps et de celles de leur âme. Sous toutes les formes ils portent le fardeau de ceux qu'on ne sauve

1 Catherine semble tenir le premier rang parmi les précurseurs de la dévotion au Sacré Cœur. Elle est une des patronnes de l'Archiconfrérie du vœu national français. [BIBLIOGRAPHIE F. LI.]

qu'en les aimant; ils empêchent leurs frères de tomber dans le désespoir. Les âmes ! voilà de quoi ils ne détachent plus leur pensée, voilà de quoi ils s'entretiennent avec Celui dont les intérêts sont les leurs.

La Providence imprime parfois en la chair, et toujours en l'esprit de ces généreux amis, les stigmates de la passion ; elle les livre à des douleurs corporelles, à des angoisses mentales, proportionnées à leur amour. La persécution des hommes les rend joyeux ; leurs ennemis, justiciers du Maître par qui ils veulent être châtiés, reçoivent d'eux non point seulement l'assurance du pardon qu'ils accordent, mais encore du pardon divin qu'ils obtiennent pour les persécuteurs. Quant à la persécution du démon, elle jette les amis de Dieu dans le sein de la Providence, où Satan ne peut les suivre : « Soyez les bienvenues, crient-ils aux peines, nous achèverons notre vie joyeux, nous reposant sur la croix avec le crucifié ; l'amour de la souffrance en fait perdre le sentiment ! » Ils attestent leur amour des douleurs par la mortification volontaire. Leur pénitence n'est plus la veille corporelle, c'est la veille intellectuelle : il faut discipliner l'esprit, ne point le laisser s'égarer dans une spiritualité personnelle, où l'on se rattacherait à sa volonté propre, au lieu de rester attentif à la vérité [1].

Sur le cœur du Christ, ses amis lui sont unis comme, durant sa passion, lui-même était uni à

1. Aucune parole ne se trouve sous la plume de la Sainte aussi fréquemment que la devise de son Ordre.

l'Essence divine. Au fort des douleurs particulièrement intenses qui, pour l'éternité, méritent des joies particulièrement intenses aussi, les amis de Dieu, éclairés par la Vérité, goûtent la joie du Dieu joyeux ; n'est-ce point afin de rendre l'homme à la joie que ce Dieu s'enamoura des peines[1] ?

Pourtant la Providence n'entend pas que la créature s'arrête à la connaissance de la Vérité, qui est l'Amour. Elle l'appelle à en vivre, elle la veut liée au Christ par ce lien intime et tendre fait de fidélité, de confiance, fort comme la mort, qui sur terre n'a pas d'expression plus haute que l'union entre époux.

Donné non point par les lèvres glacées du Crucifié, mais par les lèvres du Christ ressuscité, le mystique baiser de paix fait goûter à l'âme, d'une manière sensible, l'union avec le Verbe. Cette union, parfaite du côté de Dieu, serait permanente sans l'imperfection de la créature, dont le corps est trop faible pour la soutenir toujours[2]. Lorsque l'union a lieu, elle rajeunit et fortifie l'amour, elle donne

1. **Dial.** XI, XIV, LIV, LX, LXI, LXIV, LXXV, LXXXIX, XCVI, XCVIII, CXXXV, CXLI, CLVIII, **Tr. Cons. Perf.** — **Or.** XIII, XX. — **Lett.** 3, 6, 8, 12, 13, 29, 30, 33, 34, 35, 39, 41, 48, 51, 55, 57, 59, 61, 63, 71, 72, 73, 74, 75, 77, 78, 81, 82, 83, 84, 86, 87, 94, 97, 100, 104, 110, 112, 113, 116, 122, 124, 131, 147, 151, 153, 154, 163, 164, 167, 169, 173, 177, 178, 189, 194, 197, 199, 209, 210, 211, 221, 248, 249, 253, 259, 262, 268, 272, 273, 274, 284, 299, 312, 315, 318, 335, 340, 343, 344, 348, 349, 350, 354.

2. Au dire de la Sainte, cette union détache du corps non point l'âme elle-même, mais ses facultés. L'union de l'âme avec Dieu, plus parfaite que son union avec le corps, fait monter le corps dans l'espace malgré les lois de la pesanteur ; la résurrection des

la paix. L'intelligence garde Dieu pour unique objet, l'amour concentre et discipline les forces en une prodigieuse vitalité d'esprit et de cœur; vraiment l'âme reçoit les arrhes de l'union béatifique[1]. Aimante, l'épouse obéit à l'Epoux, au point de n'avoir aucune volonté; elle se précipite au-devant des ordres divins; le dernier l'introduit dans la joie éternelle. Durant l'oraison, l'épouse se regarde en son divin Epoux, comme dans un miroir: « O mon doux Dieu, s'écrie-t-elle, qu'aimes-tu le plus ? » et lorsque ce Dieu répond : — « Regarde en toi-même et tu trouveras ce que j'aime le plus, » elle discerne non seulement l'amour que Dieu lui porte, mais la charité divine envers tous. Des larmes de feu, dont l'amour est la source, enflamment son regard, tandis que l'Esprit d'amour, pleurant en elle avec un inénarrable gémissement[2], lui inspire la prière des élus : « Seigneur, faites miséricorde au monde! » Rien ne lui est plus que ce qu'elle trouve en Dieu; elle aime son Epoux sans intermédiaire et sans mesure; les créatures, elle les aime selon la mesure du Créateur, selon la mesure en elle de la charité du Christ, car toute autre mesure serait inexacte. Dieu exerce l'amour qu'elle a pour lui en tentant sa foi par des épreuves très intérieures de l'esprit et de l'affection, par « la fatigue et l'humilia-

morts, assure Catherine, est un moindre miracle que de voir l'homme continuer à vivre pendant son union parfaite avec Dieu. Cf. ch. III, p. 66.

1. Catherine donne au mot de saint Paul le sens du texte et non celui de la Vulgate. Cf. S. Thom. Ad Ephes. I, 5.

2. Ad Rom. VIII, 26.

tion du cœur ». Conceptions importunes, désirs lassants, la dominent et la paralysent ; puis d'une douleur profonde elle passe à des joies ineffables, et comme la volonté reste étrangère à de telles alternatives, il lui faut reconnaître qu'elle ne possède rien, pas même sa vertu. La Foi lui démontre qu'elle doit à Dieu, avec l'être, ce qui s'appuie sur cet être et même la faculté d'aimer. Aussitôt tout en elle est réglé par l'obéissance prompte, persévérante jusqu'à la mort ; selon la mesure de cette obéissance, elle participe à la force du Père céleste, au point que la nature inanimée et animée donne parfois d'éclatants témoignages de soumission à cette obéissante. La vertu de l'épouse n'est plus seulement l'effort vers le bien, c'est encore l'acceptation de ce qui paralyse l'activité où l'on trouve sa propre satisfaction. Aux heures d'infirmité, le tentateur murmure : « Si tu étais guérie, tu pourrais faire beaucoup de bonnes actions ! » Mais l'épouse répond qu'elle cherche la vertu plus haut que dans l'exercice libre de sa volonté ; elle sait qu'aucune pénitence, qu'aucune œuvre de zèle, ne vaut l'abandon de soi ; elle sait que la vie du Christ lui manquera toujours en proportion de ce qu'elle se réserve de vie propre ; elle sait qu'elle verra Dieu éternellement dans la proportion où durant le temps elle l'aura goûté par l'amour qui renferme toute vertu.

Aimer c'est vivre, la vie c'est Dieu ; dans l'éternité on vivra de lui, dans le temps on vit de ses dons. Seules les âmes unies à Dieu savent ce qu'est le pur amour ; leur large et joyeuse charité prouve leur vertu et les rend avides de s'immoler :

elles veulent sacrifier leur vie mortelle à celui qui est leur éternelle vie, elles réclament la croix qui unit à Jésus-Christ. Si les créatures les persécutent, elles jettent sur leurs bourreaux des charbons tellement enflammés de charité, que la colère se dissipe au feu de l'amour. Membres du corps dont le Christ est le chef, elles deviennent, grâce au sang rédempteur, des médiatrices entre la créature pécheresse et le Juge divin. Estimant avec saint Paul [1] que les douleurs de cette vie ne sont point à comparer avec la gloire future qui les rémunère, ces âmes désirent souffrir, d'un désir plus grand que toute possibilité de souffrance. Unie à la vie du Verbe, leur vie déborde au-dessus de la mesure humaine. « Epoux de vie, » le Christ les fait monter par son humanité jusqu'à son Père, auquel sur la croix il les remit [2].

Quelle est la pénitence des parfaits? c'est porter avec patience la vie terrestre quand leur ardeur à laquelle le corps résiste, est tournée vers la mort. « Mourant de ne pouvoir mourir [3], » le regard attiré par les premières splendeurs de la vision qu'ils con-

1. Ad Rom. VIII, 18.

2. En divers passages de ses écrits, Catherine déclare que la parole : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains, » ne s'applique point au Christ dont l'âme ne quittait point Dieu mais aux hommes, que le Rédempteur nommait son âme. Lett. 35 107, 354.

3. L'admirable expression du Dialogue [LXXXIV] *impatiente nel vivere* est intraduisible ; nous la remplaçons par une parole fréquemment employée dans les lettres 16, 29, 96, 142, 226, 353.

templeront à jamais, ils attendent, abandonnés à la Providence, goûtant Dieu Vérité première, Amour premier, souveraine Puissance, souveraine Bonté, souveraine Beauté, Bien inestimable. Sur eux glissent le bonheur, le malheur terrestre; seul, ce qui offense leur Seigneur les offense, seul, ce qui lui plaît leur plaît; en l'aimant ils deviennent un autre lui-même. Pour toute parole ils ont celle de saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » La vie divine accroît leur amour par leur connaissance et leur jouissance par leur amour; cette vie se donne selon la mesure du désir qui l'appelle. Uni au désir du Christ, le désir que l'âme parfaite a de Dieu est infini ! Toujours attirée et toujours docile, elle pénètre peu à peu « au milieu de la Trinité, » jusqu'à ce que, dégagée de l'entrave du corps, elle repose librement sur la vie divine et y trouve avec la plénitude de son activité son entier épanouissement[1].

Sur la voie où l'on est toujours soutenu de Dieu, on marche tantôt par le secours d'autrui, tantôt par son propre effort, tantôt par l'élan qu'on acquiert lorsqu'on s'avance aidé de ceux que soi-même on aide. D'ailleurs le mouvement qui entraîne l'homme voyageur vers le lieu de son repos n'a

1. Dial. IV, XLI, XLV, LXVIII, LXXVIII, LXXIX, LXXXII, LXXXIV, LXXXIX, XCI, CI, CII, CXLIV, CLVIII, CLXIV, CLXV, CLXVII. — Or. XII. — Lett. 16, 20, 21, 22, 26, 29, 30, 71, 74, 75, 78, 83, 84, 86, 95, 96, 98, 110, 113, 114, 120, 126, 154, 187, 201, 216, 223, 224, 225, 227, 245, 301, 314, 335, 336, 352.

rien de la fatalité ou de l'étroitesse d'un mouvement corporel [1].

Deux lumières indissolublement unies brillent sur la Voie : celle de la raison et celle de la Foi. Donnée à l'homme dans la création, obscurcie par le pêché, rendue plus intense qu'à l'origine dans l'Incarnation, la lumière naturelle de la raison éclaire les choses de ce monde et sert de fondement à la lumière surnaturelle. La lumière de la Foi, émanée de Dieu lui-même, révèle la charité et empêche le chrétien de s'égarer à la suite des hommes du siècle dans la voie vers Dieu ; elle permet à la créature de discerner son propre néant, l'Etre divin, l'épreuve de la vie, la Providence ; elle fait apparaître Dieu en l'âme, car il est, à la fois, lumière, révélateur et révélé. Sans la lumière de la Foi, l'amour, qui apporte une lumière au-dessus de toute lumière, ne saurait exister et relier à la Divinité la créature que la raison a déprise du monde des sens ; sans l'amour les œuvres seraient mortes ; l'amour seul donne à l'espérance une réalité, en faisant porter cette espérance sur le Christ [2].

Les saints, libres seigneurs arrivés victorieux au terme de la Voie, reflètent la divinité à l'aide des lumières de la Foi. En eux-mêmes, grâce au Christ leur vie, ils contemplent Dieu ; miroirs fidèles, ils projettent sa lumineuse image sur les hommes. Vivant dans la vie divine, les saints deviennent de nouveaux rayons de vérité, de nouveaux foyers

1. **Dial.** LXXXIX, C. — **Lett.** 150, 163, 291.

2. **Dial**. LI, XCVIII, XCIX. — **Or**. VIII, XVI, XX. — **Lett.** 13, 26, 31, 55, 63, 83, 84, 87, 113, 122, 245, 250, 266, 299, 301.

d'amour. Aucun homme n'est assez éclairé qu'il n'ait besoin de la lumière d'autrui ; or, grâce aux saints, on voit ce que peuvent des créatures soumises à la loi de la fragilité, conçues et nées comme tous, nourries du même pain, secourues du même Seigneur. Leur doctrine est une lumière à laquelle on se juge : « la gloire du ciel, dit cette doctrine, est en proportion des opprobres endurés sur la terre. » Veut-on souffrir avec le Christ, afin de jouir avec lui[1] ? C'est à chaque chrétien de répondre.

Emanée de Dieu, apportée par son Christ, rayonnante dans les saints qui témoignent de sa magnifique diversité, la lumière de vérité, à laquelle l'homme contemplera éternellement la vision de Dieu, est une lumière d'amour. A ses clartés, connaître c'est aimer d'un amour d'autant plus intense, que cet amour connaît mieux ses raisons d'aimer.

L'Amour, voilà le vrai nom de Dieu, la plus grande force existante, tout l'acte divin, le don du Créateur, sa loi, son seul trait d'union avec la créature, la mesure du salaire dont il la récompensera; l'amour, voilà ce qui régit les rapports des créatures entre elles par la croyance que chacun veut le bien de son frère comme le Père commun veut le bien de tous. Si l'on vivait selon la vérité des choses, un autre contrat social serait superflu[2].

La Voie, *la Vérité*, *la Vie* que la lumière éclaire,

1. **Dial.** XII. — **Or.** VII. — **Lett.** 28, 30, 109, 134, 204, 213, 250, 309, 354, 372.
2. Cf. ch. XVI, p. 401.

l'amour les explique. N'est-il pas la Voie elle-même, le dernier mot de la Vérité sur la terre et au plus haut des cieux, la perfection de la Vie, sa mesure, dans le temps et l'éternité? L'amour, c'est l'héritage du Père céleste reçu par les créatures, qui étant, grâce à l'Amour, dans la vie éternelle, s'aimant en l'éternel Amour, se communiqueront, sans jalousie aucune, les biens divers octroyés à leurs différentes natures, avec une participation plus étroite pour les êtres qui s'aimaient ici-bas d'un amour singulier. Bien que la mesure remplie par la joie ne s'accroisse plus au ciel, l'allégresse y prend une fraîcheur renouvelée, dans l'entrée en contact avec d'autres êtres, fût-ce avec les corps ressuscités, quand les générations humaines se grouperont sous l'humanité du Verbe divin[1].

Telle était dans ses principales lignes la théologie mystique de Catherine, la connaissance et l'amour de Dieu auxquels l'élevait le Christ. Les images que la Sainte donnait à sa pensée, la rendaient plus aisée à saisir que si elle l'avait condensée dans les arguments de la scolastique; mais ces images, ceux-là mêmes qui en subissaient le charme ne les rencontraient point pour la première fois; les Pères de l'Eglise, saint Bernard surtout, les leur rendaient familières; si parfois un tableau frappait plus directement l'imagination que les sens, on se convainquait

1. **Dial.** XII, XLI, LXII, CXLVIII, CLXIV, CLXV. **Tr. Cons. Perf. — Lett.** 27, 90, 113, 146, 172, 173, 253, 256, 335, 344, 345, 366. La Sainte ne dit qu'un mot de ce que les hommes recevront des anges. La bienheureuse Mechtilde, Tauler et d'autres encore avaient déjà merveilleusement défini cette espérance.

vite que Tauler et son école pouvaient le fournir à la Dominicaine. L'image la servait merveilleusement, et prouvait que son esprit souple était ouvert aux connaissances humaines. Souverains, magistrats d'une République, capitaines et soldats, artistes et ouvriers, religieux de tous les Ordres trouvaient sous le regard ce qui devait le frapper; passant de ce que perçoivent les sens au raisonnement, la Sainte, par des procédés qui révèlent la vue surnaturelle des âmes, arrivait avec le secours des sciences, des arts, de la poésie sous sa forme la plus haute, à se faire pleinement entendre[1]. Les figures, elle les employait pour autrui, car elles n'étaient pas une habitude de sa nature très intellectuelle. De même que les anges devenaient rarement près d'elle les messagers de Dieu[2], la Sainte ne se montrait pas éprise des symboles de l'Ancien Testament. Quant aux oiseuses discussions, elle avait témoigné à Pise, et lors de son séjour à la cour d'Avignon, le peu de cas qu'elle en faisait. Les études sur l'Apocalypse dans lesquelles on s'épuisait alors, lui semblaient mieux faites pour remplir la tête de vanité, que pour affermir la foi[3].

1. **Dial.** XLV, XLVI, CX, CXIX, CXXXV, CXLIV, CXVI, CL, CLV, CLIX, CLXVII, **Tr. Cons. Perf.**—**Or.** V, XI, XVIII, XXIV. — **Lett.** 84, 86, 87, 98, 99, 102, 104, 107, 109, 110, 112, 113, 114, 122, 128, 131, 132, 133, 134, 135, 136; 137, 138, 139, 143, 144, 148, 149, 150, 154, 155, 158, 159, 164, 165, 167, 171, 172, 177, 181, 184, 185, 194, 195, 225, 228, 237, 259, 262, 266, 267, 275, 313, 315, 319, 321, 327, 329, 333, 335, 341, 342, 343, 360.

2. Les anges se rencontrent aussi rarement dans les écrits de la Sainte que dans l'histoire de sa vie; quand elle en parle : **Lett.** 2, 21, 59, 132, 171, c'est par rapport à Notre-Seigneur.

3. **Lett.** 343.

De l'Ancien Testament, Catherine connaissait surtout les parties qu'adopte la liturgie, et en particulier les psaumes ; dans le Nouveau elle traversait sans s'arrêter ce qui tient encore à la terre ; son attrait la portait surtout à méditer l'Evangile consacré à la divinité du Verbe, les Epîtres où saint Paul enseigne à ne plus vivre que du Christ sous la lumière directe de la Vérité. Sa préférence pour les témoins de son union mystique avec Jésus : David, saint Jean et saint Paul [1], était évidente. Aux deux apôtres elle empruntait les citations qui font du Dialogue, des oraisons et des lettres un admirable développement de nombreux textes [2]. Citant avec la liberté d'une âme qui a trop pénétré l'esprit pour s'emprisonner sous la lettre, elle s'élevait dans son commentaire à une hauteur de vue et à une profondeur de charité, qui parfois semblent égaler celles des Pères de l'Eglise [3].

Par sa composition, le livre de la Divine Doctrine étonnait. Autant on trouvait le plan des lettres parfait, harmonieux, autant le Dialogue entre la Sainte et Dieu défiait toute analyse, toute synthèse. Sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, le lien extérieur

1. Cf. ch. III, p. 62.

2. **Dial.** XXXV, LIII, LXII, CXIX, CXII, CVII, CXXIV, CXXVII, CXXXIV, CXLI, CLI, CLIV, CLX. **Tr. Cons. Perf.** — **Or.** XX. — **Lett.** 66, 67, 69, 98, 103, 104, 110, 149, 152, 155, 161, 164, 165, 166, 168, 169, 171, 173, 175, 190, 200, 225, 239, 253, 254, 259, 266, 287, 299, 318, 321, 342, 347, 352, 354, 356, 358, 365, 368.

3. Cf. ch. XVII, p. 434, 435. Les commentaires de Catherine sur l'Ecriture semblent directement inspirés du Saint-Esprit. Témoin son exposition du Ps. *Jubilate Deo.* Pourtant on lui voit demander des explications au P. Caffarini sur le Ps. 130.

des idées paraît se briser sans cesse ; mais le lecteur attentif saisit une trame de pensées tellement serrées par le fond même du sujet, que séparer la moindre partie de l'ensemble, démembre un corps vivant. Oui, cette parole est une parole vivante, la parole même de Dieu. Elle ne s'évanouit pas sur terre, chassée d'un vain écho à un autre ; elle agit, elle opère ce que veut le Seigneur[1] ; plus on la médite, mieux on conçoit qu'en ce monde on ne la comprendra jamais complètement. Cela c'est le propre de la sainte Ecriture, des paroles inspirées ; avec le confesseur de Catherine, on sent passer le souffle de l'Esprit divin dans les œuvres de l'Apôtre dominicaine. C'est à genoux qu'on boit l'eau vive offerte par Catherine. Selon la gracieuse image empruntée aux mystiques allemands de sa famille, sa coupe, la coupe où elle désaltère le passant, reste plongée dans l'inépuisable source divine ; aussi cette coupe se remplit toujours sous les lèvres qui s'y attachent[2].

Boire à la coupe de la Tertiaire, c'était bien pour les fils de saint Dominique obéir au prophète et boire l'eau de leur puits. « Pas une ligne de la partie doctrinale des œuvres de Catherine ne s'écarte de la *Somme*, disaient-ils. Par une miséricorde particulière envers nous, Dieu instruit cette jeune Sainte conformément à la doctrine de saint Thomas ; appuyer chaque pensée de la Mystique d'un argument du théologien, est chose que la mémoire fait

1. Isaias, LV, 11.
2. Dial. LXIV, CXXXIV. — Lett. 52, 49.

avant la raison. Seulement, si notre Docteur par excellence dévoile comme nul autre ce qu'est la perfection intellectuelle, mieux que lui encore, la femme inspirée exprime la charité. Bien qu'elle écrive en prose, son âme vibre, pareille à une harpe, au souffle divin. Comme nos frères et nos sœurs d'Allemagne, elle ne monte point seule vers le Créateur, elle mêle dans l'hymne de sa reconnaissance cette faible voix des choses qui n'est autre que leur être ; mieux encore que les Dominicaines bercées par les flots du Rhin, elle sait le chant mystérieux que seule l'âme humaine peut chanter, le chant de la souffrance, joyeuse de souffrir par amour. Quand elle entonne ce qu'elle nomme le cantique de vie des épouses du Seigneur[1], son cantique réveille de la mort du péché les âmes endormies et ne va point se confondre avec les voix de la nature qui ont failli entraîner au panthéisme les Frères Prêcheurs allemands[2]. »

Y a-t-il, se demandait-on, une description plus poétique et plus vraie de l'Ordre que celle de Catherine ? — Au cours des visions, dont le livre de la Divine Doctrine donne le récit, la jeune Dominicaine discerne sur la mer orageuse de la vie une foule de barques, qui s'avancent, non point par le coup de rame d'un rameur isolé, mais par la force des bras de chaque Ordre religieux. Le mât, c'est la

1. Cf. ch. XIII, p. 336, 337.
2. Pères de l'école philosophique spéculative allemande. Le R. P. Denifle, dans les notes des **Deutsche Schriften, I** (passim), démontre que des textes altérés et de mauvaises leçons ont souvent donné lieu à d'injustes accusations contre Eckhart. Cf, **Pfeiffer. Deutsche Mystiker des XIVten Jahrhunderts.** Leipzig. 1845. I, II. Einleitung, IX.

croix; le gouvernail, l'obéissance; les voiles, la charité que le souffle du désir, secondé par l'inspiration de l'Esprit-Saint, pousse vers le port. Ici le pilote est saint Benoit, là saint François, au loin d'autres encore. La nacelle des Frères Prêcheurs est guidée par l'apôtre Dominique, continuateur de l'œuvre du Verbe, qui à son exemple luit dans les ténèbres, répand la lumière et dissipe l'erreur. Par trois cordages le bateau oriente sa marche. La corde de la pauvreté le fait démarrer; si cette corde semble moins apparente que sur la nacelle franciscaine, c'est que tout entière elle reste aux mains de la Providence. Songer à des biens terrestres, même pour y renoncer, détournerait l'intelligence de Dieu, son objet unique ; s'en occuper, même pour les écarter, distrairait de l'apostolat. La corde de la chasteté permet de jeter l'ancre au cœur même de Jésus, sans s'arrêter dans l'ombre que les sens projettent en l'intelligence. Pareille à un rayon lumineux, vivifiant, la corde de l'obéissance, liée à la volonté du Père céleste, tire à Lui hors des obscurités de l'orgueil humain. La barque dominicaine a pour pavillon la Vérité! elle est munie de tous les biens spirituels et même de biens temporels[1]. A bord, l'air court librement, on l'aspire largement, l'atmosphère est joyeuse, odoriférante, le fanal brille entre tous et fait courir ses feux sur les flots

1. Sans cesse Catherine rappelle aux Ordres religieux que la Providence n'a jamais laissé manquer du nécessaire ceux qui observent le vœu de pauvreté, et elle montre la diminution des attentions providentielles pour les religieux qui possèdent en commun et surtout en particulier. Cf. p. 464.

noirs. Il s'allume aux lumières de la science divine qui porta saint Dominique à construire son esquif. A cette lumière, pilote et équipage se dévouent pour l'honneur de Dieu, le salut des âmes. Ainsi que le Verbe a reçu son enveloppe terrestre de la très sainte Vierge, les nouveaux Verbes du Christ, apôtres de la vérité, ont reçu leur habit blanc de Marie, qui « seule extirpe toutes les hérésies [1]. » Marie est le livre ouvert où l'adorable Trinité a gravé la discipline qu'on observe sur la barque dominicaine : la règle du Verbe Incarné Apôtre jusqu'à la mort ! Tous à bord ne l'observent pas encore parfaitement, mais la Vérité affranchit vite du péché en cet Ordre royal, tout dilaté par l'Espérance joyeuse qu'engendre l'Amour, et destiné à illuminer le monde des splendeurs de la Foi. En glissant, l'esquif, sur lequel saint Paul semble ressusciter, fait apparaître ses gloires. On aperçoit Dominique : martyr par le désir, il a reçu aux clartés de l'amour, sans lesquelles l'intelligence n'est point lumineuse, le don de science qui lui fut, en son temps, accordé à un degré unique; on aperçoit Thomas d'Aquin, éclairé plus encore par l'oraison que par l'étude, et appelé comme un autre Jean à lire sur le cœur du Christ la vérité cachée dans l'Ecriture; on aperçoit Pierre vierge et martyr : avec tout son sang il laisse échap-

1. La très sainte Vierge exerce cette action sur les hommes comme principe de la Rédemption et de ce qui s'y rattache ; les créatures appelées à participer à son œuvre sont ses servantes spéciales; aussi dans une vision célèbre saint Dominique contempla son Ordre sous le manteau de la Vierge Mère.

per de son cœur des flammes d'ardente charité.

Et la barque lumineuse de saint Dominique s'illuminait de nouvelles clartés [1] à mesure que sa fille la décrivait. Cette inspirée, disaient les Prêcheurs, ajoute le rayon de sa splendide intelligence à tant de rayons que le divin foyer répand par Dominique et ses enfants; avec saint Paul, « elle sait le Christ crucifié ; » ce Christ, qu'elle met aux mains apostoliques de ses Frères, est celui qui, du haut de la croix où il prêche la Vérité, attire tout à Lui et dit : « Je me suis abaissé à l'humiliation de la mort sur la croix afin d'élever vos cœurs à l'amour incréé [2]. » Par ce Christ, Catherine n'a point goûté et vu tous les secrets divins, ses sentiments, assure-t-elle, sont trop grossiers pour qu'elle puisse s'élever au troisième ciel, mais elle a contemplé l'un des secrets de Dieu : l'infinie Providence. Ecrivant sur cette Providence, elle le fait avec une puissance unique ; le lecteur de son livre se sent aimé, protégé de Dieu à un degré dont il n'avait nulle idée; et il est amené à aimer, à se donner, et à se donner joyeusement, car être aimé rend joyeux !

Le Christ qui s'était manifesté à saint Paul prenait donc devant le regard de Catherine une expression particulière, et de même que la forme extérieure donnée au divin Crucifié par les peintres et les sculpteurs de l'Ordre révèle dès le premier aspect l'artiste dominicain, Catherine, en sa conception du Verbe mé-

1. La vision de la barque est racontée au chapitre CLVIII du Dialogue, les détails que nous ajoutons se trouvent Dial. XCVI, CLVII, CLXIII. Or. VIII. — Lett 35, 77, 252, 333.
2. Lett. 101, 139, 253.

diateur, était toute dominicaine. On s'était demandé comment, lorsque chaque saint de l'Evangile lui apparaissait avec un interprète de son Ordre, elle restait seule en présence de saint Paul. Désormais on le comprit. C'est à Catherine de Sienne, se dit-on, qu'il est réservé d'interpréter pour ses Frères, pour ses Sœurs, le livre [1] remis par l'Apôtre des Gentils à l'apôtre Dominique, les Epîtres de saint Paul [2].

La doctrine de Catherine, c'est la doctrine dont saint Jean eut la vision au plus intime du mystère divin, quand il contempla le don que Dieu fit aux hommes de son Verbe ; c'est la doctrine que saint Paul exposa dans l'Eglise par Jésus crucifié, vivant en l'âme chrétienne [3]. Cette doctrine, saint Thomas l'a contemplée à la suite de saint Jean ; or de même que saint Paul grava dans les âmes la doctrine de saint Jean, Catherine seconde saint Thomas. En vertu d'une grâce spéciale qu'elle a reçue de Dieu pour l'apostolat, elle sait mettre au cœur même

1. Les historiens de saint Dominique assurent qu'en 1216, saint Paul lui apparut et lui remit un livre.

2. Saint Dominique savait par cœur les Epîtres de saint Paul ; au moment où son zèle porta le pape à faire évangéliser les serviteurs des cardinaux que l'oisiveté conduisait au vice, le fondateur des Dominicains occupa le premier la charge créée à cet effet, celle de maître du Sacré Palais, restée dans son Ordre, et commença un commentaire oral des Epîtres de saint Paul qu'on n'a point conservé.

3. Souvent la parole de Catherine semble commenter la première épître de saint Jean et l'Evangile selon cet Apôtre, en particulier les versets 16 et 17 du chapitre III. Mais tout en s'appuyant sur le Disciple bien-aimé, elle lui emprunte moins qu'à l'Apôtre des Gentils. Peut-être sa doctrine s'alimente-t-elle surtout de l'épître aux Ephésiens. Jamais elle ne cite textuellement.

des hommes les leçons offertes à leur intelligence par le Docteur Angélique. Saint Jean et saint Thomas lui ont enseigné à écrire; saint Paul lui a expliqué la médiation du Verbe, l'Esprit-Saint l'a inspirée. Comme l'Evangile du Bien-Aimé, les Epîtres et la *Somme*, les oraisons, le livre et les lettres de Catherine se résument en deux mots qui sont une même parole : la vérité et l'amour.

CHAPITRE XIX

1378-1379

LE GRAND SCHISME D'OCCIDENT.

Il don di profezia
Da Dio le fu accordato.

P. PACINI, ODE IN ON. DI S. CATERINA.

Catherine est mandée à Rome par Urbain VI. — Elle y appelle ses amis. — Son apostolat pour l'Eglise. — Elle défend l'élection d'Urbain VI. — Ses rapports avec Catherine de Suède. — Le pape envoie Raymond de Capoue en France. — Victoire de Marino. — Catherine proclame la vérité au début du schisme.

Un schisme menaçait l'Eglise depuis l'avènement de Clément V ; en 1375 Catherine l'avait prophétisé ; il s'accomplit au moment où la Sainte, sentant venir la mort, dictait son testament spirituel.

Rien des dissensions survenues dans l'Eglise ne lui était étranger ; dès le printemps, les Florentins l'entretenaient de l'élection d'Urbain, troublée d'un côté par l'ambition des Français, et de l'autre par les prétentions des Bannerets et du peuple romain. Tandis que les cardinaux discutaient, la populace se rassemblait devant le Vatican : « Donnez-nous un

pape romain ou italien, » criait elle, et elle menaçait les prélats « de rendre leurs têtes plus rouges que leurs chapeaux. » Des témoins oculaires avaient raconté ces scènes à Catherine en lui dépeignant la terreur des membres du conclave, qui, au dire de l'un d'eux, préféraient mourir « confesseurs que martyrs. » Elle avait su les péripéties de l'émeute, la présentation d'un faux pape, le vieux Tebaldeschi, enfin elle s'était réjouie du vote du Sacré-Collège, de l'intronisation de Barthélemy Prignano, qui prit le nom d'Urbain VI et fut salué par toute la chrétienté [1].

Ce choix assurait à Catherine la durée de son œuvre. Sous la garde d'un Italien, le Saint-Siège resterait à Rome. Elle loua le soin avec lequel le nouvel élu, profondément versé dans les sciences canoniques, fit constater la validité de son élection ; elle approuva la solennité que les cardinaux mettaient à proclamer l'accession d'Urbain au trône pontifical ; et pourtant elle vit que les qualités et les défauts du pape contribuaient à lui aliéner les esprits. Les réformes qu'il entendait introduire dans les mœurs du clergé, l'austérité de sa propre vie, tournaient contre lui les coupables et les lâches ; en même temps, par son caractère personnel et orgueilleux, il blessait non seulement sa cour, mais encore des rois, défenseurs du Saint-Siège.

Dès le mois de juin, lorsqu'elle était encore à Florence, l'infatigable servante de l'Eglise multipliait ses lettres. A Urbain elle écrivait que l'au-

1. **Longval et Berthier**, XIV, 215, 242.

torité absolue ne donne pas plus de portée au regard et ne fait pas voir plus de choses qu'un seul homme n'en peut voir ; elle lui conseillait de s'environner de vertueux pasteurs, de les écouter avec patience ; l'expression trop nette de la vérité dans la bouche d'un Dominicain a blessé Urbain VI [1]; faisant sienne l'erreur de son disciple, implorant la grâce du P. dei Dominici [2], Catherine, par son plaidoyer, enseignait éloquemment la miséricorde [3]. Au premier cardinal qui eût voté pour Urbain, à Pierre de Lune, elle adressait deux lettres qui révèlent une vue prophétique de l'âme qu'aveuglera l'orgueil [4]. « Il me semble avoir entendu dire, écrivait-elle, que la discorde surgit entre le Christ sur la terre et ses disciples ; la crainte que j'éprouve du schisme, causé par mes péchés, m'inspire une intolérable douleur. Par le glorieux sang répandu avec un si grand amour, je vous prie de ne vous détacher jamais de la vertu et de votre chef ; dites-lui de s'appuyer sur de solides colonnes, car voilà l'heure de nommer des cardinaux, prêts à donner leur vie pour l'amour de la vérité. » L'esprit pratique de la Sainte s'affirmait par un conseil familier : « N'attendez point pour vous défendre du mal, que la pierre vous soit tombée sur la tête. » Elle ne craignait pas de rappeler la prédiction du schisme, que « sa raison surnaturellement éclairée » lui avait permis de faire ; elle

1. On ne sait point à quel sujet.
2. Alors prieur du couvent de Camporeggi.
3. Lett. 302.
4. Pierre de Lune devint l'antipape Benoît XIII.

exprimait son désir de mourir pour l'Église ; son commentaire du texte : *Veritas liberabit vos*, était sans doute la plus belle exposition de la vérité que le cardinal de Lune eût jamais rencontrée [1].

Cependant le prince de l'Eglise et ses collègues osèrent renverser le pouvoir qui leur devait son origine. Trouvant des prétextes dans les conditions inaccoutumées de l'élection, peu soucieux de leur propre honneur et de celui de l'Église, ils s'entendirent avec les quatre cardinaux français restés à Avignon, puis ils quittèrent Rome sous prétexte de trouver un air plus sain sur les hauteurs d'Anagni ; sûrs que nombre de princes et de citoyens entreraient dans leur parti, ils se firent à la fois accusateurs, témoins et juges [2], et ils enjoignirent à celui qu'ils avaient eux-mêmes nommé de se démettre de la dignité souveraine. Devant le refus d'Urbain, ils se retirèrent dans la petite ville de Fondi. Là, protégé contre la mort qu'il craignait si fort par une troupe de mercenaires gascons et bretons, cet étrange conclave procéda sans tarder à une nouvelle élection. Avant d'aller aux urnes, chacun flattait tout haut l'ambition d'autrui et croyait en secret à son propre succès ; le plus jeune fut le plus habile. Le 20 septembre 1378, on proclama Robert de Genève pape, sous le nom de Clément VII.

La guerre, le déshonneur, les autres tribulations semblaient à Catherine de vaines ombres devant un tel malheur ; elle l'attendait dès le 18 septembre,

1. **Lett.** 293, 284.
2. **Pastor.** I, 11, 104.

et elle avait écrit au pape Urbain. Ce jour-là, suivant trop tard les conseils de la Sainte, il nommait vingt-six cardinaux ; peu après, sans la consulter, il lançait une sentence d'excommunication contre Robert de Genève et contre ses adhérents. Au début d'octobre, Catherine s'adressa de nouveau au pape et l'aida à supporter une douleur vraiment unique. Sans doute des antipapes avaient déjà divisé la chrétienté ; mais leur élévation, due à la puissance laïque, revêtait un caractère d'injustice et de violence, tandis que, cette fois, disait Catherine, les cardinaux « sèment le scandale et l'hérésie dans le corps mystique de l'Eglise[1] », en prétendant tous[2] détruire l'effet de leur vote par l'abandon d'Urbain VI. Le fait que le schisme avait pour instrument le clergé était de nature à troubler les esprits les plus sincères, à introduire partout la discorde, à mettre deux évêques sur un seul siège épiscopal, deux généraux à la tête d'un même ordre religieux, à diviser les saints entre les deux partis[3]. Pourtant Catherine n'entendait point que le schisme ralentît l'effort du pape pour la réforme du clergé : « les

1. **Lett.** 293.
2. Sauf le cardinal Tebaldeschi, qui protesta de sa fidélité à Urbain VI au cours des intrigues et mourut le 7 sept. 1378, 13 jours avant l'élection de Clément VII.
3. **Pastor.** II, 110. Le schisme était purement matériel, aucun catholique ne croyait à la possibilité de deux papes. Saint Vincent Ferrier resta en pleine communion d'idées avec P. de Lune jusqu'au concile de Perpignan [1415]. Au jugement de saint Antonin, son erreur était invincible, jusqu'à décision contraire du Saint-Siège. Il serait injuste d'attacher l'épithète infamante de schismatiques aux partisans des papes d'Avignon, mais on ne peut étendre pareille indulgence aux auteurs du schisme.

ténèbres, dit la Dominicaine, n'obscurcissent point la lumière, elles lui permettent de briller d'un plus vif éclat... l'hérésie, le scandale retomberont sur les démons incarnés[1] qui donnent naissance à l'antechrist[2]; les coups de ces démons n'atteignent ni le pape Urbain, « Christ sur la terre, » ni l'Eglise de Jésus-Christ. Catherine ne cache point à Urbain qu'il devra souffrir. Depuis le commencement du monde jusqu'à sa fin, rien de grand ne s'est fait, rien de grand ne se fera, que par la souffrance acceptée et voulue ; cependant l'allégresse appelée à s'épanouir au ciel doit animer le pape. Pour lui, comme pour Pierre de Lune, comme pour tous ceux à qui elle écrit alors, la Sainte a surtout sur les lèvres le mot : vérité. *Veritas liberabit vos!* La vérité délivrera le pape et l'Eglise. Près du pontife, la Sainte s'agenouillait comme victime : « Je ne voudrais plus de paroles, écrivait-elle le 5 octobre 1378, je voudrais me trouver sur le champ de bataille combattant avec vous pour la gloire et la louange du nom de Dieu et la réforme de la sainte Eglise... je voudrais verser mon sang, je voudrais donner ma vie, à ce corps mystique... je voudrais savoir votre volonté et y obéir en toutes choses jusqu'à la mort[3] ».

Cette volonté, le pape ne tarda point à la manifes-

1. Cette expression employée par Pierre Damien, par saint Bernard et par beaucoup d'écrivains du XIVe siècle, se retrouve aussi dans les révélations de sainte Brigitte.

2. L'étymologie de ce mot si fort rend la pensée de Catherine ; on ne peut être scandalisé de le lui voir employer, puisque Urbain et Clément s'en servaient pour se désigner réciproquement.

3. Lett. 305, 306.

ter. Effrayé, isolé, il comprenait que, si, dès le mois de juin, il avait suivi le conseil de Catherine et créé les cardinaux qu'il avait nommés le 18 septembre, il rendait le schisme impossible[1]. La femme inspirée, dont la voix semblait celle du Saint-Esprit, lui parut donc dans sa détresse un sérieux appui; il ordonna au P. Raymond d'appeler Catherine à Rome.

Les désirs de la Sainte conspiraient avec ceux d'Urbain, mais elle rencontra une opposition qu'elle fit connaître à son directeur: « Certains Siennois, quelques Sœurs de mon Ordre, écrivait-elle, trouvent que je voyage trop et qu'une religieuse[2] ne doit point courir çà et là... Si le vicaire de Jésus-Christ veut que je parte, qu'il m'adresse un ordre écrit, afin d'empêcher le scandale et de prouver que je ne voyage point volontairement[3]. »

Urbain fit donner l'ordre écrit par Raymond de Capoue, Catherine obtint l'autorisation du Père-Maître de la Fraternité[4] et se mit en route dès les premiers jours de novembre; huit Tertiaires, seize disciples marchaient sur ses pas, et sa suite eût été bien plus nombreuse si elle l'avait permis, car ses enfants spirituels aimaient mieux, disaient-ils,

1. Or. VI.

2. Ainsi que nous l'avons dit, les Tertiaires ne sont point à proprement parler des religieuses; l'Eglise ne reconnaît ce titre qu'aux femmes qui prononcent des vœux solennels; par extension il est donné aux Sœurs de la Pénitence, ainsi qu'on l'accorde aux Sœurs de la Charité et aux autres hospitalières vivant, il est vrai, sous les trois vœux, mais ne faisant point, d'autre part, comme les Tertiaires dominicaines profession jusqu'à la mort.

3. B. Raym. III, 1.

4. Sans laquelle, selon le chapitre XIII de la règle, elle ne pouvait pas quitter la ville.

mendier leur pain près d'elle, que vivre chez eux dans l'abondance. En voyant passer ces hommes et ces femmes dont la vertu, éprouvée par la mortification, ne reculait devant aucune fatigue, en apprenant qu'ils voyageaient sans argent, confiants dans la charité du prochain, les villageois toscans songeaient aux Apôtres et aux saintes femmes, qui jadis abandonnaient tout pour suivre Notre-Seigneur sur les chemins de la Judée.

Tantôt les voyageurs longeaient le cours de l'Arbie, tantôt il leur fallait traverser des plaines de sable. Plus loin, des forêts de chênes verts donnaient, malgré la saison, l'illusion de l'été; enfin les pâles eaux du Tibre guidèrent les Siennois dans une vallée, que dominaient les forteresses des barons. Catherine marchait résolument, résolument elle s'éloignait de sa chère patrie; mais sa gaieté habituelle était voilée d'un nuage de tristesse : « On est dans un temps de larmes, » répétait-elle souvent à ses amis en les exhortant à prier pour l'Eglise [1].

Le 28 novembre 1378, Catherine entra pour la première fois dans la ville où ses exhortations avaient ramené le successeur des apôtres. Son triomphe, resté dans la mémoire de tous, était effacé de la sienne; elle ne songeait qu'aux malheurs présents de la papauté, et s'unissant aux Romains, qui célébraient l'office du premier dimanche de

1. Catherine, qui voyageait à pied ou à âne, alla sans doute en ligne droite de Sienne à Rome. Ecrivant avant son départ (L. 316) à la prieure des Tertiaires d'Orvieto, elle lui disait : « Je ne sais quel chemin je prendrai. »

l'Avent, elle criait à Dieu : *Parce, Domine, parce populo tuo*[1]. Sa rencontre avec le P. Raymond, venu au-devant d'elle jusqu'à l'antique porte Flaminia, ne fut pas sans mélancolie. Désolé par les épreuves de l'Église, effrayé de l'avenir, le Dominicain rappelait à sa pénitente les prédictions qu'elle lui faisait à Pise : « Quand le Saint-Père voudra réformer les mœurs des prélats, avait-elle dit, ils diviseront l'Eglise ! » Maintenant la prophétie était accomplie. « Hélas ! murmura Catherine, ce que vous voyez n'est qu'un jeu d'enfant en comparaison des maux dont les pays voisins seront le théâtre[2]. » La nouvelle prédiction était douloureuse ; Raymond de Capoue chercha une lueur d'espérance : « Ma mère, qu'arrivera-t-il après tous ces maux ? Le visage de la Sainte s'éclaira. En y songeant, mon âme tressaille d'allégresse : Dieu purifiera et réformera le clergé, il éveillera l'âme de ses élus ; les peuples fidèles se réjouiront d'avoir de saints pasteurs, les infidèles reviendront au bercail. Rendez grâces à Dieu du calme qu'il accordera à son Eglise après cette tempête[3]. »

Les joies étaient réservées aux générations futures, et Catherine, occupée du présent, se mit en marche dans les rues de Rome. Ce n'était point

1. **Lettera** 319.
2. **B. Raym.** II, 10. Les guerres des Deux-Siciles n'accomplirent que trop cette prophétie.
3. Les conciles de Constance et de Trente semblent avoir réalisé la prophétie de la Sainte ; cependant l'abbé Rohrbacher l'applique aux progrès de la Foi dans le monde, tandis que d'autres y voient l'annonce des missions de saint Louis Bertrand et de saint François Xavier ou même d'événements à venir.

au Vatican qu'elle se rendait, car le fort Saint-Ange, resté aux mains des rebelles, dominait et menaçait l'antique palais de Constantin. Urbain VI, comme exilé dans Rome, avait dû se réfugier au delà du Tibre, près de l'église Santa Maria in Trastevere, lieu consacré par des miracles depuis la naissance de Notre-Seigneur.

En foulant la terre romaine, Catherine « sentait bouillonner sous ses pieds le sang généreux des martyrs ; » mais elle se demandait si les plaintes de Pétrarque, dont elle avait souvent entendu l'écho, n'étaient point dépassées par la réalité. De loin elle apercevait des collines solitaires, abandonnées par crainte de la fièvre; on sentait Rome trop vaste pour ses rares habitants. Les temples antiques, les Thermes, le Colisée lui-même, portant la trace de ravages récents, étaient devenus autant de carrières d'où les Barons tiraient des matériaux pour leurs forteresses. Dans les rues, aucune animation, nul vestige de commerce, d'industrie. Le noble caché sous son armure milanaise, se défiant à la fois du peuple et des mercenaires, passait comme un étranger. L'artisan se rendait sans ardeur à ses travaux, dont, à cause des troubles civils, il ne recueillait pas toujours le prix. Si au milieu des nuages de poussière soulevés par leurs longues traînes :

« Drappi longhi ke la polvora mena, »

disait un contemporain, on distinguait quelques femmes, leur costume les faisait ressembler à des Romaines de la décadence, et non à des citoyennes de la ville des Apôtres.

Catherine passa le Tibre et arriva au palais du pape. Dès son premier entretien avec Urbain VI, elle eut la preuve de ce que la renommée lui faisait pressentir. Depuis son élection au trône pontifical, Barthélemy Prignano était fort changé. On retrouvait toujours l'esprit cultivé, l'intelligence ouverte, la science consommée, la pureté de mœurs qui avaient plu à Catherine quand, en 1376, elle voyait le prélat à Avignon. Mais qu'étaient devenus l'amour du prochain, l'humilité, la discrétion, l'austère désintéressement qui le distinguaient alors ? Hautain, avide d'honneurs pour lui et pour sa famille, oublieux des droits d'autrui, il s'emportait contre tout ce qui contrariait son impétueuse et changeante volonté, et prêtait une certaine vraisemblance aux calomnies de ses ennemis, quand ils assuraient que son élection au trône pontifical lui avait troublé l'esprit[1]. La Sainte prêcha la patience, la toute-puissante charité; puis elle fit voir une si rare intelligence des hommes, des événements, des moyens d'action, qu'Urbain réunit ses cardinaux et la pria de les entretenir du schisme.

Tous avaient été nommés par le pape le 18 septembre 1378. Parmi eux Catherine distingua une des lumières de son Ordre, l'ami de la bienheureuse Brigitte, Nicolas Caracciolo[2], et elle reconnut un de ses fils spirituels, Bonaventure Badoara[3], Général

1. **Pastor.** I, 11, 98.
2. Elu dit Ciacconius (**Vita Urbani VI**) à la prière de Catherine.
3. **Lett.** 334. Peu après ce cardinal était envoyé à Sienne pour traiter de la restitution de Talamone et d'autres affaires.

des Ermites de Saint-Augustin. Philippe d'Alençon, prince du sang royal de France, et Etienne Colonna, donnaient à cette assemblée le lustre du rang ; Renaud de Monteruc, célèbre docteur en droit canon, lui prêtait l'éclat du savoir ; mais c'était surtout par le dévouement à l'Eglise, par l'inattaquable vertu qu'il importait aux cardinaux de se distinguer.

L'humble fille du peuple instruisit ces princes de l'Eglise. Elle parla du schisme avec la hardiesse d'une âme qui lit dans les desseins providentiels. La fermeté, la constance, voilà les armes qui conviennent aux cardinaux pour livrer bataille à l'erreur. La Providence, qui veille sur tous, veille plus miséricordieusement encore sur les champions de l'Eglise souffrant dans sa cause ; le devoir des cardinaux est clair, leur travail sera de courte durée, leur récompense éternelle. L'éloquence de Catherine embrassa tout : le passé, le présent, l'avenir, la lutte et la paix. « Ce n'est point une femme qui parle, s'écrièrent les membres du Sacré-Collège, le Saint-Esprit lui-même s'échappe de ses douces lèvres. » Alors Urbain VI se leva : « Voyez, mes frères, notre pusillanimité : une faible femme nous confond ; elle devrait craindre, elle nous encourage. » Puis, comme si l'esprit qui animait Catherine passait en lui, il ajouta : « Que peut redouter le vicaire de Jésus-Christ ? Quand le monde entier serait contre lui, le Christ tout-puissant, plus fort que le monde, n'abandonnera pas son Eglise[1]. »

1. **Petrarch.** II, Ep. V, XII, L. VI, Ep. II. — **Maimbourg. Histoire du Grand Schisme d'Occident,** I, 54, 60. —

Oui, chez le pape et chez les cardinaux Catherine avait réveillé l'amour de l'Eglise, de cette épouse du Christ sans laquelle personne ne parvient jusqu'à Lui. Nul d'entre eux ne voyait comme la Sainte mystique ce qu'est le corps uni dont le Christ est le chef. Nul ne comprenait aussi clairement qu'en exposant l'Eglise à la persécution, le schisme augmenterait sa grandeur, sa lumière et sa vertu, qu'il amènerait la réforme d'un clergé tellement coupable que la religion chrétienne semblait morte. Nul ne disait avec une ardeur égale à celle de Catherine : « l'Eglise de qui vient tout secours divin a parfois besoin du secours humain de ses membres ; plus on lui donne, plus on participe à la grâce divine, à ce feu de l'Esprit-Saint qu'elle renferme et répand, à sa vie qu'aucune puissance ne peut tuer ; servir l'Eglise est aux yeux de Dieu le meilleur service ! » Nul à Rome ne sentait autant que Catherine la chaleur du sang des martyrs de l'Eglise qui s'élève toujours vers Dieu comme un encens. Nul enfin ne mettait pareille générosité à s'offrir en la vie, en la mort, ainsi qu'une victime volontaire et joyeuse [1].

Lorsqu'elle quitta le Souverain Pontife, Catherine se rendit à la maison qu'on lui avait préparée dans le *Rione di Colonna*, à l'ombre du Monte Pincio. De là, elle écrivit sans trêve ni repos afin de défendre Urbain VI, d'affirmer la validité de son élection et de

Long. et Berth. XIV, 224, 245. — **Legg. min.** III, 1. — **B. Raym**, III, 1.

1. **Lett.** 78, 109, 145, 168, 171, 177, 181, 191, 207, 209, 219, 296, 371.

ranger les chrétiens sous sa loi. La plus vive, la plus passionnée de ses lettres s'adressait aux trois cardinaux italiens, membres du Sacré-Collège qui avait nommé Urbain VI. Mécontents à la fois du pape qui voulait réformer leur vie, et des Clémentins qui avaient séduit chacun d'eux par la trompeuse promesse de la tiare, blessés de l'élection du Français Clément VII, ils s'étaient retirés à Tagliacozzo et réclamaient l'intervention d'un concile général. Pouvait-on les juger sincères? Catherine ne le crut pas, puisque le pape consentait à soumettre son élection à un concile, et elle les accusa ouvertement de duplicité. N'ont-ils pas élu Barthélemy Prignano? ne l'ont-ils pas proclamé pape devant la chrétienté? N'ont-ils pas sollicité et obtenu de lui des grâces que seul un pape peut accorder? Sont-ils donc simoniaques, qu'ils usent des dons d'un faux pape? Mentaient-ils alors? mentent-ils maintenant? Dans un simple exposé des faits, elle rappelait que c'était à leur pusillanimité devant l'émeute, qu'on devait l'élection simulée de Tebaldeschi, et non celle d'Urbain VI. Ils pourraient lui objecter, elle le sait, qu'ayant fait l'élection, ils connaissent la vérité mieux qu'elle; mais elle leur répondra qu'elle les a maintes fois convaincus de mensonge, que leur vie rend d'eux un mauvais témoignage. Elles les conjure, elle les presse de rentrer dans le devoir, elle veut faire parler en eux l'amour de la patrie. Avec un sentiment que les guerres des républiques entre elles avaient laissé dans bien peu de cœurs, elle écrivit au Florentin Corsini, au Milanais Borzano et au fier Orsini, pa-

tricien de Rome : « Les Français peuvent être poussés par les intérêts ultramontains ; mais vous, vous êtes des Italiens compatriotes du pape, et je ne vois à votre action d'autre mobile que l'amour-propre. » Afin de calmer le chagrin superbe de ces orgueilleux, froissés par la violence d'Urbain VI, elle trouve des expressions d'une singulière tendresse. Ses prières implorent le Seigneur, ses larmes coulent nuit et jour pour les cardinaux. Elle voudrait les voir, leur parler. Aussi énergique envers la faute que douce envers le repentir, elle prouve que s'ils persistent dans leur révolte, ils ne sont plus les colonnes de l'Eglise, mais des fétus de paille pourris par l'orgueil, des coupables que la terre engloutirait, que les bêtes fauves dévoreraient sans l'infinie bonté de Dieu, des morts à la vie de la grâce qu'elle ne peut plus nommer ses pères et ses frères ! Au contraire, s'ils renoncent à « séduire la vérité », s'ils reviennent à celui dont ils devraient être les défenseurs et la force, au pape Urbain, elle fera pénitence pour eux, et les ailes de la miséricorde divine s'ouvriront afin de les abriter à jamais[1].

En même temps, Catherine rappela au sentiment du devoir le comte de Fondi, chez lequel s'était tramée la récente conspiration des cardinaux. Allant droit au but, elle ne lui expliquait pas la validité de l'élection du pape, car Honoré Gaetani reconnaissait dans le secret de son cœur les droits

1. Jacques Orsini mourut dans des sentiments de repentir dès le mois d'août 1379. Les deux autres cardinaux passèrent au parti de l'antipape en 1380.

d'Urbain VI, mais elle insistait sur les rancunes personnelles du comte de Fondi contre le souverain pontife. La haine l'aveuglerait-elle au point de lui faire méconnaître la vérité ? Parce qu'Urbain VI l'a injustement privé de ses charges, grossira-t-il le nombre des hommes que l'intérêt personnel attache à l'antipape ? enfin, encourra-t-il l'infaillible châtiment réservé aux ennemis de l'Eglise ?

La suzeraine du comte de Fondi, la reine de Naples, se détachait aussi d'Urbain. Offensée du mépris avec lequel il avait reçu le chancelier Spinelli, porteur de splendides cadeaux, et de l'inexplicable hauteur du pontife envers Othon de Brunswick qu'elle venait d'épouser en quatrièmes noces, Jeanne, vassale du Saint-Siège, passait contre les intérêts de son peuple au parti de Clément VII. Déjà avant de quitter Sienne, le 7 octobre 1378, la Sainte avait adressé à la reine un plaidoyer contre les cardinaux rebelles. Elle mettait Jeanne en face de la vérité et multipliait avec une éloquente logique les raisonnements. Puis, entraînée par son sujet, elle s'adressait aux cardinaux présents à sa pensée. « Vous n'êtes pas des hommes, disait-elle, mais plutôt des démons visibles ; l'amour insensé de votre corps mortel vous aveugle. Quand le pape que vous aviez régulièrement élu a voulu corriger vos mœurs, vous avez jeté votre venin et vous avez dit qu'il n'était point pape. Vous prétendez l'avoir nommé par peur des colères du peuple. Comment pourriez-vous prouver vos dires ? Ils sont faux. S'ils étaient vrais, vous mériteriez la mort, pour avoir élu le pape, non dans la crainte de Dieu, mais dans la crainte des hommes. Puisque Urbain VI

n'était point pape, qui vous portait à le réélire par une nouvelle et libre élection ? qui vous portait à le couronner avec une solennité inconnue dans le passé ? Avant qu'il vous *mordît* par ses paroles, vous confessiez et vous annonciez qu'Urbain VI était pape ; maintenant n'avez-vous pas pitié de toutes les brebis que vous éloignez du troupeau ? Chargés d'allumer la foi, vous l'éteignez. Songez aux maux dont vous êtes, dont vous serez la cause ; ne pensez pas que le chapeau de cardinal ou les prélatures vous défendent devant Dieu ; au contraire, votre châtiment n'en sera que plus rigoureux. » Revenant ensuite à la reine avec une extrême douceur, lui disant : « je vous aime, » Catherine cherchait à la gagner ; elle la rappelait à la reconnaissance envers l'Eglise, elle lui prédisait le succès final de la bonne cause. Mais quand la Sainte vit qu'elle ne triomphait pas des ressentiments de cette femme passionnée, elle lui écrivit sévèrement : « Que Jeanne le sache, elle ne pourra pas séduire Dieu, comme elle séduit les hommes ; si sur la terre la vérité ne la délivre pas de l'erreur, cette vérité nécessaire, éternelle, la convaincra au dernier jour de son mensonge, du mensonge qu'elle impose à son peuple. » Qu'elle considère les cardinaux rebelles et le témoignage que leur vie rend d'eux. Ils ont la science, mais ont-ils la vertu ? Qui ont-ils choisi pour antipape ? « Un homme d'iniquités, » s'écrie-t-elle d'un mot, car il est superflu de faire le procès du cardinal de Genève, dans cette Italie où il a surpassé en cruauté les plus cruels mercenaires. Si la reine ne veut pas aider Urbain VI comme souveraine,

qu'elle le reconnaisse au moins comme chrétienne, sans quoi la main de Dieu s'appesantira sur elle. Elle éloigne d'elle ses sages conseillers pour écouter son chancelier qui la trompe; le sentiment de l'offense reçue l'anime, elle craint de perdre certains avantages, plus tard elle verra qu'elle-même se les est ravis. Si elle ne se repent pas tout de suite, quand elle voudra le faire, elle ne le pourra plus Ses richesses, ses honneurs, ses barons et son peuple ne la défendront point contre la justice divine, et son châtiment sera tel qu'il remplira de terreur quiconque oserait se révolter contre l'Eglise. Volontiers Catherine ferait le voyage de Naples pour s'entretenir avec Jeanne [1].

Soit que, dominée par ce désir, la servante de Dieu s'en ouvrît à Urbain VI, soit qu'il pensât lui-même que l'ambassadrice qui avait pacifié Florence serait utile à Naples, il fut question d'envoyer la Sainte à la reine. Elle saurait, non point la convaincre de la validité de l'élection d'Urbain, Jeanne ne pouvait pas la contester sincèrement, mais lui expliquer les intentions bienveillantes du pape ; car les Clémentins faisaient croire à la princesse que le pontife prétendait lui enlever ses États et l'enfermer dans un cloître.

Catherine exerçait à Naples un véritable apostolat: sur les hauteurs d'où les Chartreux dominent les splendeurs du pays et de la mer, dans l'oratoire des ecclésiastiques, et chez les femmes

1. Lett. 310, 313, 312, 317. La prédiction de Catherine à Jeanne Ire se réalisa en 1381.

du monde on lisait ses lettres [1]. Traité de la vie spirituelle, quand elle s'adressait à des religieux, code de morale pratique, si elle entretenait dans le détachement les dames d'une cour galante, cette correspondance faisait qu'on se sentait à Naples sous le regard de la Sainte, comme on l'eût été dans sa cellule de Rome: Jeanne d'Aquin comtesse de Milet ne pouvait douter que ses luttes de conscience ne fussent pleinement comprises ; la jeune épouse de François Carracciolo, si prompte à se séparer de son mari pour les honneurs mondains, si rebelle à lui laisser servir l'Eglise, se sentait jugée ; elle rougissait de ses ruses mesquines quand la Sainte lui écrivait : « A qui vous reprendrait de vous parer de vêtements précieux ou rares et de vous laver avec des eaux de beauté, vous répondriez : je ne le fais pas pour moi, mais afin de plaire à mon mari. Pourquoi donc alors êtes-vous dans l'intérieur de votre maison comme une personne qui n'a aucun souci de soi ? » Pentella, abandonnée de son noble époux pour une esclave, n'avouait point qu'elle souhaitait la mort de l'infidèle ; mais, afin de panser la plaie, Catherine la mettait à nu. « Elle voit nos âmes, » disaient, en parlant de la Sainte, Peronella de' Pepe, Catherine Dentice et nombre de grandes dames napolitaines.

Près de tous, avec les arguments qui pouvaient convenir à chacun, l'apôtre dominicaine défendait les droits d'Urbain. Ce serait donc guidée par ce groupe que la Sainte s'entremettrait à Naples entre la reine

1. Lett. 315, 331, 342, 343, 345, 352, 353, 354, 359, 360, 361.

et le pape. De plus, Urbain VI lui destinait une compagne vénérée à la fois de la reine, des nobles, des bourgeois et des pauvres de la ville.

C'était la fille de la bienheureuse Brigitte, Catherine, abbesse du premier monastère birgittin fondé en Suède. Grâce au confesseur des deux étrangères, Alphonse de Vadaterra, l'humble Siennoise connaissait les révélations prophétiques de Brigitte, son action pour la croisade, pour le rétablissement du Saint-Siège à Rome, pour la réforme du clergé. La canonisation de Brigitte, elle ne l'ignorait point, avait appelé sa fille en cour de Rome et l'y retenait. Lorsqu'Urbain VI mit Catherine de Suède et Catherine de Sienne en présence, il se tourna vers la grande dame scandinave et lui exposa ses désirs. L'abbesse avait alors quarante-six ans ; son admirable beauté, enveloppée par la splendeur d'une âme singulièrement pure, résistait au temps ; l'habitude de se mouvoir dans la société la plus haute, la coutume de commander faisaient d'elle l'idéal de l'ambassadrice. Pourtant, au premier mot que lui dit le pape, elle refusa nettement d'aller à Naples. Sortie de son cloître en vue d'une mission définie, elle n'avait point, pour prendre part aux luttes du siècle, de vocation apostolique ; plusieurs fois déjà elle s'était trouvée en présence de Jeanne Ire, et elle se reconnaissait impuissante à nouer avec elle ces relations que la bienheureuse Brigitte rendait utiles et durables. Jeune encore, vibrante d'énergie sous sa frêle enveloppe, ignorante des manières et du langage des cours, Catherine de Sienne se déclara prête à partir sur l'heure ;

elle comprenait le danger de laisser Urbain donner carrière à ses ressentiments personnels dans une question où la politique lui commandait l'apaisement; et même en dehors de toute vision prophétique, elle pressentait que la lutte du pape contre Naples allait causer à ce royaume et à l'Eglise d'irréparables malheurs. De plus, par l'invincible attrait que la pécheresse inspire à l'apôtre, quand on voit en elle le germe de cette générosité qui, en Marie-Magdeleine, fut victorieuse de toute passion, l'âme de la reine attirait la Sainte.

Le P. Raymond se rangea aux avis de l'abbesse; quelque peu crédule, il croyait Jeanne I[re] capable d'insulter des femmes consacrées à Dieu. On discuta; le pape revit le prieur de la Minerve, et le projet fut abandonné. Catherine de Sienne, malade, était retenue chez elle. Son confesseur lui porta la décision du souverain pontife et lui en expliqua les motifs. « Si Agnès, Marguerite et tant d'autres vierges avaient fait toutes ces réflexions, dit-elle vivement, elles n'auraient jamais obtenu la gloire du martyre ! N'avons-nous pas un Epoux tout-puissant capable de protéger notre honneur ? En douter, invoquer de vaines raisons, est un manque de foi [1]. »

L'abbesse n'entendit pas ce cri de l'apôtre, qui d'ailleurs ne s'adressait pas à elle, mais au P. Raymond. Malgré sa vocation apostolique, le Dominicain n'avait point éprouvé que l'inspiration directe du Saint-Esprit pousse les âmes pleinement unies au Christ à des sacrifices que la raison conseille de

1. **B. Raym.** III, 1. — **Sainte Brigitte**, 522, 537.

refuser ; il ne reconnaissait pas encore que s'arrêter dans de pareils cas au jugement naturel, c'est ignorer le jugement surnaturel[1], et il ne comprit guère l'enseignement que contenaient les paroles de la Sainte. Pourtant, avec une certaine conscience de son propre manque de lumières, il la consulta afin de savoir s'il devait accepter une charge périlleuse que lui offrait le Saint-Siège.

Urbain VI entendait faire porter des brefs[2] à plusieurs Français, en particulier au roi Charles V[3] et à l'Université de Paris, indécis dans leur obéissance envers l'un des deux pontifes rivaux. On courait des dangers, car il fallait traverser des pays occupés par les Clémentins, qui souvent égorgeaient les envoyés de Rome. « Obéissez, dit aussitôt la femme inspirée ; Urbain est véritablement le Vicaire de Jésus-Christ ; je veux que vous exposiez votre vie pour le soutenir, comme vous l'exposeriez pour soutenir la foi catholique elle-même. »

La dernière conversation de Catherine et de Raymond fut longue et sans témoins. Aucun nom humain ne passa sur leurs lèvres, ils parlèrent de Dieu seul. « Nous ne nous entretiendrons plus, murmura Catherine : allez maintenant où Dieu vous appelle ! » Elle s'embarqua sur le Tibre avec le P. Raymond et ses compagnons. En arrivant à Ostie, le souvenir d'Augustin et de sa mère Monique était présent à la pensée du religieux. Catherine,

1. Cf. **S. Teresa. Conceptos del amor de Dios, 3.**
2. Ces 7 Brefs sont conservés dans les Archives Dominicaines.
3 **Lett.** 323.

assurait-il, lui avait donné plus que la vie, car elle l'enfantait sans cesse à la grâce dans les douleurs et les larmes. La Sainte bénit son confesseur. « Le signe de la croix vous protégera, dit-elle ; mais dans cette vie vous ne reverrez plus votre mère. »

Après une longue séparation, Catherine et Raymond s'étaient retrouvés durant quinze jours ; puis le Christ écartait le dernier intermédiaire entre la Sainte et lui. On se dit adieu. Montés sur le vaisseau qui allait les emporter vers la France, les voyageurs regardaient le rivage, où était restée Catherine. Tout à coup elle s'agenouilla, les yeux baignés de larmes, et fit sur la mer un dernier signe de croix. Le cœur du P. Raymond se serra : « Je sentais, dit-il, qu'en ce monde je ne recevrais plus sa bénédiction. »

Cette bénédiction, qui défendit les religieux contre les pirates, ne put les rassurer contre les embûches que leur tendirent les Clémentins.

Dès sa première étape, à Pise, le P. Raymond avait reçu de Catherine une lettre où elle l'exhortait à proclamer la vérité, au péril de sa vie, et cependant, arrivé à Vintimille, le timide apôtre croyait ne point pouvoir passer une frontière bien gardée ; il retournait à Gênes, avouant sa joie d'échapper aux périls. Comment l'amour maternel de la Sainte, froissé dans ses légitimes espérances, n'eût-il pas exprimé son chagrin ? « La peur a poussé l'abbé de Saint-Antime à trahir son devoir, écrit-elle au P. Raymond, et une dure prison l'en châtie. Voilà comment sont traités les cœurs pusillanimes ; vous n'êtes point digne de vous trouver sur le

champ de bataille, on vous en chasse comme un enfant et vous fuyez, joyeux que Dieu ait eu compassion de votre infirmité ! Si vous ne pouviez pas marcher, il fallait aller à quatre pattes; si vous ne pouviez pas arriver comme frère, il fallait arriver comme pèlerin. Si vous n'avez pas d'argent, mendiez. L'Antechrist et ses membres, m'écrivez-vous, vous recherchent afin de s'emparer de votre personne : n'ayez aucune crainte, vous n'êtes point digne du martyre. Puisque vous êtes un homme quand il s'agit de promettre, ne soyez pas une femme lorsqu'on vient au fait. »

Raymond accusa la Sainte de le mesurer à sa propre mesure, et trembla d'avoir perdu son amitié ; elle le rassura, lui prouva avec une humilité sincère, « qu'elle l'aimait comme elle s'aimait elle-même, qu'à tous deux le Seigneur donnerait ce qui leur manquait. » Se souvint-il alors qu'Etienne Maconi, saisi par des brigands de la Maremme, n'avait eu qu'à prononcer le nom de Catherine pour être relâché ? Rougit-il de s'être encore guidé aux seuls conseils de la prudence humaine ? On ne sait, car l'heure d'agir était passée. Quand de Gênes il demanda des instructions au pape, il lui fut ordonné de rester où il se trouvait, et de prêcher contre le schisme.

Cependant Catherine, inquiète de l'isolement d'Urbain VI, et désireuse de la réforme du clergé, rappelait au pape les avis qu'elle lui avait donnés l'année précédente, et elle obtenait de lui qu'il publiât une Bulle [1] par laquelle, en réclamant les prières de

1 Le 13 décembre 1378.

l'Eglise militante, il appelait beaucoup de saints personnages à Rome. Le choix de ces personnages semblait dicté par la servante de Dieu. Urbain VI la pria de leur écrire, d'écrire à d'autres encore, jusqu'à ce que la cour pontificale réunît les lumières de tous les Ordres, les vertus de tous les pays. Aidée de ses compagnes et du seul Barduccio, car Néri luttait contre une dangereuse maladie, Catherine adressa des messages dans toute l'Italie. Elle répétait qu'Urbain VI était le vrai pape devant Dieu et devant les hommes, qu'il fallait le soutenir, fût-ce au prix de la vie, que d'incessantes prières devaient monter vers le ciel à son intention. Son nom serait sur les lèvres de toutes les cloîtrées, de toutes les Tertiaires dominicaines. Quiconque pouvait lui être utile était tenu d'accourir à Rome. Des premiers, Maconi quitterait Sienne et ses affaires de famille; Frère Saint sortirait de son ermitage; Dom Pierre de Milan, le Prieur de la Gorgone et d'autres Chartreux viendraient protester contre la défection du Général de l'Ordre, qui, malgré son respect pour Catherine, était passé au parti de l'antipape. Impatiemment, elle attendait des Umiliati, des religieux de Vallombrosa, des Ermites de Saint-Augustin, des solitaires de Spolète amis de la bienheureuse Brigitte, des Tertiaires, en particulier la Prieure d'Orvieto, Daniella, confidente de la Sainte, et dont la vie pénitente faisait présager la gloire future [1].

1. **Lett.** 65, 213, 308, 316, 323, 327, 330, 333, 336, 340, 365. Le P. Caffarini assure que Daniella fit des miracles après sa mort.

La cour d'Urbain VI, bien différente de celle de Clément VII, toute mondaine par le luxe et les divertissements, n'offre d'autres délices que les délices de la croix, auxquelles la Sainte convie ses amis. Ils combattront, comme sur un champ de bataille, en faveur de la vérité, sans autre récompense que des fatigues bénies de Dieu. « Si l'on n'atteint point le but, dit cette femme douée d'esprit prophétique, on frayera du moins la voie qui y conduit. »

Attirés par ces promesses, prêts à entourer le pape abandonné des mercenaires, des ambitieux et des timides, la plupart des fidèles de Catherine arrivèrent à Rome aussi vite que le leur permettaient l'âge, les infirmités et les travaux commencés. Il y eut pourtant dans leurs rangs une désertion qui surprit la Dominicaine. Son *bachelier*, le savant Guillaume de Flete, retenu par quelque étroit scrupule, n'osa pas quitter la solitude où il avait promis de vivre et de mourir. En vain la servante de Dieu lui fit demander par leur commun ami Antoine de Nice, s'il croyait que le Dieu infini habitait seulement les forêts de Lecceto et ne se trouvait pas à Rome. En vain la contemplative lui prouva la stérilité de la contemplation pure. La douce ironie de Catherine sur l'humble simplicité du moine qui résiste au pape et ne veut pas soumettre sa volonté, échouèrent aussi. Guillaume de Flete ne vint pas. Sa science lui présentait quelque difficulté et l'aveuglait sur son devoir, tandis que ses frères spirituels, plus détachés d'eux-mêmes et mieux convaincus de leur propre néant, n'eurent pas de

peine à marcher dans la voie de l'obéissance [1].

Largement hospitalière, comme le sont les êtres accoutumés à recevoir tout de la Providence, Catherine, après avoir appelé à Rome les fidèles serviteurs de l'Eglise, ne leur fermait point sa porte, et souvent quarante personnes étaient réunies autour d'elle. Au cours de l'été, elle dut même quitter sa maison devenue trop petite, et aller habiter Via di Papa, entre la merveilleuse église ogivale bâtie sur le temple de Minerve par les Frères Prêcheurs, et le *Campo di Fiore* [2].

Ce qu'on mangeait venait de l'aumône, mais encore fallait-il provoquer et administrer les générosités providentielles. Aussi Catherine chargeait-elle ses compagnes des travaux du ménage, auxquels elle prenait part. Chaque semaine, une des Tertiaires devait pourvoir à la table, tandis que les autres visitaient les lieux saints ; si l'on manquait de tout, on suivait l'exemple de saint Dominique : Catherine se mettait en prières, et tantôt arrivaient des dons inattendus, tantôt quelques restes de pain, se multipliant à l'infini, rassasiaient non seulement les hôtes de la Sainte, mais tous les pauvres du quartier [3].

1. **Lett.** 322, 326, 327, 328.

2. **La Leggende Maggiore** (II, 11) ne parle que de la première habitation de Catherine, où elle resta jusqu'en juin 1379. Mais la **Leggenda Minore** (II, 11) indique clairement cette seconde maison. Elle fut plus tard convertie en une chapelle, située 44, via Sta Chiara. Le plafond seul est du xive siècle ; les murs de la cellule de la Sainte ont été transportés à la sacristie de la Minerve.

3. **B. Raym.** II, 11.

La chapelle que la Bulle pontificale autorisait Catherine à élever sous son toit, était encore plus qu'à Sienne, un foyer de vie dans l'Eglise ; les étrangers s'en disputaient l'accès ; nombre de prêtres y célébraient afin de réjouir leur foi par les miracles dont Dieu favorisait sa servante. Du sanctuaire partait cette oraison des serviteurs de Dieu, que le Seigneur conseillait comme le remède aux maux causés par le schisme. A cette heure solennelle, l'Eglise dont Catherine avait parlé aux cardinaux avec une éloquence unique le jour même de son entrée à Rome, devenait un objet direct d'apostolat. La Sainte n'unissait plus seulement ses disciples pour secourir les pauvres, les ignorants, le clergé lui-même ; ils ne cherchaient plus seulement un lien dans l'Eucharistie ; pénétrant dans la vie même du Christ, plus avant que par l'acte ou le sacrement, ils éprouvaient, ils expérimentaient la vérité des paroles de l'Apôtre : ils vivaient en ayant conscience qu'ils appartenaient au corps dont le Christ est le chef et que sa vie alimente. Nul ne doutait que cet apostolat nouveau auquel conviait Catherine, ne fût, dans son acception la plus intime, la continuation même de l'apostolat suprême du Maître divin, et à la suite de l'apôtre dominicaine on s'élançait pour souffrir, on voulait mourir.

Les oraisons qui sortaient des lèvres de la Sainte, sans qu'elle en eût conscience, étaient le cri vers Dieu du groupe empressé à les recueillir ; l'admirable doctrine contenue dans le Dialogue rejaillissait toute vivante vers le ciel par ces prières, « car notre temps, dit Catherine, a surtout besoin de

lumière ; » mais l'élan du cœur faisait aussi communier la femme inspirée et chacun avec elle à « toute la religion chrétienne, au corps mystique de l'Eglise, à la divine charité. » Eclairé sur soi-même par l'éclatante humilité de la Sainte, on devenait humble près d'elle, et sincèrement on répétait sa prière favorite : *Domine, peccavi, miserere mei,* prière qui se mêlait à toutes ses prières, quand, prenant occasion de chaque fête, elle variait la forme de ses supplications à Dieu, à la Vierge, aux Saints, pour le pape, les cardinaux, l'Eglise, l'union de la chrétienté sous l'autorité légitime d'Urbain. Avec elle on se sentait dans le mouvement même du Christ, car ses oraisons jetaient « ses bien-aimés, ceux qu'elle aime d'un singulier amour, dans les bras de Dieu ; » aussi, quand on l'entendait dire au Seigneur : « Ressuscitez un Paul pour illuminer le monde, » on se demandait si elle n'était point elle-même l'Apôtre nouveau [1].

Sur le sol romain, où partout se rencontre la trace des Saints, Catherine aimait à suivre les premiers religieux de son Ordre. Gravissant la pente de l'Aventin, elle allait au couvent de Sainte-Sabine chercher le souvenir du bienheureux Dominique et répandre l'esprit de ce Saint parmi les Prêcheurs. Parfois, on la voyait paraître sur la voie Appienne. Elle passait distraite au milieu des anciennes gloires de la République ou des Césars, car

1. Or. V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XV, XVI, XVII, XVIII, XX, XXI. Trois de ces oraisons portent la date de 1379 ; d'autres sont datées de certaines fêtes, sans indication de millésime.

le monde païen lui était inconnu. Ses regards glissaient sur la campagne : se détournant des riantes collines d'Albano, elle contemplait à sa gauche une vaste plaine aux ondulations indécises, dont la limite seule se détache en ligne droite à l'horizon, comme les flots lointains de la mer. Ce ciel si souvent sans nuages, d'où le soleil éclaire une terre sans ombre, cette nature silencieuse attiraient son âme accoutumée à chercher dans la création finie le Créateur infini. Rêvant le ciel, elle prenait la route si souvent parcourue par Dominique et ses compagnons et arrivait au couvent des Dominicaines de Saint-Sixte. Là elle racontait des visions dont jusqu'alors elle n'avait parlé qu'à son confesseur et à ses sœurs du Tiers-Ordre.

Une nuit de Noël, autrefois, à Sienne, sous les voûtes de la chapelle des Tertiaires, l'enfant Jésus lui avait été prêté par la très sainte Vierge [1], et tandis que le pressant sur son cœur, elle l'implorait pour la réforme de l'Eglise, elle voyait une vigne chargée de fruits, dont le germe était en Lui ; des chiens vigoureux parcouraient cette vigne, arrachant avec leurs dents les grappes dorées ; non contents de se rassasier, ils appelaient leurs petits, à qui ils distribuaient des raisins. « La vigne, disait le Seigneur, c'est l'Eglise ; les chiens sont les vertueux prélats ; nourris de ma doctrine [2], ils la dispensent aux

1. Cf. ch. v, p. 113, 114.

2. Souvent dans les peintures symboliques les serviteurs de Dieu sont représentés sous la forme de chiens ; de là et de la vision accordée à la mère de saint Dominique le jeu de mots sur les Dominicains : **Domini canes**.

peuples chrétiens. » Bien que Catherine déclarât sa parole impuissante à rendre ce qu'elle avait vu, elle en parlait avec une foi qui se communiquait à chacun. Peu à peu son auditoire l'amenait à s'entretenir de l'éternité, de la vision béatifique, qui, de même que la foi, est une pour tous, mais à laquelle les âmes participeront plus ou moins selon leurs mérites, et Catherine dépeignait aux Dominicaines le lieu béni de l'immortalité, qu'elle avait contemplé pendant sa mort mystérieuse [1].

Plus que toute autre famille, celle de saint Dominique est entraînée à causer ensemble du ciel; la célèbre vision de son Fondateur lui prouve qu'elle y sera étroitement unie, et sans cesse elle cherche de nouvelles espérances dans l'admirable symbolisme de l'habit religieux et du manteau de Marie, sous lesquels elle se sait destinée à vivre éternellement [2].

Cependant Urbain VI, attaqué par l'armée que Clément VII réunissait autour de lui, dut lever des troupes et les opposer à son adversaire. Le château Saint-Ange restait aux mains des fauteurs du schisme, parmi lesquels le cardinal Gérard du Puy, que Catherine connaissait depuis 1375. En dépit des négociations ébauchées par la Sainte et par le sénateur

1. **Or.** XII, XIX. — **Suppl.** II, 6. — Les religieuses de Saint-Sixte décimées par la fièvre ont quitté leur couvent. En 1852, on a retrouvé derrière les murs du chœur de curieuses peintures du xɪvᵉ siècle qui représentent la Sainte sous l'habit de son Ordre, avant sa canonisation, car la tête n'est point nimbée.

2. Cf. R. P. Monsabré, *Explication de la règle du Tiers-Ordre donnée aux sœurs de la Fraternité de Saint-Jacques*, 1864-1868. 2ᵉ chapitre, Janvier 1865.

de Rome, Jean Cenci, on obligea les Papalins à un siège selon les règles. Au cours des hostilités, Silvestre de Bude, capitaine breton qui tenait la campagne pour l'antipape, prit l'une des portes de la ville. Avec l'élite de ses troupes il se précipita au Capitole, mit en pièces une foule sans armes, égorgea les principaux citoyens romains et s'enfuit sans qu'on osât le poursuivre. Ce sang, le premier répandu, l'était par les Clémentins. Lâchement le peuple se vengea de ce lâche attentat ; il assassina des prêtres d'outre-monts qui se trouvaient de passage à Rome.

Sans Catherine, Urbain VI eût peut-être laissé l'amertume envahir son âme ; sous l'empire de la touchante lettre qu'elle lui écrivit [1], il offrit à Dieu un cœur contrit et humilié. Sa défaite l'avait prosterné aux pieds du Tout-Puissant ; la victoire l'y trouva, quand, le 29 avril 1379, on vint lui annoncer que ses capitaines, l'Anglais Hawkwood et le Romain Albéric de Balbiano, venaient de livrer bataille aux Clémentins à Marino et de les mettre en déroute. L'affaire avait été chaude, elle fut décisive. Ecoutant enfin les exhortations de Catherine, le château Saint-Ange se rendit [2] et on ne vit plus, à Rome, « les clefs de Saint-Pierre et les tiares pontificales, opposées les unes aux autres, s'entre-menacer sur les drapeaux des deux partis. »

1. Lett. 346.

2. Les négociations poursuivies par Catherini et par Cenci, aidèrent l'effet de la victoire de Marino ; quatre semaines plus tard (Cf. p. 527), la Sainte, qui d'ordinaire parle si peu d'elle-même, croit nécessaire de le rappeler au Pape.

Urbain VI, contenu par la Sainte dans le succès, comme il avait été soutenu par elle dans les revers, se montra digne de sa fortune [1]. Miséricordieux envers les vaincus, paternel envers les blessés, il rentra au Vatican, non en triomphateur mais en pénitent. Ce fut pieds nus, sans pompe et sans ornements, qu'il quitta le Transtevère. Le clergé le précédait, le peuple le suivait. Depuis six siècles, jamais pareil spectacle ne s'était offert aux regards des Romains : ils acclamèrent le pape avec enthousiasme, tandis que son compétiteur s'enfuyait des provinces romaines.

Catherine trouva cette heure propice aux négociations ; et en tous lieux, par tout moyen à sa portée, elle s'efforça de maintenir les fidèles, de décider les hésitants, de convaincre les révoltés.

Son premier effort se tourna vers Sienne. Le clergé, fort corrompu, était entraîné par ses passions loin du pontife qui prétendait réformer l'Eglise. Le sénateur Cavalcabuoi inspirait d'autant moins de confiance à la Sainte, qu'il laissait violer l'interdit, ne s'en faisait pas relever lui-même et ne venait point à Rome, où elle l'appelait, se mettre au service d'Urbain. Elle s'adressait donc aux Réformateurs et faisait agir les Dominicains, la Confrérie de la Miséricorde Matthieu Cenni, Etienne Maconi et tous ses disciples auprès d'eux. Urbain VI, la Seigneurie en est convaincue, est véritablement pape ; nul doute alors que le devoir des Réformateurs ne

1. Catherine était morte quand Urbain VI se rendit coupable des cruautés que l'histoire lui reproche.

soit de le soutenir. L'intérêt même les y pousse : car, à la prière de Catherine, Urbain oblige les Pisans à leur rendre la forteresse de Talamone, et il les absout des peines spirituelles qu'ils ont encourues [1]. D'ailleurs, l'Eglise est la seule colonne à laquelle la République peut s'appuyer. Frappée par les persécutions, cette colonne n'est jamais ébranlée. Si les Siennois s'attachent aux tyrans de ce monde, ils verront leurs soutiens emportés comme la paille, au plus léger vent. Catherine ne réclame pas les secours de la Seigneurie pour reprendre les biens temporels de l'Eglise ; ces biens sont perdus. Ce qu'elle veut, c'est que ses concitoyens défendent la foi ; l'hommage qu'ils rendront au pape ne s'adresse point à lui, il s'adresse à une autorité conferée par Dieu ; cette autorité, nul défaut du pape ne peut l'amoindrir.

Depuis les démêlés de Catherine avec les Réformateurs, les circonstances étaient changées ; sa lettre ne fut pas étrangère à l'envoi de soldats siennois, qui, conduits par Sozzo Bandinelli, vinrent à Rome se mettre aux ordres d'Urbain VI et Christophe de Gano put écrire à Néri que tous les Siennois reconnaissaient l'autorité du vrai pape [2].

Le 6 mai, Catherine, en extase, dicta simultané-

1. La Sainte avait conseillé à ses disciples d'observer rigoureusement l'interdit et de ne point s'y soustraire par des accommodements en se faisant attacher à la maison de certains prélats dont la chapelle restait ouverte ; en toutes choses elle voulait une obéissance humble, simple et patiente. **Lett** 365.

2. **Lett.** 311, 320, 321, **Lett. Autografe.** [BIBLIOGRAPHIE, I, VI], 34, 9, 10, 11, 13. — **Maimbourg**, IV, 135, 329, 338.

ment à quatre secrétaires quatre lettres qui traitaient de toutes les questions débattues dans la chrétienté.

Dans l'une de ses lettres elle célèbre la valeur de la Compagnie de Saint-Georges, victorieuse à Marino, qui la première a versé son sang pour l'Eglise ; elle remercie le chef de ces condottieri, Albéric de Balbiano, elle lui promet l'aide des serviteurs de Dieu, qui, à l'exemple de Moïse, prieront tandis qu'il combattra [1]. Elle lui donne certains conseils sages, à l'égal de ses avis spirituels, au sujet de l'organisation des troupes sous de loyaux capitaines ; de la poursuite du butin nuisible au succès des armes ; des moyens à prendre pour se garder de la trahison. Pressentant des difficultés entre le vainqueur de Marino et ceux qui l'emploient, elle exhorte Balbiano à se montrer fidèle au pape et à la vérité. « Nous sommes, s'écrie-t-elle, dans un temps de martyrs nouveaux. Si vous mourez, vous gagnez la vie éternelle; si vous vivez, vous pouvez jouir de votre salaire. Servant l'Eglise et le pape, vous servez la vérité! »

D'autre part, la Sainte s'adresse dans sa seconde

1. **Lett.** 347. Cette lettre a soulevé de véritables orages entre les ultramontains et les gallicans. Les uns veulent y voir la prédiction de la bataille de Marino ; les autres prouvent, grâce à la date ajoutée par les premiers éditeurs (6 mai 1379), que la lettre était postérieure à l'événement. Nous croyons que la lettre a été en effet écrite le 6 mai et que la phrase : *Faremo como Moisè : che il popolo combatteva, e Moisè orava e mentre che egli orava il popolo vinceva*, est une simple promesse pour es futures campagnes de Balbiano.

lettre aux Bannerets et aux Buoni Uomini[1]; Rome s'est bien donnée officiellement à Urbain VI en 1378, mais elle reste une République, et ce sont là ses maîtres temporels. L'ingratitude, leur écrit Catherine, les rend impolitiques: témoin la manière dont ils traitent le sénateur Cenci, auquel ils doivent, autant qu'aux condottieri, la reddition du château Saint-Ange; il faut qu'ils se montrent reconnaissants envers la compagnie de Saint-Georges, instrument de la Providence pour chasser miraculeusement les étrangers d'Italie[2]. Ils sont les débiteurs des mercenaires de Balbiano : que la dette soit acquittée avec la plus rigoureuse exactitude.

Après la bataille de Marino, Jeanne Ire avait offert un refuge à l'antipape, qu'une émeute des Napolitains contraignit à retourner en Provence ; la troisième lettre que Catherine écrivait le 6 mai adressait à cette princesse un pressant appel : « La passion, disait-elle, vous porte à des actes contraires à vos intérêts ; la sentence d'excommunication, qui vous priverait de vos biens spirituels et temporels, serait justement rendue, vous ne l'ignorez pas, et vous reconnaîtrez que le pape vous traite paternellement. Si vous comptez sur vos puissants alliés,

1. Cf. ch. XVI, p. 400, 401. L'autorité des Buoni Uomini n'était point définie ; c'était une sorte de contrepoids au despotisme des Bannerets.

2. La victoire de Marino eut en Italie un grand retentissement les troupes de Balbiano furent nommées la première Milice italienne : *Societas Italicorum... pro patria pugnantes liberatores Italiæ* ; les Républiques, à leur tête Florence, considérèrent ce fait d'armes comme un succès national. **Gregorovius**, VI, 503.

votre espoir est vain. Dieu combattra du côté de la vérité. » Avec un indicible élan, Catherine s'adressait au cœur de Jeanne : « Volontiers, écrivait-elle, je mourrais pour vous rendre le bien de la terre et le bien du ciel ; votre âme, je la considère comme mienne. »

Sans que ses pensées soient troublées par leur diversité ou leur abondance, Catherine écrit enfin à Charles V qui, avec l'Université de Paris, doit décider s'il restera dans l'allégeance d'Urbain VI. Le roi de France est trop noble pour se laisser tenter par les avantageuses propositions des Clémentins ; c'est en vain que pour faire un royaume au frère de Charles V, l'antipape offrira d'aliéner le patrimoine de l'Eglise : le roi ne peut ignorer la validité de l'élection d'Urbain ; les cardinaux qui la contestent ne sont-ils pas ceux mêmes qui l'ont notifiée à la France ? Maintenant qu'ils ont pris l'office des démons et cherchent à détourner les hommes de la vérité, ils sont faciles à juger. Si par terreur ils ont trahi leur devoir, ce sont des lâches ; si, sachant qu'Urbain n'était pas pape, ils ont obtenu de lui des biens, ce sont des voleurs. Que le roi se le rappelle, la confiance en son propre jugement gâte le goût de l'âme pour la vérité et la porte à se faire d'elle-même son Dieu. La passion de la patrie ne doit pas rendre injuste, dit l'ardente patriote siennoise, Charles V subit de fâcheuses influences ; lui, l'*homme universel* [1], il est guidé comme un

1. La Sainte appelle *Uomo cattolico* ce prince dont les capacités comme l'influence s'étendaient à peu près à tout.

enfant par les ennemis de l'Eglise. Catherine n'ose pas nommer le plus cruel d'entre eux, le cardinal Jean de la Grange ; mais elle connaît ce conseiller intime de Charles V, elle le désigne sans le nommer, elle l'accuse de nourrir des rancunes personnelles contre le pape. Comme conclusion, la Sainte presse le prince français de s'informer, de ne point précipiter sa décision, de s'instruire ; la source de la science est à Paris : c'est l'Université.

Le schisme eût-il été arrêté si, suivant le désir qu'elle exprimait à Jeanne Ire et à Charles V [1], la Sainte avait elle-même porté à Naples et à Paris des lettres, qui probablement furent interceptées ? L'éloquente avocate de la vérité aurait-elle fait revenir la reine de rancunes indignes de son intelligence ? Aurait-il suffi d'éclairer le roi français au sujet de faits que les Clémentins tenaient secrets ? Catherine aurait-elle prouvé que la domination de la France sur l'Eglise serait un malheur certain, parce que c'était une injustice ? Aidée de la Dominicaine Marie de Bourbon [2], aurait-elle obligé le roi à prendre conseil de l'Université, au lieu de faire une sorte de violence à la docte assemblée par des lettres royales ? Enfin, douée de vision prophétique, aurait-elle révélé au monarque « durement sage et subtil, » déclare Froissart, les décrets de la vraie et simple sagesse ? Pouvait-elle lui dévoiler, avec le règne de Charles VI, les effets d'une politique sans

1. Lett. 344, 347, 348, 349, 350.

2. Professe du monastère de Poissy, et belle-sœur de Charles V, qui la consultait souvent.

vérité [1] ? On ne sait, car à Rome de même qu'à Naples et en France, l'intervention de Catherine resta sans effet. Pendant que Jeanne attaquait son compatriote les armes à la main, que le roi, entraînant l'Université, reconnaissait l'antipape, la première milice patriotique et italienne, la compagnie de Saint-Georges, quittait le service d'Urbain VI par la faute des Bannerets.

Comme déjà on l'avait observé à la Cour d'Avignon en 1376, on remarqua que l'activité de la Sainte croissait dans l'insuccès et poursuivait par d'autres moyens l'accomplissement du plan providentiel. Sans cesse elle est en conférence avec Urbain; un secrétaire d'Etat, disent ses disciples, ne serait pas plus souvent appelé à donner son avis ; dès qu'elle le quitte, ses lettres continuent l'entretien. Le 30 mai, elle s'autorise du temps de la Pentecôte pour rappeler au Pontife que par l'aide de la vérité divine et non par la force humaine, les Apôtres ont conquis le monde ; elle fait violence à sa réserve accoutumée, et tout en se qualifiant elle-même de « vile créature, » elle montre au pape qu'elle a été l'instrument d'œuvres admirables, entre autres de la reddition du fort Saint-Ange, qui permet à Urbain d'habiter le Vatican. Maintenant, ajoute-t-elle, vous êtes chez vous, prêchez la croisade [2] et réformez

1. Pastor I, 11, 106, 107.

2. Tommaseo (note de la lettre 331) prétend qu'à cette époque la Sainte exprime le désir d'aller elle-même en Terre Sainte ; même en la rapprochant de la lettre 315, le passage de la correspondance avec Dom Pierre, sur lequel Tommaseo appuie son hypothèse, ne nous semble point avoir cette signification.

l'Eglise ! Et comme le Pontife ne voit pas l'opportunité de cette action, la Sainte, craignant de l'ennuyer, dit-elle, par de trop fréquentes visites, lui écrit peu après : « Par nature vous avez un grand cœur, que surnaturellement il soit grand aussi ! Réprimez les mouvements trop prompts auxquels la nature nous entraîne; sans le surnaturel la nature fait osciller entre l'orgueil, la colère contre les ennemis, et la pusillanimité dans la correction des amis. Les espions de l'antipape sont partout ; dans vos rapports avec les hommes, attachez-vous au plan de Dieu. Son règne s'établira sur la terre par la réforme du clergé ; le schisme sera anéanti grâce à l'union des chrétiens pour la croisade[1]. »

Tout ce que Catherine nommait en un mot : la *vérité*, resta au-dessus de l'intelligence d'Urbain. Captif d'obstacles qu'il pouvait renverser, de rancunes dont il aurait dû triompher, il s'agita en vain dans sa ville de Rome. Alors, afin d'entraver le schisme, et d'opposer une force à la France, qui affermissait Naples dans le parti de Clément VII, Catherine eut l'inspiration de réconcilier deux belligérants : la république de Venise et le roi Louis de Hongrie, prince célèbre par le service qu'il avait rendu à la Foi, en convertissant les infidèles du Nord. Ils feraient trêve à leurs luttes au sujet de la Dalmatie, et s'allieraient sous la bannière d'Urbain. Comme la faiblesse des Urbanistes venait de ce que l'Eglise ne possédait plus un épiscopat uni, la Sainte prit Ange Correr[2],

1. Lett. 351, 364.
2. Pape de 1406 à 1409 sous le nom de Grégoire XI.

évêque de Castello[1], dont l'autorité intellectuelle et morale pouvait grouper les prélats d'Italie comme avocat de la bonne cause à Venise. A Louis Ier elle prouva qu'il était désigné, à cette heure, par son glorieux passé, pour défendre la vérité[2].

Le bruit de ces démarches eut l'effet inattendu de porter Sienne, Pérouse, Florence, Pise et Bologne à former une ligue. Après le meurtre de son frère André, mari de la reine Jeanne Ire, Louis de Hongrie avait guerroyé contre sa belle-sœur, dont ensuite il était devenu l'allié; on ne savait trop quel rôle il ferait jouer au capitaine de ses troupes, Charles de Duras, et les Républiques italiennes se liguaient pour prendre, en commun, l'attitude que dicterait l'avenir; Catherine fit incliner au parti d'Urbain cette ligue des villes italiennes. De nouveau elle se tournait vers sa patrie : « Point de vaines paroles, écrivait elle le 9 décembre 1379 aux Réformateurs, agissez; vous avez souffert au spirituel et au temporel comme ennemis de l'Eglise; aujourd'hui, que votre esprit n'aille point claudicant et vacillant. Le vrai pape c'est Urbain VI ; s'il faut mourir pour soutenir cette vérité, mourons, et notre mort sera notre vie. » Aux Prieurs du peuple de Pérouse, elle tient le même langage; elle leur rappelle les paroles du Christ : « qui n'est point pour moi est contre moi; » elle encourage leur effort par la promesse de l'éternel salaire. Quant aux Florentins, c'est à leur cœur qu'elle s'adresse; ou-

1. Titre que portait l'évêque de Venise.
2. Lett. 341, 357.

bliant le passé, Urbain VI les a fait rentrer dans le sein de l'Eglise, ils sont ingrats! Au lieu de combattre pour la vérité et la Foi, ils n'observent même pas les conditions de la paix qui les oblige à payer une indemnité de guerre; leur magistrature exerce le pouvoir par vanité et non pour le bien général : « Les Seigneurs naturels deviennent des tyrans, » on se divise; qu'on s'unisse au contraire au service de la vérité [1].

Par les lettres de Catherine, les Républiques italiennes furent maintenues dans l'obédience d'Urbain. Elles le soutinrent avec la Sicile, l'Angleterre, la Hongrie, la Pologne, la Bohême et la plus grande partie de l'empire d'Allemagne, tandis que la France, entraînant Naples, la Savoie, l'Ecosse et l'Espagne, prenait parti pour l'antipape [2].

Il y avait parmi les Clémentins des âmes sincères, et tous les Urbanistes n'étaient point convaincus. Absolue comme un acte de foi, la parole de Catherine, après avoir exposé les faits, s'élevait au-dessus des doutes du jugement, des troubles de la conscience. Les connaissances qu'un esprit supérieur, mêlé aux affaires du siècle, peut prendre d'un événement, s'étaient accumulées autour d'elle; pour-

1. Lett. 337, 339, 367.

2. Les lettres de la Sainte aux Seigneuries de Pise et de Bologne sont perdues; la Révérende Mère Drane [BIBLIOGRAPHIE D, XV] traite avec beaucoup d'érudition la question du schisme par rapport à l'Angleterre (497-511). D'après une lettre de Maconi à Néri (Lett. Aut. 13) [BIBLIOGRAPHIE I, VI], elle suppose que Catherine avait écrit à Richard II. Le même document permet également de conjecturer que la Sainte s'adressa à l'Empereur.

tant on ne l'entendait point plaider la validité de l'élection d'Urbain avec les seuls arguments de la sagesse et de la science humaines. Quand même ses secrétaires n'auraient pas pris soin d'avertir qu'elle écrivait durant l'extase, tous éprouveraient que de semblables lettres procèdent de l'inspiration directe du Saint-Esprit. « Vous voyez, vous savez, la vérité vous est manifestée, » s'écriait sans hésitation ou tempérament d'aucune sorte l'avocate d'Urbain, et elle portait la conviction aux gens de bonne foi. En des ténèbres tellement épaisses que même des saints s'y égaraient malgré eux, Dieu voulait au tombeau des Apôtres une lumière de vérité; comme sur un miroir, il la jetait sur la Dominicaine, afin qu'elle la reflétât. En 1375, Catherine avait prédit le Schisme; dès 1378 elle promettait une pacification future de la chrétienté; au cours de 1379, elle ne se lassait point de répéter la parole du Christ : *Veritas liberabit vos*. Cette vérité que la Sainte se savait spécialement appelée à défendre, c'était la validité du pouvoir d'Urbain VI.

CHAPITRE XX

1380

MORT DE CATHERINE.

Chiede, Vergine amante, al re supremo
L'empia prigion delle damnate genti ,,
Onde si chiuda...
Il crudo varco al periglioso Averno.

G. BELLANTI, IN ON. DI S. CATERINA.

Catherine renouvelle à Dieu le sacrifice de sa vie. — Vision, le dimanche de la Sexagésime. — La Sainte Sauve Urbain VI de la mort. — Lettres à Jeanne Ire et à Charles de Duras. — Derniers avis de Catherine. — Elle adresse son testament à Raymond de Capoue. — Ce qu'elle pensait d'elle-même. — Son agonie. — Elle remet son âme à Dieu.

Avec toute l'ardeur de sa nature et la plénitude de sa charité, Catherine, depuis sept ans, offrait sa vie pour l'Eglise. Ses disciples trouvèrent cependant à sa prière accoutumée une expression plus vive, plus intense, au début de l'année 1380, en ce jour de la Circoncision où, pour la première fois, coula le sang de Jésus. C'est qu'un cardinal dominicain venait de solliciter la prière de l'humble Tertiaire et que, lui obéissant, elle parlait à Dieu au nom de tout son Ordre : « Donnez aux chrétiens

la pureté de la Foi, disait la Sainte ; prouvez-leur qu'Urbain est le vrai pape, éclairez les ennemis de votre Vicaire! qu'ils se convertissent et que le souverain pontife les reçoive avec charité! Vous l'avez doué d'un cœur énergique, ajoutez à ce don de nature la lumière surnaturelle qui seule préserve de l'orgueil. Trinité sainte, je vous offre ma vie pour la réforme de l'Eglise, hâtez-vous de l'accepter [1] ! »

Sans doute, par une miséricorde paternelle envers la Sainte et l'Ordre dont elle ne séparait point son action, cette heure fut l'heure de Dieu. Désormais le doux visage de Catherine porta le sceau de la mort : tout son être parut dévoré par une flamme intérieure; l'haleine passait sur ses lèvres desséchées comme un souffle de feu et son activité, qu'aucun aliment ne soutenait plus, sembla participer à cette pleine vie du ciel où, par le repos en Dieu, l'âme entre dans une activité sans limites.

Le lieu habituel de son oraison pour l'Eglise était Saint-Pierre. La basilique de Constantin offrait à l'imagination une figure de l'Église au xiv° siècle : malgré son apparente beauté, elle laissait apercevoir des ruines. Les colonnes précieuses que lui avait léguées le temple de Salomon ne sou-

1. Or. XXII. *In Roma il di della Circoncisione del Nostro Signore ad istantia di N. cardinale dell'Ordine dei Predicatori.* Il y avait à cette époque deux cardinaux dominicains, Nicolas Carracciolo et Philippe Geza, évêque de Tivoli ; il s'agit évidemment du premier, qui, après avoir été le disciple de la bienheureuse Brigitte de Suède, s'était mis en rapports avec Catherine.

tenaient plus qu'avec peine les poutres dorées arrachées aux sanctuaires du paganisme. Usées par les pas du pèlerin, les pierres tombales elles-mêmes perdaient la trace des inscriptions confiées à leur garde. Si l'on n'y veillait point, l'œuvre des hommes disparaîtrait autour du Dieu éternel, vivant dans le tabernacle [1].

Sous les voûtes, Catherine entendait résonner. avec des accents que nul langage humain ne saurait rendre, la plainte mystérieuse adressée par le Christ aux membres infidèles de son Eglise, à ce clergé qui, au lieu de la faire vivre, la déshonorait ou la persécutait, et toujours croissait en Catherine le désir de jeter sa vie dans les balances de la justice divine, pour les incliner vers la miséricorde. Un soir, le 29 janvier, durant les vêpres de la Sexagésime, la Sainte, dont les regards suivaient peut-être les contours des mosaïques de Giotto, où flotte la barque de Pierre, eut une vision : elle voyait l'Eglise tout entière portée sur cette barque, puis elle voyait encore le Maître prendre la barque, et lui en charger les épaules. Accablée par le poids mystérieux, elle s'évanouit. Les Tertiaires l'entourèrent, la ranimèrent et la ramenèrent chez elle, devant l'autel de son oratoire. A la fois, elle se réjouissait de la cause de sa mort, et elle éprouvait les affres de l'agonie ; sa douleur de cœur était si vive que sa robe se déchira. « Jamais, disait-elle, je n'ai supporté pareille chose. » Le lendemain, vers le soir, elle en-

1. **B. Costagusi Architettura della Basilica di S. Pietro in Vaticano.** Roma MDCLXXXIV. — **Templi Vaticani Historia. P. Ph. Bouasseri.** Romæ, 1696.

tra dans son cabinet de travail[1] appuyée sur ses disciples; il lui fallait écrire au souverain pontife et à trois cardinaux[2].

La lettre que Catherine dicta aussitôt à Barduccio pour le pape ne porte aucune marque d'affaiblissement d'esprit, elle trace, au contraire, avec une lucidité merveilleuse la conduite qu'Urbain doit tenir pour se garder fidèle la ville de Rome, « tête et origine de notre foi. » Les hommes d'État, qui suivaient l'histoire de Rome depuis le premier séjour des papes à Avignon, et qui voyaient la ville, peu soucieuse du Sénateur nommé par le souverain pontife, se gouverner à son gré sous l'autorité de son préfet, de ses Bannerets, de ses Buoni Uomini et de tant d'autres magistrats aux noms divers, n'eussent pas donné de meilleurs conseils à Urbain VI. Les Bannerets et certains des Buoni Uomini viendront à lui après une assemblée générale, où ils auront tranché un différend entre le pape et le préfet de Rome. Qu'Urbain VI soit humble, qu'il se souvienne du mal fait par la papauté à l'Italie sous le gouvernement des légats, qu'il reçoive volontiers et aimablement les ambassadeurs. « Je vous en prie, très Saint-Père, écrivait Catherine, voyez-les souvent... attachez-les par le lien de l'amour. Vous devez savoir qu'il est dans la condition de vos fils romains, d'être attirés et retenus plus par la douceur que par la force et

1. **Suppl.** III, 1. — **Sermo in reverentiam B. Katerine de Senis. G Fleta.** [Bibliographie F. I.] — **Lett.** 344, 373.

2. Ou la Sainte n'écrivit jamais aux trois Cardinaux, ou les lettres ont été perdues.

l'âpreté des paroles ! Reconnaissez la nécessité pour vous et pour l'Eglise de conserver ce peuple dans l'obéissance et le respect de Notre-Seigneur. Je vous en prie, soyez prudent, ne promettez que ce que vous pouvez pleinement accorder, afin qu'il ne s'ensuive ni dommage, ni honte, ni confusion !... Que votre fermeté soit éclairée, fondée sur la vérité ! Pardonnez-moi ces paroles. Votre humilité, votre bonté seront contentes qu'elles aient été proférées ; vous ne les aurez ni en aversion ni en dédain, parce qu'elles sortent de la bouche d'une très vile femme ; l'humble de cœur ne considère pas celui qui parle. Il voit seulement l'honneur de Dieu, la vérité, le salut. » Et après une recommandation en faveur de ses chers concitoyens, car Sienne lui était toujours présente, la Sainte ajoutait : Ne craignez pas ! Dieu pourvoit à chaque chose et à tout ! il gouverne la barque de l'Église, la barque de Votre Sainteté [1].

Cette lettre, la dernière de la Sainte au pontife [2], ne fut point étrangère à l'empire qu'Urbain VI prit sur la République du Capitole et jamais les magistratures civiles ne témoignèrent pareille soumission à un pape [3]; mais les forces de Catherine s'épuisaient; dominée par ses souffrances, elle tomba violemment sur le sol. Aussitôt la terreur l'envahit ; elle subissait une sorte de contact avec les esprits de ténèbres : elle les chassait de l'empire qu'ils s'étaient longtemps arrogé dans l'Eglise et ils se vengeaient !

1. **Lett.** 370. — **Suppl.** III, 1.
2. Il subsiste huit lettres de Catherine à Urbain VI.
3. **Gregorovius**, VI, XII, 511.

Sous l'étreinte de ses peines corporelles et mentales, Catherine fit un effort surhumain; aidée de Barduccio, elle se traîna jusque dans sa chapelle. Là, ses forces la trahirent de nouveau; étendue sans mouvement, sans parole, il lui semblait que son âme et son corps étaient séparés, non plus comme lors de sa mort miraculeuse où elle goûtait d'ineffables joies, mais en une sorte d'état anormal, qui rendait le corps et l'âme présents l'un à l'autre ainsi que le sont deux êtres différents. Cependant son intelligence dirigée vers la sainte Trinité n'oubliait point le péril de l'Eglise; elle offrait à Dieu, pour tout le peuple chrétien, les mérites du Christ, les peines des Saints, et sa prière était de celles qui sont exaucées. « Selon qu'il plaît à votre bonté, disait Catherine au Maître du ciel et de la terre, brisez mon corps ou soutenez-le de nouveau, car il est abattu; je vous offre ma vie! Autant de fois qu'il vous plaira, tirez-moi de mon corps et rendez-moi à lui avec des souffrances croissantes, pourvu que je voie la réforme de l'Eglise! » N'oubliant jamais la famille spirituelle dont elle portait les péchés et que sans cesse elle enfantait à la grâce, elle s'écria avec une ardeur qui remua l'âme de chacun de ses disciples et la lui attacha pour toujours: « Seigneur, ne laissez point mes chers enfants orphelins, donnez-leur les lumières parfaites de la foi, l'union entre eux et au Christ par la charité; que tous ils meurent pour l'Eglise[1] et vivent éternellement! » L'humble Cathe-

1. *Acciochè muoiano spasimati in questa dolce sposa.*

rine suppliait le Seigneur de ne point la damner, et s'accusant de n'avoir pas fait tout ce qu'elle aurait pu et dû faire au service de l'Eglise, elle ne se lassait point de répéter : *Peccavi, Domine, miserere mei!* Peu à peu ceux qu'on nommait « la famille » accoururent; on croyait Catherine morte! Cependant le Christ qui façonne tous les membres de son Eglise, apparaissait à la Sainte, il allait toucher sa vie et lui donner, disait-il, une autre forme que par le passé!

On s'aperçut alors que la pauvre fille respirait; une vive et persistante souffrance lui brisait le cœur : sa passion commençait, et elle devait la subir jusqu'à la fin, avant de mourir dans les douleurs [1]. Toute sa vie elle avait souhaité souffrir, car de même que le Christ elle portait dès l'enfance « la croix du désir » et elle nommait les souffrances ses roses et ses fleurs. « Si l'on savait, disait-elle, combien sont douces les peines que l'on endure pour Dieu, on les recevrait avec plus de reconnaissance que tous les bienfaits [2]. »

Les disciples emportèrent leur mère dans sa cellule. Et de nouveau elle fut enveloppée par les esprits de ténèbres ; ils cherchaient à lui persuader que son corps n'agissait plus sous l'influence de

1. Or. XXVI. *Certe parole ch'essa Vergine orando disse, dopo il terribile caso ch'ebbe il lunedì notte, dopo la Sexagesima.* On a assigné diverses dates à cette prière. D'après le P. Caffarini, elle serait du 15 février, ce que contredit la lettre 371. Nous supposons que les diverses dates sont celles où elle fut copiée par les disciples.

2. Or. XX. — Process. attest. P. Caffarini. D. Mart. VI, 1270.

son âme, mais sous l'action d'un esprit immonde ! « Seigneur, gémissait-elle en proie à cette épreuve obscure, Seigneur, accourez à mon aide... je suis seule dans le combat, sans le secours du père de mon âme dont me prive mon ingratitude ! » Le confesseur de la Sainte, Raymond de Capoue, manquait en effet au milieu de ce groupe où tous pesaient sur elle, où nul n'était apte à la soutenir. Durant deux jours et deux nuits, elle lutta au sein de l'isolement qui est un des caractères de l'agonie. L'Église lui apparaissait sous l'aspect d'une Vierge souillée de lèpre ; Rome lui semblait pleine de démons ardents à exciter les Romains contre le pape, à pousser le peuple chrétien au parricide : « il faut que ce crime s'accomplisse, disait le Christ à la victime prosternée devant sa justice, il faut que le pape meure de la main des chrétiens, Rome sera alors détruite comme jadis Sodome ! » Sodome ne possédait point dix justes; à Rome Catherine avait rassemblé des pénitents qui criaient miséricorde ! En la fête de la Purification, la Sainte se releva victorieuse et alla remercier le Rédempteur. Pour prix de la vie du pape, comme rançon du châtiment auquel échappait Rome, le Tout-Puissant imposait à Catherine et à ses disciples d'offrir durant tout le carême et le sacrifice de l'autel et leurs prières et leurs pénitences pour l'Eglise ; de plus, la Sainte, qui était toujours clouée par la souffrance sur son lit de planches jusqu'à neuf heures, devait entendre la messe à l'aurore. Elle le promit, sachant que, si elle obéissait à Dieu, rien ne lui serait impossible [1].

1. Lett. 373.

Soudain les rumeurs du dehors apprirent à tous la cause et l'effet du martyre que Catherine endura cinq jours entiers.

Au cours de l'année précédente, quelques tentatives dirigées contre la vie d'Urbain étaient restées stériles ; averti par la Sainte, le pape avait repoussé la coupe empoisonnée que lui offraient des proches empressés à le servir[1]. Que ce fut l'œuvre de certains prélats exaspérés par son zèle acerbe ou celle des Schismatiques, les conspirateurs demeuraient actifs ; la ruse avait échoué, ils recouraient à la force : pendant l'agonie mystérieuse que traversait Catherine, des Romains, des catholiques investirent le Vatican les armes à la main.

Ce n'était point le combat, car le souverain pontife ne se défendait pas, c'était l'assassinat. Urbain VI, résigné et courageux, revêtit les ornements pontificaux, puis à l'exemple de son Maître Jésus-Christ, à l'exemple aussi de sa conseillère Catherine de Sienne, il alla au-devant de ceux qui le menaçaient. « A qui en voulez-vous ? » dit-il. Les rebelles laissèrent tomber leurs armes et s'enfuirent : Urbain VI était sauvé.

Le sang du pape ne fut point versé par le clergé. Le rachat du péché, c'était la vie de Catherine.

A partir de ce jour, l'intensité de sa passion s'accrut ; la souffrance du cœur envahissait les membres. Pourtant, docile aux ordres divins, elle se levait à l'aube et se traînait péniblement à sa chapelle ; là elle recevait la communion et tombait

1. **Grégorovius**, VI, XII, 508.

ensuite en faiblesse ; la vie mettait longtemps à revenir, mais elle revenait complètement. Catherine traversait alors Rome d'un pas rapide. « On me voit, disait-elle, passer semblable à une morte et aller à Saint-Pierre travailler dans la barque de la sainte Eglise. Je ne voudrais sortir de ce lieu ni jour, ni nuit, tant que l'union du peuple romain avec le pape n'est pas cimentée. Mon corps subsiste sans autre aliment qu'un peu d'eau. Dieu semble me préparer à un nouveau martyre ! » Songeant à la fête de Pâques, qui était proche, la Sainte ajoutait : « Peut-être me fera-t-il ressusciter avec Jésus-Christ ou bien rendra-t-il la force à mon corps ! »

En cette attente, elle se hâtait d'accomplir les devoirs que la succession des événements lui imposait, et la fortune du pape étant étroitement liée à celle du royaume de Naples, elle tournait vers ce pays son regard mourant. Ebranlée par la révolte de ses sujets, pressée par deux messagers de la Sainte, Néri, et un autre disciple [1], Jeanne avait accrédité des ambassadeurs près d'Urbain VI et écrit à Catherine qu'elle se rangeait sous la loi de ce pape ; mais le quatrième mari de Jeanne ayant dominé les rebelles, et l'action de Néri s'étant affaiblie, la capricieuse souveraine s'attachait définitivement au parti de l'antipape. Que lui importaient les menaces d'excommunication d'Urbain ou la guerre qu'il faisait porter dans le royaume de Naples, en chargeant Charles de Duras d'y défendre le Saint-Siège ?

1. Lett. 369, 373.

Le camérier du pape, Martin de Tarente, dut alors remettre au nouveau champion de l'Église une lettre de Catherine. Le caractère du prince angevin n'était point fait pour inspirer confiance à la Sainte. Invoquant l'exemple de saint Louis, grand-oncle de Charles, elle prouva que pour être utile à la cause de l'Eglise, il faut la servir en chrétien. Si le prince veut vaincre les « menteurs et les idolâtres » qui, après avoir reconnu Urbain, se déclarent contre lui, il doit d'abord renoncer à la cupidité, aux voluptés honteuses et à la vaine gloire [1]. Une dernière fois la persévérante Apôtre se tourna vers Jeanne. « Connaissez votre néant, » écrivait-elle à la belle pécheresse dont l'âme, on le comprend à chaque parole, lui était absolument dévoilée ; « livrés à nous-mêmes, nous sommes corruption pure ; notre vie, comme un instrument faux, jette des sons discordants dans l'harmonie divine ; notre être s'abaisse à celui de l'animal, incapable de connaître la vérité. Très chère Mère, la vérité doit se trouver dans la bouche des reines ; une reine doit être un Evangile vivant ! Vous perdez le fruit du sang de Jésus-Christ, en vous élevant contre la vérité, contre le pape Urbain. Si vous êtes indifférente à votre salut, considérez du moins les peuples qui vous sont confiés, ces sujets que longtemps vous avez gouvernés avec vigilance au sein d'une profonde paix. Maintenant c'est la guerre ; l'un porte

1. Signes de ralliement des Clémentins et des Urbanistes, dit-on sans preuves.

la rose blanche, l'autre la rouge[1], et tout en diminuant votre puissance terrestre, vous prenez la responsabilité de la perte des âmes. » Rappelant la récente conversion de Jeanne, Catherine lui déclarait que sa faute était plus grave par la récidive; puis après s'être humiliée de ses péchés devant la pécheresse, la jeune vierge ajoutait : « Retournez à votre père; Sa Sainteté vous accueillera avec bonté. Répondez à Dieu qui vous appelle, de crainte qu'à votre heure dernière il ne vous dise : — « Tu ne t'es point souvenue de moi dans la vie, je ne me souviendrai pas de toi dans la mort[2]. » Jeanne refusa de se soumettre, et le 21 avril Urbain VI l'excommunia.

Au cours de l'agonie de Catherine, sa vue prophétique discernait l'avenir prochain du royaume de Naples; Urbain VI devait y donner libre carrière à ses penchants de nature et se souiller de cruautés sans mesure, tandis que Charles de Duras agirait non point en champion de l'Eglise, mais en despote sanguinaire. Sur la reine Jeanne le regard de Catherine s'abaissait avec compassion; comme sept ans auparavant Brigitte de Suède, l'apôtre dominicaine, arrivée au seuil de la mort, réclamait de Dieu avec une particulière insistance l'âme de la reine Jeanne. Sans doute, quand Charles de Duras fit étrangler l'infortunée princesse, ce furent ces deux grandes saintes qui lui inspirèrent de se réfugier dans son oratoire,

1. Lett. 372.
2. Lett. 362.

loin des hommes qui, après l'avoir idolâtrée, la trahissaient ; la pécheresse reçut son châtiment en présence de son Rédempteur, et au-dessus des vengeances humaines on sent planer la miséricorde divine.

Tandis que la Sainte usait ses forces suprêmes dans la souffrance pour les âmes, ses disciples prenaient tout moyen à leur portée pour prolonger la frêle existence sur laquelle s'appuyait l'effort de chacun, l'amour de tous. Un jour qu'on l'avait menée sous les ombrages des jardins de Rome, où comme à Sienne elle se plaisait à chercher Dieu dans ses œuvres, le secrétaire du pape, Thomas Petra, qui la connaissait depuis 1376, et lui portait une respectueuse amitié, vint s'asseoir auprès d'elle. « Ma mère, dit-il, le Christ, votre Époux, semble vouloir vous retirer de cette vie, et vous unir à Lui. Avez-vous pris vos dispositions dernières? — Quelles dispositions peut prendre une pauvre femme qui n'a rien ? répliqua la Sainte. — Ce serait un beau testament que d'indiquer à chacun de vos disciples ce qu'il doit faire après votre mort. Tous, j'en suis persuadé, vous obéiront comme moi. — Je le veux bien avec la grâce de Jésus-Christ, fut la douce réponse, articulée d'une voix faible. — Ma mère, j'aurais une seconde chose à vous demander, ajouta Thomas Petra ; obtenez dès maintenant de votre Époux la grâce de me montrer votre âme après votre mort. — Cela ne me paraît pas possible, murmura la Sainte. — Ma mère, j'espère en Dieu : ce que j'implore avec instances et plein de confiance, ne me le refusez pas. » Catherine promit de prier.

laissant à Dieu le soin d'exaucer ou de repousser sa requête [1].

Rentrée chez elle, la Sainte médita le conseil de Thomas Petra. Son apostolat entraînait tellement les âmes soumises à sa direction que toutes, malgré ou, peut-être, à cause de la liberté laissée à leur initiative, suivaient le mouvement de l'Apôtre dominicaine, et presque pour chacun des disciples la direction de la vie sous une forme diverse était donnée.

A son Ordre la Tertiaire avait tout dit ; après avoir appris des Dominicains l'amour pour l'Église, elle réchauffait cet amour en eux et les excitait à imiter son sacrifice et son martyre. Sa Fraternité du Tiers-Ordre pénétrait son âme autant que sur la terre les âmes se pénètrent; sa sollicitude ne cessait de veiller sur les sœurs ; de Rome, elle quêtait à Sienne le pain quotidien pour Catherine dello Spedaluccio, exposée à en manquer! Sa correspondance avec les Tertiaires renfermait ses lettres de direction les plus intimes et les plus élevées, ses confidences particulières sur les maux de l'Église, ses exhortations spéciales à y porter remède par l'offrande de soi : « Soyez des amantes de la Vérité, écrivait-elle à ses sœurs ; perdez tout amour sensible... que votre intelligence soit illuminée de la lumière de la Foi ! Dans l'anéantissement de votre volonté, répétez avec le glorieux Paul : Seigneur, dites-moi ce que vous voulez que

1. Processus attest. P. Bart. Dom. de Sen. D. Mart. T. VI, 1362-1363.

je fasse, et je le ferai ! Oh ! mes très chères filles, je vous promets que si réellement vous répondez à votre Créateur, vous vous trouverez avec saint Paul monter au sein de la Trinité. Votre mémoire sera pleine des bienfaits divins, vous participerez à la puissance du Père éternel qui vous fera fortes et patientes contre le démon, la chair, les persécutions. Votre intelligence jouira de la vue de son objet : la Sagesse du Fils de Dieu ; votre volonté sera liée par le lien de l'Esprit-Saint qui vous fera concevoir le désir passionné de l'honneur de Dieu et du salut des âmes. Avec moi votre très misérable mère, vous pleurerez la mort du genre humain, du corps mystique de l'Église ! Ayez compassion de mes iniquités, elles sont cause du mal fait sur la terre. Que Dieu vous donne son éternelle bénédiction, de sa part je vous donne la mienne. » Et une dernière fois les Tertiaires se sentaient consacrées comme victimes.

A Gênes où Catherine était restée en relations avec Orietta Scotta [1], à Naples où dans le monde, le Tiers-Ordre et le cloître, ses amis travaillaient pour l'Eglise, à toutes les républiques italiennes rangées sous la bannière d'Urbain VI et surtout à Sienne les lettres de la Sainte répétaient : Soyez, jusqu'à la mort, fidèles au sang du Christ, à l'Eglise, à Urbain VI ! Si vous étiez ce que vous devriez être, vous embraseriez toute l'Italie ; la chose n'est pas si difficile. » Et selon ses forces et moyens, chacun donnait ses prières, ses travaux et son sang.

1. **Lett**. 286, 355.

Ceux qui vivaient à Sienne réunis sans autre lien que la maternité de Catherine avaient craint de voir sa mort rompre une société déjà fort affaiblie par son absence. Dès qu'elle était tombée malade, Ser Christophe de Gano, retenu dans les liens d'un mariage contracté contre le sentiment de sa mère spirituelle, lui demandait pour tous, avec sa précision de notaire, une véritable règle écrite. Si ces hommes avaient été appelés à se ranger sous une commune loi, la Sœur de la Pénitence les eût depuis longtemps groupés sous celle de saint Dominique ; il n'en était point ainsi, et elle ne pouvait que compléter les conseils généraux donnés aux plus anciens d'entre eux. Dans une très longue lettre à Sano de Maco, qui s'occupait de la vie morale des disciples dont Etienne Maconi dirigeait les exercices pieux, elle traça en termes magnifiques l'idéal de la vie chrétienne. Montrant le Christ crucifié, comme un livre toujours ouvert où l'on apprend l'art d'aimer Dieu, elle écrivait : « Servez la vérité, non point à votre manière, mais à la sienne, non point en choisissant le temps et le lieu, non point en refusant la lutte, mais en embrassant la souffrance. Macérez vos corps par le jeûne, la veille, l'oraison fidèle et constante. Ayez pour volonté celle de Dieu, ne conversez qu'avec ses serviteurs, ne perdez point votre temps à d'oiseuses paroles sur les actions d'autrui ou à de faux jugements qui déchirent le prochain ; Dieu seul doit juger. Soyez associés au nom de Jésus-Christ pour parler de sa bonté, de la vertu des saints, de vos défauts. En vérité je vous aime ; je m'occupe de votre salut,

j'ai la volonté de vous voir écrits dans le Livre de vie! Priez pour l'Eglise et pour le pape Urbain [1]. » De plus, Catherine avait particulièrement instruit ceux de ses disciples qui prenaient une part active aux affaires humaines; comme ambassadeur, comme défenseur ou capitaine du peuple, le peintre André Vanni, à qui jadis elle avait involontairement servi de modèle, remplissait souvent à Sienne des charges importantes; déjà il était pourvu des doctrines qui font les grands citoyens dans la cité des hommes comme dans la cité de Dieu [2]. Avec Pierre Ventura et surtout avec Etienne Maconi la correspondance de Catherine et des disciples réunis a Rome était incessante. Auprès de la Seigneurie, des paroisses, des couvents, de tout l'Etat Siennois, ces deux disciples se montraient d'excellents agents en faveur d'Urbain. La Sainte ne leur avait ménagé ni les lumières qui forment l'homme pour l'action, ni les renseignements précis qui guident cette action; puis Ventura était sollicité de se dégager de ses affaires terrestres, de venir à Rome, tandis qu'Etienne devait céder à la volonté de ses parents et rester à Sienne; pourtant la Sainte sentait ce disciple bien-aimé la proie du trouble d'âme qui précède les sacrifices absolus, et elle l'encourageait: « il te sera dit au dedans de ton âme, et toi aussi tu te diras: repose-toi en paix sur la croix [3]. »

1. **Lett.** 318.

2. **Doc. per la Storia dell' arte Senese. G. Milanesi,** I, 294, 307. Siena, O. Porri, 1854. — **Lett.** 358, 363, 366.

3. **Lett.** 319, 320, 332, 365, 368, 369.

Le 15 février 1380, Catherine adressa son testament à Raymond de Capoue. C'était bien le testament d'une apôtre dominicaine, martyre pour l'Eglise! « Avant que je vous revoie, je ne serai plus sur la terre, » lui avait-elle écrit depuis leur quatrième et dernière séparation[1] ! Maintenant elle ajoutait : « n'ayez point de peine que corporellement nous soyons loin l'un de l'autre ; votre présence m'eût été une très grande consolation, mais plus grande est la consolation et l'allégresse de vous voir utile à l'Eglise. » Déjà le regard prophétique de la Sainte discernait en Raymond le futur Maître général de son Ordre : « Plus le poste où Dieu vous placera sera élevé, écrivait-elle, plus vous vous abaisserez, plus vous embrasserez la croix. Profondément silencieux et étranger aux conversations du siècle, parfaitement humble, vraiment prudent, volontairement pauvre et libéral envers les pauvres, uni à Dieu par le saint Sacrifice de la Messe, que vous célébrerez chaque jour[2], et par l'oraison continuelle, vous serez dur à vous-même et tendre envers l'Eglise. Faites dans l'Ordre tout ce qui vous paraîtra l'honneur de Dieu, et restez, jusqu'à la mort, fidèle au pape Urbain ». Après avoir raconté à son confesseur, avec cette confiance particulière

1. A partir de l'année 1375, époque de leurs premiers rapports, Raymond quitta Catherine : en 1375, quand il porta ses lettres aux condottieri ; en 1376 pour la précéder à la cour d'Avignon ; en 1377 afin de la devancer à Rome ; en 1379 lorsqu'il fut chargé d'une mission auprès de Charles V.

2. Au moyen âge le religieux de semaine seul célébrait quotidiennement la messe, à laquelle tous assistaient.

à leurs entretiens, les mystères de sa vie surnaturelle, depuis la dernière fête de la Circoncision jusqu'au 2 février [1], après s'être excusée de toute désobéissance ou irrévérence commise, de toute peine ou amertume causée, de toute ingratitude dont elle était coupable, après s'être humiliée du peu de soin qu'elle avait pris de leur commun salut, après avoir imploré la bénédiction du P. Raymond et les prières de tous, elle exposait son entière soumission à la volonté du Christ : « Recevez sans douleur ce que je vous écris, ajoutait-elle ; je ne sais ce que la bonté divine fera de moi, si elle me laissera ici, ou si elle m'appellera ! »

Sauf le manteau de sa profession, qu'avec une grande délicatesse d'amitié, Catherine léguait au P. della Fonte [2], elle laissait tout ce qu'elle possédait à Raymond de Capoue. Ses œuvres littéraires [3], et ses disciples que le futur Maître général de son Ordre dirigera : « Je prierai l'éternelle Vérité, écrivait la Sainte au Dominicain, qu'elle fasse rejaillir

1. Nous avons emprunté à cette lettre (373) tout notre récit de la vie mystique de la Sainte durant le temps qui précéda la Purification.

2. Proc. attest. P. Caffarini. D. Mart. VI, 1280.

3. Au sujet desquelles il s'entendra avec d'autres Dominicains et avec deux amis. La Sainte nomme le P. Barthélemy qui semble avoir été le plus intellectuel de ses confesseurs ; puis un P. Thomas, probablement Caffarini, le futur directeur de toutes les Fraternités du Tiers-Ordre, et non le P. della Fonte. Jean Tantucci est désigné comme d'ordinaire par son titre : *il Maestro*. *Missere Tommaso* est peut-être Thomas Petra.

sur vous et sur mes enfants spirituels la plénitude des grâces et des dons accordés à mon âme [1] ! »

Une semaine encore, elle continua de marcher, ainsi qu'elle le disait, « dans la voie arrosée du sang des martyrs, » celle qui conduit de la Minerve à Saint-Pierre ; puis, le 26 février, elle tomba pour ne plus se relever. Son agonie entrait dans une nouvelle phase, plus mystérieuse, plus douloureuse que les précédentes! « Qui aime beaucoup se lamente beaucoup, avait-elle écrit dans son Dialogue, et en qui s'accroît l'amour, s'accroît aussi la douleur [2]. »

Or, dans une vision singulièrement intellectuelle, Catherine contemplait une fois encore l'Eglise, Avec une force, une abondance croissantes que l'iniquité de ses membres ne pouvait tuer ou affaiblir, cette Église répandait le salut, la lumière et la vie, car elle est l'amour même et on ne participe à ses biens spirituels que par l'amour. « Tous semblent avoir abandonné mon Église et le pape son époux, disait le Christ à Catherine; cependant les bonnes intentions du souverain pontife sont sans mesure. Je permets qu'en inspirant la crainte il balaie la sainte Église. Plus tard un autre témoignera de l'amour à mon Église et il adviendra d'elle ce qu'il advient de l'âme que la crainte purifie de tout vice, avant que l'amour la remplisse de vertus. Je serai le réparateur de mon Église.

1. La lettre 373 nous semble la dernière des 16 [ou 17 selon les éditeurs] adressées au P. Raymond.

2. Dial. CXLV.

Dis à mon Vicaire qu'il pacifie son âme et donne la paix à quiconque veut la recevoir; assure aux cardinaux que, pour empêcher des maux terribles, ils doivent être humbles, purs, unis, et recouvrir comme d'un manteau les défauts du pape leur père; alors il suivra leurs conseils, car ses intentions sont droites! — Que puis-je faire? s'écria la Sainte. — Par amour pour moi seul, offre de nouveau ta vie, ton cœur à l'Église, répondit le Maître, ne te donne aucun repos; c'est à cette fin que je t'ai choisie, que je t'ai révélé mes mystères, que je t'ai appelée à diriger les autres. Voilà l'action que je t'assigne, que j'assigne à tous ceux qui te suivent et te suivront; multipliez pour l'Eglise vos prières et vos sacrifices; je vous exercerai chacun selon vos forces. Mon amour sera attentif à vous pourvoir de grâces corporelles et spirituelles. »

Tout le jour se passa dans ces entretiens de Catherine avec le Rédempteur. Le soir venu, elle éprouva les mêmes sensations qu'au moment de sa mort miraculeuse. Se disant qu'elle servait l'Eglise avec ignorance et paresse, qu'elle entraînait les autres à imiter son peu de vertu, elle se prosternait pleine d'effroi, quand, par une faveur spéciale, elle se trouva en présence de l'Eternelle Vérité. En son âme Catherine repassa les grâces reçues durant sa vie passée et présente et surtout au moment de son mariage mystique; les mystères exprimés par ce mot : l'*Eglise*, lui étaient révélés; bientôt l'amour lui fit tout oublier : elle ne concevait plus que l'holocauste entier, parfait, qu'elle pouvait faire d'elle-même à cette Eglise, et son cœur d'Apôtre

l'aimait davantage à mesure qu'elle voyait mieux les plaies et la corruption du clergé. En vain, les esprits de ténèbres l'environnèrent de terreurs; tournée vers son Maître, Catherine répétait : « Dieu éternel, recevez le sacrifice de ma vie dans le corps mystique de la sainte Eglise ! Je n'ai à donner que ce que je tiens de vous... prenez ce cœur, pressurez-le sur la face de l'Epouse [1]. » Avec une force qui sans un miracle l'eût brisé, le Tout-Puissant saisit le cœur que Jésus-Christ avait donné à Catherine, dans un mystérieux échange, et il en exprima tout l'amour, pour laver les iniquités dont les prêtres souillaient l'Eglise ; comme saint Paul, l'apôtre nouvelle pouvait dire : « J'achève en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour son corps qui est l'Eglise [2]. » Cependant les démons déclaraient à l'agonisante qu'ils anéantiraient son œuvre et Dieu soutenait ses forces par des promesses de joie qu'aucune langue ne saurait raconter : « Le Seigneur, s'écriait Catherine, a fait de nous des chevaliers ; nous combattons pour son Eglise. Comme après la Rédemption, le champ de bataille nous reste et nous est acquis, non point par la souffrance de nos corps, mais par la divine charité. » Une vision prophétique, sans doute la fin du schisme et le triomphe de l'Eglise, venait d'éclairer l'horizon [3].

1. Cette expression indique le désir qu'a la Sainte d'offrir ses mérites pour purifier les souillures du clergé.

2. Coloss. I, 24.

3. Notre récit est emprunté à un fragment de lettre sans commencement ni fin, que Gigli donne (L. 103) comme adressé à Raymond de Capoue et dont Tommaseo (L. 371) fait une



Catherine, raidie par la souffrance, ne pouvait plus se soulever seule ou même remuer la tête; pourtant l'expression de son visage restait ravissante : « Ces douleurs physiques ne sont point naturelles, Dieu permet aux démons de me tourmenter ainsi », disait-elle. — Comment pouvez-vous vivre dans de continuels tourments? lui avait-on demandé un jour! — Ce n'est pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, fut la réponse [1], et plus que jamais il devenait évident que dans un martyre dont l'intensité défie toute expression [2], un miracle la soutenait. Craignant de voir cesser ce miracle, Thomas Petra se hâta de rappeler à Catherine les promesses qu'elle lui avait faites : « Il faut, s'écria-t-il, que vous parliez une dernière fois à votre famille spirituelle. »

Jamais la Sainte ne dévoila plus simplement son âme : « Dès le début de ma vie, dit-elle, j'ai compris qu'il fallait affranchir son cœur de tout amour-propre sensible, afin que libre, ouvert, pur et sincère, il pût s'offrir à Dieu, et je me suis donnée par la voie des souffrances. La Foi fit concevoir à mon intelligence que tout ce qui m'arrive à moi et à tous procède de la bonté divine : de là est née mon obéissance envers Dieu et envers ses ministres ; ensuite j'ai compris que sans l'oraison humble

lettre à Urbain VI. On ne saurait émettre à ce sujet que des hypothèses. Une lecture attentive prouve que le document est postérieur à la lettre (373) du 15 février et qu'il décrit de nouvelles visions.

1. **Sermo. G. Flete** [BIBLIOGRAPHIE F. 1.]

2. **B. Raym.** III, 6.

et continuelle, je ne pouvais acquérir ni perfection ni vertu vraie ; que la pureté d'esprit est impossible, si l'on juge la volonté du prochain, si même son péché formel inspire d'autres sentiments qu'une compassion exprimée à Dieu dans la prière pour le pécheur [1]. »

La mourante recommanda surtout à ses disciples l'union au Christ, cherchée par le recueillement en soi-même, consommée par l'ascension en Dieu. Afin de faire comprendre sa pensée, elle raconta qu'un jour où elle demandait à Dieu de vivre seule avec lui dans le désert, le Seigneur lui avait répondu que beaucoup de solitaires, enfermés de fait dans leurs grottes, en sont bien loin par l'esprit et par les affections. « Que ta cellule soit en toi-même, avait dit Jésus-Christ, qu'elle soit l'abîme que la connaissance de ton néant creusera dans ton cœur. » Au déclin de la vie, Catherine reconnaissait de nouveaux charmes à cette cellule intérieure, et elle conseillait aux autres ce sûr abri, où l'on se forme à l'action : l'action c'est défendre l'Eglise, et le suprême degré de la perfection c'est de verser son sang pour l'Eglise ! « Toute ma vie, » s'écriait la Sainte dont les yeux ardents de fièvre brillaient d'un éclat extraordinaire, « j'ai demandé à Dieu la réforme, la paix, l'union, le triomphe de son Église. Depuis sept ans, je n'ai pas eu d'autre pensée : je me suis offerte en sacrifice afin d'expier les péchés

1. De quelques persécutions que les créatures l'aient poursuivie, Catherine n'éprouva jamais d'autres sentiments ; elle l'a, dit Barduccio, déclaré elle-même à l'un de ses confesseurs.



qui la souillent. Voilà pourquoi mon corps déjà brisé de souffrances est la proie des démons ; mon divin Epoux semble vouloir que mon âme retourne à son principe ; cependant je n'ai pas la certitude de sa volonté. »

Les enfants spirituels de Catherine l'interrompirent par des supplications mêlées de sanglots. Pourquoi se séparait-elle d'eux ? pourquoi ne demandait-elle pas au Seigneur de la laisser sur la terre ? Elle leur répondit, à l'exemple de saint Paul et de saint Martin, que deux désirs se disputaient son cœur : celui de s'unir à Dieu, et celui de ne pas quitter ses disciples ; puis elle ajouta : « J'ai abandonné à Dieu ma vie comme ma mort. Je m'offre à supporter des années de fatigue et de tourments, à mourir cent fois par jour en des douleurs toujours croissantes, si cela peut être utile à qui que ce soit ; ayez foi en la Providence, enamourez-vous d'elle ; la Providence ne manquera jamais à ceux qui s'abandonnent à elle et de vous elle prendra un soin très particulier. Réjouissez-vous avec moi, si je quitte un lieu d'afflictions et de peines, pour me perdre dans un océan infini et éternel de paix. Regardez ma mort comme un jour de fête. » A l'exemple de son père saint Dominique, l'agonisante répétait : « Rendue à mon Créateur, je vous serai plus utile que si je continuais à vivre parmi vous dans les agitations de ce misérable monde. Aimez-vous les uns les autres, mes bien-aimés ! Votre affection réciproque sera la preuve de celle que vous me portez ; votre amour fera ma gloire... Dieu ne nous séparera point ; je deman-

derai à l'Eternelle Bonté que l'abondance des grâces et des dons divins en moi rejaillisse sur vous[1]. Mes bien-aimés enfants, vous continuerez mon œuvre, car soyez-en assurés, lorsque je quitterai mon corps, j'aurai consumé et donné ma vie dans l'Eglise et pour l'Eglise ! C'est là une grâce très singulière[2]. »

Après cette dernière parole qui résumait toute sa vie, Catherine s'entretint en particulier avec ses disciples et indiqua à chacun, ce que Dieu attendait de lui. Lapa, Lisa, Françoise dei Gori, Jeanne de Capo, et les autres Tertiaires réunis à Rome furent confiées à Alexia Sarracini.

Catherine ne les renvoyait point à leur Fraternité de Sienne. Ces femmes qu'elle initiait à son sacrifice au point de leur dire : « Priez afin que je meure pour la vérité, » ne pouvaient plus avoir d'autre patrie que le tombeau de leur mère. En les réunissant sous un même toit en communauté[3], la Sainte bénissait la forme de vie nouvelle que certaines Tertiaires avaient adoptée depuis la mort de saint Dominique, et elle prenait sous sa protection ce

1. Elle écrivait dans les mêmes termes au P. Raymond. Cf. pp. 550, 551. A tous elle fait cette promesse.

2. **Lettera di Barduccio Canigiani... Transito.** [BIBLIOGRAPHIE I, VIII.] Nous avons fondu et résumé ces deux récits d'un disciple présent à l'entretien. Comme le remarque F. Grottanelli, il est évident que ces paroles de Catherine furent prononcées tout de suite après la crise qui eut lieu dans la nuit du 26 au 27 février. Cf. **Lettera** 371. — **B. Raym.** III, 4.

3. L'un des couvents de Rome, dédié à sainte Catherine, fait remonter son origine jusqu'aux premières compagnes de la Sainte.

Tiers-Ordre régulier, qui à la règle du Fondateur ajoute les trois vœux de religion [1].

Déjà la Sainte avait remis ses fils spirituels à la garde du P. Raymond; en son absence, ils durent se soumettre au P. Guillaume de Flete et à Matthieu Cenni. Elle aurait voulu décider du sort de tous; mais plusieurs de ses disciples bien-aimés qu'elle ne consentait point à enlever à leurs devoirs, étaient loin d'elle. Devant Dieu, son seul confident, elle les regretta. Aussitôt le Maître lui envoya d'une façon inattendue ceux qui avaient besoin de ses instructions. Le P. Barthélemy vint le premier. Mandé à Rome, pour les intérêts de l'Ordre, par le Provincial des Prêcheurs, il entra chez elle le samedi saint, vers le soir. Quelle ne fut pas sa douleur, quand il la vit couchée sur des planches, entourée d'autres planches, et semblant déjà reposer dans le cercueil! Le visage qu'il avait connu jeune et beau semblait desséché par les ardeurs du soleil. Lorsque Catherine étendit vers lui ses mains amaigries, il fondit en larmes : « Ma mère, murmura-t-il, comment vous trouvez-vous? » Les lèvres de la malade remuèrent; d'une voix qu'on entendait à peine, tant elle était faible, elle assura, selon sa coutume, que tout allait bien, grâce au Seigneur Jésus! Ces mots pouvaient avoir des sens divers et le P. Barthélemy se demanda avec un serrement de cœur, si la Pâque qu'il s'était réjoui de passer

1. L'activité pour tout bien à faire, du Tiers-Ordre régulier (Cf. pp. 26 et 32), atteste sa fidélité aux exemples prodigués par Catherine.

avec elle, ne serait pas la dernière. Dans cette pensée, il la confessa, et lui donna l'absolution avant de la quitter. Le lendemain dès l'aube, il revenait, lui prescrivait de demander au ciel la force de communier, et célébrait dans la cellule même le saint sacrifice de la Messe. Agenouillés devant l'autel portatif, les enfants spirituels de la Sainte attendaient que le célébrant distribuât le Pain de vie; seule, sans secours, leur mère se leva et vint à eux. C'était une résurrection. Catherine reçut l'hostie, et entra en extase: sa volonté unie à celle de Dieu soutenait son corps épuisé et le tenait debout malgré lui; quand l'intervention miraculeuse cessa, elle tomba comme tombent les morts. Plus tard, et à diverses reprises, Catherine s'entretint avec le P. Barthélemy de sa famille spirituelle, de son Ordre et de l'Église.

Des quatre confesseurs de la Sainte, il semble être celui qui devait alors le mieux convenir à son état d'âme. Si Thomas della Fonte avait formé Catherine à la vie chrétienne, si Raymond de Capoue l'avait poussée dans les voies de la sainteté, si le P. Caffarini l'avait très particulièrement façonnée selon la règle et les traditions du Tiers-Ordre, c'était surtout auprès de Barthélemy dei Dominici qu'elle avait puisé le courage de l'apostolat auquel le Christ la députait. « Si je meurs, dit-elle à celui qui tant de fois avait partagé ses anxiétés et ses travaux, la seule cause de ma mort sera le zèle qui me consume; je souffre avec joie pour l'Église; avec joie je lui donnerais ma vie. » Quelques jours s'écoulèrent: la mission du P. Barthélemy était achevée. Catherine lui en-

joignit de retourner à Sienne, où sa charge de prieur le rappelait. « Ma mère, objecta-t-il, comment voulez-vous que je vous quitte, quand vous êtes mourante! Si j'étais absent, je quitterais tout, au contraire, pour accourir! — J'aimerais vous avoir près de moi, mon fils, répliqua Catherine; j'aimerais que le P. Raymond fût ici; mais je veux la volonté de Dieu, non la mienne. Il faut que vous partiez. — Promettez-moi de demander la santé au ciel, » reprit le religieux résigné à obéir. Au moment de se séparer de cet ancien et fidèle disciple, Catherine l'éclaira par de prophétiques avertissements. Le chapitre de l'Ordre serait sous peu convoqué à Bologne; on élirait Maître-Général le P. Raymond de Capoue. Catherine faisait un devoir au P. Barthélemy de ne jamais se séparer de lui, de le seconder, de lui obéir toujours; Barthélemy s'y engagea. Il fallut se dire adieu; et, comme le visage de la Sainte reprenait quelque animation, le Dominicain crut qu'elle renaissait à la vie. Catherine voulut dissiper cette illusion; elle attira vers elle son fidèle disciple et l'embrassa : c'était le baiser d'une mère mourante. L'espérance dominait le cœur du religieux et il ne comprit pas.

Presque en même temps, Étienne Maconi, miraculeusement averti du malheur qui le menaçait, accourut près de Catherine. Il compatissait à la douleur de son cher Néri, retenu à Naples, et il portait en quelque sorte avec sa propre tristesse la tristesse plus grande de son ami. Tous ceux qui purent venir à Rome se réunirent via di Papa. Il fallait s'atten-

dre à la mort prochaine de la Sainte, ou à un miracle. Sa famille spirituelle ne la quittait plus que la nuit, pour prendre quelques heures de repos, et chaque soir Catherine faisait à l'un des prêtres sa confession générale, afin de recevoir de lui l'absolution.

Ce que cette agonisante pensait d'elle-même, ses enfants spirituels ne l'ignoraient point. Elle signait ses lettres « votre indigne Catherine servante inutile, » elle se croyait une ignorante, une paresseuse, une misérable! « Je n'aime pas Dieu, ni les créatures pour lui, murmurait-elle, je n'ai point confiance en son secours, sans quoi, à Florence, j'aurais obtenu la grâce du martyre. » Jusqu'au dernier jour son âme apostolique portait le fardeau des pécheurs; réellement elle se sentait chargée de toutes les fautes du monde; en toute vérité elle pouvait dire aux défroqués, aux courtisanes, aux avares : « nos iniquités, » puisqu'elle acceptait de les expier. Catherine ne s'excusait jamais ; si ses disciples tentaient de la défendre contre la calomnie, elle les arrêtait: « On est loin de savoir de moi toute la triste vérité, s'écriait-elle, tâchez que la compassion de ces gens passe de leurs paroles dans leurs cœurs et agisse devant Dieu! Cependant, ajoutait l'humble Sainte, respectueuse de toute vérité, il me semble que le principe de mes actes est l'honneur de Dieu et le salut des âmes. »

Les disciples de Catherine savaient bien aussi quel accueil joyeux leur mère ferait à la mort. « La vie m'est une impatience et la mort un grand désir, » répétait-elle depuis longtemps avec saint Paul ; et

toutes ses facultés s'unissaient en un même élan pour quitter la terre, pour aller vivre avec « les vrais citoyens de la vraie patrie! » Elle avait demandé à Dieu d'aimer, d'annoncer toujours la vérité, de mourir afin de lui rendre témoignage, et elle mourait volontiers[1].

Le dimanche 29 avril, deux heures avant l'aube, l'agonisante fit appeler Thomas della Fonte[2]. A celui qui avait reçu sa première confession Catherine, qu'il savait aussi pure qu'au jour du baptême, fit la dernière; et comme elle était loin de sa Fraternité, elle y ajouta sa coulpe. « Jamais, dit-elle ensuite, je n'ai manqué d'obéissance envers la prieure et le Père Maître du Tiers-Ordre[3]. » A l'égard du P. della Fonte, la confiance de Catherine avait un caractère très naïf et filial : « Je vous recommande votre Catherine, » lui disait-elle volontiers; et à cette heure singulièrement simple de la mort, il paraissait plus naturel de trouver à son chevet l'ami de son enfance, que les guides de sa vocation, de son apostolat et de sa vie parfaite.

Dans le silence et la paix de la nuit, le viatique fut donné à celle qui pressentait l'appel divin ; par le ministère de son Ordre, son corps et son âme

1. Lett. 30, 41, 52, 55, 96, 140, 145, 152, 214, 268, 295, 296, 344. 102, 104, 211, 214, 226, 272, 277.

2. Dans le Transito il est simplement dit « son confesseur. » Ce mot ne s'applique dans les documents qu'au P. della Fonte, à Raymond de Capoue, à Barthélemy dei Dominici et à Thomas Caffarini ; or ces trois derniers Dominicains n'étaient point à Rome.

3. B. Raym. III, 9.

communièrent au Christ en l'Eucharistie[1]; une dernière fois il lui fut dit: « *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat te in vitam æternam.* »

Une rumeur sinistre se répandit dans la maison : Catherine était mourante! De toutes parts, on se rassembla autour d'elle. Incapable de parler, la Sainte faisait comprendre par signes son désir de recevoir l'absolution générale et les indulgences que les souverains pontifes lui avaient accordées pour le moment de la mort. Jean Tantucci, qu'elle désignait, s'avança et accomplit son désir. Pourquoi ce choix de la Sainte, quand il se trouvait là des Frères Prêcheurs? Y avait-il chaque jour un prêtre de service [2]? Catherine détachée de tout sur la terre, de sa patrie dont elle était loin, de son toit de famille que des intrus envahissaient [3], voulut-elle par un sacrifice suprême se détacher encore du ministère de son Ordre? Les Tertiaires le crurent.

Au lever du jour, Catherine respirait si péniblement, qu'on reconnut la nécessité de l'administrer. Un autre étranger à son Ordre, l'abbé de Saint-Antime, lui donna l'Extrême-Onction; l'huile sainte coula sur le corps virginal qui avait été pour l'âme un instrument de vertu ; l'onction sacrée ferma les yeux qui sur terre ne cherchaient que le Seigneur; elle toucha les oreilles qui, n'é-

1. **B. Raym.** III, 4. — **Caffarini, Suppl.** III, 229. Les 5 lettres de Catherine au P. della Fonte ont un caractère particulièrement doux et filial.

2. L'expression du **Transito** : *Fece segno al sacerdote*, le ferait croire.

3. **Lett. Autogr.** [BIBLIOGRAPHIE, I, VI].

coutant rien des vaines promesses du monde, restaient constamment attentives à la voix divine ; elle passa sur les narines qui avaient respiré les parfums du paradis ; elle effleura les lèvres éloquentes à louer Dieu et à plaider la cause des pécheurs ; elle couvrit les mains jointes dans la prière, les pieds fatigués à suivre le Christ[1].

Catherine se ranima, il lui fallait soutenir un dernier assaut des puissances infernales. Nul ne sut complètement la nature de cette épreuve ; mais ses disciples comprirent que les démons frappaient sa chair de coups sensibles, et ils la virent en proie à des transports étranges. Après un long silence, elle répéta plus de soixante fois, en levant sa main droite au ciel et en la laissant lourdement retomber : *Peccavi, Domine miserere mei.* « Seigneur, criait-elle, ayez pitié de moi ; ne m'ôtez pas la mémoire que j'ai de vous. Venez à mon aide ; hâtez-vous de me secourir ! » Elle priait, elle pleurait, elle semblait écouter. Tantôt son visage exprimait le dédain, tantôt l'indignation. Parfois un sourire effleurait ses lèvres. Tout à coup, on l'entendit s'écrier comme répondant à une accusation : « Non, jamais la vaine gloire ! mais la vraie gloire et l'honneur de Dieu. » Ses enfants spirituels échangèrent un regard de triomphe. Elle semblait faire justice du seul reproche formulé contre elle, à Rome, celui de rechercher et d'aimer la louange.

Les démons étaient terrassés ; le visage transfiguré de la Bienheureuse faisait songer à celui des

1. Lett. 253.

anges, quand ils visitent les hommes; on la crut guérie. Soutenue par Alexia, Catherine se releva, fixa ses regards sur un crucifix enrichi de reliques, précieux souvenir d'un ami, et avec des alternatives de force et de faiblesse en dehors des conditions ordinaires de la vie, elle s'accusa encore à haute voix de ses péchés.

Elle qui aimait les âmes au point de vouloir souffrir les tourments des damnés pour les racheter, elle qui se fût volontiers, « offerte en sacrifice à l'entrée de l'enfer, afin d'en fermer l'accès, » elle croyait s'être soustraite aux fatigues qu'exigeait la réforme de l'Église et du monde. Elle craignait d'avoir mal conduit sa famille spirituelle dans le chemin de la vie, et se reprochait de ne point lui avoir donné de bons exemples. Elle gémissait de sa faiblesse, de son manque de sollicitude. Les trésors de grâces et de souffrances qu'elle avait reçus de Dieu, comment les avait-elle employés? « Hélas! mon amour, murmura-t-elle, dès ma plus tendre enfance, votre bonté infinie m'avait choisie pour épouse! mais je ne vous suis pas restée fidèle! Ma mémoire n'est pas pleine de vous seul, mon intelligence n'est pas uniquement attachée à vous comprendre; ma volonté ne s'applique pas à vous aimer d'un amour qui absorbe tout mon être. » Se tournant vers Jean Tantucci[1], elle ajouta : « Remettez-moi tous les péchés dont je viens de m'accuser, tous ceux que j'oublie. »

1. Dans le **Transito**, Barduccio dit simplement *il sacerdote*, mais il est évident que ces mots, désignant la première fois Tantucci, le désignent encore la seconde.

De nouveau elle réclama l'absolution générale : « Les papes Grégoire XI et Urbain VI m'ont accordé l'indulgence plénière à l'heure de la mort, absolvez-moi au nom d'Urbain VI. » Elle parla encore de Dieu, mais d'une voix trop faible pour être entendue distinctement. La douleur qui, depuis la mort de son père, oppressait sa poitrine, la suffoquait.

Pourtant, Catherine voulut imposer ses volontés suprêmes à ceux qu'elle n'avait point entretenus le 27 février. Néri n'avait pas pu quitter Naples ; elle chargeait ses amis de l'exhorter à se faire Ermite. François dei Malavolti, toujours indécis entre le bien et le mal, devait s'enfermer dans un couvent d'Olivetains ; Etienne Maconi se soumettrait à l'austère règle des Chartreux. Ces hommes ne se sentaient aucune vocation religieuse ; mais tout leur sembla plus facile que de résister à la mourante, et ils s'engagèrent à obéir.

De sa famille, Catherine n'avait auprès d'elle que sa mère et sa belle-sœur Lisa, toutes deux ses sœurs en saint Dominique. Étienne, l'ami de son enfance, l'avait précédée dans la vie éternelle ; de loin, grâce à ses lumières surnaturelles, Catherine avait assisté à la mort de ce frère bien-aimé ; c'était au moment où, occupé de son salut, il allait à Rome gagner l'indulgence du jubilé, que le bon Maître l'avait appelé à rendre ses comptes. Au milieu de la douleur générale, chacun songeait donc à Lisa, à Lapa. « Bénissez-moi, » disait la Sainte à sa mère, et la pauvre vieille femme suppliait sa fille de prier pour elle, afin que, dans

l'excès de sa peine, elle n'offensât pas le Seigneur.

Cependant l'agonisante, dont les yeux étaient à demi fermés, continuait à parler. Une dernière fois, elle proclama la validité de l'élection d'Urbain VI; une dernière fois elle exhorta ses disciples à mourir, s'il le fallait pour défendre le pape. Au moment de quitter ses enfants spirituels, son cœur débordait de tendresse pour eux. « Mon Dieu, ils vous appartiennent, disait-elle empruntant les paroles du Christ; mon Père, vous me les aviez donnés et je vous les rends; gouvernez-les, gardez-les; qu'aucun ne me soit arraché des mains. » Ces mains tracèrent le signe de la croix; comme le Christ crucifié, Catherine avait élevé vers Dieu tout ce qu'elle aimait. Présents, absents, nul n'était oublié.

Raymond de Capoue, le meilleur ami que Dieu lui eût donné, fut celui qui reçut sa dernière pensée. « Dites-lui qu'il ne faiblisse jamais, ordonna-t-elle. Je serai avec lui au milieu de tous les périls. S'il tombe, je l'aiderai à se relever. »

Les yeux de la Bienheureuse s'ouvrirent : la vision qui vingt-huit ans auparavant jetait sur toute sa vie une lumière prophétique semblait réalisée. Le Christ époux et pontife, qu'elle avait suivi jusque dans la passion et la mort, ne l'appelait-il point? Saint Pierre ne lui témoignait-il pas que sacrifier sa vie pour l'Église est ce qu'on peut accomplir de plus haut? saint Jean ne l'attirait-il point sur le cœur de Jésus? Certes les Saints vêtus de blanc, qui avaient coutume de visiter

Catherine[1], l'accompagnaient à sa sortie du monde : Marguerite de Hongrie, Agnès de Montepulciano la conduisaient à son Bien-Aimé ; saint Thomas l'amenait au sein de la Trinité ; le Fondateur de son Ordre l'accueillait ; saint Pierre de Vérone dont, en ce jour, on célébrait la fête, lui tendait les palmes du triomphe, car, à l'exemple de son père Dominique, Catherine avait été martyre par le désir !

Le soleil de midi inonda la cellule ; il était l'heure[2] où le Verbe incarné remonta vers son Père ; joyeusement les cloches de la Minerve sonnèrent en l'honneur du dimanche : « Seigneur, vous m'appelez ! je viens à vous, non par mes mérites, mais grâce au sang de votre Fils. O sang ! » murmura la Sainte pleine de confiance dans la Rédemption.

Sur les lèvres de la mourante passèrent les paroles du Verbe mourant : « Mon Père, je remets en vos mains mon âme et mon esprit. » La tête baissée elle expirait, et le Christ unissait à Lui son épouse[3].

1. Cf. ch. 1, pp. 9 et 10. On n'a point, oublié que le Christ s'était montré à Catherine au-dessus de l'église des Frères Prêcheurs, environné d'une blanche phalange, et que les Bienheureux de l'Ordre dominicain lui apparaissaient souvent.

2. Sexte, que l'Evangile indique comme l'heure de l'Ascension ; Raymond de Capoue, qui n'était point présent, se trompe quand il dit Tierce ; pour tout concilier, le P. Caffarini ajoute après Tierce, vers l'heure de Sexte. Barduccio, témoin oculaire, est évidemmant dans le vrai. Mourir en pleine lumière, le jour du repos, convenait bien à Catherine.

3. **Lett.** 129. — **B. Ram.** III, 1. — **Suppl.** III, 1. — **Lettera di Barduccio Canigiani. Transito.** [Bibliographie. I, VIII.]

CHAPITRE XXI

1380-1894

GLOIRE DE CATHERINE

> Pues desta mi obra, soys el dueño,
> Y mi voluntad es tanto copiosa,
> Premiad este servicio aunque es pequeño.
>
> I. DE LIANO. VIDA DE S. CATALINA DE SENA.

Reliques de Catherine de Sienne. — Sa canonisation. — Le culte qu'on lui rend. — Ses œuvres. — Ses historiens. — Ses disciples.

Un dernier sourire effleurait encore les lèvres de la femme forte qui avait été Catherine Benincasa, et déjà ses fils selon la grâce, les fils qui devaient reconnaître sa maternité durant l'éternité entière, l'entouraient et la proclamaient Bienheureuse. « Comme le divin Maître, disaient-ils, elle a vécu recueillie sous la lumière divine ; comme lui elle s'est mêlée aux hommes ; comme lui elle a passé trente-trois ans sur la terre ; comme lui elle est morte d'amour pour les âmes. Aucun Saint ne reproduit à ce degré les aspects multiples du Seigneur-Jésus. » Le pape, songeant avec tristesse que les en-

16.

tretiens qui calmaient ses indignations et soutenaient son courage étaient à jamais finis, priait avec les amis de Catherine. Vivante, elle leur paraissait un spectre ; morte, elle retrouvait, en son corps, non seulement la beauté de la jeunesse, mais presque celle de la résurrection. Tous cherchaient à cacher leur perte, car une foule trop nombreuse pour entrer, trop avide de vénérer la Sainte pour qu'on la dispersât, se pressait dans la via di Papa. Sans bruit Maconi et un autre disciple prirent le corps de leur Mère pour le porter à l'église des Dominicains, *Santa Maria sopra Minerva.* Au moment où, chargés des reliques, ils passaient la porte, la maîtresse de la maison, dangereusement malade, recouvra la santé.

On plaça les restes de Catherine derrière les grilles d'une chapelle consacrée à saint Dominique, et toute la ville accourut. Déjà la romaine Sémia, amie de la Sainte, avait aperçu Catherine entrant dans la gloire. Elle racontait à haute voix la vision et les miracles qui l'accompagnaient. A la Minerve, la première prière qui s'éleva vers Catherine, fut celle d'une Tertiaire franciscaine, sœur Dominica, dont un mal incurable paralysait le bras. Dominica reprit toute sa vigueur, et les Tiers-Ordres de Saint-Dominique et de Saint-François sentirent qu'une nouvelle bénédiction venait de fortifier encore leur alliance.

De temps à autre, un cri de joie retentissait dans la foule et était répété par des milliers de voix. Ici une jeune mère montrait son enfant guéri. Là une paralytique jetait ses béquilles devenues inutiles. Une jeune lépreuse penchait sur Catherine son

visage dévasté et le relevait brillant de fraîcheur. De toutes parts on apporta des malades ; ceux qui ne purent venir, sollicitèrent quelque objet ayant appartenu à la thaumaturge : presque tous furent guéris ; un enfant mort ressuscita. Enterrer Catherine semblait impossible. Le peuple ne voulait pas se laisser arracher ce corps virginal qui maintenant portait d'une manière visible les stigmates de la Passion [1] et exhalait de célestes parfums. Louer les vertus de la Sainte était difficile au milieu des transports d'allégresse qu'excitaient ses miracles. Des maîtres en théologie, les plus célèbres prédicateurs de tous les ordres religieux le tentèrent. Un seul plut aux fidèles, ce fut l'ami de Catherine, Jean Tantucci : « Cette Bienheureuse Vierge n'a pas besoin de prédications, dit-il, elle parle et se fait connaître d'elle-même. » Puis, vaincu par l'émotion, il se tut et quitta la chaire [2].

Quand, le 1er mai, on ensevelit Catherine, Maconi ne voulut céder à personne le soin de l'étendre dans le cercueil. Son cœur se brisait de douleur, écrivit-il lui-même, tandis qu'il renfermait entre quelques planches de cyprès celle qu'il aimait sur toutes les créatures de Dieu. Le sénateur Jean Cenci rivalisa avec Urbain VI, pour que les funérailles eussent une grande pompe. Rome et la Papauté célébraient à l'envi celle qui avait ramené le Saint-Siège dans la ville des Apôtres. Enfin on creusa une

1. La prière de Catherine avait, durant sa vie, fait disparaître toute marque extérieure des stigmates ; ils reparurent aussitôt après sa mort. [BIBLIOGRAPHIE H, III.]

2. Jean Tantucci s'endormit dans le Seigneur en 1391.

fosse au cimetière de la Minerve, et sous les yeux de tout le clergé séculier et régulier, suivi des autorités civiles, Catherine fut rendue à la terre.

La foule se porta sur son tombeau ; les uns y retrouvaient la santé, d'autres la paix. Les membres de son Ordre, les confréries qu'elle protégeait, ceux qui écrivaient son histoire, ressentirent tout particulièrement les effets de sa puissance, ils échappèrent aux dangers des voyages, aux courroux des éléments ; s'ils étaient condamnés par les médecins, ils recouvraient la santé ; si la justice humaine les croyait à tort coupables, un miracle arrêtait l'exécution de la sentence. Ainsi elle exauçait les hommes qui lui demandaient la vie. Sans doute elle exauçait également ceux qui lui demandaient de la suivre dans un monde plus heureux.

Catherine garda tous les engagements qu'elle avait pris, quand elle était sur la terre. Confiante dans sa parole, la ville de Varazze avait, pour se protéger contre la peste, élevé une église à la Sainte Trinité. Les habitants furent toujours garantis de l'épidémie. Thomas Petra ne fut pas oublié ; il vit son amie les mains pleines de palmes, le visage éclairé d'un céleste sourire ; lorsque les Clémentins mirent à prix la tête du prélat, Catherine le défendit contre leurs embûches. Au reste, toutes les victimes qui souffraient dans la cause de l'Église trouvaient en elle une protectrice. Peu après la mort de la Sainte, Renaud Orsini, marchant contre Rome sous la bannière de la reine Jeanne, laissa ses soldats traiter les paysans avec une rare cruauté : les uns, attachés aux arbres, attendaient une mort

lente; les autres, chargés de fers, devaient gémir dans les cachots jusqu'au paiement d'une rançon; mais à peine eurent-ils invoqué la Sainte de Sienne, que les liens tombèrent, les cachots s'ouvrirent et ils vinrent eux-mêmes prier le P. Raymond de célébrer leur reconnaissance.

A côté de ces miracles Catherine en fit d'autres, qui témoignaient plus encore de sa tendresse que de sa puissance. Au moment même où son âme s'unissait à Dieu, le P. Raymond quittait Gênes afin d'aller à Bologne au chapitre des Frères Prêcheurs, invités par Urbain VI à se choisir un Maître-Général, puisque Elie de Toulouse et « ses Français » passaient au parti de l'anti-pape [1]. Le P. Raymond n'était point sans crainte de ses responsabilités; il partait tout tremblant, lorsqu'il entendit une voix intérieure proférer ces paroles, que percevait son intelligence [2] : « Ne craignez rien, je suis ici pour vous; je vous protègerai, je vous défendrai. » Cette voix préparait le Prieur de Gênes à la lourde tâche que ses frères allaient lui imposer, en ratifiant le choix qu'Urbain faisait de lui pour gouverner les Dominicains fidèles à Rome. Vers la même époque, Jean delle Celle fut consolé par la douce présence de Catherine. De son vivant elle apparaissait déjà dans

1. **Fontana.** MDCLXXXV, 247. Jusqu'à l'avènement de Martin V, Elie et ses successeurs gouvernèrent dans les Etats soumis aux antipapes.

2. Ce n'est point ici le lieu de disserter sur les paroles intellectuelles. Cf. ch. II, p. 56; ceux que la question intéresse pourront trouver des explications dans le texte du **B. Raymond** (IV 4), et s'ils désirent s'éclairer davantage, dans les écrits du **P. Vallgornera, de Cajetan,** et de **sainte Thérèse.**

la gloire à ses dévots, après sa mort elle se montra plus fréquemment encore.

Il n'était pas besoin de telles révélations pour que la dépouille mortelle de la Bienheureuse fût entourée de soins jaloux. Voyant que l'humidité du cimetière altérait le cercueil, Raymond de Capoue le transporta, dans l'église de la Minerve[1]. Selon la prédiction de la Sainte à Varazze, cette translation de son corps eut lieu la veille de la fête de saint François. En même temps, le nouveau Maître-Général se rendait aux justes réclamations de la ville de Sienne, et lui envoyait le chef de sa grande citoyenne. Les restes de la Sainte étaient bien des reliques; déjà celui de ses doigts qui portait l'anneau mystique, gardé par Maconi, quelques-unes de ses dents, soustraites au tombeau par ses compagnes, opéraient de véritables prodiges. Un jour que du haut de la chaire le P. Raymond racontait le dernier d'entre eux, un homme se leva et s'écria : « C'est pour moi que la Bienheureuse a fait ce miracle.[2] »

1. On ignore à quelle époque les « reliques furent placées... dans la nef de droite, au pied du pilier qui fait front à la chapelle du Rosaire. Le P. Raymond fit sculpter et fixer sur le pilier un ange aux grandes ailes, tenant devant lui un volume déployé où se lisait...

Hic humilis, digna, prudens, Katerina benigna
Pausat, quæ mundi zelum gessit moribundi
Sub Lapa matre, Dominico postea patre,
Floruit hæc munda virgo, Senis oriunda.

Ce monument se peut voir aujourd'hui dans le corridor qui donne accès à l'escalier de la Bibliothèque Casanate, à Rome. » Fr. J. Berthier. O. P. An. Dom. [BIBLIOGRAPHIE I. XXXI.] Avril 1889.

2. Lettera de Barduccio Canigiani. — Suppl. III, 3 — B. Raym. III, 5. — Alcuni disc. — Relazione del Passagio

Les malheurs de l'Eglise mettaient obstacle à ce qu'elle sanctionnât, par la canonisation, la confiance en la servante de Dieu. Urbain VI fit tout ce qu'il pouvait faire ; il permit qu'on rendît hommage à Catherine et il donna l'exemple. Aussitôt dans quatre villes italiennes, le culte envers la Sainte opéra, selon la promesse de saint Paul, si souvent rappelée par Catherine, les grandes choses qu'opère toujours la charité[1]. Le mouvement partit de Rome et son impulsion trouva Pise, Sienne et Venise singulièrement préparées à le recevoir.

Dans la cité des Apôtres, il était dirigé par Raymond de Capoue. A Pise, Tora Gambacorti, devenue la Révérende mère Claire, et les Frères Prêcheurs amis de Catherine, le favorisaient avec l'autorité de ceux qui

di Caterina, nel luogo di Voragine. Cf. ch. XIV, p. 351. — **Processus**; attest. Bart. Dom. de Sen. D. Mart. VI, 1325-1364. Nous avons vénéré les principales reliques de sainte Catherine : à Sienne, son chef dans l'église Saint-Dominique ; à Rome, son corps sous l'autel de la Minerve ; sa main gauche, marquée du stigmate, chez les Dominicaines du Chapitre noble des saints Dominique-et-Sixte; son omoplate gardée par les Tertiaires du couvent de Sainte-Catherine ; à Venise, une de ses côtes, que possède l'église des Frari, et au couvent des Dominicains, son pied gauche marqué du stigmate. Présentées à la vénération des fidèles dès 1396, divisées, répandues dans toute la chrétienté, plusieurs des reliques de la Sainte ont laissé une longue trace de bienfaits : le doigt qui portait l'anneau mystique guérit Maconi d'une douloureuse maladie des yeux et fit une foule d'autres miracles. A Sienne, on garde dans la maison de la Sainte, à la sacristie de Saint-Domique et dans divers couvents, une partie du mobilier de sa chapelle et des objets lui ayant appartenu ; mais le manteau de sa profession est perdu ; le dernier auteur qui en parle est aux VIIIe siècle **Flaminius**, il l'avait vu dans l'église Saint-Dominique.

1. **Lett.** 82, 199.

croient parce qu'ils ont vu. A Sienne, tout le monde militait pour que « la cité de la Vierge et des Saints » devînt un sanctuaire dédié à la pauvre fille du teinturier. Le nouveau Prieur du couvent de Camporeggi, Thomas della Fonte, qui n'avait osé faire aucune cérémonie, quand, accompagné du P. Sansedoni, il rapportait le chef de la Bienheureuse, s'unit au Maître-Général, de passage à Sienne, en 1385, pour préparer une fête éclatante.

Pendant plusieurs jours les voûtes de Saint-Dominique retentirent des louanges de la Tertiaire Dominicaine. Non seulement le Maître-Général de son Ordre, le Père Maître de sa Fraternité, ses disciples, ses amis parlèrent d'elle à son peuple, mais encore les plus célèbres prédicateurs dominicains, à quelque nation qu'ils appartinssent. On alla chercher la relique, déposée à cet effet hors des portes de la ville et qu'entourait la Fraternité du Tiers-Ordre. La Seigneurie, le Capitaine du peuple, les abbés mitrés et les évêques de l'Etat siennois, le clergé, les congrégations religieuses, les confréries, les ermites, les pénitents, formèrent une longue procession : les *Arts* marchaient sous leurs diverses bannières, les citoyens et les guerriers, le parti des nobles et les fractions divisées du peuple s'unissaient dans une commune allégresse. « Habillez-vous de blanc, disait jadis Catherine, qui songeait à la robe d'innocence mystique, remplissez vos mains de fleurs, c'est-à-dire de bonnes œuvres. » En souvenir de cette parole, on avait revêtu quatre cents enfants de tuniques blanches et ils portaient des couronnes où les lis se mêlaient aux roses.

Parmi les Tertiaires marchait Lapa ; la pauvre octogénaire avait beaucoup souffert, beaucoup pleuré ; comme l'avait annoncé Catherine, elle appelait la mort, bien lente au gré de ses désirs ; mais en ce jour elle ne trouvait pas qu'elle eût trop vécu [1]. « Heureuse Lapa ! lui criait la foule en la saluant, tu as mérité de voir de tes yeux le triomphe de ta fille. » Tous voulurent contribuer à la fête, même Catherine, qui multiplia le pain du couvent insuffisant pour le grand nombre de religieux réunis en son honneur [2].

Ce ne fut pourtant ni la capitale de l'Eglise, ni la ville la mieux sanctifiée par l'apostolat de la Sainte, ni même sa patrie, qui aidèrent le plus à son triomphe. L'honneur en était réservé à Venise où jamais elle n'avait passé. C'est qu'à Venise, sous la main du P. Caffarini, délégué par Raymond de Capoue au gouvernement du Tiers-Ordre, et sous l'influence de ses auxiliaires Barthélemy dei Dominici et Jean di Domenico, le Tiers-Ordre faisait résonner comme une voix pure et puissante *le son de la vie du Christ* [3]. Tel que Catherine l'avait reçu et renvoyé, ses frères, ses sœurs le répandaient. Grâce à la protection miraculeuse de la Sainte,

1. On ignore la date de sa mort.
2. B. Raym. 11. — **Breve relaz. del come fu portata da Roma a Siena la testa di S. Caterina.** (Bibliographie. F. II et G. XI, XIX, XX, XXI, XXII.) Grâce au P. della Fonte, cette procession devint annuelle et elle se perpétue sans interruption.
3. Cf. Ch. xiii, pp. 336, 337, et ch. xviii, p. 483. — *El primo che sonasse in suono di vita fu il... Verbo,* dit Catherine dans le ch. cxlvii de son Dialogue.

qu'attestait un *Ex-Voto* suspendu dans leur chapelle, les Tertiaires avaient obtenu que leur règle fût de nouveau et plus solennellement approuvée par le souverain pontife [1] et le premier culte qu'elles offraient à la grande Sainte du Tiers-Ordre, c'était de suivre son exemple en observant la règle, comme elle l'avait observée. Les plus illustres noms de la République étaient inscrits sur le registre des Fraternités vénitiennes que guidaient un noble couple, Antoine de Superanzio et sa femme Marina Contarini [2] ; mais l'éclat des vertus rejetait bien loin dans l'ombre la splendeur du rang, et Marie Storiona [3] n'était point la seule Tertiaire qu'on qualifiât à bon droit de bienheureuse.

Catherine restait donc vivante en sa famille du Tiers-Ordre. Nul ne s'étonnait de voir en toute saison des gondoles chargées de fleurs glisser sur la

1. La **Bulla plenariæ confirmationis Ordinis Fratrum et Sororum de pœnitentia B. Dominici data d. 26 junii an. 1405** (Bull. O. P. II, 473) reproduit la règle, qu'Innocent VII approuve, à l'exemple de ses prédécesseurs des XIIIe et XIVe siècles et de Boniface IX. (Bull. O. P. II. Const. 49 et 212.) Quand, en 1439, Eugène IV confirma de nouveau l'Ordre de la Pénitence (Bull. O. P. VIII : de consensu Bullarum, et XIV, q. unica, 424 et seq.), il inséra dans sa bulle non seulement celle d'Innocent VII, mais toute la règle. Il est impossible de mentionner les innombrables faveurs que les souverains pontifes ont accordées au troisième Ordre de Saint-Dominique.

2. Comme prieur et prieure.

3. Ce fut en rentrant du couvent des Jésuates de Venise, où il assistait à l'enterrement de ce Bianco da Castello, qui jadis avait écrit une satire contre Catherine, que le P. Caffarini donna l'habit à Marie Storiona. **Prologus in legendam cujusdam B. Mariæ de Venetiis. Ecclesiæ Venetæ antiquis monumen. Flaminio Cornelio.** P. Prior, 1749. 304-407.

lagune et aborder près du couvent des Prêcheurs afin d'apporter un cadre animé au tableau où la Sainte était représentée. Nul ne critiquait les panégyriques prononcés par le P. Caffarini [1]. Nul ne blâmait des prières, souvent exaucées, grâce auxquelles l'âme trouvait la force et le corps la santé [2].

Une telle vénération obligea l'Eglise à intervenir, à demander si ces honneurs n'étaient point prématurés. En 1411, l'évêque de Castello [3] enjoignit à l'inquisiteur Barthélemy de Ferrare et au P. Caffarini de prouver que leur Tertiaire ne recevait pas les honneurs du culte. Aussitôt, l'Ordre de Saint-Dominique, les amis de Catherine, tous ceux qui depuis neuf ans poursuivaient sa canonisation, instruisirent un véritable procès [4]; on recueillit des témoignages : comme les évangélistes pour le divin Maître, chacun des disciples de la Bienheureuse racontait la partie de la vie à laquelle il avait assisté, ou celle dont il recueillait la tradition. Par des miracles, Catherine exprima sa gratitude à l'égard de ceux qui témoignaient pour elle ; en se faisant absoudre de l'injuste accusation de lui avoir

1. Durant 40 ans il célébra la fête du 29 avril, et seize fois il prononça en ce jour le panégyrique de Catherine, dont il parlait sans cesse au cours de ses prédications.

2. **Processus** : attest. P. Caff. D. Mart., VI, 1259. — **Caffarini, Hist., Tert. Ord.** 21 et seq. et 178.

3. Les évêques de Venise portèrent le titre d'évêques de Castello, tant qu'existèrent leurs métropolitains, les patriarches de Grado. Saint-Pierre de Castello fut même cathédrale jusqu'en 1807, époque où Napoléon transféra cet honneur à Saint-Marc.

4. Les actes de ce procès furent signés le 5 janvier 1413. — [BIBLIOGRAPHIE. G. I.]

rendu les honneurs du culte, on prouva sans réplique qu'elle les méritait.

Les Seigneurs souverains de Sienne, ceux de Venise, les rois étrangers, s'unirent alors pour faire proclamer la gloire de Catherine. Son disciple Jean di Domenico, dont par un miracle elle déliait jadis la langue, était devenu cardinal et archevêque. Il avait puissamment contribué à la pacification de l'Eglise sous une autorité unique[1] ; et il espéra qu'après avoir mis fin au schisme, rétabli le Saint-Siège à Rome et ordonné la réforme du clergé, le concile de Constance canoniserait, par la voix de Martin V, celle qui avait donné sa vie afin de procurer ces mêmes biens à l'Eglise ; mais les esprits étaient alors plus portés à à discuter les vivants qu'à s'occuper des morts, et ils ne s'apaisèrent que longtemps après l'heureuse issue du concile de Constance. Enfin un Siennois jaloux des gloires de sa patrie, un poète qui mettait sa muse au service de la Sainte, Enée Piccolomini, pape sous le nom de Pie II, plaça Catherine sur les autels. Dans la Bulle *Misericordias Domini*, il donna aux faits miraculeux de sa vie, qu'il se plut à résumer, la sanction de sa foi et de sa parole[2].

C'était le 19 juin 1461. La basilique de Saint-Pierre retentit de l'office de Catherine ; le pape

1. Il mourut en 1420 et fut béatifié par Grégoire XVI. **Brev.** O. P. die x Junii.

2. BIBLIOGRAPHIE F. V, et G. III. Tout ce qui semble étrange dans l'existence de Catherine, son jeûne absolu, son mariage mystique, sa mort miraculeuse, l'échange de son cœur contre celui du Christ, etc., est mentionné par Pie II comme fait historique et digne de la foi des catholiques.

lui-même l'avait composé[1] ; la chrétienté le répéta et éleva des sanctuaires à la nouvelle Sainte[2]. De nos jours, Rome l'a choisie comme patronne et, soit à l'autel de la Minerve, où le pape Pie IX entoura ses reliques de riches ornements, soit dans les églises qui lui sont dédiées, il s'élève bien des prières à celle qui, après avoir ramené le Saint-Père dans la ville des apôtres, sut l'y défendre contre tous ses ennemis[3].

Sienne prétendit rendre un éclatant hommage à sa Sainte. La maison du teinturier Benincasa, lieu de pèlerinage depuis 1380, fut achetée afin d'être convertie en chapelle. Les Dominicains unirent leurs ressources à celles des habitants du quartier, et les magistrats de la République leur envoyèrent une grosse somme d'argent : « il importe, dirent-ils, de servir Dieu, quand on jouit du don céleste de la li-

1. Non content d'écrire l'office de Catherine, le souverain pontife la célébra dans divers poèmes. [BIBLIOGRAPHIE E. III, IV.]

2. Il serait impossible de les énumérer. En 1635, on comptait 43 couvents dominicains portant son nom : **Vies des Saintes et Bienheureuses, par le P. Jean de S. Marie. S. Huré, Paris**, 1635, I, 2 ; II, 1. Quant aux temps les plus tristes pour l'honneur des Ordres religieux, un auteur satirique célèbre chercha les vertus du cloître disparues de la terre, il les rencontra au fond d'un monastère dominicain dédié à Catherine de Sienne. Cf. **Lyndsay**, I, 334. **Liber Conventus. S. Katherine Senensis. Edimburgi**, MDCCCXLI.

3. Le 9 août 1865, le pape Pie IX, assisté du P. Jandel, alors Maître-Général de l'Ordre, entouré de Prélats et de hauts personnages qui, en ce jour, cédaient le pas au Tiers-Ordre dominicain, transporta sous le maître-autel de la Minerve la partie des reliques placée en 1430 par saint Antonin dans un sarcophage que surmontait la statue de Catherine sculptée sur bois.

berté[1]. » D'innombrables artistes se disputèrent l'honneur de travailler pour Catherine. Les maîtres peignaient à fresque ou sur toile, les principaux épisodes de sa vie, ils taillaient sa statue dans le bois et dans le marbre ; les élèves s'employaient à des ouvrages d'ornementation. Dès 1473 l'oratoire fut fini, mais jamais les Siennois ne le trouvèrent achevé. La cellule de la Sainte, l'atelier de Jacques Benincasa, sa cuisine, devinrent autant de sanctuaires. Lorsqu'en 1565 on obtint des Pisans le crucifix devant lequel Catherine avait reçu les saints stigmates, on commença une véritable église dans le jardin, et on la relia à la maison par un péristyle où se révèle toute la grâce de la Renaissance[2].

1. **Supplica degli nomini della contrada di Fontebranda alla Sig. di Siena.** (Archivio della Rifor. di Siena. Consiglio della Campana. T. 235, a-c, 132.) Publiée par **G. Milanesi. Docum. per la Storia dell'Arte sanese.** T. II, Sec. XV e XVI, Siena, 1854, n° 229.

2. La maison des Benincasa contient trois chapelles. La plus ancienne (Cf. **Milanesi**, n° 240 A. D., 1469) appartient à la Confrérie du quartier, quartier qui, en 1536, prit le nom de contrada dell'Oca, à cause du grand nombre d'oies qu'on y élevait. (**Faluschi Chiese Senesi.** Bibl. Com. de Sienne, Cod. E., v. 16.) C'est l'atelier même de Jacques Benincasa. On ne sait si l'architecte fut Francesco dit Giorgio, ou Francesco di Duccio del Guasta. Corso di Bastiano, Antonio Federighi, Mariano di Fingo, Giovanni di Guglielmo et Giovanni di Paolo y travaillèrent. Cristofano di Mone fut chargé des vitraux, Nofrio d'Angelo des serrures. Les loges qui décorent la façade, le buste de la Sainte qui surmonte la porte latérale, sont l'œuvre de Cozzarrelli ; sur la porte principale, le bas-relief qui représente Catherine entre deux anges est dû à Urbain de Cortone. A l'intérieur, les murailles sont couvertes de fresques non sans mérite, œuvres de Folli, de Girolamo del Pacchia et de Salimbeni. Sur l'autel, que fouilla le ciseau de Redi, et que domine une lunette peinte par

Désireux de fixer dans leur église les vestiges de leur Sainte, les Frères Prêcheurs de Camporeggi lui avaient consacré la chapelle *delle Volte* ; une autre chapelle contenait son chef ; rien n'avait été épargné pour que le reliquaire où il reposait fût une merveille. Tout autour, les murs peints à fresque parlaient des miracles de Catherine[1]. Ses traits y

le Sodoma, s'élève la statue de la Sainte. (Neroccio la sculpta en bois, 1455.) Après avoir monté quelques marches, on parvient à deux cellules. Dans l'une on voit la pierre sur laquelle Catherine endormie reposait sa tête et la petite fenêtre par laquelle elle distribuait ses aumônes. L'autre, plus grande, est disposée en oratoire. Un escalier conduit à la seconde chapelle, qui occupe l'emplacement du jardin en terrasse de la Sainte. Elle est reliée à la maison par un charmant petit cloître. G. B. Pelori construisit cette chapelle pour recevoir le crucifix de Giunto da Pisa qu'on plaça sur l'autel. Riccio, Manetti, Conca, Franchini, Calvi, Perpignani, Guerrini, Nasini, l'ornèrent de peintures et de fresques. L'image de Catherine s'y retrouve jusque sur la civière peinte par Fr. Vanni, qui sert à porter les morts. En montant encore, on parvient à la troisième chapelle, d'origine plus ancienne que la seconde. Elle est desservie par la Confrérie de Sainte-Catherine. Dans un enfoncement, derrière l'autel, on voit encore l'âtre de la cuisine des Benincasa. Fungai, Riccio, Sorri, Salimbeni, Francesco Vanni, Manetti et Casolani décorèrent cette chapelle. Le plafond doré fut achevé en 1594, et le merveilleux pavage en 1600.

1. Outre la fresque d'André Vanni qui a été déplacée en 1667 et a subi des adjonctions et des modifications fâcheuses, il y a dans la chapelle *delle Volte* deux toiles médiocres de Gambarelli. La chapelle Sainte-Catherine contient un tabernacle attribué longtemps au Vecchietta, qui avait fait pour le dôme une statue de Catherine en argent ; mais il paraît plus probable que ce tabernacle est, comme l'ancien reliquaire d'argent, récemment refait, l'œuvre de François d'Antonio. Dans cette chapelle, le Sodoma peignit l'extase, la communion de Catherine et le supplice de Nicolas Toldo ; F. Vanni, la guérison d'une démoniaque et le portrait de deux des confesseurs de la Sainte, Raymond

furent rendus avec une telle ressemblance par le Sodoma, chargé de la représenter pendant la défaillance qui suivait ses extases, qu'on fit à ce tableau toute une histoire fabuleuse [1].

Cependant, aux jours où l'on fête la Sainte, la foule est encore à l'étroit dans les nombreux sanctuaires qui lui sont consacrés, car il n'est pas un habitant de Sienne qui ne veuille honorer sa concitoyenne [2]. Chaque année on renouvelle les discours, les représentations, les vers, les chants en son honneur. Même les érudits s'efforcent de lui plaire et éditent quelques manuscrits la concernant, quelque pièce rare dont ils font hommage à ses fidèles. Aimer la chère Sainte donne en quelque sorte droit de cité dans sa ville natale, et assure aux étrangers les plus incon-

de Capoue et Thomas Caffarini. Malheureusement en 1784, Saint-Dominique fut arraché aux Dominicains.

1. **Die Wunder der Heiligen Catharina von Siena, nacherzält von A. Hagen. Leipzig, 1840.** La critique moderne n'a point pour cette œuvre du Sodoma la même admiration que ses contemporains, et, après eux, B. Peruzzi, Vasari, etc. M. Timbal résume l'opinion qui prévaut de nos jours en disant : « c'est la pâmoison du corps, non celle de l'âme. » **Gaz. des Beaux-Arts**, 1er février 1878.

2. La fête de Catherine avait d'abord été renvoyée par le pape Pie II au premier dimanche de mai. Urbain VIII la fixa au 30 avril. En outre, l'Ordre de Saint-Dominique dit: le 3 avril, l'Office des stigmates de sainte Catherine, et le jeudi avant la Quinquagésime, celui de la Translation des reliques. Depuis que le souverain pontife a déclaré Catherine patronne secondaire de Rome, sa fête a été élevée au rite d'Octave solennelle. A Sienne, une procession a lieu le dimanche *in Albis*, en souvenir de celle qu'on fit lorsqu'on plaça le crucifix de Pise dans l'oratoire construit pour le recevoir. [BIBLIOGRAPHIE. G. I, V, IX, XIV, XV.]

nus, nous le savons par expérience, la bienveillance de ses compatriotes[1].

L'école de peinture, qui se disait appelée à « révéler aux illettrés les miracles de la foi, » fit revivre Catherine non seulement dans les églises, où :

> « Quanto i pittori Senesi fecero di meglio,
> « Tutto è al pubblico, »

mais encore dans les autres édifices [2]. Tandis qu'André Vanni exécutait sur les murs du Dôme, aux frais de Christophe de Gano, une belle image *al fresco* de Catherine [3]; et que Thomas della Fonte plaçait dans l'église Saint-Dominique une peinture saisissante de sa stigmatisation, elle était représentée au-dessus de la porte qui mène à Rome, et à l'intérieur du Palazzo Pubblico. Au reste, si à l'Institut des Beaux-Arts vous regardez les peintures consacrées à Catherine, vous y trouvez en quelque sorte résumée l'histoire de l'Ecole siennoise, dont la manière délicate dégénéra en vulgarité sous l'influence des passions démocratiques. D'abord le type de la Sainte est naïf, pur, idéal, bientôt il devient commun et enfin grossier [4].

1. Nous ne saurions assez remercier de leurs secours le R. P. Chighizzola O. P., curé de S. Spirito, le vice-bibliothécaire M. Martini, le P. Mochi, et tant d'autres qui nous ont aidés de leur connaissance du pays et nous ont donné les précieux opuscules qu'on ne vend pas.
2. **Lanzi. St. Pitt.** I, 363.
3. Cette peinture n'existe plus, mais on voit un buste de la Sainte au-dessus de la grande porte.
4. Cf. à l'Inst. des Beaux-Arts les nos 63, 64, 65, 66, 71, 152, 239, 241, 348, 963, 271, 369, 380, 388, 397 ; pour nous, le no 239 est le véritable type de la Sainte.

Les peintres dominicains surent mieux conserver l'image poétique et douce de la Tertiaire. Qu'étaient les tableaux commandés par le P. Raymond pour différentes églises de l'Ordre ? Que furent les cartes peintes distribuées par le P. della Fonte ? nous ne saurions le dire. Les fidèles trouvaient les médailles d'insuffisants souvenirs de leur Sainte bien-aimée, et réclamaient, chose jusqu'alors inconnue, son portrait ; cet essai fut sans doute fort imparfait. Mais Fra Angelico vit Catherine, quand, ravi en extase, il maniait le pinceau, et dans ses tableaux, il la joignit aux vierges qui accompagnent la Mère de Dieu. Fra Bartolomeo et son école vinrent ensuite fixer à jamais sur la toile les traits de leur illustre sœur ; l'ami de sainte Catherine de Ricci, un mystique, Paul del Signoraccio, sut placer la Sainte aux pieds du Christ tel qu'elle le contemplait près de saint Jean et de Marie-Magdeleine [1] ; enfin un contemporain et un compagnon du P. Lacordaire, le P. Besson, peignit à son tour Catherine, et on sent en lui un disciple de ces maîtres [2].

1. La fresque que Paul del Signoraccio de Pistoie et le Frère convers Augustin del Mugello peignirent en 1516, dans le cloître du couvent dominicain de San Spirito, à Sienne, est bien conservée. (Cf. la photogravure qui est en tête du volume.) A notre sens, cette peinture exprime admirablement la mystique que nous avons résumée, chapitre XVIII.

2. Les cartes peintes qu'on distribua au XIVe siècle, lors des fêtes données à Venise en l'honneur de Catherine, sont les premiers essais d'images de dévotion. (**Processus**. Attest. P. Caff. D. Mart. VI, 1254.) Fra Angelico peignit dans nombre de ses tableaux la Sainte de Sienne. Le cadre d'un des reliquaires de Sainte-Marie-Nouvelle (Musée Saint-Marc à Florence) porte au-dessous du profil de la Sainte ces mots : **B. Caterina de**

L'art siennois avide de faire connaître « l'illustre concitoyenne, » l'art dominicain dévoué à la « chère Sainte, » ne furent pas les seuls que Catherine inspira. En tous pays, peintres, sculpteurs, miniaturistes, verriers, orfèvres, lui consacrèrent leurs chefs-d'œuvre, et quand une nouvelle invention, la gravure sur bois, chercha des sujets pour son burin, l'un des premiers choisis fut la Sainte de Sienne[1].

En même temps, grâce aux copies de ses dis-

Seis. Chacun connaît le Mariage de sainte Catherine de Fra Bartolomeo qui est au Louvre. Le musée de Lucques, enrichi des dépouilles de S. Romano, possède une non moins belle toile où sainte Catherine et sainte Madeleine sont en prières devant Dieu. Au réfectoire du couvent de Saint-Marc de Florence, sur les murs d'autres cloîtres, ce maître et son école ont fait figurer la Tertiaire dans leurs œuvres.

1. Le catalogue de ces objets d'art remplirait des volumes; pour ce qui concerne les peintres, miniaturistes, sculpteurs, verriers de l'Ordre de Saint-Dominique, nous renvoyons à l'ouvrage déjà cité du P. Marchese. [Cf. ch. XVII, p. 425.] Indiquons seulement un petit nombre des œuvres que nous avons vues : d'abord à l'Archivio di Stato de Sienne, sur la couverture en bois des livres de Biccherna de 1499, 1527, 1538, 1548, 1604, les peintures dédiées à Catherine, puis le Beccafumi du Musée, le Pinturiccio du Dôme; le Sasso Ferrato de Sainte-Sabine à Rome; à Bologne le Brizzi de Saint-Dominique, et le Gerardo Fiorentino du musée; le Tiepolo des Jésuates à Venise. Les statues sont nombreuses; la famille Palmieri de Sienne, l'église de la Minerve à Rome, en possèdent d'intéressantes; la plus curieuse est celle faite au xv[e] siècle pour les Dominicaines françaises de Poissy; maintenant elle appartient aux Frères Prêcheurs de Châlais. Quant à la gravure, voir au Cabinet des Estampes de la Bibl. nat. de Paris, le bois du xv[e] siècle, qui représente sainte Catherine, et les gravures de Galle. [BIBLIOGRAPHIE D. *Vies illustrées.*] Dans ces dernières, la *Vera effigies* donne à la Sainte un type contraire à sa race et à la tradition. L'artiste semble avoir pris comme modèle une paysanne de la campagne romaine.

ciples, copies que ses admirateurs multipliaient à leurs frais, les œuvres de Catherine n'étaient pas moins célèbres que ses portraits. On prétendit les réunir toutes, mais déjà on avait des pertes à déplorer. La plupart des oraisons n'étaient point transcrites. Un Traité sur l'Evangile avait disparu, et ceux qui lisaient dans les lettres et dans le Dialogue[1] les commentaires de Catherine sur l'Ecriture Sainte, sentirent la perte qu'ils avaient faite. Le Dialogue lui-même n'était point complet; un assez long fragment ne se retrouvait que dans une traduction latine[2]; enfin par la négligence du pape Alexandre VII, à qui elles furent prêtées, environ quinze lettres s'égarèrent[3]. Envoyées dans tous les pays où les partisans des antipapes ne les arrêtaient pas au passage, et jusqu'à Constantinople, imprimées dès le xv[e] siècle, les lettres de Catherine furent successivement traduites dans toutes les langues littéraires. D'abord ce fut avec de grossières erreurs, qui excusent une partie des injustes accusations des gallicans contre la Sainte[4], puis

1. Dial. CXL, CXLVI. — **Lettera** 69. Cf. ch. III, p. 162, et ch. XVIII, p. 481.

2. Gigli fit une traduction italienne de ce fragment qu'il rencontra dans la Bibliothèque du Vatican, et la joignit à son édition des œuvres de la Sainte. [BIBLIOGRAPHIE A. 14°.]

3. Les éditions les plus complètes en renferment 373; on les a classées de diverses manières. Christophe de Gano les rangeait sans méthode, le P. Caffarini les plaça selon les personnes à qui elles étaient adressées, et depuis chaque éditeur a suivi un ordre différent. [BIBLIOGRAPHIE A.]

4. Nous n'engageons pas une lutte, dans laquelle les partisans de Catherine ont cent fois remporté des victoires confirmées par l'Église.

avec une exactitude qui n'en saurait rendre le charme. L'original est comme la fleur vivante et parfumée des campagnes toscanes, la traduction comme la plante morte entre les feuillets d'un herbier.

Le livre de *La Divine Doctrine*, qu'on nommait d'ordinaire le Dialogue, parce que la Sainte y conversait avec Dieu, eut un sort plus brillant encore que les lettres. Connu dès 1378, prêté aux fidèles de Catherine, qui se le disputaient [1], copié, enchaîné selon l'usage du temps dans les bibliothèques, traduit en latin pour l'instruction des érudits du monde entier, il fut publié en langue vulgaire et en langue savante, parmi les premiers livres connus.

Tous les succès qu'une âme avide de triomphes aurait pu rêver pour ses écrits, Catherine les obtint. Ils virent le jour enrichis des plus belles miniatures, ou dans les éditions les plus soignées [2]. Les Etats se les envoyèrent comme un don précieux. La théologie, l'histoire, la littérature en invoquaient sans cesse le témoignage. Italiens et étrangers, orthodoxes et hérétiques [3] vantaient la doctrine de la

1. Lettera 365.

2. Pourtant les œuvres de Catherine attendent encore un éditeur. Certes Gigli et Tommaseo en ont éclairé le côté historique et littéraire, mais la partie doctrinale ne sera comprise de tous que si la Sainte trouve, comme le Bx Henri Seuse, un disciple capable d'ajouter à ses lettres, et surtout au Dialogue, des préfaces et des notes.

3. Les écrivains protestants ont voulu faire figurer la Sainte dominicaine parmi ceux qu'ils nomment des *Pré-Réformateurs*, parce qu'elle réclamait la réforme du clergé. De nos jours, ces anciennes assertions sont réduites à néant par la critique rationaliste elle-même ; nous n'avons donc pas à entrer en discussion avec Mathias Flacius Illyricus et ses émules.

Sainte. Son style était l'honneur de Sienne et on publia un vocabulaire consacré aux expressions dont elle avait enrichi la langue [1]. Boccace lui-même, Boccace de qui la forme avait fait excuser tant de choses, n'écrivait pas mieux, disent les critiques italiens, et quand le goût sévère des hommes du nord reproche à Catherine de voiler sous des images incohérentes parfois, étranges ou trop cherchées, la grandeur de ses pensées et l'élévation de ses sentiments, on peut répondre que ces images appartiennent à la littérature de son temps et de son pays. Accoutumés à ce langage, ses concitoyens, ses contemporains n'en eussent point aisément entendu un autre [2].

A l'étranger, comme en Italie, les vertus de Catherine furent célébrées du haut de la chaire; on conçoit avec quel accent, quand ses amis, qui joignaient à une véritable éloquence la douleur de la séparation, devenaient ses panégyristes [3]. Partout on chantait des vers où se trahissait l'amour filial de ses disciples. Les actes héroïques de sa vie, transportés sur la scène, étaient le sujet de drames pieux où l'élévation des enseignements faisait un heureux contraste avec la naïve simplicité de la forme [4].

1. BIBLIOGRAPHIE B, III.

2. C'est le style de l'apôtre, dit, avec l'Eglise, l'écrivain protestant Hase. [BIBLIOGRAPHIE D. XII.

3. **Processus** ; attest. P. Caff. D. Mart. VI, 1254. — **Sermo comp. in A D, 1382. Gug. de Anglia. — Ser. scritto in onore di Sta Cat. Fr. Tom da Siena. — Sermo a comendat. B. Kat de S. Ant. de Rocha.** [BIBLIOGRAPHIE F. I, III, VII.]

4. Neri dei Pagliaresi, J. del Pecora de Montepulciano adressèrent des vers à la Bienheureuse. [BIBLIOGRAPHIE E. I.] Ser

A la prière des disciples de Catherine, le P. Raymond écrivit sa vie. On n'attendait pas seulement de lui un de ces récits naïfs et touchants qui charmaient le moyen âge ; on lui demandait une œuvre critique inattaquable. Le schisme faisait à Catherine une situation particulière ; si elle avait ses dévots, elle avait aussi ses détracteurs, et son historien devait être en même temps son apologiste. Pendant de longues années le P. Raymond travailla ; il s'aida des cahiers que Thomas della Fonte écrivait comme une sorte de journal au cours des événements de la vie de Catherine [1] ; il reçut et vérifia le témoignage des contemporains ; il recueillit ses propres souvenirs, et si sa mémoire fatiguée était prête à le trahir, il lui semblait que la Bienheureuse « le secourait et conduisait sa main [2]. » Ainsi il termina en 1395 un beau livre intitulé *Legenda Beatæ Katarinæ de Senis*, dans lequel la raison s'unit à la foi pour expliquer le côté surnaturel de cette admirable vie. La Légende fut répandue à l'infini non seulement dans le texte original, mais sous des formes diverses : simplifiée par le P. Caffarini, puis remaniée, abrégée par lui et par d'autres, enfin traduite en plusieurs langues [3].

Christophe de Gano écrivit en son honneur des chants dont les laïques faisaient retentir les voûtes du dôme de Sienne. Étienne Maconi composa sur sa vie des mystères, où l'on trouva sans doute le canevas des drames naïfs qui sont parvenus jusqu'à nous. (BIBLIOGRAPHIE E. X.)

1. **Singularia et mira sanctæ Catherinæ Senensis**. Il en reste peu de fragments publiés par les Bollandistes.
2. **B. Raym.** II, 10.
3. BIBLIOGRAPHIE C.

Dès l'invention de l'imprimerie, les savants typographes Dominique de Pistoie et Pierre de Pise préparèrent l'édition italienne que les Dominicaines du couvent de Ripoli imprimèrent de leurs mains.

Depuis ce moment jusqu'à nos jours, les presses de beaucoup de pays ont souvent reproduit l'œuvre du Maître-Général des Dominicains. L'immense succès de son livre, succès qui, au moment du procès de Venise, portait à reprocher aux dépositions le moindre manque de concordance, même insignifiant, avec l'ouvrage du P. Raymond, a fait disparaître des documents précieux; dans l'Ordre des Prêcheurs, la Légende semblait parfaite et l'on perdit plusieurs des récits sur lesquels elle s'appuie. Singulièrement scrupuleux, le P. Raymond n'admettait les faits les plus simples, qu'après avoir contrôlé non seulement la valeur du témoignage, mais le degré de foi mérité par le témoin, et cela donne à son livre une valeur historique, sans exemple au XIVe siècle; de plus, savant et théologien consommé, il racontait les relations surnaturelles de la Sainte avec un jugement sûr; pourtant le lecteur ne se sent point satisfait, car Raymond laisse dans l'ombre maint côté de la vie qu'il raconte. Ici il passe sous silence le détail des événements, l'énumération de miracles qui mettraient du charme, de l'animation, dans son récit, parce que, dit-il, tant de choses rempliraient des volumes; là il voile quelques rayons de la gloire qu'il proclame, parce qu'en racontant la réalisation de certaines prophéties, il irriterait les puissants de ce

monde [1] ; aussi regrettons-nous de ne pouvoir retrouver les cahiers du bon Père della Fonte ; sans doute ils décrivaient la jeunesse d'une sainte, poète et artiste, avec cette « poésie plus vraie que l'histoire » dont Gérard de Frachet entoure comme d'une auréole la tête de Dominique et de ses premiers compagnons.

Les volumes des biographes qui ont consacré à Catherine leur talent ou leur bonne volonté forment une vaste bibliothèque [2] ; mais a-t-elle vraiment trouvé un historien [3] ? Rayonnants de la lumière divine qui leur est si abondamment octroyée, les saints dominicains, plus que tous les autres, éblouissent le regard et déconcertent l'étude profane. L'auteur rationaliste comprendra la nature, le dévouement, l'action de beaucoup d'entre les saints; il saura les dépeindre, selon quelques aspects, avec vérité ; mais la figure des disciples de Dominique reste voilée pour lui [4]. La splendeur de leur foi fait autour d'eux une nuée lumineuse qui les

1. **B. Raym.** II, 7, 10.

2. BIBLIOGRAPHIE C. et D.

3. Le volume de Mgr Capecelatro, qui met en relief avec une si magistrale autorité la mission politique de Catherine, n'est point, dans la pensée de l'auteur, le sous-titre l'indique, l'histoire complète de la Sainte.

4. M. Hase le prouva lorsqu'après le succès de sa biographie de saint François, il écrivit la vie de sainte Catherine de Sienne ; on trouve un exemple encore plus frappant de ce que nous avançons dans un ouvrage récemment mis à l'Index : la **Vie de saint François d'Assise par Paul Sabatier**, quand, après avoir rendu avec une chaleur entraînante le côté poétique, passionné de la nature de saint François, l'auteur se trouve amené à parler de saint Dominique.

rend inintelligibles à la seule raison ; en eux la grâce transforme la nature à un tel degré qu'elle la dérobe au regard. Quand on ne voit pas le saint, profondément original sous l'inspiration du Saint-Esprit, on voit faux ou l'on ne voit pas. Ceux qui ont envisagé le rôle historique de Catherine sans tenir compte de sa vie intérieure ont donné d'elle une image défigurée et autrement mutilée que lorsqu'à un point de vue humain ils ont parlé de saint François d'Assise, de sainte Brigitte ou même de sainte Thérèse : Catherine n'aura donc point de biographe pleinement éclairé hors de l'Eglise, et on serait tenté d'ajouter hors de son Ordre [1].

Un jour, quelque disciple de saint Thomas, poète comme l'était Henri Seuse, racontera dans les termes sobres et simples, qui sont le langage de l'apôtre, ce que fut Catherine au milieu d'une société en décadence, où les hommes luttaient pour se disputer la puissance et surtout la richesse, sans que l'Eglise soutînt la Foi par l'exemple du clergé. Cette vierge intellectuelle, inspirée, qui dès la terre se détache dans l'azur éternel où elle vivait grâce à son union au Christ, il nous la peindra avec toute la vérité que donnent les documents historiques, mais sur le fond doré, ensoleillé des légendes [2], comme la peignait Fra Angelico, car la représenter autrement, ce serait jeter les ombres de notre siècle

1. Après Raymond de Capoue, le meilleur est, au dire de tous, une religieuse dominicaine du Tiers-Ordre régulier. [BIBLIOGRAPHIE D. XV.]

2. Unissant ainsi la vérité du milieu et du sentiment, à la vérité historique et théologique.

sceptique entre elle et le jour de son siècle de foi. Ce théologien, ce poète, cet apôtre nous fera comprendre le mouvement de Catherine vers Dieu qui l'appelle, mouvement si fidèle, qu'en la Sainte, la nature disparaît dès la première épreuve, dominée par l'action divine. Enfant prévenue de la grâce, vierge dont le seul aspect réjouit et console, Sœur austère de la Pénitence, femme inspirée et théologienne mystique, dévote de l'Eucharistie, Apôtre qui éclaire par sa parole, mère spirituelle qui transforme par sa direction, ambassadrice, conseillère de la papauté, pacificatrice, témoin choisi de Dieu afin que la vérité soit proclamée au moment du schisme, victime pour l'Eglise jusqu'à la mort, Catherine se dressera devant nous toute vivante. Alors son désir de se donner au delà du possible, avec des ardeurs infinies comme l'amour, le désir qui résume sa vie et explique sa mort se perpétuera en se communiquant à des disciples nouveaux : « Offre ta vie pour l'Eglise, répétera Catherine à chacun d'eux, c'est à cette fin que le Christ t'a choisi ; ne t'accorde aucun repos. » Et comme la Sainte au seuil, au cours et au terme de sa mission apostolique, des apôtres dignes d'elle, pressés par la grâce, s'écrieront, eux aussi : « Je le veux ! Seigneur, que votre volonté soit faite [1]. »

Ce que fut, en 1380, la douleur des disciples de Catherine, quand ils se virent séparés d'elle, on le sait par les lettres qu'ils s'adressèrent. « Comment vivrons-nous maintenant que notre mère, que

1. Cf. ch. V, p. 130; ch. IX, p. 218, et ch. XX, p. 602.

notre consolation est morte! » s'écriaient-ils, sachant bien qu'ils ne retrouveraient point ici-bas un dévouement, un amour pareils ! Toujours, la Sainte avait été prête à enfanter les âmes de ses disciples à la grâce ; accusant ses péchés d'être la cause de leurs imperfections, elle se sanctifiait afin de les sanctifier ; par l'exemple, elle les exhortait à rendre don pour don à Dieu, dans la mesure où l'échange est possible aux créatures. Grâce à la vision que le Seigneur lui donnait des âmes, rien ne l'avait séparée d'eux; elle portait leurs responsabilités, leurs infirmités, le poids de leurs offenses; elle les associait à tous ses mérites[1] !

Ensemble les disciples relurent la correspondance de Catherine; ensemble ils méditèrent les enseignements du passé. Comme le Christ après l'Ascension, Catherine, après son entrée dans la gloire, éclairait ses fidèles de lumières plus vives et leur intelligence pénétrait le sens de paroles obscures pour eux en présence de celle qui les proférait[2]: « Il faut que je vous quitte, avait-elle dit, pour que vous cherchiez Dieu en esprit et en vérité[3]. » Les disciples s'encouragèrent l'un l'autre à ouvrir leurs âmes à la surabondance de grâces que l'âme de la Bienheureuse devait, selon une promesse vivante en tous leurs cœurs, partager avec eux. Attentifs à l'appel unique qui unissait leurs vocations diverses en une seule symphonie,

1. Lett. 30, 104, 121, 126, 127, 129 ,147, 169, 191, 202, 298, 215, 247, 250, 267, 287, 295, 318, 328, 340.
2. B. Raym. I, 4.
3. Lett. 174.

ils offrirent leur vie pour l'Eglise militante, afin de retrouver Catherine dans l'Eglise triomphante.

Le premier qui la rejoignit fut Barduccio. Entré dans les ordres après les funérailles de Catherine, il écrivit le touchant récit de ses derniers moments, puis il revint à Sienne où tout parlait d'elle, et il s'essayait à vivre de souvenirs et d'espérances, quand son amie lui amena la mort qui le consola à jamais. Jean delle Celle, Guillaume de Flete s'endormirent du dernier sommeil soutenus par l'apparition de Catherine. Néri avait renoncé à sa famille et à ses biens. Accouru de Naples pour assister aux obsèques de sa mère spirituelle, il terminait ensuite ses affaires et se retirait dans un ermitage situé aux portes de Sienne ; là il traduisait la Légende, lorsque la plume s'échappant de ses doigts, il expira. Jacques del Pecora vécut et mourut à la cour des princes d'Urbin, comme dans un monastère ; Ser Christophe de Gano, non content de traduire le Dialogue en latin [1] et de s'occuper par tout moyen en son pouvoir de favoriser le culte et la gloire de Catherine, se consuma, avec Matthieu Cenni, au service des malades, et lorsqu'en 1386 il perdit sa femme et ses enfants, il entra dans l'Ordre de Saint-Augustin. Chartreux par obéissance, Maconi porta l'esprit apostolique de la Tertiaire dominicaine dans l'Ordre de Saint-Bruno. S'attachant avec une paternelle tendresse aux Chartreux qui avaient connu la Sainte, il leur fit pratiquer les conseils que jadis elle leur donnait. Toujours le Tiers-Ordre domi-

1. Il fit revoir et corriger sa version par Maconi.

nicain trouva en lui un protecteur zélé et la Sainte un dévot ; quand il mourut, ce fut avec le nom de Catherine sur les lèvres [1]. François dei Malavolti ne se rendit pas sans lutte ; mais Catherine brisa une à une les idoles de son disciple et en se montrant à lui, elle le décida à prendre le froc des Olivétains. Sano di Maco, Ventura, Nigi, Piccolomini témoin de la mort de Catherine, en un mot tous les disciples gardèrent sa parole et la pratiquèrent [2].

C'est surtout dans son Ordre que la Sainte laisse une trace lumineuse. Pendant les six dernières années de sa vie, sa correspondance avec le P. Raymond façonnait peu à peu le futur Maître-Général des Prêcheurs, le réformateur appelé à relever l'observance dans cet Ordre, qui n'a jamais eu à réformer son esprit. Quand en 1399 le Maître-Général mourut et fut salué Bienheureux par ses Frères, il avait accompli de grandes choses qui réalisaient les promesses de Catherine. Ses principaux auxiliaires étaient les confesseurs, les amis de la Sainte : à Sienne, le Prieur de Camporeggi,

1. La défection de G. Rainaudo, passé en 1379 au parti de l'antipape, avait eu pour conséquence de donner deux généraux aux Chartreux. Elu par les pays restés fidèles au pape de Rome, tandis que Boniface Ferrier gouvernait les adhérents du pape d'Avignon, Etienne sut ramener les Chartreux français dans la bonne voie. Lui et B. Ferrier se démirent alors de leurs charges, et l'on élut un nouveau Général, soumis au pape de Rome. Nommé Vicaire pour les couvents d'Italie, Maconi mourut en 1424 à la Chartreuse de Pavie et son Ordre le proclama Bienheureux.

2. **Lettere Autogr.** 268, 274, 290, 293, 314, 323, 324. — **Lett. di G. delle Celle.** (Bibliographie I, VI, VII.) — **Processus mss.** f. 433, 439. — **B. Raym.** II, 10 ; III, 1.

Thomas della Fonte[1]; à Pise, Thomas Ajutamicristo[2], et le cardinal di Domenico; dans la province romaine, Barthélemy dei Dominici, à qui l'épiscopat ouvrait un champ plus vaste de travail; à Venise, Thomas Caffarini. Jusqu'à sa mort[3], ce religieux, que l'Ordre béatifia, se donna non seulement à la réforme des Frères Prêcheurs, mais à celle qui fut introduite par Tora Gambacorti chez les cloîtrées dominicaines. Pourtant il s'occupa surtout du Tiers-Ordre. Ce fut appuyé sur lui que dans le couvent où Alexia mourut dès 1382[4], on pratiqua la règle qu'il faisait de nouveau approuver à Rome. Il favorisait les communautés de Tertiaires, et on peut dire que c'est lui qui a communiqué au Tiers-Ordre régulier, merveilleusement actif de nos jours, l'esprit de Catherine. Cet esprit nous l'avons vu vivant à Paris, durant la Commune, chez les Dominicains du Tiers-Ordre enseignant qui, traqués à Arcueil comme Catherine l'avait été à Florence, eurent de plus qu'elle le bonheur de verser leur sang pour l'Église et la patrie.

Grâce à ses confesseurs et à ses disciples dominicains, grâce à sa fille spirituelle Tora Gambacorti, Catherine a donc réformé et vivifié celles des branches de son Ordre dont elle ne faisait point partie; quant au Tiers-Ordre séculier, elle y reste au cours des siècles comme un germe de vie

1. Il mourut en odeur de sainteté dix ans après Catherine.
2. Mort en 1399.
3. En 1434.
4. On ne sait pas si Lisa lui survécut.

fécond. Sans doute les Saintes et les Bienheureuses du Grand Ordre et du Tiers-Ordre régulier [1] gardent avec Catherine une extrême ressemblance ; lorsqu'au jour de leurs fêtes, on lit les Leçons du Bréviaire, on est tenté de croire qu'il s'agit de la Sainte de Sienne, mais cette ressemblance s'affirme surtout avec les Sœurs de la Pénitence. Qu'on les prenne dans un siècle ou dans un autre, à l'équateur ou au pôle, qu'elles portent la couronne royale ou la besace, qu'elles soient savantes ou ignorantes, que leur tâche soit admirable ou obscure, que l'Église encourage seulement à imiter leurs vertus ou qu'elle les béatifie et les canonise, on retrouve en elles ce je ne sais quoi, qui n'a pas de nom dans le monde des âmes, et que dans le monde des corps on appelle la race. Les faibles en ont quelques traits, les forts gardent le type ; si l'on pénètre la vie intime de sainte Rose de Lima, elle est une si parfaite image de sainte Catherine, qu'on distingue à peine la copie de l'original : il est donc évident qu'après la mort de la Sainte comme durant sa vie, les Tertiaires ses sœurs l'ont choisie pour modèle.

Imiter une sainte, ce n'est pas chercher à reproduire ses œuvres ; la forme, les conditions de la vie fussent-elles les mêmes, il y aurait encore des différences essentielles de nature et de grâce,

1. Le second Ordre n'a qu'une sainte : Agnès de Montepulciano. Il en est de même du Tiers-Ordre régulier qui ne compte que sainte Catherine de Ricci, mais tous deux ont donné à l'Eglise plusieurs Bienheureuses. Les Frères Prêcheurs possèdent dix saints et une foule de Bienheureux.

qui rendraient un tel effort déraisonnable et stérile, car chaque chrétien a sa physionomie propre. Le Maître n'a point dit : portez ma croix, il a dit : portez votre croix. L'enseignement de Catherine n'est jamais : marchez à ma suite sur les traces du Maître ; c'est : suivez le Maître par la voie où il vous appelle.

A l'heure où l'agonie de leur grande sœur commençait, les Tertiaires recueillirent sur ses lèvres une parole bien humble, bien simple, et pourtant sublime, car elle embrassait toute son existence. « Je veux, disait cette grande mystique, apôtre dans l'Église et martyre pour les âmes, je veux avoir fait mon devoir [1]. » Et depuis ce jour, les Sœurs de la Pénitence veulent-elles aussi remplir jusqu'au bout, selon leurs forces et moyens, l'appel de Dieu à chaque âme qui est le devoir : cela c'est imiter Catherine et lui ressembler. Persuadées, à l'exemple de la Sainte, qu'elles ne sont rien, et que Dieu est tout, elles ont la passion de connaître le Seigneur dans toute la mesure où leur intelligence peut s'ouvrir pour recevoir la lumière ; comme en Catherine, la connaissance accroît nécessairement l'amour, et leur cœur, s'attachant au Christ crucifié, arrive à s'épanouir dans l'union avec Dieu ; ainsi que Catherine elles servent le Seigneur non point sous une forme déterminée, mais partout où leur Ordre les offre à l'Église ; volontiers elles payent la rançon des âmes que le Rédempteur a rachetées ; leur vie appartient à tous

1. Lett. 373.

ceux qu'elles peuvent secourir; abandonnées à la Providence, elles ont sur les lèvres la prière de leur Sainte: « Très doux Amour Jésus, que toujours s'accomplisse en nous votre volonté [1]. » Si jamais leur intelligence se voilait et ne trouvait plus Dieu, si leur cœur devenait insensible et muet, si la lâcheté, l'égoïsme, arrêtaient l'élan de leur prière, de leur pénitence, de leur dévouement, elles se tourneraient vers leur mère: Catherine entoure ses enfants d'un amour sans défaillance, elle a promis de les sauver tous [2].

1. **Lett.** 132.

2. Le Tiers-Ordre séculier des sœurs compte deux canonisées, Catherine de Sienne et Rose de Lima. Il est impossible de dresser la liste exacte des béatifiées, parce que plusieurs d'entre elles finirent leur vie dans les communautés du Tiers-Ordre régulier ou sous l'habit du second Ordre. Les annales des Fraternités, reproduites en partie par l'Année Dominicaine (BIBLIOGRAPHIE C. XVIII), signalent des émules de sainte Catherine. La sœur Anne Bernardeau, morte en 1680 à Paris, dans la Fraternité de Saint-Jacques, nous est plus particulièrement une gloire et un soutien. (Cf. **La manière de se donner à Dieu dans le siècle, ou les Règles du Tiers-Ordre de la Pénitence de saint Dominique, par un religieux prestre du grand couvent et royal collège de saint Jacques. Paris**, 1680.) Quant aux Frères du Tiers-Ordre séculier, leur liste, où figurent les noms de Simon de Montfort, de saint Louis, du Bienheureux Albert de Bergame et du Bienheureux Martin Porrès, compte nombre d'illustres personnages laïques et ecclésiastiques. Au Japon, au Tonkin, ils ont su verser leur sang pour l'Eglise. L'avant-dernière béatification que l'Ordre a obtenue du Saint-Siège est en faveur d'un Tertiaire séculier: Grignon de Montfort.

BIBLIOGRAPHIE

On trouvera ci-dessous la liste aussi exacte et aussi complète que possible des divers écrits relatifs à Catherine de Sienne.

Cette liste a été dressée en distinguant les matières et en suivant dans chacune d'elles l'ordre chronologique.

A. Manuscrits et éditions des Œuvres de Catherine de Sienne. — Traductions 604

B. Ecrits qui concernent les Œuvres. 609

C. Légende du Bienheureux Raymond. Manuscrits. Editions. Traductions. Abrégés. Amplifications. Remaniements. 612

D. Vies inédites et imprimées. 625

E. Vers. Mystères. Oratorios. 629

F. Sermons. Panégyriques. Méditations et Neuvaines. . 636

G. Canonisation. Culte. 643

H. Controverse des stigmates. Apologies. 649

I. Ecrits divers. 651

L'astérisque mis en tête d'un certain nombre de ces notes bibliographiques indique au lecteur les documents que nous avons consultés.

A

ŒUVRES DE CATHERINE

MANUSCRITS

Tous les autographes de la Sainte, dont plusieurs furent longtemps conservés à la Chartreuse de Pontignano, ont disparu. Il en est de même de la copie originale des 294 lettres que Ser Cristofano Guidini avait recueillies, des transcriptions que Buonconti, Caffarini et Malavolti avaient faites des lettres et du Dialogue.

Il ne subsiste des textes écrits par les secrétaires que :

1° * *Le Dialogue* (à l'exception d'un fragment, retrouvé par Gigli dans une traduction latine). Ce codex, écrit de la main d'Etienne Maconi, appartient à mademoiselle Gori Pannilini de Sienne, qui a bien voulu nous le communiquer.

2° * *Quatre lettres* adressées à Maconi, dont deux mutilées (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. III, 3).

Les copies les plus anciennes des lettres, du Dialogue, et des Oraisons de la Sainte, sont :

1° * A l'Archive Généralice O. P. (Bibliogr. C. 1°.) Dans ce mss. de 1398, on trouve (Oraison XVI) un passage sur l'Incarnation du Christ et la Conception de la Très Sainte Vierge qui donna lieu à des controverses et que Gigli osa retrancher. Voici ce passage traduit en latin : « Datum est nobis Verbum eternum per manus Mariæ, et de substantia Mariæ induit naturam nostram absque peccato originalis maculæ, et hoc quia non hominis, sed Spiritus Sancti operatione facta est illa conceptio. Quod quidem non fuit sic in Maria, quia non processit de massa Adæ operatione Spiritus Sancti, sed hominis. Et quia tota illa massa erat putrida, non poterat nisi in putridam naturam anima illa infundi nec purgari poterat nisi per gratiam Spiritus Sancit,

cui quidem gratiæ non est subjectum susceptibile corpus sed spiritus rationalis aut intellectualis. Et ideo non potuit Maria a macula illa purgari nisi postquam anima infusa est corpori, quod quidem sic factum est, propter reverentiam thesauri divini qui illo vase debebat reponi. Nam sicut fornax consumit guttam aquæ in modico tempore, sic fecit Spiritus Sanctus de macula peccati originalis. Nam post Conceptionem ejus statim fuit per gratiam Spiritus Sancti ab illo peccato mundata et gratia magna dotata. » La Sainte enseigne la sanctification de Marie aussitôt après l'union de l'âme et du corps, et non sa préservation de toute souillure, comme l'enseigne la définition dogmatique. C'est la doctrine de saint Thomas. (Edition Gigli. Or. XIV. Bibliogr. H, X, XII, XV.)

2° * A la Bibl. com. de Sienne. Cod. T. I, 5. — T. II, 12. — T. VI, 12. — T. II, 3. — T. VI, 13. — T. VI, 14. — T. II, 7. — T. II, 4. — T. II, 5.

3° A la Bibl. Riccardiana de Florence. Cod. 1303, 1678. 2967, 2322, 1391, 1392, 1495, 2205, 1313, 1345, 2272, 1385, 1267.

4° * A la Bibl. Mediceo Laurentiana de Florence. Cod. XXXI.

5° A la Bibl. de l'Université de Bologne. Cod. 429.

6° * A la Bibl. Marciana de Venise. Cod. IX. Arm. G. G. Th.2, c. 11, 6.

7° * A la Bibl. Chigi de Rome. Cod. L. VII, 25. Copie du Dialogue signée de L. Benci qui la termina le 1er avril 1470.

* Au XVIIIe siècle, G. Gigli, ardent promoteur de la gloire de Catherine, fit relier des manuscrits de la fin du XIVe siècle et du commencement du XVe qu'il trouva aux Archives du couvent de Camporeggi. Cette collection, qui, outre les écrits de la Sainte, contient des travaux la concernant, forme 12 vol. A l'exception des T. VIII et IX, nous les avons vus à la Bibliothèque Communale de Sienne.

IMPRIMÉS

Le Dialogue, auquel on joignit souvent les Oraisons, fut imprimé :

1° * Sans date ni lieu d'impression avec les caractères d'Az-

zoguidi, premier imprimeur de Bologne, 1472. (* Bibl. Marucelliana, et incomplète à * la Bibl. com. de Sienne.) On suppose que cette édition est de 1472. Elle figure au n° 63 du Catalogue : Libri Carucci, et fut vendue 14 fr.

2° En 1478, à Naples, par N. Florentinum. (Cette édition, que Brunet considère comme très rare, figure au C. VII, n° 47, du catalogue de la Bibl. Spencer à Londres.)

3° En 1478, in-fol. par B. de Dace. (Bibl. Riccardiana, n° 47.)

4° En 1478, par Bomback de Alemania (Brunet).

Venise donna 7 éditions ou réimpressions du Dialogue.

5° En 1482, par Matteo de Codeca. (Brunet.)

6° * En 1494, par le même, avec une gravure sur bois. (Bibl. Marciana ; Bibl. com. de Sienne ; Bibl. nat. de Paris.)

7° * En 1504, Venezia, per Lazaro di Soardi, a di x febraro, in-8°. [Ex libris nostris.]

8° En 1517, par Arrivabene. (Bibl. Marucelliana.)

9° * Réimprimée en 1540 par Marco Sessa. (Bibl. com. de Sienne.)

10° * En 1538, par D. Zio. (Bibl. com. de Sienne.)

11° En 1579, par Farri. Edition revue et corrigée. (Quetif et Echard, T. II, pp. 836-837.)

12° En 1589, par Cornetti, in-8° (Bibl. Marucelliana.)

13° En 1611, par Sarzina, in-8°.

14° * A Sienne en 1707 et en 1726 (réimp. à Rome en 1866, in-4°). Edition très soignée de Gir. Gigli, d'après la copie d'Et. Maconi, avec la trad. en italien d'un fragment de texte latin retrouvé dans deux cod , l'un appartenant à la Bibl. du Vatican, l'autre à la Bibl. Barberini. [Impr. à Lyon, 1552.] C'est cette édition du Dialogue et des Oraisons que nous citons dans nos notes.

15° En 1843, à Parme, avec un choix de lettres. (Brunet.)

16° Fioreti utilissimi ext. dal dicto Dyalogo vulgare, etc. Impresse en la Flor. Civitate de Ferrara per Mag. Laurentio de Rubei de Valentia, adi XXX agosto 1511. (Bibl. de la Casanate.

Les Lettres furent publiées :

1° * En 1494 à Bologne par Fontanesi. Cette éd. ind. par Brunet ne contient que 31 lettres.

2° * En 1500 à Venise par Alde. (Cette édition contient 368

lettres. Voir à la Bibliothèque nationale de Paris l'exemplaire que la République de Venise envoya en don à la reine Anne de Bretagne, et celui qui appartenait au roi François Ier.)

L'édition d'Alde fut réimprimée :

3° * En 1548, par Toresano, in-8°. (Bibl. com. de Sienne.)

4° * En 1562. Venez, in-4°. (Bibl. Marucelliana et Bibl. nat. de Paris.)

5° * En 1584 par Farri. (Bibl. Marucell. et Bibl. nat.)

Pourtant Alde n'avait évité ni les répétitions ni les erreurs. Le premier texte fidèle fut celui de G. Gigli. L'éditeur supprimait douze répétitions de lettres semblables adressées à des personnes différentes, et sa collection contenait 373 lettres qu'annota le P. Burlamacchi.

6° * Imprimées à Sienne en 1707 et 1713, à Lucques en 1721, les lettres forment les vol. II et III des Œuvres complètes de Catherine, éd. Gigli.

7° Opere scelte di S. Caterina da Siena. Parma, Fiaccadori, 1842, in-16, vol. 2.

8° En 1843 on publia à Milan les lettres aux Papes, Cardinaux et Prélats.

9° En 1845, le P. Sorio D. O. réimprima l'édition de Gigli dans sa Bibliothèque de classiques sacrés.

10° En 1860, N. Tommaseo rajeunit quelques formes, chercha à établir un ordre chronologique et donna une édition soignée des *Lettere*. Firenze, Barbera, 1860, 4 vol. in-8°. C'est à cette édition que renvoient les notes de notre texte.

11° * En 1872, A. Pagnone publia à Turin in-12° un choix de lettres de Catherine.

12° Lettera di S. Caterina da Siena a miglior lezione ridotta e annotata. A Misser Simone Card di Luna [284a Ed. Tommaseo] publiée par Bart. Veratti dans le recueil intitulé : Opuscoli religiosi, letterari e morali. Modena, 1878, Ser. IV, T. III, pp. 185-197. Cf. B. V, VII.

13° Cinque lettere, etc. [251a, 174a, 179a, 248a, 190a, dell'Ed. Tommaseo] publiées par B. Veratti dans la même collection. Ser. IV, T. VI, pp. 338-351.

Les Oraisons de Catherine, que ses diciples avaient recueillies, furent souvent copiées (Bibl. com. de Sienne, Cod. T. II, 7) et

publiées : à la suite des lettres dans l'édition d'Alde, à la fin du Dialogue par Gigli, et dans de nombreux ouvrages.

TRADUCTIONS

Dès 1386 le Dialogue fut traduit en *latin* par Ser Cristofano Guidini. Etienne Maconi corrigea cette traduction. La note suivante qu'on lit sur la marge d'un des feuillets : *dialoghi stati latinizzati in parte da Ser Crist, di G. Guidini ed in parte dal B. Ruim da Capua,* ferait supposer que l'œuvre de Guidini n'était pas complète. Maconi donna aussi une version latine du Dialogue ; mais il fut réservé à Raymond de Capoue de populariser l'œuvre de sa pénitente chez les savants. La traduction du Dominicain, dont le manuscrit resta longtemps au couvent des Saints-Jean-et-Paul, fut imprimée :

I. * En 1496, à Brescia, par Bern. de Misentis de Papia. (Voir à la Bibl. nat. de Paris l'exemplaire qui appartenait au P. Quétif.)

II. * En 1553 à Cologne, in-fol., par Th. Loher. [Cf C. 1°.] (Bibl. du Couvent du T.-S.-Sacrement, Paris.)

III. En 1569, in-fol., par Th. Baunius.

IV. En 1583, in-8°, par D. Sartonius. (Quet. et Echard, T. II, 836-837.)

V. En 1601, in-8°, par Berckmann et Arnold Mysié.

VI. En 1611, in-8°, à Ingolstadt, par Sarsina.

Un Abr. du Dial. en latin se trouve dans le : *Speculum Patrum Prædic. reed. cura P. J. D. Sicard. O. P.* Parisiis, ap. Poussielgue, 1865.

Un abrégé italien, retraduit de la traduction latine du Dialogue, fut publié à Rome par Pulcinelli, 1852, in-32.

Le Dialogue fut aussi traduit en *anglais* : Book of dyvyne Doctrine, by Richarde Sutton. London, Wynkyn de Worde, 1519, fol. (Lowndes, p. 1253.)

En *français* : 1° par quelques religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. Paris, G. Mallot, 1580, in-8°. (Bibl. du Musée Calvet d'Avignon, réimp. par Chaudière, 1602, in-12.)

2° Par le P. Louis Chardon O. P. Seb. Huré, 1648, in-8°.

(* La B^ne de Barante a fait, pour les gens du monde, un recueil de fragments tirés de cette traduction. Clermont-Ferrand, 1875, 1891. 3e Edit. pp. 323.)

3° Par E. Cartier. Poussielgue-Rusand, in-8°. 1855.

En *allemand* : 1° par H. Preissig O. P. Bamberg, 1761.

2° Par le comte de Stolberg, sous le titre : Gespräch über die höchste Vollkommenheit. Münster, 1808.

Les Lettres et les Oraisons de Catherine furent traduites :

En *espagnol*, à la prière du cardinal Ximenès, par A. de la Peña, O. P. Alcala, G. Brocar, 1512, in-fol. (Salva, p. 196.) Réimp. à Barcelone en 1652. (Brunet.)

En *français* : 1° * par Balesdens. Paris, L. Huré, 1644, in-4°.

2° * Par E. Cartier. Paris, Ve Poussielgue-Rusand, 1858, 3 vol. in-8°.

Dès 1670 on avait publié des traductions de fragments d'œuvres de Catherine sous le titre : *Sentences, etc., tirées des Œuvres de sainte Catherine de Sienne*, par J. de Vienne. Paris, Cramoisy.

B

I

* Epistola sopra il profondissimo ed altissimo Trattato del Dialogo della serafica S. Caterina da Siena. Alle illus. ed eccellentissime Madame e Duchesse, Madama Isabella consorte dell'illustr. Sig. Galeazzo Sforza duca di Milano, e Mad. Beatrice consorte dell'illus. Sig. Lodovico Sforza duca di Barri. Fr. N., del convento di S. Marie delle Grazie di Milano. Cette lettre, qui contenait un abrégé de la vie de Catherine, fut publiée en tête du Dialogue : éd. de : 1483, 1517, 1540, 1589 ; à la fin des lettres, 1548, et en tête de l'éd. de Gigli, 1707.

II

* Notes autographes de Girolamo Gigli sur les Œuvres de Catherine de Sienne. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. III, 8, p. 247.) Dans ces notes sont une approbation manuscrite des Docteurs de la Sorbonne, pour la traduction des lettres de Catherine en français, datée de 1643.

* Notes diverses au sujet des Œuvres de Catherine de Sienne. (Bibl. com. de Sienne. Cod. C. V, 18, — C. V, 22, — Z. 1,11.)

* Lettera di approvazione della publicazione delle Opere di S. Caterina scritta a nome dei convittori del Collegio Tolomei a Girolamo Gigli. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T.III, 7, p. 323.)

* Illustrazioni della vita e Opere di Santa Caterina. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. III, 7.)

* Ristretto delle spese occorse per la stampa delle Op. di S. Caterina. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. III, 7, p. 344.)

* Notizia delle Opere di S. Caterina di Siena. (Ex archiv. gen. S. Ord. Præd. Roma, Lib. Miscellan. C. pp. 831-838. Cod. du XVIII[e] siècle.)

* Nota delle Opere scritte da Santa Caterina, e di quelle di varii autori relative alla stessa. (Bibl. com. de Sienne, Codex, T. III, 7.)

* Altra nota di scrittori di S. Caterina. (Bibl. com. de Sienne. Cod. B. VII, 12.)

* Lettera anonima a Girolamo Gigli. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. III, 7.)

* Lettera di Salvino Salvini a Uberto Benvoglienti scritta da Firenze li 15 agosto 1705. (Bibl. com. de Sienne. Cod. E. IX, 1.)

* Due lettere del Arcivesco di Firenze del di 31 luglio 1706, e del Preposto d'Empoli. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. III, 7.)

* Hieronymo Lilio Patritio Senensi V. Cl. T. Thomas Maria Minorelli O. P. (Bibl. de la Casanate, mss. in-fol. X, VII, 43.) Orig. et inédit. Cette lettre est entièrement différente de la lettre du même auteur, que Gigli a insérée dans son Vocabolario, au mot *Pazzo*, p. CLXIIII-CLXVII de la première édition, 109-113 de la seconde, 193-199 de la troisième.

* Lettere (6) d'Uberto Benvoglienti. (Bibl. com. de Sienne. Cod. E. IX, 2. — E. IX, 4. — E. IX, 10. — E. IX, 16. — E. IX, 11. — E. IX, 25 (de 1707 à 1720).

III

* Vocabolario Cateriniano di Girolamo Gigli.

La première édition, commencée à Rome en 1717, fut prohibée avant la fin de l'impression interrompue à la feuille R, p. CCCXX. Les rares exemplaires que l'on en rencontre n'ont pas de titres. (Bibl. de la Casanate.) La 2e édition, due à J.-A. Nelli, parut avec la fausse rubrique de Manilla nell'Isole Filippine, sans date et sans nom d'imprimeur. Outre le complément du Vocabulaire, elle contient une série de lettres adressées à Gigli au sujet de l'édition des Œuvres de sainte Catherine et d'autres pièces, entre autres la Rétractation de Gigli. Ces lettres et ces pièces manquent à l'édition de Fanfani, Firenze, Tipogr. di Tito Giuliani, 1866, 2 vol. in-8°. Edit. de 250 exemplaires. Le Vocabolario a été réimprimé avec les autres œuvres de Gigli. Siena, 1797, in-8°, 2 vol.

Lettera del Gigli al Tondelli che critica il Vocabolario.

Lettera scritta alla Balia di Siena, nel 1720 (Bibl. com. de Sienne. Cod. D. VII, 12, pp. 137-151.)

IV

* Lettere (106) di tutte le Accademie più insigni italiane, scritte in approvazione dello stile di Santa Caterina da Siena. (Bibl. de la Casanate. Cod. X, VI, 5.) Il y en a des copies à la Bibl. com- de Sienne. Cod. T. I, 7. — T. III, 10. — T. III, 11. Impr. à la suite du Vocabolario Cat. 2e édition. Cf. B. III.)

V

Sur l'édition des lettres de Sorio : Dissertazione epistolare di Bart. Veratti al P. Bartolomeo Sorio D. O. di Verona (sopra un codice Modenese delle lettere di S. Catarina da Siena.) Opus.

rel. lett. e morali. Modena, tip. Solāni. Ser. II, Tom. VII, op. 185.

VI

Critique de l'édition des lettres de Tommaseo. Civiltà cattolica. Ser. IV. T. VIII, p. 318 à p. 334, et T. X, pp. 318-337.

Approbation de cette édition. Archiv. Storico italiano Ser. II, T. XIII.

VII

Lettera di S. Caterina da Siena a miglior lezione ridotta e annotata. A messer Simone Cardinale di Luna. Dissertatiunculam Bartholomæi Veratti ad P. Alfonso Pagnone Barn. de hac epistola qua in ed. Gigli est 25a, apud Tommaseo CCLXXXIV. T. III, 1878, de la 4e série des mêmes opuscules, de la p. 185 à la p. 197.

VIII

Di un Codice delle lettere di S. Caterina da Siena, Notizia d Ermanno Ferrero. Torino, Vigliardi, in-8°. Extrait des Atti della R. Accad. delle Scienze di Torino. Vol. XV. (Bibliogr. Ital. Ann. XIV, 1880, n° 23, Art. 270.)

En tête de l'édition du Dialogue de Gigli on lit la liste des auteurs qui ont loué les Œuvres de Catherine de Sienne ; pour continuer cette liste jusqu'à nos jours, il faudrait des volumes.

C

Le manuscrit original de la *Legenda Beatæ Katerinæ de Senis* était en partie de la main de l'auteur, en partie de celle du P. Caffarini son secrétaire; il fut laissé à Nuremberg où mourut le P. Raymond. Une copie fidèle due au P. Caffarin.

est la source des textes multipliés par les copistes et les imprimeurs.

De curieux manuscrits de la Légende existent :

1° A l'Archive Généralice O. P. Ce codex qu'une note du copiste prouve avoir été écrit *currente anno Dom.* 1398, contient, outre la Légende, les XXII Oraisons de Catherine, le fragment du Dialogue traduit par Raymond de Capoue, le sermon de Guillaume de Flete, la prière *O Spem miram*, un plan de Sermons pour le carême sur sainte Catherine, les titres des chapitres de la Légende en bouts rimés et la lettre de Jean delle Celle à Barduccio Canigiani.

2° * A la Bibl. com. de Sienne. Cod. T. I, 1, et T. III, 1.

3° A la Bibliothèque de l'Université de Bologne, n° 1741.

4° A la Bibl. du Musée d'Avignon, mss. du xv° siècle in-fol. de 400 pages, entré avec les manuscrits de Cambis Villeroy.

5° A la Bibl. nat. de Paris. mss. Lat. n° 18310. Ce codex signé par le copiste: *Fr. Paulus* est daté 1533 ; il provient des Jacobins de Saint-Honoré, c'est-à-dire du couvent dominicain de l'Annonciation à Paris. Dans ce mss. de 288 ff. la vie de sainte Catherine occupe les 199 premiers.

6° A la Bibl. de Bonn, n° 365, Cod. du xvi° siècle.

La légende fut imprimée :

1° * Vita S. Caterinæ Senensis. Coloniæ, 1551, in-fol. Réimpr. en 1553. Cette édition (Bibl. du couvent du T.-S-Sacrement O. P.) est celle que nous citons dans les notes de ce volume.

2° * Par les Bollandistes dans leurs Editions d'Anvers et Cologne, au T. III d'avril de leur collection des Acta Sanctorum. L'édition que nous citons dans nos notes est celle de 1685.

La Légende fut traduite :

En *italien* :

1° * Par Neri dei Pagliaresi, que la mort surprit au 4° chapitre de la 2° partie, et par un anonyme (de Plaisance) qui termina ce travail en 1399. Cette traduction existe incomplète à la Bibl. com. de Sienne. Cod. T. II, 1. Elle fut imprimée en 1477 : Legenda della Mir. V. B. Chaterina da Siena, in-4°, par les Fr. Dom. de Pistoie et Pierre de Pise, avec le concours des Dominicaines du couvent de Ripoli. (Bibl. com. de Sienne, Bibl. de

la Casanate et Bibl. nat. de Paris.) Réimprimée à Naples en 1478, à Milan en 1478 (Bibl. com. de Sienne), à Milan en 1489 (Bibl. Marciana et de la Casanate), à Cologne en 1555, à Venise en 1556.

Gaetano Volpi abrégea et publia cette traduction de la Légende, à Padoue, 1756. (Chevalier, Répertoire des Sources Historiques.)

Brunet indique une autre version de la Légende qu'il croit également de 1477. Molini est seul à parler d'une édition avec gravures.

2° * Par le P. Caffarini. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. I, 5, p. 1 à p. 99.)

3° * Par le Fr. Ambroise Politi de Sienne, que la dévotion envers Catherine fit surnommer Caterino. Cette traduction peu fidèle, à laquelle l'auteur ajouta quelques lettres de la Sainte, l'Epître de Maconi et des vers de Vecchi, eut de nombreuses éditions. Trois au moins doivent attirer l'attention : — Vita di S. Catherina da Siena... Siena, per Michel Angelo di Bart. F. a di X di Maggio M. DXXIIII, in 4°. — Vita Miracolosa della Ser. S. Catherina da Siena, seconda impressione aggionta corretta... Siena, per Simeone di Niccolo... A di VII di Setembre 1524, in-4° (Bibl. Casanate). — Vita Miracolosa... in Venetia presso Bern. Giunti. M. DCVIII, in-4°. Belle édition. Front. gravé, portrait et onze bonnes gravures sur cuivre. Nous ne mentionnons que pour mémoire les autres éditions de Venise : 1541-1562-1571-1574-1578-1585-1587-1591-1608-1617-1620, ordinairement in-8°, et celle de Milan, 1845. Trois chapitres de cette traduction : *Profezie*, etc., furent publiés à part à Florence en 1860. — La traduction du P. Politi fut traduite en *anglais* par John Fen. 1609, in-8° (Lowndes) réimp. London. Philp. 1867, et en *allemand* par Hanssen Gassner. Augsburg, Sara Mangin, 1619, in-4°, pp. 445 et 20 ff. prél. 12 grav. sur cuivre. [Bibl. des Dominicains de Vienne.]

4° * Par Bern. Pecci pour l'édition des Œuvres publiées par Gigli à Sienne en 1707, réimp. Rome in-4°, en 1739 et en 1866 Cette traduction fort lourde est jugée telle par les contemporains. (Voir à la Bibl. com. de Sienne : Esame di Uberto Benvoglienti. Cod. E. IX, 4.)

En *français* :

1° Par un Dominicain qui garda l'anonyme. Cette version, en roman du Nord, qui abrège un peu l'original, est sans doute celle qu'on fit à la requête de la prieure des Dominicaines de Poissy, Marie de France, fille du roi Charles VI. (Bibl. nat. de Paris, fds français *971, *1048 et *24,791 : ce dernier exemplaire appartenait au cardinal de Richelieu et est entré avec la Bibliothèque de la Sorbonne.) (Bibl. de Carpentras, n° 4641.) Bibl. de Mgr le duc d'Aumale, n° 738. Mss. du xve s. signé par le copiste : *Petrus plenus amoris.* — Imprimée à Lyon l'an de grâce M.CCCCC XXXII (1532) le IX iour de Juillet, sous ce titre : La Vie de saincte Katherine de Seine vierge de l'Ordre sainct Dominiq. Et plusieurs miracles faictz à son intercession et reqste avec plusieurs approbations de Nostre-Seigneur qui souvent sapparut, parlant familièrement à elle. On les vent en rue Merciere, près Nostre Dame de Comfort, en la maison de feu Barnabé Chaussard. In 4° goth. 76 ff. (Bibl. de Mgr le duc d'Aumale.)

2° Par E. Cartier. Bray, 1853, Ve Poussielgue, *1859, *1867. Cette traduction fut traduite en *anglais* par les Dames du Sacré-Cœur de Philadelphie. Phil., 1860.

En *anglais* :

1° The lyf of S. Katherine of Sene. Fol. from Caxton's Press. 2 col. (1493). (Bibl. Grenville et Bibl. Spencer à Londres.) Ce vol. indiqué par Lowndes a été exposé sous le n° 182 en 1878, parmi les livres imprimés par W. Caxton. Réimpr. 1519. West. in-fol. par Wynkyn de Worde (Hain).

En *allemand* :

Dans le Cod. B. VII, 12, de la Bibl. com. de Sienne, nous lisons que la duchesse de Bavière, Catherine, fut la première à publier la Légende, et cela dans une traduction en langue teutonique. Malgré le secours obligeant du savant professeur Voigt de Berlin, cet incunable a échappé à nos recherches. Les seules traductions allemandes que nous connaissions sont :

1° Tsinde Katherinen van Senis leven. (Bibl. de l'Université de Bonn, n° 723. Cod. daté de 1507.)

2° Hystori und wunderbarlich Legend Katharine von Sienis, etc. Augsburg, 1515, fol. (Bibl. de Berlin, n° 6156 fol.)

3° Höchst Wunderbarliches, etc., durch Flaussen Gessner

treulich in Teutsche Sprache gebracht. Augsburg, 1619. (Rosetti ser. Alfab.)

En *hollandais* :

Legenden, etc., ghetranslat nyet het Duytshe. 1re éd. sans date. 2e Antwerpen, 1500.

Het leven van de Seer heylighe Maghet Catharina van Senen. Nu ôulancx oıergheset out den Lasijne in ouse Nederlantsche tale. Door Philips Numan van Bruessele... Tot Bruessel, By Jan Thimon... Anno M. DXCIX, in-4o, pp. 88. Nombreuses gravures sur bois dans le texte. [Bibl. des Dominicains de Gand.] Peut-être n'est-ce pas la première édition, car l'approbation est de 1593.

En *espagnol* :

1° Vida de B. la V. S. Catalina de Sena trasladada de latin en castellano, por el M. F. Antoño de la Peña. Alcalá de Hen. G. de Brocar 1511 (Sálva). Réimpr. Salmanticæ, 1587-1588. (Moreni Q. et Ech. T. II, p. 27.) Mallorca, 1617 (Œttinger). Cette traduction fut de nouveau traduite en latin et imprimée au T. II du : *De Probatis Sanctorum vitis* de Surius. Col. 1578 et 1526. Ven., 1581. Puis dans le *Vitæ Sanct. de Surio coll. per R. D. F. Hareum*. Antwerp, 1590. Enfin elle fut traduite en *italien* par Th. de Bagno. Como, 1610, in-fol. Ven., 1711, in-4°.

2° Santa Catalina de Sena. Leyenda del B. Raimundo, suplemento del B. Caffarini. Cartas de otros discipulos, publ. por el R. P. Fr. Paulino Alvarez, O. P. Tip. de El Santissimo Rosario, à Vergara (Espagne).

En *provençal* (dans l'idiome de Valence) :

*La vida de la Ser. S. Catherina de Sena ara nouamet par un deuot, e de moltes istories istoriada. Valencia, 1511. Avec plus grav. sur bois. (Bibl. nat. de Paris.) Ce titre ferait croire à une œuvre originale, cependant il s'agit d'une simple traduction. L'auteur, sans doute le P. Vesach, que le P. Echard (Script. O. P. T. I, p. 900) indique comme le traducteur de la Vie de sainte Catherine de Sienne en langue valencienne, avoue lui-même qu'il n'a fait que traduire « felment de lati en roman ».

En *chinois* par des Missionnaires. (Montella, 2e Ed. de la Vita di S. Caterina, V, I, p. XIX.)

II. — Non content de répandre la Légende par des traductions, on la remania. Vers le milieu du xve siècle, le P. Caffarini en fit un abrégé latin publié par Mombrizius : *Sanctuarium*, etc. Mediol. 1479, et en partie par le P. Papebrock dans les *Acta Sanct.* T. III. *Apr.* Il traduisit lui-même cet abrégé en *italien* (Bibl. Marciana, Cod. XXVI), puis il donna un abrégé latin de cet Abrégé qu'il intitula : *Legenda pro prædicatoribus sing. abreviata.* Malgré l'obligeance du Conservateur de la Bibl. nationale de Florence, nous y avons en vain cherché ce manuscrit, qui y fut porté quand on enleva aux Frères Prêcheurs de Saint-Marc leur couvent et leurs livres. Nous ne saurions dire quel abrégé latin de la Légende possède la Bibl. de l'Université de Bonn, nº 365 Cod. daté 1481. Maconi connut le moins restreint des abrégés du P. Caffarini. Ne sachant pas que l'auteur le traduisait, il en écrivit une version en langue vulgaire qui survécut à celle du P. Caffarini, et qui existe avec quelques variantes dans les textes :

1° Bibl. com. de Sienne * Cod. T. II, 6. — Cod. T. I, 5. — Cod. T. I, 6, publié par F. Grottanelli. Bolog., 1868.

2° Bibl. Marciana de Venise. * Classe V, nº XXVI.

3° Bibl. nat. de Paris, * Fds italien 1509, entré en 1783 avec les manuscrits de Lavallière. Un autre Dominicain, le P. Maxime de Salerne, abrégea la Légende en 1417. (Bibl. com. de Sienne * Cod. T. I, 7, p. 1 à p. 49, et Bibl. Med. Laur. de Flor. * Cod. III.) Un des copistes, Fr. Simon de Florence, ayant signé son manuscrit, on l'en crut à tort l'auteur.

Le P. A. M. Carapelli traduisit cet abrégé en italien en 1712. (Bibl. com. Sienne. * Cod. T. I, 8, et * B. VII-12.) Enfin le P. Antoine de la Rocha abrégea aussi la Légende (Bibl. du Vatican. * Cod. 5085, copie datée de 1468).

III. — S'il fallait pour de certains lecteurs abréger la Légende, d'autres se plaignaient que le P. Raymond n'eût pas tiré assez de détails des cahiers : *Singularia et mira S. Catherine Senensis* (Q. et Ech. T. I, p. 696), laissés par le P. Thomas. Ils obtinrent donc du P. Caffarini un supplément : *Libellus de supplemento Leg. prolixe.* (Bibl. de l'Université de Bologne, nº 1587. Bibl. com. de Sienne. * Cod. T. I, 2. Bibl. de la Casanate.

* Cod. XX-VI-36.) Ce manuscrit, sauf les 4e et 7e traités de la IIe partie, le 5e de la IIIe et quelques autres fragments, fut traduit en *italien* par le P. Tantucci O. P. (Autographe à la Bibl. com. de Sienne. * Cod. T. IV, 1. Copies Cod. T. IV, 11, et T. IV, 111. Publié après la mort de l'auteur à Lucques en 1754, par M. Benedini.)

Le P. A. M. Carapelli (Bibl. com. de Sienne. Cod. B. VII, 11) et, selon Gigli (Diario sanese, T. II, p. 274), J. M. Torrenti et J. A. Corsini traduisirent aussi le supplément de la Légende.

Dans beaucoup de Recueils célèbres, on a publié des Vies de Catherine qui ne sont que des Abrégés de la Légende du P. Raymond, avec l'adjonction de quelques rares documents tirés du Procès de Venise. (Cf. G.-I.)

I. — * De claris selectisque plurimis mulieribus. Ferrarie impressus. Op. Laur. de rubeis de Valentia, 1497. P. 141 vers. a 142 recto de Sancta Chaterina de Senis. (Bibl. nat. de Paris.)

II. — Vita Sanctæ Catharine Sienensis. Bonon. 1515, in-4°, auct. J. Pio. (Capecelatro Bibliographie.) * Delle vite degli uomini illustri di S. Domenico Lib. 4, per F. G. M. Pio O. P. di nuovo rist. Bologna, 1620, per S. Bonomi, in-fol. Col. 376 à 382 on trouve la Vita di S. Caterina da Siena. (Bibl. de la Casanate.)

III. — * De memorabilibus et claris mulieribus aliquot diversorum scriptorum opera. Parisiis, in ædibus S. Colinæi, 1521, in-fol. J. Philippi Bergomensis O. E. De Sancta Catharina de Senis, a. c. 136. Cette vie est celle de Jean de Pins. Cf. XXVIII.

IV. — Opus aureum, e dilig. F. Claudii de Rota, 1536, pp. 140-141. La Vie de sainte Catherine de Sienne que Nicolas Manerbio écrivit pour le suppl. de la Légende des Saints de Simon de Voragine existe manuscrite à la Bibl. com. de Sienne. Cod. Q. VII, 9.

V. — Vite dei buoni scrittori toscani, di Marcantonio Nicoletti. Composta intorno al 1570. La Vie de Sainte Catherine qui se trouvait dans cette collection n'était pas encore publiée au XVIIIe siècle. (Capecelatro Bibliogr.)

VI. — * Vite dei Santi e Beati del Sacro Ordine di Frati

Predicatori per Fr. Serafino Razzi O. P. Flor. 1577, 1588. Paler. 1605 et Romæ 1727, avec l'adjonction d'un chapitre sur les miracles, par le P. M. Pizzello da Chiozza, et in Roma, MDLVII, per G. Salomoni, in-8° avec des Méditations sur les vertus de la Sainte. * La vie de sainte Catherine fut publiée à part en 1755 à Rome. (Bibl. Marciana.) Fr. Jean Blancone O. P. l'avait traduite en français. Paris, 1604 (Bibl. du Musée Calvet à Avignon) et 1607 chez R. Chaudière, 1 vol. in-12. Front. gravé. [Cat. de Baillieu]. 1616. Rouen, 1619. La traduction du P. Blancone a été traduite en hollandais par le P. L. Robijn O. P. S. An. [sed 1716] in-12, pp. 292. (Bibl. des Dominicains de Gand.)

VII. — * Vite dei Santi e Beati Toscani per D. Silvano Razzi O. Camald. Fior. 1593, in-4°, p. 567 à p. 624. Vita di S. Caterina, reimpr. Firenze. Sermartelli, 1627. (Bibl. com. de Sienne.)

VIII. — La regla que professan las Beatas de la Tercera Orden de Predicadores donde esta la vida de S. Catalina de Sena y de muchas otras de este estado que han muerto con opinion de santidad, por Juan Gavaston. En Valencia, 1621, in-4°. (Ech. T. II, p. 440.)

IX. —* Historia de los Santos canonizados y beatificados de la Ordén de Pred. por D. F. J. Lopez Ob. de Monopoli. Año 1622 en Valladolid. Lib. 1° dé la VI° parte, cap. 108 : de la Vida de S. Catalina de Sena.

X. — * Les vies et actions mémorables des Saintes et Bienheureuses tant du premier que du tiers-ordre, par le R. P. Jean de Sainte-Marie (Giffre de Rechac). Paris, L. Huré, 1635. 2 vol. in-4°. La Vie de sainte Catherine (qui se trouve p. 301 à p. 408) fut publiée à part, in-12, par L. Huré, en 1647.

XI. — * Giardino d'esempi per il P. Ser. Razzi. O. P. Ven. 1642, in-12. (Bibl. com. de Sienne.)

XII. — Vite di Santi e beati più illustri del Sacro Ordine de Predicatori de quali la Religione universalmente ne fà l'Officio per Agostino Loche O. P., p. 167 à p. 208 se trouve La vita di S. Caterina, à laquelle sont joints, pp. 209-250, sommariamente li suoi Dialoghi, cavati fedelmente dal suo libro. Torino, Gianelli, 1654, in-4o.

XIII. — * Fasti senenses ab Academia intronatorum, etc., in-

fol. Sen. sine loco, anno et nomine typographi (1660 ?). P. 86 à p. 91 se trouve le Compendium Vitæ S. Catharinæ Benincasiæ Virginis tertii Ordinis Sancti Dominici. Reimpr. Senis apud Bonnettos, 1669, in-12. (X ff. prel. pp. 594.) Le Compendium se trouve de la p. 170 à la p. 184.

XIV. — Vita de'Santi raccolte da quelle del R. P. Pietro Ribadeneira... da L. di Santa Cecilia. Sac. 2a Ediz. Roma. Tani. 1638. P. 169 à p. 175 se trouve la Vita di S. Caterina. — Le nouveau parterre de Ribadeneira, du Val et Baudoin. Lyon, 1666.

XV. — Sagro Diario Domenicano, per D. M. Marchese O. P. Napoli, 1668-1670, in-fol. Au T. II se trouve la Vita della S. V. S. Caterina de Siena. Réimprimée dans le choix : Vite, etc. scelte dal Diario Sacro Dom., publié par G. A. Bacci, prêtre de l'Oratoire à Florence. Bindi, 1707, in-8°, T. I, p. 306 à p. 364.

XVI. — * Legendario delle Santissime Vergine le quali volsero morire per il N. S. G. C. e per mantenere la sua Santa Fede. In cuneo, 1680, pp. 396.

XVII. — * L'Année Dominicaine ou la Vie des Saints, des Bienheureux, etc., recueillie par le P. Thomas Souèges. Amiens, Le Bel, 1684.

XVIII. — * L'Année Dominicaine n'avait été conduite par les PP. J. B. Feuillet, Th. Souèges, C. de Saint-Vincent et J. Lafon, du couvent de Saint-Jacques (Paris), que jusqu'au mois de novembre. Les Dominicains de Lyon réimpriment, complètent et achèvent ce travail. La nouvelle édition, Jevain, Lyon, 1883-1893, comprend déjà les six premiers mois de l'année ; au T. d'avril (1889), p. 97 à p. 113, se trouve un article sur les stigmates de Ste Catherine, et p. 829 à p. 892, un article sur sa vie.

XIX. — * Vies des Saints, par A. Baillet. Paris, 1724. Au T. I, p. 382 à p. 387 se trouve la Vie de sainte Catherine de Sienne.

XX. — * Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique, par A. Touron. Paris, Babuty, 1745, in-4° T. II, livre XIV, p. 498 à p. 564, se trouve la Vie de sainte Catherine de Sienne. Elle fut traduite en italien et imprimée à Naples, 1764, et à Sienne, 1797-1806.

XXI. — * Saggio delle Vite delle Sante, etc. Napoli, Orsini,

1779, in-12. P. 139 à p. 190, se trouve une Vita di S. Caterina da Siena.

XXII. — * The lives of the Fathers Martyrs and other principal Saints, etc., by the Rev. Alban Butler, 1st ed. ? ; 2nd ed. Dublin, 1779, in-12 vol. in the IVth., pp. 330-340 : the life of S. Catherine of Siena. La Vie de sainte Catherine, de Butler, fut traduite en *italien* et imprimée en tête d'Œuvres choisies de la Sainte. Parme, 1842, 2 vol. in-16.

XXIII. — * Vita dei Santi per ciascun giorno dell' anno. Siena, 1780.

XXIV. — Leben Offenbarungen und Weissagungen Gott erleuchteter Seher und Seherinnen. 11 Auflagen. Regensburg, in-8°, 1875. (Cheval. repert.)

XXV. — Annali Camaldol. Au T. IX, pp. 901-916, se trouve un : Epilogus in Vita B. Catharine de Senis. (Capecel. Bibliogr.)

Nombre de Vies qui furent publiées soit à part, soit en tête des écrits de la Sainte, ne sont guère que des extraits de la Légende et du Procès.

XXVI. — * Lettera di Marco Civile Bresciano, publiée en tête du Dialogue. Ed. de 1496.

XXVII. — * Divæ Catherinæ Senensis Vita per Nicolaum Burghesium. Mss. à la Bibl. com. de Sienne. Cod. T. III, 11. Impr. à Venise par J. de Tridino, 1501. (Bibl. nat. de Paris et Bibl. com. de Sienne.) Traduite en *italien* par l'auteur (Bibl. com. de Sienne. Cod. Q. VII, 17) et publiée à Venise, par Albert Vercellense, in-4°, 1501. Abrégée et publiée par Bzovius dans son XIVe volume des Ann. Eccles. Col. Aggrip. 1618, in-fol. (p. 1371 à p. 1387). Cet abrégé fut traduit en italien ; on y ajouta l'Elenco degli uomini illustri dell' eccelente Casa Borghese. Roma, Pallotta, 1869, in-16. Moreni assure que cette même année un anonyme traduisit en dialecte lombard le texte de N. Borghèse. En 1628 parut à Venise une nouvelle traduction, celle de G. M. Maffei, dont le mss. était, au dire de Moreni, traduit de nouveau en latin par Jean de Pins, sous ce titre :

XXVIII. — *Dive Catherine Senensis Vita per Joannem Pinum Tolosanum. Bonon. 1505. (Bibl. nat. de Paris.) Réimpr. à Paris,

1521, in-fol. (Bibl. com. de Sienne. Bibl. de la Casanate.) Gigli indique une autre édition. Tacuinum, 1505. L'œuvre de Jean de Pins ne diffère, en effet, de celle de N. Borghèse que par des détails insignifiants. (Cf. C. III, 111.)

XXIX. — Epître d'Edme Bourgoing en tête de la Doctrine spirituelle, traduite en français par quelques frères de l'Ordre de Saint-Dominique du couvent de Paris. Paris, H. Mallot, 1580. (Ind. par la Croix du Maine et du Verdier. T. III, pp. 282-284.)

XXX. — * Vie de sainte Catherine de Sienne, en tête des Epîtres traduites par Balesdens. Paris, 1644.

XXXI. — * La cella interna di S. Caterina da Siena, delineata minutissimamente e devotissimamente con la penna serafica della medesima Santa. Carlo Tommasi, Cler. Reg. In Roma a spese del Tinassi, 1668. In-16. XVI ff. non chiffrés et 277 pp.

XXXII. — * Vida portentosa de la Ser. y Cand. Virgen S. Catalina de Sena. Escribiole F. L. Gisbert O. P. In Valencia, E. Mestre, 1690. Réimp. par P. Peleguer, 1784, in-4°.

XXXIII. — * Vita di Santa Caterina da Siena, data in luce da un devoto di detta Santa. Siena, 1765, per Luigi e Ben. Bindi.

XXXIV. — * Breve ristretto della vita della Serafica Vergine Santa Caterina da Siena dell'Ordine de Predicatori, data in luce da un Religioso del medesimo Ordine (Fr. Domenico Pologna converso), insieme colla pratica di divozione da esercitarsi in 5 Mercoledi, in onore delle S. Stimmate della stessa Santa. In Roma, ap. M. Barbiellini, 1778, in-12. (Bibl. de la Casanate.)

XXXV. — * Vie de Sainte Catherine de Sienne, par un prêtre de Valence. Lyon, 1835, in-18.

XXXVI. — * Leben der heiligen Katarina von Siena, etc. von Dr F. Pösl. Passau, in-8°, 1841, 1846, 1848.

XXXVII. — * Vita di S. Caterina de Siena, etc. Scritta dal Sacerdote P. Barola. Roma, 1848, in-16. Id. con le 7 Dom. e la Novena. Firenze, 1855, in-32.

XXXVIII. — * Vita di S. Caterina da Siena esposta in tre parti, cioè religiosa, letteraria e politica, dal S. Gaetano Pratesi. Siena, 1852. La 1re partie seule fut publiée. In-8°, pp. 495, sans compter la table des gravures au nombre de 32.

XXXIX. — * Vie de Sainte Catherine de Sienne, par Hubert Lebon. Tours, A. Mame et Cie, 1860.

XL. — Vita di S. Caterina racc. al popolo per il sacerdote G. B. Francesca. 2a ediz. Tor. 1880, in-32. Bibliogr. d'Ital. An. XIV.

MANUSCRITS

XLI. — * Corso cronotastico della Vita e pubblicazione della santità di Santa Caterina da Siena, con notizie da esso rintracciate, per il padre A. M. Carapelli, O. P. La 1re partie seulement : de 1347 à 1380. (Bibl. com. de Sienne. T. III, 7.)

XLII. — * Corso cronotastico ovvero Sommario con alcune notizie ed osservazioni della Vita e Processo di Santa Caterina da Siena, dal 1347 al 1451, per il padre A. M. Carapelli, O. P. (Bibl. com. de Sienne. Cod. B. VII, 12, pp. 437-483.)

XLIII. — * Compendio cronologico, diviso in due parti, della Vita e publicazione della santità di Santa Caterina da Siena, con notizie rintracciate dal Padre Fr. Angelo Maria Carapelli, O. P., dal 1347 al 1712. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. 18.)

XLIV. — * Frammenti della Vita di Santa Caterina, per il P. A. M. Carapelli. (Bibl. com. de Sienne. Cod. A. V., 14.)

XLV. — * Vita cronologica di Santa Caterina, per il padre A. M. Carapelli, O. P. (Bibl. com. de Sienne. Cod. B. VIII, 12, p. 355 à p. 371.)

XLVI. — * Compendio della Vita di Santa Caterina da Siena dell'Ordine della Penitenza di San Domenico, con molte notizie dalla di Lei nascita fino alla di Lei morte, cioè dal 1347 al 1380, per il padre A. M. Carapelli, O. P. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. 17, p. 83 à p. 227.)

Tous ces manuscrits du P. Carapelli sont autographes.

XLVII. — * Bibl. Senensis sive Memoriæ scriptorum Senensium auct. N. Bandiera. A la p. 36 se trouve la notice Catharina toto orbe celeberrima. (Bibl. Com. de Sienne. Cod. T. I, II.)

Nous ne saurions donner aucun renseignement sur les Vies suivantes que nous ne connaissons que par les catalogues.

Vie de Madame Sainte Katerine de Siene. Paris, rue Notre-Dame, à l'Ecu de France. Jean Frepperel, in-4°, gothique (Brunet). Lyon, 1490, en vers, 1512. (Catalogue mss. du comte Borghesi).

Vita e costumi di Santa Caterina da Siena, in compendio. In Siena, 1580, in-8°. (Capecelatro Bibliogr.)

Vie de Sainte Catherine de Sienne. Lyon, 1581. (Bibl. du musée Calvet d'Avignon.)

Leggende varie della Vita e Canoniz. di Santa Catarina da Siena, con alcune sue oper. Ven. 1589. (Cheval. Repert.)

Vie de Sainte Catherine de Sienne et des miracles faits à son intercession et requeste. Troyes, 1609. (Cheval. Repert.)

Leben der heiligen Catharina von Siena. Coeln, 1652.

La Vie de la Ser. Sainte Catherine de Sienne, par Fr. V. Demandon, O. P. Arles, G. Mesnier, 1715. (Echard, T. II, p. 814.)

Vie de Sainte Catherine de Sienne, par le P. d'Antonelli, O. P. Arles, 1715. (Année Dominicaine, T. VII, p. 456.)

Vita di Santa Caterina da Siena, per G. A. Pecci. Siena, 1752, in-4°. (Capecelatro Bibliogr.)

Vie de Sainte Catherine de Sienne, par J. F. Bleton. Lyon, 1829, in-18 ; 1836, in-18. (Chevalier Repert.)

Leven der Seraphiensche Maegd de H. Catharina van Senen. B. Moulaert. C. B. Fredickheer. Gent. J. Rousseau, 1844, in-18. Réimpr. à Turnhout, 18...

Catharina van Sienne. Herman. Amsterdam, 1868. (Chevalier Repert.)

Vita di S. Caterina da Siena raccontata al popolo dal sac. G. B. Francesca, C. S. dirett. del coll. di Varazze. Albenga, 1876. (Couvent des Frères Prêcheurs de Turin.)

Cenni sulla Vità di Santa Caterina da Siena pubblicati dal circolo dell'Immacolata della Gioventù di Roma scritti da Giuseppe Angelini Romano segretario del medesimo. Roma, Tip. Poliglotta de propaganda fide, 1877, in-8°, pp. 40. Publié pour le 5e centenaire du retour d'Avignon.

Nous ignorons la date des éditions de tous les ouvrages suivants et même s'ils ont été publiés ;

Vita S. Catherine Senensis ad Pium II, auct. P. Attavanti. (Capecel. Bibliogr.)

Vie de Sainte Catherine de Sienne en illyrien, par M. Pozza, O. P., de Raguse, mort en 1685. (Dolci Fasti letterari della Repub. di Ragusa, p. 47, nº 196. (Gliubich. Biogr. dei Dalmati, p. 260.) Ni l'un ni l'autre ne disent si cette Vie a été imprimée.

Vida de Santa Caterina de Sena. J. Besa, O. P. (Notes mss. du P. L. Navarro.)

Vita S. Catherine Senensis, auct. P. D. Gulielmi. Mss. à la Bibl. Magliabechiana. (Capecelatro Bibliogr.)

La moralité ou la Vie de Sainte Catherine, in-4º (Capecel. Bibliogr.)

Vita di Santa Caterina di Siena, scritta da Alberto Fabri. (Capecel. Bibliogr.)

Vida de S. Catalina de Sena. A. de Caceres, O. P. (Ce Père vivait au commencement du dix-huitième siècle. Le P. Villanueva, dans ses additions mss. à la Bibl. d'Echard, lui attribue une Vie de Sainte Catherine de Sienne.)

Compendio della Vita di Santa Catherina da Siena. Une lettre autog. du cardinal Zondadari fait présumer que cette Vie est de l'abbé Joseph Ciaccheri. (Capecel. Bibliogr.)

Vie de Sainte Catherine de Sienne avec quelques extraits de ses lettres. Bibliogr. Catholique. T. III, pp. 281 et suiv.

D

Tous les ouvrages ci-dessous indiqués sont des travaux faits sur des documents originaux.

I. — * Vita di S. Caterina da Siena, M. S. Chartac. Sec. XV. duab. col. mutil. in principio et in fine. (Bibl. de la Casanate. Cod. C. III, 1.)

II. — * De'gesti eroici e della Vita maravigliosa della Ser S. Caterina da Siena di Lucretia Marinella. Lib. VI. In Venetia presso Barezzo Barezzi, 1624, in-4°. (Bibl. Barberina. Cod. U. III, 105, et Bibl. Marciana.)

III. — Santa Caterina da Siena descritta da Bartolomeo Imperiali Conte delle Malle. In Genova per Giuseppe Panoni,

1634, in-16, pp. 120. (Bibl. V. Emm. Rome.) Réimpr. Venise, Sarzina, 1635, in-12. (Cheval. Repert.) C'est plutôt un long éloge historique qu'une Vie proprement dite.

IV. — * Vita di S. Caterina da Siena raccolta nuovamente dalle Opere della Santa e da ciò, che di lei scrissero i suoi confessori ed altri, da Paolo Frigerio, Romano, Prete della Congreg. del Oratorio, alla Santità di N. S. Papa Alessandro VII. Roma, V. Mascardi, l'anno 1656, in-4°, pp. 288. — Traduite en *français* par J. Allibert, chanoine de Lyon. Lyon, 1835 et 1856.

V. — Vie de Sainte Catherine de Sienne, par Priezac. Paris, 1666, in-8°. (Bibl. des Dominicaines d'Etrepagny.)

VI. — * Breve compendio della Vita di Santa Caterina da Siena con nuova impressione de cinque mercoledi, Padre Michel Angelo Forti, da Gubbio, per V. Mattioli, 1708.

VII. — Admirabile y prodigiosa Vida de Santa Catarina de Sena, por J. Garcia, O. P. En Salamanca. Typ. de Santa-Cruz, 1729, in-4°, pp. 427.

VIII. — * Histoire de Sainte Catherine de Sienne, par Chavin de Malan, 2 vol. Paris, Bray, 1846. (Un fragment fut publié dans les Annales de la Charité de 1846.) Traduite en *allemand*, Regensburg. 1847-G. J. Manz, in-8° ; 3 vol. (Bibl. des Dominicains de Vienne.)

IX. — * Vita di S. Caterina da Siena, per Luigi Montella. Napoli, 1854, vol. in-4°. Seconda ediz. Napoli, 1880, in-16, vol. 2. (Voir sur la 2e éd. du P. Montella la Civiltà Cattolica du 7 fév. 1880.)

X. — * Storia di S. Caterina da Siena e del Papato di suo tempo, per Alfonso Capecelatro. Napoli, Ped. Lauriel, 1856, 2 vol. in-16. Firenze, Barb. 1 vol., 1858, 1863. Siena, 1878. — Voir sur cette œuvre la Civiltà Cat. S. III, T. VIII, p. 589, et S. IV, T. V, p. 437. — Traduite en *français* par Mme Elisa Jal. Paris, Ve Poussielgue, 1863, in-28, et en *allemand*, par F. Conrad. Wurzburg, 1873, in-8°, pp. VII-268.

XI. — * Lo Spirito, il cuore e la parola de S. Caterina, per N. Tommaseo. Fir. 1860. En tête de son édition des Lettres de Sainte Catherine.

XII. — * Catarina von Siena, ein Heiligen Bild, Karl Hase. Leipzg, 1864. — L'auteur de ce volume, savant professeur de

l'Université d'Iéna, envisage la vie surnaturelle de Catherine d'une façon qui ne peut être admise par les catholiques. Ses compatriotes le lui ont dit dans un Opuscule peu sérieux même par son titre : Eine literarische Hasenjagd. Paderborn, 1866, in-8°.

XIII. — * La Vierge de Sienne. Avignon et Rome, par A. Dantier. Correspondant, du 25 décembre, 1877.

XIV. — Catherine of Siena a Biography by Josephine E. Butler. London, Dyer Brothers, 1878.

XV. * — The History of Saint Catherine of Siena and her companions compiled from original sources. By A. T. Drane, London. Burns et Oates, 1880 ; traduit en *français* par l'abbé Cardon. Paris, Lethielleux, 1891.

XVI. — * Die heilige Catarina von Siena von Olga Freifrau von Leonrod. Bachem. Koln. 1880, in-12, pp. 396.

XVII. — Het Leven der H. Catharina van Senen herdacht bij gelegenheid der viifhouderdjarige Gedachtenis viering van hare glorievolle Zegrepraal : P. Aloysius Berchger O. P. de la Province de Hollande. Feestnummer van den Rosenkrans. Nijmegen. Langendam et Cᵉ in-8°. Avril 1880, p. 1 à p. 51.

XVIII. — * Catherine de Sienne, Sa vie et son rôle dans l'Italie du XIVᵉ siècle, par Marguerite-Albana Mignaty. Paris, Fischbacher, 1886, pp. 141, in-8°.

XIX. — * Sainte Catherine de Sienne et l'Eglise au XIVᵉ siècle, par A.-H. Chirat. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1888.

XX. — * Sainte Catherine de Sienne, ouvrage dédié aux jeunes filles chrétiennes, par le R. P. Ch. Anat. Joyau, Vitte et Perrussel. Lyon, in-8°. 1889.

XXI. — La Vergine Benincasa S. Caterina da Siena per G. Olini. Genova, tip. Arcivesc. 1890, in-32. 2 vol. pp. VIII-287, et 268. [Nombreuses gravures assez jolies.]

XXII. — Historia de Santa Catalina de Siena, por Adolfo de Sandoval. Madrid, Juan Munoz Sanchez editor.

VIES ILLUSTRÉES

* Vita, mors, gesta et miracula quædam selecta B. Catherine Senensis. Franciscus Vanni. inven., et a Petro Tod. in æs. incisa. 1597, in-fol.

Réimprimé sous les titres suivants :

D. Catharinæ Senensis virginis B. Ord. prædicatorum Vita ac miracula selectiora formis æneis expressa. Antuerpiæ, apud P. Gallæum, 1603. Petit in-4°. 32 gravures sur cuivre de Corneille Galle, sans compter le frontispice et la *vera effigies* de la Sainte. Chaque gravure est accompagnée d'une légende latine Au bas du frontispice on lit : Reverendo admodum patri P. Andreæ Heynsio provinciali Germaniæ Inferioris. O. P. Frater Michael Ophovius S. T. L. Dominicanus Antverpiæ D. D. L'éditeur l'a fait précéder d'une préface de deux pages, suivie de la bulle de Clément VIII en faveur des stigmates de Sainte Catherine, 27 novembre 1599. (Bibl. du monastère des Dominicaines de Sèvres. Bibl. com. de Sienne ; joint au *Sommario* du P. Lombardelli.)

D. Catherinæ Senensis virginis SS. Ord. Præd. Vita ac miracula æneis expressa. *Antverp., apud. Phil. Gallæum*, 1603, in-4°. Avec 32 jolies gravures de Corn. Galle. — Het leven van de seer heylighe Maghet Catherina van Senen. Nu onlancx overs gheset wt den latijne in onse Nederlandsche tale : Door Philis Numan van Bruessele. *Tot Bruessel, by Jan Thimont* (*typis Arnoldi Coninx*), 1599. In-4° à 2 col. car. goth., figg. s. bois (court en tête). En 1 vol. in-4° d. rel. (Catalogue de la Bibliothèque de François du Bus. n° 5889, Gand, 1875. Cf. c. 1.

* Vita, mors, etc... quæ sane omnia Franciscus Vanninus pictor Senensis invenit, descripsit, delineavit, Raphael autem Guidus sculpsit. A. D. 1607. 12 gr. in-fol. 52 legendes latines. (Bibl. de la Casanate.)

D. Catharinæ Senensis Virg. S. O. P. Vita ac miracula selectiora Franciscus Vans. Inue. Matthæus Florimus for. Per illustri D. Mutio de Placitis equiti, etc. Joannes Matthei fil. de Florimis. D. D. A. D. 1608, in-4°. Figg. æn. XXXII. (Bibl. du couvent des Dominicains de Lyon.)

Divæ Catharinæ Senensis Virginis. SS. Ord. Prædic. Vita ac miracula selectiora formis æneis expressa. Venetiis, ex typogr. Remondiniana, 1755. in-4°. (Capecel. Bibliogr.)

D. Catharinæ Senensis Virg. O. P. Vita et miracula selectiora formis æneis expressa. In-4°. Titre gravé et 32 figures de Jac. Honervogt. (Catalogue de Ch. Taranne, avril, mai, juin 1878, n° 3119.)

Vie et miracles de Sainte Catherine de Sienne, lithographiés par H. L. C. Paris, lith. Is. Meyer, 49, rue Richelieu, sans date, in-8°. Suite de 24 gravures représentant des scènes et des miracles de la vie de Sainte Catherine de Sienne, avec de courtes légendes en français. Mauvaise imitation du frontispice, du portrait et des 32 gravures de Galle, édités par Michel Ophovius. (Bibl du monastère des Dominicaines de Sèvres.)

E

I. — * Uno capitolo in rima fatto per Anastagio da Monte Altino in laude et riverentia di Santa Catherina da Siena seraphica Sposa di Christo viuendo anchora lei ne la presente Vita.

* Capitolo a laude et reverentia de la seraphica Sancta Catherina da Siena composto, per uno Jacomo de la casa del Pecora da Monte Pulciano suo devoto, doppo la morte sua.

* Rime ossia un Capitolo ed una laude in onore di Santa Caterina da Siena.

Ces vers des disciples de la Sainte furent imprimés pour la première fois à la fin du Dialogue, éd. de 1483, et très souvent réimprimés, soit dans des ouvrages concernant Catherine, soit dans des recueils. En 1859 (Siena, Moschini) M. Grottanelli publia deux autres poésies jusqu'alors inédites de J. del Pecora, qu'il tira des Cod.* T I, 5, et *K, VIII, 24 de la Bibl. com. de Sienne.

II. — * Una laude a riverenza della Beata Vergine Santa Caterina da Siena fatta per Fr. Tommaso de' Predicatori. — Ces vers du P. Caffarini existent mss. à la Bibl. Palatine de Florence, et mutilés dans la copie du Dialogue qui appartient à mademoiselle Gori. Ils furent publiés, grâce aux soins de M. Grottanelli, par Mucci. Sienne, 29 avril 1863.

III. — * Sanctissimus D. D. Pius, Papa II composuit infra-

scriptos versus ad laudem Ser. Catharinæ de Senis : *Qui sacra gesta canat,* etc... *Nata Senis Virgo Catherina,* etc. (Bibl. du Vatican *. Cod. daté de 1468, n° 5085. Bibl. Med. Laurent *. Cod. XXXI, IV, 187.) Imprimés pour la première fois, ainsi que l'*Epitaphium Sepulchri S. Catharinæ de Senis*, à la fin du Dialogue, éd. de 1496, et sans cesse depuis dans les ouvrages qui concernent la Sainte.

IV. — *Hymni in laudem S Catharinæ, auct. S. Papa Pio II. Ex Breviario Ordinis Prædicatorum.

V. — * Laude di Santa Catherina dassiena facta per lo venerabile e devoto huomo feo belcari da Firenze. Mss. à la Bibl. du Vatican*, Cod. Ç, 262 ; et à la Bibl. Chigi*, Cod. L, VII, 254, avec l'apostille suivante : « Si canta come : *Si fortemente son tratto d'amore*, e come : *O lasso.* » Imprimée à Sienne par Mucci, 1864.

VI. — *Versi in onore di Santa Caterina da Siena. (Bibl. com. de Sienne, Cod. M, XI, 22.) Impr. à la suite du Dial. Ven., 1483.

VII. — * Opera della Diua et Serafica Catherina da Siena. In rima, in Strambotti, Capitoli, Sonetti Epistole e Sextine, per Pollio 'Aretino (detto il Pollastrino). Impr. in Siena per dona Ant. de Maestro Enrigh da Cologna, et Andrea Piasentino, nel anno 1505. Réimpr. à Sienne, 1509, par Symeone di Nicolao, et à Venise, 1511, par Zorgi da Ruscon.

VIII. — Obres, fetes en lahor de la Serafica Santa Catherina de Sena en lo S. Sagrat monastier de les monges de Valencia, par diversos trobadores (Fuster, Ferrandes, Gomes), narrades el dia de S. Miguel de 1511, etc. Valencia, in-4° (Brunet).

IX. — * Alla sua Natia Vergine Catherina Lode e Preghiere e Lagrime del alma Siena. Tessute per il presago Fortunato de Vecchi Jureconsulto et Accad. Senese, etc. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. III, p. 316.) Impr. à la suite de la traduct. de la Légende du B. Raymond, par Ambr. Politi. Siena, 1524.

X. — Rapprasentazione di Santa Caterina. Mystère à onze personnages. Impr. *S. A. (Bibl. nat. de Florence), 1515, 1556, Firenze, *1558, Firenze (Bibl. Marciana de Venise et Bibl. nat. de Florence] 1591, Firenze, 1609, Siena, in-4° de 6 ff. (au C[te] G. Manzoni) *1617, riv. et corr. da Fr. Annibale da Civitella. [Bibl. Corsini à Rome.] *1623 Firenze. (Bibl. nat. de Florence.)

Et sous le titre : **Il Malatesta** *S. A. (Bibl. Corsini) *1575. Firenze (Bibl. Marciana) 1584, 1596, 1616. — Tous les mystères représentés n'ont point été imprimés. « Une chronique manuscrite de Metz rapporte que dans cette ville, en 1468, une jeune fillette... a pourtraict le personnage de la Sainte et faict merveilleusement son debvoir au jeu de Madame saincte Catherine de Siene... dans la cour des Jacobins. » Magasin Pittoresque. Liv. d'avril 1862.

XI. — Vita de Santa Caterina da Siena, in ottava rima per Bernardo Accolti. In Vinegia presso N. Zoppino, 1519, in-8°. (Capecel. Bibliogr.)

XII. — * Canzone a S. Caterina da Siena di Marcantonio Cinuzzi. Fra gli accademici intronati lo cacciato. Fatta il 1583, doppo che l'Authore haveva hauta una lunga prigionia. Impr. à Sienne. Lazzeri, 1866, d'après les Cod. C. VI, 9, et H. X, 4 de la Bibl. du Vatican.

XIII. — * Hymnario Dominicano, etc. Fatti nuovamente vulgari e trasportati in versi sciolti, con alcune annotaz. in Prosa dal P. F. Serafino Razzi. In Perugia per Andrea Bresciano, 1587, in-4°. (Bibl. de la Casanate.) Pages 34 et 35 se trouve la traduction des Trois Hymnes du Brev. Rom. pour la fête de Sainte Catherine de Sienne.

XIV. — * Laude di S. Caterina di Fr. Serafino Razzi. (Impr. à Sienne à la suite de la Laude di Feo Belcari.) Mucci, 1864.

XV. — * Historia de la Vida muerte y milagros de Santa Catalina de Sena dividida en 3 libros. Compuesta en octava rima, por doña Isabel de Liano natural de Palacios de Campos. Dirigida à la Reyna N. S. Margarita de Austria, anno 1604, en Valladolid, por Luys Sanchez. (Bibl. nat. de Paris.)

XVI. — * Per la citta di Siena. In lode della Ser. S. Caterina Canzone dell' Irresoluto accad. intronato. In Siena, ap. Hercole Gori, 1622. (Bibl. com. de Sienne. *Miscell.*, XLIII, n° 4.)

XVII. — * Poesie in onore della Ser. Santa Caterina da Siena con l'occasione della traslazione della Sacra Imagine del Crocefisso dal quale la Santa riceve le stimmate, da farsi in Siena il di 31 maggio 1623. In Siena, L. Bonetti, 1623, in-8°.

XVIII. — * Invocatione a Santa Caterina Sonetti, etc. Ces vers, les uns latins, les autres italiens, sont de Jules Piccolo-

mini. Ils furent publiés avec le discours que cet académicien prononça le jour de la fête de la Sainte en 1624. [Cf. F, XII.] (Bibl. com. de Sienne. *Miscell.* Orat. XXXVI.)

XIX. — * De S. Catharina Senensi spineam coronam auræ præoptante. Antonii Muscini, acad. Philomati. Publ. avec le disc. de G. Piccolomini. 1624. (Bibl. com. de Sienne. *Miscell.* Orat. XXXVI.)

XX. — * Fiori di sacra poesia dell' Irresoluto accad. intronato [C. Papini, S. J.] raccolte da G. F. Polelli. Roma, sine anno 1625, in-12.

XXI. — * Ode in honorem Stigmatum D. Catharine, auct. Volumnia Bandinelli. Accad. Filomat. (Se trouve dans : *Il trionfo delle Stimmate di S. Caterina di Siena* di F. Buoninsegni, 1640, pp. 177-180. Cf. H. VII.) Ce livre renferme (p. 147 à p. 201) des vers italiens et latins en l'honneur des Stigmates de Sainte Catherine.

XXII. — * Epistola Catherine Senensis ad Christum. Se trouve dans l'ouvrage : Iani Niccii Erithrei Epist. ad Tyrrhenum. Epist. IV. Colonie Ubiorum apud Kinchium, 1644, in-12, que M. le comte Borghesi de Sienne a bien voulu nous communiquer.

XXIII. — * Plausus poetici in laudem D. Catharinæ Sen. O. P. Ab. as. Thomisticæ Doctrinæ habiti. In templo D. Dominici Senarum. Die 4 maij 1646. Sen. apud Bonettos. Ce sont des vers par divers auteurs, dans tous les mètres latins. A la fin, quelques poésies en toscan. (Bibl. com. de Sienne.)

XXIV. — * Carmina Const. Pulcharelli e Soc. Florentiæ. A. Massa excud. 1650, in-12 ; pp. 97-98, se trouvent trois Epigrammata en l'honneur de Sainte Catherine de Sienne.

XXV. — * Poesis V. Guinisii Lucensis S. J. Venetiis, 1654, ap. P. Baleonium, in-16. P. 263 se trouvent quatre Distiques. *Ad S. Catharinam Senensem Epigramma.*

XXVI. — * Horæ Succi, D. Didaci Benavidii. Lugduni, 1660. In-8°, pp. 145. De S. Catharina Senensi Epigram. CXIX, comp. de 3 distiques.

XXVII. — * Il sacro Volto di Santa Caterina da Siena incorrotto, Oratorio per musica Siena. Stamperia del Publico, 1683, in-12. Bibl. com. de Sienne, Z. II, 29. (D'autres Oratorios, tels

que : Il trionfo del celeste amore nel pentimento di David, e la Sposa de Cantici, furent exécutés par la confrérie de Fontebranda pour les fêtes de Sainte Catherine, mais les paroles n'ont aucun rapport avec la Sainte.)

XXVIII. — * Efemeridi Sacre. Venezia, 1686. Renferme une Ottava composta per la solennità di Santa Caterina, per il cardinale Pallavicino Sforza. Ces petits vers se trouvent à la fin d'une lettre anonyme adressée à Gigli. (Bibl. com. de Sienne, Cod. T. III, 7, p. 306 et p. 322.)

XXIX. — Affetti di Santa Caterina da Siena al SS. Sacramento. Raccolti in alcuni sonetti dal signor Domenico Bartoli, etc. In Lucca per i Marescandoli, 1692, in-12. Réimpr. 1791, in-12. (Capecelatro Bibliogr.)

XXX. — Ager Dominicanus elogiis rythmicis exornatus a R. P. Th. Gay, O. P. Valentiæ, apud Carolum Barbier, 1692, in-4°. (Bibl. de la ville de Lyon. Arm. 151, 1708.) — Ces éloges sont rythmés sur la mesure de la prose **Lauda Sion** ; l'éloge de Sainte Catherine de Sienne est en 165 vers.

XXXI. — Poesis epigrammatica et lyrica J. B. Conti, S. J. Romæ, 1696. Cet ouvrage renferme, pp. 12, 22, 24, 25 et 28, des épigrammes en l'honneur de Sainte Catherine. [Bibl. de la Casanate.]

XXXII. — Poesis heroica et elegiaca, auctore J. B. Conti S. J. Romæ, 1701. PP. 52-63 : *Diva Catharina Senensis præclaris e cœlo dotibus et muneribus illustrata.* 363 vers.

XXXIII. — * Oratorio a cinque voci musica, del S. A. Chioccolo. Firenze, 1705. (Biblioth. nat. de Florence.)

XXXIV. — D. Catharina Senensis spineam coronam rosea rejecta a Christo recipit. Melos. Senis apud Bonettos typis, pub. MDCCIX. Sup. perm. in-8°, de 8 p., la dern. blanche. (Arch. généralice O. P.)

XXXV. — L'Arpa celeste, poesia sacra e morale, per J. B. Pichi O. P. Parma, 1711. P. 454 se trouve le sonnet : *S. Caterina de Siena riceve le Sacre Stimmate.*

XXXVI. — * Sonetto per il padre Pietro Parzi, fiordell' Oratorio :

« O di Dio messagiera, etc. »

Napoli, 15 giugno 1717. (Bibl. com. de Sienne, Cod. T. I, 7, p. 323 et retro.)

XXXVII. — Epigrammi Sagri... coll' aggiunta e loro traduzione in verso italiano per Pier. Francesco Orsini. In Roma, 1730. Nella Stampa della Rev. Cam. Ap. in-4°, p. 45 : Epigramma divæ Catharinæ Senensi O. P. seraphino, divino Amore languenti. (3 distiques latins et la trad. ital. en 13 vers.)

XXXVII *bis*. — Hymni (V) in laudem Virginis seraphicæ S. Catharinæ Senensis 3, Ord. d. Pœnitentia S. P. D., auct. Fr. Francisco Rouvière O. P. 1737. Ces hymnes se trouvent dans les Hymni Sacri du même auteur, mss. in-fol. de 226 ff., à l'Archive généralice O. P.

XXXVIII. — * Delle Lodi di Santa Caterina da Siena. Canzone all' Em. e Reverend. Principe Neri, Corsini. In occas. che sotto gli auspicij di lui si celebra la festa della medes. Santa nella chiesa di S. Maria Sop. Minerva da FF. Conversi dell' Ordine. In Roma, Stamp. di G. Salomini, 1754. (Bibl. de la Casanate.) L'auteur de ces vers est le P. Bertucci.

XXXIX. — * Compendio della Vita della Serafica Verg. Santa Caterina da Siena esposta in rima da A. J. P. A. e dai signori della contrada dell' Oca dedicata alle quattro Compagnie deputate de la Domenica in Albis dell' anno 1777. Siena, V. Pazzini Carli e figli, p. 69, in-12. (Capecel. Bibliogr.)

XL. — * Divæ Catharinæ Senensi Urbis patronæ. Auct. F. Guadagni. Roma, 1826. [Cf. F. XXIII.)

XLI. — * Inno a Santa Catherina, per G. Losi. O. D. C. Siena, 1850.

XLII. — Laudi spirituali del Bianco da Siena, povero Gesuato del secolo XIV. Codice inedito. Lucca. tip. di G. G. Giusti, 1851, pp. 202. Pref. 6-9. La laude LXXII, pp. 167-168, précédée des paroles : *Questa seguenta lauda mando el Bianco alla beata Caterina da Siena*, tient plus de la satire que de l'éloge. Incip :

Or ti guarda suora mia
Che non caggi in gran ruina.

Expl. : Si ch' alla tua finita
Sie da lui incoronata.

Elle se compose de 32 quatrains

XLIII. — Quinto centenario di Caterina Benincasa. Sciolti per G. Presciutti. Siena, 1880, in-32. [Bibliogr. d'Italia, an. XIV.]

XLIV. — La Vergine Italiana o Caterina Benincasa inno per G. Brunelli. Perugia, tip. Santucci, 1880, in-18. [Bibliogr. d'Italia, an. XIV.]

XLV. — Santa Caterina et il suo secolo. Inno per G. Cozza. Siena, 1880, in-16. [Bibliogr. Italiana, an. XIV.]

XLVI. — * In festo sancte Katherine de Senis sequentia. (84 vers.) Incip.: Lux aduenit veneranda.

Expl.: Populum hunc promoue.

Liber couentus insulensis O. P. (Arosiæ). Impr. dans les Piæ Cantiones in regno Sueciæ olim usitatæ. — Sancti exteri. — éditées par G. Klemming. Stockholm, in-8°, 1887.

XLVII. — Istoria e Vita di Santa Caterina in ottava rima, in-4°. Got. avec sign. ff. 10. Avec les caractères de J. Besuken. (Capecel. Bibliogr.)

MANUSCRITS

XLVIII. — * Due Sonetti, e poesie Volgari del signore Canon. Girol. Bellanti, Accad. Intronato detto il Vario. (Bibl. com. de Sienne. Cod H. IX, 24. — H. IX, 25. — H. X, 13.)

XLIX. — * Sonetto :

Ahi qual vedova Donna, etc.

Idem latine.

Orba velut conjux, etc.

(Bibl. com. de Sienne. Cod C. II, 31, p. 39.)

L. — * Versi in onore di Santa Caterina. (Bibl. com. de Sienne. Cod. M. XI, 22. — T. I, 11. — H. IX, 33.)

LI. — * Sonetto del Ottasi.

Siena, citta vetusta, etc.

(Bibl. com. de Sienne. Cod. T. I, 7, p. 259, retro.)

LII. — * Ottava in Lode di Santa Caterina dedicata a Monsignore S. Poggi, par Mons. Lorenzo Azzolino. (Bibl. nat. de Paris. Bibl. com. de Sienne, T. III, 10, p. 143.)

LIII. — * Lauda. (Bibl. nat. de Flor. Cod. CLXIX.)

LIV. — Carmen de laudibus B. Virginis Catharinæ Senensis, auct. P. da Brescia. Ech. T. I, p. 750.

LV. — Vers sur la venue à Sienne du Crucifix de Pise :

Hinc pedibus manibusque, etc.

(Bibl. com. de Sienne. Cod. B. VII, 12, p. 427.)

LVI. — Varie rime in occasione della traslazione dell' antico e miracoloso crocifisso. (Faluschi scritt. Sanesi.)

LVII. — Visioni di Santa Caterina da Siena, Canti cinque per G. D. Peri. Poema di Ottave 290. Mss. (Capecelatro Bibliogr.)

LVIII. — Corona di Sonetti in lode di Santa Caterina da Siena Avvocata de' Filomat. Mss. (per XI Filomati). (Bibl. Palatine de Florence. Cod. CLXXV.) Nous avons en vain cherché à Florence ce Cod. ind. par le P. Capecelatro.

LIX. — * Sonnet de Gigli. Bibl. com. de Sienne. Cod. T. III, 6, a fol. 30.

F

I. — * Sermo in reuerentiam B. Caterine de Senis compositus in A. D., 1382, per quemdam magnum servum Dei anglicum qui vocatus est Fr. Guilielmus de Anglia Ord. heremit. Sancti Augustini. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. II, 7.) — Traduit en *italien* par le P. A. M. Carapelli. (Bibl. com. de Sienne. Cod. B. VII, 12.)

II. — * Sedici discorsi al tempo che fu portata da Roma a Siena la Sacra Testa. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. I, 7, p. 83 à 127.) * Liste des Orateurs qui prononcèrent les discours. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. III, 6.)

III. — Sermone scritto in onore di Santa Caterina da Fr. Tommaso da Siena, O. P. (1411). Pub. par G. Grottanelli à la fin de l'opuscule int. *Preghiera*. Torino, Vercellini, 1865, et à la fin de la Legg. Min. Bolog., 1868.

IV. — B. Catarinæ de Senis Præconia. (Ech. T. I, p. 821.) L'auteur est un Fr. Jean de Naples, O. P., qui vivait vers 1460.

V. — * Pius II. Oratio habita in Basilica S. Petri pro canonizatione B. Catharinæ Senensis, 1461. * Orig. aux Archives de Sienne. Parch. de huit feuillets avec un sceau de plomb. (Bull. Ord. Præd. T. III, p. 410 et suiv. Cf. G.) — Trad. en italien (Bibl. com. de Sienne. T. III, 7) et pub. sous ce titre : Epistola sulla Vita e eanonizzazione di S. Caterina da Siena, à la fin du Dialogüe, éd. de 1483, 1494, etc., etc.

VI. — Oratio in laudem beatissimæ Caterinæ de Senis, habita in die Solemnitatis ipsius coram S. S. D. N. P. P. Pio II. Romæ, in Eccl. Sanctæ Mariæ supra Minervam, an. 1463, auct. D. Domenichi. (Capecel. Bibliogr.)

VII. — * Sermo in commendationem beate Katerine de Senis. Auct. Ant. de la Rocha. (Voir ce sermon à la suite de la Legg. abbrev. du même auteur. (Bibl. du Vatican. * Cod. 5085. Daté de 1468.)

VIII. — * Augustini Dathi. Orat. IV de laudibus D. Catherinæ Senensis se trouve à la page 62 des Œuvres de cet auteur, impr. à Sienne par M. Nardi en 1503. (Bibl. com. de Sienne.)

IX. — Discours sur la vie et passion de Sainte Catherine, par F. P. C. Sens, 1577.

X. — * Conciones quæ de præcipuis sanctorum festis in Ecclesia habentur... Auct. R. P. F. Lud. Granatensis O. P. M. D. Lugduni, sumpt. Alex. de Villeneufve, pp. 385. Sous ce titre : *Conciones B. V. Catharinæ Senensis*, sont racontés dans une préface et quatre discours, les actes mémorables de la vie de Sainte Catherine de Sienne. Réimpr. 1578 au T. V des discours du P. Louis de Grenade.

XI. — * Elogii delle più principali S. Donne del sagro Calendario e martirologio romano da M. R. P. M. e Predicatore generale F. Niccolo Sorini del Monte. Firenze, J. Pignoni, 1617, pp. 128-144. (Bibl. nat. de Paris.)

XII. — * Oratione del Sig. Giulio Piccolimini. Accad. Filomato intorno alle lodi dalla Ser. S. Caterina da Siena recitata da lui nella chiesa de' Padri Predicatori in Camporeggi il giorno della Festivita di essa Santa, l'an. 1624. Siena, Bonetti, 1624. (Bibl. de la Casanate et Bibl. com. de Sienne.)

XIII.— * Virgo vulnerata charitate sive de S. Catherina Senensi Oratio. Se trouve dans les discours latins du P. G. B. Ferrari.

S. J. Lugd. 1625. (Bibl. Marciana.) Réimp. Venise, 1644, in-16, par Baglione.

XIV. — * Præstantiora quædam D. Catharinæ Senensis elogia descripta. Senis, apud Bonettos, 1681, in-4°, pp. 59. (Bibl. com. de Sienne.) A ce que croit Moreni, ce livre est une traduction des : *Elogi cinquanta sopra alcuni fatti piu illustri di Santa Caterina da Siena*, composés par les académiciens Intronati (Etourdis) : Tolomei, Patrizi, Sergardi et Piccolomini, et publiés à Rome sans date, par Gigli, avec les gravures de François Vanni, qui avaient déjà servi à d'autres publications. (Capecelatro Bibliogr.)

XV. — La Serafica Sanese, Panegirico per Maria Porzia Vignoli. Ce manuscrit d'une dominicaine du monastère de Viterbe est probablement resté inédit. Il l'était encore en 1692. (Ech. T. II, p. 848, 6.)

XVI. — Catharina Senensis inter religiosa monialium culmina. Auct. P. M. Vivien. Concio 2a, ff. 158. Dans le tome VI du *Tertullianus prædicans*. Ven., 1693. * Traduit en *italien* par F. M. Carapelli. (Bibl. com. de Sienne. Cod B. VII, 12, p. 567 à 583.)

XVII. — Panégyrique de Sainte Catherine de Sienne prononcé le jour de sa fête, le 30 avril 1697, dans l'église des Fr. Prêcheurs, par F. Larraga. Bord. 1697, in-4°. (Capecel. Bibliogr.)

XVIII. — * Libro di Orazioni fatte da Cavalieri Sanesi per le festivitate di S. Caterina, S. Bernardino e S. Giovanni. (Bibl. com. de Sienne. Cod. G. VI, 43, p. 539.) Peu de ces discours sont signés ou datés. Cependant, Spannocchi prononça ceux de 1725 et 1733, Joseph de Vecchi celui de 1729, Pirro Maria Squarci celui de 1730, Chigi celui de 1740.

XIX. — * Le Lodi di S. Caterina da Siena, Oratio panegyrica per Lucrezio Venturi. Siena, 1726, presso Francesco Quinza. (Bibl. com. de Sienne.)

XX. — Divote meditazioni sopra la Vita della Ser. Verg. Santa Caterina da Siena disposte.... in cinque mercoledi precedenti la festa per Pio Michele Pizzello da Chiozza, O. P. Mainardi, 1737 (avec la Vie de Razzi, etc.). Réimpr. Rome, à part, 1841, par A. Monaldi, in-16.

XXI. — El Fermento Evangelico envuelto en las facultades

del alma. Oracion Evangelica de las Llagas de la Ser. Madre S. Catalina de Sena, por I. Escolano O. P. En Zaragoza, por José Fort, 1742, in-4°. (Latassa. Bibl. nueva de los Escritores Aragoneses. T. IV, p. 625.)

XXII. — Orazioni panegiriche in lode di tutti i servi di Dio sanctificati della religione dei Predicatori, dal P. Giacinto Taucci O. P. In Venezia, 1752, presso Giambat. Rebola, in-4°. P. 107 à p. 122 se trouve l'Orazione panegirica di S. Caterina da Siena. (Bibl. de la Casanate.)

XXIII. — De significatione honoris erga D. Catharinam Senensem urbis Patronam augenda. F. G. ad Quirites Oratio. F. Guadagni, Romæ, 1826. [Bibl. Magn. Gen. O. P.]

XXIV. — * Lode di Santa Caterina divisa in cinque discorsi detta per la terza volta nell'Oratorio della Medesima in Fontebranda dal Dott. Luigi Bellacchi. Siena, F. Rossi, 1827, in-12 de pp. 92.

XXV. — Panegirico de la esclarecida Virgen, S. Catalina de Sena... del Dott. Michele Callisto del Corro. Buenos-Ayres, tip. del Commercio, 1837, in-8°, p. 84.

XXVI. Discorsi in lode di Santa Caterina da Siena, per il P. Eustachio della Latta. Siena, 1847, in-8°.

XXVII. — * Panegirico del sacerdote Carlo Sestini per Santa Caterina da Siena detta nella Chiesa del S. S. Crocefisso in occasione della festività di detta Santa, il 29 aprile 1847. Siena, tip. dell' Ancora.

XXVIII. — * Devotissima Orazione a S. Caterina da Siena per disporci ad impetrare il divino Amore. Siena, Bendi e Cresti, 1851.

XXIX. — Le Sette Domeniche in apparecchio alla festa della S. ed Apost. S. S. Caterina da Siena. 2da edizione, Roma, Monalli, 1854, in-32. [Anonyme.]

XXX. — Orazioni panegiriche dette in Roma nel tempio di Santa Maria sopra Minerva quando... si festeggiava il trasporto al nuovo altare maggiore del sacro corpo di Santa Caterina da Siena. Roma, Ber. Morini, 1855, in-8°. (Bibl. de la Casanate.) Les auteurs de ces discours furent :

F. Minimi S. J., qui parla le 6 août 1855.

B. da Ferentino de Min. Osserv., qui parla le 7 août.

F. Gaude O. P., qui parla le 8 août.

On a joint l'Oratio de F. Guadagni [Cf. XXIII].

XXXI. — * Dieci privilegi della gloriosa Vergine S. Caterina da Siena, proposti per esercizio di una novena da premettersi alla sua festa offerti a' suoi devoti. Torino, tip. G. Speirani e figli, 1862.

XXXII. — * Santa Caterina da Siena Apostola della Chiesa e dell' Italia sua patria, per G. T. Ghilardi Vesc. di Mondovi O. P. Rossi, 1862, in-8°. (Bibl. com. de Sienne.)

XXXIII. — L'esempio e la scuola di S. Caterina da Siena, diviso in due parti : 1a parte. L'Esempio di S. Caterina da S. per un sacerdote delle scuole pie. Modena, tip. dell'Im. e Roma. G. Bencivenza, MDCCCLXIV. In-16, pp. XXII, pp. 240. — 2a parte. La Scuola di S. Caterina, 2 ff. non chiffrés et 324 pp.

XXXIV. — Esprit de Sainte Catherine de Sienne, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, patronne secondaire de Rome, ou trente méditations pour l'honorer pendant le mois d'avril qui lui est consacré, par l'abbé A.-H. Chirat, du tiers-ordre de Saint-Dominique. Lyon, par P.-N. Josserand, 1867, in-32 de pp. XXXII-287.

XXXV. — * La casa di S. Caterina da Siena. Discorsi cinque detti da Tom. Pendola delle scuole pie. Publ. il 29 aprile 1872. Siena, tip. dell' Ancora.

XXXVI. — Novena erudita y devota de S. V. singul. her. Dom. S. Catalina da Siena. Buenos-Aires, Igon Hermanos. [Cat. libr. ap. Igon fr. 1877.]

XXXVII. — * Preghiere a S. Caterina da Siena per gli attuali bisogni della nostra Italia da farsi con novena in preparazione della sua Festa, riccorrendo il 30 aprile il 5° centenario della beata sua morte. Napoli, 1879. (Cet opuscule anonyme est de Fr. J. M. Straniero O. P.)

XXXVIII. — Meditazioni su di alcune virtù di S. Caterina da Siena, 1880, in-32.

XXXIX. — * Il quinto centenario di S. Caterina da Siena celebrato dai PP. predicatori e panegirici recitati in questa occasione nella Chiesa di S. Maria S. Minerva l'anno 1880 per cura del R. P. M. Generali. Roma, 1880, in-8°.

XL. — * Orazione panegirica di S. Caterina da Siena recitata

nella ricorrenza del Vto centen. dal P. M. T. Cast. Rossini. Napoli, Giannini, 1880, in-4°. [L'orateur fait de la Sainte une contemporaine du roi Philippe le Bel !]

XLI. — Panegirico in onore di S. Caterina da Siena recitato dal P. lettore D. P. Rossi de' Predicatori. Par. di S. Giovanni e Paolo di Venezia. Bologna, 1880, in-8°.

XLII. — S. Caterina da Siena sunto in una conferenza storica data in occasione del Vto centen. della Sta. Firenze, 1880, in-8°, dal P. T. Gay O. D. M. [Bibliogr. d'Italia, an. XIV.]

XLIII. — Panegirici di Santa Caterina da Siena recitati dal Cardinale Lucido Maria Parocchi l'anno 1880, compiendo il quinto secolo della beata morte di lei. Bologna, tip. Pontif. Mareggrani. In-8°, pp. 46.

XLIV. — Ricordo del quinto centenario di S. Caterina da Siena, discorsi del P. Alberto del Corona O. P. Siena, 1880, tip. Sordo-Muti. In-8°, pp. 70.

XLV. — Delle Lodi di S. Caterina da Siena. Discorso detto nella Chiesa di S. Domenico in Pistoia il di 30 aprile 1880 dal Can. Giuseppe Petrocchi. Pistoia, tip. Cicco dei Fr. Bracali, 1880, in-16, pp. 47. P. 37 et suiv.: Iscrizioni.

XLVI. — Compendiô ; vita e morte di S. Caterina da Siena con analoga novena in suo onore. Firenze, 1880, in-32. [Bibliogr. d'Ital. an XIV.]

XLVII. Znm fünften centenarium der H. Catharina von Siena. Th. Esser O. P. [Revue : der Katholik. Mainz Fr. Kirchheim, in-8°. An. 1880. T. I, pp. 337-362.

XLVIII. — Santa Catarina da Siena, parole lette nella solenne accad. del 6 maggio 1880, per G. Lombardi. Siena, in-16. [Bibliogr. d'Italia. An XIV.]

XLIX. — Panegirico recitato in Roma nella Ch. di Maria sopra Minerva in occasione del solenne Triduo pe quinto centenario di S. Caterina da Siena, per Vincenzo Lombardo O. P. 2da Ed. Acircale, tip. V. Micale, 1881, in-8°, pp. 28.

L. — Onoranze alla V. S. Caterina nel Vto suo centenario celebrato in Palermo dai PP. Predicatori nella ch. di S. Domenico, nei giorni 28, 29, 30 aprile 1880. Palermo, Virzi, 1881, in-4°, pp. xx-72. Cet opuscule contient : 1° une photogra-

phie de la statue colossale de Sainte Catherine qui orne sa chapelle dans l'église des Dominicains de Palerme ; 2° la Préface ; 3° le Panégyrique pron. par le R. C. S. di Bartolo ; 4° celui du P. L. de Maggio O. P ; 5° l'Homélie de Mgr L. di Brolo. — Au cours de la préface, l'éditeur a inséré un Hymne du P. V. Capritti mis en musique par le P. Surdi.

LI.— * Sainte Catherine de Sienne et l'esprit du vœu national, avec son association de Pénitence en union au Sacré-Cœur. Feuille volante in-32. Typ. de l'œuvre de saint Paul Philipona et Cie.

MANUSCRITS.

LII. — Orazione in lode di Santa Caterina da Siena, per Mgr Bart. Rimbertini. Mss. (Capecel. Bibliogr.)

LIII. — * Orazione panegirica per Santa Caterina, per Pietro Biringucci. Mss. (Bibl. com. de Sien. Cod. F. X, 27.)

LIV. — * Orazioni Volgari in lode di Santa Caterina per G. Bellanti. Acc. Intronato. (Bibl. com. de Sienne. Cod. H. IX, 22. — H. IX, 27. — H. IX, 28.)

LV. — * Quattro Orazioni panegiriche per Santa Catherina da Siena. (Bibl. com. de Sienne. Cod. F. X, 27, pp. 41-57.)

LVI. — * Le lodi di Santa Caterina da Siena. (Bibl. com. de Sienne. Cod. C. II, 22.)

LVII. — * Sermo in commemorationem admirabilis et novellæ Virginis Beatæ Catherinæ de Senis. (Bibl. Med. Laurent. An X-III.)

LVIII. — Oratio in laudem S. Catharinæ Senensis O. P. Auct. P. D. Corella. (Capecelatro Bibliogr.)

Prières anciennes sans nom d'auteur.

LIX. — c O spem miram quam dedisti. Bib. Med. Laur. de Flor. Cod. XXXI. Archive généralice de la Minerve dans un Cod. du quatorzième siècle, avec la notice : *Quum ipsa (Catharine) promiserit omnibus suis filiis magis eisdem fore utilem post suum decessum quam ante fuerat... Et per consequens etiam possit ipsa esse favorabilis omnibus devotis suis devote ipsam invocantibus. Hinc est quare unus supradictorum suorum*

filiorum de Ord. prædicatorum infrascriptam Orationem fecit. Cette prière imite le Répons de l'Office de saint Dominique qui commence par les mêmes mots.

LX. — * Libretto di preci da recitarsi nella Compagnia di Santa Caterina in Fontebranda. (Bibl. com. de Sienne. Cod. A. X, 15.)

* Esercizi divoti e preci in onore di Santa Caterina. (Bibl. com. de Sienne. G. X, 11.)

G

I. — * Processus quorumdam dictorum et attestationum super celebritate memoriæ ac virtutibus, vita et doctrina Beatæ Catherinæ de Senis, publice productarum in diversis temporibus atque depositarum, p. quosdam infrascriptos Venerabiles diversorum ordinum graduum et locorum religiosos Patres existentes commendabilis Vitæ, scientiæ atque famæ.

Ce procès, commencé en 1411 et terminé en 1416, servit plus tard à la canonisation de Catherine. On recueillit vingt-six témoignages, dont plusieurs sont de véritables traités sur les vertus de la Sainte. Le manuscrit original est perdu, mais il en existe une copie à la sacristie de l'église Saint-Dominique qui équivaut à l'authentique, puisqu'elle fut faite sous les yeux du P. Caffarini. Les PP. Bénédictins qui possèdent le couvent de Camporeggi nous ont communiqué ce précieux document ; il en existe des transcriptions :

1° * Bibl. com. de Sienne. Cod. du quinzième siècle T. I, 3, relié en velours rouge.

2° * Bibl. Marciana. Classe IX. Cod. XIV.

3° * Bibl. de la Casanate. Cod. du dix-huitième siècle, XX. V, 10.

Au tome VI de sa collection : *Veterum scriptorum et monumentorum.* Paris, 1729. D. Martène imprima le Procès de Venise ; mais cette publication fut faite sur une transcription incomplète de 234 pp., in-4°, de la main du P. Masotti, prieur du couvent de Pontignano. Ce manuscrit appartenait alors au monastère de la Grande Chartreuse ; depuis, il est passé dans les mains de M. Albert du Boys.

Pour la partie du Procès qui échappa à Dom Martène, nous avons consulté le mss. de la Casanate ; c'est celui dont la pagination est indiquée dans nos notes.

4° * Originalis et pub. contestatio de sanctitate Vite et doctrine B. Catharine de Senis inscriptam, per V. P. D. Stephanum de Senis Ord. Cartusiensis. Documento orig., in gr. fol. in Pergamena. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. III, 7, p. 108 à p. 114.)

C'est la réponse d'Etienne Maconi quand on lui demanda son témoignage pour le Procès de Venise. Cette lettre fut sans cesse imprimée en latin et dans diverses langues avec les écrits de la Sainte. Elle parut pour la première fois en tête du Dialogue dans l'édition de 1496. L'édition que nous citons dans nos notes est celle des Bollandistes. Acta SS. T. III. Aprilis, 961-967.

Le P. Carapelli abrégea et traduisit en italien le Processus. (Bibl com. de Sienne. Cod. T. I, 7. — T. I, 10. — T. III, 7. — B. VII, 12.

5° * Attestato di Mons. Francesco Bembo per la promozione della canonizzazione di Santa Caterina de Siena, fatto e rogato in Venezia, li 10 agosto 1416.

6° * Attestato riguardante il Processo della canonizzazione di Santa Caterina, compilato avanti Mons. Bembo. Fatto in Venezia, il di 6 novembre 1416.

7° * Copia dell' atto di deposito fatto il 29 aprile 1706, dal P. F. E. Savini priore di San Domenico, della copia autentica del Processo di canonizzazione a favori di Santa Caterina, nella custodia ove si conserva la sacra Testa della Santa nella cappella a Lei dedicata in San Domenico. (Bibl com. de Sienne. Cod B. VII, 12. — T. III, 6.)

II. — * Decreto dei Card. Bessarione e Prospero Colonna, col quale sottomettono al patriarca di Venezia, al Vescovo di Trevigi ed agli Abati di San Giorgio Maggiore e San Michele, la compilazione del Processo, per la canonizzazione di Santa Caterina. Dato in Ferrara, li 19 maggio 1459.

* Altro decreto di suddetti Cardinali, col quale commettono all' Arcivescovo di Siena, al Vescovo di Volterra, ed agli Abati di San Galgano e di San Donato di eseguire il Processo per la canonizzazione di Santa Caterina. Dato in Ferrara, giorno ed

anno detto. Reale Archivio di Stato, Siena. (Le classement est par années et jours.)

* Istanza di Pasquale Malipiero Doge di Venezia, al Sommo Pontefice Pio II, per la canonizzazione di Santa Caterina di Siena, del di 8 luglio 1460.

* Die 3 junii MCCCCLXI. Quod sapientibus viris Leonardo Petri et aliis quibusdam eius sociis, civibus nostris cupientibus relevare scolas fraternitatis S. Thome de Aquino et B. Catharine de Senis, in conventu Sanctorum Johannis et Pauli, fiat et concedatur sicut devotissime supplicaverunt. De parte 14, — de non I — non sinceri 2. (Da carte 28, tergo del registro *misti*, cons. X. Arch. Gen. Veneto.)

* Die 2 junii MCCCCLXII. Comparuerunt coram capitibus prior et fratres monasterii Sanctorum Joannis et Pauli O. P. supplicantes et postulantes in festo canonizationis B. Catherine de Senis sui Ordinis posse facere solemnem processionem, etc. De parte 15 —, de nono — non sinceri, 1. Da carte 63, tergo. Deliberazioni *misti*, consiglio dei Dieci. (Registro, n° 16. Arch. gen. Veneto.)

* Copie di lettere di alcuni Dogi della Republica di Venezia e altre persone costituite in dignità, dirette al sommo Pontifice, in attestato della santità della Beata Caterina da Siena, per promuoverne la canonizzazione. (Bibl. com. de Sienne. Cod. B. III, 12.)

* Copia di una lettera de Priori e governatori della Republica di Siena al Doge di Venezia, intorno alla canonizzazione di Santa Caterina. (Bibl. com. de Sienne. Cod. B. III, 12. — T. III, 7.)

Nous avons en vain cherché l'original de ces lettres aux archives générales de Venise.

III. Bulla Pii II. [Cf. F. v.] Bull. Rom. III. P. III, p. 103. Ainsi que le fait remarquer Pastor, cette bulle fut imprimée avec une fausse date, 3 Kal. Maii. (29 avril 1461.) Elle est du 3 des calendes de juillet, c'est-à-dire du 29 juin. Bull. O. P. III, p. 904, Raynaldi, Ann. Ecc. XXIX, p. 320. — Reproduite sous divers titres dans plusieurs éditions des œuvres de la Sainte et du Pape Pie II. [Piccolomini], imprimée par les Bollandistes, par la plupart des biographes de la Sainte, en diverses langues, la

Bulle **Misericordias Domini** est trop connue pour que nous la donnions une fois de plus.

* Copies de lettres écrites au Souverain Pontife, en attestation de la sainteté de Catherine, provenant du couvent de Camporeggi. (Bibl. com. de Sienne. Cod. B. V, 4.)

IV. — * Capitoli e Costituzioni delle suore di Santa Caterina da Siena... con un Breve di Papa Paolo III. (Bibl. com. de Sienne. Cod. A. X, 16, daté du 2 avril 1554.)

* Capitoli e Costituzioni delle suore di Santa Caterina da Siena in Fontebranda dell' anno 1539. (Bibl. com. de Sienne. Cod. A. X, 13.)

* Capitoli delle venerabili Donne... di Santa Caterina in Fontebranda. (Bibl. com. de Sienne. Cod. A. X, 14, du seizième siècle.)

* Capitoli et ordini della Compagnia di Santa Caterina fondata in casa propria della Santa nella contrada di Fontebranda. Imprimés à Sienne chez Bonetti, 1616, in-8°.

V. — Descrizione della generale Processione fatta in Siena dai fratelli della Ven. Confraternità di S. Caterina da Siena, il di 21 maggio 1623, per la traslazione del S. S. Crocifisso in cui la Serafica in Pisa ricevè le stimmate. In Siena, Bonetti, 1623, in-4°.

VI. — * Bulla Urbani VIII. Le 16 février 1630, le Pape approuva pour le Bréviaire romain des leçons insérées au Bullaire de l'Ordre, T. VIII, p. 492. Le 28 septembre 1641, la S. Congrég. des Rites rendit un décret ordonnant de retrancher de la leçon (4e de l'Office) le passage : *Catharina Virgo Senen.*, etc., qui faisait mention de la communauté d'origine des Benincasa et des Borghèse. (Bull. Ord. Præd. T. VIII, p. 493, n° CLXVII.)

VII. — * Officium S. Catharinæ Virg. Senen. O. P. Bibl. com. de Sienne. Cod. G. VI-II. Impr. à Rome, 1630, apud Æ. Bonettum, in-8°.

VIII. — Notizia della Testa di Santa Caterina posta in cristalli, li 3 maggio 1711. Siena, Quinza, 1711.)

IX. — * Succinto ragguaglio della sacra Testa di Santa Caterina da Siena come del Crocifisso da cui ricevè le stimmate, e altre reliquie. In Lucca, per Domenico Ciuffetti, 1713, in 4°.

X. — * Succinto ragguaglio del dito anulare della Ser. Vergine

Santa Caterina da Siena. Siena, 1737, in-12. Sur l'exemplaire de la Bibl. com. de Sienne est ajouté à la main : G. Ciaccheri.

XI. — * De translatione corporis et delatione Senas sacri capitis Seraficæ Virginis Catherinæ Senensis, etc., dissertatio historica critica edita a Fr. Ambrosio Ansano Tantucci. Romæ, ex typ. Paleariniana, 1742, in-4o, pp. 56.

XII. — * Ragguaglio del S. S. Crocifisso che diede le Stim. a Santa Caterina e delle Sante reliquie che se conservano nella chiesa del P. spedale di S. Maria della Scala, portate in Processione la Domenica in Albis dell' anno 1750. Siena, 1750, ap. il Bonetti, per F. Rossi.

XIII. — *Die Wunder der Heiligen Katharina von Siena von A. Hagen. Leipzig, 1840.

XIV. — * Illustrazione di un' antica pittura rappresentante il Salvator crocefisso che si venera nella chiesa della Ven. Compagnia di S. Caterina in Fontebranda portata in processione con altre reliquie per la citta di Siena nella Domenica in Albis 1843. Siena, presso Bindi Cressi e comp.

XV. — * In occasione della solenne Processione nella Domenica in Albis 1843, etc. Prosa e versi. Siena, 1843, tip. dell' Ancora.

XVI. — * Sulla antica abitazione della Serafica Verg. Santa Caterina da Siena nella contrada di Fontebranda. In Siena, tip. dell' Ancora, 1846, in-8° de 8 pp.

XVII. — * Documenti per la Storia dell' arte Senese raccolti ed illustrati dal Dott. Gaetano Milanesi. T. II. Secoli xv e xvi. Siena, presso Onorato Porri, 1854, p. 294 a p. 307.

XVIII. — Delle traslazioni delle sagre ossa di S Caterina da Siena e delle Feste celebrate in onore di lei nella chiesa di S. Maria sopra Minerva l'anno 1855, memoria istorica, per il P. Pio. Tom. Masetti O. P. Dans l'Opuscule de cet auteur intitulé : *Memorie istoriche della chiesa di S. Maria sopra Minerva e de suoi moderni restauri*, Roma, B. Morini, 1855, in-8°, de la p. 51 à la p. 73 et dernière. (Bibl. de la Casanate.)

XIX. — * Breve relazione del come fu portata da Roma a Siena la sacra Testa della Serafica Santa Caterina Senese. Siena, 1856. Tip. di G. Landi e M. Alessandri all' insigna dell'Ancora.

XX. — * Relazione storica intorno all' insigne reliquia della

sacra Testa di Santa Caterina. Siena, 1859, in-12, pp. 16. (Bibl. com. de Sienne.)

XXI. — Notices diverses sur le culte, la canonisation et les reliques de Catherine Benincasa, recueillies pour la plupart par le P. A. Carapelli. (Bibl. com. de Sienne. Cod. B. VII, 12. — C. IV, 4. — C. V, 3 — T. I, 9 — T. I, 10 — T. III, 7.)

XXII. — Succinto ragguaglio della sagra testa di Santa Caterina da Siena, e d'alcune reliquie e del Crocifisso delle stimmate di detta Santa, con l'origine della Processione della Domenica in Albis. Per il P. A. M. Carapelli. O. P. (Bibl. com. de Sienne. Cod. B. VII, 12. — T. I, 10.)

XXIII — * Notizie della traslazione del SS. Crocifisso che diede le stimmate a Santa Caterina, fatta da Pisa a Siena, tolte dai libri di Santa Caterina in Fontebranda. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. III, 7.)

XXIV — Memoria circa al transporto da Pisa a Siena del SS. Crocifisso che diede le stimmate a Santa Caterina. Per il P. A. M. Carapelli O. P. (Bibl. com. de Sienne. Cod. B. VII, 12.)

XXV — * Copia della concessione fatta dalla Republica alla contrada di Fontebranda per edificare la chiesa di Santa Caterina.

XXVI. — * Documents divers sur les Oratoires élevés en l'honneur de la Sainte. (Bibl com. de Sienne. Cod. T. I, 9.)

XXVII. — * Forcella, iscrizioni delle chiese ed altri edifici di Roma. Vol. I. Sec. XIV, p. 413.

XXVIII — * Chiese Senesi, per. G. Faluschi. (Bibl com. de Sienne. Cod. E. V, 16.).

XXIX — * Association de Sainte Catherine de Sienne en faveur des prisonniers repentants. (Feuille volante. Beaune. Impr. Batault-Morot.)

A cause des documents curieux que le livre renferme sur la canonisation et le culte de Catherine, nous ajoutons : *Historia Tertii Ordinis Prædicatorum a Th. Caffarini composita*. Apud Flaminium Cornelium. Ecclesiæ Venetæ, antiquis monumentis nunc etiam primis editis illustratæ ac in decades distributæ. Venetiis, 1749. Typis Jo. Bapt. Pasquali.

H

I. — Bullæ Sixti IV. La bulle du 25 juillet 1475 : **Licet dum militans in terris**, qui défendait de représenter Sainte Catherine avec les stigmates, est perdue. — La seconde : **Tuis in hac parte supplicationibus inclinati**, du 5 février 1476, et la troisième (qui annule la première) : **Olim discretioni tuæ commisimus**, du 3 octobre 1478, se trouvent dans le Bull. Ord. Præd. T III, pp. 536 et 570.

II. — Bulla Innocenti VIII : **Cum dudum ut accepimus**, 16 julii 1490. (Bull. Ord. Præd. T. IV, p. 66.)

III. — * Sommario della dispute a difesa delle sacre stimmate di Santa Caterina da Sienna del M. R. P. Fra Gregorio Lombardelli Dottor Teologo O. P. Siena, Bonetti, 1510, in-4°, pp. 104. — De veritate stigmatum D. Catherinæ Senensis, etc. (Copie d'un Cod. de la Vaticane. Bibl com. de Sienne. Cod. T. I, 4.) — Scrittura sulle stimmate di Santa Caterina. (Bibl. com. de Sienne. Cod. A. V, 14.)

IV. — Fr. Vincentii Baraterii Placentini O. P. Defensorium pro stigmatibus S. Catharinæ Senensis in duas partes divisum. Scrip. an. 1512. Cod. Mss. in-8°, autrefois à la Bibl. du couvent des saints Jean et Paul de Venise, ainsi que le catalogue des mss. par le P. Berardelli en fait foi.

V. — Pro D. Catherinæ Senensis imaginibus disputatio, auct. V. Justiniano Antist. Imprimée d'abord en *espagnol* à Barcelone et à Valence en 1583. — Traduite en latin et augmentée par l'auteur. Valentiæ, 1597. Antverpiæ. Plantin et Moreti, 1611, in-8° de 77 pages. A la fin du traité de Jean Nyder : — *De Reformatione religisorum* (sorti des mêmes presses). (Ech. T. II, p. 325, 6, n° 3.) — Traduite en *italien* par G. Magdalena. Pal., 1590. (Ech. T. II, p. 328.) Au sujet de ce livre, le P. Boucquetius O. P. écrivit un traité : *Pro Santæ Catherinæ de Senis imaginibus, nostri Justiniani Antistii disputatio.* Impr. aussi à la suite du livre déjà mentionné de J. Nyder. (Ech. T. II, p. 513.)

VI. — Bulla Clementis VIII : **Cum sicut accepimus nonnulli Fratres** O. S. F., 27 nov. 1599. (Bull. Ord. Præd. T. V, p 560.)

VII. — * Ragguaglio della spedizione del Sig. Lorenzo Petrucci Gentiluomo Sanesse fatta da Siena a Roma, nel 1629, per ottenere da Papa Urbano VIII la dichiarazione intorno alle stimmate di Santa Caterina da Siena, etc. Original à la Bibl. com. de Sienne. Cod. T. III, 7. Copie à la Bibl. de la Casanate. XXVI, 37.

VIII. — * Il trionfo delle stimmate di Santa Caterina da Siena di F. Buoninsegni. In Siena, P. Bonnetti nella Stamp. del Publ. 1640, in-4°, pp. 208. Ce volume contient des poésies italiennes et latines de différents auteurs en honneur de Sainte Catherine. (Bibl. de la Casanate.)

IX. — Opusculum de stigmatibus Sanctæ Caterinæ Senensis tribus diebus compositum cum ejusdem Apologia. Auct. J. Martinez de Prado O. P. Alcala de Henares, Fernandez Vid. 1649, in-fol. (Ech. T. IV, p. 624.)

X. — Vindicatio Sanctæ Catharinæ Senensis a commentitia revelatione eidem adscripta contra Immaculatam Conceptionem B. V. Mariæ. Auct. P. H. Marracci. Puteoli, ex typ. Heredum Cavalli, 1663, in-4°. Lov. 1663. Pan. 1664. Cet ouvrage fut traduit en *italien* par A. Maia. Paler. Rossi, 1665, in-12. La querelle porte sur un passage de l'Oraison seizième de la Sainte. [Cf. A. Manuscrits.]

XI. — Préface de la Vie de Sainte Catherine du P. Souèges, déjà citée. (Cf. C. XVII.)

XII. — * Considerazioni di monsignore Raffaelle Maria Filamondo Vescovo di Sessa O. P. intorno ad alcuni detti che trovansi, nell'Orazioni di Santa de Caterina qui addietro rapportate sopra de' quali certo scritore ha trovato da dubitare. Imprimé au T. IV des Œuvres de Sainte Catherine de Sienne, éditées par Gigli, p. 385 à p. 391.

XIII. — * Dissertazione teologica critica del P. M. F. Ambrogio Ansano Tantucci O. P. in cui si risponde colla Dottrina specialmente di S. T. d'Aquino a cio che si legge nella Storia ecclesiastica dell' abate di Fleuri spettante alla Ser. Santa Caterina di Siena. Mss. à la Bibl. com. de Sienne. Cod. T. IV, 4. Impr. à Milan, 1749, in-8°, pp. 252. [Cf. Fleury, T. XX, an. 1376. Art. 40.]

Dissertazione istorica critica nella quale si dimostra essere

una manifesta impostura l'asserta protesta che pretendesi fatta da Gregorio XI poco prima del suo morire. P. A. Ans. Tantucci. — J'ignore si l'ouvrage a été imprimé. Le permis d'imprimer fut certainement accordé par le Maître Général de l'Ordre Fr. Antonin Brémond, le 27 février 1751, à la condition que ce livre serait examiné et approuvé par les PP. LL. Antonin Luschi et Joseph Moler, de la Province Romaine. La minute se trouve au registre des patentes du même Général, à la date indiquée.

XIV. — Memorie sulle sacre stimmate della concittadina Santa Caterina Benincasa, a cura del Dott. Lorenzo Mastacchi ed in occasione che si solennizzava, il 5° centenario. Siena, tip. dell'Ancora, 1875.

XV. — Volumen defensorium D. Catharinæ Senensis quo enodantur nodi plurimi theologicales curiosi et refelluntur objectæ rationes sicuti quadam ira et odio precipitatæ. Auct. Vin. Barateri. (Ech. T. II, p. 82.)

XVI. — Responsum ad rationes fratrum Ord. Minor. Santi Francisci quibus probare conabantur S. Catherinam Senensem non habuisse stigmata sensibilia et penetrantia ac proinde non deberi cum illis pingi ac prædicari. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. III, 7, p. 231-237.)

Les PP. Lombardelli et Echard (T. I, p. 783 ; II, 384-386) citent encore beaucoup d'autres écrits sur les stigmates.

I

I. — * Narratio (quædam) Fr. Gulielmi de spirituali doctrina oraculo vive vocis beate Katerine habita in anno 1376, die 7 januarii (avec une belle miniature). (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. II, 7, pp. 29, 30.) Traduit en *italien* par Gigli et publiée dans le tome IV de son éd. des Œuvres de la Sainte.

* Epistola eiusd. Fr. Gulielmi ad Mag. Raimundum de Capua de virtutibus B. Katerine. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. II, 7, p. 30-31.)

II. — * Copia del privilegio concesso dal sommo Pontefice Gregorio XI a Santa Caterina da Siena, quando essa fu da lui ad Avignone, per il quale le venne conferito il privilegio d'avere l'altare portatile e farvi celebrare la messa ovunque ella andasse. (Bibl. com. de Sienne. Cod. B. VII, 12.)

III. — * Relazione del passagio di S. Caterina, per Voragine, l'anno 1376. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. III, 7.) Notule relative ad alcune visioni avute da Santa Caterina nella terra di Voragine (Varazze) ed altrove. (Bibl. com. de Sienne. Cod. F. III, 7.) Impr. Genova tip. Sordo Muti, dans le *Giornale Ligustico*, an. XII, fasc. XI-XII.

IV. — * Alcuni miracoli di Santa Caterina da Siena secondo che son narrati da un anonimo suo contemporaneo. (Mss. à la Bibl. Med. Laurentiana. * Cod. du quatorzième siècle, XXXI, 11, et à la Bibl. com. de Sienne. * Cod. T. III, 7.) Impr. à Sienne, chez Porri, 1862.

V. — * Memoriale di me Cristofano di Gano notaio da Siena del Popolo di S. Pietro di Ovile di certe mie cose. Autogr. à l'Archive de l'hôpital Santa Maria. Arm. nº 2 ; dans le registre qui porte ce titre : Eredità Ser Cristofano di Gano, 1410. (Copies mss. Bibl. com. de Sienne, Cod. C.VI, 8.— T. I, 10.— T. III, 7.) Impr. en grande partie par G. Milanesi dans l'Archivio Storico Italiano. Firenze, Vieusseux, 1842-1874, in-8°, vol. 73, 1ma ser. T. IV, 1843, p. 29 e segg.

VI. — *Lettere autografe dei discepoli di Santa Caterina da Siena. — Cette précieuse collection renferme quatre lettres originales de Catherine à Etienne Maconi (dont deux mutilées), écrites sous sa dictée par ses secrétaires ; nombre de lettres très curieuses de ses disciples, et de grands personnages ; elle fut faite par l'abbé L. de Angelis. (Bibl. com. de Sienne. T. III, 3.) Impr. par F. Grottanelli, Bologne, 1868, à la suite de la **Leggenda Minore.**

VII. — *Quedam lictera super transitu beate Caterine de Senis quam quidam singularis servus Dei qui appellatus est domnus Johannes monachus de Cellis Vallisumbrose, tunc forte septuagenarius et dicte beate Caterine spiritualis in Christo filius scripsit cuidam spirituali filio suo et etiam dicte virginis tunc in urbe commoranti nomine Barduccio de Canigianis de

Florentia singularissimo servo Dei. Et hoc A. D., 1380, die 15 junii. (Mss. déjà mentionné de l'Archive des FF. Prêcheurs de la fin du XIVe siècle, qui contient aussi la Légende du B. Raymond, fol. 207 verso.) [Cf. A.Manuscrits.]— Cette lettre fut publiée par le P. Bartol. Sorio dans ses : *Lettere del B. Giovanni Delle Celle Monaco Vallombrosano.* Roma, 1845, p. 185, lett. XXVI. Elle avait sans doute échappé à Gigli qui, au tome I des lettres de la Sainte, publie trois lettres du B. Jean delle Celle : *Epistolæ ad commendationem almæ Virg. Catherinæ,* qui existent mss. à la Bibl. com. de Sienne. (Cod. T. I, 10, p. 219 et suivantes.)

VIII. — *Lettera ne la quale se contiene el transito de la beata Chatarina da Siena, scripse Barducio de Pero Canigiani a sor Chaterina de Petroboni nel monastero de S. Piero a Monticelli a presso a Fiorenza. — Cette lettre (faussement attribuée à Buonconti) se trouve dans le Cod. XXXI, 111 de la Bibl. Med. Laurent. de Florence. Elle fut impr. à la fin du Dialogue, édit. de 1483 et de beaucoup d'autres éditions postérieures; par Gigli, T. I, p. 24 des Œuvres de la Sainte. Une version un peu différente sous le titre de : *Ultime parole e transito di Santa Caterina da Siena*, suit le Dialogue écrit par Maconi. M. Grottanell la publia à Turin. Vercellino, 1865, in-8°, pp. 925, avec un sermon du P. Caffarini.

IX. — Il cuore rinovato di Santa Caterina da Siena per Marco Salvione. Ascoli, 1629, in-4°.

X. — *Bando e proibizione delle maschere, fiaccole, veglie di suono, canto e ballo, ed altri bagordi carnavaleschi nel giorno ultimo di carnevale dedicato al sagro sposalizio della Serafica concittadina Caterina da Siena ; da osservarsi in perpetuo nella contrada di Fontebranda. Pubblicato il 2 giugno 1705. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. I, 9. Impr. à Sienne en 1705.)

XI. — Scelta di alcune considerazioni sù la mirabile Vita, Virtù, e Dottrina della Ser. Vergine e detta sposa di Cristo, Santa Caterina da Siena, raccolte da Anton. Maria Bonucci. S. J. In Roma. G. Placho, 1723, in-12, pp. 171. (Bibl. Vitt.-Emmanuele de Rome.)

XII. — Pietro d'Alby et Ginetta, ou les prodiges de Sainte Chaterine de Sienne, trad. de l'allemand, par Z. D. M. Paris, 1800.

XIII. — *Descriptions des offrandes votives en cire faites à la Madone, qui représentent des traits de la vie de Catherine de Sienne. (Impr. à Sienne les an. 1845, 1846, 1847, 1859.) En souvenir de la victoire de Montaperto, tous les citoyens de Sienne, sans en excepter un seul, devaient, la veille de l'Assomption, payer un tribut de cire à la madone; on en coulait des figurines qu'on groupait de manière à leur faire représenter des scènes historiques. Cet usage s'est perpétué jusqu'à nos jours.

XIV. — *Dello spirito patrio e coraggio politico di Santa Caterina da Siena, dimostrazione dell'abbate Mel. Missirini. Fir. Le Monnier, 1853, in-8°, di pag. 64.

XV. — *Documenti relativi a Santa Caterina da Siena pubblicati nella occasione della Domenica in Albis dell'anno 1859. Per cura dell'avv. Gio. Battista Regoli. Siena, 1859. Tip. di Alessandro Moschini.

XVI. — *Moti fiorentini del 1378 de' quali ebbe Caterina da Siena a patire, per Niccolo Tommaseo. Archivio Storico italiano, 2da Ser. 1860. T. XII, pp. 25-45.

XVII. — San Bernardo, Santa Caterina da Siena e Carlomagno sul potere temporale del Papa, al Sig. Bonjean senatore. Mons. Francesco Nardi uditore di Rota. Roma. Tip. Sinimberghi, 1862, pp. 40. Réimprimé avec d'autres écrits du même auteur, pour la défense du Saint-Siège. Rome, Marietti, 1862, in-16. (Bibl. de la Casanate.)

XVIII. — Santa Caterina da Siena annoverata dal regnante Augusto Pontefice Pio IX, fra i Prottettori dell'eterna città. Breve Apostolico con analoghe iscrizioni ed inno. per Fr. Angelo Vincenzo Modena O. P. Roma. Tip. Monaldi, 1866, in-8°, p. 16. (Ad calcem D. A. V. M. de Predicatori. Fra gli Arcadi : Archigene Anfigeneo.)

XIX. — Ricordo del quinto centenario di S. Caterina da Siena celebrato in Varazze il 30 Aprile 1876. Genova. Tip. de R. J. de Sordo Muti, 1876, in-8°, pp. 35. Poésies et inscriptions diverses. Luigi Cerruti a signé la dédicace à ses concitoyens.

XX. — F. Celleti. Caterina Benincasa bozzeto storico Senese. Preceduto da una Lettera di Mauro Macchi deputato al Parlamento Nazionale. Siena, Giulio Mucci, 1876, in-8° de 158 pp. 2 ff. prél. — Cet opuscule anti-religieux a une conclusion si étrange

que nous la citons : *Siena e l'Italia non guardino alla maggiore o minore bontà dell'idea... Ammirino invece la umile figlia del tintore di Fontebranda che, nel giro di una vita brevissima, seppe illustrare la sua città, la sua patria che reverenti oggi dovrebbero onorarne la memoria ben diversamente dalla chiesa romana che, ponendola fra gli idoli del suo culto bugiardo la ha tolta alla venerazione dei popoli civili!*

XXI. — S. Caterina da Siena riceve la missione da Dio di ricondurre il sommo Pontefice Gregorio XI a Roma. Siena. Tip. all. ms. di S. Bernardino. In-32, pp. 7.

XXII. — L'Italia nella quinta festa centenaria di Santa Caterina da Siena, 30 aprile 1880, del Fr. T. H. Straniero O. P. Napoli, 1879.

XXIII. — Alcune pagine sulla vita della Ser. V. Caterina de Siena. Fr. M. Granello. Ferrara per D. Taddei, 1880, in-16.

XXIV. — La casa de S. Caterina in Siena ed il nuovo prospetto della chiesa de S. Maria sopra Minerva in Roma; studi e disegni del Cav. A. Busiri prof. della Ac. di S. Luca, con note illustranti la suddetta casa scritte dal P. Aless. Toti Sanese. Siena, 1880, ff. 65 in-fol.

XXV. — Fiori di leggende Cateriniane per P. F. Livorno. Tip. Meneci, in-8°. [Bibliogr. d'Italia, An. XIV.]

XXVI. — Per il Vto centenario della morte di S. Caterina da Siena, lettera al P. Tommaso Pendola del P. Capecelatro. Siena, 1880, in-8o.

XXVII. — Die h. Catharina von Siena und ihr Landsmann Pabst Pius II. Th. Esser O. P. Journal : das Vaterland de Vienne. Suppl. au n° 119, 30 avril 1880.

XXVIII. — Die h. Catharina von Siena geschildert von einem ihrer zeitgenossen und vertrautesten Schüler. Th. Esser O. P. - Revue : Kapistran ; Katholisches Volksblatt. Vienne, L. Mayer, in-4°. An. 1880. [15 av. p. 146 à p. 150 — 1er mai, p. 173 à p. 167 — 15 mai, p. 181 à p. 186 — 1er juin, p. 199 à p. 204.]

XXIX. — Caterina da Siena ed il Papato per P. Pietro Balan. Roma, 1880, in-4°.

XXX. — Uber eine thon Büste der H. Caterina. Bode Ital. Porträtt-Sculpturen. Berlin, 1883. S. 32.

XXXI. — Sainte Catherine de Sienne, par Emile Gebhart. [Revue des Deux-Mondes du 1er septembre 1889.]

XXXII. — Santa Caterina da Siena e il ritorno della S. Sede d'Avignone, per Carlo Paolo Mencacci. (Journal il divino Salvatore. An. XIII, nos 30 et 31.)

En tous pays, les revues placées sous la direction des Frères Prêcheurs publient des articles sur Sainte Catherine ; nous nous bornons à indiquer ceux qu'a donnés l'Année Dominicaine, in-8°, Bulletin Mensuel du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Paris, Poussielgue-Rusand ; puis Revue Mensuelle illustrée, Bulletin des Frères Prêcheurs de la Province de France. Paris, 94, rue du Bac ;

XXXIII. — * Lettres de Sainte Catherine traduites par E. Cartier. F. M. C. [Cf. A. Traductions] Mai et novembre 1862, avril 1863. — * Histoire de Sainte Catherine de S. Lettres du Comte de Montalembert à Mgr Capecelatro. [Cf. D. X.] Mai 1863. — * Du dévouement de Sainte Catherine de Sienne pour la Sainte Eglise romaine. Avril 1864. — * Sainte Marie-Madeleine et Sainte Catherine de Sienne. Juillet 1864. — * La première vision de Sainte Catherine de Sienne. A. M. Tert. de S. Dom. (14 strophes de 4 vers). Anon. Mai 1866. — * Circulaire du Rme Père Maître Général. [Fr. Jandel. 25 avril 1866.] — * Catherine de Sienne patronne de Rome. P. M. J. Dubroca O. P. — * Nouvelles de Rome. Juin 1866. — * Sainte Catherine de Sienne. Avril 1870-1871. — * Sainte Catherine de Sienne et la Papauté au XIVe siècle, par le P. C. V. Girard O. P. Mars et avril 1873 [inachevé]. — * Association de Sainte Catherine [Cf. G. XXIX]. Novembre 1873. — * Catherine of Siena by J. E. Butler. [Cf. D. XIV] (reproduction d'un article de la Revue des questions historiques. Janvier 1879.) Juin 1879. — Cinquième centenaire de Sainte Catherine de Sienne. P. Mercier O. P. Avril 1880. — * Alcune pagine sulla vita di S. Caterina. R. P. Granello. Notice bibliographique. [Cf. I. XXIII.] Octobre 1880. — * L'église S. Domenico. Souvenirs de Sainte Catherine. Peregrinus. Avril 1887. — * Souvenirs de Sainte Catherine en Italie. Peregrinus.

Avril 1888. — * Sainte Catherine de Sienne par l'abbé Chirat [Cf. D. XIX.] Notice bibliographique du P. Vallée O. P. Mai 1888.— * La première tombe de Sainte Catherine de Sienne. P. Berthier O. P. Avril 1880. — * Sainte Catherine de Sienne par le P. Joyau O. P. [Cf. D. XX.] Notice bibliographique. Décembre 1889.— * Bas-relief du Palais Odescalchi. Sainte Catherine de Sienne. P. Berthier O. P. Avril 1890. — * La doctrine divine. Extraits par la Baronne de Barante. [Cf. A. Traductions 2°.] Notice bibliographique du P. Nuss O. P. Juillet 1891. — * La Vie de Sainte Catherine de Sienne de A. Drane, traduite par l'abbé Cardon. [Cf. D. XV.] Notice bibliographique du P. Olivier O. P. Octobre 1891. — * Sainte Catherine de Sienne. [9 strophes de 4 vers.] Anon. Avril 1893. — * Le P. Raymond de Capoue et Sainte Catherine de Sienne. P. helaidier O. P. Mai et juin 1894.

MANUSCRITS

XXXIV. — * Notices sur la famille Benincasa et lettres diverses la concernant. (Bibl. com. de Sienne. Cod. B. VII, 12. C. IV, 27. — C. V, 16. — C. VI, 12. — D. VI, 22. — D. VII, 12. — E. IX, 1. — E. IX, 4. — E. IX, 6. — T. I. 4. — T. I, 8. — T. I, 10. — T. III, 7.

XXXV. — * Divinatio sancte Catherine Senensis et revelatio occulti voti Gregorii XI. In T. III. Sig. Titii. Hist. Sen., fol. 310. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. III, 7, pp. 102-106.)

XXXVI. — Trattato delle cose successe a Santa Caterina in propria casa di Fontebranda. Per il padre A. M. Carapelli O. P. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. I, 10. — B. VII, 12, p. 379 à p. 395.)

* Trattato delle cose prodigiose successe a Santa Caterina nella chiesa di San Domenico. Per il padre A. M. Carapelli O. P. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. I, 9. — B. VII, 12, pp. 371-379.)

XXXVII. — * Alcuni discepoli e devoti di Santa Caterina da Siena. D'alcune donne familiari e Seguaci o devote alla Santa Madre. Notes tirées en partie du Procès de canonisation, par le

P. A. M. Carapelli O. P. (Bibl.com.de Sienne. Cod. B. VII, 12.)

XXXVIII. — * Memoria della casa ove dimorò Santa Caterina da Siena in Avignone. (Bibl. com. de Sienne. Cod. T. III, 7.)

XXXIX. — Catharina af Siena underverk. [Bibl. royale de Stockholm. Cod. A. 3.] Traduction faite au xve siècle par Sven Thordsson, confess. gén. du monastère Birgittin de Vadstena.

XL. — Dialogus inter Christum et Sanctam Catharinam de Senis. Auctore F. B. Marabotti O. P. (Ech. T. II, p. 251.)

XLI. — La Vergine Sanese, per Pietro Rabitti da Guastalla.

Il serait impossible, tant leur nombre est grand, de mentionner les théologiens, prédicateurs, historiens et critiques littéraires qui, dans leurs œuvres, parlent longuement de Catherine.

INDEX I

VIE MYSTIQUE

Relations de Catherine avec les Anges : 8, 12, 20, 91, 166, 479, 480. Apparitions du Christ à la Sainte ; son oraison, ses visions ; ses extases ; sa science infuse ; sa vue surnaturelle des âmes ; ses prophéties ; ses miracles : 9, 11, 13, 20, 24, 27, 37, 39, 45, 55, 56, 58, 59, 60, 64, 66, 71, 78, 80-82, 87, 91, 97, 107-127, 129, 132, 133, 138, 139, 142, 168-170, 182, 192, 197, 207-214, 227, 232, 262, 298, 299, 306, 311, 339, 344, 349-355, 365, 370, 371, 376, 395, 400, 407, 408, 435, 439, 440, 443, 489, 491, 492, 497, 515-517, 532-540, 541, 567-569, 577. Son vœu de virginité : 13, 18, 23. Ses pénitences : 13, 14, 29-31, 39, 43, 45, 46. Ses jeûnes : 14, 29, 30, 99, 168, 171. Sa cellule intérieure : 24, 75, 555. Son abandon à la Providence : 57, 58, 94, 349, 556. Perfection de sa foi et de sa charité : 56, 59, 173. Sa purification par le sang du Christ : 93, 94, 111, 112. Ses confesseurs (Voir Index II : *Thomas della Fonte*, *Barthélemy dei Dominici*, *Thomas Caffarini et Raymond de Capoue*). Grâces qu'elle reçoit par l'Eucharistie : 46, 91, 94, 96, 97, 121, 137, 169, 172-174, 180-182, 199-201, 202, 256, 257, 345, 346, 362, 363-366, 378-382, 400, 516, 559, 563. Ses relations avec la très sainte Vierge : 8, 12, 13, 55, 62, 87, 96, 113, 114, 184, 191, 211, 212, 267. Avec David : 62, 481. S. Jean-Baptiste : 114, 127. S. Jean l'Evangéliste : 10, 55, 62, 116, 128, 286, 298, 390, 404, 405, 481, 483, 487, 488. S. Pierre : 10. S. Jacques le Majeur : 55. S. Paul : 10, 51, 55, 59, 62, 107, 110, 119-121, 124, 125, 129, 139, 213, 277, 290, 368, 390, 481, 486-488, 517, 545, 561. S[te] Marie Magde-

leine : 21, 55, 116, 118, 119, 121, 129, 138 139, 179, 184, 185, 191, 192, 384, 385, 387. Ste Agnès martyre : 114, 128, 509. Ste Lucie : 113, 114, 128, 428, 429. Ste Marguerite : 95, 509. S. Dominique : 10, 14, 27, 28, 55, 56, 58, 62, 64, 65, 107, 110, 114, 117, 127, 213, 307, 308, 363, 367, 484, 486, 487, 517, 556, 566 ; S. Thomas d'Aquin : 55, 58, 109, 128, 213, 314, 315, 367, 404, 406, 418, 482, 483, 487, 488, 568. Le bienheureux Reginald : 109, 110. Le bienheureux Jacques de Voragine : 350. Ste Agnès de Montepulciano : 113, 124, 129, 193, 194, 197, 383-385, 387, 568. La bienheureuse Marguerite de Hongrie : 113, 128, 568. Le bienheureux Colombini : 139, 140, 224. Amour de Catherine pour l'Eglise ; elle s'offre comme victime expiatoire et porte ses disciples à l'imiter : 219, 261, 297, 359, 399, 418, 422, 501, 546, 551, 552, 555, 557. Ses tentations, ses luttes contre les démons ; elle délivre des possédés : 51, 55, 133-135, 142, 143, 396-398, 554, 556, 564. Son mariage mystique : 60, 63. Sa confirmation en grâce : 62. Elle voit Dieu dans la nature : 43, 44, 58, 197, 198, 346, 347, 544. Elle apprend miraculeusement à lire : 89, 90. Dieu blesse son cœur : 94. Sa main est percée d'un clou ; elle reçoit les saints stigmates : 98, 228, 231, 234. Elle ressuscite sa mère : 101, 102. Sa mort et sa résurrection pour l'apostolat : 122-126, 129. La couronne d'or et la couronne d'épines : 165, 166. Echange du cœur de Catherine contre le cœur de Jésus : 182, 184, 185, 295. Son choix entre la vie et la mort : 205. Elle apprend miraculeusement à écrire : 404, 405. Le tourment de l'attente : 434, 436, 437, 561. Catherine est martyre par la volonté : 435-438, 552, 553, 559, 568. Sa doctrine dans le Dialogue, les Lettres et les Oraisons : 450-488. Dieu accepte le sacrifice de sa vie : 533, 553. Son agonie mystérieuse : 534, 540, 541, 551, 554-562. Son union à Jésus-Christ dans la joie : 567, 568.

INDEX II

VIE APOSTOLIQUE

Catherine apôtre par la grâce du Christ. : 14, 18, 41, 63, 65, 127, 128, 130. **Dans sa famille** : *Jacques* : 3, 4, 5, 7, 15, 17, 18, 23-25, 28, 69, 81, 82, 582. *Lapa* : 4, 5, 7, 8, 12, 13, 15, 18, 19, 22, 23, 30, 33, 34, 83 (Voir Index IV). *Benincasa* : 5, 93, 110, 146. *Barthélemy* : 5, 93, 110, 146, 197, 206. *Etienne* : 6, 9, 24, 68, 69, 86, 146, 566. *Bonaventure* : 6, 7, 9, 11, 12, 17, 19, 20, 22, 189. *Lisa* : 6, 66 (Voir Index IV). **Dans le Tiers-Ordre de Saint Dominique** (Voir Index IV). **Dans le second Ordre** : 197, 312, 371, 372, 380-382, 414, 518, 519. *Tora Gambacorti*, [*La Rde M. Claire*] : 244, 575, 599.

Apôtre des apôtres pour le premier Ordre : 284, 285, 307, 308, 314, 315, 363, 368, 371, 377, 380-382, 424, 425, 428, 446-450, 479, 488, 521, 533, 545. *Thomas della Fonte* : 22, 74, 96, 102, 103, 108, 112, 113, 116, 122, 124-127, 138, 143, 157, 168-171, 175, 181, 186, 188, 193, 299, 307, 377, 410, 428, 559, 562, 576, 585, 586, 591, 593, 599. *Barthélemy dei Dominici* : 74, 108, 109, 111, 122, 124, 125, 175, 176, 186, 190, 193, 208, 222, 307, 322, 352, 368, 369, 377, 491, 558-560, 562, 577, 599. *Barthélemy dei Montucci* : 36, 88, 122, 187, 576. *Thomas Caffarini* : 74, 122, 186, 286, 368, 410, 559, 462, 577, 579, 583, 591, 599. *Niçolas da Cascina* : 76, 245. *Simon de Cortone* : 112, 113, 208, 213, 214, 369. *Donato* : 126, 127. *Raymond de Capoue* : 187, 204, 205, 207, 211, 222, 296, 297, 309, 317-320, 364, 368, 372-374, 377, 404, 406-409, 413, 420, 421, 437, 438, 495, 497, 509-512, 539, 549, 558-560, 562, 567, 573-575, 576, 577, 583, 586, 591, 593, 598. *Georges dei*

Naddi : 188. *Ranieri, Simone da Cascina, Augustin de Pise* : 245. *Ajutamicristo* : 245, 599. *Jean di Domenico* : 245, 246, 577, 580, 599. *Gilbert dei Narni* : 255. *Matthieu Tolomei* : 274, 393, 419· *Nicolas de Montalcino, Jean Piccolomini* : 368.

Apôtre dans sa patrie : 78, 105, 106, 205-213, 381. Conversions d'*André dei Bellanti* : 102-104 ; de *Christophe dei Cerretani* : 104-105 ; de deux condamnés à mort : 141, 143 ; de *Cecca* : 162, 163 ; de *Palmerina* et d'*Andrée Mei* (Voir Index IV); Des pécheresses de Sienne : 213 ; des prisonniers et de *Nicolas Toldo* : 214-219 ; de la famille *Tolomei* : 272, 275, 394 ; de *Nanni di Ser Vanni*, 373, 374. Influence sur les *Salimbeni* : 387, 396, 398, 417.

Mère spirituelle d'un groupe de disciples : 98, 411, 412, 418, 532, 537, 556, 596. Pour les Tertiaires : Voir Index IV. *André Vanni* : 77, 157, 158, 548, 585. *Matthieu Cenni* : 78, 210, 211, 411, 521, 558, 597. *François de Lando*: 78. *Néri dei Pagliaresi* : 145, 154, 307, 309, 352, 353, 369, 376, 410, 451, 513, 522, 551, 560, 566, 590, 597. *Gabriel Piccolomini* : 154. 598. *Nigi degli Arzocchi* : 155, 598. *François Malavolti* : 155, 156, 157, 361, 362, 403, 410, 411, 566, 598. *Urgugieri* et *Ughelli* : 156, 157. *Pierre Ventura* : 157, 376, 377, 411, 416, 417, 548, 598. *Christophe de Gano Guidini* : 158, 369, 434, 438, 451, 522, 547, 585, 591, 597. *Thomas Guelfaccio* : 158, 159, 179, 413. *Lazzarini* : 176, 178. *G. de Volterre* : 178, 179. *Maître Jean Tantucci* : 178, 179, 222, 296, 309, 323, 352, 563. *Nicolas Cicerchi* : 179, 307. *Guillaume de Flete* : 126, 127, 377, 514, 558, 597. *Saint de Térame* : 209, 307, 394, 396, 516. Les frères *Buonconti* : 223, 244, 245, 307, 369. *Guidone et Félix de Massa* : 307. *Sano di Maco* : 324, 412, 543, 598. *Etienne Maconi* et sa famille : 272, 275-277, 299, 307, 322, 352, 358, 369, 376, 378, 403, 404, 406, 410, 421, 423, 451, 512, 513, 521, 547, 548, 560, 566, 570, 574, 597, 598. *Jean abbé de Saint-Antime* : 377, 415, 563, 566. *Jacques del Pecora* : 386, 590, 597. *Anastase de Montalcino* : 400. *Jean delle Celle* : 425, 427, 436, 597. *Barduccio Canigiani* : 429, 451, 513, 535, 537, 597.

Apôtre des apôtres dans l'Eglise. Les papes : *Grégoire XI*. 151, 153, 222, 232, 234, 241, 243, 254, 260-262, 268, 279, 290, 292, 293, 295-297, 302, 303, 310, 313, 315-324,

326-328, 334-336, 341, 342-345, 353-358, 400 403-408, 409, 420, 421, 423, 424, 430, 431, 432, 566. *Urbain VI*: 439, 440,-489 495, 498-504, 505-510, 512-514, 519, 521 531, 535, 536, 539-543, 551, 553, 566, 567, 569 571, 575. L'antipape *Clément VII*: 306, 492, 493, 501, 504, 505, 514, 528, 530. Les Cardinaux : 322, 344, 354, 355, 490, 491, 499, 500, 504, 505. *Orsini*: 290, 291, 502, 503. *Corsini*: 290, 291, 502, 503. *Pierre de Lune*: 318, 423, 443, 491, 492. *Pierre de la Jugie*: 318. *Bonaventure Badoara*: 499. *Nicolas Carracciolo*: 499, 532, 533. *Philippe d'Alençon, Etienne Colonna, Renaud de Montéruc*: 500. *Borsano*: 502. Les Prélats : 322, 324, 335, 349. *Ange Ricasoli*, évêque de Florence: 111, 423. *Pierre d'Estaing*: 151, 153, 220. *Gérard du Puy*: 233, 234, 243, 260, 519. *Nicolas d'Osimo et Jacques d'Itri*: 284, 291. *Thomas Petra* : 310 312, 544, 545, 554, 572. *Ange Correr*, évêque de Castello, qui devint le pape Grégoire XII : 528, 529. *Martin de Tarente* : 542. Les ordres religieux. Les Jésuates : 158. *Colombini* (Voir Index I). *Thomas Guelfaccio* (Voir p. 662 de cet Index). *Bianco di Santi*: 224. Les Chartreux. A Calci, *Jean Opezzinghi*: 247 ; à Vallebuia : 247 ; à la Gorgone, *Dom Barthélemy* : 248-251, 513 ; à Maggiano, à Belriguardo et à Pontignano : 266, 267. *Dom Pierre de Milan* : 513. Les Olivétains : 267, 268, 425, 426, 427, 513. *Alphonse de Vadaterra*: 268, 285, 286, 508. *Jean delle Celle* (Voir p. 662 de cet Index). Les Ermites de Saint-Augustin : 268, 272, 513, 514. *Tantucci G. de Flete* (Voir p. 662 de cet Index). Les Ermites du Campo Santo : 246. Les Bénédictins de Saint-Fructueux et de Cervaja : 356. Les chevaliers de Rhodes : 326.

Apôtre dans le monde. Les rois : *Louis Ier* de Hongrie : 237, 528, 529. *Charles* V de France : 330-334, 520, 525-527. Les reines : *Jeanne Ire* de Naples : 236, 237, 504-509, 524-527, 541-544. *Elisabeth* de Pologne : 237. Les princes et les princesses : *Barnabé et Béatrice Visconti* : 239-242, 343, 403, 432. *Elisabeth de Bavière* : 242. *Louis duc d'Anjou* : 328-330, 345. *Les comtesses de Valentinois et de Turenne* : 338, 339. *Les Trinci de Foligno* : 389-391, 395. *Le comte de Fondi* : 503, 504. *Catherine de Suède* : 508, 510. *Charles de Duras*. 541-543. Les magistrats des Républiques. A Sienne : (Voir Index III). *L. de Mogliano* : 150. *Pierre marquis del*

Monte : 259. A Pise. *Pierre Gambacorti* : 220, 223, 244. A Lucques et à Florence (Voir Index III). *Nicolas Soderini* : 293-295, 404, 420, 431-433, 438, 441, 442. *Buonaccorso di Lapo* : 325. *Pierre et Ristoro Canigiani* : 404, 420, 431, 432, 438, 440, 442. *Bindo Altoviti* : 404, 431. A Bologne, Venise, Pérouse et Rome (Voir Index III). Les Condottieri : *Hawkwood et Balbiano* : 238, 243, 305, 520, 523. Les particuliers : *Pierre degli Albizzi et Gittalebraccia* : 226, 227. *Spassavento* : 246, 247. *Barthélemy et Melline Balbani* : 257, 258. (Voir Index IV : Influence de la Sainte sur les Tertiaires de Lucques.) *Orietta Scotta* : 251, 354, 546. *Pierre dei Bardi, L. Frescobaldi, Bartolo et Orsa degli Usimbardi* : 427, *Pepin et Agnès* : 427, 428. *Laudomia Strozzi, Gianozzo Sacchetti, Romano* : 428. *Jeanne d'Aquin, la comtesse Carracciolo, Pentella Peronella, de' Pepe, Catherine Dentice* : 507.

Derniers conseils et promesses de Catherine à sa famille spirituelle : 544, 551, 553, 560, 566, 567.

Les disciples de la Sainte après sa mort : 569, 571, 596-602.

INDEX III

VIE PUBLIQUE

Patrie et patriotisme de Catherine : 1, 2, 4, 6, 7, 15-18, 91, 357, 380, 418, 419, 432. Ses relations avec le gouvernement et les différents partis de **Sienne** : 16, 17, 61, 85, 88, 90, 159, 214, 215, 219, 254, 261, 262, 375, 376, 387, 393, 395, 396, 412, 417, 499, 521, 522, 546, 548. Ses rapports avec les légats : (Voir Index II : *Pierre d'Estaing* et *Gérard du Puy*). 147, 152, 153, 220 ; 233, 234, 243, 260, 262, 519. Son influence à **Pise** : 220, 221, 223, 243, 244, 252, 262, 529. Elle prêche la croisade : (Voir Index II : *Grégoire XI*, *Urbain VI*, *Louis Ier*, *Jeanne Ire*, *Charles V*, etc.) 231, 232, 235-242, 252, 326-328, 422, 439, 527, 528. Ses efforts contre la **Ligue des Villes** : 243, 254, 260, 262. Son influence à **Lucques** : 254-259. Lettres aux papes, aux cardinaux, aux prélats, aux princes et aux particuliers. (Voir Index II.) Son influence à **Florence** : 187, 262, 292, 293, 295, 297, 299-303, 306, 321, 324, 325, 401, 404, 429-432, 433-438, 439-443, 529, 530. Son iufluence à **Bologne** : 307, 380, 401, 529. Son influence sur **la cour d'Avignon** : 309, 313, 317, 334-341, 345, 348. **A Gênes** elle empêche Grégoire XI de retourner en Provence : 354, 355. Elle rétablit le Saint-Siège à **Rome** : 358, 359. Son influence à Rome : 343, 400, 401, 433, 439, 489-501, 519-521, 524, 527, 555, 536, 540. Sa prédiction du **Schisme**, l'accomplissement de sa prophétie et sa défense d'Urbain VI : 262, 491, 492-495, 497-531. Son influence à **Naples** : 506-509, 541, 544. (Voir Index II : *Jeanne de Naples*, *Charles de Duras*, *Jeanne d'Aquin*, etc.) Son influence à **Venise**, à **Pérouse** : 528, 529. Elle sauve la vie d'Urbain VI : 540. Union de l'Eglise et de l'État à ses funérailles : 571, 572.

INDEX IV

VIE RELIGIEUSE

Saint Dominique (Voir Index I) apparaît à Catherine et l'appelle dans le Tiers-Ordre : 27, 28. Histoire et règle du Tiers-Ordre : 25, 26, 28, 31-33, 278, 392. Prise d'habit, noviciat et profession de Catherine : 35-42, 550. La Fraternité de Sienne : 25, 32, 34-36, 190, 264, 265, 361, 410, 545, 546, 557 ; la prieure S[r] *Nella* : 190, 263, S[r] *Françoise de Marco*, S[r] *Gemma* : 71. S[r] *Alexia Sarracini* : 72, 73, 87, 88, 92, 123, 124, 134, 139, 188, 207, 222, 339, 362, 394, 398, 399, 410, 410, 428, 429, 557, 599. S[r] *Lisa Benincasa* : (Voir Index II) 65-68, 115, 123, 199, 213, 222, 339, 355, 356, 359, 362, 557, 566, 599. S[r] *Lapa Benincasa* : (Voir Index II) 83, 101, 102, 115, 123, 141, 147, 213, 355, 365, 362, 410, 557, 566, 567, 577. S[r] *Palmerina* : 163, 164. S[r] *Andrée Mei* : 164, 167. S[r] *Françoise dei Gori* : 207, 213, 222, 339, 557. S[r] *Angeline Vannini* : 101. S[r] *Catherine dello Spedaluccio* : 213, 545. S[r] *Catherine de Scetto* : 98, 101. S[r] *Jeanne de Capo* : 213, 434, 439, 557. S[r] *Jeanne dei Pazzi* : 213. S[r] *Geneviève et* S[r] *Françoise Tolomei* : 273, 274. S[r] *Isa Salimbeni* : 391, 392. S[r] *Tomma et* S[r] *Bruna* : 394. La vie de communauté, l'oraison, l'office, les retraites, les pèlerinages et les communions : 40, 45, 59, 73, 88, 139, 140, 193, 299, 369-372, 377, 380, 444, 451, 495, 534, 537, 538, 545, 546, 547. Les œuvres de zèle : 214, 376, 380-382 ; fondation d'un monastère du Second Ordre : 371, 371, 274-377, et d'un couvent du Tiers-Ordre : 557, 558. L'expiation pour l'Eglise : 265, 427, 546. La fidélité à la règle : 92, 495. Les cha-

pelles du Tiers-Ordre : 46, 49, 223, 518. Influence de la Sainte sur les Tertiaires de Lucques : 257, 258 ; de Florence : 426, 427, et sur la prieure d'Orvieto : 496, 513. Action du Tiers-Ordre dans la canonisation de Catherine : 577, 579. L'esprit de la Sainte chez les Tertiaires : 599-600.

TABLE CHRONOLOGIQUE

1347

25 Mars. — A Sienne, naissance de Catherine Benincasa 1-5

1348-1349

Ravages de la peste. 6-7

1350

Relations de Catherine avec les anges. 8

1353

Sa première vision; sa première extase. 9-12

1355

Son vœu de virginité. Ses mortifications. Ses premiers rapports avec les Frères Prêcheurs. . . . 13-16

Révolution dans sa patrie 16-18

1359-1362

Sa vocation, sa résistance à la grâce ; sa beauté. . 18-19

Son repentir ; la direction du P. della Fonte ; persécutions qu'elle endure dans sa famille. 20-34

1363

Sa prise d'habit et son noviciat 35-41

1364

Sa profession 42

1364-1365

Ses tentations. Son oraison. Ses visions. Ses premières relations avec les saints. 43-59

1365

Son mariage mystique 60-63

1365-1368

Sa préparation à l'apostolat. Ses miracles à Sienne. Son apostolat dans sa famille naturelle et dans sa famille spirituelle 64-81

1368

Août. — Mort de son père. — Entrée de sa mère dans le Tiers-Ordre. Elle sauve ses frères pendant une émeute et nourrit miraculeusement des affamés durant la disette 81-88

1368-1369

Nouvelles luttes civiles et trêve d'un an. Elle apprend miraculeusement à lire. Reprise des hostilités. Un de ses frères fait partie du nouveau gouvernement. 88-91

1370

Juin-Août. — Ses visions, ses extases nouvelles. Sa vie de plus en plus surnaturelle. La ruine de sa famille. Elle rappelle sa mère à la vie. . . 91-102

1371

Conversions de divers Siennois. Patriotisme de Catherine pendant la guerre civile. 102-106

Juillet-Décembre. — Apparitions de Saint Dominique et de plusieurs Bienheureux 106-114

1372

Janvier. — Entretiens de Catherine avec Sainte Marie-Magdeleine et avec saint Paul. Sa mort miraculeuse, sa résurrection pour l'apostolat. . . 115-130

Ses œuvres de miséricorde, ses pèlerinages. . . . 131-140

Conversion de deux malfaiteurs et de François Sarracini 140-145
Les premières lettres de Catherine et son secrétaire Néri 145-147
Début de sa mission publique dans la société du XIVe siècle. Le légat P. d'Estaing. 147-154
Le groupe des premiers disciples. 154-159

1373

Influence de la Sainte sur le sénateur de Sienne. . 159-160
Aspect de Catherine 160
Elle est calomniée ; sa vue surnaturelle des âmes. Son choix entre deux couronnes. Son breuvage et sa nourriture célestes. Ses révélations aux religieux de Camporeggi. Ses doutes au sujet de l'Eucharistie ; miracles qui les dissipent. Jésus lui donne son cœur. Elle est *apôtre des apôtres*. et s'offre comme victime pour le clergé 161-186

1374

Catherine au chapitre de Florence. 187
Son retour à Sienne et son confesseur Raymond de Capoue. 187-188
Leur pèlerinage à Montepulciano. Protection que le P. Raymond donne à la Sainte et leur amitié. . 188-204
La peste de Sienne, et les guérisons obtenues par Catherine. Son choix entre la vie et la mort ; son assistance aux affamés et aux prisonniers. . . 205-214

1375

Elle convertit Nicolas Toldo et lui fait offrir sa vie pour l'Eglise. 214-219

1375-1376

Son voyage à Pise et la Bulle pontificale. . . . 220-222
Son apostolat. Son désir de la croisade. 223-227
Elle reçoit du Christ les stigmates sacrés. . . . 228-231
Elle prêche la croisade 232-242
Son influence à Pise. 243-247

Sa visite à l'île de la Gorgone. 248-252
Son retour à Sienne et ses disciples. 253-254
Son voyage à Lucques 254-259
Son second voyage à Pise. 259
Sa correspondance avec G. du Puy 260-261
Sa prédiction du schisme 261-262
Elle exhorte les couvents siennois à la fidélité envers le pape 262-272

1376

Elle réconcilie les Tolomei et les Maconi 272-278
Ses lettres au pape Grégoire XI et aux prélats de la cour pontificale 279-292
Action de Catherine sur les Florentins révoltés contre l'Eglise 292-296
Nouvelles lettres de Catherine à Grégoire XI ; elle lui envoie le P. Raymond 296-297
Vision prophétique et joyeuse. 298-299
Second séjour de Catherine à Florence. Ses discours. Elle accepte une ambassade en cour d'Avignon. Ses lettres 299-306
Son départ de Florence et son passage à Bologne. . 307-308
Son entrée dans la ville d'Avignon. Ses oraisons. Son attente d'une audience 309-316
20 Juin. — Son discours au consistoire 316-318
Ses rapports avec Grégoire XI et avec la République de Florence. 319-325
Ses efforts pour la croisade. Ses lettres au duc d'Anjou et au roi de France 326-334
La Sainte et la cour d'Avignon 334-343
Sa révélation au pape Grégoire XI. 344
Le voyage de retour du pontife par Marseille et celui de Catherine par Toulon 344-354
Leur rencontre à Gênes. 355
Lettres de la Sainte 356-357
Retraite de Catherine à Sienne. Grégoire prépare son entrée solennelle à Rome pour le 17 janvier 1377 357-362

Chapelle de Catherine dans sa maison. Miracles. Conversions. Rapports avec les trois branches de l'Ordre de Saint-Dominique. 362-374

1377

Fondation d'un monastère à Belcaro. 374-377
Apostolat de la Sainte par l'Eucharistie 377-382
Séjours : à Montepulciano 383-387
A Castiglioncello 387-388
A la Roche : Miracles. Délivrance de possédés. Catherine apprend miraculeusement à écrire. Elle négocie la paix entre les Florentins et le pape. . 388-410
Murmures des Tertiaires et des disciples 410-412
La Sainte déjoue les intrigues de la Seigneurie . . 412-417
Sa rentrée à Sienne 418-419

1378

Catherine est envoyée à Florence par le pape. . . 420-431
La mort de Grégoire nuit aux négociations. . . . 431-432
Pendant l'émeute excitée par les gibelins, on veut assassiner Catherine 433-438
Sa retraite aux environs de Florence. 439
Sa première lettre à Urbain VI 439-440
Son influence sur ses disciples florentins et sa rentrée à Florence 440-442
Elle fait signer la paix entre la République et le Saint-Siège 443-444
Son retour à Sienne 444
Elle écrit le *Dialogue* comme testament spirituel. . 445-488
Elle connaît les conditions de l'élection d'Urbain, et elle rappelle sa prédiction du schisme quand on oppose Clément VII à Urbain VI. 489-494
Urbain la mande à Rome. — *28 Novembre* : son arrivée ; ses discours aux cardinaux ; son installation près du *Monte Pincio*. 495-501
Ses lettres pour défendre la validité de l'élection d'Urbain 501-506

1379

Son influence à Naples. 506-508
Ses rapports avec Catherine de Suède 508-510
Ses adieux au P. Raymond. 510-511
Elle appelle les serviteurs de Dieu à Rome. Sa maison de la *Via di Papa*. 512-515
Ses oraisons. 516-519
29 Avril. — Après la victoire de Marino, elle fait capituler le fort Saint-Ange. Rentrée du pape au Vatican 519-521
Correspondance de Catherine avec Sienne. . . . 521-523
6 Mai. — Ses lettres : aux condottieri, aux Bannerets, à Jeanne Ire et au roi de France 523-526
30 Mai. — Ses nouvelles exhortations à la croisade et à la réforme de l'Eglise 526-528
Ses négociations avec Louis Ier et les républiques italiennes. 528-530
9 Décembre. — Elle affirme de nouveau qu'Urbain VI est le vrai pape 530-531

1380

1er Janvier. — Elle renouvelle le sacrifice de sa vie. 533
29 Janvier. — Sa vision à saint Pierre. 533-534
31 Janvier. — Sa dernière lettre à Urbain VI . . 533-536
2 Février. — Ses prières et souffrances sauvent la vie du pape 536-540
Lettres à Charles de Duras et à Jeanne Ire. . . 541-544
Elle ordonne à ses disciples de rester fidèles à Urbain VI 544-549
15 Février. — Elle envoie son testament au P. Raymond 549-551
26 Février. — Début de son agonie 551-553
27 Février. — Ses entretiens avec ses enfants spirituels 553-558
Arrivée à Rome de divers disciples. 558-560
L'approche de la mort 560-562
29 Avril. — Dernière confession, dernière communion et dernière coulpe de Catherine 562-563

Elle reçoit l'Extrême-Onction et l'absolution générale. 563-565
Ses derniers conseils 566-567
Sa mort 567-568
Ses miracles 569-571
1er Mai. — Ses funérailles. 571-572

1380-1894

Elle protège ceux qui la vénèrent. — 3 *Octobre*, première translation des reliques 572-574
Culte à Rome, à Pise, à Sienne 575
1er Mai 1385. — Fête à Sienne en honneur des reliques 576
1411-1413. — Procès de canonisation instruit à Venise. Démarches des fidèles. 577-580
19 Juin 1461. — Canonisation de Catherine par Pie II. 580-581
1473. — Sanctuaires : dans la maison de la Sainte ; 581-582
1565. — dans son jardin 582
Les artistes lui consacrent leurs travaux. Son culte. 582-587
1380-1894. — On publie ses œuvres. 587-590
1395-1894. — On écrit son histoire. 591-595
1380-1894. — Ses disciples et son esprit 595-602

TABLE GÉNÉRALE

APPROBATIONS. v

CHAPITRE I. — 1347-1363. — JEUNESSE DE CATHERINE. Sienne. La famille Benincasa. Naissance de Catherine. Peste de 1348. Première vision de Catherine. Elle reçoit de Dieu des grâces extraordinaires et se lie par un vœu. Sa dévotion envers saint Dominique. Ses austérités. Les Benincasa pendant la révolution de 1355. On songe à marier Catherine. Influence de sa sœur Bonaventure. Repentir de Catherine. Son premier confesseur Thomas della Fonte. Sa maladie. 1

CHAPITRE II. — 1363-1365. — CATHERINE ENTRE DANS LE TIERS-ORDRE. Elle reçoit l'habit dominicain. Sa retraite dans la prière et le silence. Tentations. Visions. 35

CHAPITRE III. — 1365-1368. — MARIAGE MYSTIQUE DE CATHERINE. Son union mystique au Christ. Elle rentre dans le monde. Son influence. Elle est aperçue en extase par le peintre André Vanni. Mort de Jacques Benincasa son père. 60

CHAPITRE IV. — 1368-1371. — VIE SURNATURELLE DE CATHERINE PENDANT LES TROUBLES DE SIENNE. Chute de la Seigneurie. Les frères de Catherine sont en danger. Barthélemy est appelé à prendre part au gouver-

nement. Visions de la Sainte. Ruine des Benincasa. Catherine rappelle sa mère à la vie. Elle convertit André dei Bellanti et Christophe dei Cerretani. Emeutes de 1371. 84

CHAPITRE V. — 1371-1372. — MORT MIRACULEUSE ET RÉSURRECTION DE CATHERINE. Ses Extases Ses disciples la voient mourir et revenir à la vie. Elle reçoit une mission apostolique de Dieu. 107

CHAPITRE VI. — 1372-1373.— APOSTOLAT DE CATHERINE A SIENNE. Ses malades et ses pauvres. Ses pèlerinages. Son empire sur les pécheurs. Son secrétaire Néri dei Pagliaresi. Ses lettres. Début de sa mission publique. Sa correspondance avec le légat P. d'Estaing. Ses premiers disciples. 131

CHAPITRE VII. — 1373. — EPREUVES DE CATHERINE. Elle est calomniée. Notre-Seigneur lui offre le choix entre deux couronnes. Il la nourrit miraculeusement. Les persécuteurs de la Sainte sont châtiés. Jésus-Christ lui donne son cœur. Elle s'offre en holocauste pour l'Eglise. 162

CHAPITRE VIII. — 1374. — LE DIRECTEUR DE CATHERINE. Elle réclame le confesseur promis par la sainte Vierge. Elle va au Chapitre général tenu à Florence. Son retour à Sienne. Sa première entrevue avec le P. Raymond de Capoue. Leurs entretiens. Leur pèlerinage à Montepulciano. Leur amitié. 186

CHAPITRE IX. — 1374-1375. — CATHERINE PENDANT LA PESTE DE SIENNE. Peste de Sienne. Catherine perd son frère Barthélemy et neuf de ses neveux. Elle guérit miraculeusement un grand nombre de malades. Disette et guerre civile. La Sainte porte aux prisonniers les consolations de la foi. Elle convertit et accompagne au supplice Nicolas Toldo de Pérouse. Puissance du sang humain versé en expiation. 205

CHAPITRE X. — 1375. — LA CROISADE. Catherine est appelée à Pise par Pierre Gambacorti. Son séjour

dans le palais Buonconti. Elle reçoit du Christ les Stigmates de la Passion. Elle prêche la croisade à Jeanne Ire reine de Naples; à Elisabeth reine-mère de Hongrie; à Barnabé Visconti, seigneur de Milan ; aux chevaliers de Rhodes ; aux Condottieri ; à tous les chrétiens. Ses visites aux Chartreux. Son retour à Sienne 220

CHAPITRE XI. — 1375-1376. — VOYAGES DE CATHERINE AU SERVICE DU PAPE. Elle est envoyée à Lucques par le souverain pontife. Son séjour à Lucques. Son second séjour à Pise. Elle prédit le Schisme. Ses rapports avec les couvents du Siennois. Ses conseils aux Tertiaires. Elle réconcilie les Maconi avec les Tolomei. Etienne Maconi devient son secrétaire. La nouvelle *Milice de Jésus-Christ* 253

CHAPITRE XII. — 1376. — CATHERINE AMBASSADRICE DE LA RÉPUBLIQUE DE FLORENCE. Ses lettres à Grégoire XI et à divers prélats. Son voyage à Florence. Ses discours au Palazzo Vecchio et au Palazzo degli Anziani. La République la choisit comme ambassadrice et l'envoie en cour d'Avignon. Son passage à Bologne. 279

CHAPITRE XIII. — 1376. — LA COUR D'AVIGNON. Arrivée de Catherine à Avignon. Ses rapports avec les Dominicaines et avec les Frères Prêcheurs. Elle paraît devant le consistoire. Malveillance des cardinaux. Le pape lui donne ses pleins pouvoirs pour traiter avec Florence. Efforts et déceptions de la Sainte. Elle prêche la croisade. Ses conseils au duc d'Anjou et au roi de France. Son désir de retourner en Italie. 309

CHAPITRE XIV. — 1376. — DÉPART DE GRÉGOIRE XI POUR ROME. Catherine triomphe des dernières hésitations du pape. Ils quittent Avignon par des chemins différents. Stations de Catherine à Toulon, à Varazze et à Gênes où elle rencontre Grégoire XI. Retraite de la Sainte à Sienne avant l'entrée solennelle du pape à Rome 342

CHAPITRE XV. — 1376-1377. — RAPPORTS DE CATHERINE AVEC L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE. L'oratoire de Catherine à Sienne. Ses communions. Ses chapelains los Frères Prêcheurs. Ses sœurs du Tiers-Ordre. Conversions de Nicolas Sarracini et de Nanni di Ser Vanni. Catherine reçoit en don le château de Belcaro et y établit un monastère de Dominicaines. Réunion à Sienne des trois branches de l'Ordre. Mouvement de foi autour de Catherine et de sa famille spirituelle. Leur apostolat par l'Eucharistie. . 359

CHAPITRE XVI. — 1377. — POLITIQUE DE CATHERINE. Ses voyages autour de Sienne. Elle apprend miraculeusement à écrire. Son influence sur les seigneurs de Foligno et de Volterre, sur les Tolomei et les Salimbeni. Calomnies des Siennois. Son apostolat de paix. La rentrée parmi ses concitoyens 383

CHAPITRE XVII. — 1378. — EMEUTES DE FLORENCE. Catherine ambassadrice du souverain pontife à Florence. Ses rapports avec les guelfes. Elle fait observer l'interdit. Mort de Grégoire XI. Troubles civils. Attitude de Catherine devant les assassins. Les Ciompi. Signature de la paix. Retour de la Sainte dans la Fraternité du Tiers-Ordre de Sienne . . . 420

CHAPITRE XVIII.—1378.—LE LIVRE, LES LETTRES ET LES ORAISONS DE CATHERINE. La mystique. Ses adeptes dominicains avant 1378. La Doctrine de la Sainte : la Création ; la Rédemption ; le Médiateur. Liberté de l'homme. Les pécheurs, leurs larmes, les arrhes de l'enfer. Los justes. *La Voie* : connaissance de Dieu et de soi-même ; orientation de la volonté ; prière ; larmes de contrition ; détachement des biens terrestres ; pauvreté ; vertus excitées par l'Espérance ; sacrements ; actes de compassion envers le prochain ; entretien des serviteurs de Dieu ; pénitences corporelles ; acceptation de la souffrance. La *Vérité*, secret du cœur de Jésus : Dieu en l'homme, l'homme en Dieu ; abandon de la volonté ; oraison ; larmes

de compassion et de joie ; détachement des biens spirituels ; chasteté ; vertus fécondées par la Foi ; actes intellectuels de charité ; entretien du Verbe incarné ; pénitences spirituelles ; désir de la souffrance. La *Vie* sous la lumière d'amour : union de l'homme avec Dieu ; offrande de soi pour les pécheurs ; larmes de feu ; détachement de son propre être; obéissance ; vertus prouvées par la charité ; don entier de soi ; entretien du Verbe divin ; pénitence du cœur ; ou souffrir ou mourir. La Barque des Frères Prêcheurs. Catherine interprète dominicain de saint Paul. Son apostolat vulgarise la doctrine de saint Thomas comme celui de saint Paul vulgarise la doctrine de saint Jean.

CHAPITRE XIX. — 1378-1379. — LE GRAND SCHISME D'OCCIDENT. Catherine est mandée à Rome par Urbain VI. Elle y appelle ses amis. Son apostolat pour l'Eglise. Elle défend l'élection d'Urbain VI. Ses rapports avec Catherine de Suède. Le pape envoie Raymond de Capoue en France. Victoire que les troupes pontificales remportent à Marino. Catherine proclame la vérité au début du schisme.

CHAPITRE XX. — 1380. — MORT DE CATHERINE. Elle renouvelle à Dieu le sacrifice de sa vie. Vision, le dimanche de la Sexagésime. Catherine sauve Urbain VI de la mort. Lettres à Jeanne Ire et à Charles de Duras. Derniers avis de Catherine. Elle adresse son testament à Raymond de Capoue. Ce qu'elle pensait d'elle-même. Son agonie. Elle remet son âme à Dieu. . . 532

CHAPITRE XXI. — 1380-1894. — GLOIRE DE CATHERINE. Reliques de Catherine. Sa canonisation. Le culte qu'on lui rend. Ses œuvres. Ses historiens. Ses disciples. 569

Bibliographie. 603

Index I. Vie mystique. 660

Index II. Vie apostolique. 661

Index III. Vie publique. 665
Index IV. Vie religieuse. 666
Table chronologique. 668
Table générale des matières. 676

ERRATA

P. 3, note 1, l. 3	*Au lieu de* I,XXIII, *lizez* I,XXXIV.
P. 26, n. 3, dern. l.	*Au lieu de* A'9, *lisez* A'10.
P. 65. n. 1, dern. l.	*Au lieu de* XII, lisez I,X.
P. 75, ligne 25	*Au lieu de* ni, *lisez* in.
P. 97, n. 2, dern. l.	*Au lieu de* E,XLVI, *lisez* E,LIX.
P. 225, n. 1, dern. l.	*Au lieu de* E,XLI, *lisez* E,XLII.
P. 342, sommaire du chapitre XIV	*Au lieu de* Il quitte, etc. *lisez* Ils quittent Avignon par des chemins différents. Stations de Catherine à Toulon, à Varazze, à Gênes, où elle rencontre Grégoire XI. Retraite de la Sainte à Sienne avant l'entrée solennelle du pape à Rome.

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN ET Cie.

